This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

REVUE
DE
L'ORIENT.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE.

(Société scientifique et littéraire).

9001

Fondée à Paris en 1841,

CONSTITUÉE ET AUTORISÉE EN 1842, CONFORMÉMENT A LA LOI.

TOME SIXIÈME.

Cahiers XXI à XXIV.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

PARIS,

au Bureau de la Revue de l'Orient,

CHEZ DELAVIGNE, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE,

RUE DES BEAUX-ARTS, 8.

1845

10

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE DE L'ORIENT.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ ORIENTALE.

MARCHE DES CARAVANES

DE L'AFRIQUE CENTRALE.

MOYENS A EMPLOYER POUR LES FAIRE ARRIVER EN ALGÉRIE.

Pendant les premières années qui suivirent la conquête d'Alger, notre occupation, restreinte aux principales villes du littoral, s'opposa au retentissement que devaient avoir, parmi les Arabes, les brillants faits d'armes qui nous avaient rendus maîtres de cette partie de l'Afrique. Le bruit de nos victoires, quelque éclatant qu'il fût, ne trouva pas d'écho au sein des populations hostiles, intéressées à l'étouffer, et ne put franchir les sommets élevés du grand Atlas, pour aller apprendre aux nombreuses tribus du Sahara, qu'un peuple grand, fort et puissant avait brisé le pouvoir oppresseur et despotique des deys, et planté son drapeau victorieux sur les murs de la ville de Hiar-ed-Dinn.

Longtemps le désert ignora les événements de l'Algérie; le nom de la France lui resta inconnu, et si plus tard quelques détails sur ce qui s'était passé pénétrèrent dans ces vastes contrées, ces détails y arrivèrent toujours très-incomplets et entièrement défigurés. Ainsi la prise d'Alger n'était pas due à la valeur et à la bravoure de nos soldats, à l'expérience et à l'habileté de leurs chefs, mais bien à la trahison de quelques renégats. La France n'était pas une grande et forte nation, mais bien une petite puissance, pauvre, faible, incapable de résister longtemps aux efforts que tous les bons Musulmans devaient tenter pour la chasser des terres de l'islamisme; d'ailleurs elle serait dans l'impossibilité de créer de nouvelles ressources, s'étant épuisée en envoyant en Afrique toutes ses forces.

Ces espérances qui flattaient l'amour-propre des populations fanatiques; ces erreurs répandues à dessein par Abd-el-Kader et ses partisans, étaient les seules qui eussent cours dans les montagnes de l'Atlas et qui pénétrèrent

Digitized by Google

dans le désert. — C'est en excitant le zèle religieux des Arabes, c'est en leur persuadant que la reprise d'Alger serait une conquête facile, que ce chef habile sut rallier autour de lui, pour agir dans un but d'intérêt commun, ces nombreuses et diverses tribus qui couvraient le sol de l'Algérie et qu'il parvint à organiser cette ligue formidable qui éclata tout à coup avec tant de violence, et inaugura la guerre sainte par le massacre de nos soldats et l'incendie de nos propriétés. — Aujourd'hui, les choses ont bien changé de face, les victoires successives de nos armées depuis l'arrivée de M. le maréchal Bugeaud, en brisant la puissance d'Abd-el-Kader, l'ont dépouillé de ce prestige de force et de grandeur, de ce titre d'inspiré de Dieu, qui en avaient imposé à ces populations crédules et superstitieuses. Ce fier émir, qui avait prédit, aux débuts de la guerre sainte, que dans un mois il ferait ses prières dans les mosquées d'Alger, refoulé maintenant dans le désert, traqué, poursuivi, harcelé continuellement par nos troupes, abandonné de ses plus dévoués partisans, prolonge presque seul les efforts désespérés d'une résistance à l'agonie. Sa chute donne aux populations arabes qu'il avait trompées une idée de notre force et de notre supériorité d'autant plus grande, qu'elles l'avaient cru lui-même fort et invincible.

Le respect et la soumission remplacent presque partout sur notre passage les dispositions hostiles d'autrefois. Les sentiments d'admiration que ces peuples enthousiastes et impressionnables accordent à la valeur et à la puissance, succèdent aux sentiments de haine et d'animosité : enfin, la France ne rencontre plus que de faibles obstacles et marche rapidement vers la conquête du désert.

L'expédition des Ziban, conduite avec tant d'habileté et de succès par Mgr le duc d'Aumale, est venue étendre notre domination jusque dans le Sahara. Nous sommes maintenant en contact avec ces populations qui ne nous connaissaient que sur des rapports infidèles, et qui savent aujourd'hui nous juger et reconnaître notre supériorité.

Cette récente et glorieuse campagne de Maroc, où les Français ont brillé d'un si vif éclat, et ont rappelé, avec bonheur et triomphe, les succès de leurs frères sur la terre d'Algérie; cette expédition si habilement bien dirigée par le maréchal Bugeaud, dont la stratégie a tant de fois rompu les tribus infatigables des Arabes d'Abd-el-Kader; cette glorieuse campagne, nous le répétons, n'a pas peu contribué, pour sa part, à étendre et propager parmi les douairs arabes et les tribus nomades des Saharas des frontières barbaresques le nom français, si souvent illustré sur la terre d'Afrique. Les Arabes des contrées lointaines apprendront aussi avec surprise les défaites éprouvées successivement par les troupes de cet empereur du Maroc, dont le nom seul devait être un prestige et un gage de victoire.

Bientôt nous serons sur la route des caravanes; bientôt aussi ces voyageurs des contrées lointaines, à qui nous avons été dépeints sous des couleurs défavorables, pourront nous apprécier, reconnaître la facilité et la bonne foi de nos relations, l'aménité de nos mœurs, la loyauté de notre caractère, et retourner dans leur pays rendre compte de leurs impressions,

Digitized by Google

et prononcer le nom de la France, environné de tous les prestiges de gloire et de splendeur, de force et de justice. — Tel doit être le résultat infaillible de nos relations avec l'Afrique centrale; il est donc de l'intérêt du gouvernement d'attirer en Algérie ces caravanes de l'intérieur, qui échangeront les riches productions de leurs pays contre les produits de notre industrie, et de lier ainsi des relations de commerce avec les Tibbous, le Bornou, le Soudan et les autres provinces de cet immense continent. — Alors commencera pour la France cette mission providentielle que le ciel lui destine, et qui sera dans l'avenir son plus beau titre de gloire, celle de faire pénétrer dans ces contrées inconnues des germes de civilisation, d'ouvrir un vaste et riche champ aux explorations des savants, et enfin de donner à notre commerce d'immenses débouchés. — Pour atteindre facilement ce résultat qui doit être le but de toute la sollicitude du gouvernement, nous ne devons pas attendre les caravanes, mais aller les chercher, agir de loin sur elles, leur accorder une protection efficace, les convaincre de nos intentions pacifiques, vaincre quelques répugnances qui tiennent à des idées religieuses, détruire de mauvaises impressions résultant de faux rapports, et enfin leur faire sentir l'avantage qu'elles auraient à commercer avec nous. — A cet effet, le gouvernement doit échelonner sur la route des caravanes, comme autant d'agents commerciaux, comme autant de sentinelles avancées de la civilisation, des agents consulaires dévoués, actifs, intelligents, ayant une parfaite connaissance des Arabes, de leurs habitudes, de leurs mœurs, de leurs goûts, de leur caractère, qui auraient pour mission de faire comprendre aux caravanes que nous sommes une nation riche, grande, puissante et industrielle; qu'elles peuvent compter sur notre loyauté et notre bonne foi, et qu'avec nous elles n'auront pas à redouter les avanies auxquelles elles sont souvent exposées de la part des pachas et des chefs musulmans. — C'est en exposant ces raisons avec adresse, c'est en les répétant souvent, en les rendant de toute évidence que l'on parviendra à inspirer de la confiance aux chefs des caravanes libres et qu'il sera facile alors de leur faire prendre le chemin de l'Algérie. — Mais ces moyens d'action ne peuvent être employés que pour les caravanes libres, c'est-à-dire les petites caravanes appartenant à des particuliers et dont la destination dépend toujours de la volonté des chefs qui les commandent, qui souvent en sont propriétaires, soit en totalité, soit en partie. — Quant aux grandes caravanes qui appartiennent aux rois du Soudan, du Bornou et du Tibbou, leur destination est toujours fixée par le chef Touarik le plus voisin du Sahara tripolitain; les chefs caravanistes ne sont que des conducteurs soldés qui n'ont pas le pouvoir de la changer : cette question, du reste, est de la plus haute importance, et il serait imprudent de vouloir détourner leur direction tracée par les chefs; il faut, au contraire, avoir soin de tenir exactement toutes les routes indiquées et de s'arrêter à tous les points où les marchandises que portent les caravanes doivent être échangées avantageusement contre les produits de chaque localité; qu'on ne s'étonne donc pas de la longueur du chemin choisi par les caravanistes, et qu'on réflé-

Digitized by Google

chisse que le temps est moins considéré par les Arabes que le désir de multiplier leurs bénéfices; en outre, l'on conçoit que ce choix ne dépend pas seulement de leur volonté, mais aussi de la nécessité d'approvisionner chaque localité dans ses besoins, et de n'apporter dans les comptoirs européens que des produits utiles et demandés. Ce qui prouve évidemment que les caravanes de l'intérieur ne cherchent pas toujours les routes les plus courtes; c'est que les caravanes de l'intérieur, c'est-à-dire celles venant de Bournou, qui avaient Tripoli pour destination, passaient par le Fezzan, et se rendaient de là à Gadamès, qui leur offrait des produits d'échanges qu'elles ne pouvaient trouver nulle part ailleurs; de Gadamès elles arrivaient à Tripoli, bien que la route du Fezzan à Tripoli par Sockna et Benolid soit plus courte environ d'un tiers.

Les petites caravanes venant du Fezzan prenaient seules cette voie moins longue; mais elles ne portaient que les produits de leur pays, c'est-à-dire sel, natron, dattes, beurre de palme, séné, plumes d'autruche, et soufre pur tiré des mines de Sebba au Fezzan; on peut vérifier ces faits sur les rapports des consuls de Tripoli, au ministère des affaires étrangères.

C'est donc sur ce chef Touarik que nous devons agir: je dirai bientôt quel est ce chef, et comment il sera facile de le faire consentir à donner aux grandes caravanes la destination de Constantine. — Le moment est on ne peut plus favorable pour obtenir ce changement dans la direction des grandes caravanes, parce que les avantages obtenus par nos armes dans ces dernières campagnes, et les relations amicales qui commencent à s'établir dans le Sahara algérien et la province de Tuggurth, doivent attirer sur les divers marchés français établis en Algérie les regards de tous ces spéculateurs lointains et diriger leurs opérations commerciales vers ces nouveaux débouchés que le commerce français ouvre aux produits de leur pays.

Ces chances paraissent d'autant plus réalisables que les caravanes, depuis longues années, manquent de débouchés au nord de l'Afrique.

Depuis 1837, époque à laquelle Tahir-Pacha vint renverser la famille des Karamanly, et rétablir une restauration turque à Tripoli, les Arabes de la campagne, soulevés contre cette nouvelle domination, ne laissèrent plus pénétrer aucune caravane dans cette régence. A la mort d'Abd-el-Gelil, qui mit fin à la guerre, les Turcs cherchèrent à renouer avec l'intérieur ces anciennes relations qui faisaient la richesse et le commerce de Tripoli; mais un des princes des Tibbous, Méhémet, fils d'Abd-el-Gelil, pour venger la mort de son père, traitreusement assassiné, s'est opposé jusqu'à présent au passage dans la régence de Tripoli des caravanes des Tibbous, du Bornou, du Soudan et des autres provinces de l'intérieur, de la destination desquelles il dispose en partie par son influence, comme l'un des principaux chefs des Touariks et le plus voisin des États barbaresques.

Méhémet, pour arriver à ce résultat, fit comprendre aux Arabes et aux chefs caravanistes toutes les vexations et les avanies qu'ils auraient à souffrir des Turcs, qui, pour les dépouiller plus à leur aise, pouvaient se servir du prétexte de leur alliance avec les fils des anciens chefs révoltés du Fezzan.

Digitized by Google

On conçoit facilement que Méhémet ait été choisi par les propriétaires des caravanes de l'intérieur, si l'on considère qu'outre ses alliances avec les autres princes, sa puissance et ses richesses le mettent à même d'y joindre sa propre caravane, que ses ancêtres, et principalement son père, Abd-el-Gelil, sultan du Fezzan, avaient rendus de grands services aux caravanes de l'intérieur, en leur ouvrant des débouchés excessivement avantageux, dans ces derniers temps, avec les puissances barbaresques, et surtout avec l'Égypte, en passant divers traités avec le pacha Méhémet-Ali. D'ailleurs, le nom d'Abd-el-Gelil est célèbre dans tout l'intérieur par les expéditions hardies qu'il entreprit sur divers points, et parce qu'il s'était rendu lui-même à Tombouctou.

Les caravanes ne se rendent également plus, depuis peu de temps, dans la régence de Tunis, dégoûtées qu'elles sont par les tracasseries des agents du bey et par les impôts énormes qu'il faisait peser sur elles, — elles ont cessé d'arriver en Algérie depuis l'occupation française, et n'ont plus que le Maroc pour unique débouché. — Il en résulte pour elles un désavantage marqué ; d'abord, elles ont à faire un trajet beaucoup plus long, et ensuite, leurs marchandises, n'arrivant que sur un même point, se placent plus difficilement et à des conditions moins avantageuses. — Leur intérêt les porterait donc à accepter avec empressement la proposition qui leur serait faite de venir en Algérie, surtout si le gouvernement avait la sage précaution de ne prélever sur elles, dans les premières années, que de légers impôts, et d'établir sur des points donnés des foudouks, ayant pour but spécial de loger sans frais ces caravanes.

Pour arriver à cet heureux résultat, deux agents consulaires français seraient nécessaires, l'un à Gadamès et l'autre à Tuggurth, les deux grands points de réunion des caravanes de l'Afrique centrale. — Il faudrait, en outre, laisser à la connaissance des localités et à la sagacité de ces consuls le choix d'agents secondaires, choisis parmi les hommes influents des tribus et villes que devraient traverser les caravanes, afin de leur donner sur la ligne entière de Gadamès à Constantine une sécurité pleine et entière, ce qui amènerait les résultats les plus favorables. — Il faudrait surtout ne pas reculer devant quelques dépenses à faire, pour donner à ces hommes une importance morale qui rassurât les caravanistes intimidés. — Dans le commencement, il serait bon aussi de faire quelques sacrifices d'argent pour désintéresser les divers chefs des tribus où ces caravanes doivent passer; car tous les voyageurs savent que leur habitude est de prélever un droit de transit sur elles, droit qu'ils ne pourraient plus prélever, les agents se trouvant sur les lieux pour protéger les caravanistes et faire respecter les engagements pris avec les différents chefs. Quant aux agents secondaires, il n'y aurait pas lieu à les payer, parce que leur position seule leur donnerait, aux yeux de leurs compatriotes, un ascendant et une prépondérance qui faciliteraient leurs propres affaires et nous acquerraient par ce moyen des hommes dévonés.

Gadamès est située à 100 lieues S.-O. de Tripoli et à 120 S.-E. de Tuggurth. Sa population est d'environ 12,000 âmes ; elle fait partie de la régence

Digitized by Google

de Tripoli et tient une garnison turque; c'est la ville la plus commerçante du désert. Sa position sur la route que les caravanes de l'Afrique centrale doivent prendre pour se rendre sur les côtes de Barbarie lui a valu cet avantage.

Le mouvement commercial de cette ville est extraordinaire; il ne se passe pas de semaine qu'il n'entre dans ses murs des petites caravanes libres, de trente à cent chameaux, qui, généralement, opèrent leurs échanges à Gadamès même; mais ce qui fait sa principale richesse, ce sont les deux grandes caravanes qui y passent régulièrement tous les ans; l'une en automne, et l'autre à la fin de l'hiver ou au commencement du printemps.

Pour bien faire comprendre l'importance d'un agent consulaire français à Gadamès (1), je dois donner ici un aperçu exact de la marche de ces grandes caravanes, qui se composent de trois ou quatre mille chameaux, et de la manière dont elles se recrutent en route.

Le principal noyau part de Tombouctou; les négociants de cette ville se mettent sous la protection d'un des princes les plus influents du Soudan, avec lequel ils sont en rapport d'affaires. La caravane prend alors le nom de caravane princière, et par ce titre se trouve respectée et affranchie de toute espèce de droits que les petites caravanes sont obligées de payer. Elle suit, en partant, les bords du Niger, s'en écartant peu, parce que le terrain fertile lui donne non-seulement des ressources pour fournir à ses besoins, mais encore des moyens d'échange en produits agricoles, qui sont en très-grande abondance. Parmi ces nombreux produits de diverse nature, on en remarque surtout un qui a assez de valeur dans certaines localités de l'intérieur: c'est la noix de *gourou*, qui vaut quelquefois jusqu'à 35 et 40 centimes de notre monnaie, la pièce. Cette noix n'a de prix qu'autant qu'elle est fraîche; les Arabes la conservent au moyen de feuilles qu'ils ont soin d'humecter de temps à autre (2).

La caravane arrive à Kasma; ce marché est très-important pour elle, car il est le centre de réunion de toutes les autres petites caravanes du Soudan et du Bornou, qui l'attendent à son passage, et qui, après avoir terminé leurs opérations commerciales, retournent chargées des différents produits qu'elles ont échangés.

Après un séjour plus ou moins long, la grande caravane continue sa route sur le Bornou, en recrutant les négociants qui veulent se joindre à elle; là, le sultan du Bornou réunit sa propre caravane, et elles se dirigent vers les bords du lac *Tschad*.

De nouvelles transactions ont lieu, plus nombreuses et plus riches que partout ailleurs, à cause de l'importance des produits de cette partie centrale;

---

(1) Voir, pour Gadamès, le cahier 18, *Revue de l'Orient*, octobre 1844.

(2) La forme de ce fruit est ovale; il est de la grosseur d'une noix ordinaire, et enveloppé d'une pellicule; sa couleur est d'un brun verdâtre. Les Arabes sont très-friands de ce fruit, qui, par son amertume astringente, sert de tonique et a la propriété de faire paraître l'eau qu'ils boivent plus douce et plus agréable.

Digitized by Google

ce sont des esclaves, des dents d'éléphant, des plumes d'autruche, de la poudre d'or, gomme du Sénégal, cire jaune, droguerie, cuivre brun, etc.

Alors, les deux caravanes réunies du Soudan et du Bornou, toujours en recrutant sur leur route de nouveaux voyageurs, se dirigent sur les Tibbous, adressées au roi du pays, en suivant une chaîne de montagnes qui se prolonge depuis le Bornou jusqu'aux Tibbous, et qui offre aux voyageurs une température moins brûlante et de nombreux puits sur leur passage. — Le Tibbou est un archipel d'oasis plus ou moins étendues, dont chacune a un chef, et qui sont cependant sous la dépendance du roi de Tibbou, qui est le sultan El-Kelmi. — Les mêmes opérations d'échange ont lieu aux Tibbous comme au Bornou. Le roi du pays joint aussi sa caravane aux deux premières et les adresse toutes trois réunies en une seule, à Méhémet, fils d'Abd-el-Gelil, prince d'une oasis des Tibbous, et qui jouit, comme nous l'avons dit plus haut, de la réputation d'être un des chefs les plus influents des Touariks. — Ce prince joint à son tour à la grande caravane celle qui lui appartient, et la dirige vers le pays des Touariks, où elle arrive à Gatts.

Cette ville est très-renommée par le grand marché qui s'y tient tous les ans, et où se rendent les marchands de presque toutes les parties de l'intérieur de l'Afrique; elle possède de nombreux comptoirs et d'immenses dépôts de marchandises; quelques membres de la famille d'Abd-el-Gelil y sont établis. La grande caravane séjourne quelque temps à Gatts où elle fait beaucoup d'échanges; plusieurs groupes s'en séparent pour revenir sur leurs pas avec les produits qu'ils ont échangés, et le reste continue sa route sous la protection des Touariks.

Les Touariks forment une grande et nombreuse tribu; ils sont excellents cavaliers, et possèdent, depuis un temps immémorial, le privilége de fournir une escorte nombreuse et bien armée qui doit protéger et accompagner la grande caravane jusqu'aux frontières des diverses régences barbaresques; c'est à ce point que se réunissent les tribus alliées des Touariks, pour conduire les caravanes jusqu'à leur destination; ces tribus, connaissant plus particulièrement les localités, sont d'autant plus intéressées à bien diriger les caravanes et à les faire respecter sur leur territoire, qu'elles y joignent elles-mêmes leurs propres produits. — Ce privilége des Touariks tient à leur position dans le désert; car c'est en sortant du pays des Tibbous que finit cette protection mutuelle que les rois du Soudan, du Bornou et du Tibbou accordent à la caravane.— Le chef des Touariks, résidant dans une des oasis des Tibbous, comme le dernier prince de cette alliance commerciale et comme le plus voisin des côtes de Barbarie, choisit la destination qui lui paraît la plus favorable, et donne l'ordre au chef de l'escorte touarik de conduire la caravane dans le pays désigné. — En quittant les Tibbous, la plus grande partie de la caravane a coutume de se diriger sur Gadamès, qui en est éloigné d'environ 180 lieues; l'autre se dirige vers l'Égypte, d'abord à cause des nombreuses difficultés suscitées aux caravanes par les événements politiques survenus dans les diverses régences barbaresques, et ensuite à cause de la facilité qu'elles rencontrent à la vente des noirs. — Plusieurs échanges ont

Digitized by Google

encore lieu dans la ville de Gadamès; les Turcs qui y commandent ont fait tous leurs efforts pour engager les chefs caravanistes à se rendre à Tripoli; mais ces derniers, qui ont des ordres précis et leur destination arrêtée, ont résisté à toutes les séductions que l'on a mises en avant pour les tenter. Alors les Turcs se sont vengés en frappant ces caravanes d'un impôt tellement exhorbitant, que Méhémet cherche à leur donner une autre direction. — Déjà il a expédié au Caire, en Égypte, plusieurs petites caravanes, comme essai, et il est à craindre que les grandes ne prennent aussi cette route; car les relations et le commerce de l'Afrique centrale avec la Barbarie seraient à jamais perdus. — Cette mesure vexatoire des Turcs gêne horriblement le commerce des caravanes, parce qu'elles ne trouvent pas en Égypte les produits d'échange qu'elles avaient l'habitude de rencontrer dans les régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger. — Ce malheur, qui deviendra la conséquence forcée et inévitable du système de spoliation des Turcs, ne serait pas à redouter, si la France avait à Gadamès un agent consulaire qui pût se mettre en relation avec Méhémet, et obtenir de lui que les caravanes fussent expédiées pour l'Algérie: alors la caravane lui serait adressée et placée sous la protection française, et les Turcs ne pourraient exiger que le droit de transit fixé par nos traités — Les marchandises qu'apportent les caravanes consistent en poudre d'or, gommes, indigo, cire, séné, dents d'éléphant, plumes d'autruche, pelleteries et plusieurs articles d'industrie du pays. Elles prennent en échange des draps grossiers de toutes les couleurs, des étoffes de laine, des toiles de coton, des armes blanches, lames de sabre et de couteau, quelques fusils à silex et beaucoup de quincaillerie et de verroterie. Il est rare qu'elles prennent du numéraire; ou bien, si cela arrive, c'est toujours de l'argent et jamais de l'or, parce que l'argent manque dans le Soudan et dans le Bornou, et que c'est avec ce métal que les nègres fabriquent presque tous leurs bijoux. — Autrefois la caravane du Fezzan se joignait à cette grande caravane, et les sultans de ce pays faisaient partie de l'alliance commerciale des princes de l'Afrique centrale; mais depuis la mort d'Abd-el-Gelil, les Turcs, maîtres du pays, dirigent toutes les caravanes sur Tripoli. — Aujourd'hui, les caravanes du Fezzan, bien moins riches qu'elles ne l'étaient sous leurs princes, privées qu'elles sont du commerce de l'intérieur, ne portent plus à Tripoli que les produits de leur propre sol. Le principal chargement consiste en dattes, natron, cire et séné; les Arabes y joignent quelques parties de soufre épuré, trouvé à Sebba, dans les mines du Fezzan, et une petite quantité de plumes d'autruche. — Les Anglais, attentifs à tout ce qui peut procurer un débouché aux produits de leur industrie, ont placé un consul à Mourzouk, capitale du Fezzan, qui a mission d'adresser aux négociants juifs de Tripoli, sous protection anglaise, les caravanes de ce pays, parce que ces derniers leur donnent en échange des toiles de coton et de la quincaillerie anglaise, venant de Malte. — On a vu, par ce que je viens de dire, que la direction des caravanes de l'Afrique centrale sur la côte de Barbarie dépend de l'un des princes des Tibbous, de Méhémet, fils d'Abd-el-Gelil, et que, si nous voulons que ces caravanes arrivent à Constantine, il

Digitized by Google

est indispensable que la France ait à Gadamès un agent qui soit en rapport avec ce chef. — Je sais que Méhémet accepterait avec empressement toute proposition qui lui serait faite à ce sujet. Son intérêt le lui commande : d'abord, parce que la caravane adressée à l'agent consulaire, à la destination de l'Algérie, serait placée sous la protection française, et ne pourrait plus être rançonnée par les Turcs d'une manière aussi arbitraire ; en second lieu, en se dirigeant sur Constantine, elle trouverait avec nous plus de facilités et d'avantages dans le placement de ses marchandises. — Pour l'exécution de ce projet et la sécurité de la marche de la caravane, la France devrait avoir, comme il a été dit plus haut, deux agents consulaires ; celui de Gadamès, qui recevrait directement la caravane du prince Tibbou, la garantirait dans cette ville des avanies et des spoliations des Turcs, et ensuite l'adresserait à son collègue de Tuggurth ; celui-ci veillerait à ce que le bey de cette ville ne pût exiger que les droits légaux, et enfin l'expédierait pour Constantine. L'agent consulaire de Tuggurth pourrait agir en même temps sur les chefs des petites caravanes libres, qui passent par cette ville.

Si l'Angleterre, pour un intérêt bien minime, a placé un consul dans le Fezzan (1), la France, qui a un intérêt immense dans cette question, ne peut reculer devant la nomination de deux agents consulaires. Sa gloire, ses intérêts politiques, l'avenir commercial de sa colonie, y sont engagés ; car il s'agit ici de transporter en Algérie une grande partie du commerce de l'Afrique centrale, commerce d'autant plus avantageux qu'il n'expose pas notre numéraire, et qu'il offre à nos produits industriels de vastes débouchés. Il s'agit enfin d'étendre notre influence dans des régions lointaines et d'y populariser le nom français, qui y est encore presque inconnu.

Les détails que je donne ici sur la marche des grandes caravanes et sur la manière dont elles se recrutent en route sont le résultat de cinq années d'études et de renseignements exacts que j'ai pris sur les lieux, auprès soit des chefs touariks, soit des chefs caravanistes. Je suis resté dans le désert depuis le commencement de 1839 jusqu'en 1844 ; j'ai vécu sous la tente d'Abd-el-Gelil et dans son intimité, fondée sur d'importants services que je lui ai rendus.

En 1841, ce chef du Fezzan, pendant la guerre qu'il fit au Pacha, se trouvant dans la province de Syrte, avec son armée, m'expédia à Tripoli un courrier pour me prévenir qu'il se trouvait en mesure de mettre à exécution le traité qu'il avait passé avec moi, relativement aux mines de soufre. Je pris alors la résolution, qui n'était pas sans danger dans cette saison

(1) Cet intérêt, qui peut paraître aujourd'hui de peu d'importance, doit devenir par la suite un jalon placé sur la route de la vaste entreprise que les Anglais méditent depuis longtemps, en se ménageant, d'une part, des alliés dont le concours pourra leur ouvrir l'intérieur de l'Afrique, et, de l'autre, en leur permettant plus tard de rejoindre les comptoirs naissants formés sur les bords du Niger par une compagnie protégée du gouvernement anglais, et dont le but connu est de parvenir jusqu'à la source de ce fleuve.

Digitized by Google

d'hiver, d'armer un brik qui m'appartenait, le *Capricio*, et le 29 novembre je partis de Tripoli, muni de tout le matériel nécessaire à l'exploitation de ces mines.

J'arrivai à Linouf, dans le golfe de Syrte; ma présence produisit l'excellent effet de confirmer Abd-el-Gelil dans la conviction qu'il avait de ma loyauté et mon caractère.

Je fus reçu comme un ami par Abd-el-Gelil, par son frère et par son fils, qui est actuellement aux Tibbous; je devins, dès ce moment, de la part de tous les membres de cette famille, l'objet d'une affection vraie et profonde qui ne s'est jamais démentie.

Mon séjour sous la tente d'Abd-el-Gelil m'a mis en rapport avec tous les scheiks de la grande tribu des Ouled-Soliman, qui occupe toute cette partie du désert et dont les ramifications s'étendent jusque dans le Soudan : j'ai été aussi à même de voir dans le camp de ce prince les grandes caravanes de l'intérieur, qu'il expédiait alors pour Tunis. Je suis lié avec une grande partie des chefs caravanistes, et des chefs d'escorte touariks; enfin je suis connu dans le Fezzan, dans les Tibbous, dans le Bornou, et jusque dans le Soudan, sous le nom de cheik *Ghebarna*, ou de *chrétien d'Abd-el-Gelil*.

Par reconnaissance pour les services désintéressés que j'avais été à même de lui rendre, ce prince écrivit au gouvernement français, pour lui demander que je fusse accrédité auprès de lui en qualité de consul dans le Fezzan dont il était le souverain. A la même époque il passa avec moi un traité de commerce que je sollicitais dans l'intérêt de la France.

Par ce traité, dont l'original a été déposé entre les mains de M. le maréchal Soult, Abd-el-Gelil s'engageait à faire arriver à Constantine toutes les caravanes de l'intérieur.

Deux autres pièces, que je puis encore invoquer comme témoignage irrécusable de l'amitié que ce prince me portait, et de la confiance qu'il avait en moi, sont également entre les mains de M. le ministre de la guerre.

La première est un plein-pouvoir d'Abd-el-Gelil pour traiter en son nom avec le gouvernement français, s'engageant d'avance à ratifier tout ce que j'aurai stipulé en sa faveur.

La seconde est un acte d'association passé entre Abd-el-Gelil et moi, et par lequel ce prince m'intéresse de moitié dans tous les bénéfices qu'il fera sur les caravanes qu'il doit expédier à Constantine.

Malheureusement la mort d'Abd-el-Gelil, victime de sa trop grande confiance, vint s'opposer à l'exécution de nos projets.

Les Turcs profitèrent de leur trahison et s'emparèrent du Fezzan. La plupart des Ouled-Soliman abandonnèrent cette province pour suivre le fils d'Abd-el-Gelil, qui se réfugia dans les terres des Tibbous, appartenant à sa famille, et parvint à y fonder une vaste principauté.

Ce jeune prince conserve pour moi l'affection que me portait son père. On sait que les Arabes, autant par point d'honneur que par sentiment religieux, tiennent à remplir fidèlement les engagements de leurs pères; et c'est probablement pour obéir à ce devoir sacré, et peut-être aussi par ami-

Digitized by Google

tié pour moi, que ce jeune prince m'expédia, au commencement de cette année, un courrier pour m'engager à le rejoindre, afin de nous entendre pour mettre à exécution le traité de commerce conclu entre son père et moi, c'est-à-dire celui par lequel il s'engageait à faire arriver les caravanes à Constantine.

Ainsi, comme on le voit, Méhémet, maître de la destination des grandes caravanes, demande lui-même à les diriger sur Constantine. Le gouvernement français doit profiter de ces bonnes dispositions; mais, pour que la marche de ces caravanes ne soit point entravée, il doit nécessairement avoir un agent à Gadamès pour les protéger et les faire respecter par les agents de l'autorité turque. Les habitants les plus riches et les plus influents de cette ville sont des Ouled-Soliman. Lié avec plusieurs de leurs chefs, je sais qu'ils verraient avec plaisir l'arrivée d'un agent français qui protégerait les caravanes destinées pour l'Algérie; ils seraient ainsi dégagés envers Méhémet de toute responsabilité, et ne se trouveraient plus exposés aux avanies de toute espèce qu'ils ont à souffrir de la part des Turcs.

Mon influence sur le fils d'Abd-el-Gelil et sur les chefs arabes de ces contrées est si bien connue à Tripoli, que le gouverneur de cette ville tenta de l'exploiter à son profit. Il y a quelques mois, il me proposa de m'envoyer en mission aux Tibbous, auprès de Méhémet, afin de l'engager à renouer avec Tripoli les anciennes relations d'autrefois. Je devais être porteur de promesses brillantes et d'offres avantageuses.

Le gouverneur avait très-bien compris qu'en envoyant soit un Turc, soit un chef arabe, pour remplir cette mission, il serait refusé par le fils d'Abd-el-Gelil, tandis que moi, son ami, Français, protégé par nos traités, je prendrais sous ma garantie les caravanes qui alors n'auraient rien à craindre des avanies des Turcs.

Je refusai cette mission par deux motifs : le premier, c'est qu'en faisant retourner les grandes caravanes à Tripoli, je détruisais un de mes plus beaux rêves, pour lequel j'ai sacrifié cinq ans de ma vie et une partie de ma fortune, de rendre un jour l'Algérie le centre et l'entrepôt du commerce de l'Afrique centrale; et enfin le second, parce que je connais la haine irréconciliable de Méhémet contre les Turcs. Ce jeune prince, qui préfèra, plutôt que de vivre sous leur domination, abandonner le Fezzan et les immenses propriétés que sa famille y possédait, pour aller fonder aux Tibbous une nouvelle principauté, ne leur pardonnera jamais l'assassinat de son père. Le but constant de ses vœux et de ses efforts est de se rendre assez puissant, assez fort pour venir le venger dans Tripoli même; en attendant il ruine cette ville, en la privant de son commerce.

Notre honorable consul à Tripoli, M. de Chasteau, qui s'occupe de toutes les questions qui intéressent la France, qui a des renseignements exacts sur le désert, sur la marche des caravanes, sur l'importance de leurs chargements, sur les avantages que nous aurions à nous approprier ce commerce, qui connaît enfin l'influence que j'exerce sur les chefs de ces contrées, et l'amitié qui me lie avec le fils d'Abd-el-Gelil, M. de Chasteau, dis-je,

Digitized by Google

pourra au besoin constater l'exactitude des faits contenus dans ce mémoire, et peut-être appuyer l'opinion que j'émets sur la nécessité d'avoir un agent à Gadamès, dans l'intérêt de la gloire et de la prospérité de la France, dont il est le si dévoué et si intelligent représentant.

Enfin, je me résume, et je dis que la destination des petites caravanes libres dépend des chefs caravanistes; qu'il est facile de les mettre dans nos intérêts et de les faire venir en Algérie; que celle des grandes caravanes de l'Afrique centrale dépend d'un des chefs touariks, Méhémet, fils d'Ad-el-Gelil (1), et que, par conséquent, c'est avec lui qu'il faut s'entendre, ce qui sera sans difficulté, puisqu'un traité à cet effet, déposé au ministère de la

---

(1) Dès 1840, un homme qui avait rempli pendant un certain nombre d'années de hautes fonctions en Algérie, et qui, même depuis, en a dirigé les affaires dans un département ministériel (M. Melcion d'Arc, membre honoraire de la Société orientale), avait pris sérieusement à cœur mes projets de rapport avec le Fezzan et de communications dans l'intérieur de l'Afrique, par Gadamès, Tuggurth et Biskara sur Constantine. Je lui avais été adressé et recommandé par M. E. Jorelle, alors chef de bureau aux affaires étrangères, qui, depuis, s'est conduit d'une manière si remarquable dans ses fonctions de consul à Mogador.

L'administrateur dont je parle, M. Melcion d'Arc, m'a paru avoir des idées réellement philanthropiques, mais c'était par cela même que, désirant leur réalisation au profit des blancs et des noirs, il cherchait à se faire le moins d'illusions possibles sur les choses d'Afrique, et que ses vues personnelles pourraient différer, en partie, de celles le plus généralement adoptées sur l'Algérie, sa colonisation, ses productions, etc.

Dans les fréquents entretiens que j'ai dû avoir avec lui pour arriver à mettre Abd-el-Gelil en bons rapports avec la France, son but, sans autre amour-propre, m'a paru être de se bien renseigner sur toute cette matière, afin de se rectifier, s'il y avait lieu, ou de fortifier ses convictions. Je ne crois pas être indiscret ou lui déplaire en résumant ici quelques-unes de ses conversations. Ses positions précédentes et actuelles se sont peut-être opposées à ce qu'il écrivît et publiât ses opinions; mais je puis dire que, dans ce qui nous occupait, il m'a semblé chercher aussi avec ardeur, surtout, le véritable intérêt de la France et le bien qu'il était réellement possible d'obtenir.

M. Melcion d'Arc, dont l'idée spéciale était déjà de voir attirer en Algérie le commerce intérieur de l'Afrique, ne paraissait point alors convaincu qu'il se fût établi des communications directement et conséquemment les plus courtes, en aucun temps, ou du moins depuis fort longtemps, entre Tombouctou et la régence d'Alger. Il supposait que deux grandes lignes seulement étaient praticables pour les caravanes de cet intérieur, des bords du Niger, vers les frontières barbaresques : la ligne sur le Maroc et celle par le Fezzan sur Gadamès. Il craignait que, sous le méridien d'Alger (qui est à peu près celui de Paris), le centre du désert ne fût par trop difficile à traverser, en raison de sables plus continus, plus mouvants, et de l'absence des pluies. Il supposait encore que les caravanes n'étaient point directes et toujours les mêmes depuis Tombouctou jusqu'aux régences barbaresques, celle de Maroc peut-être exceptée, et que si des caravannes partaient en effet de Tombouctou pour le milieu de l'est de la Barbarie, elles étaient relevées par d'autres dès le Bournou, et successivement ainsi jusqu'à Gadamès. Partager de cette façon les distances, et faire, dans des entrepôts différents, des échanges successifs, étaient sans doute les seuls moyens de rendre

Digitized by Google

guerre, existait déjà entre son père et moi, et que ce jeune prince demande à le mettre à exécution; que les circonstances sont au moins aussi favora-

---

tout commerce praticable à travers un pareil pays, et diminuer les dangers et la longueur d'un tel chemin, partant du Bournou ou des environs du lac de Tchad, pour s'élever ensuite vers l'est et le nord, les nouvelles caravanes se rapprocheraient nécessairement, et le plus possible, des monts et collines, devant y rencontrer moins d'obstacles, moins d'étendues de sable, un sol plus ferme, plus d'eau, enfin moins de chances favorables que par le centre de l'Afrique, avec plus de moyens d'alimentation, seulement pour leurs nombreuses bêtes de somme. En résumé, il semblait croire que si des noirs et des marchandises de l'intérieur étaient dirigés sur la régence d'Alger, ce ne devait être que par les communications latérales, en arrière du grand Atlas, et non par les oasis de Touat; ce n'était pas qu'il contestât qu'il pût venir directement sur Alger de petites caravanes du territoire en arrière; mais alors elles bornaient leurs apports aux produits du Sahara algérien, et elles n'importaient ni poudre d'or, ni dents d'éléphant, etc., comme le font les grandes caravanes dirigées sur le Fezzan et le Maroc. La pensée de faire arriver de Gadamès sur Constantine des chevaux et surtout du bétail (lesquels commencent à devenir rares en Algérie, par suite d'une consommation croissante, sans reproduction suffisante) lui paraissait d'une urgente réalisation.

« Un Européen, me disait-il, consomme pour sa subsistance autant que huit à dix « Arabes, et, tandis que ces derniers vivent trois mois avec des figues de Barbarie, man- « gent rarement de la viande, et ne boivent qu'un peu d'eau, il faut à l'Européen du « pain, du riz et de la viande, comme moyens hygiéniques et réparateurs, et aussi du « vin, mais point de spiritueux. *La viande marchante*, alors que la consommation « s'en augmente chaque jour, tend à diminuer en Algérie, par suite des razzias, de « l'abat prématuré des génisses, et particulièrement des vaches pleines plus succulentes, « et loin d'y voir relever l'espèce bovine par la conservation, le croisement, la repro- « duction et l'élève soigné des hautes bêtes du pays, la destruction y fait des progrès « rapides. Pourquoi, au lieu de ces nombreux chevaux de soumission remis d'après les « bulletins, et dont le sort définitif reste trop souvent ignoré, ne demande-t-on pas des « juments que, dans la crainte de la razzia, toute tribu donnerait alors facilement et « que l'on placerait dans des dépôts officiels avec de bons étalons pour améliorer nos « races de chevaux de ville et remonter notre cavalerie. »

Le fumier du bétail étant, dans ses idées, un puissant moyen, non-seulement d'utile engrais, mais aussi d'assainissement en le plaçant par couches à une certaine profondeur, est bien spécialement le moyen, en entretenant l'humidité sous les racines des plantes, de protéger la végétation contre l'action trop forte et trop continuelle du soleil d'Afrique.

« Comment veut-on, ajoutait M. Melcion d'Arc, qu'on vienne apporter ses bras, son « industrie et ses capitaux en Algérie, si, par tous les moyens possibles, on ne fait « tout d'abord que le prix de la vie animale ne soit point plus élevé dans la colonie que « dans la métropole? Tout ce qui pouvait donc augmenter en Algérie les ressources « nutritives, et bien particulièrement l'arrivée des troupeaux du désert, devait donc, « comme conséquence, attirer toute la sollicitude du gouvernement. Si les tarifs pour « les marchandises à l'entrée en Algérie devaient protéger les produits industriels de « la mère patrie, il ne fallait pas cependant les élever trop, afin de ne pas donner « ainsi prime à la contrebande; sans cela les Arabes, routiniers surtout, tireraient les

Digitized by Google

bles aujourd'hui qu'autrefois, puisque les Ziban, que les caravanes devraient traverser pour arriver à Constantine, ne sont plus occupés par les troupes

---

« produits anglais de Tunis ou du Maroc par nos frontières. Quant aux tarifs, pour ce « qu'on appelle l'octroi de mer en Algérie, on devait moins tendre à accroître les re- « cettes coloniales qu'à augmenter la quotité des denrées à introduire, sans en élever « ainsi les prix, et, par suite, ceux de la main-d'œuvre; car, sans cela, les produits « coloniaux, subissant plus de frais, n'indemniseraient plus suffisamment à la vente et « à l'exportation leurs producteurs.

« On n'est pas assez convaincu, ajoutait-il encore, que le nord de l'Afrique aujour- « d'hui n'est plus le nord de l'Afrique du temps des Romains; encore au bout de deux « cent quarante ans de combats, ce peuple, vainqueur de l'univers, n'avait-il conquis « en Afrique que le littoral, moins les Kabylies, et dans l'intérieur, par itinéraires, le « long des vallées, sans s'être rendu maître de la montagne, et pourtant il adoptait la « religion des peuples vaincus! Nous autres Français, nous ne voulons plus attendre, « nous ne nous en donnons pas le temps; aussi le mot *attendre*, est-il rayé de notre « dictionnaire national. Nous désirons jouir de suite, et pourtant aussi nous sommes « redevenus si Gaulois, que nous nous abandonnerions à changer, avec la certitude « d'être plus mal, pourvu que nous changeassions! En Algérie, nous avons donc, de « plus que les Romains, à combattre le fanatisme mahométan qui ne peut se modifier « qu'avec le temps et notre puissance étant consolidée. Quant au sol, il est généralement changé à la surface ou dénaturé depuis l'occupation romaine, et à refaire en « quelque sorte physiquement. En effet, par suite du parcours constant de leurs trou- « peaux et par l'incendie qu'ils pratiquent sur des lieues d'étendue pour préparer à la « culture quelques pieds de terrain, les Arabes ont détruit l'ancienne surface du terri- « toire et amené un déboisement presque général avec toutes ses funestes conséquences. « Les pluies torrentielles sous cette latitude ne peuvent plus percer au fond d'un sol « calciné, privé des racines qui y infiltraient les eaux, et ces pluies entraînent les « terres végétales de toutes les déclivités pour les superposer successivement dans les « vallées. »

Depuis mille ou douze cents ans que cela dure, ces mêmes terres renferment dans leur sein des gaz, des miasmes qui empoisonnent dès qu'on l'entr'ouvre. Oui les Arabes sont nomades et changent de place; mais cela ils le font autant par instinct de conservation que pour rechercher de nouveaux pâturages. La haute végétation qui absorbait ces mêmes gaz, en les tournant à son profit, a presque généralement disparu, excepté dans de rares et insuffisantes localités.

Les plantations doivent nécessairement précéder l'habitation; c'est là encore un des meilleurs moyens d'assainissement. Au lieu de scier et couper officiellement des arbres, il faut, au contraire, payer une large prime pour chaque arbre nouvellement planté; punir, militaires ou autres, ceux qui les détruiraient, et créer le plus promptement possible de très-nombreuses pépinières. Les centres de population ne doivent être placés que là où il y a déjà plantations suffisantes et eaux. Là, l'arbre ne protége pas seulement l'homme, l'animal et la plante de son ombre bienfaisante, mais encore il appelle la nuée, la pluie et conserve l'humidité. Il absorbe les vapeurs délétères que produisent les défrichements et les premières cultures d'une terre si neuve et si reposée.

Ensuite, en Algérie, comme ailleurs, ce n'est pas assez de la chaleur lorsqu'elle ne peut que calciner, ou c'est trop. Avec un soleil ardent il faut aussi l'eau pour les irri-

Digitized by Google

d'Ab-el-Kader, qui se seraient certainement opposées à leur marche, et qu'enfin deux agents consulaires seraient indispensables, l'un à Gadamès et

---

gations, l'arrosage, et pour entretenir l'*humus*. La disparition des arbres a amené celle des sources ou au moins leur diminution progressive.

Sous les Maures, il existait peine capitale contre qui détruirait un canal, un tuyau conducteur d'eau; qui n'a vu depuis briser un conduit, seulement pour puiser plus facilement dans un verre, ou emplir un arrosoir! Par la diminution des sources, les eaux courantes sont restées trop souvent stagnantes, et dès lors, par suite de l'extrême chaleur et de la corruption des détritus, elles sont devenues le principe des miasmes putrides et malfaisants.

Les fleuves, les ruisseaux qui se portaient à la mer s'y sont barrés, et les flaques, nées du manque de cours ou de pentes suffisantes, sont, pendant la saison chaude, au lieu de l'accessoire le plus nécessaire à l'homme et à la production végétale, une nouvelle cause efficiente d'empoisonnement pour les habitants. Alors la terre non cultivée, non arrosée se fendille et crevasse à d'assez notables profondeurs, et de là se dégagent encore ces mêmes miasmes, principes de fièvres pernicieuses, intermittentes ou d'accidents abdominaux. Qu'il est encore à craindre que la Métidja elle-même, ou d'autres plaines et vallées, n'enfouissent, avant d'être mises fructueusement en rapport et avant d'être véritablement assainies, les ossements de plusieurs générations successives d'Européens!

Quant à la colonisation * proprement dite, elle ne pouvait se faire (toujours suivant le même administrateur) sur la famille: aussi les essais de colonisation par les militaires, tels qu'ils avaient été déjà tentés, devaient-ils peu réussir, non qu'il pensât que les militaires ne dussent travailler en Algérie pour l'État ou pour cultiver, tant pour améliorer leur bien-être et leur nourriture ordinaire que dans le but d'entretenir leur moral et conserver leur santé. Ce n'était donc pas avec des soldats libérés qu'on pouvait établir des villages ou postes coloniaux avancés, et comme avant-gardes ou ceintures de défense de la colonisation, par les civils. Il eût fallu que de jeunes soldats mariés, contractant même l'obligation d'un engagement de plus que le temps du service ordinaire, allassent comme colons, avec toute leur famille, défendre et cultiver autour de ces postes avancés; mais à côté d'eux ou en arrière, il accueillait l'établissement de villages de noirs venus de l'intérieur, comme déjà il en existait pour Tunis et Tripoli, mais régis et commandés par des officiers français. Si les cultures intertropicales pouvaient être tentées avec chances de succès en Algérie et autrement que dans des jardins botaniques ou particuliers sur la côte, c'était par les mêmes noirs qu'elles pouvaient être essayées, sous une latitude plus profonde, et par cela peut-être même encore moins favorable aux colons européens. Fait-on la guerre, me demandait-il, dans le pays des nègres, pour ne se procurer que des esclaves et les vendre; ou bien, si la guerre doit y avoir presque constamment lieu, en raison de

* Il paraîtrait que les frères de la Trappe, si sobres, si travailleurs et si véritablement religieux, placés à Staoueli, sur le massif élevé d'Alger, non loin des bords de la mer, et dans des conditions préférables, mais au milieu des défrichements, ont eu, en 1844, trente-cinq malades des fièvres sur quarante pères et frères qu'ils sont, et qu'ils ont perdu par la dysenterie dix à douze de leurs ouvriers ou serviteurs.

En 1843, les condamnés militaires qui travaillèrent au nouveau village de Sainte-Amélie et de Saint-Ferdinand, hommes forts et vigoureux, placés sous un régime de travail et d'hygiène bien conçu, sont presque tous tombés plus ou moins malades des fièvres, à l'exception de celui qui les dirige si bien, du brave et constant colonel Marengo

Digitized by Google

l'autre à Tuggurth, pour protéger les caravanes dans leur route et les soustraire aux spoliations et aux avanies des Turcs.

---

l'augmentation progressive de la population, tuerait-on alors les prisonniers, alors qu'on ne trouverait plus de débouchés à leur vente?

« J'aimerais bien mieux, disait encore M. Melcion d'Arc, voir dans nos rangs des « Turcs, ou même des noirs, que des Arabes. On a cru que lorsque nous aurions « ainsi ces derniers *pour nous*, nous ne les aurions plus contre nous, et cela a été « fréquemment une grande erreur de fait. Lorsqu'on a chassé les Turcs d'Alger, on « pouvait présumer qu'ils nous seraient fidèles puisqu'ils avaient été fidèles. »

Je ne connais aucun caractère plus sûr, plus honorable que celui du vieux Turc qui n'a point été mahmoudhisé.

Quant aux Arabes, qui sont aussi changeants et inconstants que nous, il n'en faut admettre dans nos rangs que comme otages, guides et éclaireurs; mais n'en formons pas de corps indigènes. Il n'y a aucune analogie entre les Arabes nobles ou propriétaires et le rebut qui nous vient de leur population, rebut que nous ne formons (sauf cependant des exceptions) que pour qu'ils passent habillés, armés ou montés à l'émir. Les Arabes ne savent combattre qu'individuellement, tandis que notre cavalerie française combat d'ensemble; c'est son unité, comme son courage, qui fait sa bonté, et dans les engagements et mêlées elle conserve toujours un noyau vers lequel chacun se rallie. Les cavaliers indigènes (sauf la formation des ex-gendarmes) coûtent le double à l'État et sont loin de rendre à l'armée la moitié des services des chasseurs à cheval d'Afrique, qui sont en ce moment la meilleure cavalerie du monde.

Ainsi, à défaut de Turcs, ayons donc des noirs, venant de l'intérieur, qui, eux, adopteront de suite et avec bonheur la religion chrétienne, toute de charité et d'égalité, et qui feront à la fois de bons soldats fidèles et d'excellents colons acclimatés là où la population européenne ne peut encore atteindre et se conserver. Également donnons autant que possible aux Arabes pour chefs, kaïds, agas, etc., des officiers français comprenant leur langue; alors il y aura justice égale pour les indigènes, sans avanies ou exactions, et la population arabe fera bientôt, à notre grand profit et au sien, l'énorme différence entre ces nouveaux chefs et les anciens. Les corps composés d'indigènes ne sont bons qu'en rares circonstances, pour garder certains postes peu sains, où ils résisteront mieux que des Français, et pour certains travaux qu'il faut aussi leur laisser faire de préférence. Quant à la guerre, les choses deviennent difficiles, les indigènes plient, et il ne reste plus aux cadres français qui les mènent qu'à se faire tuer.

Quant aux cultures, et hormis les céréales pour un certain temps et pour la propre consommation du pays, il était d'avis qu'autant que possible, on ne devait pas demander à l'Algérie les produits similaires à ceux de la métropole, la France devait toujours être et rester un pays principalement agricole; et encore ne parlait-il que des céréales, que parce que, gémissant du trop peu d'encouragements véritables que l'agriculture recevait chez nous, il regrettait vivement que, sous ce rapport important, notre pays ne se suffît pas à lui-même, fût obligé de jeter par an 20 millions à l'étranger pour acheter des grains et n'en possédât point de réserve, à cette époque de progrès dans les idées, comme dans les cultures, et où une seule mauvaise récolte pourrait cependant avoir des suites aussi graves et aussi pénibles! Il avançait cette opinion, que nous pouvions, en deux ou trois ans, tirer facilement de l'Algérie le tabac en suffisantes quantités et qualités pour n'être plus tributaires des États-Unis et de la Hon-

Digitized by Google

C'est au gouvernement français à peser dans sa sagesse les avantages que je fais ressortir dans ce mémoire. Ces avantages me paraissent positifs, tant

---

grie, relativement à un produit qui donnait un impôt indirect si élevé déjà, et cependant en croissance; que l'Algérie pouvait également nous procurer pour la consommation de l'Europe entière, comme médicament, l'opium que celle-ci reçoit du Levant, falsifié et d'inférieure qualité, de plus l'indigo, le lin de la Nouvelle-Hollande, la soie végétale, l'alkermès, le liége, l'huile surtout, l'olivier étant l'arbre de prédilection du sol algérien, où il ne gèle jamais, comme dans notre midi, tandis que la plantation du mûrier dépasse déjà le centre de la France. Pensant du reste que l'Algérie pourrait toujours vendre ses soies à l'étranger, il craignait cependant que l'éclosion du ver n'y fût pas en rapport convenable avec le développement de la feuille.

Quant aux Kabyles, M. Melcion d'Arc m'a toujours manifesté la pensée qu'il fallait les attirer, les faire venir à nous, mais, tant que cela était possible, ne point aller chez eux : « Ce serait, disait-il positivement, plonger la main dans le guépier ! Les Kabyles « sont aussi anciens en Barbarie que les montagnes qui les recèlent. Ils n'ont pas été « subjugués par les Romains, et y a-t-il besoin réel pour nous à le faire par les armes ? « Ce sont de fait nos premiers colons ; ils cultivent et habitent sur place ; ils ont intérêt « à produire et à nous vendre. Séparés d'intérêts comme de langage des Arabes, ce « sont les véritables hommes du sol. Lorsque nous aurons créé des rapports sûrs et « continuels avec eux, nous en deviendrons bientôt, et sans une guerre qui peut être « chanceuse ou au moins difficile et à renouveler, les maîtres de fait, comme nous le « sommes de droit, par la conquête du territoire de l'ex-régence algérienne. »

Il était bien d'avis que le port de Mers-el-Kébir, près d'Oran, comme port militaire, offrît une bien autre importance que tous les autres ports de l'ex-régence, et qu'en y faisant les travaux nécessaires une flotte venant de Brest et une autre arrivant de Toulon même, en se masquant par les Baléares, pouvaient facilement s'y réunir, sans crainte d'être bloquées, si ce n'est à distance, à cause des courants, et de là gagner soit les Dardanelles, soit l'Océan... Il appuyait encore sur la convenance de l'occupation par la France des îles Zafarinas, qui, au moment de la conquête, et bien que placées à la limite frontière un peu plus près du Maroc, n'en étaient pas moins une possession algérienne du plus grand intérêt pour nous, ainsi que sur la nécessité de la reprise aussi, par nous, de l'îlot de Tabarka, situé sur nos confins avec la régence de Tunis, et qui, jusqu'en 1814, avait appartenu à la Compagnie française de la Calle.

« Les colonies, disait-il encore, pour être durables, doivent se fonder par la moralité « et les bons exemples. L'Algérie peut servir à écouler l'exubérance qui nous travaille « de notre population, mais cette colonie ne doit pas commencer par être la sentine de « l'Europe.

« Il ne se peut également qu'elle ne devienne qu'un simple exutoire pour la France, « et il convient de n'y employer, en fait d'administrateurs, magistrats, financiers, etc., « que ce qu'il y a de plus capable et de plus probe, et n'y plus reléguer, ainsi que cela « n'est arrivé que trop souvent, ceux dont on voulait débarrasser la métropole en la « purgeant. La colonie algérienne est une société naissante, et l'on ne doit pas la faire « débuter par les vices des vieilles sociétés.

« Enfin, disait en terminant M. Melcion d'Arc, je ne suis pas de ceux qui voudraient « jeter l'Algérie dans la Méditerranée ; avec de la sagesse et du temps, en allant pas à « pas et les rivant, en quelque sorte, sous le sol, afin de n'en point faire de rétro- « grades, et puisque nous la possédons, que la victoire semble chaque jour nous y gran-

Digitized by Google

sous le rapport des intérêts commerciaux que sous celui de la science. A l'avenir, les savants qui se dirigeraient vers l'Afrique centrale trouveraient à Gadamès, dans la personne du représentant français, une protection assurée et des recommandations auprès des chefs de ces contrées, qui leur donneraient toutes les facilités nécessaires pour se livrer sans danger à leurs explorations scientifiques.

J'ajouterai qu'il serait important que le gouvernement prît une décision, car les caravanes, fatiguées des nombreuses spoliations des Turcs, et ne pouvant plus supporter leurs avanies, pourraient bien adopter la route de l'Égypte, mesure dont le résultat le plus certain serait de faire oublier aux grandes caravanes le chemin des côtes de Barbarie.

Parmi les avantages que nous promet l'arrivée en Algérie des caravanes du Soudan, il en est un fort important que je vais mentionner, et dans un moment où la question de colonisation de nos possessions africaines occupe si fortement les chambres et les hommes d'État.

On sait que les différentes peuplades de la Nigritie, et principalement celles qui habitent les bords et les îles du lac Tschad, sont presque toujours en guerre les unes contre les autres.

Le but de ces guerres continuelles est de faire de part et d'autre des prisonniers qu'elles vendent aux caravanes qui les transportent comme esclaves sur les marchés des États barbaresques.

Mais il arrive souvent à la suite de ces guerres que des familles persécutées, que des tribus entières, qui ne se sentent pas assez fortes pour résister à leurs ennemis, émigrent sous la protection des grandes caravanes, et viendans les États barbaresques qui leur offrent le plus de garantie de sécurité et de liberté, fonder de petites colonies.

Les régences de Tunis et de Tripoli furent toujours l'asile que choisirent les émigrants pour s'y établir; dans le sud de la régence de Tunis, l'on trouve plusieurs villages fondés par des tribus nègres, venant du Soudan; mais c'est principalement dans la régence de Tripoli que ces établissements sont nombreux.

Il n'est pas étonnant que la régence de Tripoli ait été choisie de préférence par les nègres, cette régence étant la première contrée qui leur offre

---

« dir, nous pouvons arriver à tirer grand parti de l'Algérie, et surtout en y attirant « le commerce de l'Afrique intérieure; mais je ne suis pas non plus de ceux qui, pour « faire produire cent écus à la colonie, en font dépenser deux cents au budget de la « guerre, et qui finiraient par faire que l'Afrique deviendrait un ulcère par lequel s'é- « pancherait toute la synovie du corps français. »

Telles étaient les vues qui m'étaient émises dès lors par l'homme honorable que je viens de citer, et, sans doute, je ne les répète qu'en les affaiblissant; mais ces vues étaient énoncées par lui avec un tel caractère de conviction et une si grande sincérité, qu'elles m'ont frappé et se sont arrêtées dans ma mémoire. J'ai donc pu les retenir et je n'ai pas craint de les mentionner ici, tant elles coïncidaient en grande partie avec mes idées et mes projets personnels; j'espère qu'il ne m'en voudra point de les avoir reproduites, bien qu'imparfaitement, ni le lecteur non plus.

Digitized by Google

les avantages et les garanties nécessaires aux colonies qu'ils veulent fonder, protégées qu'elles étaient par les anciens pachas qui avaient compris leur importance.

On compte dans la Cyrénaïque plus de vingt villages fondés par des nègres de l'Afrique centrale. La province de Taverga est presque entièrement habitée par eux; enfin on en trouve jusqu'aux portes de Tripoli.

Leurs villages ont un type particulier : c'est une agglomération de huttes faites en terre et en bois, et recouvertes en paille, dont l'entrée est défendue par une enceinte de branches de palmier ou de figuier de Barbarie, avec une ou deux portes pour en permettre l'accès.

Ces villages n'ont pas toujours été fondés, car les émigrations de tribus sont rares : ce sont des familles qui ont commencé à construire quelques huttes ; ensuite d'autres familles sont venues se joindre aux premières; peu à peu le village s'est agrandi par l'arrivée des nouveaux émigrants, et enfin quelques-uns ont fini par acquérir une extension considérable.

Les pachas ont toujours favorisé l'établissement sur leur territoire de ces peuplades tranquilles et laborieuses. Ils leur ont accordé des terres qu'ils cultivent avec beaucoup de soin et dont ils payent exactement la dime.

Les abords de leurs villages sont remarquables par la richesse et la variété des cultures. Ce sont de très-beaux jardins qui rapportent toutes sortes de légumes, des vastes champs de céréales, des plantations de tabac ou de blé de Turquie, ou bien ce sont, comme à Taverga, d'immenses plantations de dattiers et autres arbres fruitiers.

Ces hommes sont non-seulement agriculteurs et pasteurs, mais leur activité embrasse encore différents genres d'industrie, tandis que les uns se livrent à la culture des terres et que d'autres élèvent de nombreux troupeaux; beaucoup d'eutre eux viennent à Tripoli et s'emploient comme portefaix, commissionnaires, domestiques; avec leurs animaux, ils se chargent des transports et sont renommés pour leur fidélité. Le soir, quand les travaux sont finis, ils rentrent dans leurs villages pour venir recommencer le lendemain. Leurs femmes fabriquent des couvertures de laine, tressent des nates, des articles de sparterie et plusieurs autres produits de l'industrie de leur pays.

Souvent les pachas exigent d'eux des corvées quelquefois longues et pénibles, et ils s'y prêtent toujours avec une docilité et une résignation qui contrastent singulièrement avec le caractère turbulent et insoumis des tribus arabes.

Les habitants de chaque village vivent dans une espèce de communauté sous la direction de quelques marabouts, qui sont à la fois chefs temporels et spirituels. Ces marabous sont des Arabes de la régence autour desquels les familles noires émigrées viennent se grouper, autant par esprit religieux que par le besoin qu'elles éprouvent, en arrivant, de trouver une protection, d'avoir un intermédiaire, soit auprès du pacha, soit auprès des populations indigènes, au milieu desquelles elles viennent s'établir.

Sitôt qu'un établissement de quelques familles nègres commence à se

Digitized by Google

former, un ou plusieurs marabouts viennent se réunir à elles, pour les protéger et surtout pour les convertir à l'islamisme, car la plupart de ces nègres de l'intérieur ne sont pas mahométans. Bientôt le marabout fait partie de la famille qu'il dirige à volonté par la double influence de son caractère religieux et de cette supériorité que les races noires reconnaissent à la race blanche.

Ce qui est arrivé à Tripoli arriverait en Algérie, si nous étions en rapport avec les grandes caravanes de l'Afrique centrale. Il est très-probable qu'en reconnaissant la douceur et l'équité de notre domination, en trouvant chez nous des garanties pour leur vie et leurs propriétés, des familles nègres viendraient s'établir dans nos possessions et fonder des villages qui s'agrandiraient bientôt par de nouveaux émigrants. Il serait même très-facile de provoquer les émigrations, en accordant aux caravanistes quelques primes d'encouragement. Ces hommes, de retour dans leur pays, ne manqueraient pas de vanter l'égalité de notre justice, la facilité de nos relations, la douceur de nos mœurs, la protection que nous accordons aux étrangers. A leur récit, des familles, des peuplades entières abandonneraient le sol natal, où elles ne trouvent ni sécurité, ni protection, pour venir s'établir en Algérie.

On pourrait, à leur arrivée, leur donner pour chefs des missionnaires, des frères de quelques congrégations religieuses, qui les convertiraient aussi facilement au christianisme que les marabouts les convertissent à l'islamisme.

Ces tribus une fois converties se rallieraient bien plus vite à notre puissance, attachées par la religion, tandis qu'elles seraient entre nous et les indigènes un terme mixte, car la conversion des Arabes au christianisme offre peu de chances de succès.

Le gouvernement pourrait leur donner des terres, soit sur nos frontières de l'est et de l'ouest, soit dans le Tell, sur la ligne du Sahara. Nous aurions des alliés fidèles et dévoués, des gardiens intrépides et courageux; car ces hommes, doux et pacifiques dans leurs relations, défendent leur territoire avec une opiniâtreté héroïque, lorsqu'ils sont attaqués.

L'Algérie y gagnerait en même temps des travailleurs infatigables, des colons actifs et laborieux, entre les mains desquels les terres acquerraient, par la culture, une nouvelle fécondité.

E. Subtil.

Digitized by Google

DE LA THÉORIE ETHNOGRAPHIQUE

APPELÉE

MONDE GRÆCO-SLAVE (1).

Une des questions sociales de ce siècle examinées et discutées avec le plus d'intérêt est sans contredit celle qu'on a appelée *question d'Orient;* l'équilibre européen, la conservation de la liberté, et l'influence de la France, en particulier, dépendent de sa solution favorable. Il est donc bien important d'éclairer les esprits sur ce sujet et de le présenter sous ses faces diverses avec exactitude, sans préoccupation ni préférence pour ses idées propres, et seulement par amour du bien et de la vérité. Des considérations offertes comme le résultat d'observations locales, justes et consciencieuses peuvent-elles égarer l'opinion et la pousser dans une direction fausse? Il est du devoir de ceux qui se croient aussi juges compétents en cette matière de dire leur sentiment, afin qu'on décide avec pleine connaissance de cause. Or, parmi les diverses expositions de la *question orientale* élaborées récemment et mises au jour, nous n'en connaissons point de plus arbitraire ni de plus dangereuse que celle d'un système dit *græco-slave*, pour exprimer la future unité spirituelle et politique de l'Orient (2).

L'auteur, étonné sans doute lui-même de l'originalité de son tableau, conception idéale, au lieu d'être la copie simple et vivante des choses, l'a enluminé de ces couleurs tranchées, vaporeuses et chatoyantes dont se contentent trop souvent le goût et les yeux qui s'occupent moins du fond que de la forme. Mais l'observateur réfléchi regrette d'être plutôt ébloui qu'éclairé, étourdi que convaincu par tous ces coups hardis de pinceau et par cet étalage de chiffres et de noms sonores groupés systématiquement, et l'illusion cesse vite lorsqu'il a été mis par sa position à portée de voir, de connaître et de palper même les objets représentés. Quel mécompte surtout d'y trouver la fiction à la place de la réalité! Plût encore au ciel que la théorie du *monde græco-slave* ne fût que le jeu innocent d'une conception

(1) En nous envoyant cet article de Constantinople, l'auteur, qui est un des hommes de science et de cœur dont les travaux en Orient sont utiles aux intérêts de la France et à la propagation de la foi catholique que nous ne séparons pas dans nos sympathies, nous a manifesté le désir qu'il fût publié *sans signature*. Tous ceux qui ont habité les États où domine l'islamisme apprécieront ses motifs. Nous croyons devoir déclarer aussi que, connaissant la conviction consciencieuse et réfléchie de M. Cyprien Robert, nous lui avons fait offrir, avec la communication préalable du travail de notre correspondant, la faculté d'y répondre dans la *Revue de l'Orient*. Nous regrettons que des raisons particulières aient empêché cet honorable écrivain d'accepter notre offre. A. H.

(2) Voyez surtout l'article de la *Revue des deux Mondes*, numéro du 1er novembre 1841, il est la conclusion des autres publiés antérieurement.

Digitized by Google

fantastique, avide de frapper les esprits par la nouveauté, et cherchant à répandre quelques agréments accessoires sur une matière peu romantique de sa nature! Il n'y aurait là qu'une licence littéraire, dommageable seulement à la littérature de l'écrivain; mais lorsqu'il s'agit des intérêts les plus graves de la civilisation et de l'humanité, le caprice et l'imagination ne doivent pas intervenir dans des jugements que l'on peut prendre pour des sentences. Le ton décisif de l'auteur fait effectivement supposer qu'il ne doute pas de la justesse de ses opinions, et en les développant avec trop de complaisance il finit presque par les confondre avec les lois nécessaires de l'ordre qui régit le monde. Cependant, il ne fait que reproduire et prôner, sans doute à son insu, les idées fondamentales sur lesquelles une puissance essaye d'étayer ses prétentions à l'empire universel et absolu de l'Orient.

En effet, que signifie la dénomination de *monde gréco-slave*, sinon qu'on regarde comme possible et naturelle l'association des Slaves et des Grecs, ou, pour nous servir des termes techniques, quoique un peu barbares, qu'on veut opérer le *panslavisme*, c'est-à-dire la fédération de toutes les races slaves, au moyen du *panhellénisme* ou de la race grecque, figurant ici le lien religieux nécessaire à toute société. Ainsi l'Orient est adjugé par les inventeurs de ce système à la race dominante et absorbante des Slaves, laquelle, en s'assimilant de gré ou de force tous les autres éléments homogènes, formerait un seul et vaste corps, à savoir l'Église grecque ou *orientale*. L'examen de ce plan nous conduit à trois ordres de considérations. Premièrement, il faut s'assurer si les faits autorisent cette conjecture, c'est-à-dire si la nature et l'état actuel de ces différentes races les portent à une pareille organisation; secondement, ce qui en résulterait pour la société catholique ou occidentale, dans le cas où ces événements seraient réalisés; troisièmement enfin, si la France, entre tous les États occidentaux, n'en éprouverait point les inconvénients les plus fâcheux par la perte ou l'abdication de sa mission dans le monde. Autrement, nous voulons peser et déterminer la valeur de ce système dans ses triples rapports avec l'histoire, la religion et la politique; nous croyons pouvoir démontrer sans peine que l'auteur a faussement jugé et appliqué les données de la science ethnographique; qu'il est pour le moins sceptique, sinon hostile à l'Église, en s'occupant de lui constituer une Église rivale, et qu'il n'est pas moins indifférent ou ingrat envers la patrie en la regardant comme désintéressée ou étrangère aux changements qu'opérerait cette révolution. En un mot, M. C. Robert n'est, dans son travail, ni docte, ni religieux, ni Français.

Son point de départ est une prétendue harmonie naturelle entre les races grecques et slaves que des sympathies réciproques forceraient en quelque sorte à s'unir et même à se confondre. Ce serait les deux parties d'un même tout, disjointes à l'époque diluvienne de la dispersion des enfants des hommes, rapprochées par les vicissitudes des temps, et tenues en un état violent et de souffrance tant que leur fusion ne sera point effectuée. Au sein des âges passés, un travail sourd et invisible aurait préparé l'agrégation préétablie de leurs éléments que des affinités irrésistibles vont enfin iden-

Digitized by Google

tifier en une seule et même substance. Au lieu de prouver cette tendance mutuelle, l'histoire à la main, on se contente de la supposer. Il aurait été difficile en effet de trouver des documents favorables à cette opinion dans les siècles d'une antiquité ténébreuse où la Grèce traitait de Barbares et en ennemis tous les peuples qui ne parlaient pas sa langue ou qui n'avaient pas atteint le même degré de civilisation. D'ailleurs, les peuplades de l'ancienne Scythie, connues des Grecs, telles que les Gètes, les Taures, les Fennes, les Œstyi, les Yazyges, les Roxolans, les Agathyrses, n'étaient point membres de la famille slave, et bien qu'on fasse remonter l'établissement de celle-ci sur les bords du Volga, à quinze siècles au moins avant l'ère chrétienne, il est certain cependant qu'elle n'entre en scène qu'après la formation de l'empire romain. Son avant-garde, composée des Vendes d'où sortent les Vénètes, les Vindiles et les Vandales, n'est point comptée parmi les Slaves purs, qui, du IIe au Ve siècle, se disséminèrent des bouches du Volga à celles du Pò. Leur mélange à des tribus germaines et finnoises jette beaucoup d'obscurité sur les documents des auteurs contemporains. Lorsqu'à la chute de l'empire d'Attila ils voulurent en recueillir les débris, ils se jetèrent sur le territoire de l'empire grec et y fondèrent des royaumes indépendants. Telles furent les monarchies des Serbes, des Croates et des Bulgares. Leurs relations avec les Grecs n'étaient alors ni cordiales, ni pacifiques, et, par exemple, en 1018, nous voyons l'empereur Basile II déclarer la guerre au roi Wladislaw, et ne le réduire qu'après trente-sept ans de combats. D'un autre côté, quand les premiers fondements de la puissance russe eurent été jetés à Novogorod par Rurik, ses successeurs n'avaient pas plutôt réuni à ses États la Gallicie et une partie de la Russie méridionale, qu'ils faisaient déjà trembler les empereurs de Constantinople. Entre toutes ces races slaves et la race grecque, on voit plutôt jusqu'alors les luttes et l'opposition d'un antagonisme que des rapprochements et des sympathies. Bien que la souche primitive dont elles sont sorties soit la même, celle que désigne la science moderne sous le nom d'Indo-Germaine; comme cette classification générique comprend plusieurs autres espèces de peuples, il n'y a point là de motif suffisant pour en déduire une affinité sociale, particulière, puisqu'elle est commune aux Indous, aux Persans, aux Arméniens, aux Romains, aux Allemands et aux Celtes.

La seule remarque à faire, et omise précisément par l'auteur, c'est que la lumière de l'Évangile, qui seule peut adoucir les mœurs belliqueuses et indomptées des Slaves, ayant été portée chez les Russes par des missionnaires de l'Église grecque, il s'établit entre les deux pays un commencement de rapports sociaux. Ce ne furent donc point les sympathies du sang ou de la race, mais bien la charité chrétienne, qui, en imposant à l'Église naissante les devoirs de la reconnaissance et d'une subordination spirituelle, créa le premier lien qui l'unit à celle qu'elle considère avec raison comme sa mère. L'Église de Byzance était alors féconde, parce qu'elle tenait au corps de l'Église véritable et unique. Lorsque Michel Cérulaire eut consommé l'acte de séparation qu'avait tenté Photius, l'Église de Rus-

Digitized by Google

sie n'imita point d'abord ce déplorable exemple, et persévéra dans l'unité. Malheureusement le contact des Grecs, parjures au double serment qu'ils avaient prêté dans les conciles de Lyon et de Florence, corrompit peu à peu les Églises qui relevaient de la leur; ils y soufflèrent l'esprit de dispute et de rébellion, et en altérèrent la foi et la discipline. Voilà comment la Grèce schismatique effaça elle-même les traces du bien qu'elle avait fait, au temps de son orthodoxie; elle réussit à entraîner la Russie dans son schisme, et c'est le plus grand dommage qu'elle pouvait lui causer; même temporellement, puisque, comme nous l'expliquerons ensuite, elle la détournait ainsi de la voie qui l'aurait conduite à de glorieuses destinées, pour la jeter dans celle du despotisme impérial où elle se traîne servilement. La partie slave qui est restée seule fermement attachée à Rome devenait pour la race entière la gardienne et le représentant des idées *occidentales*, qui, représentant elles-mêmes la pure foi et la liberté, doivent nécessairement l'emporter sur ce que M. Robert appelle les idées *orientales*, force opposée dont la prédominance actuelle est une épreuve passagère pour l'autre, et non point le présage d'un triomphe définitif.

A la fin du xve siècle seulement l'Église russe divorça. Son métropolitain, voulant être indépendant de l'Église byzantine aussi bien que de l'Église romaine, cherchait à donner à son usurpation l'apparence de la légitimité. Le favori du faible czar Téodor Jwanowicz, Boris Godernow, proposa alors au patriarche de Constantinople, Jérémie II, quêtant des aumônes à Moscou, de vendre son droit de juridiction. Celui-ci, qui, dans l'achat de sa dignité, mise à l'encan par les eunuques du Sérail, s'était obéré de dettes, trouvant commode le moyen de les acquitter, accepta le marché, et le patriarcat moscovite commença. Dès ce jour, les rapports spirituels avec l'Église grecque furent intervertis, et la feudataire s'érigea en suzeraine. Cette prétention à la suprématie, qui excita les colères sanguinaires d'Iwan IV Vasiliewicz eut en outre un peu plus tard la punition que s'attire communément l'orgueil des chefs rebelles à l'autorité du chef suprême de l'Église. Le pouvoir spirituel fut bientôt usurpé à son tour par le pouvoir temporel. En effet, Pierre Ier, par les ukases des 11 et 22 février 1721, annonça à la nation qu'il serait à la fois le chef de l'Église et de l'État. Ses successeurs ont depuis sanctionné et consolidé cette déclaration, base et garantie de leur pouvoir absolu.

Dans cette esquisse du passé de la race slave, et de ses rapports avec la race grecque, quelle attraction sympathique voyons-nous entre elles? Aucune, car il ne faudrait pas donner ce nom à un certain attrait de la Russie, étonnant avec sa puissance, et la sollicitant à revendiquer l'héritage que les Grecs dégénérés du Bas-Empire n'ont pas su garder. Cette convoitance ressemblerait à celle qu'a pour le lion la proie qu'il convoite ou dévore. Y a-t-il au moins dans la nature et le caractère des deux peuples une certaine conformité ou ressemblance? M. Robert le dit, puis il donne pour analogies des contrastes. Les sables brûlants du désert lui rappellent les plaines glacées de la Sibérie, le ciel éthéré de l'Ionie, l'atmo-

Digitized by Google

sphère brumeuse de la Courlande, la pétulance du jeune *Palicare*; la gravité du *Moujik*, et les *Vénus Roumélioles*, les *Junons moscovites*. Que sais-je? après avoir été promené de la Prusse à la Chine, et de la mer Glaciale au Turkestan et à l'Arabie, je dois conclure que toutes les oppositions et les différences qu'offrent la mer, la terre, l'air, les habitudes, les goûts, les qualités ou les défauts des deux races comparées, sont précisément des preuves qu'un esprit d'assimilation court sur elles comme un fluide électrique, et les invite à partager les douceurs de la confraternité. Bien, mais d'autres, ce semble, pourraient avec plus de justesse, tirer des conclusions contraires.

M. Robert plaide la cause de la Russie, il la constitue reine de la portion la plus poétique du globe, et laisse à penser que l'accomplissement de ses rêves ambitieux ne serait qu'une révolution providentielle et nécessaire au bien de l'humanité. Certes, il ne pouvait être plus flatteur, ni plus courtois, et cependant, malgré toutes ces concessions ou ces avances, il a tout à coup la rude franchise de mettre dans son parallèle l'Hellène infiniment au-dessus du Slave. L'enfant de la Grèce, klephte, Fanariote ou *Tavchan* (1), est toujours le descendant des héros homériques, et digne, par la perfection de ses formes, de servir de type au ciseau des Phidias ou des Praxitèles. Les dons de l'intelligence le disputent chez lui à ceux de la beauté : pénétration d'esprit, aptitude universelle aux sciences et aux arts, M. Robert lui accorde tout à un degré supérieur. Dans ceci, il y a du vrai, mais de l'exagération davantage. D'abord ces vains agréments du corps, plus dignes de dédain que d'admiration, lorsque la vertu ne les relève pas, nous paraissent s'être singulièrement multipliés sous le lorgnon prévenu de l'observateur. Les rues et les places publiques de la Grèce offrent, comme ailleurs, beaucoup d'échantillons de la laideur, de la souffrance et du vice. Les misères communes au genre humain pèsent aussi sur cette espèce. Quant aux qualités intellectuelles, elles sont plus sensibles et réparties, il est vrai, avec une sorte de prodigalité; mais leur dissémination opère un peu le même effet que la grande division des propriétés. Comme la pauvreté, l'opulence se fait rare. Actuellement, chez les Grecs, il n'y a pas de ces génies dominateurs tels qu'ils en ont produit jadis pour la dernière postérité. Cette pénurie peut être attribuée aux malheurs du passé, et nous ne voulons point dire que le développement progressif de l'instruction, et la participation aux lumières de l'Europe, ne procurent, surtout à la Grèce libre, de nouveaux titres à l'immortalité. Mais il ne s'agit pas d'elle ici, M. Robert ne voudrait pas sans doute couper les ailes à ce jeune État et détruire son existence individuelle, pour l'absorber dans le corps assez vaste par soi du Græco-slavisme. Tenons-nous-en à ces contrées européennes et asiatiques, privées encore du bien de la liberté et dont il fait généreusement cadeau à

(1) Ce mot, qui signifie *lapin* dans la langue turque, a été donné aux Grecs habitants de l'Archipel à cause de la célérité avec laquelle ils fuyaient devant la flotte du Capitan-Pacha venant annuellement lever chez eux les taxes et des recrues de matelots.

Digitized by Google

la Russie, sans nous dire toutefois si c'est pour les mettre plus tôt en possession de ce bien nécessaire. Or, pour les Raïas, lignée directe et malheureuse du schisme et du Bas-Empire, les éloges hyperboliques de M. Robert tombent à faux complétement. Ces Grecs sont toujours marqués du sceau de la réprobation qui les a perdus, et, pour le voir, il suffit d'ouvrir les yeux. C'est ce qui ferait presque douter s'ils ont été réellement visités ou examinés par l'auteur. Leur vice radical, celui qui a engendré le mal et qui le perpétue, est bien l'orgueil. Dans leur abaissement, ils se croient encore la race privilégiée, et le mépris pour les autres éclate dans leurs gestes et dans leurs paroles. L'étranger est encore pour eux l'*ennemi* ou le *barbare*, et ce sentiment païen ravivé dans leur cœur, lorsque la charité en fut bannie avec la vraie foi, les remplit, oserons-nous le dire, d'un fiel de haine plus amère pour leurs frères d'Occident qu'ils ont reniés et délaissés. L'aveuglement de la passion leur fait préférer le musulman au *Franc* ou Latin, et c'est ce qui fait aussi que le Franc, s'il compare le musulman au Grec sous le rapport de la loyauté, des mœurs honnêtes et hospitalières, doit donner au premier la préférence. Nous sommes assurément aux antipodes du jugement de M. Robert; mais la faute est sienne, car, comme il sera évident à tous, il n'est plus Latin ni Franc.

La dégénération des Grecs a évidemment une cause toute spirituelle, puisqu'ils préservent soigneusement leur race de tout mélange. A quelle époque remonte la stérilité complète de leur Église en saints, et de leur empire en grands hommes; quand est-ce que la science les déserta et concentra toutes ses lumières sur l'Occident; sinon lorsqu'ils brisèrent malicieusement l'unité de la famille chrétienne? Il n'y a point, dans ce rapprochement historique, de préjugé tenant à la croyance; le philosophe ne pourrait juger autrement. Qu'on nie cette cause, et que, sans en assigner une, on se contente de dire que la décadence de l'empire grec date du IXe siècle, on sera toujours ramené forcément à une conclusion analogue. Alors, le clergé, qui était le seul corps savant, commence à perdre simultanément la régularité et le goût de l'étude. Son ignorance alla toujours croissant, et avec elle grandirent deux autres vices hideux qui le défigurent: la simonie et l'intolérance. La simonie changea l'Église grecque en un marché public où les sacrements, les prières, et toutes les dignités ecclésiastiques, à commencer par celle de patriarche, furent mises à prix. Quelle n'est pas aujourd'hui la profondeur de cet ulcère infectant tout ce corps, dont la moralité fait celle du peuple? Quelle dégradation dans ces prélats, tondant, à la lettre, leur troupeau, exilant ou emprisonnant leurs compétiteurs! Quelle honte pour le nom chrétien, que ces curés de campagne, que nous avons vus ivres et faisant du portique de leur église une taverne! Et l'intolérance, en fut-il jamais une égale à la leur, poursuivant quiconque se dégoûte de tant d'hypocrisie et de corruption? L'amende, la prison ou les vengeances menacent les consciences que la grâce ou le remords attirent vers un autre culte. On doit rester forcément Grec, enchaîné à ce clergé rapace et comme la victime de ses autels.

Toutefois la mesure se comble, et il se manifeste déjà parmi le parti laïque,

Digitized by Google

élevé dans les universités de l'Occident, une forte réaction. On dénonce des turpitudes tenues trop longtemps secrètes, on attaque son monopole routinier des écoles, et l'on fait comprendre au peuple que c'est à lui qu'il doit ses misères. Le patriarche aurait été renversé dernièrement par la violence du coup, si la puissance qui s'oppose à toutes les améliorations de la société musulmane ne lui avait prêté secours. Mais un échec n'abat pas les âmes confiantes en la justice de leur cause. Le mouvement d'opposition s'étend bien au delà de la capitale, et déjà l'Église de Servie, honteuse du joug qu'elle portait, a déclaré à celle de Constantinople qu'elle ne lui enverrait plus le tribut de ses aumônes. Si d'autres vassales suivent cet exemple d'émancipation, c'en est fait de sa puissance qui n'a d'autre nerf que l'argent.

Voilà néanmoins l'Église et la société que M. Robert présente avec assurance comme le principe régénérateur de la société slave! A l'entendre, celle-ci serait une sorte de cadavre à qui l'autre manque pour l'animer et la rendre un être complet. Mais quand a-t-on voulu purifier la masse avec le ferment qui la corromprait? Nous avons meilleure idée que lui de la race slave, à laquelle il témoigne tant d'intérêt. Elle n'a pas besoin de l'élément grec pour l'accomplissement des destinées auxquelles la Providence peut l'appeler. Elle porte en elle une énergie, un fond d'enthousiasme et de confiance en l'avenir que ne saurait lui communiquer une population abâtardie. Quant aux autres nobles qualités du cœur, telles que la droiture, le dévouement, la préférence du bien général au bien particulier, et le pur patriotisme, nos Raïas de la Turquie pourraient les emprunter, par exemple, à la branche la plus noble, la plus chevaleresque, comme aussi présentement la plus éprouvée de la famille slave. M. Robert, dans ses excursions aventureuses, n'a donc jamais parlé à cœur ouvert à un Bosniaque, à un Serbe ou à un Bulgare? Il n'a donc point eu part à leurs confidences? Nous le croirions assez, et cela à cause de son engouement *panhellénien*. Il lui suffisait de manifester un demi-sentiment d'estime et de préférence à l'égard de la race de Raïas qui les traite eux-mêmes en Raïas spirituels, pour les mettre sur le pied d'une froide réserve. Il aura dû passer à leurs yeux pour l'un de ces agents suspects chargés d'aller leur préconiser les mêmes idées. Sans cela il aurait aisément entrevu tout ce que ces malheureux, livrés aux évêques et aux prêtres du clergé grec, sans pouvoir être jamais administrés par leurs propres prêtres, cachent au fond de l'âme d'antipathie pour leurs plus durs oppresseurs, et avec quelle impatience ils attendent l'heure de la délivrance. L'attraction supposée n'est encore ici qu'une force répulsive.

Nous touchons maintenant à une autre assertion non moins étrange. Elle est indiquée assez vaguement, parce que les races chrétiennes qui en sont le sujet habitent une terre non explorée par l'auteur, et partant, encore plus inconnue. S'il avait pris quelque information, probablement il les eût rayées de la liste des peuples destinés à grossir le corps de l'Église *orientale;* mais les renseignements auront manqué. Que savent les abonnés de la *Revue des Deux-Mondes* de l'état des Syriens et des Arméniens? Qui viendrait jamais les ennuyer de réclamation concernant leur *direction* religieuse? Il

Digitized by Google

valait bien mieux les faire entrer à tout hasard dans son système : des noms aussi rares et aussi lointains étant propres à lui donner un air d'universalité et de justesse. Alors on a parlé d'*influence prépondérante des Grecs sur la majorité des Syriens et des Arméniens*. Que M. Robert n'a-t-il recueilli ici quelques-uns de ses souvenirs historiques du séminaire d'Angers ; il se serait rappelé que l'Église syrienne, berceau du christianisme, qu'elle conserva dans son intégrité jusqu'à la fin du Ve siècle, époque vers laquelle elle tomba dans l'erreur d'Eutychès, aimait dès lors si peu les Grecs, que la *majorité se* rallia, l'an 541, sous la conduite d'un certain Jacques Baradée ou Zanaab, moine de la nation, dont elle prit le nom de *jacobites*, afin de paraître n'être pas même redevable envers le rationalisme grec de l'erreur du monophysisme. Au VIIe siècle, quand l'islamisme conquit ces provinces, la haine que ces hérétiques portaient à l'Église vraiment *orthodoxe*, était si vive, qu'ils accueillirent avec joie leurs nouveaux maîtres. Les autres Syriens, restés catholiques sous le nom de *Melchites*, ne sont pas moins opposés à l'Église grecque, depuis qu'elle n'est plus qu'*orthodoxe* à la manière de l'Église russe, je veux dire nominativement. Aujourd'hui, les pauvres Jacobites disséminés dans les montagnes avoisinant Merdin, Diarbékir et Karpout ne connaissent les Grecs que par les hérésiarques Arius, Nestorius et Eutychès, qu'ils anathématisent solennellement en certaines fêtes, et, dans leur ignorance, ils s'imaginent que la nation de *Roum* (1) a prévariqué en suivant leurs doctrines. Si, plus instruits, ils reconnaissent l'erreur de leur propre Église, et s'ils la quittent, c'est afin de se réunir à l'Église catholique, celle qui a toujours porté ce nom, que tous savent distinguer, entendez-vous, et non point à cette autre, dite *catholique orientale*, qui n'en est que la contrefaçon.

L'opposition des Arméniens pour les Grecs est encore plus patente. C'est elle qui les a jetés dans le schisme, lorsqu'ils refusèrent de reconnaître le concile de Chalcédoine. Imbus, comme les Jacobites, des principes d'Eutychès, ils abhorrent cependant aussi sa mémoire ; et, s'ils se séparèrent à cause de lui, on peut dire que le premier motif de la séparation était moins religieux que politique. C'était plutôt une protestation contre la domination grecque, menaçant l'indépendance nationale, qu'un refus d'obéir à l'autorité de l'Église universelle. Leur isolement du reste du monde chrétien, la difficulté des communications, et la barbarie des temps égarant leur jugement, ils rendirent à tort le siége de Rome solidaire des actes qu'ils avaient à reprocher à l'Église de Byzance. Ce sentiment d'aversion fut poussé si loin, que plusieurs fois ils appelèrent les Persans et les Arabes pour chasser les Grecs de leur territoire, tant il leur paraissait moins dur de servir les musulmans que ces chrétiens. Plus tard, les tentatives de réunion avec l'Église occidentale échouèrent, parce que les Grecs en étaient les intermédiaires, soit au concile provincial de Sis, soit à celui d'Adana. Les Arméniens qui ont abandonné leur Église nationale sont rentrés dans le catholicisme, et ceux qui s'obstinent à vivre dans le schisme ne détestent pas moins qu'autrefois les

(1) Nom donné à l'empire grec par les Asiatiques orientaux.

Digitized by Google

Grecs dissidents partout où ils se trouvent en contact. Jamais les deux races ne se mêlent ; leur antipathie est grande comme leur mépris réciproque.

A la vérité, dans les provinces arméniennes, enlevées récemment à la Perse, la Russie, maîtresse du siége patriarcal d'Etchemiadzin, dont elle a changé la constitution spirituelle au moyen d'un synode *dirigeant* modelé sur le sien, travaille à inféoder à l'Église nationale l'Église de ses nouveaux sujets. L'habileté du plan, qui consiste à retirer au patriarche son indépendance spirituelle, à changer l'esprit du clergé en le soumettant au contrôle de l'autorité séculière, et à inculquer dans les écoles, aux enfants du peuple, les goûts et les idées d'une autre nationalité, fait que ces Arméniens passeront en quelque sorte, sans le savoir, au culte officiel. Mais de la sorte, c'est plutôt l'État que l'Église qui aura l'honneur et les mérites de ce nouveau procédé en fait de conversion. On aura réussi à faire les Arméniens Russes, mais non pas Grecs.

Ailleurs, il se glisse dans l'énumération des différentes races de la Roumélie une observation qui peut être tournée contre le système de l'auteur. Les Tsintsars, dit-il, espèce de métis des Bulgares, des Serbes et des Roméos, forment une peuplade de 600,000 individus, occupés de commerce ou de courtage, menant une vie errante et ne se mêlant jamais du reste de la population. Quoi! si ces hommes réellement Græco-Slaves demeurent aussi complétement étrangers aux Slaves et aux Grecs, lorsqu'ils leur sont unis par les liens du sang les plus intimes, comment pouvez-vous supposer que des rapports ou des intérêts politiques, moins puissants que ceux de la nature, opèrent jamais cette merveille? Ce témoignage ne renverse-t-il pas votre utopie? Nous savons quelle est l'idée fixe du consul français de Belgrade (1), grec pur, et conséquemment porté à exagérer les prétentions de sa race; vous l'avez entretenu et consulté. Ne se pourrait-il pas que vous dénassiez ensuite par mégarde cet emprunt comme votre bien propre, et pour inspiration une réminiscence?

Mais l'idée mère, qu'elle est-elle? Le système actuel de la politique russe. C'est lui qui associe les deux races incompatibles pour couvrir ou colorer ses desseins. La Russie connaît les Grecs; elle sait parfaitement qu'ils ne s'assimileraient point à elle; que jamais ils ne se sont mêlés à un autre peuple, si ce n'est pour le dominer; qu'ils se tournent maintenant de son côté, comme autrefois vers l'occident, lorsqu'ils avaient une assistance à en obtenir, et que, le péril passé, ils oublieraient vite le devoir de la reconnaissance. Aussi, que les Grecs ne s'imaginent pas qu'elle les aime pour eux-mêmes; ce serait par trop de suffisance de leur part et de désintéressement pour elle. La politique de dévouement est bonne pour la France, on la lui impute assez à défaut. La sienne repose sur la base solide de l'intérêt, et l'on comprend assez celui qu'elle trouve à unir sa cause à celle des Grecs. C'est pour cela qu'elle fait dire et laisse croire que les Grecs et les Slaves forment un seul et même monde dont l'Orient est l'empire; et l'Orient, ici, veut dire l'Est jusqu'à la

(1) M. Codrika.

Digitized by Google

Chine. On met en avant des sympathies de race et même des liens de parenté obligatoire pour le fort à secourir le faible, et créant une sorte de droits qu'on saurait plus tard interpréter à son profit. Quand le jour jugé propre à l'action serait venu, quoi de plus commode que de paraître tirer la conséquence de prémisses, généralement admises, et trouver l'opinion de l'Europe favorablement disposée? Par malheur, l'examen quelque peu sérieux de la critique n'a pas de peine à montrer que les raisons historiques et d'un ordre moral avec lesquelles on espère faire excuser ou légitimer ses actes, n'ont aucun fondement, et que les faits conduisent à des conclusions contradictoires.

Une autre singularité du travail de M. Robert est de passer sous silence les Turcs en parlant si magistralement des races chrétiennes de la Turquie. De grâce, dites-nous un peu, qu'en faites-vous? La question vaut bien la peine d'une réponse. Avant de nous tenir toujours suspendus dans le vague de l'avenir, au milieu de bouleversements d'empires, de renversements de monarchies, de déplacements de principautés, de fusions ou d'absorptions de races, il serait bon de s'arrêter au présent et de l'expliquer, quelque prosaïque et positif qu'il soit. Nous ne pouvons encore vous croire prophète, et, par conséquent, au lieu de considérer seulement ce qui sera, il conviendrait d'abaisser aussi son regard sur ce qui est. Or, la Turquie, autant que nous le sachions, subsiste encore. La race d'Osman n'est pas éteinte; les musulmans qui la soutiennent forment la moitié de la population de l'empire, et la seule aguerrie. Vous supposez donc à vos opinions l'inflexible rigueur du destin, pour qu'ils les admettent docilement et consentent à déloger sans trompette; à moins de se fondre aussi dans le système du monde græco-slave. Le cas, cependant, n'est guère probable. Il ne faut jamais supposer aux hommes trop de vertu d'abnégation. Eh bien! eux, avec toute la faiblesse qui les réduit, sous votre plume, à l'état de néant, viennent d'écraser la race nestorienne et de comprimer avec vigueur la révolte des Albanais. Comment consentiraient-ils à céder la place à des Raïas, c'est-à-dire à une classe d'hommes conquise et façonnée depuis des siècles à une obéissance passive? Je vous entends nommer les puissances chrétiennes, signifiant aux conquérants que leur règne est passé, et qu'ils doivent se soumettre à la force. Mais ici les difficultés augmentent; les musulmans résisteraient, et celui qui a sa religion, ses propriétés, l'honneur et la vie à défendre, trouve des ressources inépuisables dans son courage. Une guerre d'extermination ensanglanterait donc l'Orient, et pourquoi tout ce sang répandu? pour l'application d'une théorie que nous avons reconnue être inapplicable. Ce nouvel ordre que vous saluez comme le règne de la paix et de la justice, conviendrait-il de l'établir par l'injustice et la violence? Avouez-le, du moins; aux autres objections qui militent contre votre système, il faut ajouter celle qu'il n'est pas très-pacifique. Ensuite, si certaines puissances, représentant ce que vous appelez l'Orient chrétien, ont la pensée et le désir de sa réalisation, ignorez-vous donc que l'Occident chrétien peut avoir, par contre, de graves intérêts à l'empêcher?

Digitized by Google

Le catholicisme, par exemple, n'aurait-il pas raison de s'effrayer de cet amas de peuple que vous multipliez jusqu'à la somme de 110,000,000 d'âmes, et que vous entassez pêle-mêle au fond de l'horizon politique, dans le sein d'une Église ennemie, avec un petit air mal déguisé de triomphe? La France, la plus vieille alliée de la Turquie, et qui, sincèrement dévouée à sa conservation, à son affermissement et à sa prospérité même, lui conseille pour cela d'améliorer la condition de tous les sujets chrétiens, et par conséquent de ces mêmes Græco-Slaves qui vous sont si chers; la France, dis-je, ne devrait-elle pas préférer le perfectionnement progressif de la société actuelle, à une révolution soudaine et terrible dont le contre-coup menacerait directement sa religion et sa liberté? Ces deux dernières hypothèses méritent d'être examinées, et, en le faisant, l'on comprendra peut-être qu'outre vos inexactitudes ethnographiques, vous encourez le reproche de n'être ni théologien ni patriote. ****

(*La suite à un prochain cahier.*)

ALGÉRIE.

LES KSARS DU SAHARA.

Expédition. — Observations générales sur le pays parcouru. — Description et historique des ksars. — Organisation. — Question des chameaux. — Meharis (chameaux de course). — Résumé.

Extrait du rapport d'un général Marey (1).

Expédition.

Dans les mois de mars et avril 1844, notre colonne expéditionnaire, forte de 1500 hommes, avait traversé le petit désert et pénétré dans le Gebel Sahary jusqu'au Ksar-Zackar; elle était alors à 102 lieues au sud d'Alger, à 25 de Laghouat, et à 15 du grand désert. Elle agit directement sur les Ouled-Naïl et par influence sur le pays de Laghouat. Les Ouled-Naïl se soumirent et reçurent une organisation presque complète. Les Larbas-Cheragas, qui étaient venus dans le Tell du Tittery, en 1843, et avaient été organisés, envoyèrent leurs trois kaïds, qui amenèrent leurs chevaux de *gada* et reçurent de nouveaux burnous d'investiture. Laghouat et la confédération des Ksars envoyèrent une députation qui amena les chevaux de soumission, et dont le chef Yaya-ben-Salem, homme considérable, frère du chef de Laghouat, fit une proposition très-grave : il s'agissait de nommer Ahmet-ben-

(1) Ce rapport est publié avec l'approbation de M. le maréchal gouverneur général de l'Algérie.

Digitized by Google

Salem kalifa, pour qu'il régît au nom de la France Laghouat, les cinq ksars voisins, les Larbas, les Aradhlias et même les Beni-Mezab. Ce projet me parut d'un haut intérêt et mériter d'être mis à exécution, j'envoyai Yaya à Alger avec mon rapport. M. le gouverneur approuva la proposition; il fallait aller sur les lieux pour soumettre et organiser ce pays entièrement neuf. Cette mission était le but de l'opération que nous avons accomplie, et dont j'ai l'honneur de rendre un compte détaillé.

Le 12 avril je reçus l'ordre de préparer l'expédition; nous devions aller à 96 lieues de Médéah, à 80 de Boghar, à 50 de Taguine; quarante jours de vivres étaient nécessaires à partir de Boghar; nous étions sur notre terrain jusqu'à Taguine; il convenait d'établir à ce dernier point un dépôt fortifié pour y laisser les vivres du retour ainsi que les éclopés, pour diminuer d'autant les embarras et les dépenses de notre convoi, ainsi que pour assurer les communications. Les troupes attendues de Blidah et de Bouffarick étaient à Médéah le 24 avril : les vivres furent transportés par des mulets de réquisition de Blidah et de Médéah à Boghar, où les chameaux de réquisition devaient les prendre. La cavalerie des tribus fut convoquée pour nous rallier de Boghar à Taguine. Je ne voulus que 140 chasseurs ou spahis et 400 cavaliers arabes, d'abord pour amoindrir le convoi, qui néanmoins fut très-grand et constitua un notable embarras, ensuite parce que nous devions agir principalement sur des ksars et non sur des tribus. — L'emploi des chameaux était inévitable, car chaque mulet, en ne lui donnant que 3 kilos par jour, n'eût pu porter que ses rations, faisant pour quarante jours 120 kilos. — Des pluies fortes et continuelles contrarièrent beaucoup ces préparatifs; elles durèrent jusqu'à Laghouat, mais avec cette différence d'effet, que jusqu'au Narhouassel, à deux marches au delà de Boghar, elles étaient un grand inconvénient, et qu'ensuite elles furent très-utiles en entretenant le vert, comme aussi en substituant à la chaleur un froid, qui fut parfois très-vif.

Les troupes, prêtes le 27 avril, partirent de Médéah le 1er mai, dès que le Cheliff fut guéable; elles ne l'eurent pas plutôt traversé le 3, que des tempêtes furieuses éclatèrent; nos vivres durent être revus plusieurs fois, une partie notable s'était avariée et dut être changée. Je fis venir en grande hâte de Médéah 20,000 rations de riz-pain. Enfin, le 10, les derniers chameaux ayant pu passer le Cheliff, nous partîmes et arrivâmes le 14 à Taguine.

Là est un reste de ksar bâti, il y a trente ans, sur une hauteur dominant les marais, et abandonné depuis, à cause de son insalubrité. Deux jours furent nécessaires pour le mettre à l'abri d'une attaque; on y établit quatre bastions, un réduit en pierres sèches, un réduit de réduit fait en caisses de biscuit et sacs d'orge; une caponnière menait à un puits creusé dans le bas. J'y laissai une ample quantité de bois coupé à 3 lieues de là, 150 outres pleines d'eau, des munitions, une ambulance et 150 hommes en tout, sous le commandement du capitaine du génie Motet. Les Rahman, Ouled-Chaïb, Bou-Aïch, placèrent aux environs leurs nombreux douars. Les chevaux et

Digitized by Google

mulets malades furent mis en pension chez les Bou-Aïch. 257 chameaux devenus inutiles furent licenciés. A partir de Taguine on ne pouvait plus licencier que ceux des Ouled-Naïl, qui furent gardés à cet effet.

Le 17, en partant de Taguine, la colonne présentait 2,800 hommes et 1700 animaux ainsi répartis : 1700 soldats d'infanterie, 140 cavaliers réguliers, 2 pièces de montagne avec 80 coups chacune, 30 artilleurs avec fusils de rempart, le train, l'équipage des dromadaires, etc., en tout 2,100 hommes de troupe, puis 400 cavaliers du goum, 300 Arabes attachés à divers services et 1400 bêtes de somme. Nous avions 21 jours de vivres sur les chameaux, 6 dans les sacs, 72,000 cartouches de réserve et 60 dans chaque giberne.

Le 18, nous entrâmes dans le Gebel-Amour ; nous n'en sortîmes que le 21. En arrivant à Tejmout, où je trouvai réunis le kalifa et les chefs principaux, Tedjini ne vint pas, mais envoya plusieurs des principaux d'Aïn-Madhi, un cheval et une lettre de soumission. Je déployai avant d'entrer au bivouac notre colonne sur les plateaux qui précèdent ; elle présentait ainsi un développement considérable, qui donna confiance aux nôtres et inspira la crainte aux émissaires qui venaient nous observer.

Le 22, pendant le séjour, j'envoyai à Aïn-Madhi M. le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud, avec 12 officiers, des chasseurs, 200 cavaliers du goum, le kalifa et les chefs des Larbas, pour examiner la ville, en lever le plan et faire un acte ostensible constatant la soumission de Tedjini. Ils furent très-bien accueillis, virent tout dans le plus grand détail, et rentrèrent le même jour. M. le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud agit et parla en maître à Aïn-Madhi ; les habitants le traitèrent comme tel ; il montra beaucoup de dignité et de tact dans cette mission délicate et capitale. Le plan de la ville, le mode d'attaque, furent établis par les officiers compétents. Il était probable qu'une action vigoureuse pouvait nous rendre maîtres de la place, la composition des troupes de la colonne étant excellente, mais qu'il en coûterait au moins 150 tués ou blessés : le kalifa, étant à Aïn-Madhi, prescrivit à Tedjini de payer le lendemain 2,000 boudjous d'impôts.

Le 23, nous allâmes à Aouéta, à sept lieues sud-ouest de Tejmout et à six lieues au sud d'Aïn-Madhi. J'étais ainsi en mesure d'agir sur cette dernière ville, s'il y avait lieu ; de plus, j'intimidais le ksar Tégérouna et les Ouled-Yacoub, qui sont insoumis. Tedjini envoya là, en effets d'habillement, le montant de son impôt. Je le lui renvoyai intégralement. Il m'écrivit alors en termes reconnaissants et dévoués, et m'envoya 6 quintaux de dattes, qui m'arrivèrent à Laghouat et furent remis au goum. — Aouéta paya sa contribution. — Les Ouled-Yacoub s'enfuirent à six marches à l'ouest. — La ville de Tégérouna envoya son cheval de soumission, mais sa députation arriva à Aouéta le lendemain après notre départ, et retourna sur ses pas. Tégérouna n'étant pas du cercle du kalifa, je m'étais abstenu d'écrire aux habitants.

L'affaire d'Aïn-Madhi était très-délicate et importante ; ma détermination a été basée sur les considérations suivantes : Tedjini a toujours montré

Digitized by Google

de l'éloignement pour exercer le pouvoir, il n'aspire qu'à jouir sûrement et paisiblement des avantages de sa position privée comme chérif très-riche, très-pieux et très-vénéré; il est très-utile au pays, parce que sa moralité et la force de sa ville font considérer comme à l'abri de toute chance de perte, les nombreux dépôts qu'il reçoit, parce qu'il empêche souvent par son influence les guerres des tribus, parce qu'il exerce une très-noble hospitalité envers tous les voyageurs et qu'il traite même les malades dans un hôpital assez bien organisé. Le pays a confiance dans son jugement et sa sainteté; l'opinion de Tedjini est adoptée par la masse. Les populations se sont plusieurs fois sacrifiées pour lui et d'autres membres de sa famille. Pour être bien vu du pays, il fallait bien traiter Tedjini. Abd-el-Kader l'avait maltraité, Tedjini faisait valoir que c'était à cause de nous, il était politique de montrer que ce chérif, ennemi de l'émir, était le sujet, l'ami des chrétiens. —Tedjini a une spécialité originale: il n'a jamais voulu voir un chef étranger; jamais il ne s'est présenté à un bey, ni à Abd-el-Kader, ni dans le Maroc, à l'empereur ou à ses agents supérieurs, ni en allant à la Mecque, aux souverains de Tunis, de Tripoli, de l'Égypte, etc.—L'opinion publique était que nous venions prendre Aïn-Madhi; Tedjini en était très-effrayé; il était évidemment disposé à fuir, car il n'avait rien fait pour se défendre et n'avait avec lui que les 80 combattants armés de la ville, il savait qu'il n'avait résisté à Abd-el-Kader que par l'appui d'Ahmet-ben-Salem. — Il se montrait tout à fait soumis au kalifa et à nous. — Dans cette position, plusieurs partis se présentaient. — Si nous allions devant Aïn-Madhi, la chance probable était que Tedjini fuirait, ce qui serait d'un très-mauvais effet; si, au lieu de fuir, Tedjini fermait ses portes, un assaut ou un système d'intimidation devenait nécessaire; cela pouvait ne pas réussir, et alors notre colonne était frappée de déconsidération dès le début; dans le cas même du succès militaire, notre position politique dans le pays en aurait reçu une atteinte très-grave. — Se contenter de la soumission de Tedjini, manifestée par sa lettre, son cheval de *gada* et les paroles de ses envoyés, ne pas en obtenir une preuve éclatante aux yeux des Français et des indigènes, de plus, ne pas apprécier la force d'Aïn-Madhi, semblaient un résultat incomplet. — Le terme moyen à adopter me parut celui-ci : ne pas aller de suite avec la colonne à Aïn-Madhi; ne pas exiger la venue de Tedjini devant moi; envoyer à Aïn-Madhi des officiers qui pussent bien reconnaître la place et qui y feraient acte d'autorité devant nos chefs indigènes; fixer un impôt à payer immédiatement; aller à Aouéta, qui n'éloigne pas d'Aïn-Madhi; puis, si tous les ordres donnés à Tedjini en ce sens étaient exécutés de bonne grâce, le très-bien traiter et le délivrer de toute crainte de notre approche; sinon, aller à Aïn-Madhi avec la connaissance parfaite de la localité.

Ce parti, fort approuvé par le kalifa, réussit complétement. Il devint évident pour tous, d'une part, que Tedjini était un sujet non-seulement soumis et obéissant, mais encore témoignant son respect, sa reconnaissance et même son dévouement à l'autorité française; d'autre part, que

Digitized by Google

nous étions pour lui des maîtres pouvant lui faire plus de mal que l'émir, mais ne lui montrant que de la bienveillance et une très-grande considération. Tous les intérêts français et indigènes étaient ainsi satisfaits.

Le 24, nous bivouaquâmes à Recheg sur l'Oued-Mzi qui passe à Tejmout et Laghouat. Le 25, nous étions devant ce dernier ksar, où nous séjournâmes le 26 et le 27. Nous fûmes très-bien accueillis à Laghouat. 5 à 600 fantassins armés vinrent au-devant de nous, tirant des coups de fusil en notre honneur; le drapeau et la musique du kalifa m'accompagnèrent; les principaux habitants se présentèrent, on apporta comme *difa* chaque jour des dattes et quarante plats de couscous, qui furent remis au goum; un marché fut établi comme à Tejmout dans le camp; une garde de police fut installée pendant le jour dans la ville, où se rendirent successivement, et par petites troupes de permissionnaires, presque tous les officiers et soldats de la colonne; on y acheta beaucoup de provisions, des étoffes, des plumes d'autruche, etc. L'organisation et le payement de l'impôt s'effectuaient progressivement et sans obstacle. Le 28 nous fîmes la grande halte au ksar Assifia et bivouaquâmes à Reg, près du ksar Ksir-el-Aïrane, à 5 lieues sud-est de Laghouat. Le 29 nous y fîmes séjour. L'accueil qu'on nous fit fut très-bon.

Dans cette marche depuis Taguine, nous avions longé le terrain des Ouled-Naïl, et le kalifa de notre agha profitait de l'influence de notre colonne pour recueillir la *zéckat* de cette tribu. Nous étions alors au sud de leur territoire, à deux marches des ksars Messad et Demmed, que je n'avais pas vus, et à une marche de Boudrine; là étaient de beaux champs de blé semés par une fraction des Yaya-Ben-Salem qui, se tenant toujours dans le grand désert, n'avait fait de soumissions dans aucun temps, ni aux Turcs, ni à Abd-el-Kader. Nous allâmes le 30 à Boudrine; les ksars Messad et Demmed envoyèrent là leurs chevaux de *gada*. Le chef des Larbas et l'agha des Ouled-Naïl répondirent de la soumission ultérieure de la tribu à qui étaient les blés et qui en ce moment campait encore près de Tougourt, puis, de plus, du payement de 1,000 boudjous pour notre *achour* sur les champs, qui furent respectés.

Ayant fait une reconnaissance à une lieue et demie au sud de Boudrine, nous vîmes à 2 lieues de nous l'embouchure dans le Djeddi de l'Oued-el-Heumar. Le Djeddi est la continuation du Mzi, il coule souterrainement et ne se manifeste que par un thalweg et des arbres. L'Oued-el-Heumar vient de l'ouest; c'est un torrent impétueux entraînant tout pendant les pluies, il est à sec immédiatement après. A l'embouchure de l'Oued-el-Heumar dans le Djeddi, se trouve une source, et à côté sur une éminence les ruines, que je distinguai très-bien, d'une grande ville qui paraît d'origine romaine. Les chefs arabes me dirent qu'il y existe des inscriptions de notre écriture. El-Hadj-Aïssa, marabout de Laghouat, prédit il y a 130 ans que les Français prendraient Alger, viendraient à Laghouat et pousseraient jusqu'à l'Oued-el-Heumar. Son descendant me récita la prédiction, dont la traduction est ci-jointe. Notre arrivée dans le pays et jusqu'à Boudrine était pré-

Digitized by Google

vue et ajouta à la considération très-grande de l'auteur de la prédiction.

Nous étions alors au terme de notre itinéraire, à 120 lieues d'Alger et à 11 au delà de Laghouat; jamais aucune colonne turque n'avait dépassé Laghouat, et plusieurs beys y avaient été battus; Abd-el-Kader n'y était pas allé et le bataillon qu'il y envoya y fut détruit; notre goum considérait avec raison notre présence aussi loin et sans attaque, comme la preuve d'une très-grande force. Aucun intérêt ne nous appelait plus loin, la chaleur devenait très-forte, les eaux et le vert diminuaient. Je pouvais revenir par les Ouled-Naïl; mais alors inévitablement notre camp eût causé une grande perturbation dans cette tribu, qui n'eût pas encore eu assez de confiance en nous pour ne pas fuir. Je préférai reprendre la route d'arrivée où j'étais sûr de trouver de l'eau et généralement du bois et du vert; de plus, j'étais prévenu depuis six jours, que les Ouled-Sidi-Chikh avaient prêché la guerre sainte, que le Maroc soutenait Abd-el-Kader avec de fortes troupes. Tedjini me confirma en ce moment ces renseignements utiles et vrais; enfin je savais que les événements d'ouest avaient fait diriger sur Tiaret la colonne de M. le colonel Eynard, qui autrement devait agir sur le Gebel-Amour. Il me parut convenable de donner au nouveau gouvernement du kalifa un appui spécial dans cette circonstance fâcheuse pour notre influence, comme aussi de revoir et compléter ce qui avait été fait. Le 31, nous vînmes à Reg, où les mares du Mzi commençaient à se dessécher. La chaleur fut très-forte, le thermomètre marquait 40 degrés à l'ombre. Le 1er juin, nous étions à Laghouat. J'y reçus une lettre de M. le général de Bar, commandant la division d'Alger, datée d'Alger, le 23 mai, par laquelle il m'annonçait les préparatifs de guerre du Maroc, et me mandait de hâter mon retour. Le kalifa, qui avait détruit la garnison d'Abd-el-Kader, avait pris un canon que j'ai vu; si les circonstances n'eussent pas été menaçantes, j'aurais pu ramener cette pièce; mais il me parut qu'il fallait la lui laisser, non-seulement pour ne pas ajouter aux difficultés de sa position par un acte de défiance, mais encore pour lui conserver, le cas échéant, l'avantage moral et physique tenant à l'emploi de l'artillerie. Le 2, nous étions à Tejmout; cette marche de 8 lieues en grande partie sur le sable fut très-pénible. Là, nous terminâmes tout ce qui concernait l'administration du pays, et je donnai congé au kalifa, ainsi qu'à tous les autres chefs. Je reçus ce même jour la première lettre de M. le gouverneur, datée de Dellys, le 23 mai, et me mandant de me rendre au plus tôt à Tiaret par suite de la guerre du Maroc. Les jours suivants, je reçus successivement quatre copies de cette lettre.

Le 3, nous passâmes le défilé de Debdeba et celui de Kourfa. Aucun chef du Gebel-Amour n'était venu, et personne ne savait ce qui s'y passerait. Je ne pénétrai dans ces montagnes qu'avec une grande réserve et en faisant reconnaître le pays très au loin par le goum; car il était clair que si je devais être attaqué, l'endroit le plus favorable à l'ennemi était le terrain assez accidenté du Gebel-Amour, depuis l'entrée jusqu'à Macta-Sidi-Bousied; les montagnes y présentent plusieurs longs défilés où l'on ne peut

Digitized by Google

passer que par un, et qui devaient beaucoup allonger notre colonne avec son convoi de 1400 bêtes de somme. C'est pourquoi je poussai par une marche de 8 lieues jusqu'à l'Oued-Zierek. Le service de nuit fut fortement organisé.

Le 4, nous étions à Mactá-Sidi-Bousied. Le chef du kzar Zenina des Ouled-Naïl vint à notre camp et me dit que tout était tranquille dans ses environs. Le kzar Sidi-Bousied du Gebel-Amour n'envoya personne, quoique nous fussions contre ses blés.

Le 5, nous étions à Mkraoula en plaine et hors de toute chance difficile. Le 6, nous arrivâmes à Taguine, où chacun se considérait comme plus en sûreté qu'on ne croyait être dans la Métidjà il y a quelques années. Nous avions 13 hommes à l'ambulance, dont 6 pour maux de pieds. Je trouvai la garnison de Taguine en très-bon état. Le 7, nous fîmes séjour; la colonne d'évacuation sur Boghar fut organisée. Le 8, nous partîmes pour Tiaret, et en même temps partirent pour Boghar une centaine d'hommes et d'animaux, les effets inutiles, les chamaux déchargés et le goum du Tell. Tous les 100 hommes étaient montés sur des chameaux : ils arrivèrent à Boghar en trois jours et sans incident malgré cette marche de 30 lieues.

Le 9, nous partîmes du bivouac des Magronat et fûmes à celui de Gougilá; le 10, à Zarett; et le 11, nous arrivâmes à Tiaret; nous n'avions qu'un malade à l'ambulance, la chaleur était très-forte et se maintint telle; il s'y joignit un autre inconvénient très-grand, celui des taons qui sont là susceptibles de tuer les animaux. Nous parvînmes, après quelques essais, à nous en parer suffisamment. Les chevaux et mulets en souffrirent cependant ; il fallut réunir les chameaux de neuf heures à quatre heures et les entourer de feux dont la fumée chasse ces insectes.

Partis de Boghar le 10 mai, nous avions fait 170 lieues en trente-deux jours, et 80 lieues de Boudrine à Tiaret en douze jours. Nous avions eu des marches pénibles par la chaleur, les sables, la pénurie ou la mauvaise qualité des eaux. Nous n'avons cependant perdu ni un homme, ni un cheval, ni un mulet; deux chameaux seulement périrent. Nous n'avons rien laissé en arrière. Il n'y a pas eu un accident, ni un vol de fusils, excepté à Zarett, dans la nuit qui précéda notre arrivée à Tiaret; là, les Harars volèrent deux armes et blessèrent un soldat. (Cette tribu nous a remis depuis la valeur des deux fusils, et a payé une forte amende à cette occasion.) Il n'y a pas eu de maladies graves. Il n'a pas été porté une seule plainte contre nos soldats. Leur discipline a fait l'admiration de tout le pays, qui avait toujours vu les camps des beys et d'Abd-el-Kader piller les moissons, les jardins et tous les gens qui ne pouvaient se défendre.

A Aouéta, notre bivouac était contre les murs délabrés des jardins, où se trouvaient des arbres, des légumes, de l'orge et du blé mûr; on manquait de bois et de vert, cependant les propriétés furent complétement respectées. L'impression laissée dans le pays par notre opération a été certainement celle d'une organisation sociale et militaire supérieure, ayant

Digitized by Google

une grande puissance d'ordre et de discipline envers nos sujets, devant être très à craindre pour nos ennemis, inspirant une grande confiance en la parole donnée, et agissant non dans un but froissant, mais dans le sens de l'intérêt général du pays.

A Tejmout, où nous parûmes d'abord, chacun voulait s'éloigner. Il fallut toute l'autorité du kalifa pour rassurer ; mais quand on vit que nous respections les propriétés, que personne n'était maltraité, que tout était exactement payé, que nous avions une mission non de destruction, mais d'ordre et d'organisation, personne ne songea à fuir, nous trouvâmes partout une grande confiance, et on fit même à nos soldats un accueil cordial que je n'avais encore observé nulle part en Algérie.

Suivant les instructions de M. le gouverneur, il y avait au bivouac, près de ma tente; deux compagnies d'élite; les grand'gardes étaient placées assez loin, les petits postes étaient sans tentes et sans feux, les grand'gardes les relevaient à minuit. Ainsi, les attaques de nuit eussent pu difficilement réussir.

J'ai fait prendre à Kourfa 4,000 sangsues, on aurait pu en avoir 100,000; j'ai fait essayer de les faire conserver par la méthode que j'avais vu employer pour le transport en France des sangsues de Hongrie. Cela a très-bien réussi et a été utile; une simple caisse de biscuit a suffi à cet effet. Les sangsues étaient placées sur de l'herbe étendue sur des compartiments horizontaux; en jetant sur la caisse de l'eau quatre ou cinq fois par jour, elles ont fait ainsi soixante-six jours de route sans en souffrir.

Observations générales sur le pays parcouru.

Le pays, depuis la mer jusqu'au grand désert, présente six climats très-distincts : la Mitidja, terrain chaud, bas, humide; l'Atlas, qui a 25 lieues de largeur, dont les sommets s'élèvent à 15,000 mètres au-dessus de la mer, dont le climat est celui du midi de la France, et qui finit à Boghar; le petit désert, terrain élevé et peu arrosé; puis la chaîne des Gebel-Amour et du Gebel-Sahary, qui ont 25 lieues de largeur et une hauteur analogue à celles des Vosges. Vient ensuite la partie nord du bassin du Mzi, présentant une série de chaînes, de hauteurs abruptes; le terrain y est aride, la chaleur forte. Enfin, après Laghouat, vient le grand désert sans eaux et sans montagnes.

Les céréales poussent sans irrigations, de la mer jusqu'à 4 lieues au sud de Boghar. A partir de là, elles exigent de l'eau, sauf dans quelques parties hautes ou humides. Il est probable que l'usage des irrigations introduit par les Arabes en Espagne tient à ce que ces conquérants ont employé là les habitudes de culture indispensables dans le désert qui était leur élément.

Dans la Mitidja poussent l'aloès, le palmier, le figuier de Barbarie, l'oranger, qui ne réussissent pas dans l'Atlas. Les arbres de l'Atlas sont ceux du midi de la France : l'orme, le chêne vert, le pin, le thuya, le cyprès, etc. Les arbres du désert sont le lentisque et le genévrier, qui atteignent une

Digitized by Google

hauteur de 10 mètres, le garoubier, le tamarin dans les parties humides; puis, dans les jardins des ksars, presque tous les arbes fruitiers de France et d'Alger. Les arbres du Gebel-Amour et du Gebel-Sahari sont: le lentisque, le thuya, le cyprès, le pin; et dans les parties hautes, le chêne vert. Les palmiers sont improductifs dans la Mitidja, ne se rencontrent pas dans l'Atlas, le petit désert, ni le Gebel-Amour; ils ne reparaissent qu'au sud de cette chaîne, et alors y donnent des fruits abondants. A partir de cette limite, le blé et l'orge sont des denrées rares et chères. La datte est la base de la nourriture. Les végétaux, les minéraux, les reptiles, les insectes, les oiseaux, la nature entière, ont un caractère particulier, comme les mœurs des habitants; c'est le type de l'Afrique centrale.

Dans le grand et le petit désert, les parties élevées ne présentent presque que le roc; dans les parties inférieures, au contraire, il y a une très-épaisse couche de terre végétale qui paraît très-bonne.

Le petit désert présentait une immense quantité d'herbes fourragères excellentes en mai et juin; on en trouvait moins au Gebel-Amour. Il n'y en avait dans le grand désert qu'à certains endroits humides. Partout l'alfa existait en abondance. L'aspect général du pays était celui d'une grande prairie d'alfa. A la fin de juin l'herbe et l'alfa se dessèchent; les troupeaux les mangent alors comme du foin. La verdure revient aux premières pluies, en novembre.

Nous avons trouvé dans tout le désert une très-grande quantité de truffes; elles sont blanches et sans grande saveur : c'est un manger recherché et sain, et même un objet de commerce. Elles se conservent étant desséchées.

Le lion et la pantère, qui sont assez communs dans les montagnes boisées de l'Atlas, n'existent ni dans le petit ni dans le grand désert. A partir de Tanguine commence à paraître l'autruche, ainsi qu'une antilope de grande espèce analogue au renne, et appelé *louache* par les Arabes. Nous avons vu dans le grand désert beaucoup de vipères à cornes qui sont très-dangereuses, et des lézards de près d'un mètre de longueur avec la queue plate et dentelée. Les plus grands serpents n'ont pas plus de 2 mètres 50 centimètres de longueur.

Quand le vent de mer s'élève de la Mitidja sur l'Atlas, il se refroidit et dépose son humidité sous la forme de brouillards, nuages, pluie ou neige; en retombant sur le petit désert il reprend de la chaleur, les nuages se dissipent. Les mêmes causes produisent les mêmes effets quand le vent passe du petit désert sur la chaîne du Gebel-Amour et du Gebel-Sahari, puis redescend sur le grand désert. Aussi, au-dessus de la Mitidja, le ciel est souvent serein quand l'Atlas est dans les nuages. Dans le petit désert on voit souvent un temps magnifique, et en même temps des nuages ou de la pluie sur l'Atlas et le Gebel-Amour. Enfin quand nous étions à la ligne de partage des eaux du Gebel-Amour, nous avions de la pluie, et le ciel était parfaitement pur dans le petit et le grand désert.

Les vents qui amènent la pluie en donnent beaucoup moins au désert qu'aux montagnes élevées. Le désert est donc sec, parce qu'il est élevé et

Digitized by Google

ne reçoit guère d'eau du ciel que pendant l'hiver. Alors elle tombe par torrents comme dans tout le sud. Les montagnes ont plus de pluie, plus de nuages, plus de fraîcheur, l'herbe s'y maintient plus longtemps. La neige tombe chaque hiver dans l'Atlas et le Gebel-Amour; elle s'y maintient pendant plusieurs semaines. Nous en avons vu au mois de mai au Gebel-Sahari. Il en tombe peu dans la Mitidja, le petit et le grand désert; elle y fond presque aussitôt.

La bonne saison pour opérer dans le Sud est l'hiver et le printemps, parce qu'alors il y a peu de chaleur, de l'eau et du vert. Il y a lieu de prendre en considération que le grand désert présente parfois des inondations subites, qui sont très-dangereuses dans un pays plat, et pourraient emporter une armée. Peu de temps avant notre arrivée à Laghouat, plusieurs douars arabes avaient péri par cette cause.

Les sables que nous vîmes dans le désert sont partout de même nature, c'est comme du grès jaune rougeâtre pilé. Il commence vers Taguine; la couche en est plus forte à Zahrs, au Gebel-Sahari et au Gebel-Amour, et encore plus au delà. Dans les parties hautes ou très-inclinées il y en a peu, mais il s'amoncèle dans les parties basses, dans les ravins, les lits de rivière, et contre les obstacles qui sont exposés au sud. Près de Laghouat, sont quelques montagnes abruptes; il y a du côté du sud du sable qui s'élève très-haut, il n'y en a pas des autres côtés. Ces sables ne sont probablement pas venus du terrain même, mais ont été amenés successivement avec les siècles par les vents du sud.

Le sable jaune rougeâtre qui saupoudre tout le pays donne une teinte toute spéciale au paysage, et même au ciel près de l'horizon quand il règne un fort vent, surtout du midi. Il occasionne des maladies d'yeux et pénètre partout. Mais son effet le plus fâcheux est relatif aux cours d'eau. En effet, le sable que le vent porte dans les creux y reste; celui qui est sur les autres points est en partie entraîné l'hiver par les eaux et arrive dans les parties basses. Par suite les rivières en sont encombrées. Les sources coulent tant qu'elles ont pu entraîner les sables qui sont sur le terrain dur; dès que les ruisseaux arrivent aux masses de sable ils disparaissent. Si le fond du lit se relève de manière que la couche de sable soit très-mince, le ruisseau reparaît. Ainsi les sources d'Aouéta et d'Assafia ne dépassent pas de 50 mètres les jardins sans se perdre dans les sables. L'Oued-Mzi présente au-dessus de Tejmout une belle, bonne et abondante eau, qui se répand sur un large lit de sable; il disparaît peu après, reparaît à Recheg, disparaît encore, reparaît encore au-dessus de Laghouat, et disparaît ensuite pour toujours. On n'y trouve plus d'eau à Ksir-el-Airane qu'au moyen de puits de trois à quatre mètres de profondeur. Le lit du ruisseau ne se reconnaît que par le courant de l'eau dans les inondations et par l'humidité du sol qui donne lieu à de l'herbe et à des arbres. Les sables de l'Oued-Mzi sont très-dangereux; ils engloutissent les cavaliers qui les passent sans connaître les bons endroits.

Les pluies de l'hiver donnent lieu, dans les montagnes, à des torrents qui entraînent les sables jetés chaque année dans leur lit, puis à des rivières à

Digitized by Google

pente douce dont le lit est large, ensablé, peu encaissé et fait couler l'eau souterrainement.

Quand l'Oued-Mzi déborde, il laisse un limon favorable à la végétation, aux champs et à l'herbe. Cette année il a débordé trois fois, ce qui a beaucoup contribué au bon entretien de nos chevaux.

Les terrains que nous avons vus présentent six bassins, savoir : 1° celui du Cheliff, limité au nord par l'Atlas, à l'ouest par les plateaux élevés qui vont de Tiaret au Gebel-Amour, au sud par le Gebel-Amour et la chaîne du Meksem, à l'est par la ligne de séparation des eaux qui va du Meksem à l'Atlas. Toutes les eaux de ce terrain, qui a 50 lieues de long et autant de large, aboutissent au Cheliff à Boghar. 2° A l'ouest de Tiaret, prennent leur source la Mina et autres rivières traversant le Tell d'Oran. 3° Au nord de cette crête, et à l'ouest de la ligne de Tiaret au Gebel-Amour, est le bassin des Chotts, du désert d'Oran, qui sont de grands lacs salés. 4° A l'est de la ligne du Meksem, au nord du Gebel-Sahari, et au sud de l'Atlas, les eaux se rendent au lac salé de Bousâda. 5° Entre le Meksem et le Gebel-Sahari se trouve le lac salé de Zarhz, chez les Ouled-Naïl. 6° Au sud du Gebel-Amour et du Gebel-Sahari est le bassin de l'Oued-Mzi, qui aboutit à un lac salé de la régence de Tunis.

Les plateaux à l'est du petit désert sont fort élevés et s'abaissent sans pente vive jusque vers Boghar. Les hauts plateaux au sud et à l'ouest du grand désert sont au moins aussi élevés que ceux du petit désert, ils s'abaissent en pente douce jusqu'à l'Oued-Mzi et avec lui jusqu'à Biscara et au lac salé Melguig.

Les hauteurs au-dessus de la mer peuvent être estimées approximativement ainsi: Mitidja, 150 mètres; petit désert, partie inférieure, 600 mètres; hauts plateaux, 800; grand désert, partie inférieure du Mzi au lac Melguig, 0; vers Laghouat, 600; hauts plateaux, 850; lac de Zarhz 700.

Dans le petit désert se trouvent plusieurs groupes de petites montagnes sans liaison entre elles. Quant à la partie du grand désert, que nous avons vue, elle est complétement plate. Les Arabes s'accordent à dire qu'à partir de Laghouat jusqu'à plusieurs journées de marche au sud, on ne rencontre que des plateaux à faibles ondulations comme ceux que nous avions là sous les yeux. Du haut du Gebel-Amour et de la montagne de Laghouat, nous découvrions, vers le sud, un horizon immense; c'était comme celui de la pleine mer; aucune éminence ne paraissait.

On peut admettre qu'un grand soulèvement général a eu lieu dans le sol depuis les bords actuels de la mer jusqu'au centre du continent. Le sol a dû présenter de larges ondulations qui ont donné lieu à de grands bassins. La mer couvrait le terrain, puisqu'on trouve sur celui-ci des coquillages marins. Dans les bassins qui aboutissent à la côte, l'eau se sera rendue à la mer; dans les bassins sans issue à la côte, l'eau se sera concentrée en se retirant peu à peu dans les parties basses, où tout le sel qu'elle contenait se sera condensé. Les eaux de pluie doivent se rendre à ces mêmes parties basses : elles y alimentent les lacs qui se remplissent l'hiver, et sont

Digitized by Google

généralement à sec l'été. Il est remarquable que tous ces lacs intérieurs sont salés, et même à un très-haut degré; on s'en rendrait compte ainsi : le calcul fait voir que la couche de sel solidifié, représentant celui de l'eau de mer du bassin de Zarhz, pourrait avoir 25 lieues carrées de base et 200 mètres de hauteur.

La montagne de sel qui est près du lac de Zarhz pourrait s'expliquer par un soulèvement postérieur à la solidification du sel de l'eau de mer retenue par le bassin. Elle a environ une lieue carrée de base et 200 mètres de hauteur; elle est tout entière de sel marin.

Les pluies torrentielles de l'hiver ont dû enlever, pour les porter dans les parties basses, une grande partie des terres des hauts plateaux, d'autant que ceux-ci ne sont pas protégés des forêts. Les parties élevées du désert présentent le roc à peu près à nu. Il doit y avoir dans les parties basses toute la terre végétale du bassin et aussi une grande partie du sable. L'eau doit se trouver si l'on arrive près du fond solide, mais elle n'est pas toujours bonne; la surface du sol reste sèche, les ruisseaux coulant souterrainement.

Les montagnes du petit désert, l'Atlas et le Gebel-Amour, montrent une très-forte couche d'un grès rougeâtre, qui probablement s'étend sous le sol dans les parties basses. Il est possible que cette couche arrive au niveau du sol dans les parties hautes et méridionales du grand désert; alors, délitée par l'action de l'air, de la pluie et du soleil, elle donnerait lieu au sable qui existe en grande quantité de ces côtés et qu'amène le vent du midi.

Aux yeux des Arabes, le Tell est le pays des céréales et des peuples agriculteurs; le Sahara est le pays des pâturages et des peuples pasteurs. Le Sahara est loin d'impliquer, comme notre mot *désert*, l'idée de localités inhabitables; comme tous les pays, il présente des parties excellentes, de médiocres et de très-mauvaises. Il y a dans les Alpes des parties élevées où le blé ne vient pas, et qu'on utilise comme pâturages; pour les Arabes, ce serait un Sahara. Le terrain du petit désert, s'il était en France, serait très-cultivé; même dans le grand désert les parties basses sont très-peuplées : on y cultive en grand le palmier; les jardins abondent en fruits et légumes; il suffit, pour cela, de trouver l'eau au moyen de puits là où il n'y a pas de sources; la terre est féconde s'il y a irrigation, elle se couvre de sable si elle est inculte. Quant aux parties élevées, elles présentent très-peu de terres; ce sont de maigres pâturages. Les tribus qui sont au sud des Beni-Mezab, et qui ne peuvent venir vers l'été ou dans le Tell pour y trouver plus d'herbe, font, au printemps, des meules de foin pour l'été. L'époque des grandes chaleurs est la saison difficile de ce pays, comme celle des neiges l'est dans le Nord.

Une des choses qui caractérisent le désert, c'est l'absence de chemins frayés; on s'y dirige comme en mer, près des côtes, sur l'aspect des lieux et par l'observation des astres. La vue d'un cavalier, d'une troupe, fait sensation comme celle d'une voile, d'une flotte à la mer. Les hommes sont habitués à parcourir de très-grandes distances pour leurs moindres affaires. Ils se livrent beaucoup à la chasse avec des levriers et avec différentes espèces d'oiseaux de proie qu'ils dressent très-bien. Les hommes isolés voyagent ha-

Digitized by Google

bituellement de nuit pour éviter les voleurs ou les droits de passage que plusieurs chef s'attribuent. Les douars se tiennent ordinairement dans des endroits cachés, pour leur sûreté et pour éviter les frais d'hospitalité. On les reconnaît le jour par la fumée, et la nuit par les feux qu'on découvre en se portant sur les pics. Les tribus exercent presque toutes une sorte de piraterie où les cavaliers montrent beaucoup d'intelligence, d'audace et de force pour résister à la faim, à la soif et à la fatigue de courses énormes.

Tous les gens du désert sont habitués à se diriger dans leurs routes, et à trouver les douars qu'ils cherchent, les colonnes de troupes, les voleurs qui ont emmené des bestiaux, par mille indices qui nous échappent. Il n'y a pas d'éclaireurs qui leur soient comparables.

Dans le Tell, les Arabes, quoique sous la tente, ont peu à craindre, parce qu'il est difficile à un parti de passer inaperçu. Dans le petit désert, l'imprévu commence; c'est encore bien plus sensible dans le grand. La solitude immense du Sahara est une menace continuelle qui se traduit en effets; de là la nécessité de savoir les nouvelles qui se propagent avec la plus grande rapidité, puis de se masser, de se soutenir réciproquement, de poursuivre énergiquement les méfaits. Sans cette solidarité il n'y aurait que meurtres et brigandages; malgré elle il y en a encore beaucoup. De là encore la nécessité de chefs capables, puissants, de grande naissance, dont les alliances élevées donnent des garanties de protection. L'aristocratie est bien plus en honneur dans le désert que dans le Tell, parce qu'on en a plus besoin. Chacun doit compter sur son douar, sa tribu, ses chefs, ses alliés, et très-peu sur l'action éloignée du gouvernement, qui n'est efficace immédiatement que dans le Tell.

Voici comment l'homme utilise ces diverses localités : dans le petit désert les tribus cultivent un peu vers le Tell ou dans le voisinage des rivières; elles élèvent de nombreux bestiaux, qui trouvent sur leur terrain une nourriture suffisante en été et en automne, abondante l'hiver, très-abondante au printemps. Pendant l'été elles doivent se réunir près des rivières ou des sources qui ne tarissent pas. La fontaine de Taguine, qui signifie *fontaine des puissants,* doit son nom à ce que le peu d'eau qui existe dans les environs rend la possession de ce lieu un objet de combats entre les tribus, de sorte que la force seule peut y maintenir. Les tribus du Tell vont pendant l'hiver dans le petit désert pour éviter le froid des montagnes, ménager leurs pâturages et utiliser ceux du petit désert. Dans le Gèbel-Amour et le Gebel-Sahary, la population et les bestiaux peuvent rester l'été dans quelques parties arrosées des montagnes. Quant au grand désert, la culture ne se pratique que dans les oasis; on utilise les pâturages par les troupeaux de moutons et de chameaux. Ces animaux peuvent rester plusieurs mois sans boire, l'hiver et le printemps; les hommes et les chevaux boivent le lait des brebis et des chamelles, ou l'eau qu'on apporte sur les chameaux. Rien ne les fixant sur un point plutôt que sur un autre, les tribus font un commerce très-lucratif. L'hiver elles vont chez les Beni-Mezab, puis à Tougourt, y vendent leurs laines, beurre, fromage, bestiaux, les grains du Tell, les marchandises de l'Europe,

Digitized by Google

et elles achètent des dattes, des étoffes de laine, etc. ; elles reviennent à l'ouest au printemps, communiquent avec les Beni-Mezab, chez lesquels elles achètent les esclaves, les plumes d'autruche, la poudre d'or, etc., qu'apportent les caravanes du sud, et se rendent sur leur terrain, près de Laghouat, où elles laissent reposer leurs chameaux. Quand l'été vient, elles vont vers le Tell, vendent les marchandises du sud, achètent celles du nord et le grain ; elles reviennent chez elles au commencement de l'automne, laissent reposer leurs chameaux, et recommencent chaque année ces grandes oscillations, qui leur font faire 400 lieues par an. Rien de plus aventureux que la vie de ces Arabes ; les Larbes, par exemple, sont divisés en fractions qui régulièrement chaque année se font la guerre : ils passent par forces chez leurs ennemis ; ils sont attaqués par les tribus pillardes, comme les Troudes, les Chabamebas, qui sont les pirates du désert ; ils attaquent ceux qui y prêtent ; ils s'allient avec leurs amis pour combattre en passant les ennemis de ceux-ci, etc. Ils doivent connaître à fond la politique, les intérêts commerciaux, les conditions sanitaires de tous les pays qu'ils fréquentent ; leur existence et leur bénéfice en dépendent. Aussi ces Arabes sont-ils intelligents, braves, décidés et très-durs à la fatigue comme aux privations. Ils boivent très-peu ; il est honteux chez eux de boire beaucoup, et honorable de pouvoir passer plusieurs jours sans boire.

Ces tribus ont non-seulement les avantages dus à l'élève des bestiaux, mais elles sont encore comme de grandes maisons de commerce, qui réaliseraient d'immenses bénéfice, si les maîtres du Tell ne leur faisaient payer des droits considérables pendant l'été, si elles ne se déchiraient pas entre elles, et si la guerre qu'elles font de tous côtés ne leur occasionnait pas parfois de grandes pertes. Elles sont néanmoins très-riches.

Elles ne pourraient pas facilement ni sûrement transporter partout avec elles leurs marchandises ; il leur faut nécessairement des magasins ; de là vient l'établissement des divers ksars qui bordent le désert, et qui sont là ce que sont les ports pour la marine marchande : chaque tribu a le sien ; les uns sont mis sous la protection de marabouts, comme Aïn-Madhi, Cheref, Sidi-Bouaïde, etc., d'autres sont gardés par les tribus mêmes ; d'autres enfin, comme Laghouat, dépendent des chefs non de la tribu. Les ksars ne peuvent pas plus se passer des tribus que les tribus des ksars. Tous dépendent de plus du chef du Tell, sans lequel il n'y aurait ni commerce ni grain ; aussi le proverbe du désert est-il : *Celui-là est notre père, qui est le maître de notre mère, et notre mère est le Tell.* Les conditions pour l'établissement des ksars sont celles-ci : être à l'abri des inondations et dans une position militaire, par conséquent sur une hauteur ; être près d'une source ou d'une rivière non tarissables, ou avoir des puits d'eau potable ; pouvoir irriguer les cultures ; avoir une enceinte assez forte pour résister aux attaques probables, et un sol donnant des silos solides peu difficiles à faire et conservant bien les denrées ; être au centre des affaires des intéressés. Les constructions sont ordinairement faites en briques grossières, cuites au soleil et peu solides ; quelques rares murs ont la partie inférieure en maçonnerie ;

Digitized by Google

l'enceinte offre généralement des flanquements; les jardins sont clos de murs avec quelques tours à créneaux; la végétation est superbe; les palmiers ont une hauteur de 20 à 30 mètres; les poiriers, les amandiers sont comme nos gros chênes; les légumes y sont très-bons; le millet est très-cultivé; les moissons se font à la fin de mai, et de là vient contre le Tell une chance particulière de guerre. En effet, la moisson étant faite en juin et le commerce n'amenant dans le Tell qu'à la fin de juillet, le mois de juin est disponible, et l'on trouve un grand stimulant pour conduire alors les populations dans le Tell en leur permettant d'y prendre le blé qui y est encore sur pied; d'autant qu'à cette époque, chaque tribu du Tell se préparant ou travaillant à la moisson, il y a peu de dangers à craindre de celles qu'on n'attaque pas. Mais pour cela il faut qu'elles comptent sur d'autres parties du Tell pour y passer l'été; c'est ce qui arrive aux tribus du sud-ouest d'Oran, qui achètent leurs grains dans le Maroc. L'époque où elles sont à craindre pour nous est le mois de juin, tandis que l'époque des troubles du Tell commence à la fin de juillet, quand les moissons sont faites.

Les tribus du désert sont parfaitement soumises en août; elles sont alors à la discrétion du Tell; toute turbulence cesse; mais, dès qu'elles ont quitté le Tell, les querelles commencent de toutes parts, et il y a toujours de grands désordres jusqu'à ce que chacun soit sur son terrain. La soumission des tribus du désert est assurée au maître du Tell, s'il peut les empêcher d'aller dans le Tell ailleurs que chez lui.

Les kabiles résident dans des maisons, ont beaucoup de chèvres, des moutons, peu de bêtes à cornes, des mulets, des ânes, peu de chevaux, pas de chameaux. Les Arabes du Tell sont nomades, mais s'écartent peu de leurs silos; ils ont beaucoup de bestiaux, de chevaux, de mulets, peu de chameaux. Les tribus du petit désert ne quittent pas les riches pâturages compris entre le Gebel-Amour et l'Atlas; elles ne s'éloignent guère que de 15 à 20 lieues du centre de leur terrain; elles ont beaucoup de moutons, de chameaux, de chevaux, peu de mulets. Le bœuf n'existe que dans l'Atlas, le Gebel-Amour, le Gebel-Sahari et quelques autres montagnes; il n'y en a plus au delà du Mzi. Les tribus nord du grand désert ont besoin d'espaces immenses, parce que les pâturages sont très-maigres; elles doivent se mouvoir continuellement; elles ont beaucoup de moutons, de chameaux et de chevaux, pas de mulets. Les tribus au sud des Beni-Mezab ont encore moins d'eau et d'herbe; elles ont peu de moutons, beaucoup de chameaux. Le mehari remplace le cheval pour toutes les courses; il fait, dit-on, 50 et même 80 lieues en un jour; on le nourrit de noyaux de dattes et de certaines herbes : pour les rhazias deux hommes montent dessus. Les transports pour le commerce et le brigandage sont l'industrie de ces populations. Le terrain de chaque tribu est immense.

Les chevaux du grand désert boivent souvent du lait; très-peu reçoivent de l'orge. On leur donne parfois des dattes, et faute d'autre chose de la viande. Ceux qui sont nourris exclusivement de dattes et de lait sont très-levretés, secs, très-forts, très-rapides, et supportent facilement de très-

Digitized by Google

longues courses. La meilleure race est celle des Oulad-Sidi-Chikh, au sud-ouest du Gebel-Amour.

Les opérations de guerre ou de rhazias se font pour les ksars par des fantassins, pour les tribus nord du désert par des cavaliers, pour les tribus sud par le moyen des meharis; une journée de marche est pour les premiers de 15 à 20 lieues, pour les seconds de 30 à 45 lieues, pour les troisièmes de 50 à 80; de sorte que la portée d'une opération de six jours pour l'aller et le retour est d'environ 50 lieues pour les fantassins, 100 lieues pour les cavaliers, 180 lieues avec les meharis. Les partisans à meharis doivent éviter les cavaliers, qui les atteignent s'ils ne sont éloignés que de 7 à 8 lieues, l'allure du mehari n'étant que le trot, qui est comparable au grand trop d'un bon cheval.

Dans les années ordinaires, les gens du désert peuvent à la rigueur se passer du Tell. Les troupeaux mangent l'herbe fraîche ou sèche, et les dattes suppléent au pain. Mais, dans les années sèches, les tribus du petit désert entrent pendant l'été dans le Tell, ou se réfugient dans le Gebel-Amour et le Gebel-Sahari; celles de la partie nord du grand désert viennent dans le petit désert ou le Tell; celles du sud affluent vers les oasis. Il y a souvent alors une grande mortalité parmi leurs animaux faute d'herbe et d'eau. Si la récolte des dattes manque, les céréales deviennent nécessaires. Le Tell représente donc pour le désert, non-seulement la source de tout ce que le commerce maritime apporte, le sucre, le café, le fer, etc., et le débouché de tous ses produits, mais encore son refuge et son salut dans certains cas. Pour les tribus du désert, le Tell est le pays riche, sûr, où la vie est aisée, où l'on a les délices des villes, mais dont par cela même les populations sont abâtardies. L'existence noble, libre, honorable, est celle du désert, celle des nobles Arabes de l'Yémen, celle où la vie et les richesses sont toujours en jeu, où chacun prospère selon sa valeur et son bonheur; l'Arabe du Tell est la transition à l'habitant des villes et au Kabile, que tous méprisent souverainement.

De la mer à l'Oued-Mzi le pays comporte une grande population. On voit que celle-ci a existé par les ruines nombreuses qu'on trouve jusqu'à l'Oued-el-Heumar. Le Gebel-Sahary et le Gebel-Amour présentent encore plus de villages bâtis que l'Atlas dans la partie habitée par les Arabes. Les populations jusqu'à l'Oued-Mzi sont faciles à régir, parce que les unes sont fixes, et que les autres s'éloignent peu de leur gîte habituel, puis parce que les troupes peuvent opérer sans de grandes difficultés. Au delà de l'Oued-Mzi, c'est tout différent, la pénurie d'eau et d'herbe rend difficile toute opération militaire, et par suite l'exercice direct de l'autorité; elle force aussi les tribus à parcourir des espaces immenses, et à n'être que momentanément dans la zone de soumission facile.

Description et historique des ksars.

Les ksars qui bordent le grand désert sont de petites républiques qui font un grand commerce, cultivent leur terrain, sont liées à tous les événe-

Digitized by Google

ments politiques du pays, y exercent une grande influence, et font très-souvent la guerre. Leur population est brave, sobre, intelligente, très-active. Leur histoire offre les mêmes vicissitudes intérieures et les mêmes rivalités entre elles que celles des républiques italiennes dans le moyen âge. Nous ne parlerons que de Laghouat, Tejmout, Aoueta, Assaffia, Ksir-el-Aïrane et Aïn-Madhi que nous avons organisés.

La ville de Laghouat est la capitale du désert; elle est bâtie sur les pentes nord et ouest d'une montagne, à l'est de laquelle coule l'Oued-Mzi. Les fortifications consistent en deux fortes tours bâties sur les points culminants de la crête, et auxquelles se rattachent les murailles. Un ruisseau de déviation du Mzi irrigue les magnifiques jardins qui forment au nord et au sud de la ville comme deux hautes forêts de 3,000 mètres de longueur; les palmiers y sont nombreux et grands; on en retire de bonnes dattes, du miel de dattes, l'eau de palmier nommée *lorhmi*, qui a un goût sucré, devient vineuse, puis se change en vinaigre; les côtes des feuilles fournissent de quoi faire des nattes et des chapeaux; le bois sert aux constructions. Le figuier, le pêcher, le prunier, l'abricotier, la vigne, l'amandier, le mûrier, le bananier, y sont en très-grand nombre; les légumes y sont très-variés; ces jardins font la richesse de Laghouat, et en même temps sa partie faible, car les habitants ne se décideront jamais à les voir couper, et ils ne pourraient les défendre contre une colonne comme la nôtre. Il y a dix-huit fractions dans la ville; chacune a toute l'eau pendant un jour et la subdivise pour chaque particulier. Les impôts sont perçus proportionnellement à l'eau prise par chacun. On compte quatre mosquées très-mesquines et un fondouk; il n'y a pas de bains; le nombre des combattants est de 5 à 600 fantassins et d'une dizaine de cavaliers; la population est de 5 à 6,000 âmes.

Laghouat est une ville très-ancienne, elle dépendait jadis du Maroc; il y a cent cinquante ans environ, elle fut cédée aux Turcs; le bey de Médéah la régissait, mais dut la combattre plusieurs fois avec des chances variées; elle passa ensuite au bey d'Oran, revint au bey de Médéah, et était dans les derniers temps sous l'agha d'Alger; elle payait une redevance assez minime.

Elle a toujours été, comme toutes les villes du désert, administrée par une *gema;* mais la grande influence était exercée par la famille du marabout El-Hadj-Aïssa, par celle des Ouled-Zânoun et celle des Ouled-Zerrhine. De fréquents combats et de nombreuses intrigues à Maroc, Alger, Oran, Médéah, signalèrent les prétentions de ces partis. Les Ouled-Zerrhine occupaient la hauteur et la tour de l'ouest; ce quartier est en partie ruiné par la guerre. Les Ouled-Zânoun étaient du côté opposé; le ruisseau d'irrigation les séparait; peu de jours se passaient sans qu'il y eût quelques coups de fusils entre eux. Les marabouts étaient au sud.

Il y a soixante et dix ans, Ben-Salem, père de notre kalifa et chef des Oled-Zânoun, appela deux fois le secours de Mohamed-el-Kebir, bey d'Oran, qui vint avec une forte troupe, préleva une contribution et chassa les Ouled-

Digitized by Google

Zerrhine. Ceux-ci, secondés par les marabouts, revinrent au pouvoir, et ces vicissitudes se renouvelèrent plusieurs fois. Enfin, en 1828, les Ouled-Zânoun tuèrent Larhdar, chef des Ouled-Zerrhine, et Ahmet-Ben-Salem resta le maître de la ville jusqu'à ce que l'émir ait voulu y étendre son autorité.

Abd-el-Kader, quand il voulut entamer l'affaire, qui lui fut si fatale, de la soumission de ce pays, fut sollicité par le parti le plus faible, celui de El-Hadj-Larbi. Il commença par faire saisir à l'improviste dans le Tell toutes les caravanes des ksars et tribus environnantes; il les rendit quand on se soumit. Il n'était pas assez fort pour se servir du kalifa comme nous le faisons: son système était d'ailleurs d'élever les chérifs; il donna avec raison le pouvoir à El-Hadj-Larbi, de la famille des marabouts El-Hadj-Aïssa, et le fit soutenir par un bataillon d'infanterie et une pièce de canon.

El-Hadj-Larbi, soutenu par Tadjini et la cavalerie du petit désert, s'installa à Tejmout, où il avait des partisans, puis vint attaquer à Laghouat Ahmet-Ben-Salem. Après deux jours de combats, les Ouled-Zânoun furent vaincus et durent se retirer chez les Beni-Isguen, fraction des Beni-Mezab; mais ils firent une opposition très-active. Quand Abd-el-Kader assiégea Aïn-Madhi, Ahmet-Ben-Salem envoya dans la place son frère Yaya-Ben-Salem soutenir Tedjini avec une centaine de combattants. L'émir détacha Yaya de Tedjini en rendant à Ahmet-Ben-Salem le commandement particulier de Laghouat. Une fois en ville, notre kalifa gêna tellement le gouvernement de son ennemi le kalifa El-Hadj-Larbi, qu'il fallut destituer celui-ci peu après la prise d'Aïn-Madhi.

Abd-el-Kader ne pouvant prendre sans crainte un kalifa parmi les grands du pays, choisit pour cette fonction Abd-el-Baki, homme considérable des environs de Tekedemt et l'envoya à Laghouat avec un bataillon, en lui recommandant de tenir celui-ci réuni.

Abd-el-Baki fut reçu à Laghouat sans difficulté, ainsi que son bataillon; il logea ses soldats chez les habitants, et rendit compte de ce résultat, sur lequel on comptait peu, à Abd-el-Kader qui résidait à Médéah. L'émir lui donna alors cet ordre: «Arrête tous les principaux de Laghouat, exécute-les «ou envoie-les à Tekedemt; détruis la ville ainsi que les jardins et établis-«toi à Tejmout.»

Abd-el-Baki avait sous ses ordres les aghas Djedid et El-Gharouhi, qui, avec leurs cavaliers, campaient près de la ville. Il les prévint de ses intentions, et malgré leurs observations, il fit venir le soir, sous différents prétextes, Ahmet-Ben-Salem, Yaya-Ben-Salem, et une dizaine des principaux qu'il mettait aux fers à mesure qu'ils entraient.

Bientôt les habitants sûrent ce qui se passait; une émeute furieuse éclata, les soldats furent attaqués et vaincus: une petite partie seulement échappa par les jardins, conduits par les partisans de El-Hadj-Larbi; le reste fut ou tué ou pris et dépouillé. Le kalifa Abd-el-Baki fut attaqué vivement dans sa maison, dut délivrer les prisonniers, fut dépouillé ainsi que tous ses prin-

Digitized by Google

cipipaux chefs, et ne dut la vie qu'à la fermeté avec laquelle Ahmet-Ben-Salem le protégea. Il fut enfin remis à El-Gharouhi et Djedid, qui l'emmenèrent avec eux. Tout le matériel, y compris un canon, fut pris.

C'était en 1839; Abd-el Kader, fortement préoccupé des intentions des Français et prévoyant une guerre prochaine, était dans l'impossibilité de tirer satisfaction de cet affront. Il ne pouvait nommer kalifa ni Ahmet-Ben-Salem ni un chef du Tell, il renomma El-Hadj-Lardi qui avait un parti assez fort dans le pays, et qui, s'il ne pouvait exercer le commandement, devait au moins neutraliser la puissance d'Ahmet-Ben-Salem.

El-Hadj-Larbi destitué s'était retiré à Sidi-Bousied; il reçut là 300 soldats et fut aidé par ses partisans de la localité, ainsi que par la cavalerie du petit désert. Avec ces moyens, le nouveau kalifa ne pouvait pas prétendre s'établir à Laghouat. Il résolut d'occuper Aïn-Madhi, dont les murs n'étaient pas relevés, afin d'enlever cette position à son ennemi Tedjini, et de donner de la force aux partisans qu'il avait dans les autres ksars. Après avoir fait reconnaître son autorité à Tejmout quand il se dirigea sur Aïn-Madhi, Ahmet-Ben-Salem, Tedjini et leurs adhérents lui livrèrent bataille. Il eut d'abord l'avantage, mais à la fin du jour il fut vaincu, et se réfugia avec sa troupe à Tejmout.

Ahmet-Ben-Salem se retira à Laghouat, puis ayant appris que l'émir était en guerre avec les Français, il attaqua son rival à Tejmout, et l'en chassa après avoir tué une cinquantaine de ses soldats et de ses partisans. El-Hadj-Larbi dut se retirer à Assafia : il y attaqua les adhérents d'Ahmet-Ben-Salem, et les chassa de leur quartier qui fut détruit.

Abd-el-Kader, à cette époque, n'avait plus aucun espoir de succès de ce côté. Il était en guerre avec les Français et avait besoin de ses troupes. Il retira par suite à son kalifa le peu de soldats qui lui restait, et dans sa colère contre les gens de Laghouat, il donna l'ordre général de piller et de tuer tous ceux qui se trouveraient parmi les tribus sous ses ordres.

Ahmet-Ben-Salem vint bientôt attaquer El-Hadj-Larbi, et le força de quitter Assafia pour chercher un dernier refuge à Ksir-el-Aïrane, où se concentrèrent tous ses partisans dans un quartier à part. Cette petite bourgade resta assez longtemps exposée à une guerre intérieure assez vive. Enfin, au commencement de 1843, Ahmet-Ben-Salem ayant su qu'Abd-el-Kader était vaincu sur tous les points et ne pouvait plus l'embarrasser, vint avec tout son parti à Ksir-el-Aïrane, et attaqua le malheureux El-Hadj-Larbi. Un combat très-acharné eut lieu pendant trois jours. El-Hadj-Larbi vit prendre toutes les maisons qu'il défendait et finit par être tué. Ses principaux adhérents furent alors pris et mis à mort, ou chassés. (Le drapeau de El-Hadj-Larbi, pris en cette circonstance, m'a été remis par notre kalifa.

Aussitôt après, tout ce qui tenait contre les Ouled-Zanoun fut mis hors d'état de nuire ou chassé de tous les ksars: de ce moment, Ahmet-Ben-Salem eut une autorité non contestée dans le pays. Telle était sa position quand notre colonne, qui venait chez les Ouled-Naïl, arriva près de Laghouat en avril dernier, et le détermina à faire sa soumission. J'ai vu à Laghouat

Digitized by Google

ce qui reste des Ouled-Zerrhine et les descendants du marabout El-Hadj-Aïssa ; aucun ne m'a paru avoir la faculté ni l'intention de faire de l'opposition. L'autorité personnelle du kalifa est très-forte ; elle résume les travaux de sa famille et de ses adhérents pendant trois siècles, et peut être employée utilement dans nos intérêts.

Tejmout a été créé par une migration de Laghouat, chassée à la suite de guerres intestines. C'est un ksar bien établi avec de beaux jardins; mais la plupart des maisons ont été détruites ou endommagées par la guerre il y a deux ans : il faut quelque temps de calme pour que les ruines soient relevées. Il y a 120 fusils, le reste est en proportion.

Aouéta est plus petit que Tejmout et présente au plus 50 fusils. La discorde y a régné aussi, jusqu'à ce que le parti de Ben-Salem ait détruit, chassé ou annulé l'autre. C'est encore un annexe de Laghouat et son avant-poste à l'ouest. Il est bâti sur une hauteur dominant un ravin où est une source qui irrigue les jardins, et se perd aussitôt après dans les sables.

Assafia est très-heureusement situé près d'une belle source. C'est un ksar ancien qui a fait longtemps la guerre à Laghouat, et était considérable autrefois. Selon la chronique locale, les gens de Laghouat promirent, il y a cent ans, une forte somme au marabout El-Hadj-Aïssa pour qu'il obtînt du ciel la perte d'Assafia : celui-ci consentit. Peu après, une grêle extraordinaire détruisit de fond en comble la ville, qui, comme les autres, était en briques de terre séchée au soleil. Les gens de Laghouat ayant atteint leur but refusèrent le payement stipulé à El-Hadj-Haïssa, qui leur prédit, comme anathème, qu'ils se déchireraient toujours entre eux. Les Assafiens allèrent demander sa protection; il leur dit de rebâtir leur ville plus haut, ce qu'ils firent : la moitié de cette nouvelle ville fut complétement détruite par El-Hadj-Larbi il y a deux ans, l'autre fut fortement endommagée quand Ahmet-Ben-Salem en chassa El-Hadj-Larbi ; de sorte que maintenant on voit un petit ksar de 40 à 50 fusils, puis les ruines d'un autre semblable, celles du premier, qui était beaucoup plus grand, de très-beaux et de très-grands jardins irrigués, enfin des champs de blé irrigués aussi ; la source se perd dans les sables immédiatement après.

Ksir-el-airane a été bâtie il y a quarante ans par les ordres d'Ahmet-Ben-Salem ; une fraction des Rahman qui sont près de notre Tell s'était séparée du reste du Neja à la suite d'une de ces dissidences si fréquentes dans les tribus nomades; elle forma la base de la population sous des chefs de Laghouat. Il n'y a pas de fontaines, mais seulement des puits d'eau assez mauvaise, qu'on ne boit que pendant la sécheresse; autrement, on va chercher l'eau dans les mares de l'Oued-Mzi, qui à partir de là s'appelle Djeddi. Le but était d'avoir un avant-poste du côté Est, d'exercer action sur les tribus qui viennent forcément camper près de là, et de leur présenter des magasins à louer chèrement. Ce ksar est encore assez grand, quoiqu'un tiers ait été détruit l'année dernière dans le combat contre El-Hadj-Larbi. Il présente environ 150 fusils; les maisons ont de grandes cours pleines de silos; les jardins sont peu considérables faute d'eau courante.

Digitized by Google

Aïn-Madhi est une ville très-ancienne ; elle a été bâtie sur un monticule au pied duquel coule un ruisseau intarissable qui irrigue les jardins. Elle appartient en entier à la famille des Tedjini, qui ne souffre pas qu'un étranger s'y établisse, qui y fait habituellement le siége de son action religieuse, et qui y a pris depuis quarante ans une position militaire très-forte.

Il y a en Afrique plusieurs ordres religieux analogues sous plusieurs rapports à ceux qui existaient en France avant la révolution, mais en différant aussi en plusieurs points. Les prosélytes, au lieu d'être réunis dans un couvent, sont disséminés dans le pays. Ils sont astreints à certaines pratiques de dévotion ; ils font parfois des donations à l'ordre; chaque année ils apportent au chef une partie de leur revenu; ils comptent aussi sur son appui, ses conseils, pour leur bien en ce monde et sa protection dans l'autre. Presque chaque tribu du désert et du Tell a son marabout qu'elle appelle son seigneur, dont elle se dit les serviteurs et dont les chefs les plus élevés baisent respectueusement la main. L'ordre des Tedjini s'étend très au loin en Algérie, dans le Maroc, à Tunis et dans l'intérieur de l'Afrique ; dans presque toutes les villes de ces localités, Tedjini a, ou avait avant 1830, des écoles où s'instruisent des talebs, des biens et des oukils pour le représenter. L'autorité, pour la gestion de l'ordre, se transmet de père en fils, ou, à défaut de fils, dans les branches collatérales, comme dans les familles régnantes. Dans plusieurs des ordres religieux qui existent dans le Tell, cela a lieu ainsi; mais le gouvernement sanctionne la nomination du nouveau chef, tandis qu'à Aïn-Madhi le chef de l'ordre se passe ordinairement de cette formalité. Tedjini a un pouvoir très-grand, parce que beaucoup de tribus suivent le *deker* de son ordre, parce qu'il a de très-grands biens, parce que ses adhérents lui sont très-dévoués et lui font de grands dons annuels, parce que sa famille est d'une très-haute noblesse religieuse, et compte parmi les sept ou huit familles de marabouts les plus considérables et les plus saintes du nord de l'Afrique, parce qu'il a un très-grand nombre d'oukils et de talebs qui propagent son influence, parce qu'enfin sa ville a une très-grande force militaire relativement aux moyens d'attaque du pays.

Jusque vers 1790, Aïn-Madhi n'avait, comme les petits ksars voisins, que des murailles faites en briques cuites au soleil ; mais à cette époque Tedjini, le père du chef actuel de l'ordre, fit venir de Tunis un architecte, le marabout de son ordre, Mohamoud, qui établit à grands frais des murailles hautes de 12 mètres, épaisses de 2 mètres, en bonnes pierres de taille reliées par du mortier, avec flanquement et de nombreux créneaux. Ces murailles furent détruites par Abd-el-Kader. Elles sont en très-grande partie relevées depuis quatre ans par notre Tedjini, qui aura probablement fini cette année, ou au plus tard l'année prochaine.

La famille Tedjini payait au gouvernement turc une faible redevance annuelle, mais elle se considérait comme relevant moralement de l'empereur de Maroc. Elle créa souvent de grands embarras aux gouvernants, ainsi qu'on va le voir.

Le bey d'Oran, Mohamed-el-Kebir, était venu une première fois à Lag-

Digitized by Google

houat pour soutenir le cheik Ben-Salem; Tedjini lui avait fait les politesses d'usage; mais à la seconde fois il refusa de donner satisfaction d'un affront fait par un homme d'Aïn-Madhi à un soldat du camp, et ferma ses portes. Le bey revint peu après d'Oran, entoura Aïn-Madhi, fit abattre les murs des jardins et avancer ses soldats, précédés de très-nombreux chameaux, qui reçurent les balles des assiégés. L'assaut fut donné par escalade; la ville fut prise, pillée, ses murs furent rasés. Tedjini échappa avec peine, et se retira à Bousemprhoune, où son ordre a de grands biens, puis à Fez. Il n'osa plus revenir à Aïn-Madhi avant de l'avoir mis à l'abri de l'attaque des Turcs. C'est dans ce but qu'il fit élever par Mohamoud les murailles qui ont fait de ce ksar une place remarquable dans le pays. Il mourut vers 1819 sans avoir quitté Fez. Ses deux fils vinrent alors s'établir à Aïn-Madhi. L'aîné avait un caractère très-ambitieux et manquait de prudence; il eut la direction de l'ordre. Les marabouts de la famille Hadj-Aïssa lui firent donner, dit-on, de mauvais conseils. Le jeune homme mit à mort plusieurs de ses parents, et prit vis-à-vis des Turcs une position hostile. Sur les avis qui lui en arrivèrent, le dey Hussein ordonna, en 1820, à Hassan, dernier bey d'Oran, de reprendre Aïn-Madhi. Celui-ci ne réussit pas dans l'assaut qu'il donna; toutes les populations voisines soutinrent Tedjini. A la suite de longs combats non décisifs, la maladie ayant fait des ravages dans le camp, et tous les chefs du voisinage s'étant interposés, il se fit un arrangement entre la place et les Turcs. Le bey se retira après avoir reçu une forte contribution. C'était un échec réel. Peu après, Tedjini dirigea deux opérations militaires contre le Tell d'Oran; la première fois il se croisa dans le désert avec une troupe des Zeguedous qui marchait aussi dans le même but; il l'attaqua, la pilla, fut blessé, et rentra à Aïn-Madhi. La seconde fois il souleva un grand nombre des tribus du Tell, s'empara de Mascara, moins la citadelle, et prétendait chasser les Turcs d'Oran. Il fallut que le bey vînt avec une troupe considérable pour le combattre. Quand on fut en présence, les cavaliers du Tell, qui avaient fait une convention secrète avec le bey, abandonnèrent les insurgés et se réunirent au maghzen pour tomber ensemble sur les combattants du désert, qui furent battus et firent de très-grandes pertes.

Tedjini était énormément obèse, il ne put fuir; 400 hommes de son parti furent tués avec lui: sa tête, empaillée, fut exposée à Alger. Son frère cadet lui succéda et est le chef actuel de l'ordre. Il a environ trente-cinq ans, est très-grand, très-obèse, et ne veut que la paix et la tranquillité. Il avait fortement blâmé les opérations de son frère aîné; il s'est toujours borné aux devoirs de religion et ne voulut jamais se mêler de politique.

Quand Abd-el-Kader eut nommé kalifa de Laghouat le chérif El-Hadj-Larbi, il voulut mettre garnison à Aïn-Madhi, qui effectivement convenait admirablement pour assurer la position du nouveau chef du pays. Il écrivit à Tedjini qu'il irait incessamment le visiter dans Aïn-Madhi. Son intention secrète était de s'emparer de la place quand il y serait entré avec ses gens, et peut-être de Tedjini. Ce dernier, pressentant cette trahison, répondit qu'il ne pouvait pas recevoir l'émir qui, s'il persévérait dans son dessein,

Digitized by Google

s'en repentirait. Abd-el-Kader irrité et sentant que Tedjini devait être amoindri, se décida à assiéger Aïn-Madhi.

Les Larbas, les gens des ksars fournirent des secours à leur marabout Tedjini. Ahmet-ben-Salem, qui était réfugié chez les Beni Mezab, lui envoya son propre frère Yaya avec cent combattants. Le siége fut vivement soutenu. L'artillerie ne fit qu'une brèche insuffisante; les mines furent éventées par des contre-mines. Assiégeants et assiégés firent de grandes pertes. Au bout de trois mois, les armes n'avaient rien décidé: Abd-el-Kader employa alors la politique. Un premier arrangement eut lieu en ce sens: Ahmet-ben-Salem sera le chef de Laghouat; son frère Yaya-Ben-Salem se retirera d'Aï-Madhi; El-Hadj-Larbi, maintenu kalifa, sera réconcilié avec eux; Tedjini payera 11,000 boudjoux, Abd-el-Kader ensuite se retirera. Tout fut exécuté, sauf le dernier point. L'émir continua le siége après avoir ainsi affaibli son ennemi. Cependant, l'exaltation des assiégés étant très-grande et les assiégeants montrant peu d'ardeur pour la continuation de l'opération, la place résistait toujours. Tedjini craignait de nouvelles défections et voyait diminuer ses moyens; Abd-el-Kader avait hâte d'en finir; les négociations reprirent. Abd-el-Kader prétendant qu'il avait fait serment de réciter sa prière dans la mosquée d'Aïn-Madhi, mais avec le but réel de s'emparer de la place, demanda à aller à la mosquée, disant qu'ensuite il lèverait le siége. Tedjini y consentit, mais à condition qu'il entrerait seul. Abd-el-Kader voulait avoir avec lui des soldats; ce fut refusé. Enfin, au commencement du huitième mois, un deuxième arrangement eut lieu comme il suit: Tedjini évacuera la ville, Abd-el-Kader y entrera, fera sa prière à la mosquée, puis se retirera et rendra la place à Tedjini; à cet effet, l'émir et son camp s'établiront à Sidi-Bouzid (à 16 lieues au nord d'Aïn-Madhi); l'émir fournira 500 chameaux; Tedjini donnera son fils en otage jusqu'au retour des chameaux, et se retirera à Bou-Semphroune. Quand Tedjini vit Abd-el-Kader à Sidi-Bouzid, et les chameaux promis à sa disposition, il tarda longtemps, sous différents prétextes, avant de se retirer, espérant que quelque événement viendrait à son aide. Enfin, lui et tous les siens durent évacuer la place. Après neuf mois de siége, Abd-el-Kader y entra, et s'empressa de détruire les murailles ainsi que les maisons principales, sauf celle de Tedjini où il logeait.

Tedjini ne rentra à Aïn-Madhi qu'après la défaite du kalifa Abd-el-Baki. Il eut encore à lutter contre El-Hadj-Larbi, qui, renommé kalifa, tenta inutilement de s'emparer d'Aïn-Madhi. Il a occupé depuis sans grandes vicissitudes sa position, a fait réparer ses murailles qui seront complètes incessamment, et a fait sa soumission aux Français en même temps que les autres chefs du voisinage.

Je vais maintenant parler d'Aïn-Madhi considéré comme place forte. Ce ksar a été bâti sur un monticule en plaine et près d'une hauteur en pente douce. L'eau vient d'un ruisseau intarissable, mais peut être coupée facilement, parce que l'avantage du monticule a été préféré à celui de la possession de la source. On a fait depuis dans cette ville un puits, et il y a de plus une vaste citerne dans la maison de Tedjini, qui est une sorte de

Digitized by Google

citadelle fortement bâtie. Le monticule est dominé à portée de canon par des hauteurs. La fortification se compose, 1° des murs des jardins qui sont en terre avec tours et s'étendent à 300 mètres autour de la place; 2° des murs de la place qui sont solides, en bonne maçonnerie, généralement flanqués, avec crénaux de 2 mètres d'épaisseur dans le bas, et d'une hauteur de 10 à 12 mètres, sauf dans la partie sud-est qui est inachevée; là, ils n'ont guère que 5 mètres. Il n'y a pas de fossés. L'enceinte est entourée extérieurement de murs parallèles formant la clôture intérieure des jardins. Entre ces deux murs est un chemin étroit. L'enceinte est intérieurement disposée de plusieurs façons: dans quelques endroits les maisons y touchent; dans d'autres endroits, c'est un mur sans crénaux et sans banquettes pour les tireurs; généralement il y a un terre-plein formé par le sol même, qui s'élève de la circonférence au centre. Il y a deux entrées; celle où est la maison de Tedjini est très-forte, les portes sont garnies en fer-blanc, donnent sur une place entourée de murs crénelés, avec d'autres portes pour pénétrer en ville. Les rues sont étroites, les maisons sont serrées et s'élèvent jusqu'au milieu de la ville comme le terrain; elles dominent au loin la campagne de leurs nombreux crénaux.

Pour des Arabes, cette place est presque imprenable; mais pour nous, il en est autrement, parce que les fortifications offrent des défauts sensibles: 1° de la hauteur dominante on peut enfiler une partie des murailles; 2° les murs des jardins permettent d'arriver jusqu'à l'enceinte presque à couvert et de circuler à 2 mètres de celle-ci tout autour presque sans crainte; 3° si l'on veut attaquer de vive force, on peut combler avec des fascines l'intervalle de l'enceinte au mur parallèle des jardins, et faire ce travail presque sans perte: 4° le point faible est la partie sud-est où les murs inachevés n'ont que 5 mètres de hauteur; 5° il y a en face de cette partie et à peu de distance une petite élévation de terrain qui ferait avec peu de travail une batterie très-efficace; 6° pour attacher le mineur, les deux murs concentriques dont j'ai parlé donneraient une grande facilité, attendu qu'il suffirait de faire de l'un à l'autre audessus du sol une galerie fermée à gauche, à droite et au-dessus. Le travail s'opérerait alors sûrement, commodément et promptement.

D'après cela, si notre colonne eût voulu enlever de vive force Aïn-Madhi, elle eût réuni des fascines, l'artillerie eût abattu les crénaux des flanquements de la partie sud-est choisie comme point d'attaque, on eût occupé les jardins, pénétré jusqu'au mur qui enveloppe l'enceinte, jeté des fascines dans l'intervalle des deux et en deçà: l'assaut eût pu commencer alors. Si l'on veut ne pas courir les chances d'un assaut donné à un ennemi dans toute sa vigueur et au milieu de maisons défensives non ruinées, si une expédition a pour but la prise d'Aïn-Madhi, il faut deux pièces de 12, deux mortiers de 8 pouces, et beaucoup de poudre de mine. Le charroi ne présenterait pas de difficultés notables; les pièces de 12 ruineraient les crénaux, surtout au flanquement, ainsi que les maisons voisines du point d'attaque; les bombes seraient dirigées sur la maison de Tedjini et celles des

Digitized by Google

principaux habitants; le mineur serait attaché à la muraille et la ferait sauter, l'assaut serait donné; si la défense était encore vigoureuse, la mine pourrait faire sauter successivement les maisons. Je crois qu'avec ces moyens la place serait prise avant huit jours.

Tedjini avait la conscience de l'impossibilité de tenir contre nous si nous l'attaquions, car malgré ces craintes très-grandes, il n'avait rassemblé aucune force; probablement il voulait fuir si nous eussions été camper devant Aïn-Madhi. On eut en ville un instant une très-grande frayeur, quand on eut laissé entrer une douzaine d'officiers, autant de chasseurs et quelques cavaliers du goum, pendant que 200 de ces derniers étaient devant la porte. M. le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud m'écrivit alors pour me mander de suite l'accueil plein de soumission qu'on lui faisait. Il paraît que les habitants, voyant partir les courriers, crurent un instant à quelque trahison; mais cette opinion ne fut pas admise par les chefs. Il est certain que si les officiers et les chasseurs introduits eussent voulu faire entrer les cavaliers arabes restés en dehors, la ville n'eût pu faire la moindre résistance, et notre colonne arrivant aussitôt l'eût eu en sa possession sans difficulté. On peut dire que Tedjini s'est mis en ce moment à notre discrétion complète sous la garantie de notre honneur. Cette trahison d'un effet immanquable eût été tout à fait dans les mœurs arabes, mais elle était bien loin de notre pensée, et s'il eût été convenable d'agir contre Tedjini au lieu d'user de moyens contraires à la droiture nationale, nous eussions attaqué la place de vive force et ouvertement; l'ordre en eût été reçu avec joie par nos braves soldats, qui eussent probablement réussi, car nos quatre bataillons étaient excellents, et chacun eût mis son point d'honneur à vaincre en peu de jours une place qui était célèbre pour avoir résisté pendant neuf mois à Abd-el-Kader avec des troupes bien plus nombreuses que les nôtres. La mauvaise foi et les procédés perfides mis en usage par Abd-el-Kader à Aïn-Madhi et à Laghouat, la méfiance que Tedjini lui montra avec raison; rendent remarquable la preuve de confiance que ce marabout a donnée en cette occasion à des chrétiens. C'est une précieuse indication de l'opinion du pays sur la loyauté de notre gouvernement et la sûreté des relations liées avec nous.

Abd-el-Kader paraît avoir été dirigé dans son essai d'organisation de ce pays par les idées qui suivent : il s'y trouvait quatre puissances trop fortes pour être sûrement dominées par la faible portion de ses moyens qu'il pouvait appliquer à la localité; c'étaient, 1° Ahmet-Ben-Salem dont le parti était fort autant que dévoué, et dont la famille était depuis longtemps habituée au commandement; 2° Tedjini, marabout puissant, riche, chef d'un ordre très-considérable, et dont la famille avait plus de renommée que celle de l'émir; 5° Aïn-Madhi, place très-forte pour le désert et que le bey d'Oran n'avait pu prendre; 4° Laghouat, célèbre par sa richesse, le nombre de ses combattants, ses murs, son influence locale, son esprit turbulent, et par les échecs qu'y avaient éprouvés plusieurs beys turcs. — Il devait détruire ou amoindrir notablement ces causes de résistance probable. — Il commença

Digitized by Google

par se servir, à cet effet, du parti non à craindre de la famille du marabout El-Hadj-Aïssa, en nommant kalifa son chef El-Hadj-Lardi. — Il utilisa Tedjini, qui se réunit à El-Hadj-Larbi pour combattre et chasser de Laghouat Ahmet-Ben-Salem et ses adhérents.—Cela fait, il s'attaqua à Tedjini et Aïn-Madhi. L'emploi de tous ses moyens militaires et politiques amena au bout de neuf mois la destruction d'Aïn-Madhi et l'éloignement de Tedjini très-amoindri. — Il était parvenu à ramener sous sa main à Laghouat, Ahmet-Ben-Salem et ses adhérents. — Il avait remplacé le kalifa El-Hadj-Lardi, leur ennemi, par Abd-el-Baki, pour leur donner plus de confiance, et il avait choisi dans le Tell ce dernier, afin que le sentiment de la patrie ne fût pas un obstacle à ses desseins rigoureux sur Laghouat. — Il ne restait plus qu'à s'emparer d'Ahmet-Ben-Salem et de ses principaux partisans, puis à détruire Laghouat ; il voulut faire d'un seul coup ces deux graves opérations. S'il eût réussi, probablement il eût éloigné Abd-el-Baki qui serait devenu très-odieux ; il eût renommé kalifa El-Hadj-Larbi, qui se fût installé à Aïn-Madhi démantelé ; Laghouat, en partie relevée, fût devenue un ksar ordinaire. On ne peut nier qu'alors la domination de l'émir eût été à peu près assurée. — Mais l'ordre qu'il donna n'était pas en harmonie avec les moyens, et fut de plus maladroitement exécuté. La première partie du programme était à peine à moitié accomplie par l'arrestation de Ahmet-Ben-Salem, qu'un échec éclatant renversa le résultat de tant de travaux et de ruses. Tedjini avait repris confiance, Ahmet-Ben-Salem et Laghouat avaient doublé de valeur par la victoire, la haine, la prise d'un matériel important. Des quatre obstacles primitifs, les murs d'Aïn-Madhi seuls avaient disparu. L'émir était amoindri par la défaite, l'odieux de la trahison et la crainte des Français ; au coup vigoureux qui eût été nécessaire, il ne put substituer que le renouvellement d'une tentative fondée sur le parti de El-Hadj-Larbi, appuyée de peu de moyens et présentant seule quelques chances de succès, mais des chances bien faibles. — Cette tentative échoua. — Ahmet-Ben-Salem et Tedjini grandirent beaucoup. L'émir, battu par les Français, dut se résigner à renoncer à toute action directe sur la confédération de Laghouat, et à laisser accomplir la perte de son instrument El-Hadj-Larbi. — Si Abd-el-Kader reprenait sa puissance primitive, il ferait probablement peser sur Ahmet-Ben-Salem, Tedjini, Laghouat et Aïn-Madhi relevé, un châtiment d'autant plus terrible, qu'il serait exigé par la politique et la vengeance.

Cet état de choses nous est très-favorable. Notre position d'ailleurs, vis-à-vis de ce pays est toute autre que celle de l'émir, attendu qu'une colonne de 4,000 de nos soldats peut facilement prendre, détruire ou amoindrir Laghouat et Aïn-Madhi, que c'est reconnu de tous les chefs de la localité, et que le parti le plus fort, celui d'Ahmet-Ben-Salem, loin d'être un obstacle pour nous, est un moyen aussi facile à utiliser que celui d'El-Hadj-Larbi l'était pour Abd-el-Kader. Les difficultés qu'a éprouvées l'émir, et la facilité de nos opérations sur ce pays, prouvent que chacun y avait le sentiment des exigences politiques dans les deux cas.

Digitized by Google

Organisation.

Le kalifa a été reconnu à Aouéta, devant une réunion des officiers de la colonne et des chefs indigènes. Lecture a été faite de son brevet en français et en arabe, et un coup de canon a été tiré.

Yaya-Ben-Salem, frère du kalifa, est son agha à Laghouat; Djedid était et reste l'agha des Larbas.

Tous les ksars sont de temps immémorial administrés par une *géma*, composée d'autant de membres qu'il y de partis différents. Nous n'avons rien changé à cela, si ce n'est pour les deux ksars les plus importants, Ksir-el-Aïrane et Tejmout, à chacun desquels il a été nommé un hakem.

Les Larbas sont divisés en trois fractions, nommées *Ouled-Salah*, *Mâmera*, *Hadjadi*. Chacune d'elles se subdivise en deux, dites *Cheragas* et *Gharabas* (de l'est et de l'ouest), à cause de la position du terrain où elles campent dans les environs de Laghouat. Les trois fractions de Cheragas et les trois de Gharabas se réunissent et forment deux groupes qui sont ennemis et se font très-souvent la guerre. En 1843, les Cheragas seuls étaient venus dans le Tell du Tittery. Trois caïds avaient été nommés; ceux-ci s'étaient représentés à nous cette année, lors de l'expédition chez les Ouled-Naïls, et avaient été investis de nouveau. Ils voulaient administrer chacun, non-seulement sa fraction des Cheragas, mais encore celle des Gharabas. Les trois chefs de ceux-ci réclamaient vivement pour qu'on ne les plaçât pas sous les ordres de leurs ennemis. Sur l'avis du kalifa, nous avons consacré les faits accomplis et laissé à chacun le commandement qu'il avait en réalité, de sorte que les Larbas eurent six caïds. Les Ouled-Atiâla, Arazlias et Seïd-Atba reçurent leurs caïds.

Les Beni-Mezab devaient envoyer des députés à Laghouat pour traiter de leurs affaires, mais cela n'eut pas lieu. Le kalifa, à qui cette tribu est enlevée provisoirement, demanda que sa contribution, qui devait être de 40,000 boudjoux, fût réduite à 37,000; ce que je trouvai juste.

Je crois que les Beni-Mezab forment une population difficile qui ne se soumettra que par la force. Les propositions faites à Alger par leur *amin*, et tendant à faire régir ce pays par une réunion de délégués résidant à Alger, me paraissent complétement inadmissibles. Comment cette *géma* forcerait-elle à obéir des populations indépendantes les unes des autres, et toujours en guerre entre elles. Le kalifa peut agir sur leur commerce; il a déjà un parti dans le pays; il est probable qu'il réussirait à faire composer les Beni-Mezab.

Le kalifa demande aussi le ksar Tegerouna, qui est à 7 lieues Est d'Aouéta; il croit encore qu'il agirait sur les tribus El-Médébié, El-Mekhralif, Chahambas, qui se rattachent aux Beni-Mezab, et même sur les Ouled-Sahrhé, qui sont du côté de Tougourt; il reconnaît qu'il ne peut rien sur les Troudes.

Le kalifa a fait la répartition des 37,000 boudjoux entre les ksars et les

Digitized by Google

tribus. Les douars des Larbas étaient très-éloignés, cependant en huit jours tout fut payé. L'argent étant très-rare, suivant l'usage local, l'administration reçut des habillements, de l'argenterie, des bestiaux, des chameaux, des dattes, etc.; le tout tarifé très-haut par les Arabes, représenta 33,581, mais fut estimé 37,302 francs par nous. Je ne crus pas devoir me montrer trop exigeant, parce que j'avais peu de temps disponible, parce que toute cette population venant dans le Tell l'été, on était à même de lui imposer un *heussa* plus ou moins fort, selon ce qu'elle aurait déjà payé, parce que l'essentiel me parut être moins un payement qu'une épreuve de la soumission du pays; enfin parce que l'attitude hostile du Maroc, qui réagissait fortement sur ce pays, rendait plus méritoire la soumission et plus difficile la perception.

Le kalifa Ahmet-Ben-Salem présente de grandes garanties pour nous. Tous ses ksars sont à la discrétion de nos colonnes; les populations qu'il régit viennent toutes les années dans le Tell : il est positivement ennemi d'Abd-el-Kader, dont il a tué un kalifa et chassé l'autre; il a tenu, malgré les événements de l'Ouest, les engagements pris quand rien ne faisait croire à la guerre avec le Maroc; on ne peut que se louer de lui; il y aurait lieu de fortifier sa position, et je croirais bon de lui accorder :

Un traitement de 18,000 francs pour lui;
Idem de 2,500 francs pour chacun de ses deux aghas;
L'inscription de 20 cavaliers et de 200 fantassins.

Si les kalifas placés contre nos lignes ont eu des avantages analogues, on peut admettre que ces propositions ne sont pas exagérées à l'égard d'un fonctionnaire qui doit se suffire à lui-même, qui peut jouer un rôle important, et qui deviendra le point de mire de tous nos ennemis de l'Ouest.

On pourrait tirer parti du kalifa de trois façons :

1° Pour soumettre tous les pays qui au sud ou à l'ouest sont indépendants ou hostiles;

2° Pour attirer vers Alger le commerce de l'intérieur qui se dirige en grande partie vers Tunis et le Maroc;

3° Pour intimider les populations sur lesquelles s'appuie Abd-el-Kader, et même pour combattre celui-ci.

Je crois que Ben-Salem est le plus puissant des chefs à opposer à l'émir, et que, fortement organisé par nous, il l'attaquerait avec avantage, surtout avec l'appui de Tedjini, qui est très-bien avec lui, hait l'émir, et favoriserait cette guerre de son influence religieuse. La force militaire actuelle de notre kalifa est de 12 à 1500 fantassins, de 500 cavaliers, et d'une pièce de canon.

Quant au commerce de l'intérieur de l'Afrique, voici ce que nous en avons appris : 1° Laghouat et les ksars voisins sont les entrepôts du commerce fait par les Larbas avec Touggourt, les Beni-Mezab et le Tell; les Ouled-Naïl ont des ksars dans le même but. Personne dans ces tribus ou ksars ne commerce avec Tombouctou. 2° Les relations de ces environs avec

Digitized by Google

Tombouctou sont liées par les Ouled-Sidi-Chikh à l'ouest, par les Chahamkas à l'est. Les premiers vendent ce qu'ils apportent au Maroc dans le Tell d'Oran et à Laghouat; les derniers vendent aux Beni-Mezab, dont ils font presque partie. 3° On ramène de Tombouctou des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, des plumes d'autruche, du henné, etc. 4° Les Beni-Mezab dirigent en grande partie ces marchandises sur Tunis, parce que leurs communications avec ce pays sont à peu près sûres. 5° Laghouat sert de point de communication entre le Maroc et Tunis pour les caravanes des marchands et des pèlerins comme étant à la limite du grand désert. 6° Les Chahambas s'organisent de plus chaque hiver en troupes montées sur des meharis pour aller faire, de concert avec les tribus intermédiaires, des rhazias dans le sud et en ramener des esclaves noirs. 7° On peut estimer de 6,000 à 10,000 le nombre des chameaux sur lesquels les tribus du sud, qui viennent l'été vers le Tell, apportent les denrées du sud et emportent celles du Tell. 8° Les prix des marchandises dans le Tell, à Touggourt et chez les Beni-Mezab, varient ordinairement dans le rapport de 1 à 2; de sorte que le même capital se quadruple dans l'année par les deux ventes qui se font à l'est et à l'ouest. Le marché ordinaire des Beni-Mezab avec les Larbas est celui-ci : Le Beni-Mezab fournit les marchandises, le Larba les transporte sur ses chameaux, et prend la moitié des bénéfices.

Voici pour 1843 *et* 1844 *les prix courants des différents marchés.*

MARCHANDISES.		PRIX EN BOUDJOUS.			
NATURE.	UNITÉ.	A TUGGURT.	CHEZ LES BENI-MEZAB.	DANS LE TELL.	ANNÉES.
Dattes.	Le sac.	4	13	20	en 1843
Habillements.	1 haïk.	3	3	6	
Orge.	Le saâ.	12	24	8	
Blé.	*Id.*	18	36	12	
Poudre d'or.	Metkal.	»	7	9	
Souliers.	La paire.	»	1	2	
Dattes.	Le sac.	3	14	20	en 1844
Habillements.	1 haïk.	4	4 ½	9	
Orge.	Le saâ.	9	12	4	
Blé.	*Id.*	15	18	8	
Esclave.	Une belle négresse.	»	100	300	
Plumes d'autruche.	Une peau complète.	0	8	25	
Poudre de guerre.	La livre.	»	3	4	

Si Laghouat était fortement organisé et avait sous sa dépendance les Beni-Mezab et les Ouled-Sidi-Chikh, il pourrait ramener vers Alger une grande partie du commerce de l'intérieur. Il est à remarquer que c'est le point du grand désert le plus voisin d'Alger.

Digitized by Google

Il semble donc qu'il y aurait un grand intérêt à organiser fortement Laghouat : 1° pour en faire un centre d'action militaire, administrative, politique et commerciale; 2° pour couper toute communication entre l'ouest et l'est de l'Algérie sans notre concours; 3° pour placer la partie la plus hostile de l'Algérie, les tribus du sud-ouest, entre un kalifa puissant et la division d'Oran.

Dans l'état actuel des choses, les communications de Laghouat à Alger sont difficiles et peu sûres; il serait peut-être utile qu'elles fussent en entier sous l'autorité du chef de Médéah, en mettant sous son commandement au moins la partie est du Gebel-Amour.

La position du kalifa doit dépendre du but qu'on se proposera. Si l'on ne veut que régir le pays qu'il a, les propositions faites suffisent; si l'on veut amener le commerce de l'intérieur à Alger, il faut lui donner les Beni-Mezab, et peut-être les Ouled-Sidi-Chikh au sud, puis au nord la partie est du Gebel-Amour pour assurer ses communications avec nous. Si l'on veut en faire l'antagoniste d'Abd-el-Kader, il y aurait lieu de donner une nouvelle addition de force à ses moyens d'action; dans ce dernier cas, il conviendrait d'avoir entre Laghouat et Boghar un poste, qui ne pourrait être mieux placé qu'à Souagui, à 20 lieues au sud de Boghar. Ce lieu, non-seulement est le plus beau de tout le désert, mais serait très-recherché dans tout pays; il y a des eaux abondantes venant de sources élevées et qui fournissent des irrigations déjà toutes faites sur un terrain très-considérable; on y recueillerait une quantité immense de céréales; les fourrages y sont en quantités énormes et de la meilleure qualité. Le pays paraît sain. Si un poste y était établi, inévitablement les ksars détruits se relèveraient et il y aurait là un centre de population. On réagirait ainsi sur tout le sud, l'est et l'ouest.

Quand je partis, il restait encore à payer par les divers ksars et tribus 3,419 boudjous: c'était à peu près le dixième des 33,581 boudjous payés; il fut convenu que le kalifa les ferait percevoir et que cette somme serait partagée entre les chefs, ainsi que cela se pratique dans le Tell, à titre de leur achour et comme salaire de leurs services.

La somme de 1,000 boudjous provenant des blés de Boudrine sera payée ultérieurement et en dehors de ces comptes.

La contribution totale que prélève l'émir sur le kalifalik de Laghouat, lors du siége d'Aïn-Madhi, fut fixée à 30,000 boudjous, y compris les 11,000 qu'il extorqua à Aïn-Madhi; elle fut payée aussi, non en argent, mais, selon l'usage, en burnous, haïks, argenterie, etc.

Ces populations reconnaissaient, du temps des Turcs, trois impositions envers les maîtres du Tell : 1° les ksars seuls payaient une légère redevance annuelle; 2° chaque population qui venait dans le Tell payait un heussa variable, mais toujours considérable; 3° des contributions particulières étaient prélevées par les colonnes qui venaient dans le pays; elles s'appelaient *difa*, et variaient avec la force de la troupe et les circonstances du moment : les 33,581 boudjous qui nous ont été remis sont notre difa, mais

Digitized by Google

ne peuvent pas servir de base pour l'imposition annuelle; celle-ci, d'après l'avis du kalifa, pourrait être réglée ainsi provisoirement :

KSARS.	Tejmout,	400	boudjous.	11,700 boudjous.
	Aoueta,	300	*id.*	
	Assafia,	300	*id.*	
	Ksir-el-Aïran,	500	*id.*	
	Laghouat,	1,000	*id.*	
	Aïn-Madhi,	500	*id.*	
TRIBUS.	Larbas — Mamera,	2,000	*id.*	
	Larbas — Ouled-Sala,	2,000	*id.*	
	Larbas — El-Hadj-Hadj,	1,200	*id.*	
	Ouled-Sidi-Attala,	1,000	*id.*	
	Arazlias,	1,500	*id.*	
	Seïd-Atbas,	1,000	*id.*	

Question des chameaux.

Peu après mon arrivée à Médéah, je fus chargé d'organiser une colonne montée sur des mulets, à l'instar de celle qu'avait dirigée M. le colonel Yussuf. Je fus frappé de l'inconvénient de l'emploi des mulets dans le désert pour une expédition de trente jours, car la simple ration d'orge à 4 kilos constituait pour chaque mulet une charge de 120 kilos, qui le rendait impropre à rien porter d'ailleurs. Je pensai que le chameau était préférable. Dès qu'on devait opérer souvent dans le désert, la bête de somme du désert devait être utilisée, parce qu'elle n'a pas besoin d'orge, parce que l'herbe du désert lui suffit, parce qu'elle peut se passer longtemps d'eau, parce que le prix en est le quart de celui du mulet, et parce que les mulets commencent à devenir rares, tandis qu'il y a un nombre immense de chameaux. Je fus autorisé à tenter des essais; on pouvait désirer se servir du chameau comme bête de somme, ou pour transporter rapidement de l'infanterie, mais la base indispensable était de connaître le chameau, ses mœurs, son hygiène, la manière de le bâter, de le charger, etc. C'était par là qu'il fallait commencer, d'autant plus que ces essais devaient coûter assez cher et qu'il fallait mettre ce service à même de se défrayer lui-même par la seule ressource du prix des transports. Par suite, une seule des deux questions a été résolue, celle des transports; l'autre reste entière, mais ne présente aucune difficulté.

Dans cette expédition, où nous avions 277 chameaux appartenant à l'État et conduits par des soldats d'infanterie, les résultats obtenus en faits acquis sont ceux-ci :

1° Nos chameaux étaient mieux chargés et en meilleur état que ceux des Arabes.

2° Notre équipage a perdu moins de chameaux que la réquisition (2 seulement).

Digitized by Google

3° Chaque chameau requis étant payé 3 francs 50 cent. par jour, a coûté à l'État un loyer représentant une fois et demi sa valeur. Chacun de nos chameaux a donc économisé à l'État une fois et demi sa valeur.

4° Le convoi de chameaux dans la marche habituelle a une allure moins vive que celle de l'infanterie, parce que ces animaux mangent en chemin; mais, comme ils ne font pas de halte, ils arrivent aussitôt qu'elle à l'étape. Si l'on veut presser le chameau et ne pas le laisser manger en route, il fait dans le même temps un tiers de chemin de plus que l'infanterie.

5° On peut compter sur notre équipage dans son état actuel pour tout service de transport.

6° Pour qu'il n'y ait pas de retard au départ le matin, il faut un homme pour charger deux chameaux, mais un homme suffit pour conduire une douzaine de chameaux; par suite, presque tous les soldats de l'équipage formèrent une troupe sans sac marchant en dehors du convoi et le protégeant. Cet avantage est très-précieux.

7° Il est très-facile de se tenir sur le chameau. Ceux qui étaient déchargés servaient à monter les soldats fatigués; il y a eu ainsi jusqu'à 60 soldats montés qui s'en trouvaient bien.

8° Le chameau ne donne à celui qui le monte ni nausée ni le mal de mer.

Méharis.

J'avais beaucoup entendu parler des méharis du grand désert. Ils font, dit-on, 50, 60 et même 100 lieues en un jour. Il était intéressant de s'en procurer, non-seulement comme animal curieux à connaître, mais encore pour l'utiliser par des courriers. Nous en avons reçu trois du kalifa, des Larbas et des Ouled-Naïl. Les Larbas, cet hiver, en ont pris dix-sept à un parti de Troudes, qui ayant pillé un de leurs douars, fut poursuivi, atteint et détruit. Le méhari n'est peut-être pas un animal à part; il paraît être au chameau ordinaire ce qu'un cheval de course est à un cheval de trait. Sa bosse est très-exiguë et dépourvue de graisse. Il montre plus de vigueur et de vivacité que les autres; son allure habituelle est le trot, il peut le tenir pendant un jour entier; ce trot est comme le grand trot d'un bon cheval; quand le terrain n'est pas net, le méhari ne trotte pas bien.

Le méhari des Ouled-Naïl avait été acheté chez les Chahambas; il était garni de la bride, qui agit sur une narine et sur le chanfrein, puis de la selle qui se pose en avant de la bosse sur le garrot; l'homme s'y assied, et ses jambes s'appuient sur le col de l'animal.

Résumé.

En résumé :

1° Notre colonne a fait l'expédition de Laghouat sans aucune perte en hommes, chevaux ni mulets, sans avoir plus de malades qu'en garnison, quoique dans le trajet de 170 lieues qu'elle a parcourues en trente-deux

Digitized by Google

jours, elle ait eu à lutter contre la pluie, le froid, les chaleurs, les sables, la soif, et les mauvaises eaux ; elle a laissé dans tout le pays une impression très-favorable ; sa discipline a été exemplaire ; tous les courriers d'Alger sont arrivés ; hommes et animaux sont arrivés en bon état à Tiaret.

2° Le pays a été organisé ; l'administration y fonctionne bien ; la preuve en est dans l'impôt recueilli en huit jours, malgré la guerre du Maroc.

3° L'opération faite, permet ou de régir simplement le pays soumis, ou d'en faire un centre d'action pour attirer à Alger le commerce de l'intérieur, ou encore de combattre Abd-el-Kader et les tribus voisines du Maroc.

4° Le kalifa a tenu ses engagements ; il n'a pas été tiré un seul coup de fusil contre nous ; ses populations ont montré la plus grande soumission, quoique la guerre que nous déclarait le Maroc ait dû avoir une influence très-contraire à nos intérêts ; c'est un homme très-puissant par lui-même, d'une origine très-ancienne, jouissant d'une haute considération, très-capable, tenant à sa parole, et qui pourra être très-utile : il offre comme garanties ses ksars que nous pouvons ruiner, la nécessité de venir dans le Tell, et les affronts graves qu'il a faits à Abd-el-Kader.

5° Il me paraît utile de lui donner un traitement et une troupe indigène soldée.

6° Si l'on veut placer un poste entre le grand désert et Boghar, Souagui est le lieu le plus convenable. Ce poste serait avantageux à toutes nos tribus du désert, qui prospéreraient sous sa protection.

7° Notre équipage de dromadaires a complétement et notoirement réussi dans cette course. Il a mieux fait le service que la réquisition. Ses chameaux étaient en meilleur état. Il peut dès à présent assurer un service de transport.

8° Ce qui m'a paru remarquable dans cette opération, dont le siége était si loin de nos postes, est d'abord la crainte imprimée par nos troupes, ensuite la confiance qu'inspiraient notre discipline et notre parole, enfin et surtout la conviction générale de notre supériorité, de la sagesse de notre administration et de l'avantage qu'il y avait à se rallier à nous. Ces sentiments résultaient de la manière adoptée dans les derniers temps pour faire la guerre, de la prospérité des tribus, qui se sont successivement soumises à nous, et des désordres patents qui règnent chez les populations encore hostiles. Cet état de l'opinion publique a fait notre force et devra nous donner de grands résultats ultérieurs.

Je ne terminerai pas sans exprimer combien j'ai eu lieu d'être satisfait de toutes les troupes sous mes ordres ; tous ces corps, déjà anciens en Afrique, avaient la conscience de la puissance militaire résidant en leur expérience et leur valeur éprouvée. Mais le même sentiment du bien du service, qui eût fait briller leur ardeur s'il eût fallu combattre, les a fait se résigner à ne lutter que contre les difficultés des marches et du climat. Si l'ordre et la discipline ont évité toutes pertes et maintenu la colonne presque en aussi bon état au retour qu'au départ, je ne puis l'attribuer qu'au concours zélé,

Digitized by Google

ferme et éclairé, que j'ai trouvé chez tous les officiers, et principalement chez MM. les chefs de corps et de service.

Le général commandant la subdivision de Médéah,
MAREY.

PRÉDICTIONS

FAITES, IL Y A CENT TRENTE ANS,

PAR LE MARABOUT DE LAGHOUAT EL-HADJ-AISSA.

(Ces passages sont extraits du livre en vers qu'il a laissé.)

PREMIER PASSAGE.

Préparez pour les chrétiens leur repas du matin et leur repas du soir.
Car, je le jure par le péché, ils viennent à Oued-el-Heumar.
La joie brille dans les yeux de leurs femmes.
Leurs soldats allument leurs feux sur nos rochers.
Ils retournent ensuite dans leur magnifique cité, dans leurs demeures brillantes.
La verte Tunis verra de son côté les enfants de l'Espagne.
Levez-vous, et voyez dans un nuage de poussière briller mille étendards.
Ce sont les chrétiens sortis d'Alger, et qui se dirigent sur l'Oued-el-Heumar.
Vous qui entendez mes paroles, ne dites pas :
Nous ne sommes pas près de voir ces choses;
Car je les ai vues. Je les vois de mes deux yeux.
Alger devient la plus magnifique des cités;
Elle rejette de son sein les fidèles,
Et se remplit de chrétiens qui viennent en foule de l'autre côté de la mer.
Malheur à cette magnifique cité ! Alger se remplit de chrétiens.
Les mosquées des musulmans sont abandonnées pour les temples des infidèles.

Le sommeil du Turc a été troublé.
Il a été vaincu. Son règne est passé.
Il a comblé la mesure de ses injustices.
Rien ne résiste à la puissance de Dieu.
Alger était défendue par de braves guerriers.
La puissance des Turcs semblait augmenter avec leurs crimes.
Ils étaient adonnés à tous les vices;
Ils abusaient des hommes, des femmes et du vin.
Ils oubliaient leur croyance et négligeaient tous leurs devoirs.
Une armée de chrétiens protégés de Dieu s'avance vers nous.
Ils sont partout vainqueurs, rien ne peut les arrêter un instant.
Les Turcs sont humiliés. Leurs fautes les ont précipités dans l'abîme.
Leurs femmes mêmes sont abandonnées sans protection.
La puissance des chrétiens n'aura pas de limites.

Alger, la superbe Alger, a été pendant près de 300 ans soumise à la tyrannie des Turcs.
La puissance des Turcs s'étendait à une année de marche.
Leur renommée s'était répandue dans tous les empires au delà des mers.
Alger, mettant sa confiance en Dieu, attendait un meilleur avenir.

Digitized by Google

DEUXIÈME PASSAGE.

Tout ce qui arrivera est écrit.
Quand tu verras approcher le jour du jugement, sois sans crainte.
Ne demande pas ce que fera Dieu. Tu ne dois pas le savoir.
L'ange Tedzel viendra, n'en doute pas.
Il viendra après avoir franchi l'immensité de l'espace.
Toutes les oreilles entendront ses paroles.
Le soleil se lèvera du côté du couchant.
La porte du bien sera fermée, le mal seul se répandra.
Le règne des Turcs est passé.
A Alger il ne reste plus de croyants.
Malheur à son beau port!
Malheur à ses murailles!
Malheur à la glorieuse cité! Malheur à ses maîtres!
C'est aujourd'hui comme s'ils ne t'avaient jamais possédée.
Tu es devenue la demeure des chrétiens.
Ils ont chassé la religion et ses défenseurs.
Ils ont détruit tes maisons, tes bains, tes jardins.
C'est en vain qu'autrefois tes vaisseaux couvraient les mers.
Malheur à tes braves corsaires qui faisaient fuir devant eux les enfants de l'Espagne.
Chacun d'eux ramenait au port un vaisseau chargé d'esclaves,
Et un autre vaisseau chargé de grands, faits prisonniers.
Telle est la volonté de Dieu, louange à Dieu! Ce qu'il fait est en dehors de nous.

TROISIÈME PASSAGE.

Une armée innombrable arrive.
Le Français et l'Espagnol traversent la mer.
Malheur aux Turcs! Leur gloire est obscurcie.
Ils étaient souverains du monde,
Mais, n'en doutez pas, les chrétiens arrivent.
A l'aspect de leurs mille étendards,
Alger deviendra déserte.
L'armée des chrétiens grossira, et rien ne lui résistera.
Les mosquées seront abandonnées.
La paix règne dans le pays des chrétiens.
Ils ne sont plus inquiétés. Ils n'ont plus à craindre les corsaires,
Qui répandaient la terreur chez eux,
Qui fondaient sur leurs pays et revenaient en ramenant leurs filles en esclavage,
Car les capitaines de ces corsaires étaient braves.
Tout ce qui arrive à Alger arrive par la volonté de Dieu.

QUATRIÈME PASSAGE.

Alger tombe au pouvoir des chrétiens.
Dieu n'a pas permis que son empire durât.
La religion des fidèles est morte à Alger,
A Alger, qui jusque-là était l'obstacle où s'arrêtaient les efforts des ennemis.
Mes yeux ont vu, j'atteste ce qu'ont vu mes yeux.
La France vient faire la récolte dans nos champs.
L'armée des chrétiens s'avance avec de grandes forces,

Digitized by Google

Pour chasser les habitants d'Alger.
Ils entrent par force. Les riches sont dépouillés.
Les Turcs ont perdu leur puissance.
A Alger on adore les idoles,
Après avoir adoré le livre et la vraie religion.
Telle est la volonté de Dieu! Louange à lui! Ce qu'il fait est au-dessus de notre portée.
Dieu a tout fait lui seul. Personne ne l'a aidé.
A l'homme il n'appartient que de le louer.
Les conseils de Dieu sont inébranlables comme les montagnes.
Seul il a la puissance sur tous les hommes : et sa puissance est juste.
Il n'a pas de ministres, il n'a pas d'associés.

OCÉANIE (1).

I. — ARCHIPEL DE TONGA OU DES AMIS : ÎLE TONGA-TABOU. — II. ÎLES FOUTOUNA ET ALLOFA. — III. NOUVELLE-ZÉLANDE : ÎLE TAWAÏ-POUNAMOU.

I.— Tonga-Tabou.

(Nous avons déjà donné, dans le IXe Cahier de la *Revue de l'Orient*, tome 3, page 1 et suivantes, des détails sur l'archipel de Tonga; ceux qui suivent sont extraits d'une lettre du père Grange, missionnaire de la Société de Marie.)

L'archipel de Tonga fut aperçu, il y a deux cents ans, par le Hollandais Tasman, qui n'y aborda pas. Cent trente ans plus tard (il y a soixante et dix ans), les insulaires virent, pour la première fois, un navire qu'ils prirent pour une île flottante, et nommèrent *planche du ciel* (*papa langui*), nom qu'aujourd'hui ils donnent indistinctement à tout ce qui est étranger. Ce navire était commandé par le capitaine Cook.

L'île de *Tonga-Tabou* est située par le 178° de longitude occidentale, et le 21° parallèle-sud. C'est une terre entièrement plate; point de ruisseaux, point de sources jaillissantes. Sa plus grande hauteur n'excède pas 30 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous pourrions craindre, chaque instant, d'être submergés, si nous ne savions pas que celui qui a creusé l'Océan lui a dit : «Tu viendras jusqu'ici, et tu briseras contre ce grain de sable «l'orgueil de tes flots.» La plus grande longueur de l'île est de 8 lieues, et sa largeur ne dépasse pas 4 lieues. Tonga-Tabou est entourée d'une

(1) Les renseignements que nous publions sont dus à la correspondance de ces dignes missionnaires apostoliques, exilés volontaires aux antipodes de la France, qui répandent chez les peuplades de l'Océanie, avec les vérités consolantes de la foi catholique, la sympathie et l'affection pour notre caractère national.

Digitized by Google

quarantaine d'îlots, tous plus élevés que cette île, et qui semblent exécuter une danse au milieu du perpétuel balancement des vagues. Le terrain, à peu près sans pierres, est d'une grande fertilité. L'île est bien boisée ; quoiqu'elle ait peu de grands arbres, il en est cependant quelques-uns d'une prodigieuse grosseur : j'en ai mesuré un qui avait 56 pieds de circonférence.

La population de Tonga-Tabou est d'environ 15,000 âmes ; ajoutez-y le même chiffre pour les sept autres îles qui sont habitées, et vous aurez un total de 30,000 âmes pour tout l'archipel, et non pas de 200,000, comme je le lis dans presque toutes les géographies.

Je vais vous faire connaître en peu de mots le peuple qui nous est confié. — Sa nourriture consiste en bananes, ignames et fruits à pain ; le coco et le kava forment la boisson ordinaire. Le bananier croît annuellement et très-vite ; il produit une seule grappe où l'on compte jusqu'à cent cinquante fruits, aussi gros que vos plus belles figues de France. Aussitôt que le fruit est mûr, la plante meurt, et se trouve bientôt remplacée par un nouvel arbre qui sort de sa tige. Ses feuilles, longues de 6 pieds et larges de 3, servent aux insulaires de plats et de table. La banane est d'un bon goût, mais peu nourrissante.

L'igname, qui fait le principal aliment des naturels, est une grosse racine, pesant de 10 à 50 livres, assez semblable pour la saveur à nos pommes de terre.

L'arbre à pain, qui a quelque rapport avec les gros noyers de France, porte un fruit de 4 à 5 livres, qui est d'un très-bon goût lorsqu'il est cuit au four.

Le cocotier, admirablement placé par la Providence dans ces îles basses et peu arrosées, donne continuellement des fruits dont la chair n'est pas à dédaigner, et qui contiennent trois à quatre verres d'une eau très-agréable à boire. Cette chair, broyée, produit aussi une huile abondante, dont les indigènes font usage pour apprêter leurs mets et s'oindre le corps. Il serait trop long d'énumérer tous les avantages du cocotier ; il suffit de dire qu'il pourrait servir à nourrir, habiller et loger les naturels.

Le kava est une plante assez semblable, pour l'extérieur, à l'hortensia, mais beaucoup plus grande. Nos insulaires en mâchent la racine, puis la délayent dans de l'eau qu'ils boivent ensuite avec délices.

Les Européens partagent peu leur enthousiasme pour cette liqueur, soit à cause de son âpreté, soit à cause de sa préparation dégoûtante ; mais le missionnaire ne pourrait s'en abstenir sans nuire à la confiance que demandent ses travaux. J'en ai pris jusqu'à dix fois par jour.

Tonga-Tabou possède aussi des orangers et des citronniers aussi forts que les noyers d'Europe. Le cotonnier et la canne à sucre y croissent parfaitement bien. Mais le fruit qui me paraît mériter une mention honorable, bien qu'il soit peu estimé des naturels, est l'ananas, grosse fraise épanouie sur une tige épineuse, pesant jusqu'à 3 livres, et surpassant autant par sa qualité que par sa grosseur les fraises de France. C'est le seul fruit parfaitement bon que j'aie mangé dans ces îles.

Digitized by Google

J'y ai introduit la vigne et le figuier, qui doivent bien réussir. En onze mois la vigne a poussé des sarments de 30 pieds de long. Les figuiers nous ont déjà donné deux fois d'excellentes figues, et la troisième récolte commence à paraître. Parmi les différents arbustes que j'ai apportés, la rose, la balsamine et le géranium ont seuls réussi.

Nous avons quelques animaux domestiques, tels que le chien, le chat, le porc, les poules, canards, dindes et pigeons. J'ai amené de Sydney des brebis qui prospèrent. Tonga a beaucoup de rats et de lézards, mais point d'animaux venimeux.

Les naturels de Tonga ne diffèrent guère des Européens pour la taille, les traits et la couleur; ils sont un peu basanés, ce qu'on doit attribuer à la température très-élevée du climat : il est assez difficile d'avoir le teint bien frais avec 30 degrés (Réaumur) de chaleur, pendant quatre à cinq mois de l'année. Ici, comme en France, je me trouve dans la classe des hautes tailles; on voit cependant moins de petits hommes qu'en Europe. Si nos insulaires n'ont pas la stature élevée que je leur trouve dans les relations des voyages, ils ne possèdent pas davantage la vigueur qu'on se plaît à leur attribuer; il en est peu qui n'aient quelques plaies existantes ou cicatrisées, et plus de la moitié d'entre eux meurt poitrinaire. Outre leur mauvaise nourriture, beaucoup d'autres raisons contribuent à cet état de faiblesse, sans parler de leurs excès en tous genres.

Si les voyageurs qui ont tant vanté leur propreté avaient été obligés de vivre seulement quinze jours avec eux, ils auraient, je pense, changé de langage. Sans doute ils ne les ont vus que dans leurs fêtes. Oh! alors, ces insulaires sont parés avec autant de recherche que peut le permettre une agreste pauvreté; ils savent tirer parti, dans l'intérêt de leur coquetterie, de tout ce que leur fournissent l'industrie et la nature. Hors de là, ils ont une malpropreté dégoutante.

Au reste, on peut dire qu'ils sont beaux, intelligents, toujours gais; les Français sans éducation sont moins polis et surtout moins hospitaliers: aussi, je crois qu'ils sont bien loin de mériter, sous ce rapport, le nom de *sauvages* qu'on leur donne. Se rencontrent-ils, ils s'offrent leurs amitiés (*tsi ola ofa*, mon amitié); s'ils portent quelque chose qu'ils puissent donner, comme du kava ou des fruits, ce serait une grande malhonnêteté de ne pas l'offrir. N'ont-ils rien, ils en font mille excuses. Les subalternes s'asseyent à terre pour parler à leurs supérieurs. Allez-vous dans une case, c'est le gracieux salut *tsi ola ofa*, puis des remerciments pour votre visite, des félicitations sur votre santé, et, tout en vous présentant le kava, ils s'excusent de n'avoir rien à vous offrir. Si vous ne demeurez pas assez longtemps pour qu'ils puissent vous préparer des aliments, ils se confondent en regrets de n'avoir pas prévu votre arrivée. Dans les visites de cérémonie, outre le kava, qui est de rigueur, ils se font mutuellement des présents; ils ne savent jamais rien refuser de ce qu'on leur demande. Dans les rapports particuliers que nous avons avec eux, ils ont en général la même civilité à notre égard.

Les hommes et les femmes ont les cheveux courts, et les enfants des deux

Digitized by Google

sexes portent jusqu'à l'âge de douze ans une espèce de tonsure, faite au rasoir ou au moyen d'une dent de requin ; c'est un triangle qui a sa base sur le front, et son sommet à la partie inférieure du derrière de la tête, laissant de chaque côté un toupet bien frisé qui leur donne un air tout à fait gentil. Ils naissent aussi blancs qu'en Europe; ce n'est qu'insensiblement qu'ils se cuivrent. Les hommes faits sont tatoués depuis les genoux jusqu'à la ceinture; ce tatouage est pour eux l'époque d'une fête. Ils ont peu de barbe et ils se rasent souvent. Les femmes portent les mêmes habillements que les hommes; ils consistent en *tapas* ou étoffes faites avec des écorces d'arbre, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'au genou.

Il serait difficile de dire quel est le vice dominant des naturels; l'orgueil, l'immoralité, la paresse, marchent de pair. Dans les rapports avec les blancs, ils sont assez peu respectueux; ils affectent même une espèce de mépris, et je serais presque porté à croire que ce mépris, ils l'ont dans le cœur, et que les marques particulières d'amitié qu'ils donnent quelquefois sont intéressées. A leurs yeux, aucun peuple sur la terre n'est digne de s'asseoir auprès d'un kanak de Tonga. Le kanak seul sait quelque chose. De même qu'autrefois, qui n'était pas Grec ou Romain était considéré comme barbare; ainsi, d'après les idées de nos insulaires, celui qui n'est pas de l'*Ile-Sacrée* (de *Tonga-Tabou*) est ignorant et esclave. Si le roi de France venait à Tonga, on lui donnerait sans doute de grandes marques de respect, moins toutefois qu'un roi et aux principaux chefs indigènes; le dernier esclave de Tonga se croirait d'origine plus noble que lui. Quant à la moralité, n'en parlons pas; le vice, ici, n'a aucun secret, même pour les enfants.

La paresse semble être le défaut de prédilection des naturels de Tonga. Ils ne font d'autre travail que celui dont ils ne peuvent se dispenser. Hors les jours de fêtes, ils mangent très-peu; de sorte que la nourriture d'un homme, en France, suffirait ici abondamment pour dix personnes. Ils souffrent, mais pour eux mille fois mieux vaut souffrir la faim que supporter la fatigue. Il en advient que nous sommes réduits à faire de temps en temps bien des jeûnes forcés.

Les naturels de Tonga ne sont point grossièrement idolâtres; les esprits seuls reçoivent leurs adorations, et, comme les païens de l'ancien monde, ils débitent à leur sujet mille contes absurdes. Le plus grand de leurs dieux est *Maoui*, qui, de temps immémorial, pêcha Tonga dans l'Océan. On conserve encore, disent-ils, l'hameçon qui servit à tirer l'île du fond des mers. Mais ceux qui en ont la garde ont soin de dire que le premier qui le verra sera frappé de mort. La vue n'en est permise qu'au roi seul, enfant bien-aimé de Maoui.

Lorsque nous les interrogeons sur l'origine de leurs divinités, ils balbutient quelques mots, puis finissent par dire : « Nous n'en savons rien, nous faisons comme nos pères. » Toujours est-il certain que les objets de leur culte sont des esprits méchants, qu'ils craignent beaucoup, mais qu'ils n'aiment pas. Ces dieux habitent dans les grands chefs et dans les vieilles femmes. Nos insulaires sont aussi esclaves de mille superstitions : toucher un bâton placé à

Digitized by Google

l'entrée d'une plantation de bananiers ou de cannes à sucre, est un crime que les esprits punissent de mort. Personne, s'il n'est grand chef ou ami des dieux, ne peut manger une tortue ou tout autre objet estimé dans le pays. Cependant ces idées s'en vont, et les jeunes gens surtout les méprisent. Les vieillards seuls font résistance. «Les dieux que les missionnaires nous annon-«cent, disent-ils, sont bons sans doute, mais les nôtres ne le sont pas moins, «puisque ce sont eux qui font croître les ignames, les cocos, et surtout le kava. «Tenons bon; il faut au moins que la moitié de l'île reste fidèle à nos anciens «dieux, autrement ils se vengeraient de notre abandon par notre perte.»

Les habitants de Tonga tiennent à honneur d'avoir un grand nombre d'enfants, et ils les élèvent avec une tendre sollicitude jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. A cette époque, ils les abandonnent; aussi les jeunes gens n'ont-ils aucun respect pour leurs parents. Néanmoins, bien différents des Nouveaux-Zélandais, qui exposent leurs infirmes en plein air et les délaissent, nos insulaires ont recours à tous les moyens imaginables pour obtenir leur guérison; le malade est bien logé, sa nourriture préparée avec soin; on fait pour sa santé des vœux et des prières. Si un grand chef est alité, on coupe des doigts à plusieurs personnes, quelquefois même on en immole pour apaiser la *divinité malfaisante qui dévore les malades tout vivants.*

Rien n'égale le soin qu'ils prennent de la sépulture des morts. Dès qu'un naturel a rendu le dernier soupir, les voisins en sont informés, et à l'instant toutes les femmes viennent pleurer autour du corps.— Ici, jamais les hommes ne pleurent. — On garde le cadavre un ou deux jours, pendant lesquels on s'occupe à ériger son tombeau près de la demeure des parents. La maison sépulcrale est belle, bâtie sur une éminence, entourée d'une palissade de bambous; l'enceinte est plantée de toutes sortes d'arbustes odoriférants, et surtout d'immortelles. Enfin le monument est couvert d'un toit artistement travaillé. Pour le tombeau des rois ou des plus grands chefs, on va chercher des pierres colossales dans les îles lointaines. J'en ai vu une qui a 24 pieds de long sur 8 de large, et 18 pouces au moins d'épaisseur. L'un de ces tombeaux a été construit par les gens de Wallis, qui ont apporté des blocs énormes dans d'immenses pirogues. C'est prodigieux pour ces peuples.

Nos insulaires n'ont aucune forme régulière d'administrer la justice. La volonté bizarre d'un tyran, qui ne pense à faire respecter l'ordre que lorsqu'il y est personnellement intéressé, est l'unique et souveraine loi. J'ai vu des hommes en tuer d'autres sans que personne se soit le moins du monde inquiété de venger le crime.

Il n'y a pas de despote plus redouté que le roi de Tonga. Lorsqu'il commande, chacun s'empresse de lui obéir : veut-il faire mourir quelqu'un de ses sujets, il n'a qu'à l'envoyer chercher; la victime contre laquelle est décerné ce mandat d'amener ne cherche pas à prendre la fuite, lors même qu'elle connaîtrait le motif de son appel. Aussitôt que le roi se lève, c'est à qui aura l'honneur de lui baiser les pieds. Ouvre-t-il la bouche, chacun écoute avec une respectueuse attention; et ses paroles fussent-elles autant de sot-

Digitized by Google

tises, tout le monde de répondre : «C'est la vérité, *boe!*» Ce régime d'esclavage apporte un grand obstacle à la conversion du peuple, parce que les chefs ont en général de fortes raisons pour demeurer dans l'infidélité, et que les sujets sont peu hardis à prendre l'initiative.

A Tonga la cuisine est toujours en commun ; c'est assez d'apercevoir la fumée d'un banquet pour avoir droit d'y prendre place. Quelqu'un prépare-t-il un mets, tout le quartier en est informé, et il est de bon ton que celui-là seul qui l'a apprêté n'en goûte point. Si l'on veut faire cadeau d'un porc ou d'un autre animal, on vous le donne, on le tue, on le mange; il ne vous reste que l'honneur de régaler vos voisins. J'ai parlé de l'empressement des naturels à offrir des fruits aux personnes qu'ils rencontrent sur leur route; cette politesse, cette communauté de biens, qui paraît si belle au premier abord, est loin d'être utile en réalité. Qu'en arrive-t-il? chacun compte sur son voisin, et personne ne pense à se pourvoir de ce qui lui est nécessaire. Ainsi, les kanaks vivent dans une funeste oisiveté, et meurent souvent de faim, dans une île si féconde, qu'un seul jour de travail par semaine suffirait à un père de famille pour vivre dans l'abondance avec tous ses enfants.

Nos insulaires bâtissent avec assez d'élégance; leurs maisons sont de forme elliptique, disposées à peu près comme un vaste parapluie, et ouvertes à tous les vents, ce qui est un avantage dans les grandes chaleurs. Elles sont assez élevées, et, pour l'ordinaire, d'une grande propreté à l'extérieur. Je ne pense pas qu'un bon ouvrier européen, avec une simple hache comme nos indigènes, pût travailler avec autant d'adresse, je dirais même d'élégance, la charpente et les colonnes qui soutiennent leurs cases. Les insulaires excellent surtout à les revêtir de tresses, dont ils forment un tissu de diverses couleurs, représentant des figures de la plus étonnante régularité. Ces tresses sont une espèce de ficelle plate, qui leur sert à lier les bois et leur tient lieu de clous. Leurs embarcations ou pirogues sont d'une beauté à ravir d'admiration les Européens eux-mêmes. J'en ai vu qui avaient 150 pieds de long; elles étaient ornées de brillants coquillages et de plumes des plus beaux oiseaux du pays; les insulaires savent aussi très-bien confectionner les voiles et les cordages. Montés sur ces petits navires, ils font quelquefois jusqu'à 300 lieues, sans autre boussole que les astres.

Pendant les dernières années, des guerres de religion avaient divisé et armé les unes contre les autres les diverses tribus de Tonga. Les adeptes des ministres protestants voulaient propager leur foi avec les armes parmi leurs compatriotes rebelles, qu'ils appelaient le *parti du diable*. Alors les deux camps se sont construit des forts pour se mettre à l'abri des surprises, et ils s'y retirent encore pendant la guerre; en temps de paix ils habitent des villages qui sont aux environs.

Tonga compte quatre redoutes principales : *Bea*, où nous résidons, est la mieux fortifiée; aussi est-elle réputée presque imprenable. Des Européens nous assurent qu'elle a renfermé jusqu'à 5,000 hommes; je crois le nombre exagéré, mais 2 à 3,000 pourraient y habiter à l'aise. Elle est divi-

Digitized by Google

sée en compartiments par de jolies haies de roseaux, et ces divers compartiments, où sont groupées les maisons, forment des rues qui se croisent en tous sens et donnent à ce camp l'aspect d'une petite ville.

Bea a soutenu un siége il y a trois ans. Une tribu gagnée au protestantisme, qui tentait depuis plusieurs années, mais toujours en vain, de faire embrasser sa croyance à la peuplade infidèle qui nous donne l'hospitalité, décida que ces endurcis se convertiraient, ou qu'ils expieraient leur obstination par la mort. Le ministre anglais qui dirigeait cette affaire fit entrer dans ses vues un commodore de sa nation, dont le navire était en rade. On vint donc assiéger la place en forme : le *parti du diable* se mit en état de défense, et il fut heureux. Le commodore Trotter fut tué avec onze des siens et beaucoup d'insulaires; mais il ne périt personne du côté des infidèles, qui restèrent maîtres de trois pièces de canon.

Dernièrement, un capitaine anglais est venu réclamer ces trois pièces; il les exigeait avec un ton de hauteur, offrant toutefois une récompense aux vainqueurs, et il ajoutait qu'ils pourraient avoir à se repentir s'ils n'accédaient pas à sa demande. Alors un des chefs, après avoir pris l'avis des autres : «Vous êtes venus nous attaquer chez nous, lorsque nous jouissions de «la paix la plus profonde; nous n'avons fait que nous défendre, alors que «nous aurions eu des raisons pour attaquer. Les canons que nous avons pris «nous appartiennent d'après les lois du pays; nous pourrions donc les garder «et nous en servir contre vous. Mais, afin de vous montrer que nous ne vous «craignons pas, nous vous les rendons. Pour les vendre, nous ne le voulons «pas; c'est au péril de notre vie, au péril de la vie de nos femmes et de nos «enfants que nous les avons conquis; il n'y a pas de prix pour cela. Prenez-«les et allez-vous-en.»

Quoique le pays ne parle guère à l'imagination, à cause de sa monotonie et de son peu d'étendue, les habitants de Tonga ne sont pas cependant tout à fait étrangers à la poésie. Ils composent eux-mêmes des chansons qu'ils savent rendre tristes ou joyeuses selon la circonstance. Lorsqu'un convoi de pirogues part pour une île lointaine, grand nombre d'indigènes accompagnent leurs frères sur le rivage; puis, au moment où les voyageurs mettent à la voile, deux ou trois cents personnes entonnent ce chant mélancolique et harmonieux : «Où vas-tu, jeune et imprudent oiseau, où vas-tu? Pourquoi t'abandonner aux caprices des flots et des ondes trompeuses? Tu ne «pourras plus désormais étancher ta soif dans le creux du bambou ou dans «l'épaisse écorce du cocotier. Le bananier, de ses larges feuilles, ne te défendra plus des ardeurs du soleil; tu n'auras plus pour abri les ailes de ta mère. «Où vas-tu, jeune et imprudent oiseau, où vas-tu?» Et ils répètent en cadence ce chant si doux jusqu'à ce que les pirogues aient disparu à leurs yeux...

JÉRÔME GRANGE, *missionnaire apostolique*.

Digitized by Google

II. — Iles Foutouna et Aiffo (1).

J'ai quitté la Nouvelle-Zélande pour un petit coin de terre presque imperceptible dans l'Océan, et à peu près inconnu des géographes; mais je n'ai pas tout à fait perdu le souvenir de ma première mission, à laquelle Foutouna ressemble sous plusieurs rapports. Ici, comme à la *Baie des îles* (Nouvelle-Zélande), je retrouve cette éternelle fougère qui exerce tant de fois la patience du voyageur; je gravis encore les collines par des chemins escarpés, me heurtant à chaque pas contre les racines des mêmes arbres; c'est aussi une terre volcanique avec ses ruisseaux d'eau chaude, avec ses cratères qui fument encore dans les temps de pluie, et ses tremblements de terre aux secousses plus violentes qu'à la Nouvelle-Zélande.

Dans les néophytes qui m'entourent, je retrouve mes Nouveaux-Zélandais, vifs, travaillant par boutade, faciles à la colère et prompts à la vengeance; mais très-sensibles à l'amitié.

Que dire de la population de Foutouna, d'après les rapports de quelques visiteurs qui en ont été témoins? La grande île était autrefois habitée dans toutes ses vallées et contenait plusieurs milliers d'*hommes*; mais le fléau de la guerre a presque tout moissonné, et c'est à peine s'il en reste neuf cents. Une mortalité plus effrayante encore a frappé la petite île, dont les naturels, jadis au nombre de 1500, sont aujourd'hui réduits à 50. De plus, le prédécesseur du roi, assassin du révérend père Chanel, était un monstre qui a tué et mangé plus d'un millier d'hommes (2). Les mères elles-mêmes ne se faisaient pas scrupule d'ôter la vie à leurs enfants... Maintenant la population augmente de jour en jour; depuis que les indigènes ont embrassé la foi catholique, on voit partout s'élever, sous ses auspices, une jeune génération dont les progrès finiront par combler le vide des familles.

Un mot sur la manière dont les Foutouniens font la guerre. Au moment d'engager l'action, ils se peignent en noir et en rouge, se revêtent d'une belle ceinture, lient leurs cheveux au sommet de la tête, font rouler des yeux étincelants dans leur orbite, et s'élancent au combat, tous en désordre, poussant des hurlements affreux et faisant des contorsions horribles. Leurs armes sont des massues et de longues lances dentelées, qu'ils manient avec adresse. La femme accompagne son mari sur le champ de bataille, portant avec elle de l'huile et des *tapes* pour l'ensevelir en cas qu'il succombe. Lorsqu'un parti est vaincu, il se réfugie sur le haut des montagnes où les naturels ont des forts. Mais les vieillards, pour qui la fuite serait un déshonneur, restent paisiblement dans leurs habitations, attendant une

---

(1) Voir tome III de la *Revue de l'Orient*, pag. 18 à 20. — La *Revue* doit déjà au père Servant, qui nous fournit les détails qu'on va lire, un article sur les *Maoris de la Nouvelle-Zélande* (tome V, pag. 238 et suiv.).

(2) On a compté un jour quatorze cadavres sur la table de ce prince, encore trouvait-il que c'était trop peu pour le dîner d'un roi.

Digitized by Google

mort certaine ; et quand le parti vainqueur a tout pillé, tout ravagé et tout tué, il va présenter aux vaincus des propositions de paix.

Foutouna abonde en reptiles. A la grande île, il n'est parlé que de petits serpents aux couleurs brillantes et variées ; mais à la petite île, il en est de toute dimension et de toutes nuances ; le plus gros est presque égal à un corps humain, et d'une longueur proportionnée à sa grosseur. Il est certain que ces serpents sont venimeux, puisque plusieurs naturels atteints de leur morsure ont été malades ; cependant on n'a pas entendu dire que quelqu'un d'eux en soit mort. Ici surtout, le serpent a mille ruses pour saisir sa proie ; souvent il grimpe sur le haut des arbres qu'il enlace de plusieurs contours, et présente à travers le feuillage une partie de son corps qui ressemble à une eau limpide ; l'oiseau, surtout le pigeon, trompé par cette apparence, va pour s'y désaltérer, mais il y trouve la mort. D'autres fois, caché dans l'épaisseur des rameaux, il tourne sa tête de côté et d'autre pour épier sa proie, et s'élance sur elle avec impétuosité pour la saisir. Mais la Providence a donné aux oiseaux un merveilleux instinct pour s'avertir mutuellement du danger. Paraît-il un petit serpent, ils se réunissent plusieurs dans l'endroit où se cache leur ennemi commun, et font entendre simultanément le cri d'alarme. Quand le serpent est gros, il n'y a qu'un seul oiseau qui annonce sa présence.

Je n'ai rien dit encore de la température de Foutouna. Quoique nous soyons dans un pays tropical, nous n'avons pas beaucoup à souffrir de la chaleur ; souvent les brises de mer nous rafraîchissent, et nous avons une foule d'arbres pour nous ombrager.

SERVANT, *miss. apost.*

III. — Nouvelle-Zélande : île Tawaï-Pounamou (1).

J'ai entrepris récemment un voyage à une cinquantaine de lieues dans l'intérieur de l'île, parmi des populations perdues au milieu des bois, là où jamais prêtre n'avait encore pénétré. Avec quel étonnement ces pauvres sauvages nous voyaient ! Avec quelle joie beaucoup d'entre eux nous recevaient dans leurs cabanes ! Dieu, dans sa miséricorde, m'accorda la grâce immense, pour le cœur d'un missionnaire, de donner à Jésus-Christ de nouveaux disciples...

Dans ma mission nouvelle, le pays présente des phénomènes extrêmement curieux : on trouve au fond des vallées comme sur les montagnes une multitude de sources tièdes ou bouillantes, des ruisseaux d'eaux chaudes et soufrées, des abîmes brûlants. J'ai vu entre autres une vaste fontaine dont les flots bouillonnant s'élançaient jusqu'à 6 ou 7 pieds en l'air, au milieu d'une épaisse fumée blanche ; nos insulaires les appellent les *soupiraux de l'empire du diable.*

---

(1) Voir *Revue de l'Orient*, tom. III, pag. 202, et tom. V, pag. 238.

Digitized by Google

Ces sources ont du reste leur utilité; outre qu'elles offrent des bains très-salutaires, elles servent encore aux naturels de fourneaux pour cuire leurs aliments; chacun y porte ses pommes de terre, ses légumes ou ses poissons, et fait une cuisine aussi prompte qu'économique.

Plusieurs montagnes présentent le spectacle le plus imposant. L'une d'elles, extrêmement élevée, a ses flancs couverts de neige, tandis qu'une grande source d'eau chaude jaillit au sommet. Combien de fois j'ai contemplé avec admiration le penchant d'une autre colline, dont l'aspect est autrement grandiose que les palais de nos plus riches cités! A la cime s'épanche un bassin d'eaux thermales, dont les nappes azurées, se déroulant en cascades successives, sur une échelle de gradins d'une centaine de pieds, bondissent sur des aiguilles de granit, qu'elles enveloppent comme de gracieuses tourelles d'un nuage transparent, et glissent jusqu'à vous sur un lit marbré de bleu, de rouge, et de mille autres fraîches couleurs. L'eau qui baigne les degrés de ce curieux amphitéâtre permet cependant de les franchir et d'arriver jusqu'au sommet. Alors, je le répète, le coup d'œil, dans son ensemble, est plus magnifique que celui de vos monuments les plus admirés.

REIGNIER, *miss. apost.*

EMPIRE DES BARMANS (1).

I. Départ de Bourbon. — Arrivée au Pégou. — Audience du gouverneur de la province. — Séjour à Rangoun. — II. Etendue du royaume. — Ses limites avant la guerre avec la Compagnie anglaise de Calcutta, et ses limites actuelles. — III. Du temps et de l'étendue, de leurs divisions d'après les livres sacrés barmans. — IV. Du monde et de ses parties. — V. Astronomie des Barmans. — VI. Des êtres qui vivent dans le monde, de la durée de la vie, etc.

(Premier article.)

M. F. Leconte, capitaine de corvette, a visité, en 1843, le royaume de Pégou. Cet officier était chargé, par M. l'amiral Bazoche, gouverneur de l'île Bourbon, et sur la demande de la chambre de commerce, d'étudier le pays sous le rapport commercial. Il s'est acquitté avec honneur de sa mission, et nous avons publié, dans le tome III de la *Revue de l'Orient*, page 121 et suivantes, un extrait du rapport qu'il a adressé à M. le ministre de la marine.

---

(1) Les Portugais furent les premiers voyageurs qui abordèrent les côtes d'Aracan et du *Pégu* (qui se prononce Pégou); ils nommèrent, je ne sais trop pourquoi, *Barmans* les peuples de cette partie de l'Inde, et cette dénomination s'appliqua plus par-

Digitized by Google

M. F. Leconte, qui est membre de la Société orientale, a mis à profit le temps de son séjour à Rangoun ; il vient de nous adresser une description détaillée de l'*Empire des Barmans*, divisée en vingt chapitres, et que nous mettrons successivement sous les yeux de nos lecteurs.

I. — DÉPART DE BOURBON. — ARRIVÉE AU PÉGOU. — AUDIENCE DU GOUVERNEUR DE LA PROVINCE. — SÉJOUR A RANGOUN.

(Dans l'extrait du *Rapport* que nous avons publié, nous avons décrit, d'après M. F. Leconte, l'audience qu'il obtint d'Ondaouc, gouverneur de la province, la veille même de la disgrâce de ce fonctionnaire. Nous devons nous borner à laisser le capitaine français raconter la suite de son séjour à Rangoun.)

Le nouveau gouvernement Maou-Chian-Glé était annoncé pour la fin d'avril ; il devait amener avec lui un nouveau *schabandar* (collecteur), dont l'emploi est presque de pair avec le sien. Ce schabandar s'appelle Ignace Lanciégo ; chrétien, d'origine espagnole, fils d'un ancien schabandar de Rangoun, qui avait joui d'une grande réputation, il n'est âgé que de vingt-trois ans. Il est très-aimé du roi ; c'est un des disciples chéris de l'abbé Domingo. Il remplaçait le Portugais de Goa, Antoni Camasati, qui depuis quelque temps était à Ummérapoura, gardé par le roi dans son conseil.

Le pilote Gabriel fut de ma part faire mon compliment au gouverneur Ondaouc, lui témoigner mon vif regret de le voir quitter Rangoun, et lui dire que je ne doutais pas que le roi ne l'appelât à une plus haute faveur. Il me fit répondre qu'il était fort sensible à mon attention, qu'il comptait venir me voir sur la corvette et qu'il me ferait connaître à l'avance le jour de sa visite. Dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, la disgrâce tue un homme : son pouvoir devint de fait presque nul à compter de ce moment.

Je fus fâché de cette mutation, qui détruisait en partie les bons rapports déjà établis entre nous.

Trois ou quatre jours après, il me fit prévenir qu'il était malade et qu'il ne pourrait venir me voir ; mais qu'il m'enverrait ses principaux officiers à l'heure que j'indiquerais le lendemain : je promis d'envoyer des canots les chercher à dix heures du matin. Il me fit prier de ne rendre aucun honneur à ces personnages, tels que coups de canon. Je sus que la crainte des honneurs que je lui aurais rendus l'avait seule empêché de venir lui-même ; car on le

---

ticulièrement aux habitants du royaume d'Ava. Les Anglais prononcèrent *Birman*, les Français les imitèrent, et ils écrivirent ce mot en conséquence.

J'écris *Barman*, parce que c'est ainsi qu'écrivent, depuis plus d'un siècle, les prêtres italiens, missionnaires dans ce pays, et que c'est conforme à la prononciation des hommes de race européenne que j'y ai rencontrés.

Du reste, ce n'est pas le véritable nom de ce peuple, il s'appelle *Biamma*, et il en tire vanité ; car il prétend descendre d'une race d'êtres surnaturels qui portaient ce même nom de Biamma ; quand je traiterai de son origine j'entrerai dans quelques détails à ce sujet. F. L.

Digitized by Google

dit fort curieux, et il désirait voir *la Fortune*, dont on lui faisait un pompeux éloge; aucun navire de guerre d'une aussi grande dimension n'ayant paru à Rangoun de mémoire d'homme. Il a craint aussi, je crois, de porter ombrage à son roi et maître.

Il m'envoya donc le lendemain son fils adoptif, mari de sa fille unique, avec le maître des cérémonies et ses deux premiers secrétaires chargés de prendre des notes, etc. Des pirogues apportèrent une telle multitude de personnages, que la corvette en était pour ainsi dire remplie.

Je traitai les visiteurs de mon mieux, ils prirent du café, du thé et des confitures. Ils virent le navire en détail et manœuvrer l'artillerie. La compagnie de débarquement, assez bien exercée, fit des manœuvres de mousqueterie. Ils restèrent trois heures à bord, et s'en retournèrent à terre très-satisfaits. Pendant tout ce temps, *la Fortune* fut pavoisée de drapeaux tricolores à la tête de ses mâts, excepté à celui de misaine où je fis flotter, en signe d'amitié, l'étendard barman; il est blanc; dans son centre est placé un coq rouge, vu de profil, au milieu d'une bande circulaire qui est de la même couleur.

Le lendemain, le pilote Gabriel me dit que le gouverneur était on ne peut plus content du rapport qui lui avait été fait, et qu'il le chargeait de me remercier.

J'aurais bien désiré revoir Ondaouc et causer avec lui, au moyen d'un interprète direct, le curé de Rangoun; mais celui-ci pensait, ainsi que le pilote, que le mandarin était humilié de sa position présente, presque sans pouvoir, devant un étranger, et que ma visite serait pour lui une contrariété; cependant ils étaient certains que si j'en témoignais le désir, il me recevrait. Je crus devoir m'abstenir, et je sais qu'il m'en sut gré. Il n'était pas encore remplacé quand j'ai quitté Rangoun, le 30 avril. Je fis prendre le congé d'adieux, par M. Fizeaux, officier du bord, le seul qui pût se faire comprendre de l'interprète, parlant l'anglais. Ondaouc le reçut fort bien, sans étiquette, dans son logement particulier, me fit adresser force compliments et vœux pour mon bon voyage, etc. Pendant mon séjour au Pégou, j'eus souvent recours à lui, pour faciliter les achats que j'avais à faire à Rangoun. Je trouvais beaucoup d'obstacles causés par les mœurs des habitants et leurs coutumes. Ondaouc donnait son cachet, ou bien un écrit signé de sa main, et toutes difficultés cessaient.

Les habitants faisaient un bon accueil aux marins de *la Fortune*, les engageaient à entrer dans leurs maisons; ils toléraient même qu'ils visitassent les pagodes et autres lieux sacrés où sont déposées leurs idoles.

A Rangoun, l'église catholique romaine élève sa croix sur un clocher en bois qui figure modestement au milieu des pagodes du bouddhisme. Sa cloche retentit au loin et appelle les fidèles à la prière. Pendant le temps que j'ai passé en cette ville, tous les dimanches, 30 marins de bonne volonté, conduits par des sous-officiers, ont été entendre la messe. J'y suis allé moi-même, et les officiers non de service à bord m'y ont accompagné. Ce détachement d'hommes en grand uniforme d'équipage de ligne, marchant

Digitized by Google

silencieusement en ordre et sans armes, et rentrant de même à la corvette, a produit un grand effet dans le pays, ainsi que la sagesse de leur conduite dans les permissions qui leur ont été accordées. Les Anglais eux-mêmes m'ont dit que leur manière d'être faisait contraste avec les rixes journalières qui avaient lieu lorsque les matelots du commerce anglais allaient en ville.

Le chef de la police, qui en même temps est gouverneur d'un bourg voisin; et qui m'avait accompagné chez Ondaouc, venait à bord me voir de temps à autre; c'était un bon homme; il me parla de la sagesse des marins français, me dit que les habitants les aimaient, qu'il en rendrait compte au roi, ainsi que de tout ce qu'il avait vu sur la corvette qui faisait l'objet de son admiration. Il m'apprit alors qu'il allait partir pour Ummérapoura, étant chargé par le roi du commandement de l'escorte qui devait reconduire l'ex-gouverneur à la capitale.

Indépendamment de ce petit mandarin, chaque jour il en venait d'autres me visiter. Je les recevais toujours bien et les renvoyais satisfaits. Quelques-uns me firent de légers cadeaux, et je payais de réciprocité.

J'allais souvent me promener à terre, j'y étais fort connu, et l'on m'y témoignait partout des égards et beaucoup de déférence. Je voyais tout ce qui était le plus relevé dans les commerçants étrangers. J'allais quelquefois avec des Anglais parcourir à cheval les environs de la ville.

Je voyais les habitants, et je les examinais de mon mieux; je menais une vie toute d'étude dans un pays où tout était si différent de ce que j'avais, l'année précédente, vu à la côte de Coromandel et dans le Bengale, et j'y apportais toute la réserve que m'imposait ma position.

Le plus souvent, je faisais de longues promenades avec le curé, l'abbé Domingo, avec lequel je m'étais lié et qui paraissait se plaire avec moi. Il venait fréquemment à bord. C'était l'époque de la pâque; aussitôt qu'elle fut finie, il vint fort souvent partager mon dîner et même assister à quelques repas de politesse que j'eus à donner et à rendre aux négociants. Cet ecclésiastique est Tyrolien, de Trente, âgé d'environ quarante-huit ans; il réside au Pégou depuis 1830, parle beaucoup de langues et le français passablement. C'est une espèce de savant, il sait faire un peu de médecine, prépare lui-même ses drogues et compositions chimiques, écrit et parle correctement le barman, celui qui se parle vulgairement. Il a une petite imprimerie dont les caractères barmans sont fondus par lui : il imprime son catéchisme en cette langue, il a même fait quelques poésies en cet idiome. M. Domingo est très-simplement vêtu et porte habituellement l'habit séculier. C'est un homme de grand sens et très-spirituel; Arméniens, musulmans et Barmans en font tous le plus grand éloge : aussi jouit-il dans ce pays, d'une considération extraordinaire.

Je pouvais donc beaucoup apprendre et recueillir avec un pareil homme, et je n'y manquai pas. Sa complaisance était extrême : voyant un jour la quantité assez grande de notes que j'avais prises, il me dit qu'avant son arrivée dans l'État barman, il s'y trouvait un missionnaire italien, qui

Digitized by Google

possédait une grande érudition et beaucoup de savoir, qu'un long séjour chez les Barmans l'avait mis à même de bien les connaître. Le prêtre nommé Vincent San-Germano quitta les Indes dans les premières années de ce siècle, et publia en italien un ouvrage intitulé *Relazione del regno barmano*, et des plus consciencieux.

Dans cet ouvrage, que me communiqua M. Domingo, je pus beaucoup apprendre et faire de nombreux extraits. Ce n'est pas durant un séjour d'un mois sur un même point d'un aussi vaste pays, que l'on peut tout voir et bien savoir par soi-même. J'étais arrivé trop tard à Rangoun pour pouvoir entreprendre le voyage d'Ummérapoura. J'en aurais eu la possibilité, j'aurais peut-être dû m'en dispenser, car mes démarches n'étant pas celles d'un simple particulier, pouvaient avoir dans ce pays une importance réelle. Dans tout ce qui suivra, je parlerai souvent d'après le père San-Germano; sur beaucoup de points j'ai pu m'assurer que cet auteur est d'une grande vérité; et ce sont des notions vraies et remplies d'exactitude que j'ai à tâche de donner.

II. — ÉTENDUE DU ROYAUME. — SES LIMITES AVANT LA GUERRE AVEC LA COMPAGNIE ANGLAISE DE CALCUTTA, ET SES LIMITES ACTUELLES.

L'empire barman, appelé plus généralement royaume d'Ava, d'Aracan et de Pégou, comprenait plus d'un quart de la péninsule qui est au delà du Gange. Dans le temps de sa plus grande prospérité, époque qui n'est pas encore éloignée, il avait à peu près les limites suivantes: il s'étendait au nord jusqu'au 27e et 28e degré de latitude au royaume d'Azen et dans le Borkamte; à l'occident, jusqu'au Bengale et au golfe de ce nom; au midi, borné par le golfe de Martaban et les possessions malaises dans la presqu'île de Malaca; à l'orient, ses limites étaient le royaume de Siam, et dans le nord-est il s'étendait jusqu'aux frontières de la Chine.

Depuis le traité que le dernier roi, frère du roi actuel, a fait en 1824 avec la Compagnie de Calcutta, les Anglais sont restés possesseurs de la province d'Aracan et des petits États de Martaban, de Tavoï et de Merguy, qui constituent leur province de Ténassérim.

Actuellement le royaume est séparé de la province anglaise d'Aracan par une chaîne de montagnes appelée d'Aracan par les Européens et par les Barmans Anapoutoumou; elle commence au cap Négrais, nommé Maudienne par les habitants, et s'étend du sud au nord du 16e au 27e degré de latitude, après s'être divisée en plusieurs ramifications. Trois routes traversent ces montagnes et vont dans le royaume barman; mais elles sont devenues impraticables, complétement abandonnées, et des obstacles ont été créés pour les rendre inaccessibles, l'intention du roi actuel étant de n'avoir que le moins de relations possibles avec les Anglais.

Au midi, le royaume est séparé de la province anglaise de Ténassérim par le fleuve de Martaban, nommé aussi le San-Luen ou Salouem.

Digitized by Google

Les Barmans ayant fait, il y a peu d'années, la guerre aux Chinois, sont restés possesseurs de la province de Bomah. La ville de Bomah, capitale de cette conquête, devenue florissante, est un riche marché où les Chinois viennent échanger toute espèce de marchandises contre les produits du royaume.

L'État barman est sillonné dans tous les sens par des rivières et embranchements de l'Irrouaddy, qui ont des débordements périodiques, et qui, en déposant comme le Nil un limon sur les terres qu'elles couvrent, leur donnent une grande fertilité. D'immenses forêts d'arbres utiles et d'espèces variées couvrent plus de la moitié de sa surface.

La population de ce vaste pays, d'après les meilleurs renseignements que j'ai pu recueillir, et qui sont encore incertains, ne paraît pas excéder 6 à 7 millions. Je crois même qu'elle n'atteint pas le premier de ces chiffres.

III. — DU TEMPS ET DE L'ÉTENDUE, DE LEURS DIVISIONS D'APRÈS LES LIVRES SACRÉS BARMANS.

En général, les mœurs, les usages et la morale des peuples sont subordonnés à leurs croyances et à leurs idées religieuses; ce sont les bases sur lesquelles s'appuient les législations. Pour rendre plus compréhensible ce que j'ai à dire sur les Barmans, je pense qu'il est utile, même indispensable, de commencer par traiter de la cosmographie et du système du monde tels qu'ils l'admettent en général.

D'après les écritures sacrées, il y a cinq espèces d'atomes.

La première espèce est un fluide invisible à l'homme, mais visible aux *latts* (esprits supérieurs dont il sera parlé plus loin); il pénètre les corps.

La seconde est cette poussière très-subtile qu'on voit voler dans l'air quand un rayon de soleil pénètre dans une chambre par une petite ouverture.

La troisième est la poussière qui s'élève en tourbillonnant sous les pieds d'un animal qui court, ou sous les roues d'un char.

La quatrième se compose de particules plus grosses qui, ne pouvant s'élever à cause de leur pesanteur, adhèrent aux chaussures.

La cinquième est constituée par les molécules qui tombent quand, à l'aide d'un stylet de fer, on écrit sur une feuille de palmier.

Trente-six atomes de la première espèce en font un de la seconde, trente-six de la seconde un de la troisième, et ainsi de suite. Sept de la cinquième et dernière espèce égalent en volume la tête d'un *pou*; il faut sept têtes de ces insectes pour former celui d'un grain de riz; sept grains de riz font un pouce, douze pouces une palme, et deux palmes une coudée; sept coudées forment un *ta*, vingt ta un *ussaba*, quatre-vingts ussaba un *gaut*, et quatre gaut un *juzéna*. Cette dernière mesure équivaut au chemin qu'un homme fait en marchant pendant six heures barmanes; elle est d'à peu près 10,500 mètres.

Digitized by Google

On compte aussi autrement : quatre graines de riz font un doigt, douze doigts un pied, et la taille ordinaire d'un homme est de sept pieds.

Ainsi que la plupart des peuples orientaux, les Barmans sont doués d'une grande imagination. Ils aiment les histoires remplies de choses merveilleuses et exagérées ; leurs livres et traditions sont remarquables de ce côté ; aussi la grande mesure de *juzéna* est celle qui s'y trouve le plus souvent employée.

La division du temps, ainsi que celle de l'étendue, se complique du très-petit au très-grand, ou de la fraction à l'unité.

Le moment pendant lequel l'index ou le médium retenu par le pouce s'en écarte brusquement est appelé un *carasi* ; deux carasis font un *pian*, six pians un *bizana* ; il en faut quinze pour former un quart d'heure ; il y a soixante heures dans un jour, trente jours dans un mois, et douze mois dans l'année.

IV. — DU MONDE ET DE SES PARTIES.

Le monde s'appelle *logha*, mot qui signifie destruction et production excessive.

Les Barmans n'admettent point le monde comme éternel ; selon eux, il a eu un commencement et doit avoir une fin. Ce commencement et cette fin ne sont pas subordonnés à la volonté d'un être supérieur, mais à celle du destin, ou quelque chose de semblable qu'ils appellent *Dammaze*. Ils divisent l'univers en trois régions : l'inférieure, la moyenne et la supérieure.

La première est habitée par les esprits infernaux, la seconde par les hommes et les animaux, la troisième par les nats, ou esprits supérieurs.

La partie moyenne est plane et circulaire, s'élevant légèrement au milieu ; elle est circonscrite par une chaîne de montagnes appelées *Zacchiavéla*, qui sont des barrières infranchissables. Ces montagnes s'élèvent de 8,200 juzénas au-dessus du niveau de la mer, et s'enfoncent d'une quantité égale dans sa profondeur. Le diamètre de cette partie moyenne est de 1,200,400 juzénas, et la circonférence est le triple du diamètre, rapport presque géométrique que les Barmans paraissent connaître. Sa profondeur est de 240,000 juzénas. La moitié supérieure de cette profondeur n'est que poussière ; celle inférieure est dure et constituée par une pierre appelée *silapatavi*. Cet énorme volume de poussière et de pierre est soutenu par un volume double d'eau auquel s'ajoute un volume double d'air.

Au centre de cette partie moyenne s'élève, au-dessus de la surface de la mer, à une hauteur de 84,000 juzénas, et s'enfonce dans l'eau à une profondeur égale, la plus haute des montagnes ; elle porte le nom de *Miemmo* ; elle est célèbre et renommée dans les légendes barmanes. Son diamètre supérieur est de 48,000 juzénas, et la circonférence est triple du diamètre. Trois immenses rubis servent de supports et soutiennent sa masse énorme ; ils vont ensuite se joindre à la grande pierre Silapatavi. La partie du Miemmo qui est tournée vers l'orient est d'argent, celle qui regarde l'occi-

Digitized by Google

dent est de cristal, celle exposée au septentrion est d'or, et enfin la partie qui est vers le midi est en rubis. Sept chaînes de montagnes entourent comme autant de cercles la montagne sacrée, et dans l'espace qui les sépare coulent sept grands fleuves appelés *Sita*. L'un de ces fleuves a la limpidité du cristal, et sa pesanteur spécifique est tellement faible, que les plumes les plus légères coulent au fond. Ces chaînes de montagnes circulaires ne sont pas de la même hauteur, et les fleuves ne présentent pas une largeur et une profondeur égales. Ainsi la chaîne qui forme la première ceinture a 84,000 juzénas de hauteur et s'appelle *Juganto*. Le premier fleuve a une largeur et une profondeur égales à ce nombre de juzénas. La deuxième chaîne a la moitié de la hauteur de la première, et le deuxième fleuve a la moitié de la largeur et de la profondeur du premier, et ainsi de suite.

Dans les quatre points principaux ou cardinaux du mont Miemmo, à travers les montagnes Zacciavala, qui sont la dernière ceinture du mont Juganto, au milieu d'une mer très-étendue, se trouvent placées quatre grandes îles, *qui sont la demeure des hommes et des animaux*.

L'île orientale a une forme semi-lunaire, et compte 21,000 juzénas de circuit.

L'occidentale est circulaire comme la pleine lune; elle a le même nombre de juzénas de circonférence que la précédente.

L'île septentrionale est de forme carrée, et a 24,000 juzénas de périmètre.

Enfin l'île méridionale, qui est un trapèze, a 5,000 juzénas de tour et porte le nom de *Zabudiba*, et c'est dans cette dernière que les docteurs barmans placent leur royaume, celui de Siam, la Chine, le Bengale, l'île de Ceylan, les parties voisines de l'Inde et les pays qui leur étaient connus plus spécialement. Ils prétendent que cette grande île, avec cinquante autres petites qui en dépendent, est habitée par cent une nations.

Il est à remarquer qu'à l'exception des nations chinoise, tartare, siamoise et du royaume d'Aracan, les noms qu'ils donnent aux autres ne sont pas les mêmes que leur assignent les géographes européens. Les quatre grandes îles tirent leurs noms d'arbres immenses qui y croissent et qui en sont l'étendard symbolique; ainsi, dans l'île méridionale Zabudiba, l'arbre sacré est le Zabu d'où son nom dérive.

Indépendamment de ces quatre grandes îles, les Barmans en admettent encore deux mille autres petites, et en assignent cinq cents à chacune des grandes. Ces îles sont éparses, peu éloignées les unes des autres, et sont de la même forme que celle des quatre grandes îles autour de laquelle elles sont groupées.

D'après ce qui précède, on a vu que la partie orientale de Miemmo était d'argent, l'occidentale de cristal, la septentrionale d'or, et la méridionale de rubis. Les quatre faces colorent de leur reflet les grandes et les petites îles, les mers qui les baignent et les hommes qui les habitent. Ainsi les habitants de l'île orientale sont de la couleur de l'argent, ceux de *Zabudiba* de la couleur du rubis foncé, ainsi que ses fleuves et autres dépen-

Digitized by Google

dances; il en est de même des deux autres grandes îles. D'après cet exposé, les Barmans divisent l'Océan en quatre grandes mers, la Blanche, la Verte, la Jaune et la Rouge.

Les mers n'ont pas toute une profondeur égale, celles qui séparent les petites îles sont peu profondes et presque toujours calmes; aussi les petits vaisseaux peuvent facilement les fréquenter. Quant aux vastes mers qui entourent les quatre grandes îles, elles ont une profondeur qui atteint jusqu'à 84,000 juzénas, leur flux s'élève à 60 et 70 juzénas. Des tempêtes horribles, épouvantables, les bouleversent quelquefois; elles sont si furieuses qu'elles peuvent engloutir les plus gros vaisseaux. Dans ces mers, il y a un très-grand nombre de poissons monstreux qui ont jusqu'à 500 et 1,000 juzénas de longueur. Au moindre mouvement qu'ils font les eaux bouillonnent et jaillissent à de très-grandes hauteurs, et quand ils jouent, s'agitent, remuant toute la masse de leurs corps, ils excitent d'horribles tempêtes qui se font sentir à la distance de 500 à 600 juzénas. De là les Barmans concluent qu'il ne peut y avoir de communication entre les quatre grandes îles; aussi croient-ils que les Européens, dont les navires arrivent dans leurs ports, proviennent de quelques-unes des 500 petites îles qui environnent la grande île méridionale Zabudiba, et ils les appellent généralement habitants des petitets îles.

Depuis plus de trois siècles que les Européens fréquentent la mer des Indes, ils ont eu des rapports avec les Barmans; quoiqu'ils n'aient pas été aussi grands qu'avec les autres peuples de ces régions, leur présence, leurs relations, leurs vaisseaux même ont dû modifier en quelque sorte les croyances barmanes, surtout parmi les classes élevées et les commerçants. De même que j'ai pu m'assurer qu'elles étaient profondément enracinées chez le peuple en général, j'ai pu aussi voir qu'il y avait des exceptions. Un jour, dans ma chambre, à bord, j'avais quelques mandarins et secrétaires du gouvernement: sur leur demande, je leur présentai la carte la plus récemment publiée des parties du monde connu. Ils en comprenaient parfaitement le développement; un d'entre eux, de lui-même, me montra Pondichéry et la côte de Coromandel. Ils me demandaient force renseignements sur la durée des traversées et la direction générale des vents. Ils voulurent voir la France, l'Angleterre et le Portugal. Ils me demandèrent aussi jusqu'où s'étaient étendues les conquêtes de Napoléon, etc.

V. — ASTRONOMIE DES BARMANS.

Les docteurs admettent sept planètes visibles: le soleil, la lune, Mercure, Jupiter, Vénus, Mars et Saturne, qui ont leurs noms barmans, et une huitième invisible qu'ils appellent *Rahu*, et dont je parlerai bientôt.

Les sept premières et les étoiles sont appelées par le destin à illuminer le monde, à séparer le jour de la nuit, à marquer le retour des saisons et à montrer aux hommes le bien et le mal: ces astres appartiennent au royaume

Digitized by Google

Zatumaharit, qui est, comme je le dirai plus tard, la première demeure des esprits supérieurs appelée *nats*.

Les jours de la semaine portent le nom des sept planètes : le premier, celui du repos, est appelé jour du soleil, qu'ils nomment Sole ; le deuxième, jour de la lune, etc.

Le soleil, qui est une demeure des nats, a 50 juzénas de diamètre et 150 de circonférence ; il est d'or au dedans et de cristal au dehors, et comme l'or et le cristal sont de nature chaude, les rayons de cet astre excitent toujours la chaleur.

La lune a 49 juzénas de diamètre, son intérieur est de rubis et l'extérieur d'argent, et comme cette pierre précieuse et ce métal sont d'une nature froide, cette planète cause un sentiment de froid.

Mars a 12 juzénas de diamètre, Jupiter 17, Vénus 19 et Saturne 15. Quant aux étoiles, même les plus brillantes, les savants disent seulement qu'elles sont aussi habitées par des nats d'une autre espèce.

Le soleil, la lune et tous les astres tournent dans un sens parallèle autour du mont Miemmo, et cela de telle façon, que le soleil dans sa révolution diurne éclaire successivement les quatre grandes îles ; ils concluent de là que la nuit est causée par l'interposition du Miemmo, qui projette ses ombres sur l'île qu'il prive des rayons de cet astre. Quand il est midi dans l'île méridionale de Zabudiba, il est minuit dans la septentrionale, et quand le soleil se couche dans l'île orientale, il se lève dans l'occidentale.

Les Barmans reconnaissent un autre mouvement périodique aux planètes ; selon eux, elles tournent du nord au midi et du midi au nord, en passant successivement par les mêmes groupes d'étoiles ou constellations, qui sont au nombre de douze, comme dans notre zodiaque ; chaque groupe a son nom, et il paraît, d'après le père San-Germano et ce que j'ai pu apprendre d'ailleurs, que les noms de ces divisions du zodiaque sont à peu près les mêmes que ceux que les anciens prêtres chaldéens ou égyptiens paraissent avoir transmis aux peuples civilisés d'Europe. Par ce deuxième mouvement, le soleil se trouve dans le ciel au point d'où il était parti, au bout d'une année, et la lune l'accomplit dans l'espace d'un mois.

De plus, les Barmans semblent admettre que le soleil et la lune s'écartent successivement et déclinent pas à pas, soit vers le midi, soit vers le nord. Ils partagent l'année en trois saisons seulement : celle de la chaleur, celle de la pluie et celle du froid ; et pour bien déterminer ces trois divisions, ils se figurent trois chemins dans le ciel : l'*intérieur*, celui du *milieu* et l'*extérieur*. Le premier est le plus voisin du mont Miemmo ; quand le soleil le parcourt, c'est la saison des pluies ; quand il est dans le second, c'est celle des grandes chaleurs, et quand il suit l'extérieur, c'est le temps du froid.

Le chemin intérieur paraît répondre à peu près à notre solstice d'été, l'extérieur à celui d'hiver ; quant à celui du milieu, il serait parcouru à deux reprises vers les équinoxes.

Comme les docteurs barmans admettent une apogée dans la deuxième

mouvement, ils admettent encore pour ces astres (le soleil et la lune) trois autres chemins placés les uns au-dessus des autres. Le plus élevé s'appelle le chemin de l'éléphant, le moyen celui du bœuf, et l'inférieur celui de la chèvre. Quand le soleil suit la première route il fait un très-grand froid, c'est pourquoi on l'appelle chemin de l'éléphant, animal qui recherche les lieux frais et humides. Quand il parcourt le chemin inférieur, il donne une grande chaleur; aussi l'a-t-on nommé de la chèvre, animal qui aime à vivre dans les pays chauds et secs.

Le soleil suit ces trois chemins en vertu d'une loi qui dépend de la bonne ou de la mauvaise volonté des hommes. Quand ils sont bons et vertueux, le soleil ne quitte pas le chemin du milieu, qui est le plus tempéré. Si, au contraire, ils sont méchants et ne sont pas observateurs des lois divines, le soleil suit alors dans sa course la route d'en haut ou celle d'en bas, causant des ravages et des accidents qui détruisent les moissons, donnent des maladies, altèrent la santé des hommes.

N'importe quel chemin suive le soleil, son mouvement est bien plus rapide que celui de la lune. Dans le chemin intérieur il parcourt 1 million de juzénas par jour, plus de 2 dans le moyen, et au delà de 3 dans l'extérieur.

Quoique le soleil et les autres astres paraissent sphériques, ils ne le sont pas cependant; il en est d'eux comme de la flamme d'une bougie faite avec de la cire ou un corps résineux, qui de loin paraît ronde et de forme sphérique.

Il a été dit plus haut qu'indépendamment des sept planètes qui donnent leurs noms aux jours de la semaine, les Barmans en admettent une huitième qu'ils appellent *Rahu*, et qui est invisible.

Cette planète, qui est obscure et opaque, a la forme d'un monstre dont la taille serait de 800 juzénas, la largeur du corps de 600, celle de la poitrine de 12, et celle de son énorme tête de 900; le front, le nez auraient une dimension de 500; la grosseur de ses pieds et de ses mains serait de 200, et celle des doigts de 50 juzénas. Quand cette monstrueuse planète est transportée de jalousie contre le soleil ou contre la lune, sans doute à cause de leur splendeur et de leur éclat, elle descend dans leur chemin respectif, ouvre sa bouche immense et les dévore; mais si elle voulait les garder trop longtemps sa tête se romprait, car le soleil et la lune ont une tendance continuelle, d'après la volonté de *Dammata* (destin ou nature), de poursuivre leur carrière; c'est pourquoi elle les rejette au bout de quelques moments. Parfois elle met les planètes sous son menton, d'autres fois elle les lèche avec sa langue, ou bien elle les recouvre de ses mains. C'est ainsi qu'ils sont parvenus à expliquer les éclipses totales ou partielles du soleil et de la lune.

De trois ans en trois ans *Rahu* va de cette manière à la rencontre du soleil, et tous les six mois il va au-devant de la lune.

Les éclipses ne sont pas toujours visibles dans l'île méridionale *Zabudibq*, mais quand elles le sont, on peut les apercevoir aussi des trois autres grandes îles.

Les phases de la lune sont ainsi expliquées: Quand le soleil et la lune se

Digitized by Google

rapprochent, le premier astre se place perpendiculairement au-dessus de l'autre, et par conséquent la lune ne projette aucune clarté, de même qu'à midi une maison ne produit pas d'ombre (ce qui a presque toujours lieu par les latitudes peu élevées). Mais comme ensuite le soleil s'en écarte de 100 juzénas, la lune se trouvant ainsi délivrée des rayons solaires, augmente progressivement de lumière et de clarté, de même que l'ombre d'une maison s'accroît à mesure que le soleil s'approche de l'horizon.

Quand j'arrivai à Rangoun à la fin de mars, les habitants étaient encore sous l'impression qu'avait causée l'apparition de la belle comète vue aussi en France dans les premiers jours du mois. A cette époque, au Pégou, le ciel est pur et sans nuage; elle était visible dans le couchant pendant quelques heures de la soirée. Les Barmans m'en parlèrent; je leur expliquai de mon mieux ce que nous savons de ces corps errants qui appartiennent à notre système solaire, et je les étonnai beaucoup. Ils attribuent ces apparitions aux *nats* qui les habitent; ils viennent ainsi de temps à autre annoncer aux hommes des malheurs causés par la non-pratique des vertus et des lois de la morale. Les talapoins, les brames ou astrologues qui sont à la cour des rois, annonçaient comme certaines, à l'occasion de cette dernière apparition, de grandes guerres dans l'Occident parmi les peuples d'Europe. Dans les annales royales, il est souvent question, comme on le verra plus loin, de comètes qui apparaissent à la mort des rois.

Voici comment les docteurs barmans expliquent la cause de la chaleur et du froid pendant les différentes saisons de l'année : Le soleil, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à celui d'automne, se tient dans la partie septentrionale de sa carrière, et la lune dans celle méridionale. Il en résulte que les rayons du soleil qui sont chauds l'emportent sur ceux de la lune qui sont froids, et il doit nécessairement faire excessivement chaud. Le contraire arrive entre l'équinoxe d'automne et celui du printemps, puisque le soleil se trouve dans la partie méridionale de son chemin et la lune dans celle opposée; alors les rayons froids de ce dernier astre dominent ceux du soleil, et il en résulte une température très-froide.

Les livres sacrés admettent huit causes qui produisent la pluie. La première est la vertu et le pouvoir de certains monstres ailés qui sont une espèce particulière de *nats*; la deuxième, la puissance des *galons*, très-grands oiseaux qui aussi sont *nats*; la troisième, la vertu *sizza* (nom qui signifie la bonne foi dans les transactions et la fidélité dans les promesses); la quatrième est la vertu *sila*, ou obéissance aux lois; la cinquième est la vertu des hommes religieux; la sixième est la saison ou tombe ordinairement la pluie; la septième, la condensation des nuages; enfin la huitième est la vertu et le pouvoir de certains *nats*, qui président à la pluie; ils y disposent le temps quand ils sortent de leurs demeures pour courir et folâtrer dans les airs. Quand le soleil est dans le chemin de la chèvre, comme il a été dit plus haut, ces *nats* ne sortent pas de leurs habitations à cause de la chaleur excessive : voilà pourquoi on ne voit pas tomber une seule goutte de pluie. C'est par cette raison que dans le royaume des Barmans,

Digitized by Google

quand la sécheresse se prolonge et que la pluie devient nécessaire, le peuple se porte en foule sur les places publiques; chacun est armé d'une longue et forte corde qu'il agite vivement de côté et d'autre à qui mieux mieux en poussant de grands cris vers le ciel, afin d'inviter ces nats bienfaisants à sortir pour venir s'ébattre dans les airs. Le tonnerre et les éclairs qui précèdent ordinairement la pluie ne sont autre chose que le choc des lances et des armes avec lesquelles ces *nats* s'exercent dans leurs jeux. Enfin ce sont des *nats* d'une autre espèce qui président aux vents et aux nuages.

VI. — DES ÊTRES QUI VIVENT DANS LE MONDE, DE LA DURÉE DE LA VIE, ETC.

Dans les livres sacrés des Barmans, tous les êtres animés se divisent en trois catégories :

1° En *Chama*, ou êtres engendrés;

2° En *Rupa*, êtres jouissant d'un corps, mais non engendrés;

3° En *Arupa*, c'est-à-dire êtres immatériels.

Ces trois genres se divisent en trente espèces, dont chacune a son *Bon* ou sa position respective. Le premier genre, celui de Chama, renferme onze positions ou états d'être; sept sont heureuses et quatre malheureuses. Le premier des états heureux est celui des hommes; les six autres sont ceux des *nats*, qui sont, ainsi que les hommes, des êtres matériels, mais bien supérieurs. Les quatre états malheureux sont les infernaux, dans lesquels ces êtres, au milieu des souffrances et des tourments qu'ils endurent, subissent la punition des fautes qu'ils ont commises pendant leur vie précédente.

Le second genre, Rupa, contient seize positions, et le troisième, Arupa, n'en contient que quatre.

Les Barmans, comme beaucoup de peuples de l'Inde, croient à la métempsycose; mais ce n'est pas celle de Pythagore. D'après ce philosophe, l'âme quittait le corps d'un être animé pour aller en habiter un autre. Voici celle des docteurs barmans : A la mort de l'homme, d'un animal, ou de tout autre corps animé, l'âme périt comme la matière; mais la dissolution du cadavre donne naissance à un autre être qui devient animal, homme ou nat, suivant le mérite ou le démérite de l'individu qu'il constituait auparavant. Dans cette décomposition et cette génération successives, les êtres doivent passer et repasser dans ces divers états pendant la durée d'un ou de plusieurs mondes, jusqu'à ce qu'enfin ils soient parvenus à l'état de *Niban* (de dieu) qui est le plus parfait, et qui consiste dans une extase perpétuelle; les *Niban* sont débarrassés des tourments et des misères de la vie, exempts de la mort, de la maladie, de la vieillesse et de ses infirmités; ils sont dépourvus de tout sens, de toute pensée et volonté.

L'unité de la création n'est pas admise par les Barmans; la croyance qu'ils professent est la pluralité des mondes, qui sont en nombre infini. Ceci peut se comprendre de deux manières. La première, c'est qu'indépendamment de notre monde il en existe 1,040,000 d'autres de la même forme et du même

Digitized by Google

aspect se touchent réciproquement par trois points de leurs contours, et forment des espaces équilatéraux remplis d'eaux froides et impénétrables aux rayons du soleil. Chaque côté de ces espaces a 5,000 yozanas de longueur. La seconde manière d'entendre cette pluralité, c'est que par la force de ces lois générales qui s'appellent, comme je l'ai dit et répété, Dammata (destin ou nature), les mondes se succèdent, et que, lorsqu'un est détruit, il est immédiatement remplacé par un nouveau, d'une forme et d'une figure exactement semblable. Personne, pas même le dieu Godama, ne sait quel fut le premier monde et quel sera le dernier. La conclusion que tirent les docteurs barmans est que cette dissolution et cette reproduction consécutives n'ont point eu de commencement et qu'elles n'auront pas de fin, et qu'on peut les comparer à une roue dont il est impossible de déterminer les extrémités.

F. Leconte.

(*La suite à un prochain cahier.*)

DE L'ORIENT,

AU SUJET DE LA SYMPHONIE DE M. FÉLICIEN DAVID.

Création puissante de la nature, l'Orient s'offre à nos regards avec un caractère de grandeur et de majesté tout particulier. Au physique, c'est ce qu'il y a de plus vaste au monde; la cime des monts y a percé le ciel pour dominer toutes les hauteurs de la terre, les fleuves y roulent leurs flots éternels à travers des vallées sans fin, et ses déserts n'ont de limites que les deux points opposés du ciel. Là seulement le soleil se montre dans toute sa splendeur, et la voûte immense des cieux, toujours calme et pure, semble vouloir augmenter l'éclat de ses rayons. Tout s'est d'ailleurs harmonisé avec ce cadre magnifique. Nulle part on ne voit une végétation plus belle, de fleurs plus splendides, des animaux plus variés, plus bizarres, plus dissemblables de formes; et l'homme, reflet des milieux dans lesquels il est placé, y présente tous les types, y prend toutes les allures, y revêt les apparences extérieures les plus opposées, les plus pittoresques. Puis, il y a dans le sol tous les accidents, tous les aspects, tous les contrastes.

A un autre point de vue, les traits distinctifs de cette immense région ne sont pas moins remarquables. Berceau de l'humanité, l'Orient l'a vue grandir et se développer; il a vu naître les premières sociétés, et de là sont sorties toutes les idées, tous les systèmes qui ont présidé à la vie des peuples. Il n'est pas de lieu qui n'y ait ses souvenirs, et les traditions y sont tellement vivaces encore, que, remontant le cours des âges, on peut, sans difficulté pour ainsi dire, y arriver à l'origine des choses. La terre y est couverte de

Digitized by Google

ruines auxquelles se rattache l'histoire des plus anciens temps du monde, et qui ont vu toutes les grandeurs, toutes les infortunes.

Quelle source plus abondante, plus féconde pour l'homme qui sait y lire? Où trouver plus d'inspirations, plus de sujets propres à surexciter l'imagination, à transporter l'esprit dans des sphères nouvelles, brillantes, sans bornes?

M. Félicien David vient de montrer, dans une des voies de l'art, tout ce qu'il y avait à attendre de cette mine qui s'ouvre inépuisable devant le génie de nos artistes. L'Europe entière va retentir des mélodies dont le désert, pour la première fois, aura fourni le sujet. Notre jeune compositeur l'a surpris dans tout ce qu'il a de saisissant, dans tout ce qui lui est propre; il n'a rien omis de ce qui frappe sur cette terre que l'on dirait maudite, si on ne se rappelait qu'elle a aussi une large part dans les harmonies sublimes de la nature.

Incapable à analyser l'œuvre de M. Félicien David, nous laisserons parler un homme dont l'opinion, basée sur le goût le plus pur, est d'ailleurs appuyée par le talent le plus incontestable. On sait que la *symphonia* a été exécutée au Conservatoire royal de musique le 8 décembre 1844.

«Divisée en trois parties, la symphonie, avec solo de soprano et de ténors, chœurs et orchestre, souvent seul, commence par l'*Entrée au désert*. Une voix récite quelques vers sans chanter. Cette récitation, qui se renouvelle à chacune des trois parties, a pour but de leur servir de programme, afin de rendre plus sensibles aux auditeurs les intentions musicales du compositeur. L'orchestre, pendant que la voix parle, exécute des tenues sombres et d'une harmonie grandiose. Enfin le chœur, ou plutôt la caravane, car nous sommes en pleine Égypte, s'aventure dans le désert en chantant les louanges d'Allah. La *Marche de la caravane* est un morceau d'un effet saisissant. Conçue dans le même ordre d'idées que la célèbre *Marche des pèlerins*, de M. Berlioz, avec laquelle elle a quelques affinités rhythmiques et harmoniques même, cette originale fantaisie a été on ne peut plus applaudie. La *Tempête au désert* est, de tous les morceaux de la symphonie, celui dans lequel l'auteur a montré le plus de génie. On croit voir les flots de sable brûlant soulevés par le vent du désert, par ce terrible simoun qui donne la mort en frappant ceux qu'il enveloppe. Cette tempête *sèche*, c'est le mot, a excité un tonnerre d'applaudissements.

«Puis vient le calme, puis ensuite l'*Hymne à la nuit*, vague rêverie; la *Fantaisie arabe*, air syrien à grand orchestre, et la *Danse des Almèhs*, air égyptien exécuté par le hautbois et la clarinette qui dialoguent d'une façon aussi gracieuse qu'originale. Encore cette fois un *bis* général a fait répéter ce délicieux arrangement. La *Liberté au désert*, chœur et orchestre, et la *Rêverie du soir*, ont clos avec bonheur cette seconde partie.

«La troisième partie commence par la peinture du *Lever du soleil*. F. David a reproduit cet effet gigantesque avec un rare bonheur. Un *tremolo* de violons, exécuté par l'orchestre, sous lequel les basses et les instruments à vent semblent, par leur dessin mélodique, vouloir donner une idée des vapeurs

Digitized by Google

de la nuit qui s'effacent, amènent progressivement l'éclatant *tutti* qui brille comme le globe de feu sortant du sein des flots...

«Enfin le *Chant du mouezzin*, appel des Turcs à la prière; le retour de la *Marche de la caravane*, et la glorification d'Allah, cet autre soleil qui n'éclaire que l'âme du vrai croyant, terminent avec unité et un effet sans cesse grandissant la belle œuvre du jeune compositeur (1).»

Le succès de M. David est de plus en plus brillant; plus on entend sa musique, plus on veut l'entendre. Ses partitions, demandées par tous les amateurs du beau, seront bientôt exécutées dans toutes les grandes villes de l'Europe.

L'Orient est appelé aujourd'hui à une vie nouvelle; c'est à nous de la lui donner et de la donner avec d'autant plus de généreux empressement que nous avons payé par plusieurs siècles d'essais et de malheurs toutes les riches acquisitions qui font l'orgueil de la civilisation européenne. Des luttes longues, opiniâtres, amenées par l'antagonisme d'idées qui touchent aux plus hautes manifestations de l'âme, avaient élevé entre les deux mondes une barrière que le temps seul pouvait abaisser; les événements ont précédé le temps et ont amené un rapprochement que désiraient avec ardeur tous ceux qui pensent qu'entre les hommes il n'y a que des frères. L'un des moyens les plus énergiques d'opérer une fusion est de saisir toutes les occasions de multiplier les contacts entre des races jusqu'à présent opposées. Que nos artistes se rappellent qu'à la France appartient la plus grande part de l'œuvre commune, et qu'ils sont appelés par leurs idées larges, indépendantes, pures de tout préjugé, d'y jouer un grand rôle; qu'ils ne s'arrêtent plus aux rivages de la Méditerranée, en Espagne, en Italie, au seuil de l'Orient; qu'ils s'élancent dans toutes les directions sur cette terre pleine d'inspirations, et ils seront, comme vient de l'être M. Félicien David, noblement récompensés de leurs peines, de leurs travaux. Nos pères ne se tournaient jamais vers ce point de l'horizon sans éprouver un sentiment d'indéfinissable douleur, sans ressentir de violentes émotions de haine. C'est qu'ils n'avaient de cette terre lointaine que des souvenirs amers. Aujourd'hui nous ne devons la regarder qu'avec bienveillance, qu'animés par des idées de paix, de régénération morale, de chrétienne charité; nous devons nous montrer ce que la philosophie nous a faits, nous devons tout oublier pour tout pardonner!

O. Mac Carthy.

---

(1) M. Elwart, dans *l'Impartial* du 15 décembre 1844.

Digitized by Google

ACTES DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE.

SÉANCES. — EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1844. — Ouverte à 8 heures, sous la présidence de M. A. Hugo, vice-président.

Le procès-verbal de la séance du 22 novembre est lu et adopté.

Après la lecture de la correspondance, l'adoption et la présentation de nouveaux membres, M. Mac Carthy communique à la Société une lettre de M. Lottin de Laval, envoyé en mission par le gouvernement.

M. Lottin se met à la disposition de la Société pour toutes les questions qui lui seront posées et qu'il pourra résoudre. Il donne l'indication de son itinéraire. Il part de Trébisonde, va à Erzeroum, traverse l'Asie Mineure, le Diarbekir et l'Assyrie pour arriver à l'Égypte, et de là doit visiter le littoral de l'Afrique. Les membres de la Société qui auraient des indications à envoyer ou à demander à M. Lottin, sont invités par M. le président à les adresser à M. Mac Carthy, qui les transmettra à ce voyageur.

La Société vote ensuite sur la motion faite dans la séance du 8 novembre, et décide qu'à l'avenir et à dater de 1845, SES SÉANCES AURONT LIEU LES DEUXIÈME et QUATRIÈME VENDREDIS DE CHAQUE MOIS.

On procède à la nomination de la commission chargée d'examiner la question de l'ouverture de l'*isthme de Suez*. MM. Galinier, Hommaire de Hell, Jouffroy d'Eschavannes, Lefebvre et Aubert-Roche sont nommés commissaires.

L'ordre du jour appelle la reprise de la discussion sur le *projet de colonisation de la Guyane*.

M. le président, exposant ce qui se passe généralement dans le sein des diverses sociétés lorsqu'un rapport est fait au nom d'une commission, rappelle que l'assemblée est toujours considérée comme adoptant seulement les conclusions du rapport et non le rapport lui-même, dont la responsabilité appartient tout entière au rapporteur; néanmoins il manifeste le désir que l'on ne laisse rien subsister dans le travail du rapporteur sur la colonisation de la Guyane qui puisse faire penser que la Société approuverait la traite des noirs.

M. Le Bron de Vexela : «Messieurs, il n'y a rien de semblable dans mon «rapport; je suis fâché de reconnaître ou que l'on ne m'a pas écouté avec «assez d'attention, ou que l'on ne m'a pas compris. Loin d'approuver la «traite, je crois avoir montré que j'en étais l'antagoniste le plus décidé, je «crois avoir fait une véritable profession de foi dans un sens diamétralement opposé. M. Lechevalier a parlé d'aller acheter fort cher des nègres «aux États-Unis ; je repousse sa pensée en montrant qu'on pourrait arriver «à un résultat bien supérieur au sien en allant les chercher sur les côtes «de Guinée, puisqu'au lieu de les payer 2 ou 3,000 francs, on les aurait «pour une dizaine de francs; de plus, on accomplirait un véritable acte «d'humanité en sauvant ces malheureux des suites des sacrifices humains «ou du cannibalisme.»

Digitized by Google

M. Hugo : «Dans votre rapport, vous appelez avec raison la traite un *af-«freux trafic* ; mais je ne vois pas comment elle pourrait être en même temps «qualifiée *acte d'humanité*.»

M. Aubert-Roche donne lecture du passage sur lequel repose la discussion, et s'attache à prouver qu'on ne peut nullement le considérer comme une approbation donnée à la traite.

Il propose de faire subir au passage une modification qui est combattue par MM. Hommaire de Hell, Pouzin, Louis Leclerc, Portin d'Ivry, de La Roche Pouchin et Hugo. Le passage tout entier sera supprimé.

Une discussion s'engage sur la question de la possibilité de l'acclimatement des Européens sous les tropiques, entre MM. Aubert-Roche et Pouzin. M. Hugo, à l'occasion des essais de colonisation faits à la Mana, rappelle qu'au ministère de la marine et parmi les administrateurs de la Guyane, il y a eu divergence d'opinion sur la possibilité d'appliquer les blancs au défrichement des terres et aux grandes cultures coloniales.

M. Mac Carthy : «Messieurs, on parle beaucoup et depuis longtemps de la «Guyane, sans avoir, je crois, bien défini ce qu'était cette contrée au point «de vue de la géographie physique ; et cependant cela est très-important, sur-«tout lorsqu'on traite la question de la colonisation. On n'a jamais fait res-«sortir, par exemple, que la Guyane se composait de deux parties entière-«ment distinctes, les *hautes terres* qui en forment la plus grande portion, et «les *basses terres* qui ne forment aux pieds des autres qu'une zone d'une pe-«tite étendue, inondée sans cesse, exposée à toute la violence du climat des «tropiques, et dans laquelle a été jusqu'aujourd'hui concentrée toute la co-«lonisation ; ce qui, du reste, explique son peu de succès. La surface de la «Guyane est d'environ 5,000 lieues, et celle des basses terres est à peine de «500, c'est-à-dire, un dixième. Les hautes terres se composent de plateaux «dont l'élévation augmente progressivement jusqu'aux limites les plus re-«culées, où elle est de 6 à 700 mètres ; les points des hautes terres les plus «rapprochées de la mer ont toujours au moins 100 mètres ; et c'est là où il «conviendrait de tenter la colonisation par les blancs.»

M. Obert : «Je demande à apporter dans le débat qui s'est élevé quelques «éléments qui ne sont pas sans importance, surtout relativement à la coloni-«sation. Les colons belges de la colonie de Santo-Thomas, aidés dans le dé-«frichement par les nègres et les indigènes, n'ont jamais souffert du climat ; «il est vrai qu'à Santo-Thomas les montagnes plongent immédiatement «dans la mer, et il n'y a pas de plage comme à la Guyane ; or, la plage basse «et inondée est la cause première de l'insalubrité des régions basses de la zone «tropicale. Mais aussitôt qu'on eut privé les colons du secours des nègres et «des indigènes, sur 800, 504 eurent la fièvre, 34 moururent en dix-huit mois ; «sur ce nombre on comptait, il est vrai, 22 enfants en bas âge et 7 femmes. «Il serait, du reste, imprudent de rien conclure d'après ces chiffres ; il faut «attendre et savoir quelle somme de décès donneront les fiévreux, qui n'é-«taient pas encore guéris à l'époque des dernières nouvelles.»

M. le général de La Roche-Pouchin : «M. Obert vient de faire observer que «les plages basses et inondées étaient une des causes dominantes d'insalu-«brité ; quelques faits me portent à croire qu'il n'en est pas tout à fait ainsi. «Il y en a une que je crois très-puissante : c'est le mélange des eaux douces «et des eaux salées ; elles donnent naissance à des miasmes pestilentiels qu'il «est bien difficile d'éviter et de combattre. La ville de Macao, située sur une

«montagne au milieu des marécages, et sur le territoire de laquelle on a opéré «de grands travaux de défrichement, est, tous les étés, dévorée par la fièvre; «on n'a pu jusqu'à présent assainir l'air.»

M. Hugo : «Quelques membres ayant cru trouver aux conclusions du «rapport une objection dans le rôle que doit jouer l'élévation du sol, lorsqu'il «s'agit de colonisation faite par les Européens, j'engage M. le rapporteur à «joindre au rapport les chiffres d'altitude qui permettent aux Européens «d'habiter les régions tropicales sans danger pour leur santé.»

La séance est levée à 11 heures et demie.

AUBERT-ROCHE, *secrétaire des procès-verbaux.*

SÉANCE DU 20 DÉCEMBRE. — La séance est ouverte à 8 heures et demie, sous la présidence de M. A. Hugo, vice-président.

Le procès-verbal de la séance du 6 est lu et adopté.

M. Hamont demande la parole pour faire quelques observations relatives à la discussion sur la colonisation de la Guyane; M. le président invite l'honorable membre à les réserver pour la reprise de cette discussion, qui est à l'ordre du jour.

Lecture de la correspondance. — Il est donné lecture de deux lettres par lesquelles MM. Ronchivecchi, de Florence, et le comte Joseph-Guillaume de La Roche-Pouchin remercient la Société d'avoir bien voulu les recevoir au nombre des membres correspondants. «Considérant, dit M. le comte de La «Roche-Pouchin, le diplôme comme un titre obligatoire, je me ferai un de«voir, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, d'étendre mes relations «avec les personnes qui pourront me fournir des observations dignes de vous «être soumises. Permettez-moi, préalablement, de vous envoyer quelques «remarques personnelles faites dans différents voyages.»

Sur une proposition faite le 6 décembre au nom du conseil d'administration, et motivée par la nécessité de subvenir à l'accroissement des frais de correspondance, à l'affranchissement des lettres de convocation, aux frais des séances extraordinaires, etc., la Société décide à l'unanimité :

1° Que le prix du diplôme des membres titulaires qui seront admis dans son sein à l'avenir, à dater du 1er janvier 1845, sera de VINGT FRANCS;

2° Qu'indépendamment de la cotisation fixe annuelle, chaque membre titulaire payera, pour l'année 1845, une cotisation supplémentaire de six FRANCS.

L'absence de M. le rapporteur sur le *projet de colonisation* de la Guyane fait remettre la discussion à la prochaine séance.

La séance est levée à dix heures.

O. MAC CARTHY, *secrétaire général.*

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS.

Membres honoraires :

MM. ANTHOUARD (le lieut. gén. Cte D'), pair, ancien directeur général de l'artillerie à l'armée d'Orient.

ÉPALLE (J.-B.), évêque de Sion, vicaire apostolique de l'Océanie orientale.

QUOIREZ (le contre-amiral), voyageur dans les cinq parties du monde.

Digitized by Google

Membres titulaires :

Conor, avocat, voyageur en Orient.
Haight (R.-K.), de New-York, voyageur en Orient.
Vivien, député, ancien ministre de la justice.

Membres correspondants :

Marigny (de), anc. cons. à la cour roy. d'Alger, proc. du roi, à Gap.
Mari (le marquis de), voyageur en Orient, à Gênes.
Laborie (Joseph), ingén. des ponts et chaussées en Algérie, à Philippeville.
Laborie (Louis), ingénieur des ponts-et-chaussées, à Bône.
Grance (le P. Jérôme), missionnaire apostolique S. M., à Tonga-Tabou.

OUVRAGES OFFERTS

A LA SOCIÉTÉ ORIENTALE

Par M. Castellon.

131. — *Mémoire sur la canalisation projetée de l'isthme de Nicaragua*, par M. J. Aycenina, ministre général du gouvernement de Guatemala, publié par ordre de M. F. Castellon, ministre plénipotentiaire de Nicaragua près du gouvernement français. In-8°; Paris, 1844.

142. — *Note pour servir à la canalisation du lac de Nicaragua*, par M. Baily, ingénieur anglais. Traduit en français par ordre de M. F. Castellon, ministre plénipotentiaire de l'État de Nicaragua. In-4°; Paris, 1844.

Par MM. A. Denis et A. Hugo.

143. — *L'empire chinois illustré*. Descriptions des mœurs, des coutumes, de l'architecture, de l'industrie, etc., du peuple chinois depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Ouvrage orné de gravures d'après les desseins de Th. Allom. In-4°; Paris et Londres, 1844. Livraisons 27 à 46 (voir le n° 81).

Par MM. les Auteurs.

144. — *Examen historique du régime colonial sous le rapport des intérêts de l'agriculture, du commerce et de la navigation*, par M. Dupuy (de l'Yonne). In-8°; Paris, 1843.

145. — *Atlante linguistico d'Europa* di B. Biandelli. 1 vol. (avec un atlas). In-8°; Milano, 1841.

AVIS A MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE.

La séance publique annuelle de la Société aura lieu dans le courant du mois de mars prochain. MM. les membres qui désireraient y faire des lectures sont invités à adresser (*franco*), dans le plus court délai, leurs manuscrits à M. Horeau (rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 97), qui les transmettra à la commission chargée de leur examen. Aucune lecture ne devra durer plus de quinze minutes. La commission terminera ses travaux d'examen le 28 février.

Le vote pour le *renouvellement du bureau* aura lieu dans la séance prochaine (14 février).

Paris. — Rignoux, Imprimeur de la Société orientale, rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

Digitized by Google

DE LA THÉORIE ETHNOGRAPHIQUE

APPELÉE

MONDE GRÆCO-SLAVE.

Deuxième article (1).

Par une contradiction non moins choquante que les précédentes, la théorie du monde *græco-slave*, dont l'auteur affecte de paraître libre et dégagé de tout préjugé religieux, aboutit néanmoins à une question pure de religion. En prenant l'allure et le ton d'un philosophe, M. Robert trahit ensuite la passion et les rancunes d'un demi-sectaire; il voulait nous donner simplement ses impressions de voyages, et, malgré lui, il initie le public à son changement de convictions. En effet, nous l'avons connu catholique; depuis, il s'est fait presque grec. A chaque page sa plume décoche un petit trait acéré contre le *latinisme*. Ainsi, par exemple, s'élançant sur les ailes de l'inspiration prophétique, il annonce ici que le rapport *d'un à quatre, assigné aux Slaves latins vis-à-vis de leurs frères d'Orient devra être au moins d'un à cinq au bout de quelques générations* (2); là il affirme que *le latinisme des Polonais a, peut-être plus encore que leur position géographique, contribué à leur ruine, et que leur avenir dépend d'une réconciliation avec les* IDÉES ORIENTALES (3); ailleurs il se demande quelle force le PARTI LATIN, *chez les Slaves, oppose à son colossal adversaire.* De bonne foi, un Russe pourrait-il mieux parler, et encore un Russe scribe des manifestes de M. Bloudoff?

A merveille! dans ces quelques lignes vous reniez votre foi, vous rendez les armes *à son colossal adversaire*, et vous insultez au malheur du peuple héroïque qui la défend jusqu'au martyre. On ne peut formuler plus clairement son symbole en moins de mots; et tout en vous laissant libre de la pratiquer en vertu du principe de la liberté de conscience dont nous dirons ensuite quelque chose, vous nous permettez, par compensation aussi, de dire que ce qui nous étonne le plus dans votre profession de foi politico-religieuse, c'est le front de la proposer à la France.

Mais avant d'arriver aux dommages et inconvénients qui résulteraient pour la patrie de l'acceptation de pareilles idées, arrêtons-nous à ce qu'elles ont de contraire et de funeste à la religion; car je suis entraîné par vous sur ce terrain où je ne voudrais point poser le pied en vidant une question ethnographique. Vous manquez à l'esprit du siècle et vous en méconnaissez les

(1) Voir le premier article dans la *Revue de l'Orient*, t. VI, p. 23.
(2) *Revue des deux mondes*, numéro de novembre 1844, p. 425.
(3) *Id.*, *ib.*, p. 454.

Digitized by Google

sages tendances à séparer toujours davantage le fait politique de la foi religieuse. Malgré l'irréligion de votre théorie, vous avez encore trop de religion, en ce sens que vous subordonnez les rapports des peuples à leurs confessions. Une fédération nationale ne pourrait, selon vous, s'établir que sur les bases de l'unité religieuse, qu'elle qu'elle soit. Ainsi, *de même que l'Occident est latin-germanique, l'Orient doit être græco-slave* (1). Où peut conduire le goût de systématiser et de vouloir donner aussi du sien! L'Occident est-il donc purement latin? Ne comptez-vous pour rien toutes les communions protestantes séparées de l'Église? Eh bien! dans les pays réellement libres, comme la France, la Belgique, la Suisse, l'Angleterre et les États-Unis, voyez-vous les constitutions politiques rédigées en faveur d'un seul culte; ou bien, cherchant à remplacer par la liberté l'unité qui manque, ne sont-elles pas conçues pour la tolérance et l'égale protection de toutes les croyances? Et l'ordre, la tranquillité et le bien-être de ces sociétés ne sont ils pas proportionnés au degré d'observation franche et pleine de cette même liberté? Je ne dis pas que l'unité dans la vraie foi ne soit préférable, moi qui crois fermement avoir le bonheur de la posséder; mais reconnaissant qu'elle a disparu des sociétés modernes, et que si jamais elle est possible ici-bas, ce sera par un retour commun et volontaire de tous vers elle, je pense que le régime des gouvernements le mieux accommodés aux mœurs de l'époque actuelle est de laisser la conscience régler ses rapports dans le for intérieur avec Dieu, sans que la main coërcitive de l'homme intervienne; autrement il y aura toujours plainte de quelques-uns contre les empiétements ou la violence des autres. D'ailleurs, la nature des Français est ainsi faite qu'elle se plaît un peu à fronder et contredire, et il suffirait à beaucoup de nous, comme on l'a vu, que l'État arborât l'étendard d'une religion officielle pour en choisir une autre ou même s'en passer. Quel est donc le parti le plus sage? Celui de la révolution de 1830, qui vous laisse rejeter et même insulter la religion de vos pères, et moi la pratiquer. Dieu se charge de rendre un jour le jugement (2).

Si telle est l'équité politique relativement aux États d'Occident qui n'ont plus l'unité religieuse, la règle changerait-elle à l'égard des États d'Orient, plus divisés en leurs croyances, et où pullulent tant de sectes disparates ennemies irréconciliables? Précédemment nous avons indiqué l'aversion de quelques-unes d'entre elles pour les Grecs; les Syriens, par exemple, depuis quatorze siècles les ont quittés, et ils répètent encore ces mots: *Musulman* et non *Roman*, c'est-à-dire plutôt l'islamisme que la religion des habitants du pays de *Roum*; et n'allez pas vous y tromper, *Roman* ne signifie point ici les Romains, mais bien les Grecs, qui, mal à propos, ont hérité en ces contrées de leur nom en même temps que des restes de leur puissance. Pour l'Église romaine, les jacobites n'ont point la même répugnance; leurs

(1) *Revue des deux mondes*, numéro de novembre 1844, p. 435.

(2) *Scimus enim quoniam judicium est Dei secundum veritatem in eos qui talia agunt.* (*S. Pauli ad Rom. epist.*, cap. II, v. 2.)

Digitized by Google

conversions fréquentes en sont la preuve. Une tradition locale et sans doute hyperbolique, comme tout ce qui prend la forme orientale, raconte qu'au temps de l'empereur Marcien les Grecs firent un tel massacre des Syriens, qu'ils formèrent *trois mille* charges de chameaux des doigts index coupés à la main droite de chaque partisan d'Eutichès, mort sur le champ de bataille en défendant le monophysisme (1). Cela est encore plus difficile à oublier que les trois boisseaux d'anneaux de chevaliers qu'Annibal, après la journée de Cannes, envoyait à Carthage.

Les Arméniens, les Géorgiens ou les Nestoriens ne seraient pas mieux disposés à faire la paix avec eux. D'autres Églises même, incorporées à celle de Byzance, et qu'elle a exploitées avantageusement depuis plusieurs siècles, sont fatiguées de ce servage, et nécessairement la chaîne sera rompue un jour. Donc l'Église grecque, au lieu de tendre, dans l'empire ottoman, vers une extension ou une accroissement, est au contraire menacée d'une décomposition qui réduira la juridiction de son patriarche à l'enceinte des murs de Constantinople. Malgré cela, vous dites que *la race græco-slave est arrivée à son unité morale.* Qui l'établira donc? Je vous entends nommer la Russie, à qui vous faites bon marché de cette proie comme d'un morceau facile à happer, puis à avaler et à digérer. Mais cette unité existe-t-elle d'abord au sein de la Russie? Nous le savons, le très-saint synode de Saint-Pétersbourg le répète pour faciliter l'œuvre de formation de son Église orientale; mais jusqu'à présent cette prétention est démentie par les faits, et, pour le prouver, il suffit de consulter le tableau statistique qu'un auteur moderne a publié sur l'empire de Russie.

«Il n'y a pas de pays du monde, dit-il, où il y ait un tel mélange, une telle variété d'habitants, où ils diffèrent plus les uns des autres par *les mœurs*, *le langage*, *la religion*, etc. etc. Partout ailleurs on a pu observer une sorte de différence entre le peuple conquis et le peuple conquérant, mais elle s'est affaiblie par degrés; ils se sont enfin confondus; tandis qu'en Russie on ne voit pas seulement quelques nations, *mais comme une multitude de nations*, avec une variété telle que la plus longue domination n'a pu les effacer» (2).

M. Robert ne peut ignorer l'existence de toutes ces sectes connues sous le nom générique de *Roskolniki*, et ayant dans Pétersbourg même des temples où elles exercent publiquement leur culte. Il a certainement ouï nommer les *starovertsi* ou *vieux croyants* détachés de l'Église dominante; les *bezpopovtschina*, rejetant les sacrements et le sacerdoce; les *soubothniki* ou *sabathisans*, espèce de chrétiens-juifs qui pratiquent la circonsicion et conservent les pains azymes dans la célébration de la pâque; les *doukhobortsi*, aux mystères non moins impurs que les *skaptsi*, ces modernes origénistes (3). En dehors

(1) Les jacobites se signent dans leurs prières seulement avec ce doigt.

(2) Starch, *Tableau de l'empire de Russie.*

(3) Voyez *Persécution et souffrances de l'Église catholique en Russie*, par un ancien conseiller d'État de Russie. Paris, 1842, p. 136.

Digitized by Google

du christianisme, ne trouvons-nous pas encore un bon nombre de races? Les Nogaïs, les Uzbeks, les Tcherkesses, les Abasses et les Tartars de la Crimée auraient-ils donc cessé d'être musulmans? Les trois grandes hordes des Kirghiz n'appartiennent-elles pas toujours au même corps de Sunnis? Si nous prenons les races mongoles, confondues improprement avec les Tartars, nous les voyons soumises à l'autorité spirituelle du dalaï-lama. Remontons-nous plus au nord, les Samoyèdes, les Buriates, les Koriékes, les Kamtchadales, les Tchoukotches et les Aléoutes nous apparaissent plongés dans les superstitions du chamanisme ou dans les erreurs de la plus grossière idolâtrie. De toutes parts domine l'anarchie religieuse que la régularité administrative, malgré ses progrès, est impuissante à faire disparaître. La religion de l'État s'efforce, il est vrai, de gagner à elle les membres de ces sectes diverses, bien que le prosélytisme soit défendu de par la loi. Mais l'Église russe présente le même caractère que toutes les autres Églises: infidèles, par leur divorce, à l'unique époux, elles deviennent stériles et ne peuvent plus engendrer d'enfants dans la foi. Le signe d'une perpétuelle et vigoureuse fécondité appartient exclusivement à l'Église mère qui couvre la surface du globe de ses ardents missionnaires, et qui, pendant que dix-sept vastes diocèses étaient créés et organisés dans l'Amérique du Nord, reprenait ses anciens postes de l'Asie occidentale, en conquérait de nouveaux à l'Orient, et civilisait les cannibales de l'Océanie. Qu'on ne nous objecte point ici l'incorporation récente des Grecs-unis de Pologne: ce fait confirme notre remarque; car ce furent la violence et non point la conviction, le knout ou la peur de la Sibérie plutôt que l'évidence des arguments théologiques du *très-saint synode*, le système politique de l'empereur, et non pas l'apostolat des popes, qui ont juxtaposé à l'Église nationale cette masse ignorante, intimidée ou séduite, au sein de laquelle se manifestent déjà le repentir et un mouvement de retour.

Comment, nous le répétons, M. Robert choisit-il le centre confus et désordonné de toutes les formes religieuses pour point d'appui et pour berceau de la future religion de l'Orient? Nous disons *future*, car il n'y a encore rien d'existant que dans son imagination et dans les espérances de la pensée gouvernante de Russie. C'est un plan à la réalisation duquel on travaille, à la vérité, avec un zèle actif; mais *l'homme propose et Dieu dispose*, et pour la confusion des constructeurs de cette seconde Babel, il n'est pas nécessaire de compter sur quelque coup éclatant du ciel. Il suffit à sa vigilance de mettre aux prises leur témérité avec les obstacles qui les circonviennent au dedans, et plus encore avec toutes les difficultés qu'ils rencontreront au dehors. Croyez-vous d'abord que l'union de l'Église moscovite avec le fardeau de l'Église byzantine soit chose si simple et si facile? La fille prétend avoir hérité des droits de la mère, depuis que le patriarche constantinopolitain Jérémie II a cédé au métropolitain de Moscou sa suprématie pour une somme d'argent; et les czars, usurpateurs de l'héritage, consentiraient-ils à s'incliner devant une espèce de pontife qui s'incline lui-même pour baiser le pan de la pelisse du moindre pacha? D'un autre côté, le patriarche

Digitized by Google

universel de la nouvelle Rome (tel est le titre qu'il s'arroge) se considère bien toujours comme le chef de l'Église grecque; et supposé que quelque appât secret, triomphant de sa résistance, l'amenât à une transaction, la fierté de la nation qui est derrière son siége, auquel elle s'attache comme au dernier débris de sa grandeur passée, ne consentirait jamais à l'abdiquer en faveur d'une autre nation. En vain la Russie identifie les Grecs aux Slaves, ceux-là n'accepteront l'identité que pour en tirer les bénéfices, et dans la pensée d'assimiler à soi les autres, et non de se fondre et de disparaître en eux. Vous le remarquez vous-même, monsieur Robert, en disant que la race hellénique finit par dominer les races auxquelles elle s'allie ou s'impose. Mais alors les Russes, représentant, selon vous, la race slave par excellence, pourraient-ils accepter ce rôle secondaire sans déroger? Il y aurait donc nécessairement division et lutte, ce qui n'est pas la voie pour atteindre l'unité religieuse que vous proclamez.

Je le vois à regret, vous nous obligez de revenir à vos leçons de théologie. Qu'entendez-vous par cette unité religieuse? Ne vous contredisez-vous pas derechef dans les termes, en admettant une unité religieuse pour l'Orient différente de celle de l'Occident? Quand l'unité a-t-elle jamais été le *dualisme?* et quel dualisme que l'antagonisme de vos cent dix millions de Græco-Slaves rangés en ordre de bataille contre ces pauvres Latins de qui vous semblez désespérer! Dites-le donc, vous avez un manichéisme chrétien et politique, vous admettez dans le monde une lutte de deux Églises, à savoir de la Russie personnifiée dans son Église grecque, et de l'Europe occidentale représentant l'Église latine. Cependant la théologie enseigne qu'il ne peut y avoir qu'*une* Église vraie, parce qu'il ne peut y avoir qu'une vraie religion, et que l'Église est l'assemblée des hommes qui la professent sous la direction des chefs légitimes institués par son divin fondateur. Les caractères de l'Église ainsi conçue sont, comme vous le saviez, ceux de la vérité même, c'est-à-dire l'unité, la perpétuité, l'universalité ou catholicité, et l'apostolicité. Or, en comparant les deux Églises, nous retrouvons tous ces caractères dans l'Église latine ou romaine, *une* dans sa doctrine invariable, perpétuellement subsistante, répandue dans tous les lieux de la terre, et remontant, par son chef suprême, à Pierre, le prince des apôtres. D'un autre côté, l'Eglise græco-russe ne présente aucun de ces caractères; car, comme nous l'avons remarqué, outre la multitude de sectes qui déchirent son sein en Russie, l'acte d'union entre le czar et le patriarche de Constantinople n'a point encore été conclu, et chacun se considère comme la tête des deux corps que la politique plutôt que la religion veut unir; de plus, le témoignage irrécusable de l'histoire atteste qu'avant Photius l'harmonie entre les Églises latine et grecque n'avait jamais été fondamentalement troublée, et que l'Église russe, formée et établie dans la soumission au chef de l'Église unique, y persista près de quatre siècles après la séparation de sa mère. Par conséquent l'origine de leur constitution indépendante est loin d'être consacrée par l'antiquité des temps apostoliques. Quant à l'universalité, elles ont beau en prendre le

Digitized by Google

titre caractéristique en s'appelant *catholique* ou *œcuménique*, comme il n'est pas possible d'abuser personne sur une question quasi toute géographique, et qui peut se résoudre avec l'inspection ou par la connaissance de la mappemonde, on répond à cette prétention avec le sourire qui accueille celle de ces cerveaux malades prétendant être Napoléon ou Alexandre.

D'ailleurs, que penser d'une Église qui chaque jour, dans la récitation de ses prières liturgiques, prononce contre elle-même la condamnation du schisme, en reconnaissant la primauté de l'Église romaine et son institution divine? Les *stichires* ou *tropaires* (antiennes et répons) auxquels nous faisons ici allusion sont dans la bouche et la mémoire de tous les popes et papas (1). Ainsi le 16 janvier, dans la fête de l'apôtre saint Pierre-aux-Liens, l'office du jour l'appelle *le fondement de l'Église, le roc de la foi, le porte-clefs du royaume des cieux, le possesseur du premier trône apostolique, le premier de tous les apôtres, la lumière secondaire illuminant les âmes, l'immobile fondement des dogmes auquel l'auteur de toutes les créatures lui-même a fait don des clefs divines et du pouvoir de lier et de délier, le désignant pour paître les brebis, pour paître les élus, pour paître les agneaux.* A l'égard de saint Léon, dont la fête est célébrée le 18 février, l'Église d'Orient, qui appuie actuellement les prétentions du patriarche de Byzance à la primauté, ne laisse pas d'honorer dans les termes les plus magnifiques ce grand pape du Ve siècle, refusant la sanction apostolique aux trois derniers canons du concile de Chalcédoine, qui n'assignaient à ce même patriarche que le *second* rang dans l'Église. Elle l'appelle le chef de l'*orthodoxe Église du Christ, l'œil et le fondement de la foi, l'union du suprême collége des évêques, la règle certaine de la doctrine, le possesseur du siége primatial de Pierre, resplendissant des vertus et du zèle de cet apôtre, le vainqueur de toutes les hérésies, l'aurore et le soleil resplendissant de l'Occident, le vénérable successeur de Pierre, doué de sa suprématie et de la ferveur de son zèle.* Dans le VIIIe siècle, l'Église orientale professait la même foi, car en célébrant, le 11 novembre, la fête de saint Théodore Studite, elle le *désigne comme défenseur de l'orthodoxie et comme la colonne de la forteresse de la vérité orthodoxe.* Bien plus, il existe une ordonnance prescrivant la lecture des discours ou sermons du même saint dans les monastères, après la *litie*, à commencer au dimanche du *pharisien et du publicain* (2). Or, dans une de ses lettres où il donne au pape le nom de *père des pères*, il déclare que *tout ce qui est innové dans l'Église catholique par ceux qui s'écartent de la vérité doit être rapporté aux successeurs de Pierre.* Dans une autre, écrite à ceux qui souffraient persécution de la part des iconoclastes, il les *exhorte à rester unis à l'Église catholique;* car, ajoute-t-il, *l'Église de Byzance est une branche hérétique et séparée*

(1) Le *papas* est le prêtre grec de la Turquie : telle est sans doute l'étymologie du pope russe.

(2) *Vicissitudes de l'Église catholique des deux rites en Pologne et en Russie;* Paris, 1813, p. 184.

Digitized by Google

qui se laisse fréquemment séparer des autres. Or, l'Église d'Orient, après avoir accordé et confessé que l'Église d'Occident a été durant tant de siècles la vraie Église, et que *tout est innové par ceux qui s'écartent de sa vérité,* a-t-elle bonne grâce et raison de rompre avec elle et de l'accuser d'erreur? Jésus-Christ ne lui a-t-il pas promis assistance jusqu'à la consommation des siècles ? Que l'Église d'Orient ne cherche point à calmer sa conscience en disant qu'elle est elle-même la continuation de la vraie Église. D'abord, comme nous l'avons dit, elle n'a aucun de ses caractères distinctifs, et en second lieu, nous la défions de trouver chez les auteurs latins les témoignages que nous empruntons aux auteurs orientaux, et qui sont contre sa dénomination autant de dépositions accablantes. Sans la crainte d'ennuyer le lecteur par un étalage d'érudition trop scolastique, et de paraître peut-être aussi copier un de nos anciens cahiers de séminaire, nous pourrions également, monsieur Robert, produire ici des citations nombreuses, extraites des Pères et des docteurs de l'Église de Constantinople; on y verrait que les quatre principaux articles controversés entre les deux Églises touchant la procession du Saint-Esprit (1), le pain azyme (2), le purgatoire (3) et la primauté (4) du siége de Rome étaient anciennement compris de l'une et de l'autre comme ils le sont encore par les Occidentaux catholiques. Mais il suffit de vous y renvoyer, ainsi que ceux qui, n'ayant pas éclairci par eux-mêmes ces points, voudraient le faire avec conscience et impartialité. Et,

---

(1) Sous la triple procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils. Voyez le symbole de saint Athanase : « Spiritus sanctus a patre et filio non factus, nec « genitus, sed procedens. Id., in epist. ad Serapion, episcop., de Spiri. Sanct.—S. Cyrillus « in illud Zoelis : Effundam de spiritu meo.—Idem, in expos. IX anathemathismi. — Et « in quinto lib. ad Hermiam.—S. Epiphanius, in Anchorato.—S. Basilius, in III cont. « Eunom.—S. Joan, Damassenus, lib. I *de Fide orthod.*, cap. XIII.—S. Chrysostomus « explic. illorum verb : « Omnia per ipsum facta sunt. »— S. Max., in epist. illa quam « citant gracia patres conc. Floren. — Nazianzanus, orat. XXIV. »

(2) Comme presque tous les Pères enseignent que l'institution eucharistique eut lieu le 14 de la lune, jour auquel les Hébreux mangeaient des azymes, la pratique des Latins ne saurait être un sujet sérieux de dispute et d'accusation. Vid. Origen., titulo XXXV in Matth. — Chrysost., homelia XXXV in Matth. — Teoph. et Theoph. apud Bedam, *de Ratione temporum,* cap. LVII et LIX.

(3) I Cor., XV, v. 29.—Ib., cap. III, v. 15. — I Maccha., cap. IX, v. 20. — Clemens, lib. 48.—Dionys., *de Eccles. hierarch.*, cap. VII, p. 111.—S. Athan. ad Antioch., 34.— S. Basil., in liturg.—Id., in Isaiæ, IX.— Id., in lib. de spir. sanct.— S. Greg. Nysse, in orat. de defunc. — S. Cyril. catech. V; mystag. — Theodor., lib. V, Histor., cap. XXVI. — Theophylactus, in cap. XII Luc.

(4) Origen. oper., tom. XII, in Matth., n° 2.—Id., Hom. V, in exo., n° 4.—S. Athan., *de Sentent. Dyonys. contra Arianos*, n° 13.—Socrates, *Hist. eccl.*, lib. II, cap. XV.— Sozome, *Hist. eccles.*, lib. III, cap. VIII.—Ib., cap. XX.—S. Basil., epist. LII et LXIX, ad Athanas, n° 1. — Ibid., epist. LXXIV et CCLXIV, ad occid. episc., n° 3.—Theodo., *Hist. eccl.*, lib. V, cap. X.—Epist. Eutych. ad S. Leonem, inter epist.— S. Leonis, XXI. —Ib., S. Flaviani, conc. chalc. par. I. epist. S. Petri Chrysol. ad Eutych.—Ib., par. III,

Digitized by Google

pour nous résumer sur le compte de votre unité orientale græco-slave, nous avouerons ne la pas trouver *religieuse*, puisqu'au lieu d'avoir pour fondement le dogme et la tradition, la tradition et le dogme se trournent contre elle pour la battre en brèche et la ruiner.

Ici le sourire me semble effleurer vos lèvres, d'où s'échappent ces paroles : « Vous avez la simplicité d'imaginer que j'aie encor la foi comme vous; celle-là est bonne pour les simples, la mienne est philosophique et humanitaire. La religion, à mon jugement, ne repose point sur un ensemble de croyances dogmatiques ou traditionnelles; c'est une simple *direction sociale* (1) telle que le *latinisme désormais ineffaçable des Tchéco-Slaves ou Bohèmes dont ils sentent aujourd'hui tous les inconvénients.* » — *Une foi philosophique*, on ne peut assurément rapprocher deux termes plus contradictoires; car qui dit foi exprime un ordre totalement en dehors de la raison, laquelle constitue l'ordre et le domaine de la philosophie. Si vous n'êtes que philosophe, pourquoi vous permettre de soulever des questions exigeant la science théorique la plus complète? Quand la religion n'a-t-elle été qu'une *création sociale?* Cette définition ne lui enlève-t-elle pas son caractère divin et immuable? Le catholicisme est réduit ainsi aux mesquines proportions des cultes païens et autres qui, dans l'antiquité et même dans nombre d'États modernes, ne sont qu'une forme politique ou nationale du gouvernement. Le monarque ou le parlement qui ont modifié et accommodé la religion selon leur goût ou leurs intérêts, peuvent un jour la changer de la même façon. Tel a fait, par exemple, Paul Ier en donnant à l'Église græco-russe son organisation. Elle, en ce sens, peut-être appelée une *direction sociale*. Mais le latinisme, terme méprisant que vous empruntez aux adversaires du catholicisme pour suivre un peu la mode qui est, dans une certaine sphère, de l'attaquer; le latinisme ou le catholicisme, je vous le demande, quand a-t-il cessé d'être ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire de comprendre les mêmes dogmes traditionnels? Où s'est-il plié aux caprices et aux exigences de l'homme? Il a pu, à certaines époques et en certains lieux, associer son action divine à l'action politique de l'État, quand celui-ci voulait cette harmonie; mais là où elle a été rompue, il n'en a pas moins subsisté, se suffisant à lui-même. La preuve, c'est que vous le retrouvez parmi les sujets de tous les gouvernements et sous toutes les latitudes. Quel est l'autre culte, à commencer par l'oriental, ayant cette universalité? Son nom seul n'implique-t-il pas sa délimitation dans une partie du monde?

Mais, lors même que cette distinction ne réhabiliterait pas le catholicisme à vos yeux sous le rapport de sa loi, j'ai besoin de le venger des reproches que

---

epist. ad S. Leonem. — Parmi les Arméniens, ceux mêmes qui sont les défenseurs du schisme ont proclamé cette même primauté du siége de Rome, tels que Jean d'Orodn au XIVe siècle, les docteurs Vanag dans le XIe siècle, et Serkis. Voyez Galanus, *de Milit. Eccl. cap.*, t. III, p. 227-239, et dans le recueil des chants liturgiques appelé *Charagan*, n° 19.

(1) Numéro précité de novembre, *Revue des deux mondes*, p. 445.

Digitized by Google

vous adressez à sa *direction sociale;* car il a une *direction sociale*, je ne le nie pas, tout en étant plus que cela, de même que le soleil a d'autres propriétés que le calorique, et celle-ci seule ne le pourrait définir ou faire apprécier exactement. Peut-on lui intenter une accusation aussi perfide que celle d'avoir, *plus encore que leur position* (1) *géographique, contribué à la ruine des Polonais?* Vous revenez sans cesse sur ses prétendus *inconvénients*, et vous allez jusqu'à conseiller à la Pologne *de renoncer à sa politique latine.* La gravité du sujet eût au moins exigé pour ses assertions des preuves propres à leur donner un certain vernis de vraisemblance. Les jeter à la face du public comme pour flatter son esprit d'opposition haineuse, ou bien les faire monter en parfum d'encens adulateur jusqu'au trône du monarque qui donne commission de les répandre et accréditer, ce n'est ni probe ni courageux. Si vous aviez dit que le catholicisme, en tant que contraire à l'extension et à l'établissement de la religion officielle du czar, a attiré sur le peuple qui le professe toutes ses colères impériales, et que de la sorte il a été le motif, l'occasion ou le prétexte de sa perte, vous eussiez été dans le vrai. De la même façon, sous les empereurs païens, le refus de sacrifier à l'idole *contribuait* à la mort immortelle des chrétiens. Et quel est l'homme de foi qui ne l'envie? Mais vos paroles ont un autre sens : elles signifient que le catholicisme a été en général l'obstacle au développement et à la conservation de la nationalité polonaise, ou même le germe de mort caché dans sa constitution. Or, rien de plus faux; celui qui interroge et examine attentivement les destinées de la Pologne arrive à une conclusion toute contraire, et dit : «Le catholicisme a fait sa gloire et sa force, et lui seul de son souffle céleste peut la régénérer.»

Prenez en main ses annales, vous la voyez naître comme nation et monarchie des entrailles mêmes du christianisme. En effet, dès qu'elle eut accepté des mains de Miécislas Ier le don de l'Évangile, elle se présenta aussitôt comme le boulevard protecteur de l'Église contre la violence et la barbarie. Au XIIIe siècle, pendant que l'archevêque Henri de Gnesen raffermissait la discipline et la liberté ecclésiastiques attaquées par le duc Ladislas, elle se dévouait généreusement au salut de la chrétienté en repoussant les hordes terribles qui avaient asservi la Russie et inondé la Hongrie. Une pieuse reine, Hedwige, ornait alors de l'éclat de sa sainteté ce trône que sanctifièrent plusieurs fois les mêmes vertus. En 1685, par la main de Jean Sobieski, ne sauva-t-il pas encore l'Occident menacé? C'est à tort que vous présentez le catholicisme des Polonais comme auteur et conservateur de la *barbarie féodale* (2). Les plus puissants princes qui en étaient l'âme et la tête, comme les Rozynski, les Zastowski, les Ostroyski et les Wizniowieski, étaient au contraire tous de l'Église grecque, et lorsqu'ils passèrent à l'unité, c'était afin d'échapper à la domination de la Russie, posée déjà comme l'anta-

(1) Page précitée, 454. — *Id., ibid.*, p. 429.
(2) *Id., ibid.*, p. 455.

Digitized by Google

goniste de l'Église. La Pologne fut fortunée et puissante tant qu'elle resta fortement dans la foi; et les historiens les plus indifférents remarquent avec raison que les querelles religieuses qu'y suscitèrent l'introduction du protestantisme, et surtout la doctrine socinienne de l'école de Racow, sont la cause de son affaiblissement et de sa décadence. Lorsque le jeune Stanislas Poniatowski, couronné le 25 novembre 1764 au préjudice de l'héritier de la maison de Saxe, jurait les *pacta conventa*, la Pologne était encore essentiellement catholique; sur 18 millions d'habitants, elle ne comptait que 4 millions de dissidents, et près de 2 millions de juifs.

C'est pourquoi le pape Clément XIII, en bénissant *la nation orthodoxe et illustre par sa foi*, déclarait que *la sécurité et l'intégrité de la religion catholique étaient unies au maintien de l'état politique de la Pologne* (1). Catherine et le roi de Prusse le savaient bien; aussi le *protectorat* des dissidents du royaume était un voile pour couvrir leurs projets ultérieurs. Pourquoi les deux souverains exigeaient-ils que les protestants et les non unis fussent admis dans ce royaume aux fonctions publiques, tandis que les catholiques en étaient, comme ils le sont encore aujourd'hui, virtuellement exclus en Prusse, et qu'ils n'étaient pas même tolérés en Russie? Était-il logique et loyal de laisser un Repnin proclamer les principes les plus démagogiques de la liberté et de l'égalité, pendant qu'il faisait pendre avec dérision à la même potence, comme pour les appliquer, un noble, un moine, un juif et un chien (2)? Les Polonais comprirent dès lors que l'on voulait les *décatholiciser*, afin de mettre à exécution le complot tramé contre leur indépendance nationale. C'est sous l'impression de ce sentiment que le comte Charles Chreptowicz disait dans son manifeste à la diète du royaume, le 16 avril 1768: «Moi qui aime la liberté plus que tous les biens de ce monde, et qui aime la foi catholique plus encore que la liberté!» C'est que le catholicisme est le fond de la vie de la Pologne; c'est par lui qu'elle a grandi, qu'elle s'est soutenue. Il est le principe de son individualité nationale, et l'engager à le renier, c'est vouloir son avilissement et son suicide. En se réconciliant avec ce que vous appelez les *idées orientales* (3), elle abdiquerait le rang et la mission qu'elle a reçus d'en haut pour se perdre dans le tourbillon de tous ces autres membres de la famile slave, emportés obscurément autour du centre fixe et unique du despotisme moscovite. Que représentent, en effet, les idées *orientales*, sinon la prédominance du pouvoir temporel sur le pouvoir spirituel ou l'absorption de l'Église dans l'État, si bien que son chef devient un pontife, empereur investi d'une autorité absolue sur l'âme comme sur le corps. Tel était le pouvoir païen de Nabuchodonosor faisant adorer sa statue. En reculant vers cet état, on perd les avantages infinis du christianisme qui changea l'ordre moral du monde par l'établissement

(1) Bref du 10 avril 1767.
(2) Raumer, p. 49. — Rulhière, 3e part., p. 84-96.
(3) *Revue des deux mondes*, p. 441.

Digitized by Google

d'une Église ou d'une société spirituelle ayant la facilité de se régir suivant des lois et des principes dont l'origine surhumaine implique la justice et l'inviolabilité. L'obéissance à ce pouvoir supérieur reposant sur la conviction ou l'acquiescement libre de la volonté, il s'ensuit que l'Église, sous ce rapport, représente le principe de la liberté humaine.

L'empereur Valentinien II, et avant lui l'empereur Constance, respectèrent ce pouvoir comme distinct du leur, dans les sages remontrances d'Ambroise et d'Athanase. C'est lui qui, durant le cours du moyen âge, sut diriger et restreindre l'autre pouvoir, toujours enclin à abuser de lui-même. Mais lorsque celui-ci renverse cette barrière et qu'il pèse de tout son poids sur les sujets, alors domine exclusivement la volonté de l'homme avec toutes ses faiblesses et tous ses excès. Là est le dernier terme du despotisme. Telle est l'omnipotence de l'empereur de Russie, qu'on peut appeler, avec plus de justesse que la race græco-slave, la *personnification de l'Orient chrétien*, pour parler le langage de M. Robert (1). C'est en effet cette omnipotence, égarée par son propre orgueil, qui a conçu le plan d'une Église, laquelle, pour me servir encore de vos expressions, ne *reconnaît d'autres limites naturelles que l'Himalaya, la Méditerranée et le nord-ouest de l'Italie*. Les Grecs ni les Slaves non unis n'auraient jamais poussé si loin leurs prétentions. Eh bien! vous gourmandez la Pologne de se rattacher au système des États d'Occident, qui, n'ayant pas encore divinisé l'homme, à côté de son pouvoir en reconnaissent un autre indépendant et modérateur. Vous lui présentez les chaînes de la servitude, ou mieux, vous lui conseillez d'accepter et presque de bénir celles qui lui ont été imposées. De bonne foi, selon nous, elle a un meilleur parti à prendre.

Précisément sa fidélité incorruptible dans la foi et son attachement au catholicisme seront le remède aux maux actuels, la cause du salut et des récompenses réservées au courage dans l'épreuve. La Pologne reste pour toute la race slave la gardienne et la conservatrice du principe de liberté; quand l'orage aura passé, et que tous ces peuples aujourd'hui défenseurs du pouvoir absolu en auront expérimenté les amertumes et aspireront à un changement, alors elle les ralliera sous ce drapeau. Le triomphe de la liberté sur l'erreur peut être longtemps retardé, mais il est immanquable; et ces 13,000,000 de Russiens que vous enrôlez déjà comme ses auxiliaires, parce qu'aussi *leur intérêt national n'est pas la grandeur du tsar* (2), viendront plutôt à elle, persécutée pour la justice, que sacrifiant les droits de cette même justice à un intérêt apparent et momentané.

Quant aux Grecs raïas de la Turquie, ils ne sont pas nécessaires pour la constitution libre d'une société slave. Leur manie de la domination, combinée avec des habitudes invétérées de servitude, en ferait un élément hétérogène et dissolvant, ou tout au moins un embarras. Les Slaves sont assez

(1) *Revue des deux mondes*, p. 425. — *Id.*, *ib.*, p. 432.
(2) *Id.*, *ib.*, p. 425.

Digitized by Google

forts et assez nombreux pour se suffire, et jeunes assez surtout pour engendrer une unité sociale sans leur injecter dans les veines ce sang épuisé. Le système russe seul les recherche et les met en avant pour favoriser ses projets de conquête. D'un autre côté, comme le travail secret qui agite les races slaves l'inquiète, on espère tempérer leur nature effervescente par le contre-poids de la nature grecque plus souple, et propre à consolider une domination par la sanction de l'influence religieuse dont elle dispose. Ailleurs tout mouvement slave pur de cet alliage est effectivement contrarié par la politique russe. Il suffit de citer la Servie, à qui on ne peut pardonner son esprit d'indépendance et la propension qu'elle a témoignée pour l'Occident par l'adoption du code napoléonien. Aussi suscite-t-on sans cesse à ce petit État, né et se développant sous la protection bienveillante de la Porte, des difficultés. Le feu de la révolte ou des passions anarchiques y est attisé par les mains auxquelles il échappe, en devenant le noyau d'une nationalité que des événements imprévus peuvent agrandir. Plût à Dieu que les Madjars méritassent le reproche que vous leur faites d'être trop catholiques (1)! La foi des Cyrille et des Méthode a cependant reçu chez eux de graves atteintes, et le rationalisme continue à les miner sourdement. Telle est même la cause religieuse qui, ajoutée à la réaction d'une nationalité longtemps humiliée par des étrangers conquérants, provoque dans la population slave une résistance toujours croissante. La défense de leur foi et de leurs droits politiques les porte à chercher un appui du côté de l'Occident, et non point à l'Orient, comme le veut M. Robert. C'est dans le catholicisme qu'ils mettent leur espoir. Pourquoi ne serait-il pas pour les autres Slaves un gage de salut? Au lieu d'être en perte d'âmes de ces côtés, il en gagne au contraire toujours; pour exemple nous citons la Bosnie, où beaucoup de Grecs reviennent continuellement à l'unité. A mesure que l'enseignement public s'améliore et que l'étude dissipe les préjugés de l'ignorance, le même mouvement de retour se manifeste universellement. C'est pour l'arrêter que la Russie, depuis dix années, a fait successivement accepter par la Turquie, la Perse et la Grèce ses mesures préventives contre le prosélytisme. L'Église orientale ne se conserve que par cet esprit d'intolérance; le jour où la conscience recouvrerait ses droits en Orient, la cause de l'Église occidentale est gagnée. Or, il nous reste à montrer que l'intérêt de la France est aussi là où est la justice.

****

(*La suite à un prochain cahier.*)

---

(1) *Revue des deux mondes*, p. 451.

Digitized by Google

LE PRINCE RADEN-SALEH.

On dit avec justice, et cela depuis longtemps, que Paris est non-seulement la capitale de la France, mais encore celle du monde civilisé. Pour être aujourd'hui dans le vrai, il faut encore élargir le cercle de son influence scientifique, philosophique, morale, artistique et industrielle. Le jet de lumière que projette la civilisation parisienne est si vif, si compacte, que ses rayons embrassent le monde entier et servent de fils conducteurs aux hommes des contrées du globe les plus reculées, pour les guider vers ce grand foyer de lumière, vers ce grand centre créateur, ce rendez-vous commun de toutes les gloires, de toutes les illustrations. L'arrivée à Paris du prince Raden-Saleh est encore une nouvelle preuve de cette influence civilisatrice.

Raden-Saleh-Sarif de Bastaman est né à Samarang, dans l'île de Java, d'une famille arabe mahométane qui compte plusieurs princes régnants parmi ses membres. Son père, *Raden-Sarif-Gouschin*, prince régent de Lassem, mourut lorsqu'il était en bas âge, laissant sa veuve, d'une des premières familles de Java, avec six enfants, dont trois garçons et trois filles; le prince Raden-Saleh était le quatrième.

A la mort de son père, son cousin, Raden-Mas-Saleh, fils du prince, régent de Samarang, vint prendre la régence de Lassem pendant la minorité de son frère aîné, et le jeune Raden-Saleh fut appelé par son oncle au palais de Samarang, où il fut élevé.

Le jeune prince annonça de bonne heure des goûts très-prononcés pour la civilisation européenne, et souvent il quittait le palais de son oncle pour fréquenter la société hollandaise établie à Samarang. Son oncle, homme instruit et progressif, favorisa de tout son pouvoir les inclinations de son neveu, et l'envoya à Batavia au sein de la société européenne pour étudier à ses écoles. Il fut accueilli avec bonté par le gouverneur général, le baron Van de Capelle.

Pendant son séjour à Batavia, deux de ses parents, un oncle et un cousin, tous deux régents, se soulevèrent contre l'autorité des Pays-Bas. Le jeune Saleh resta à Batavia, où il vécut d'une pension que lui fit le gouvernement des Pays-Bas. C'est dans cette ville qu'il fit la connaissance de deux hommes avec lesquels il se lia intimement, qui décidèrent de son avenir et de sa vocation. L'un était un inspecteur des finances, M. Delinge, et l'autre un peintre distingué nommé Paijen. Ce dernier lui inspira le goût de la peinture; ils parcoururent ensemble, la palette à la main, les sites pittoresques de Java, et revinrent à Batavia riches de précieux croquis. De son côté, son ami M. Delinge lui parlait si souvent de l'Europe, lui faisait des descriptions si séduisantes des merveilles de notre civilisation, qu'il lui inspira le vif désir de connaître cette mère patrie; et quand M. Delinge,

Digitized by Google

rappelé par son gouvernement, dut, en 1830, retourner en Europe, le prince Saleh demanda à le suivre en Hollande.

Le roi Guillaume accueillit avec bienveillance cet enfant de la nature et chercha à faire développer en lui ses heureuses dispositions; il n'a pas semé dans un terrain ingrat: le prince Saleh a profité des leçons qu'il a reçues. C'est maintenant un homme de l'Europe qui n'a plus du Javanais que le teint; son amour pour la peinture est devenu chez lui une passion vive, ardente, qui produit les grands artistes, et la Hollande le compte avec orgueil parmi ses premiers peintres. Il a fait hommage dernièrement au roi Guillaume II, appréciateur de tous les genres de mérite, protecteur éclairé de tous les arts, d'un de ses chefs-d'œuvre représentant *deux lions se disputant un taureau.* Le roi des Pays-Bas vient de le nommer chevalier de la Couronne du chêne.

Raden-Saleh a passé cinq ans en Allemagne. Doué d'une rare intelligence et d'une grande facilité pour l'étude, il a appris en peu de temps la langue allemande, qu'il parle parfaitement. Accueilli et fêté par le roi de Saxe et par une grande partie des princes de la confédération germanique, il est intimement lié avec le duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha.

Le prince Saleh a aujourd'hui trente-deux ans; ses manières sont nobles, aisées et exhalant un parfum de bon ton, de bonne compagnie; ses goûts sont simples et modestes; il ne paraît pas avoir d'autres passions que celle de l'étude, des sciences et de la peinture. Il vient à Paris, où il compte faire un séjour de deux ans, pour apprendre la langue française et étudier les tableaux des grands maîtres que renferment les musées.

LE BRON DE VEXELA.

DE L'ARMÉE RÉGULIÈRE EN PERSE

(1842).

Organisation. — Infanterie. — Cavalerie. — Artillerie. — Administration. — Tenue. — Armement. — Instruction. — Subordination. — Recrutement. — Avancement. — Récompenses et honneurs militaires. — Peines. — Arsenal.

ORGANISATION. — La Perse est entrée dans la voie de la réforme militaire avant la Turquie et l'Égypte; ses premiers pas ont été rapides, mais depuis longtemps elle s'est arrêtée et a été devancée par les deux autres puissances qui marchent cependant bien lentement. Là, comme dans tous les autres pays d'Orient, ce sont des Français qui ont été les premiers maîtres. Ces Français étaient des officiers attachés à l'ambassade du général Gardanne. Leurs leçons furent continuées par d'autres instructeurs partis de France

Digitized by Google

après la chute de l'empire; mais presque tous ces derniers abandonnèrent bientôt la Perse pour le Penjâb, et eurent pour successeurs des officiers de la Compagnie des Indes, envoyés de Bombay lorsque la guerre éclata entre la Perse et la Russie. Secondés puissamment par leur gouvernement qui n'épargnait ni l'argent ni les munitions de guerre, les officiers anglais obtinrent de bons résultats et formèrent des troupes qui luttèrent quelquefois avec avantage contre celles de leurs adversaires. Lorsque le traité de Turkmanchay vint terminer cette guerre, l'influence russe l'emporta sur l'influence anglaise, et les officiers de la Compagnie restèrent sans occupation jusqu'au moment où ils furent obligés de quitter le pays avec tous les agents du gouvernement britannique. Ils ont été remplacés, en 1839, par des instructeurs engagés à Paris par l'ambassadeur Husseïn-Khan; mais les nouveaux venus ont aussi été condamnés à l'oisiveté par la Russie, qui s'oppose aux progrès d'une armée qui ne sera jamais redoutable, mais qui, mieux instruite, pourrait fermer pendant quelque temps toute les routes qui sont ouvertes aujourd'hui.

L'armée régulière se compose de deux régiments d'infanterie de la garde, qui appartiennent l'un au roi, l'autre au premier ministre; de vingt-quatre régiments d'infanterie de ligne et de quatre régiments d'artillerie.

Infanterie. — Chaque régiment d'infanterie se compose de dix compagnies. Il devrait être fort de 1,000 hommes, mais il est bien rare que l'effectif présent arrive à la moitié de ce nombre; chaque compagnie a pour chef un soultan (capitaine) qui à sous ses ordres un nalip (lieutenant) et un nahip douyoum (lieutenant en second). Le régiment est commandé par un sérenk (colonel) assisté de deux jauers (majors); deux régiments forment une brigade placée sous les ordres d'un sertip; cet officier général a au-dessous de lui un émir-toman; ce titre d'émir-toman était donné autrefois à celui qui commandait 10,000 hommes, il a été conservé dans l'armée régulière avec les attributions de général de division. Un corps d'armée est commandé par un serdar; il peut y avoir plusieurs serdars, mais la dignité d'émir-nizam n'est jamais conférée qu'à un seul homme. L'accès de ces hautes dignités militaires est presque toujours fermé aux princes du sang royal, que Mehémet-Schah laisse dans l'obscurité et bien souvent dans la misère, pour éviter de leur donner une importance qui pourrait les rendre dangereux.

Cavalerie. — La Perse n'a pas de cavalerie; celle qui avait été formée dans l'Aderbidjan par le prince Abbas-Mirza n'existe plus; celle qui devait être organisée par MM. Ferrier et Delamarre, instructeurs français, n'existe pas encore. En 1841, M. Ferrier a été envoyé à Zindjian pour organiser un régiment; mais, malgré tout son zèle et son intelligence, cet instructeur, mal secondé, n'a pu réussir. Sa mission, du reste, n'était pas sérieuse; on voulait seulement l'éloigner de Téhéran. Le gouvernement n'avait ni la volonté ni le pouvoir d'organiser quatre régiments de cavalerie, comme cela avait été annoncé. Lorsqu'une expédition réclame des cavaliers, on fait monter à cheval les golams du roi et des khans, et les hommes de bonne

Digitized by Google

volonté qui se présentent avec leurs chevaux. L'appât du pillage en attire un grand nombre. Ces cavaliers sont armés du sabre persan, de pistolets et de fusils. Les Kurdes fournissent aussi de bons et nombreux cavaliers armés de lances. Les Persans excellent à lancer le djérid et à faire le coup de fusil au galop en tirant en arrière. Ils ne trottent presque jamais et montent comme tous les Orientaux. Ils répètent souvent que les étriers courts fatiguent l'homme, mais que les étriers longs fatiguent le cheval.

Artillerie. — Les troupes d'artillerie sont les plus régulières, les mieux instruites, les plus exactement payées. Elles sont presque entièrement formées par des hommes des provinces du nord, et c'est pour cela que dans ce corps l'instruction et les commandements se font en turc au lieu de se faire en persan comme dans l'infanterie. Les régiments sont aussi divisés en compagnie; comme nos batteries montées, ces compagnies ont des servants à pied et des conducteurs. Les grades des régiments sont les mêmes que dans l'infanterie. L'officier général qui a le commandement en chef a le titre d'émiri-topana. Les Zombareks qui existent en Perse depuis fort longtemps ont été annexés à l'artillerie régulière. Ces artilleurs servent de petites pièces de 50 à 60 centimètres de long. Chacune d'elles est portée par un chameau, et placée sur un chandelier de fer fixé sur un bât fort solide. Dans les marches, le servant prend place à côté de sa pièce. Lorsqu'on doit tirer, il fait accroupir l'animal; celui-ci reste impassible pendant toute la durée du feu, et ne se relève que quand il en reçoit l'ordre. Les chameaux sont les meilleurs affûts de la Perse. Les Zombareks ne servent à peu près aujourd'hui que pour les cérémonies et pour escorter le roi dans ses voyages. L'artillerie a pour garnison les villes de Téhéran, de Tébriz et de Chiraz.

Administration. — Un fonctionnaire qui prend le nom de Vézir-Nizam est chargé des comptes de l'armée. Ce vézir-nizam, qui a sous ses ordres plusieurs mirzas (écrivains), fait percevoir la solde dans les villages désignés par le premier ministre, et la distribue aux colonels. Il n'y a dans les régiments aucune comptabilité hiérarchique. Le colonel est le seul intermédiaire placé entre le vézir-nizam et la troupe. Cet officier supérieur, qui reçoit assez rarement la solde de ses soldats, la leur fait distribuer plus rarement encore, Comme il a acheté d'ordinaire sa commission par de riches cadeaux, il cherche à s'indemniser le plus vite possible des dépenses qu'il a faites, et, pour arriver à ce but, tous les moyens lui sont bons. Un de ces moyens est d'avoir toujours une partie de son régiment en permission et de percevoir la solde comme si tout le monde était présent. Le gouvernement alloue journellement aux simples soldats pour leur nourriture 15 centimes qu'ils touchent quelquefois, et il leur donne pour leur solde annuelle 60 francs qu'ils ne touchent jamais. Il va sans dire qu'avec un pareil système, l'armée est fort misérable. Pour ne pas mourir de faim, les soldats volent dans les bazars et dans les jardins. Les plus scrupuleux mettent successivement en gage toutes les parties de leur armement, les plus intelligents se livrent à mille petites industries; à Téhéran, on en voit un grand nombre sur les places publiques qui étalent devant eux des monnaies de cuivre et

Digitized by Google

de petites monnaies d'argent, et qui font le métier de changeurs. Enfin, lorsque ces industries ne peuvent suffire, lorsque le vol est impossible et qu'il n'y a plus de gages à donner aux prêteurs, les soldats se lèvent en masse, refusent tout service, se réfugient dans les mosquées, et n'en sortent qu'après avoir obtenu un peu d'argent et beaucoup de promesses.

Tenue. — Des troupes qui meurent de faim ne sauraient être bien vêtues; ce serait une anomalie, et, grâce à l'incurie du gouvernement et à l'avidité des fournisseurs, cette anomalie n'existe pas. La tenue est toujours très-mauvaise; elle se compose du beurk ou bonnet national, d'un large pantalon de calicot blanc et d'une petite veste de coton bleu. Cette veste est de drap et de couleur rouge pour les régiments qui ont une grande tenue. L'artillerie a la veste gros bleu, boutonnant droit sur la poitrine, avec des parements de couleur écarlate. Tous ont pour chaussures des brodequins à pointe recourbée, qui se fixent sur la jambe au moyen de lanières. Les sous-officiers ont pour insignes des chevrons renversés comme ceux que portent les bas officiers anglais, et les officiers subalternes une ceinture de soie rouge. Les officiers supérieurs portent ordinairement un pantalon et une capote à l'européenne. Leur collet est orné de broderies; plusieurs ont de grosses épaulettes russes. Cette tenue n'est pas rigoureusement exigée, le caprice et la nécessité la modifiant à l'infini. Les distributions d'effets étant fort irrégulières, les soldats se couvrent de tous les vêtements qu'ils peuvent se procurer, et lorsqu'un régiment prend les armes pour une revue, on retrouve sur eux les haillons de toutes les formes et de toutes les couleurs qui figuraient la veille au bazar des fripiers.

Armement. — Si la tenue est détestable, l'armement l'est encore plus. L'artillerie a des sabres de cavalerie de modèle russe, l'infanterie des fusils anglais. Ces fusils, que l'Angleterre a vendus à la Perse depuis que cette puissance est en paix, sont bien inférieurs à ceux qu'elle a donnés à la Syrie. La qualité, du reste, importe fort peu, car le mauvais entretien et les soustractions des soldats mettraient bientôt les meilleures armes hors de service. Dans une compagnie de cinquante hommes, je n'ai jamais trouvé de fusils en état : aux uns manquait la baïonnette, aux autres la platine; ceux qui avaient ces deux pièces étaient privés de la baguette; d'autres, enfin, n'avaient que le canon et le bois. Le soldat est puni quelquefois pour ces dégradations, mais l'arme n'est jamais réparée. Les officiers et les sous-officiers portent le sabre persan; ces derniers ont aussi la canne et en font un grand usage pour maintenir leurs subordonnés dans le devoir. Tous ces sous-officiers et une partie des soldats ont deux buffleteries, une pour la giberne et l'autre pour la baïonnette : elles sont toujours dans l'état le plus déplorable; ceux qui les portent ignorent qu'on puisse les blanchir; et les officiers, s'ils le savent, n'ont jamais pensé à le leur apprendre. Comme je viens de le dire, tous les soldats n'ont pas de buffleteries, et cela parce qu'un certain nombre d'entre eux a jugé à propos de s'en débarrasser. Je demandais un jour à un homme qui servait depuis quinze ans ce qu'il avait fait de son porte-baïonnette. « Je l'ai vendu. — Vendu! mais tu as eu grand tort. — Pas le moindre,

Digitized by Google

«car il m'était inutile. Nous sommes en paix ou en guerre. En temps de guerre, «ma baïonnette est toujours au bout du canon; pendant la paix, elle est tou-«jours en gage.» Je ne répondis rien, et le soldat s'éloigna, persuadé que les deux tranchants de son dilemme suffisaient pour couper toutes les objections. Le sac est inconnu, et si l'on en donnait à l'armée, il serait aussi rangé dans les objets inutiles par des gens qui, trop heureux d'être à peu près vêtus, regardent les effets de rechange comme un luxe inouï.

Instruction. — Ce mauvais état des régiments doit faire pressentir que l'instruction laisse beaucoup à désirer; elle est à peu près nulle. Le maniement des armes se fait à l'anglaise, mais les officiers ne veillent ni à la régularité ni à la précision. Chaque jour d'exercice, après avoir donné une demi-heure à ce maniement d'armes, ils font passer de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne, et réciproquement, font exécuter quelques changements de front, former le carré, et finissent invariablement en faisant défiler plusieurs fois. C'est à ce petit nombre de mouvements que se borne tout ce que l'on sait faire. Le dernier, qui s'exécute quelquefois devant le schah, est le plus souvent répété; on y attache une grande importance, et il est l'objet constant de la sollicitude de tous les officiers. Mais comme à notre arrivée les conversions se faisaient toujours à pivot fixe, il en résultait un encombrement et une confusion qui ont fait le désespoir de tous les chefs de corps, jusqu'à ce qu'ils aient été initiés par un instructeur français aux mystères de la quatrième leçon de l'école du soldat, et qu'ils aient appris les principes de la conversion en marchant. Ces colonels et leurs officiers n'ont aucune instruction théorique; toute leur science consiste en quelques commandements plus ou moins bien retenus, et en quelques traditions qui s'effacent tous les jours. La Perse n'a jamais eu d'école militaire, et il est probable que Téhéran aura cessé d'être la capitale du royaume pour être le chef d'une province étrangère, avant de posséder une école d'infanterie comme celle de Constantinople et comme celle qui de Damiette vient d'être transférée à Abou-Zabel, près du Caire. Lorsqu'un régiment doit manœuvrer sur un terrain, on a soin d'y planter à l'avance des jalons pour indiquer les intervalles et les distances.

Subordination. — Les officiers supérieurs, et surtout les colonels qui appartiennent à des familles riches et considérées, et qui, de plus, ont entre leurs mains la nourriture, l'habillement et la solde, sont toujours entourés, dans les temps ordinaires, d'obéissance et de respect. Ce respect revêt même trop souvent des formes basses et serviles qui ne sauraient s'allier avec la noblesse de la profession militaire. Mais si les égards et la déférence dus au grade sont exagérés pour les officiers supérieurs, ils se modifient étrangement lorsqu'il s'agit de les appliquer aux fonctionnaires subalternes. Vivant presque familièrement avec les soldats et manquant de tenue et de dignité, ces officiers voient souvent leur autorité méconnue, et sont dans la nécessité de faire intervenir le bâton pour obtenir ce qui serait produit si facilement par l'influence morale qui naît toujours de la fermeté des chefs et de l'estime qu'ils savent inspirer.

Digitized by Google

La subordination ne saurait du reste être parfaite lorsque tous les autres devoirs sont négligés. Les chefs demandent peu de chose au soldat persan ; mais celui-ci ressemble au soldat de tous les pays : moins on exige de lui, moins il est disposé à faire. J'ai vu dans une cour du palais, un jour d'audience, à trente pas de l'appartement du roi, un factionnaire qui préparait ses aliments avec autant de calme et de satisfaction que si cela eût été dans la consigne. D'autres, pendant la faction, dorment, font la prière ou fument le caillion ; et ceux-là sont des meilleurs, car quelques-uns s'absentent en laissant leur fusil pour les représenter ; ils pensent que la partie peut très-bien être prise pour le tout, et cette métonymie d'un nouveau genre est tolérée par les chefs, qui souvent se rendent aussi coupables que leurs soldats. J'eus un jour à parler à un capitaine du régiment de Cásbin qui était de garde à une des portes de Téhérau ; je me rendis à son poste, mais il était parti pour la chasse avec la moitié de ses hommes.

Recrutement. — En voyant tant de négligence, tant de mauvaise volonté, on pourrait croire que tous les soldats persans ont été enlevés à leurs familles et qu'ils servent malgré eux. Il n'en est pas ainsi. En temps de paix, la misère qui désole les villages, l'oisiveté de la vie militaire et l'espèce de considération dont jouissent les soldats font contracter un grand nombre d'engagements volontaires, et ces engagements suffisent pour alimenter l'armée. En temps de guerre seulement, l'État demande des hommes aux gouverneurs des provinces ; ceux-ci en font venir devant eux trois ou quatre fois plus qu'il n'est nécessaire, et ils envoient à l'armée tous ceux qui ne peuvent pas donner quelque argent pour conserver leur liberté. Le soldat est donc toujours de la classe la plus pauvre de la nation. La durée du service est fort longue : semblable au marin de nos classes, le soldat persan, une fois qu'il a été admis sous les drapaux, est obligé d'y rester ou d'y revenir jusqu'à l'âge de soixante ans. Cela explique le grand nombre de désertions et d'absences illégales qui étonnent ceux qui savent que l'armée est presque entièrement composée d'engagés volontaires. Mais là comme ailleurs, les engagés volontaires ne font pas les meilleurs soldats ; le caprice les guide souvent dans le choix qu'ils font de l'état militaire ; ils se dégoûtent bientôt de leur nouvelle profession et cherchent les moyens de s'en affranchir. En Perse, ces moyens sont faciles à trouver, et la mauvaise administration du pays a donné lieu bien souvent à l'impunité des coupables. Les régiments sont formés ordinairement avec des hommes d'une même province, et le colonel est un riche personnage du pays. Cette organisation donne de la force et de l'unité au régiment, qui forme ainsi une grande famille, mais elle entretient la division et la haine dans les différents corps ; haine et division qui sont plus fortes en Perse que celles qui séparaient nos régiments provinciaux, car les races de l'Aderbidjan, du Kurdistan et du Fars, qui diffèrent par l'origine, ont aussi une langue et des usages différents. Cette inimitié de race l'emporte quelquefois sur l'inimitié religieuse ; un Kurde musulman préférera à un coréligionnaire d'une autre province un chrétien de son pays. Les chrétiens ne sont pas exclus du service militaire, et on

Digitized by Google

trouve un grand nombre d'Arméniens dans l'artillerie. J'ai connu, parmi ceux qui servaient dans cette arme, deux capitaines et un major. Cette différence entre la Perse et la Turquie, où un Arménien flétri par l'épithète de *touchan* (lièvre) ne peut même pas porter des armes, s'expliquera si l'on se rappelle la conduite glorieuse des Arméniens de la Perse lors de l'invasion de cet empire par les Afghans de Mahmoud. Lorsque Schâh-Hussein livrait lâchement aux vainqueurs la brillante couronne des Séfévis, ils osèrent seuls résister, et disputèrent longtemps le faubourg de Djulfa qu'ils habitaient à Ispahan. Ce furent encore eux qui aidèrent Schâh-Thamas à chasser l'ennemi, et, il y a cent ans à peine, ils ravageaient l'Inde et entraient à Delhi sous les ordres de Nadir, le bandit devenu empereur.

Avancement. — En Perse, l'avancement n'est fixé par aucune loi; l'ancienneté et le mérite ont peu de droits aux grades distribués par la faveur et l'intrigue. Pour acquérir cette faveur et pour alimenter cette intrigue, il faut donner de l'or. Afin de pouvoir être écouté, le postulant doit faire un cadeau au ministre, un cadeau à ses secrétaires, un autre cadeau aux principaux domestiques de la maison. Celui qui se présente les mains vides est éconduit; le maître est toujours invisible lorsque quelques rouleaux de tomans n'annoncent pas la visite. Des jeunes gens sans expérience et sans instruction arrivent ainsi, et par des voies plus honteuses encore, au grade de colonel et à celui de général. Pour satisfaire tous ceux qui payent la faveur, on a créé un grand nombre de charges sans emplois, et on aurait de la peine à compter les officiers supérieurs qui se trouvent à la suite. Quant au soldat, il a fort peu d'avancement; après de longues années de service, il arrive d'ordinaire au grade de sous-officier, quelquefois à celui de lieutenant, bien rarement il devient capitaine.

Récompenses et honneurs militaires. — Celui qui tue un ennemi sur le champ de bataille ou qui se distingue par une action d'éclat obtient d'ordinaire une médaille. Ces médailles sont d'argent pour les soldats et d'or pour les officiers subalternes; quelques militaires en ont la poitrine couverte. Les officiers supérieurs peuvent prétendre, suivant leur grade, à une des classes de la décoration de l'ordre du Lion et du Soleil. Cet ordre a été créé par Fahti-Ali-Schah. On le donne à tous les diplomates étrangers qui viennent en Perse; on le vend quelquefois.— Les chefs militaires d'un rang élevé ont des factionnaires à leur porte, et sont précédés, lorsqu'ils sortent, de soldats armés de baguettes. Les chefs de corps ont aussi un factionnaire pour garder le drapeau; les couleurs de ce drapeau, qui est surmonté d'une main ouverte, ne sont pas les mêmes pour tous les régiments.

Peines. — Les récompenses varient suivant les grades, mais les différences de position s'effacent pour l'application des peines. Tous les Persans sont égaux devant le bâton. Le dernier ambassadeur venu en France, Hussein-Khan, qui appartient à l'armée, en a reçu, en 1841, deux cents coups sous les yeux du roi. Six mois avant, le ministre des affaires étrangères en avait reçu deux mille. Le nombre de coups est en raison de la gravité du délit, et cette peine, qui n'a rien d'infamant, fait le fond du code pénal.

Digitized by Google

Lorsqu'elle doit être appliquée, le coupable est jeté sur le dos; les exécuteurs lui élèvent les jambes pour les attacher au félek, pièce de bois placée horizontalement, et ils frappent sur les pieds avec des baguettes longues et flexibles, jusqu'à ce que celui qui préside ait fait signe d'arrêter. Pour bien des Persans ce n'est qu'alors que commence le véritable supplice, car lorsque le coupable se relève ou qu'il est relevé, il doit encore payer le bourreau. Les grands personnages qui subissent cette peine ne peuvent se présenter en public avant d'avoir reçu du roi le kalaôt ou vêtement d'honneur. On ne punit que bien rarement de la prison, mais les officiers peuvent être privés de porter le sabre pendant plusieurs mois, être cassés ou suspendus de leur grade; quelquefois aussi, lorsque c'est le bon plaisir du roi, ils perdent le nez ou les oreilles, ils sont étranglés ou pendus. Pour les soldats, le vol avec effraction dans les bazars est toujours puni de mort. Cet amour du vol, qui paraît être inné chez les Persans, est quelquefois réprimé vigoureusement chez les masses. En 1840, deux régiments quittèrent la ville de Mesched, où ils étaient en garnison, pour se rendre dans la province d'Ourmiah. Tous les militaires de ces régiments, qui appartenaient à la tribu des Afchars, une des plus nombreuses et des plus turbulentes de la Perse, se livrèrent au pillage, et ne laissèrent derrière eux que la misère et la désolation. Les plaintes furent si nombreuses et si bruyantes, que cette fois elles furent entendues. L'émir-nizam vint en personne à Ourmiah, fit décimer les deux régiments, mit sous le bâton tous ceux dont il ne prit pas la tête, et força les familles des coupables à payer de fortes amendes.

Si les chefs avaient toujours eu la fermeté et l'influence de l'émir-nizam, l'armée ne serait pas aujourd'hui dans l'état abject où elle est tombée. Une bonne éducation militaire suffirait pour faire de bons soldats des soldats persans; ils savent supporter les fatigues, ils sont sobres, braves et intelligents. Ceux qui ont vu l'enthousiasme qui éclate dans les rangs lorsque la musique fait entendre le chant national de *Kheur oglou* comprendront qu'on peut les mener au combat sans employer la violence et sans parler à leurs intérêts. Comme je l'ai déjà dit, dans la dernière guerre contre la Russie ils ont prouvé ce qu'ils étaient capables de faire; mais alors le prince Abbas-Mirza était parvenu à créer quelques bons officiers, il fournissait à son armée du pain et des vêtements. En temps de paix, au lieu de la parquer dans des maisons ruinées et dans de vieux caravansérails, il lui donnait des casernes et de bonnes tentes, et en temps de guerre il ne l'envoyait pas au combat avec deux cartouches par homme, comme cela s'est fait au siége d'Hérat.

Arsenal. — Il ne sera peut-être pas inutile, après avoir parlé de l'armée régulière, pour compléter l'idée que l'on doit s'en former, de dire quelques mots sur le matériel qu'elle a à sa disposition.

Il n'y a qu'un seul arsenal de construction dans toute la Perse, il se trouve à Téhéran: c'est un beau et grand bâtiment qui renferme plusieurs cours, autour desquelles se trouvent de vastes ateliers. Malheureusement les ouvriers qui les peuplent ne sont pas souvent mieux payés que les sol-

Digitized by Google

dats, et leur travail est toujours en raison directe de la solde reçue. Ces ouvriers ont été formés par des Français, des Anglais et des Russes. Leurs ouvrages ont un air de famille avec le matériel des trois peuples qui ont fourni les maîtres, et ne seraient cependant avoués par aucun d'eux. Les affûts sont à flèche, mais lourds et mal construits; aucun d'eux ne pourrait résister à une route un peu longue. Les caissons sont peu nombreux; les uns se rapprochent de ceux du système Gribeauval; les autres, qui sont longs et étroits, et sur lesquels les servants se placent à cheval, ressemblent assez à ce que les Allemands appellent des *wurtz*. Les prolonges qui sortent des ateliers sont tellement incommodes qu'elles ne peuvent pas même rouler dans les plaines; dans la dernière campagne de l'Afghanistan, elles n'ont pu suivre l'armée, et ont été abandonnées aux premières étapes. Lorsque l'on veut emporter des munitions pour une expédition, on les met en paquet, on les entoure d'une toile imperméable, et on les charge sur des chameaux. Le conducteur se place au milieu d'elles, et se garde bien de rester une demi-heure sans fumer son caillion.

On construit encore à Téhéran des chariots-moulins qui sont assez commodes. Les forges de campagne ne sont pas en usage. L'arsenal possède une fonderie et une forerie horizontale. Toutes les pièces qui en proviennent sont en bronze, et rarement capables d'un bon service. Les proportions prescrites pour le cuivre et l'étain ne sont pas observées, la matière reste souvent trop longtemps dans les fourneaux; il en résulte que le métal a peu de cohésion, et que l'âme a des crevasses et des affouillements. Les remèdes que les directeurs inventent pour pallier les défauts de la fonte sont quelquefois incroyables : une pièce neuve ayant perdu dans les épreuves quelques parties de son bourrelet, on imagina de verser tout simplement du métal fondu dans les trous. Ces pièces sont presque toutes d'un calibre différent; cela met dans la nécessité d'avoir trois ou quatre espèces d'approvisionnements pour le service d'une batterie. J'ai vu dans les magasins quelques fusées à la Congrève, mais je n'ai jamais assisté aux expériences. La poudre que l'on fabrique à Téhéran est faible et mal composée; les Kurdes disent que sa portée est plus courte que leurs lances. L'arsenal est l'objet constant des soins et de l'attention du vizir, Mirza-Hadji-Hagassi; chaque jour il vient le visiter, chaque jour il en sort dans le ravissement.

Un autre arsenal, beaucoup mieux dirigé, se trouvait à Tébriz, dans l'ark Ali-Schâh, lorsqu'Abbas-Mirza était gouverneur de l'Aderbidjan. Il a cessé d'exister avec le prince qui l'avait fondé.

E. Mesmer.

Digitized by Google

LE THÉATRE EN PERSE.

Qu'il existe chez les Persans quelque chose que l'on pourrait appeler l'art dramatique; qu'*au beau milieu du nid où l'invisible poule, Unka, pond des œufs de magnificence et de libéralité* (1); que sur ce *point culminant de l'essieu autour duquel tourne la roue des grandeurs humaines* (c'est-à-dire à la cour du schah) il y ait *des arcs-boutants du plafond de l'État*, ainsi que des *menues babioles pendant à l'étrier auguste* (c'est-à-dire les khans et les begs) qui daignent parfois se charger de l'office d'entrepreneurs des spectacles, comme certains seigneurs de Milan et de Naples, c'est ce que l'on sait déjà en Europe : des voyageurs ont parlé de tout cela. Mais ils en ont parlé d'une manière si vague et si incomplète, que l'art dramatique persan est resté jusqu'à présent, même pour les orientalistes, une région inconnue.

Je ne prétends pas en avoir fait la découverte, mais je l'ai parcourue et explorée; je l'ai longtemps habitée. J'assistais aux spectacles tragiques où, comme s'exprimeraient mes amis en Mohammed, *je me suis miré dans les glaces dont la surface brillante est ternie par le souffle de tristesse.* J'avais à mes gages les acteurs comiques, qui disaient eux-mêmes que *j'étais le cheval conducteur* (*pichaheng*) *qui, en secouant son collier chargé de sonnettes, menait au bon port leur caravane.* J'ai été dans le cas d'employer les poëtes, *j'ai ciré le bout du fil de soie pour les aider à enfiler une à une les perles de leurs trésors poétiques*, et, qui plus est, j'ai eu l'honneur d'être revêtu plus d'une fois *de la charge de costumier de la voie publique*, ainsi que de celle *de grand maître des cérémonies funèbres*, ou plutôt *du convoi mortuaire des saints imams*, ce qui signifie, en français, que j'ai fait donner à mes frais des spectacles du genre tragique et du genre comique.

J'apporte une bonne partie du répertoire persan. Il a de l'intérêt pour l'histoire de l'art d'Europe. Il m'a servi plus d'une fois de commentaire vivant aux drames lyriques des Grecs, et il a des rapports si frappants avec les mystères du moyen âge, que je ne pourrais mieux caractériser les pièces persanes, soit tragiques, soit comiques, qu'en les appelant mystères et farces (*mysteria et epistolæ farsitæ*). Le public européen pourrait voir, à l'heure qu'il est, à Téhéran, les jours des 10 et 12 du mois de moharrem, les représentations du genre de celles qui se donnaient à l'hôtel de ville de Paris du temps de Louis XI. Et comme j'aurai lieu de parler plus bas du matériel et de la mise en scène, je renvoie le lecteur au chapitre du roman de *Notre-Dame de Paris* où M. Victor Hugo décrit la représentation du

(1) Termes dont se servent les chancelleries persanes dans la rédaction des firmans et autres papiers officiels.

Digitized by Google

mystère de Pierre Gringoire. Ce chapitre m'épargne la peine de m'étendre sur certains détails communs aux deux pays, concernant les acteurs, les costumes, etc.; je parlerai seulement de ce qu'il y a d'oriental, de particulier, de local dans les *téaziés* persanes (1). Je me permets d'y ajouter mes propres observations, *en fouillant*, comme diraient les Persans, *dans le fonds des récits larmoyants* (*kysséi pur gussé*) *et en ouvrant, avec le couteau de réminiscence, les huîtres à perles de mes souvenirs*, ou, comme diraient les touristes français, en communiquant au lecteur mes impressions pittoresques et scéniques.

Et d'abord, ce que j'y trouve de plus asiatique et de plus moyen âge, c'est le parfait désintéressement de tous ceux qui concourent à la composition et à la représentation du drame. Entrepreneurs, acteurs, poëte et même marchands de comestibles et de boissons, personne ne pense à la recette. Le public y assiste gratis. On en verra bientôt la raison.

Donner un spectacle au peuple est, chez les Persans, réputé une œuvre méritoire; l'entrepreneur avance ainsi le salut de son âme, les scènes qu'il fait représenter sont autant *de briques qu'il fait cuire ici-bas pour construire son palais céleste*. Il gagne, comme diraient les catholiques, certaines indulgences (*sévab, khéirate*), et en même temps il édifie le public. A ces pieux motifs se mêlent souvent des considérations moins élevées. Les hommes riches et puissants augmentent, par ce moyen, leur influence religieuse et politique, comme les préteurs et les édiles romains se servaient de *munus* (2) qu'ils donnaient au peuple pour parvenir au consulat. La vanité y trouve aussi l'occasion d'étaler ses pompes. L'entrepreneur peut alors montrer au public ce qu'il possède en bijoux, en tapisserie, châles, étoffes précieuses et en vaisselle. *Il fait alors sortir* (style persan) *sa plus grosse taupe de la tanière* de son harem, dont l'accès est toujours interdit au public. Il arrive aussi parfois que l'entrepreneur, n'étant pas assez fourni de costumes et de vaisselle, a recours à ses amis et à ses connaissances.

Il en fut de même à Rome. Lucullus prêta à un entrepreneur de ses amis 5,000 manteaux de pourpre phénicienne. Dans la célèbre représentation qui dura quatorze jours, et qui fut donnée à Téhéran, en 1833, par Mirza Aboul-Hassan-Khan, ancien ambassadeur à Paris, en *ex-voto* pour la guérison de son fils, je vis ce Lucullus persan étaler aux yeux du public 80 cachemires, et des joyaux au nombre desquels se trouvaient les bijoux empruntés au harem royal, évalués à un demi-kourour, environ 3 millions de francs. Les pompes du grand Opéra de Paris, qui font l'admiration des Parisiens, paraîtraient autant de guenilles au beau monde de Téhéran.

L'entrepreneur est obligé de faire venir, de loger, de fêter et de payer le

---

(1) Le substantif *téazié*, qui veut dire faire des doléances, vient de l'arabe *aza*, douleur, tristesse, deuil.

(2) Ce mot même existe chez les Persans, *bekhchi khalk*, verbalement « un don au peuple, » cadeau et espèce de gratification que le riche donne au pauvre.

Digitized by Google

poëte, le rouzékhan, dont nous expliquerons plus tard l'office, de même que les acteurs, auxquels il doit fournir tout le matériel.

I. — TEMACHA. Farce-comédie.

J'ai déjà dit que le répertoire persan se compose des mystères et des farces (comédies). La farce se joue, ou plutôt se fait par les gens du peuple, espèce de jongleurs appelés *loutys*. Ce sont les seuls musiciens et danseurs de profession qu'il y ait en Perse. Ils voyagent accompagnés de leurs bayadères, et lorsqu'une troupe comique est au grand complet, on y voit aussi quelques singes et quelques ours. Ces loutys improvisent la *temacha*, ou *teklid* (chose pour rire, déguisement), qu'ils jouent aidés de leurs saltimbanques et de leurs animaux. Comme il s'agit d'amuser la populace en la faisant rire ou en excitant des passions brutales, la pièce des loutys, si on peut appeler ainsi leur farce, est composée de bons mots, d'allusions locales et personnelles, et l'art de l'acteur consiste surtout dans ce que les orateurs romains prisaient si fort, c'est-à-dire dans l'action, qui n'est autre chose que la gesticulation. On s'y permet toutes sortes de propos et de gestes inconvenants, pour ne pas dire pis. Comme la farce n'est qu'une improvisation, il est très-difficile de se la faire écrire; cependant j'ai ai vu de fort plaisantes. Je tâcherai d'en donner une idée en racontant le sujet et la marche d'une pièce de cette espèce. On verra qu'elles ressemblent à ce qui nous est raconté des représentations de Thespis et de Mousarion. Les acteurs, au lieu de la lie de vin dont se barbouillaient les anciens Grecs, se saupoudrent la figure de farine. Le sujet est toujours pris dans la vie champêtre. Dans les Atellanes (*fabulæ atellanæ*) romaines, on représentait aussi toujours les scènes de la vie champêtre et agricole.

Les jardiniers, farce persane.

Le théâtre est censé représenter un jardin. On est au cœur de l'été. Deux jardiniers apparaissent dans le costume paradisiaque, n'ayant pour tout vêtement que quelques lambeaux de peau de mouton qui leur couvrent le milieu du corps. Le plus âgé s'appelle Bagyr, il est riche et père d'une jolie fille qu'il garde enfermée dans son gynécée. Le plus jeune, Nedjef, est pauvre et rusé. Les deux voisins commencent par discourir sur l'excellence des pastèques de leurs jardins. «La pulpe de ceux-ci fait pâlir de jalousie le «plus blanc des sucres candis.» — «L'écorce veloutée de ceux-là est tendre «au toucher, comme le duvet qui couvre les joues d'uue beauté de quinze «ans,» etc. etc. Dispute dans le genre de celle des bergers de Théocrite. Elle finit par une rixe, et ils combattent à coups de poing et à coups de pioche. Enfin Bagyr est renversé et s'avoue vaincu. On fait la paix, et Bagyr propose à son voisin « d'éteindre les tisons de la discorde dans les flots de la «liqueur défendue par le prophète.» — «Tu bois du sang de preux chevaliers et moi du sang de la grappe.» Bagyr prend sur lui tous les frais du

Digitized by Google

banquet, Nedjef s'empresse d'aller chercher le vin. Bagyr le rappelle, et lui recommande de ne pas oublier d'y ajouter du mouton rôti. Nedjef s'en va; mais Bagyr appelle de nouveau pour ajouter encore quelques plats. Quand il est éloigné, Bagyr crie encore après lui; et ce manége continue jusqu'à ce que Nedjef, tombant de fatigue, n'ayant pas encore reçu tous les ordres de l'amphitryon, et ne pouvant pas résister à la tentation d'en recevoir encore, se décide enfin, comme Ulysse, à se boucher les oreilles et à s'enfuir à toutes jambes. Bagyr, resté seul, se prépare gravement au repas. Il fait ses ablutions, et parodie les rites des pieux musulmans. La scène finit par un banquet, que Nedjef égaye en jouant de la guitare. Les deux voisins boivent copieusement.

L'habileté des acteurs et le comique de la scène consistent dans l'imitation parfaite de tous les symptômes d'un enivrement progressif. En Perse, où les cabarets publics n'existent pas, où le peuple est très-sobre, cette scène a du piquant pour le public. Bagyr tombe endormi. Nedjef, dont l'ivresse n'était qu'une ruse d'amant, court vers la jeune fille pour lui chanter sa victoire. Accompagnement obligé de guitare. Fin de la pièce.

Mais ce qui, dans le genre comique, est beaucoup plus intéressant que la *temacha*, c'est le *karageuz* (l'œil noir), ou les marionnettes. Elle se joue comme aux Champs-Élysées, l'improvisateur, caché dessous, dans un sac, agitant les marionnettes sur son gant et parlant pour elles, avec cette différence qu'au milieu des spectateurs il se trouve toujours un interlocuteur qui se mêle de la conversation, ou bien égaye le public par ses remarques et ses gestes. Cette sorte de spectacle est connue en Perse de toute antiquité, elle y est nationale. On a déjà fait en Europe des essais d'histoire comparative du drame populaire. On a remarqué que les héros de marionnettes des différents peuples représentaient fidèlement des types nationaux pris dans la vie vulgaire. Ces héros, qui forment une transition entre ceux d'Ésope et ceux de Thespis et de Molière, déjà hommes, mais encore dominés par les instincts de la brute, se ressemblent tous sous certains rapports. Ils aiment tous les bonnes choses de la terre, à commencer par leurs propres personnes. Grands mangeurs, grands buveurs, bons vivants, ils ne sont pas méchants. J'en excepte le héros des marionnettes anglaises, *Punch*, qui est froid et cruel. Il a l'habitude de tuer, les uns après les autres, tous les personnages du drame, commençant par sa femme et finissant par le diable. Mais c'est une exception; les héros de cette race sont bons enfants, et tous plus ou moins poltrons.

Le héros populaire persan s'appelle *Ketchel Pehlévan* (héros chauve). Il n'a pas de costume particulier. La calvitie est son attribut distinctif, comme la bosse celui de Polichinelle. Quant au caractère, Ketchel Pehlévan ressemble beaucoup au Pulcinello de Naples; mais ce qui le distingue et du Pulcinello napolitain, et du Mapatacco romain, et de l'Arlequin bolonais, et du Polichinelle français diseur de calembours, c'est son éducation distinguée et sa profonde hypocrisie. Ketchel Pehlévan est dévot, il est

Digitized by Google

lettré, il est même poëte, comme tout le monde l'est plus ou moins en Perse. Il trompe les mollas et fait la cour aux dames (1).

Voici l'échantillon de son savoir-faire.

Scène de marionnettes persanes.

Ketchel Pehlévan se présente chez un akhond (chef religieux). La manière dont il se présente excite déjà la gaieté du public. Personne n'aurait reconnu Ketchel s'il n'était pas chauve, car il a maintenant tous les dehors du plus pieux des musulmans. Il pourrait servir de modèle à un cheikh-oul-islam (archi-mollah). Il ne fait que soupirer, prier et réciter des versets du Koran. Akhond se sent édifié en présence d'un tel visiteur. Ils se mettent à réciter ensemble le chapelet; ils prient avec ferveur. Ketchel Pehlévan parle théologie; il connaît la patristique musulmane et la tradition; il sait conter; il récite des légendes; il appuie de préférence sur les faits qui prouvent l'excellence de la dîme et la vertu de l'aumône. Vivent la dîme et l'aumône! Akhond est dans l'admiration. Mais ce n'est pas tout. Ketchel est poëte; il parle des délices réservées aux saints musulmans; il chante le paradis, avec ses repas, ses vins célestes et ses houris. Akhond est ravi. Nos deux saints s'oublient; ils sentent déjà l'avant-goût du paradis; ils laissent tomber le rosaire et le Koran; ils dansent, ils trinquent, ils s'enivrent. Pour qui connaît les mœurs des Orientaux, il est facile de se représenter le comique de cette scène du Tartufe musulman.

Ketchel Pehlévan est la personnification du peuple de l'Iran, peuple supérieur par sa civilisation à ses voisins, et cependant, depuis treize siècles, sans cesse envahi, opprimé et dominé par une race étrangère. Toujours esclave, mais conservant le sentiment de sa supériorité, il oppose à ses maîtres une résistance intérieure qui dégénère en hypocrisie. A force de patience, d'habileté et de ruse, comme Ketchel Pehlévan, il finit par vaincre ses vainqueurs. Voyez les apôtres mahométans et les khans tatares, il les corrompit et leur imposa ses mœurs, sa langue et sa littérature. Les races des envahisseurs se sont fondues avec le peuple vaincu; aujourd'hui on prie, on boit, on chante ensemble. On vit à la manière de Ketchel Pehlévan.

En énumérant les qualités qui distinguent le personnel et le moral de Ketchel Pehlévan, nous avons oublié de dire que, dans sa jeunesse, il fréquentait beaucoup les *zous-khamés*, ou écoles de lutte que l'on trouve presque dans tous les châteaux des seigneurs de la Perse. Il manie bien la masse (*mill*), et connaît tous les stratagèmes en usage chez ses condisciples gymnastes (*pehlévan*), quand il s'agit de renverser son adversaire dans une lutte corps à corps. Voici le contenu d'une pièce où il fait valoir sa science :

Ketchel Pehlévan est chez lui. La musique joue, les tambours de basque

(1) Les Persans ont encore une autre espèce de théâtre de marionnettes, qu'ils appellent *cheb-bazi* (jeu de nuit), dont le héros de prédilection est sultan Sélim, un des derniers souverains de la Turquie.

Digitized by Google

(*daïré*) résonnent, les bayadères, assises par terre, chantent, il danse ; mais il est seul. Après quelques gambades et pirouettes qui feraient honneur au premier saltimbanque du pays, il n'en peut plus, il s'ennuie, sa bouche s'ouvre comme un antre de Polyphème; il bâille, au grand rire des spectateurs. Sa vie de célibataire lui pèse trop : il veut se marier.

A côté de sa maison est celle de Bibi Djane, jolie brune. Vous pouvez la voir assise et s'ennuyer aussi, au milieu d'un boudoir, fumant son kalioune, faute de mieux. Elle gronde sa servante, négresse, et va se coucher, tandis que celle-ci agite doucement un *badzen* (éventail) pour chasser les mouches et donner du frais à la belle figure de sa maîtresse endormie.

Ketchel observe tout cela par le trou de la serrure.

«Comment faire? demande-t-il à un Louty de ses amis; apprends-moi le moyen de passer cette perle sur le fil de l'amour.» Une longue conversation s'ensuit sur les mille et un moyens de plaire aux femmes. Ovide n'en savait rien, et tous les Lovelaces européens sont autant de pauvres sires, comparés à Louty. Il faut l'entendre raconter ses bonnes fortunes. Le plan de campagne est aussitôt arrêté. Ketchel Pehlévan s'abandonne entièrement à la direction de son ami, et va frapper à la porte de la maison de Bibi Djane.

Un eunuque nègre ouvre et demande ce qu'il veut. Ici la couardise innée de Ketchel Pehlévan manque de tout gâter. Les formes athlétiques du nègre, sa voix de basse-taille, lui en imposent au point qu'il s'enfuit; puis, encouragé par Louty, il revient, se trouble et ne sait que balbutier : «Au feu! de l'eau!» et autres toutes aussi mauvaises excuses, qui font reconnaître l'imposture. On en vient aux mains. Déjà près d'être terrassé par l'eunuque, Ketchel Pehlévan se rappelle un expédient qu'il a appris au gymnase de Zour-Khané. Par un adroit croc-en-jambe, il renverse le nègre; c'était le meilleur moyen de prouver qu'il avait raison. L'eunuque non-seulement s'avoue vaincu, mais aussi se reconnaît son vassal obséquieux, et jure de protéger ses intérêts auprès de Bibi Djane. Comme preuve de ses meilleures intentions, il permet au Ketchel Pehlévan de sentir un bout de tapis sur lequel, il y a quelques heures, sa maîtresse reposait.

Cependant d'autres obstacles majeurs se présentent. Bibi Djane a quatre frères démons (*div*), hommes comme nous, avec cette exception que l'aîné a la tête d'un taureau, le second celle d'un cerf, le troisième celle d'un bélier, et le puîné celle d'un chien. Il faut passer sur le corps de chacun de ces messieurs avant d'entrer dans le boudoir de leur sœur.

L'eunuque raconte tous ces détails à son nouveau maître. L'ami Louty est d'avis qu'il n'y a qu'une femme qui puisse venir à bout de tromper les démons mêmes; or, comme après tout Ketchel Pehlévan n'est qu'un homme, il ne saurait réussir autrement que dans une lutte tête à tête avec les frères de la belle. Nouvel embarras du poltron Ketchel Pehlévan.

Enfin il n'y a plus à opter. Le démon-taureau sort et tance d'importance l'intrus. Avant d'écouter ses excuses, il enfourche ses deux cornes dans le ventre du malheureux amant, le soulève en l'air, et l'en fait retomber

Digitized by Google

roide sur la terre. A peine s'il a daigné appliquer l'oreille à la poitrine du vaincu. Le cœur ne bat plus, c'en est fait de lui. Le vainqueur s'en détourne dédaigneusement pour rentrer. Mais ce mouvement a décidé du sort du duel; car Ketchel Pehlévan, qui n'était qu'étourdi par le coup, s'élance d'un seul bond au cou du démon et l'étrangle.

Les trois autres frères tombent aussi vaincus et tués, grâce aux conseils de Louty, et plus encore aux souvenirs d'un tel ou autre tour d'adresse que Ketchel Pehlévan avait appris au gymnase de Zour-Khané.

La musique joue l'hymne de triomphe (*néinéi-nadivi*). Le vainqueur, plus cruel que d'habitude, coupe aux quatre cadavres leurs têtes d'animaux et se met à danser tout autour d'elles. L'ami Louty vient pour l'avertir de ne pas se livrer trop à la joie, le plus redoutable ennemi, la mère de Bibi Djane, restant à vaincre. «Est-elle jeune? est-elle gentille?» — Mille fois plus belle que sa fille. — Eh bien! je les épouserai toutes deux.»

Il frappe à la porte, la mère sort; ô déception! Louty se moquait de Ketchel Pehlévan. C'est une vieille mégère qui, à elle seule, réunit toute la laideur de ses quatre fils. Il est saisi d'un accès de rage, se jette dessus en désespéré et lui arrache la tête.

Nouvelle contrariété. La fille ne consentira jamais à épouser le meurtrier de toute sa famille. Ketchel Pehlévan, revenu à lui, s'en sent aussi scandalisé, et s'enfuit honteusement dans l'intérieur de sa maison.

C'est le tour de Bibi Djane; elle paraît sur le champ de bataille. Ne sachant rien de ce qui est arrivé, après s'être réveillée elle était allée au bain, et s'y est parée de ses plus beaux bijoux. Rien ne manque à sa toilette de grande dame. Les mains soigneusement peintes du plus beau rouge de *héna*, la chevelure bouclée, le front orné de paillettes d'or qui y sont collées de manière à figurer des fleurs, les sourcils et les cils noircis du collyre *vesmé*, la figure copieusement fardée, dont l'éclat est relevé par des mouches noires; en un mot, la beauté et l'élégance personnifiées. A la vue des cadavres de sa mère et de ceux de ses frères, elle est d'abord étonnée, ensuite elle fond en larmes. Toilette et parures, tout est oublié; elle s'arrache les cheveux, déchire ses atours, se frappe la figure, en donnant ainsi des preuves du plus profond désespoir.

La pièce finit comme elle finit chez nous, par le mariage. Ketchel Pehlévan, conseillé par son ami, va pleurer ensemble avec Bibi Djane, laquelle, touchée de ses pleurs, émerveillée de ses prouesses, l'invite aux funérailles, peu à peu se laisse consoler, et au bout du compte s'abandonne au vainqueur. La musique recommence de plus belle; Ketchel Pehlévan danse et chante une gazelle de Hafiz, où, entre autres belles choses, il est dit que la quintescence des plaisirs d'ici-bas se réduit à

Méi dehsalé vé mahboubi tchéhardeh salé!

«Du vin vieux de dix ans, et une amie de quatorze ans?»

C'est le sens moral de la pièce.

Digitized by Google

II. — TÉAZIÉ. Mystères.

Il n'y a rien de commun entre le genre comique et le drame sérieux. Dans le premier, tout n'est que spontanéité et improvisation, la forme, le style, le langage. Dans le drame sérieux, au contraire, tout est fixé et réglé : le sujet en est nécessairement pris dans un certain cycle de l'histoire sainte des musulmans. La forme à toujours les mêmes proportions, que nous pourrions appeler classiques, et qui ressemblent à celles du théâtre grec. Rien n'est plus soigné que le style de ces compositions : nous les appellerons mystères, car elles sont du même genre que les drames du moyen âge, comme nous l'avons dit plus haut. Mais l'art dramatique paraît avoir existé chez les Persans bien avant l'introduction de l'islamisme, qui donna naissance aux téaziés.

Les historiens grecs d'Alexandre le Grand racontent que ce conquérant, après avoir achevé sa campagne de l'Inde, vint se reposer quelque temps dans la capitale de Darius, où, à la manière des Orientaux, il passait sa vie dans les plaisirs et les fêtes. Arrien décrit une de ses orgies, où, après un repas somptueux, le jeune eunuque persan Bagoas *parut sur la scène travesti en femme.* Cette circonstance nous ferait penser que les Macédoniens avaient trouvé déjà l'usage des représentations théâtrales pratiqué en Perse antérieurement à leur invasion, et que les téaziés ne sont autre chose qu'un écho traditionnel de ces drames anciens. L'épopée de Ferdoussy prouve que des sujets nationaux ne manquaient pas aux dramaturges de l'Iran.

A l'heure qu'il est, les héros des téaziés sont tous d'origine arabe. Mais les sympathies nationales, qui datent déjà de treize siècles, les ont rendus persans, et pour ainsi dire autochthones. Nulle part la mémoire d'Aly ne fut honorée comme en Perse. On y trouve encore une secte nombreuse d'Alioullahis qui le vénèrent comme une incarnation de Dieu. Étrange destinée d'un grand homme! Méconnu, trahi, poursuivi jusque dans les derniers rejetons de sa race, un Bédouin arabe trouve enfin des autels et des honneurs divins sur une terre qu'il ne connaissait que de nom.

L'histoire offre peu d'existences aussi dignes d'exciter de généreuses sympathies que celle d'Aly, fils d'Abou-Taleb, et cousin germain du prophète Mohammed. Toute sa vie n'est qu'une suite de sacrifices et de revers. A l'âge de onze ans, il fut le premier adepte de son oncle; ensuite, devenu son frère d'armes, son porte-drapeau, son ami inséparable, il l'aida puissamment à Bedr, à Kheiber, à Elkamous et à Honein, batailles qui décidèrent du sort de l'Arabie, et valurent à Aly le surnom d'*Essedoullah*, « lion de Dieu, » ou le brave des braves. Mohammed récompensa tant de services en le nommant son khaliphe (successeur), et lui donnant en mariage sa fille Fathema, seul enfant qui lui restait, les autres étant morts en bas âge. Dieu bénit cette union d'une nombreuse postérité. Tout semblait promettre un brillant avenir à Aly; cependant le prophète meurt en laissant les intérêts de sa famille à la merci de ses généraux, plus habiles et plus influents qu'Aly. L'on sait

Digitized by Google

que tous les droits de celui-ci furent aussitôt oubliés, qu'il dut céder le trône du khaliphat d'abord à Aboubekr, ensuite à Omar, puis à Osman; il n'y parvint lui-même que le quatrième, vingt-cinq ans après le décès de son oncle. Son pouvoir précaire ne s'étendait que sur une partie de l'empire des khaliphes. Après un règne de quatre ans seulement, il tomba sous le poignard d'un assassin, sur le perron de la grande mosquée à Koufa.

Les deux fils qu'il eut de Fathema, fille du prophète, furent plus malheureux encore. L'aîné, Hassan, prince d'un caractère doux et peu fait pour résister aux intrigues de différents prétendants, renonça au khaliphat en faveur de Moavie, qui lui assigna une pension viagère et lui fit épouser une de ses filles. L'an 49 de l'hégire, Hassan finit ses jours à Médine, empoisonné, dit-on, par cette femme.

Hussein, second fils d'Aly, était âgé de trente-sept ans à l'époque du meurtre de son père. Son caractère entreprenant et sa capacité offraient plus de chances de succès que l'indolente dévotion de Hassan. Ayant refusé de reconnaître Yézid, fils de Moavie, pour khaliphe légitime, il fut obligé de quitter la ville de Médine et de se retirer à la Mecque, d'où il pouvait communiquer plus librement avec de nombreux adhérents que son malheureux père avait laissés dans la ville de Koufa. En effet, ceux-ci ne tardèrent pas à déclarer Yézid usurpateur. Hussein prend toute sa famille, et, accompagné de 70 cavaliers, se hâte de rejoindre ses amis. Un désert aride et sablonneux, depuis connu dans l'histoire sous le nom de Kerbéla, s'étend entre la Mecque et Koufa; c'est là qu'il se vit enveloppé par les troupes de Yézid, le 10 du mois de moharrem, l'an 61 de l'hégire, jour de triste mémoire dans les fastes des Chyïtes. Le prince infortuné, après avoir combattu en vrai fils du *lion de Dieu*, fut mis en pièces ainsi que tous les siens, excepté les enfants en bas âge et les femmes, qu'on épargna pour en orner le triomphe du vainqueur. La tête de Hussein, piquée sur le fer d'une lance, fut envoyée à Yézid, qui l'insulta, et ne consentit qu'avec peine à ce qu'on l'enterrât dans la ville de Damas. Son corps fut inhumé dans la plaine de Kerbéla, non loin de Bagdad, où, plusieurs années après, Azad-Doulet, premier sultan de la race de Bouïdes, lui fit à ses frais bâtir un magnifique mausolée.

J'abrége le récit d'événements d'ailleurs bien connus. J'ajouterai seulement que les khaliphes de Bagdad forcèrent cette famille, persécutée de génération en génération, à abandonner l'Arabie pour se retirer en Perse où de nouveaux revers l'attendaient. Aujourd'hui le voyageur est frappé du grand nombre de tombeaux de ces santons (imamzadé) qu'il rencontre dans toutes les provinces de la Perse et surtout dans celles situées vers le midi de la mer Caspienne (1).

---

(1) Ces tombeaux des descendants d'Aly sont si nombreux dans les forêts du Ghilan, que les Mazendéranois ont dans leur patois le proverbe suivant: *Her kudja guété guété daré, véi ghilekanra mezaré :* « Les Ghilanois, sous chacun de leurs « grands arbres, ont le tombeau d'un santon. »

Digitized by Google

La Perse, patrie adoptive de ces malheureux princes, ne fut pas indigne de la confiance dont ils l'honorèrent. Ils y trouvèrent de la sympathie et de l'hospitalité. On cite plus d'un trait semblable à celui d'Amr, frère et successeur de Iakoub-ben-Leis, qui, au jour de son couronnement (844 de l'hég. — 271 A. D.), passant en revue ses troupes, s'écria : « Oh ! que la Providence ne «m'a-t-elle permis de conduire une armée comme celle-ci à la défense de «Hussein sur le désert de Kerbéla ! »

Nous voyons que la mort de Hussein est un des événements les plus importants du monde musulman. Cette catastrophe tragique devint le centre autour duquel se groupent tant d'intérêts politiques et littéraires. Elle a été la cause d'une haine implacable des khaliphes Abbassides contre les khaliphes Ommiades, elle est encore la pomme de discorde entre les Turcs (*Sunnis*) et les Persans (*Chyïtes*). Toutefois le culte des imams (1) ne devint général et officiel en Perse qu'au XVIe siècle de notre ère, c'est-à-dire depuis l'avénement au trône de la dynastie séfévienne, issue de la souche du prophète. Au nombre de titres pompeux dont les souverains orientaux aiment à se décorer, celui que les schahs séfévíens prisaient le plus était celui du «Chien de la porte d'Aly» (*Segui deri Aly*). Leur amour enthousiaste pour tout ce qui tenait à perpétuer la mémoire des imams ne connaissait pas de bornes. C'est à la cour de ces princes que les *téaziés*, représentations dramatiques en honneur de la famille du prophète, prirent naissance, ou acquirent ce degré de perfection que nous leur trouvons aujourd'hui. A partir de cette époque, le goût pour ces représentations devint de plus en plus général parmi toutes les classes de la population persane, malgré l'opposition de quelques mollas ultra-orthodoxes, qui les regardaient comme contraires au respect dû au caractère saint des imams, introduits sur la scène et profanés, prétendent-ils, par le costume d'histrion.

Arrivé à Téhéran en 1831, j'y ai trouvé à la cour de Fetkh Aly-Chah, les représentations de *téaziés* entourées de toute la magnificence et de tout le luxe dont ce souverain aimait tant à éblouir les yeux du public. Pendant onze années consécutives de mon séjour dans ces parages, j'eus lieu d'observer partout le même enthousiasme pour les *téaziés*. Dans les campements des nomades, ainsi que dans les villages, les pâtres et les paysans se réunissent à cet effet dans des *tekiés*, ou portiques bâtis spécialement dans ce but. Dans les villes, ce sont les places publiques, les caravansérails, les cours des mosquées et ceux des riches propriétaires qui servent de lieu de rendez-vous.

Comme les représentations se donnent toujours en plein air, d'énormes pièces de toiles tendues servent de tente, et protégent les acteurs contre le soleil et la pluie. Les galeries et les fenêtres des maisons qui donnent sur l'endroit ainsi couvert sont réservées pour la noblesse. On y assigne des

(1) Ce mot, qui en arabe veut dire un chef, un supérieur, désigne, en Perse, les douze premiers descendants mâles d'Aly et de Fathema. Tous les autres membres de cette famille s'y appellent *imamzadé*, ou les enfants des imams.

Digitized by Google

places aux spectateurs d'après leurs rangs respectifs ; car en Orient l'étiquette est toujours strictement observée. Par terre, le plus souvent dans un compartiment séparé, vont s'asseoir les femmes. Elles s'y placent comme elles peuvent sur le sable nu, sans autre comfort que celui de petits bancs, que chacune doit apporter avec elle. Le reste du parterre est rempli par des gens assis à la manière persane, c'est-à-dire accroupis sur leurs genoux, comme des chameaux en repos. Ces groupes sédentaires sont par-ci par-là pittoresquement variés. On y voit les *sakys* (distributeurs d'eau), qui avec leurs sacs de cuir remplis du précieux liquide suspendus en bandoulière, et une soucoupe à la main, offrent à boire en commémoration de la soif qui dévorait les gens de l'imam surpris au milieu d'un désert aride. Or, comme un service pareil est une œuvre méritoire et recommandée par la dévotion, il arrive que des parents dont les enfants ont une santé chancelante dans leur bas âge font un vœu (*nazr*) que si, par exemple, un tel enfant parvient à tant d'années, ils en feront un *saky* en honneur de l'imam Hussein, durant une ou plusieurs téaziés. Rien de plus gracieux que ces mignons porteurs d'eau, marchant pieds nus; on les appelle *Nazry*, ou Nazaréens, *devoti*, *ex voto*. Vêtus avec luxe, les cils et les sourcis peints en noir, la chevelure frisée en boucles flottantes sur les épaules, et coiffés d'un bonnet (*chebkulah*) de cachemire, resplendissants de perles et de pierres précieuses, ils servent du cherbet au public. Après les sakys, viennent les loueurs de pipes, les marchands de fruits, et surtout les *Noukhouty*, ou vendeurs de friandises, consistant en pois, graines de melon, graines de poires, de millet, tout cela préparé à l'orientale, c'est-à-dire macérés d'abord dans la saumure et ensuite grillés au petit feu. On en consomme beaucoup. C'est un passe-temps d'autant plus agréable qu'on attribue au millet une vertu éminemment tragique : on croit qu'il aide à pleurer. Du mastic, ou de la gomme de térébinthe, joue aussi un rôle considérable dans les téaziés; les femmes en mâchent continuellement : à les en croire, cela rafraîchit l'haleine, blanchit les dents, fortifie les gencives, et, ce qui vaut mieux, empêche de parler trop. C'est parmi elles et les gens du peuple que tous les marchands susdits trouvent des chalands, tandis que les personnes *comme il faut* prennent du café noir, boisson indispensable dans des occasions tristes, ou fument leur calioune. Enfin, on aperçoit comme autant de météores sinistres se promener les *ferraches*, ou domestiques chargés du maintien de l'ordre. Ils sont armés de gros bâtons, et l'œil attentif, la main en l'air, ils se frayent le chemin dans toutes les directions. Ils ont beaucoup à faire dans le compartiment des femmes, qui pour la moindre chose se prennent de querelle, ou se donnent des coups de poing.

Quant à la scène, les ferraches lui réservent une arène plus ou moins spacieuse au milieu du parterre, après l'avoir balayée et arrosée soigneusement. On y voit, au centre, le *takht*, espèce de grande table sur des pieds très-bas, recouverte de tapis. Elle sert de piédestal à un fauteuil et quelquefois à une chaire.

Le spectacle commence par l'entrée du *rouzékhan*, ou diseur de prologue,

Digitized by Google

accompagné d'une demi-douzaine de *pichkhans*, chantres, espèces d'enfants de chœur. Si c'est un seid, ou descendant d'imams, comme cela arrive ordinairement, il porte un turban vert et une ceinture de la même couleur. Si c'est un simple molla, il est coiffé du turban blanc et vêtu à la manière des prêtres du pays. Le devoir des rouzékhans consiste à préparer les spectateurs aux impressions douloureuses, moyennant des prônes et des légendes récitées en prose, ou chantées en vers, dont le contenu n'a rien d'analogue avec la représentation qui va suivre. La manière dont ils s'y prennent est si différente de ce que nous voyons sur nos théâtres européens, que, pour en donner l'idée, je m'en vais transcrire ici une de mes notes à ce sujet, écrites sur les lieux.

Le rouzékhan entre et s'asseoit dans la chaire; les pichkhans, garçons de onze à treize ans, s'accroupissent, les jambes croisées, sur le tapis. Il réfléchit pendant quelques minutes, regarde vers le ciel, pousse un soupir; ses yeux se remplissent de larmes, et il dit en sanglotant:

«O mes frères, ô mes sœurs! donnez vos cœurs (*dil bé-déhid*), affligez-vous et pleurez de chaudes larmes. N'oubliez pas que la méditation sur les malheurs de la famille du prophète (Dieu le bénisse!) nous ouvre un chemin qui conduit à la porte du paradis. Sachez qu'un jour, d'après la tradition (*hédisse*) sainte, l'illustre Fathema, en peignant la chevelure de son fils chéri, l'imam Hussein, vit dans le peigne un cheveu arraché par mégarde, et fondit en larmes. Ah! mes frères et sœurs, faites-y attention, prêtez oreilles et cœurs à ce que je viens de vous dire, toute insignifiante que puisse paraître cette circonstance. Un seul cheveu! La plus chaste des femmes, en le voyant...»

(Ici le rouzékhan se mit à pleurer.)

...«engagé entre les dents du peigne, fondit en larmes. Hélas! malheur des malheurs! arrachez vos chevelures, tordez vos mains, frappez vos poitrines. La voix me manque, la douleur me tue...»

(Ici le rouzékhan, avec un geste de désespoir, jeta par terre son turban, déchira du haut en bas sa tunique et se prit à se tirailler la barbe. Presque tous les spectateurs l'imitèrent dans ces expressions de douleur. Les sanglots, tout aussi contagieux que le rire, devinrent de plus en plus bruyants, et finirent par un cri spontané, ou, pour mieux dire, par un rugissement d'un millier d'individus qui nous saisit d'effroi.)

...«Un seul cheveu! Jugez donc quelle était l'amertume de sa douleur maternelle, lorsque, du haut de son séjour paradisien, Fathema vit cette même tête chérie, tête de son fils tranchée!...»

(Ici les vociférations et les sanglots des spectateurs couvrirent la voix du rouzékhan.)

«C'est bien, mes ouailles; un tribu de larmes; c'est en, c'est juste, Dieu vous en bénisse! Faites vos cœurs se fondre en larmes, comme un monceau de sucre se dissout dans de l'eau, à l'idée de ce qu'aurait dû souffrir l'illustre fille du prophète en voyant la tête d'Imam Hussein sur la pointe d'un jérid des mécréants, etc. etc.»

Digitized by Google

Montre en main, j'ai compté soixante et quatorze minutes, pendant lesquelles le rouzékhan ne faisait que varier ses doléances sur le même thème et avec des paroles telles que celles qu'on vient de lire. Son accent, ses gestes, son exemple, disaient plus que ses paroles. Aussi l'auditoire répondait-il à ses efforts par des expressions de douleur de plus en plus violentes et sincères, jusqu'à ce que, rendu de fatigue, le rouzékan prit un verre d'eau et entonna, avec l'accompagnement de la musique, des mesnévis (1) de Roumy, poëte favori des théologues mystiques en Perse. Les pichkhans chantaient en chœur les couplets, et lui la ritournelle. Après quoi il sortit, au murmure de «*Khouda bereket bédéhed*» (que Dieu te récompense avec ses bénédictions), proférés à voix basse par les spectateurs, l'usage des bravos étant inconnu ici. Aussitôt les ferraches vinrent enlever le fauteuil et la table, balayèrent et arrosèrent l'arène. Les acteurs ne tardèrent pas d'arriver.

Dans l'entr'acte, les spectateurs, avec cette facilité de passer d'un extrême à l'autre qui caractérise les Persans, fumaient, prenaient des rafraîchissements ou causaient paisiblement, comme si rien ne s'était passé. Tout rentra dans les formes de la vie ordinaire.

Ces flux et reflux de la plus vive émotion se répètent plusieurs fois à chaque représentation. Ce qu'on raconte de l'effet produit sur le public athénien par les tragédies grecques, que les femmes avortaient à la vue des Euménides poursuivant Oreste, est d'occurrence assez fréquente ici. Maints spectateurs des deux sexes, non contents de se meurtrir la poitrine avec de vigoureux coups de poing, se font des incisions au front avec leurs poignards. Le désordre du public revenant d'une téazié offre le tableau du retour d'un combat plutôt que d'un spectacle. Pendant les douze premiers jours du mois de moharrem, mois privilégié pour la représentation des téaziés, on rencontre toute la nuit dans les rues des troupes de ces mêmes spectateurs, nus jusqu'à la ceinture, agitant des massues en l'air, les têtes rasées ruisselant de sang et de sueur, s'écriant dans une extase frénétique : «O Hassan! ô Hussein, rois des martyrs!» et battant sur leurs poitrines gonflées la mesure de *mersié* que quelque poëte, conducteur de la troupe, chante à haute voix. Ces groupes, vus à la lueur de torches de naphte, dont ils se font éclairer, valent bien nos effets théâtrals les mieux combinés.

Souvent on fait venir plusieurs rouzékhans qui viennent occuper le fauteuil les uns après les autres. Alors, malgré le sérieux du sujet, il y arrive des accidents des plus comiques. Ceux d'entre les rouzékhans qui ne peuvent pas réussir à faire pleurer les auditeurs, se fâchent et les accablent d'injures. D'autres, moins colères, ont recours à des mesures plus douces; ils supplient le public de « faire semblant de pleurer, s'il a le malheur d'être «endurci dans les péchés au point de ne pas pouvoir pleurer sincèrement.»

Les plus galants finissent par un compliment en vers ou en prose, adressé à l'entrepreneur qui paye la représentation, y joignant leurs vœux pour la

(1) Poésies élégiaques, et, pour la plupart, traitant des sujets religieux.

Digitized by Google

félicité temporelle et spirituelle du schah, du premier vizir, et autres seigneurs de la cour.

Les acteurs (*mukallid*, *chébihavérane*) des téaziés sont, de même que les joueurs des témachas, enrôlés dans les classes pauvres de la société, quoiqu'ils jouissent de plus de considération que ceux-là. Il y a des rôles qui exposent l'acteur à des dangers réels, comme, par exemple, celui de Chemr, meurtrier de l'imam Hussein. Je connais un acteur qui avait perdu l'œil gauche, y ayant reçu un coup de pierre au moment où il se penchait pour trancher la tête du prince. Un autre acteur, en faisant à la famille de l'imam le récit de la mort tragique de celui-ci, se prit la gorge et se la serra si violemment, qu'il tomba sans connaissance sur la scène, et ne fut rappelé à lui qu'après avoir reçu une bonne douche d'eau glacée. C'est une analogie de plus qu'offrent les téaziés avec nos mystères. En France, au xve siècle, l'ardeur dévote des acteurs n'allait pas moins loin. La chronique de Metz rapporte que le curé de Saint-Victor, de cette ville, faillit mourir sur la croix dans un mystère de la passion, où il représentait Jésus-Christ, et que l'acteur chargé du rôle de Judas s'étrangla presque en se pendant.

L'usage du souffleur n'est point connu en Perse. Les acteurs, ne sachant pas leur rôle par cœur, sortent sur la scène avec leurs cahiers en main qu'ils consultent sans scrupule toutes les fois que la mémoire leur manque. L'entrepreneur en chef, armé d'une verge, debout sur la scène en dirige les évolutions. Il n'y a ni coulisses, ni voile, ni décors. Tel acteur qui a fini ce qu'il avait à dire s'asseoit par terre et y attend son tour de rôle. Leur manière de déclamer est digne de remarque. Les anciens Grecs avaient, ce me semble, quelque chose de pareil. Ce n'est ni le ton de la conversation ordinaire, ni un chant, mais quelque chose qui tient de l'un et de l'autre. C'est une espèce de récitatif sur un rhythme grave et sonore, mais peu varié, comme le sont les chants nationaux du peuple.

Les rôles de femmes sont toujours joués par les hommes. Le décorum de l'étiquette persane exigeant qu'elles ne paraissent en public autrement que voilées, le déguisement en devient d'autant plus aisé. Au reste, le public n'est pas difficile à satisfaire, et accepte avec un admirable sérieux tout ce qu'on veut bien lui faire croire. Les personnages du monde invisible, femmes et hommes, paraissent aussi voilés de pied en cap.

Maintenant que nous avons fait connaître en quoi consiste le matériel et la mise en scène, parlons du drame. Le répertoire en ma possession est composé de trente-trois téaziés, faites à différentes époques par des auteurs anonymes. Ce précieux manuscrit faisait partie de la bibliothèque privée du feu roi Fetkh-Aly-Schah. Il forme un bel in-folio, de 323 pages, dont chacune porte environ cinquante-six distiques, ou cent douze vers, écrits en quatre colonnes, et en caractères téaliques. Le nombre des lettres de chaque vers correspond à peu près à celui d'un vers de *Chah-namé* ou *Livre des rois*, sorti récemment des presses de l'imprimerie royale de Paris, et traduit en français par M. Mohl. Ce répertoire me fut vendu, en 1833, à Téhéran, par Hussein-Aly-Khan, fils d'Aboul-Fetkh-Khan et neveu du fameux Kerym-

Digitized by Google

Khan-Zend, roi de Perse. Il était alors eunuque dans le harem royal de Téhéran, et en même temps remplissait les fonctions du directeur des téaziés de la cour (1).

Voici les titres des téaziés du répertoire en question :

1. L'Archange Michel prédit au prophète la mort de ses petits-fils.
2. La Mort du prophète Mohammed.
3. Le Khaliphe Omar s'empare du jardin de Fedek.
4. La Mort de Fathema, fille du prophète.
5. Le Martyre d'Aly.
6. Le Martyre de l'imam Hassan.
7. Même sujet, par un autre anonyme.
8. Le Départ de Mosslim, fils d'Akyl, pour la ville de Koufa.
9. Le Martyre des enfants de Mosslim.
10. Le Martyre des adolescents.
11. Le Départ de l'imam Hussein de la Mecque.
12. Hour arrive sur le chemin de l'imam Hussein.
13. Même sujet, par un autre anonyme.
14. L'Imam Hussein s'égare dans le désert.
15. Même sujet, par un autre anonyme.
16. L'Imam Hussein implore la pitié des méchants.
17. Le Martyre d'Abbas, frère de l'imam Hussein.
18. Le Martyre d'Aly-Ekber, fils aîné de l'imam Hussein.
19. Le Martyre de Kassem, fils de l'imam Hassan.
20. Le Martyre des enfants de Zéineb, sœur de l'imam Hussein.
21. Fathema Sogra, fille de l'imam Hussein, envoie une rose de Médine à Kerbela.
22. Fathema Sogra écrit une lettre à son frère.
23. Le Martyre d'Aly-Asgar, enfant, non sevré, de l'imam Hussein.
24. Le Martyre de l'imam Hussein.
25. Les Ombres des prophètes viennent visiter le cadavre de l'imam Hussein.
26. Les femmes de la tribu Béni-Essed apportent de l'eau pour le harem de l'imam Hussein.
27. Sékina, fille de l'imam Hussein, se rend au camp de Ben-Séad, et lui demande la permission d'enterrer les corps des martyrs.
28. Les Regrets de la famille de l'imam Hussein sur son tombeau.
29. Katib et Wélid.
30. Un Monastère de moines européens.
31. Les Arabes de la tribu Ibn-Essek inhument les martyrs.
32. Même sujet que le mystère n° 30.
33. La Famille de l'imam Hussein envoie de ses nouvelles à Médine.

Dans cette espèce de composition, l'intrigue entre pour bien peu de chose. La téazié, fidèle à tous les détails du mythe dont elle est l'explication, allant droit à son unique but, d'attendrir les spectateurs pour les malheurs de leur saint, et d'inspirer de la haine contre ceux qui en ont été les auteurs, a

(1) C'est le répertoire le plus complet de tous ceux que j'eus l'occasion de voir en Orient. J'ignore si quelque bibliothèque d'Europe possède des manuscrits dans ce genre.

Digitized by Google

beaucoup plus de rapport avec la tragédie grecque qu'avec la tragédie de l'Europe moderne. On n'y vise à aucun effet dramatique, soit au moyen d'une suite de faits habilement disposés, soit au moyen d'accidents imprévus. Les caractères même n'y sont pas savamment nuancés. Et cependant ces mystères produisent un effet prodigieux, car ils sont vrais, et représentent de préférence ce qu'il y a de plus national.

Quelquefois une seule circonstance, des plus insignifiantes, en fait tous les frais. Ainsi, par exemple, dans le mystère 21e, il ne s'agit que de l'envoi d'une fleur. Fathema Sogra, laissée par l'imam Hussein, son père, à Médine, cherche à se distraire de la tristesse que lui inspire le départ de sa famille. Un Arabe arrive et lui demande la cause de son affliction; il lui dit qu'il est marchand, sur le point de partir, avec sa caravane, pour Kerbela, et qu'il se chargera volontiers de remettre les lettres qu'il lui plairait de lui confier. Elle lui donne une rose, et le prie de dire quelques charmants petits mots de jeune fille à chacun de ces parents. Ces messages, et les réponses du prince et autres membres de sa famille, confiés oralement au même marchand, remplissent tout ce drame. Nous le lirons comme une belle page de la vie domestique des Orientaux. Mais les Persans, qui connaissent toutes les particularités concernant chacun des membres de la famille de leur imam chéri, tout aussi bien que celle de leurs propres familles, liront cela avec des sentiments bien différents.

Ces détails de vie domestique et pastorale abondent même dans les scènes graves et tristes. Dans le mystère 2e, le prophète Mohammed touche à sa dernière heure; il émet le vœu de quitter ce vallon de pleurs. L'archange Gabriel, son confident et son intermédiaire entre le ciel et la terre, se charge d'en être l'interprète auprès de Dieu. D'après l'avis de l'archange, le prophète, après avoir ordonné au crieur public, Bélal, de convoquer tous les habitants de sa capitale dans la mosquée principale, s'y rend lui-même. Il y officie en personne, et annonce au peuple que, d'après un ordre d'Allah, il est sur le point de quitter la terre, et laisse, pour son successeur spirituel et temporel, son gendre Aly. Ses adieux sont des plus solennels. Tout se passe avec un calme majestueux. Les dernières paroles du prophète sont des paroles d'amour et d'humilité :

« Adieu, dit-il, mes amis, mes ouailles! Là-haut j'entends battre le tambour du départ d'ici-bas. L'âme sainte prend son essor vers les régions sublimes. Adieu. Quelques instants de plus, et j'aurai vécu. Profitez-en. Quiconque d'entre vous aurait des griefs contre moi, qu'il vienne ici. Il sera satisfait à l'heure qu'il est. Car je dois comparaître innocent par-devant le trône de mon Dieu. »

A cet appel magnanime, un Bédouin, Sévadé, sort de la foule, et, qui l'aurait cru, accuse le prophète.

Sévadé.

Que je sois ta victime, ô astre rayonnant d'honneur et de modestie! Je déclare avoir un grief contre toi. Te souvient-il de ce jour où, heureux et glorieux, tu revenais de

Digitized by Google

Taïef (1) à la Mecque? Aux environs de cette dernière ville, je me trouvais au milieu du peuple qui courait à ta rencontre. Le cœur me battait du ravissement que j'éprouvais de pouvoir enfin reposer mes lèvres sur ton pied. Mais au moment même où je me suis incliné, toi, illustre envoyé de Dieu, tu soulevas un fouet pour en frapper ton chameau, et mes épaules souffrirent du coup de la lanière qui était destinée à ta monture. Je suis pauvre et malheureux, toi, tu es une mine inépuisable de libéralité. Fais-moi avoir mon droit du talion. Ne prive point de ce privilége sacré un pauvre qui se compte au nombre de tes sectateurs. Tu nous disais maintes fois qu'il viendra pour tout le monde le jour du jugement dernier. Exauce ma prière, et que justice me soit faite.

Le Prophète.

Ne pourrais-tu pas me dire le nom du fouet dont je me servais alors? tu sais que j'en ai plusieurs.

Sévadé.

Que les génies et les hommes te soient sacrifiés! Chef glorieux, le fouet que tu avais alors s'appelle *mamchouck*.

Le Prophète, à son domestique Selman.

Cours à la maison, Selman, et dis à ma fille Fathema que moi, souverain de deux mondes, je lui ordonne de te donner le fouet mamchouck. Dépêche-toi...

Excepté Mohammed, qui est calme et doux, tout le monde se sent scandalisé des prétentions impertinentes de Sévadé. En effet, celui-ci n'a pas pu choisir un moment moins convenable, préoccupés que sont les vrais croyants des derniers adieux de leur prophète.

« A-t-il donc, dit Fathema, un cœur de roc, ce jeune homme? Comment ose-t-il exercer son droit de talion sur le corps sacré de mon vieux père, exténué par la fièvre, et pouvant à peine respirer? »

En vrai fils des déserts de l'Arabie, le Bédouin Sévadé sent la justice de sa cause. Il sait que Moïse, et après lui Mohammed, ont prescrit : « L'œil pour l'œil, la dent pour la dent, la blessure pour la blessure. » Or, le prophète, tout élu de Dieu et prince qu'il puisse être, doit recevoir le coup qu'il a infligé, à moins que le plaignant ne pardonne de son plein gré. Rien ne peut fléchir celui-ci, ni les larmes de Fathema, ni les offres de rétribution pécuniaire d'Aly, ni les sollicitations de Hassan et de Hussein, qui veulent substituer leurs corps au fouet de la vindicte.

Le Prophète.

... N'intervenez plus, mes chers enfants. Je dois payer le talion de ma personne. Lisez dans le Koran la loi, que Dieu vous a dictée par ma bouche, et faites-la valoir. Si je prescris qu'un autre soit puni de la peine du talion, que j'ai méritée, comment resterai-je moi-même exempt des châtiments du grand jour de résurrection? Appro-

(1) Cette ville est située à 20 lieues à l'orient de la Mecque. Mohammed y fit une visite (628 de J. C.) afin d'en convertir les habitants; mais il ne réussit point, et fut chassé ignominieusement. Quelques ans après il l'assiégea. Repoussé avec perte, il s'en retira après avoir coupé toutes les vignes et brûlé les environs.

(Savary, *le Koran*, t. I, p. 118.)

Digitized by Google

che-toi, Sévadé, fort du droit que Dieu te confère, viens, et venge-toi à l'instant même.

Sévadé.

Juste et généreux maître des hommes et des génies! dans la journée dont il s'agit, mes épaules étaient nues. Donc, dépouille-toi de tes vêtements et laisse à découvert ton auguste épaule. Le chapitre du Koran au sujet du talion ne laisse rien de douteux; il faut qu'une loi aussi explicite que celle-là ait son cours.

Le Prophète.

C'est juste. Me voilà déshabillé et prêt. Approche, et use de ton droit du talion.

Sévadé.

Illustre envoyé de Dieu! que mon âme soit offerte en sacrifice à la tienne. Par respect dû à la commémoration du jour du jugement dernier, je te pardonne. C'est tout ce que j'ai voulu voir de ta justice. J'en étais bien sûr, ô prophète de l'amour. Autrement, oserais-je, misérable que je suis, prétendre à l'insulte du talion sur tes membres augustes?...

On ne saurait faire un plus bel éloge du Koran et de son auteur inspiré.

Alexandre Chodzko.

RUSSIE ASIATIQUE.

Les Yakoutes de la Sibérie septentrionale. — La Sibérie est une immense contrée qui s'étend des monts Ourals aux îles du Japon, et des frontières de la Chine au pôle arctique. De vastes fleuves portent leurs eaux à une mer enchaînée, presque en tous temps, sous des glaces éternelles. Quelques-unes descendant par leur poids au fond des flots, s'y sont fixées depuis les premiers temps du monde. Les habitants de ces bords désolés les reconnaissent à leur forme, et les nomment *glaces d'Adam.*

Le sol y est couvert à peine d'une mince couche de terre qui ne dégèle jamais entièrement. Et cependant, du 15 mai au 6 juillet, le soleil ne quitte pas un instant l'horizon. Tout cet espace de temps renferme un seul jour de mille deux cent quarante-huit heures. Deux saisons seulement règnent alternativement dans ces climats: l'été y est sans printemps, l'hiver sans automne. Quel automne en effet que celui qui déjà compte en septembre 30 degrés de froid! Vient ensuite une longue nuit qui dure plus d'un mois, mais qu'éclaire de ses feux l'aurore boréale, lançant de longs jets de flammes. Étranges contrées où le soleil est sans chaleur, où la nuit s'illumine de clartés merveilleuses, où la terre cache dans ses flancs glacés les dépouilles entières du mammouth qui a disparu du globe, et celles du rhinocéros, qu'on ne rencontre plus que dans les climats les plus chauds!

Ces côtes septentrionales de l'Asie n'ont été connues assez complétement

Digitized by Google

des Russes eux-mêmes que vers les commencements de ce siècle. Longtemps avant, il est vrai, sous l'impératrice Anne, d'intrépides marins ont vainement tenté de s'ouvrir, à travers l'Océan polaire, une route d'Archangel au détroit de Behring.

On dut pourtant à ces hasardeuses tentatives plus d'une découverte. Lapteff, en 1760, reconnut la première des îles aux Ours. Trente ans plus tard on aborda aux îles Liakoff, où l'ivoire fossile abonde. Cook, en 1778, pénétra par le grand Océan dans la mer polaire, et crut, à des indices certains, reconnaître une terre au nord. Belouzky, en 1808, découvrit l'île nommée *Nouvelle-Sibérie;* et douze ans plus tard, en 1820, dans l'espoir de trouver, en face des bords sibériens, une mer libre ou un continent conduisant aux possessions russes d'Amérique, l'amiral Wrangell, alors lieutenant de vaisseau, et deux officiers de marine, Matiouchkine et Kozmine, entreprirent un voyage de découvertes au nord de la Sibérie.

Au *nord* de la Sibérie! le mot surprend. Mais la Sibérie a véritablement aujourd'hui deux parties distinctes. De belliqueux cosaques, des voyageurs bravant d'horribles souffrances, des marchands de fourrures, ou des explorateurs de dents de mammouth et d'ivoire, en s'avançant par terre vers le pôle, ont reculé sur ce point les bornes de l'empire russe et de l'Asie. La Sibérie ancienne, celle que connaissait le XVIIIe siècle, celle dont le séjour lui semblait affreux, celle qui avait alors Tobolsk pour capitale, celle où fut exilé Munick, où mourut Menzikoff, est aujourd'hui le *midi*, la Provence, l'Italie de la Sibérie. Quel midi! quelle Provence! Un Français, un savant, l'abbé Chappe, nous en a fait connaître les douceurs.

Envoyé par l'Académie des sciences de Paris pour observer à Tobolsk, en 1761, le passage de Vénus sous le disque du soleil, l'abbé Chappe peint les Russes et la Russie en laid. Ses sincères épigrammes vengent la vérité des flatteries que leur prodiguait Voltaire. L'irascible abbé flatte peu Tobolsk. L'ignorance des habitants égale, selon lui, la rigueur du climat. On n'y trouve d'autres fruits qu'une framboise sauvage, d'autres légumes que des radis et des choux, d'autres salades que des orties. «Un Russe, dit-il, avait apporté un pommier, qui produisit, en serre, une pomme. Grosse au plus comme un œuf, on l'apporta dans un grand plat. Coupée par petits morceaux, on la distribua très-solennellement aux convives; j'avalai ma part comme une pilule, sans oser y mettre les dents, tant son amertume me déplut.»

Située au delà de Tobolsk, cette Capoue de la Sibérie, à cinq cents lieues plus loin vers l'est, Irkoutsk, aujourd'hui capitale de toute la Sibérie, touche aux frontières de la Chine et sert d'entrepôt au commerce des deux empires. L'un donne ses fourrures, l'autre son thé, ses porcelaines et ses soieries. La ville est assise sur les bords de l'Angara, non loin du lac Baïkal, célèbre par sa beauté romantique et par la limpidité de ses eaux, non loin des sources de la Léna. Irkoutsk a des bibliothèques, un gymnase, un théâtre. Là expire la civilisation.

Plus loin, à l'embouchure de la Léna, la nature même semble expirer.

Digitized by Google

Dans ces contrées polaires le froid est si vif! Qui n'en a point éprouvé les souffrances aurait peine à les concevoir. Les voyageurs marchent en troupe comme pour s'aider à les supporter. Les fourrures qui couvrent le corps, les pieds, la tête, le visage pèsent au moins 40 livres. On ne respire qu'à travers ces fourrures; l'air frais, quand il pénètre dans la gorge, la déchire par son âpreté. Le cheval qui porte l'homme a peine lui-même à se défendre du froid. Son haleine s'arrête, se gèle dans ses naseaux et les ferme. Il fait entendre alors un hennissement désespéré : sa mort serait prompte et certaine si le cavalier ne descendait à l'instant pour le secourir. La caravane chemine au milieu d'une vapeur épaisse et bleuâtre. De ces exhalaisons se forment à l'instant des milliers de parcelles glacées qui se répandent dans l'atmosphère, en faisant entendre un bruit pareil au déchirement du velours ou de la soie. Seuls habitants de ces déserts, les rennes s'enfuient au plus profond des bois, et s'y pressent en masses compactes pour échapper à ce froid redoutable. Aucun oiseau ne fend les airs, si ce n'est le corbeau qui les traverse d'une aile lente et faible, en laissant après lui une vapeur déliée comme un fil. Les objets inanimés même éprouvent la terrible influence d'une saison si rude. Veut-on couper du bois avec des haches d'acier, le froid les brise en éclats comme du verre. Les plus gros chênes éclatent tout à coup avec un bruit qui retentit au loin dans les steppes, semblable à celui du canon. La terre se gerse, se fend, s'entr'ouvre, et de ses flancs profonds s'échappent des torrents d'eau qui gèlent à l'instant; effrayants phénomènes qui troublent le silence et l'immobilité de ces déserts! L'homme lui-même ne semble conserver d'intelligence et de courage que pour essayer de survivre à cette désolation générale.

Habitant des bords plus septentrionaux de la Kolima, le Yakoute seul paraît insensible au froid. Pour voyager en hiver, il ne prend avec lui ni tentes, ni pelisses. C'est donc avec son costume habituel qu'il se met en route, quelque long que soit le voyage, et malgré la rigueur de la saison. Arrivé au bivouac, le Yakoute étend sur la neige la couverture de son cheval, place sa selle de bois à l'un des bouts, en guise d'oreiller; puis il ôte sa légère pelisse (*sanayak*), se couche et l'étend sur lui de manière à garantir les reins et les épaules, tandis que le reste du corps demeure à peu près découvert. Après s'être un peu réchauffé sous cette couverture, notre homme l'attire en haut pour couvrir une partie du visage : c'est ainsi qu'il dort du plus profond sommeil, par un froid de 20 ou 30 degrés. Quelquefois le *sanyak* glisse des épaules, et une épaisse couche de givre s'étend sur le corps du dormeur, sans que son sommeil soit troublé et que sa santé souffre la moindre atteinte. Ces hommes supportent aussi la faim avec une incroyable constance : aussi les a-t-on surnommés en Sibérie les *hommes de fer*.

Ils ont besoin de cette organisation vigoureuse. Le Yakoute cherche, attaque l'ours au fond des forêts, sans autres armes qu'une lance, une hache, un couteau. Il se jette au milieu des fleuves pour égorger des troupeaux de rennes au passage, lance son cheval sur des rocs escarpés, ou descend, dans une fragile nacelle, le cours des eaux les plus rapides.

Digitized by Google

Le Yakoute est d'origine tartare. C'est un peuple pasteur, car d'immenses troupeaux font sa richesse ; mais il est chasseur par goût et par intérêt. Ses bois ne renferment-ils pas les animaux les plus riches en fourrures? N'est-ce pas en fourrures que la Russie lui demande l'impôt? Querelleur, processif, insociable, il est conteur comme un Arabe, vindicatif comme un Corse, mais hospitalier comme un ancien Gaulois. Il dresse des chiens pour le traînage. Il apprivoise le renne, et lui communique son intelligence à ce point, que par mille artifices, l'animal civilisé, c'est-à-dire perfide, finit toujours par attirer le renne sauvage dans un piége. La graisse, le *koumise* (lait aigri), sont la nourriture, la boisson favorite du Yakoute. Il mange et fume avec excès; et comme en fumant il aspire la fumée du tabac et la fait ressortir par les narines, l'ivresse qui le saisit alors livre ses sens, dit-il, aux songes les plus enchanteurs.

La *yourte* qu'il habite l'hiver est une hutte plus ou moins grande en forme de pyramide tronquée; elle consiste en un léger châssis revêtu d'une couche d'herbe fort épaisse, de glaise et de gazon. On y trouve une ou deux petites ouvertures carrées qui donnent à peine accès au jour. Ces lucarnes sont fermées en été avec des vessies de poissons; l'hiver on y incruste, en guise de vitres, des morceaux de glace soudés avec de la neige ou de l'eau qui gèle à l'instant. Le sol de la yourte, chez les habitants pauvres, est à 3 pieds au-dessous du terrain environnant, et est recouvert d'une couche de terre glaise bien battue; les habitants à leur aise, au contraire, construisent un plancher au-dessus du sol. Des bancs très-larges garnissent les murs et servent de lit; de petites cloisons les partagent de distance en distance, et forment autant de cellules ouvertes d'un côté; l'âtre ou *tchouvale* occupe à peu près le milieu de la yourte. Le feu y est constamment allumé, tant pour entretenir une température égale que pour servir à la cuisson des aliments; un tuyau qui traverse le toit donne passage à la fumée. Les vêtements des Yakoutes (d'ordinaire fort sales) sont suspendus en désordre autour des murs.

C'est dans ce séjour agréable qu'en l'absence des maris, les femmes, se tenant le jour accroupies devant le feu, préparent des peaux, fabriquent des filets. Les maris sont-ils de retour; elles fument avec eux, se gorgent avec eux de graisse et de koumise, puis, presque toujours, finissent par consulter le *chaman* ou sorcier, qui vers minuit, le corps penché sur l'âtre, y lit, dans des charbons mourants, le succès d'une chasse, d'une pêche ou d'un voyage.

L'hiver passé. Les femmes mettent à profit des étés trop courts. Elles cherchent dans les bois des plantes aromatiques, arrachent à la terre des racines nourrissantes ou récoltent le fruit du variet dans les montagnes. La récolte faite, plantes, racines et fruits sauvages sont plongés dans des cuves d'eau où ils gèlent: c'est ainsi qu'on les garde. Quels étés que ceux qui permettent ces moyens de conservation! Cependant ces femmes, ces jeunes filles, passent alors les rudes nuits de cette saison à la belle étoile, au milieu de danses et de jeux, comme nous ferions pendant les tièdes soirées de

Digitized by Google

juillet et d'août. Souvent, dans ces doux passe-temps, elles improvisent des chants semblables à celui qui suit, des chants où la poésie, comme en tous climats, a pour âme et pour attrait l'amour, le souvenir, l'espoir, et l'art d'intéresser même les animaux aux sentiments de l'homme :

« Dis-moi, petit pigeon,
Dis-moi, pigeon à la plume noire,
Où as-tu rencontré ceux qui allaient du côté de la mer?
— Je les ai rencontrés sur la vaste plage, sur les flots,
Sur les blanches glaces de l'Océan;
C'est là qu'ils ont découvert une belle île!
— Gentille colombe, reprend ton vol, dirige-toi vers la mer azurée.
Dis à mon bien-aimé :
« J'ai vu ton amie qui versait des larmes amères! »

Mais adieu les jeux, les chants; l'hiver revient vite! et il est affreux à Nijné-Kolimsk, à l'embouchure de la Kolima.

F. B.

Les hordes et les steppes des Kirghiz-Kazacks. — Il y a, vers le 55e degré de latitude nord, entre la mer Caspienne, la Boukharie, la Chine et la Russie, un peuple qui n'est pas un peuple, et qui, habitant un territoire sans limites fixes, échappant à l'observation du philosophe comme au joug des monarques, ne sait pas même où commencent et où finissent ses domaines. Il se nomme tantôt chinois, tantôt russe, tantôt musulman, selon que son intérêt présent l'exige et que la localité choisie pour y planter sa tente le rapproche davantage de l'une des contrées environnantes. Jamais voyageur n'a pu résider chez des hommes qui ne résident nulle part; et la Russie, en les ceignant d'un réseau de forteresses, en assumant sur eux la prétention d'une suzeraineté imaginaire, n'a pu ni les fixer, ni les dompter, ni les bien connaître. On ne sait pas encore avec exactitude combien de milles carrés occupé la surface des steppes des Kirghiz.

C'est une terre déshéritée : la chaleur y est excessive comme la froidure. L'ouragan ou *bourane* enlève d'un coup, à travers les sables, hommes, tentes et troupeaux. Point de rosées, point de fleurs. Souvent, dans la partie septentrionale, le thermomètre de Réaumur indique 30 degrés de froid, et dans la région méridionale 50 degrés de chaleur. Pendant que la glace couvre les monts et le bord des fleuves, le sable, chauffé par le soleil, devient rouge à faire cuire des œufs. On passe, en moins d'une journée, de l'une de ces deux températures à l'autre. La pluie ne vient point rafraîchir et féconder une terre ingrate, qui d'ailleurs ayant pour tuf une pierre poreuse et avide, absorbe l'humidité sans devenir fertile, et se déchire en longues crevasses verticales. Comme la région septentrionale est seule dégagée de sables, et par conséquent susceptible de fécondité, le froid y contrarie la bonté relative du sol. Sur les bords de la mer Caspienne, d'étranges

Digitized by Google

phénomènes se développent et se continuent tous les jours : la mer recule; les joncs qui s'entrelacent forment des îles bientôt rendues solides par l'alluvion des sables. On voit s'augmenter d'année en année les îlots, les bancs, les golfes, les bosphores, l'Océan céder à la terre sa conquête ancienne, des lacs salés marquer la place où séjournèrent autrefois les eaux maritimes, les herbes salsugineuses étaler leurs floraisons et leurs feuilles amères sur ces vieux domaines des vagues, et un nouveau désert s'ajouter à la stérilité du désert. Ailleurs le grand plateau de l'Oust-Ourt, isthme qui sépare la mer Caspienne de la mer d'Aral, élève ses terrasses stériles, inhabitables, les unes bouleversées comme le fond d'un océan desséché, les autres plates et nues comme une table rase. Entre les montagnes, dans les enfoncements où le sol végétal a pu s'amonceler, une colonisation et un défrichement habiles parviendraient à produire de bonnes cultures, si deux calamités naturelles n'achevaient de condamner ce triste pays : il manque d'eau et il manque de bois.

C'est cependant un pays curieux. L'antiquité conquérante et païenne a foulé quelques points de son terrain effroyable; la civilisation moderne fixe attentivement son regard sur tous les annexes turbulents du vaste empire moscovite; leur destinée importe à la question d'Orient, à la nôtre peut-être; et nous avons vu, il y a peu d'années, le Kazak ou *Kosak-Kirghiz*, enrôlé volontairement sous les drapeaux russes, pénétrer en France, incendier nos villages et bivouaquer près de Paris avec son petit cheval grisâtre, ardent et hérissé comme son maître. Il semble qu'une ancienne civilisation, étrangère aux races actuelles, ait laissé des traces sur ce sol aujourd'hui parcouru dans tous les sens par des familles de brigands vagabonds, qui ne forment point et ne peuvent former de société civile réelle. Il y a eu des villes là où l'on ne trouve plus que des sables. Des débris d'architecture mahométane, asiatique, de pagodes lamaïques, de tombeaux tatars, de fortifications et de ponts détruits, annoncent sinon le succès, du moins l'effort d'établissements stables.

Pour compléter cette liste de singularités et d'anomalies, quelques affluents du fleuve Syr ont disparu; et presque tous les cours d'eau qui traversent la contrée n'apparaissent comme des torrents au printemps et au commencement de l'été, que pour s'ensevelir et s'anéantir le reste de l'année.

La même mobilité désastreuse et stérile empreint le caractère du peuple qui habite ces steppes, et semble prouver victorieusement l'hypothèse de Montesquieu. Rien n'est solide et fixe chez les Kirghiz; ils ne conservent rien et n'ont point d'existence politique. Une partie de la grande horde se dit soumise à la souveraineté du Kokan, une autre à la Chine, une troisième à la Russie; domination parfaitement illusoire; il n'y a de réel que leur vagabondage et leur brigandage. Sont-ils trop faibles pour lutter, ont-ils peur, ils se soumettent; puis, dès qu'ils le peuvent, ils fuient, oubliant leurs prétendus maîtres. La fidélité au serment et l'acceptation d'un droit inhérent à un devoir n'ont jamais pénétré dans leur pensée. Chinois près de

Digitized by Google

la grande Muraille, Khiviens auprès de Khiva, Kokaniens près de Kokan, Moscovites près de la ligne des fortifications russes, ils pillent partout, même ceux qu'ils appellent momentanément leurs suzerains, et trouvent dans cette multitude de suzerainetés factices un excellent moyen de les tromper toutes. Leur gouvernement est illusoire comme leur liberté; ils jouissent de la liberté d'être misérables en étant barbares, changeant de chefs selon leur caprice, chefs eux-mêmes dès qu'ils en trouvent l'occasion, écrasant leurs femmes parce qu'elles sont faibles, attrapant l'empereur chinois et le czar russe par une soumission apparente qui leur vaut des fourrures et des robes, n'ayant de religion que pour haïr et tuer, se disant musulmans afin de piller les chrétiens, n'exerçant ni l'hospitalité ni la charité, reconnaissant certaines lois anciennes que personne ne fait exécuter, et se soumettant impunément à la loi du plus fort, législation infâme. Voilà comment vivent *libres*, à la façon des bêtes fauves, 2 millions d'hommes qui, dans leur idiome turc corrompu, n'ont pas un seul terme pour exprimer la relation du *sujet* au *roi*, du *roi* au *sujet*...

Rien ne les arrête, rien ne les contraint, rien ne les gêne. Le Kirghiz n'a ni religion, ni maître, ni traditions respectés, ni entraves législatives. Il est paresseux, passe une partie de l'été à dormir, une partie de l'hiver à dormir. Ses femmes et ses filles travaillent pour lui dans la neige et sous le soleil. Comme le cyclope d'Homère, qui ne plantait pas, ne semait pas, ne labourait pas, il s'étend et reste immobile près de son *toursouk*, tasse pleine de *koumys* ou de lait aigri. L'oisiveté lui donne tous les vices des nations civilisées; il est voluptueux, sensuel, bavard, curieux, avide, enlève les femmes des autres, le bien des autres, et ne pense qu'à lui. Morose comme cette triste et uniforme *steppe* qu'il parcourt sans cesse, il allie la crédulité à la perfidie et la légèreté à la ruse; il trompe et il est trompé. La sainteté de la promesse n'existe pas pour une race qui n'a point de devoirs. Elle est avare autant que pauvre. Après avoir pillé une caravane, on se dispute la proie et l'on déchire en mille lambeaux les moindres bagatelles. Si une montre fait partie du butin, l'un prend une roue, l'autre une vis, un troisième une aiguille, un quatrième un ressort. Le Kirghiz n'a point de pitié pour le malheur; ses *aoûls* ou campements sont remplis de mendiants qui meurent de faim. Il ne croit à rien, ne respecte rien, ne craint rien que sa propre souffrance; il n'a pas même de courage. Il attaque le faible, et se tapit derrière un rocher pour tuer et voler celui qui passe. Si on le repousse, il perd toute son audace et fuit éperdument à travers ses steppes. Poltron, voleur, paresseux et sans foi, il n'est cependant ni anthropophage ni meurtrier par plaisir. Il a des vices lâches; l'avarice et l'avidité lui plaisent bien plus que le sang versé. Il n'égorge pas son prisonnier, mais il le vend; il vend même comme esclave le mahométan schiite, lui qui se dit mahométan.

Vain, menteur, jaloux, recherchant les médailles, les distinctions, les rubans; vindicatif comme s'il n'était pas frivole, léger comme s'il n'était pas haineux, il aime passionnément son pays, son affreux et stérile pays,

Digitized by Google

tant cette habitude incivilisée, cette indolence permanente, ce pillage ardent, entremêlés de longs sommeils, le charment et l'enivrent! Les Balgouches ou pauvres, quand on les chasse de leurs *aoûls*, s'en vont en Russie gagner quelques roubles, et reviennent bien vite baiser le sol aride et crevassé de la steppe natale.

Un Kirghiz de race princière, khan de Khiva, sultan de la Moyenne-Horde, nommé Chirgazy, après avoir été major au service de Catherine II, et après avoir passé des années à Saint-Pétersbourg, s'en retourna vivre parmi ses compatriotes, s'étendre sous la tente enfumée et boire du lait aigri.

De 7 à 8,000 tentes qui étaient venues se fixer dans le gouvernement d'Astrakan, près d'un tiers ont regagné leurs steppes en 1820. «Je n'ai pu, «dit M. de Levchine, me défendre d'une profonde émotion en voyant ces «derniers, lorsqu'ils eurent traversé le fleuve Oural et posé le pied sur le «sol de leur patrie, bondir de joie et baiser la terre avec transport.» Ils sont attachés à cette patrie effroyable comme certains animaux sauvages à leurs solitudes. «Mon peuple, disait un khan (un de leurs princes), est un trou-«peau de chèvres sauvages; quelque effort que l'on fasse pour le grouper et «l'instruire, au premier bruit le voilà dispersé.» En effet, aucun essai de civilisation n'a pu prendre sur eux; on a bâti des écoles, elles sont restées désertes; des marchés, ils sont tombés en ruines. Aucune institution n'a jeté de racines durables dans ce sol meuble et inconstant, qui n'a pas d'autre fond qu'une avidité indolente et une vanité frivole.

Mais, direz-vous, l'organisation de ces hommes est pauvre comme leur territoire; leur imagination dort, leur intelligence reste sans force, leurs facultés engourdies manquent d'activité et d'étendue. Pas du tout. Le Kirghiz naît poëte et musicien; il comprend, il écoute, il désire; ses passions sont vives; et tous les germes de la civilisation se trouvent en lui. Pendant l'hiver, la table du festin se dresse sous sa tente; il a des histoires d'amour et de guerre; il écoute avec délices le son de la *balalaïka* russe ou de la *khibytzga* nationale. Il y a de la verve et de l'originalité dans ses chansons; et nous en citerons une seule, qui vaut assurément la plupart des odes slaves et néo-helléniques, fort vantées dans ces derniers temps:

Vois-tu cette neige?
Le corps de ma fiancée est plus blanc.
Vois-tu le sang pourpre de cet agneau blessé?
Ses joues sont plus vermeilles.
Vois-tu ce tronc d'arbre brûlé?
Sa chevelure est plus noire.
Sais-tu avec quoi écrivent les Mollahs?
Ses sourcils sont plus noirs que leur encre.
Vois-tu ces charbons embrasés?
L'étincelle de ses yeux est plus brûlante.

Les Kirghiz, parmi lesquels l'écriture est un luxe presque inconnu, auraient pu aisément l'inventer, car ils ont des cachets particuliers, ou *tam-*

Digitized by Google

ghaz, signes spéciaux de chaque individu, qui trace ce caractère représentant son nom. Leur système de musique barbare s'est élevé jusqu'aux duos, trios et quatuor, que des amateurs exécutent. Leurs narrateurs les amusent en récitant des contes pleins de prodiges et d'enchantements. On y voit le héros ou *bohatyr*, amoureux de la fille ou de la femme d'un ennemi, piller l'*aoûl* du tyran, l'enlever, la placer au nombre de ses femmes, et chanter ensuite les attraits de la quatrième ou de la cinquième épouse qu'il a conquise. Souvent l'œil du Kirghiz s'enflamme, son cœur bat et ses larmes coulent à ces récits. L'enthousiasme poétique couve chez cet homme qui ne sait rien, n'améliore rien, ne respecte rien.

Toute son industrie est dans l'enfance; il n'a pas assez de prévoyance ni de raison pour perfectionner les métiers utiles et songer au bien-être de l'année prochaine. Il se fie au hasard; la mobilité est son idole. Il sait seulement préparer les peaux dont il se couvre, conserver l'eau dans des outres, faire des tentes, des feutres et des tapis, des cordes et des armes, mais avec une grossièreté héréditaire et incurable que la succession des âges ne change et ne perfectionne pas.

Tel est le peuple singulier auquel M. de Levchine, conseiller d'État russe, a consacré un examen statistique dont l'exactitude ne laisse rien à désirer, et dont l'intérêt s'est accru par la déclaration de guerre de la Russie contre le khan de Khiva. Dans la Boukharie, voisine des steppes kirghizes, se sont tramées récemment les intrigues déliées et mystérieuses qui devaient jeter sur l'Orient le filet habile et vaste de l'autocrate moscovite. C'est pour nous surtout, possesseurs de l'Algérie, qui nous offre tant de répulsions et d'obstacles, qu'il est curieux et utile d'observer ces autres Bédouins tartares, impossibles à dompter, traîtres par principe, lâches quand il le faut, meurtriers quand ils peuvent, professeurs acharnés de la théorie du succès, aujourd'hui recommandée par des génies civilisés. Le Bédouin arabe est un Kozak sous le bournous arabe, et le Kirghiz est un Bédouin sous le costume tartare.

La Russie a trouvé son Abd-el-Kader dans le personnage barbare d'un Aboul-Khaïr, également redoutable et habile. Cet Aboul-Khaïr commença par soumettre son peuple et les autres khans à la Russie, afin de les affaiblir et de les placer sous sa main. Le cabinet de Saint-Pétersbourg ajouta foi aux paroles du Scythe et ressentit la joie la plus vive de cette conquête inespérée; conquête inutile et chimérique. Hypocrite, ambitieux, ardent, rusé, Aboul-Khaïr ne tint aucune de ses promesses; il se servit des Moscovites contre les hordes qu'il voulait piller ou dompter, suscita des embarras toujours renaissants à ses prétendus maîtres, protesta toujours de son dévouement à la Russie contre laquelle il lançait des essaims de brigands nomades, attendit que l'occasion fût bonne pour lever le masque, et finit par s'allier définitivement à la Perse contre la Russie, à laquelle il avait fait tout le mal possible.

P. C.

Digitized by Google

RÉVOLUTIONS POLITIQUES ET COMMERCIALES

DE LA TAURIDE.

Première partie.

Colonies milésiennes et héracléennes. — Fondation de Théodosie, de Panticapée et de Kherson. — Royaume du Bosphore. — Commerce d'exportation et d'importation de la Tauride au temps des républiques de la Grèce. — Mithridate. — État du royaume du Bosphore sous les Romains. — Invasions des Alains et des Goths. — Décadence de la prospérité de la Tauride. — Situation de la république de Kherson. — Invasion des Huns. — Destruction du royaume du Bosphore. — Les Khersonites se mettent sous la protection de l'empire d'Orient. — Invasion et puissance des Khasares. — Apparition des Petchenègues et des Comans. — Les Tatars mongols se rendent maîtres de la Tauride et y fondent le royaume de la petite Tatarie. — Établissement des colonies génoises. — Prospérité commerciale de la mer Noire. — Prise de Constantinople par Mahomet II. — Destruction des colonies génoises. — État de la Crimée sous les Tatars. — Nouveau développement agricole et industriel de la presqu'île. — Invasion des Russes et destruction du royaume des Tatars.

Pour bien faire apprécier l'importance politique et commerciale de la Crimée (1), qui par sa position presque centrale dans la mer Noire, domine à la fois les côtes de l'Asie, les bouches du Danube et l'entrée du Bosphore de Constantinople, il est indispensable de présenter un tableau rapide des nombreuses révolutions que la marche du temps et les invasions des peuples ont opérées sur le sol de cette importante péninsule. Ce fut vers le milieu du VIIe siècle avant J. C., que les Milésiens firent leur apparition

(1) Située entre les 30° 15′ et 34° 2′ de longitude orientale, et entre les 44° 24′ et 46° 0′ de latitude septentrionale avec une superficie d'environ 1100 lieues carrées géographiques, la Crimée est une presqu'île, dont les limites, au sud et à l'ouest, sont la mer Noire; à l'est, la mer d'Azof et le Sivache appelé aussi mer Putride; et enfin au nord de grandes plaines. Deux régions distinctes se partagent le sol de cette contrée: la première, montagneuse, forme le long de la côte méridionale une lisière d'environ 150 kilomètres d'étendue avec une largeur moyenne de 20 à 25 kilomètres; la seconde, la région des plaines, présente tous les caractères des steppes de la Russie méridionale, et s'étend au nord jusqu'à l'isthme de Pérécop, langue de terre par laquelle la presqu'île communique avec le continent. La Crimée fait aujourd'hui partie du gouvernement appelé la Tauride, dont le territoire s'étend au delà de Pérécop, entre le Dnieper et la mer d'Azof jusque sous le 47° de latitude. Semphéropol est le chef-lieu de cette province.

Digitized by Google

sur les côtes septentrionales du Pont-Euxin. La partie orientale de la Tauride, pays ouvert et d'une occupation facile, ayant attiré leur attention, ils y établirent leurs premières colonies, en s'emparant en même temps de toute la petite contrée que nous appelons aujourd'hui la presqu'île de Kertch. La prospérité agricole dont ils ne tardèrent pas à jouir fut promptement connue en Grèce, et y détermina de nouvelles et d'importantes émigrations. Théodosie Nymphée, Panticapée et Mermikione s'élevèrent bientôt sur le littoral de la petite péninsule, et servirent de ports de mer aux riches établissements des colons.

Stimulés par les succès des Milésiens, les Héracléens songèrent à leur tour à fonder quelques colonies dans la Tauride. Ils se dirigèrent vers la partie la plus occidentale de la contrée, débarquèrent non loin du célèbre cap Parthénique, et après avoir battu et repoussé dans l'intérieur des montagnes les sauvages Tauriens, se fixèrent dans la petite presqu'île de Trachée, connue de nos jours sous le nom d'ancienne Khersonèse. Ainsi furent jetés les fondements de la célèbre république de Kherson, qui subsista grande et prospère pendant plus de quinze cents ans, et dont la capitale momentanément conquise par un grand-duc de Russie au xe siècle, devint le point de départ de cette grande révolution religieuse qui changea complétement la face et les destinées de l'empire moscovite.

Pendant que les Héracléens consolidaient leur puissance en activant leur industrie et leur commerce, les établissements milésiens sur le Bosphore se développaient avec une rapidité véritablement magique, et s'avançaient même au delà du détroit sur la rive asiatique, où furent fondées les villes de Phanagorie, de Hermonassa et de Képos. D'abord indépendantes les unes des autres, toutes ces diverses colonies milésiennes finirent par suivre la pente d'inévitables événements, et 480 ans avant J. C., leur réunion politique donna naissance au royaume du Bosphore.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, l'agriculture formant la base essentielle de la richesse publique des Milésiens, l'attention du nouveau gouvernement se porta sur cette branche d'industrie d'une manière toute particulière. A son avénement au trône, Leucon affranchit les Athéniens du trentième imposé sur la sortie des grains. Par cette mesure libérale, l'exportation des céréales se développa prodigieusement, la presqu'île cimmérienne devint en quelque sorte le grenier à blé de la Grèce, et les marchands affluèrent en foule à Théodosie et à Panticapée, où ils se procuraient en même temps des laines, des fourrures, et toutes les salaisons qui forment encore aujourd'hui l'une des principales richesses de la Russie méridionale. Quant au commerce d'importation dont l'histoire parle peu, il est facile d'apprécier la nature de ces opérations par les importantes découvertes archéologiques de Panticapée.

Les Bosphoriens recevaient sans aucun doute, en échange de leurs denrées, tous les produits manufacturés que le luxe et la richesse avaient mis en usage à Athènes, et c'est probablement à des artistes de la Grèce que sont dus tous ces magnifiques objets d'art que l'on admire au musée de Kertch,

Digitized by Google

et qui prouvent que les colons agriculteurs de la Tauride n'étaient pas restés pour l'opulence en arrière de leur brillante métropole. Les matériaux de construction eux-mêmes semblent avoir formé une partie importante du commerce de l'importation. Il n'existe aucune trace de marbre blanc dans la Crimée non plus que sur les côtes septentrionales de la mer Noire; néanmoins les fouilles de Kertch en ont fait découvrir d'innombrables débris, et tout porte à croire que les immenses morceaux de sculpture employés pour les constructions publiques et particulières sortaient tout travaillés des ateliers de la Grèce.

Malgré le dangereux voisinage des Sarmates, le royaume du Bosphore jouit d'une tranquillité parfaite pendant plus de 300 ans, et grâce à une politique aussi ferme qu'intelligente, il grandit en prospérité et en richesse, jusqu'au moment où la conquête de la Grèce par les Romains vint bouleverser toutes les relations commerciales de l'Orient. A cette époque, les Bosphoriens attaqués par les Scytes, et trop faibles pour leur résister, se jetèrent entre les bras du célèbre Mithridate, qui fit de leur État une province du Pont, qu'il donna en apanage à son fils Makharès.

Après la défaite et la mort de son implacable ennemi, Rome conserva au traître Pharnace la couronne du Bosphore; mais la souveraineté du nouveau prince fut simplement nominale, et les successeurs du fils de Mithridate, sans puissance et dépouillés de tout ce que les Milésiens avaient possédé sur la rive asiatique du détroit, ne régnèrent plus que suivant le caprice des empereurs romains.

Dans le milieu du 1er siècle de notre ère, les Alains entrèrent en Tauride, dévastèrent la plus grande partie du pays, et ruinèrent de fond en comble Théodosie, qui voulut leur opposer quelque résistance. A eux succédèrent les Goths, qui devinrent à leur tour les dominateurs de la péninsule. Loin d'abuser de leur victoire, les nouveaux conquérants se mélangèrent entièrement avec les vaincus, fondèrent de nombreuses colonies dans les vastes plaines situées au nord de la contrée montagneuse, et ne tardèrent pas à se livrer à leur goût pour la vie sédentaire et les travaux des champs. Alors commença pour la Khersonèse taurique une nouvelle période de tranquillité et de prospérité agricole. Malheureusement la Grèce, asservie par les Romains, se trouvait à cette époque en pleine décadence; Rome étant devenue la capitale du monde entier, l'Égypte, la Sicile et l'Afrique avaient naturellement attiré à eux le monopole de la fourniture des céréales; aussi la Tauride, malgré ses efforts, ne put-elle sortir de l'obscurité à laquelle l'avaient condamnée les grands événements politiques qui signalèrent le 1er siècle de notre ère.

Au milieu de toutes ces premières invasions des peuples barbares, la petite république de Kherson avait dû à sa position reculée et peu accessible la conservation de son indépendance. Du temps de l'empereur Dioclétien, les Khersonites, dont la domination s'étendait sur presque tout le haut pays, avaient concentré entre leurs mains tout le commerce qui subsistait encore entre la Tauride et quelques parties du littoral de la

Digitized by Google

mer Noire (1). Leur république formait l'état le plus puissant de la presqu'île, lorsque la guerre éclata entre eux et les Sarmates, qui s'étaient déjà emparés du royaume du Bosphore, et lui avaient donné un roi de leur nation. La lutte entre les deux nations rivales dura près d'un siècle. Enfin, les Sarmates ayant fini par être expulsés, les Bosphoriens, délivrés du joug étranger, goûtèrent de nouveau quelques années de liberté, de calme et de prospérité intérieure.

La paix dont jouirent les États de la Tauride, et les espérances qu'elle permettait de concevoir pour l'avenir, ne furent pas de longue durée. Bientôt éclata la tourmente la plus violente qui eût encore désolé la malheureuse péninsule. Les Huns, sortis du fond de l'Asie, vinrent jeter leur sanglant cri de guerre sur la rive asiatique du détroit, et bientôt les Bosphoriens épouvantés les virent traverser la mer d'Azof, qui avait momentanément arrêté leur marche. (375 de J. C.) L'antique royaume des Milésiens fut alors anéanti pour toujours. Les nombreuses colonies des Goths réunis aux Alains, eurent le même sort, et tous les riches établissements agricoles de la contrée furent réduits en cendres. Toujours protégés par leur position occidentale, les Khersonites furent les seuls qui échappèrent à la dévastation, grâce à la rapidité avec laquelle le torrent des Huns s'écoula vers les contrées occidentales de l'Europe.

La Tauride se trouvait encore sous le coup des effroyables désastres qui avaient signalé l'arrivée des Huns, lorsque après la mort d'Attila elle se vit de nouveau ravagée par leurs hordes dispersées. Les Khersonites furent alors à leur tour menacés, et l'épouvante où les jetèrent les barbares leur firent implorer le secours de l'empire d'Orient. Justinien, qui régnait à cette époque à Constantinople, s'empressa d'accueillir leur demande; mais il leur fit payer cher la protection impériale. Sous le prétexte de pourvoir à la défense du pays, il fit élever sur la côte méridionale ces deux châteaux forts d'Alouchta et de Gourzoubita, et la république de Kherson finit naturellement par devenir tributaire de l'Empire.

Vers la fin du VIIe siècle (690 de J. C.), la Tauride fut envahie par les Khazares, dont les hordes entraînées à la suite des Huns, puis établies dans la Bersilie (Lithuanie), avaient été constituées en royaume indépendant par Attila lui-même. L'apparition de ces nouveaux conquérants, déjà maîtres d'un vaste territoire, fit une telle sensation à Constantinople que les souverains d'Orient recherchèrent leur alliance, et que la cour de Byzance demanda même au kalgan, ou chef de la nation, sa fille en mariage pour le fils de l'empereur Léon. Les pressentiments du gouvernement impérial ne tardèrent pas à se réaliser; car dans le court espace de cent cinquante ans les Khazares, qui avaient imposé leur nom à la péninsule fondèrent une vaste monarchie dont les limites s'étendirent en Europe au delà du Danube, et en Asie jusqu'au pied du Caucase.

---

(1) *Const. porph. de adm. imp.*, cap. XIII.

Digitized by Google

Après les Khazares, dont la chute fut en partie déterminée par les attaques des Russes, et, qui depuis lors disparurent complétement de l'histoire, les Petchenégues vainqueurs dictèrent la loi à toute la contrée, à l'exception du territoire méridional de Kherson, qui fut incorporé aux domaines de l'empire d'Orient. Sous la domination de ce peuple, également originaire de l'Asie, la péninsule vit renaître le commerce et l'industrie, ses relations avec Constantinople prirent de l'activité, et les ports de la Tauride fournirent aux négociants du Bas-Empire la pourpre, les étoffes fines, les draps brodés, les hermines, les peaux de léopards, les fourures de toute espèce, le poivre et les aromates que les Petchénègues allaient acheter dans la Russie orientale, au midi du Kouban, ainsi que dans les contrées transcaucasiennes qui s'étendent jusqu'aux rives du Cyrus et de l'Araxe. Ainsi recommença pour cette malheureuse contrée, tant de fois dévastée, une nouvelle ère de prospérité sans exemple depuis plusieurs siècles.

Cent cinquante ans furent accordés à la domination des Petchénègues; puis à leur tour ils eurent à déplorer les maux dont les avaient accablés les Khazares. Assaillis par les Comans, que le développement de la puissance mongole avait expulsés de leur territoire, ils furent vaincus dans la lutte et contraints de repasser en Asie. Les Comans, peuple guerrier, firent de Soldaya leur capitale; mais à peine eurent-ils consolidé leur puissance, qu'ils durent céder la place à d'autres conquérants et chercher un refuge dans des contrées plus occidentales. A l'expulsion des Comans cessent toutes ces invasions passagères qui ensanglantèrent pendant plus de dix siècles le sol de la Tauride. A toutes ces hordes diverses, dont la plupart n'ont laissé que leur nom dans l'histoire, succédèrent deux peuples également remarquable : l'un, vainqueur de l'Asie, venait de fonder l'empire le plus gigantesque du moyen âge; l'autre, sortie d'une cité marchande de l'Italie, était destinée à faire de la Khazarie le centre, le nœud de jonction de toutes les relations commerciales entre l'Europe et l'Asie.

Ce fut vers 1226 qu'eut lieu la mémorable invasion des Tatars mongols, et que commença pour l'empire des czars cette fatale période de servitude et d'oppression qui a laissé des traces si funestes dans le caractère national des Moscovites. La Russie, la Pologne, la Hongrie, furent successivement sillonnées par les hordes du célèbre petit-fils de Tchinkis-Khan, et bientôt, la Khazarie, ajoutée à toutes leurs incroyables conquêtes, devint, sous le nom de Petite-Tatarie le berceau d'un Etat puissant qui sut maintenir son indépendance jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Sous le règne des mongols la Tauride, d'abord opprimée, se releva promptement de ses ruines, et Soldaya rendue aux chrétiens ne tarda pas à prouver que les sources de la prospérité du pays étaient loin d'être taries, et qu'alors comme autrefois, la paix et la tranquillité suffisaient pour développer les éléments de richesse dont la nature avait si libéralement doté cette célèbre contrée. L'on vit ainsi en peu d'années Soldaya devenir le port le plus important de la mer Noire et un des grands aboutissants des lignes commerciales de l'Europe et de l'Asie.

Digitized by Google

La grandeur de Soldaya eut toutefois une courte durée. Un autre peuple plus intelligent, plus actif que les Grecs, et doué d'un instinct mercantile plus audacieux, devait, vers la même époque, concentrer entre ses mains tout l'héritage des grandes époques qui avaient successivement illustré la péninsule depuis le jour où les Milésiens avaient fondé leurs premières colonies sur le Bosphore cimmérien. Déjà maîtres d'importantes factoreries à Constantinople, les Génois avaient depuis longtemps su apprécier la position de la mer Noire et les immenses ressources qu'elle mettrait à la disposition d'hommes entreprenants qui sauraient y centraliser à leur bénéfice toutes les relations commerciales de l'Europe avec la Russie, la Perse et les Indes. La rivalité qui existait alors entre eux et les Vénitiens accéléra l'exécution de leurs projets; et vers 1280, après avoir acquis, moitié par ruse, moitié par violence, le territoire de l'ancienne Théodosie, ils jetèrent les fondements de la célèbre Caffa, qui assura définitivement à la république l'empire de la mer Noire et la propriété exclusive de son commerce. Avec les Génois, la Tauride vit renaître les époques les plus brillantes de son histoire; Caffa, par sa grandeur, sa population et son opulence, devint en quelque sorte la rivale de Constantinople, et bientôt ses consuls s'emparant de Cerco, de Soldaya et de Cembalo, se rendirent maîtres de toute la côte méridionale de la Crimée. Plus tard eurent lieu hors de la presqu'île d'autres conquêtes non moins productives. Les galères de la république pénétrèrent dans les Palus-Méotides; Tana, située à l'embouchure du Don, fut enlevé à la domination des Tatars, une forteresse fut fondée à l'embouchure du Dniester, de nombreux comptoirs s'élevèrent en Colchide et sur le littoral du Caucase, et la ville impériale de Trébisonde elle-même dut accepter de force l'établissement d'une des plus importantes factoreries de la république dans la mer Noire. Les colonies génoises devinrent ainsi l'entrepôt général des riches productions de la Russie, de l'Asie Mineure, de la Perse et des Indes; et pendant plus de deux siècles, monopolisant à leur profit tous les échanges mercantiles entre l'Europe et l'Asie, elles présentèrent un spectacle véritablement merveilleux de grandeur, de prospérité et de richesse. Toute cette gloire eut malheureusement aussi son terme. En 1453, l'étendard de Mahomet se déploya au-dessus du dôme de Sainte-Sophie, et les relations de la Crimée avec la Méditerranée furent rompues. La destruction des établissements génois devint alors inévitable; la république elle-même désespérant de leur conservation, se décida à les abandonner à la banque de Saint-Georges, le 15 novembre 1453. Cette cession, en détachant politiquement les colonies de la métropole, eut naturellement les résultats les plus funestes. Le découragement s'empara de tous les cœurs, l'égoïsme individuel prédomina dans toutes les résolutions, et le gouvernement consulaire, autrefois si remarquable par son intégrité et ses vertus, au lieu de se rallier les Tatars pour rendre sa position vis-à-vis de la Porte moins périlleuse, se les aliéna complètement par une absence de toute loyauté, et en vendant au poids de l'or son secours à tous les partis qui désolaient alors la Crimée. Tant de fautes ne tardèrent pas à être suivies de

Digitized by Google

la catastrophe. Le 6 juin 1473, Caffa dut se rendre à discrétion aux Turcs, et quelques mois plus tard, tous les points occupés par les Génois tombèrent successivement au pouvoir des Ottomans.

Après le désastre des colonies génoises, les grandes lignes de communication des contrées transcaucasiennes de la mer Caspienne, du Volga, du Don et du Kouban, privées de leurs aboutissants, furent rompues, et toutes les relations commerciales avec l'Asie centrale furent momentanément suspendues. Les Vénitiens, qui avaient obtenu des Turcs le droit de naviguer dans la mer Noire, moyennant un tribut annuel de 10,000 ducats, essayèrent inutilement de se substituer à leurs rivaux; ils furent expulsés à leur tour du Pont-Euxin, le passage du Bosphore fut interdit à tous les peuples de l'Occident, et les Ottomans avec les Grecs de l'Archipel, sujets de la Porte, eurent seuls le droit d'entrer dans la mer Noire et dans la mer d'Azof. Dans nos études sur la mer Caspienne, nous avons déjà indiqué les nouveaux débouchés que le commerce de l'Orient se procura par la voie de Smyrne, ainsi que la grande révolution qui s'opéra à la suite de la découverte de Vasco de Gama. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet (1).

Sous le règne des premiers khans tributaires de la Porte, la Crimée perdit toute son importance commerciale et agricole. Des guerres continuelles, des révoltes incessantes fomentées par des chefs ambitieux, tantôt favorisés, tantôt proscrits par la Porte, puis les habitudes encore fortement enracinées d'une vie nomade et vagabonde, tout s'opposa pendant une longue suite d'années à la régénération du pays. Un sol riche et fertile, une contrée abondamment pourvue de toutes les ressources nécessaires à l'homme, finirent néanmoins par triompher des Tatars, comme autrefois ils avaient agi sur les hordes sauvages que nous avons vues s'établir successivement dans la Tauride; les vallées et les coteaux se couvrirent de villages, et avec la tranquillité intérieure se développèrent rapidement toutes les branches de l'industrie du pays. La culture des céréales, l'élève du bétail, la pêche, les salines, l'exploitation des salines et des forêts, rien ne fut négligé, et bientôt la Petite-Tatarie vit arriver dans ses ports une multitude de navires. Sans doute le commerce de l'Asie centrale était perdu pour elle sans espoir; mais l'exportation des produits indigènes et de ceux que les Russes lui expédiaient par la voie du Don et de la mer d'Azof était plus que suffisante pour entretenir, sinon l'opulence, du moins une grande aisance parmi ses populations industrielles et agricoles. Caffa, de son côté, ne resta pas en arrière du mouvement progressif de la Crimée; elle se releva de ses ruines, devint, comme au temps des Génois, le centre de tout le commerce du pays, et son accroissement fut tel que les Turcs dans leur enthousiasme lui donnèrent le nom de Koutchouk Stamboul (Petite-Constantinople).

---

(1) Voyez *Journal des économistes*, commerce de la mer Caspienne, n° 30, mai 1844, et le premier volume de notre voyage à la mer Caspienne.

Digitized by Google

La domination des khans s'étendait, à cette époque, en Europe et en Asie, depuis les rives du Danube jusqu'au pied des montagnes du Caucase, et les indomptables montagnards de la Circassie rendaient souvent eux-mêmes hommage aux souverains de la Tauride. La population musulmane se partageait alors en deux grandes classes : les descendants des premiers conquérants spécialement connus sous le nom de Tartars, et les Nogaïs, tribus nomades qui vinrent postérieurement à la conquête de la Khazarie se placer sous la protection des descendants de l'illustre Batou-Khan. Les premiers, mélangés avec les débris des anciennes populations de la Tauride, formaient la partie civilisée de la nation. Possesseurs des contrées montagneuses, résidant dans les villes et les villages, ils s'adonnaient à la fois avec succès aux travaux de l'industrie et à ceux de l'agriculture. Les Nogaïs, au contraire, vivaient en quelque sorte indépendants dans les vastes plaines de la Russie méridionale, où ils se livraient exclusivement à l'élève du bétail. Ils se divisaient alors en cinq hordes principales : celle des Boudjiak, occupant les plaines de la Bessarabie depuis les embouchures du Danube jusqu'au Dniester ; celle de l'Iedissan, la plus remarquable, qui pouvait mettre jusqu'à 80,000 hommes de cavalerie sur pied, campait entre le Dniester et le Dniéper ; celles de Djamboilouk et de Sedeckhoul, dont les restes habitent encore le territoire de leurs aïeux, s'étendaient depuis les bords du Dniester jusqu'aux côtes occidentales de la mer d'Asof ; enfin les tribus du Kouban nomadisaient dans les steppes qui forment aujourd'hui, entre ce fleuve et le Don, le domaine de Cosaques de la mer Noire. Toutes ces tribus divisées pouvaient, en cas de nécessité urgente, disposer de plus de 400,000 hommes de troupes. Telle était la situation politique de la Petite-Tartarie lorsque les Russes, marchant à la conquête des provinces de la mer d'Azof et de la mer Noire, vinrent anéantir tous les fruits de la grande révolution sociale opérée dans les mœurs et le caractère des musulmans par le nouveau développement du commerce et de l'industrie.

En 1736 eut lieu la première invasion moscovite. Cent mille hommes commandés par le feld-maréchal Munich forcèrent l'isthme de Pérécop, pénétrèrent dans la presqu'île, et ravagèrent toute la contrée jusqu'au pied du versant septentrional de la chaîne taurique. La paix de Belgrade mit fin à cette première lutte ; mais l'existence politique de la Petite-Tartarie n'en fut pas moins violemment ébranlée ; depuis lors, l'intervention tantôt occulte, tantôt armée et toujours désorganisatrice de la Russie suscita partout aux Khans des embarras et des révoltes, et jusqu'au moment de leur chute, les souverains de Bagtchi-Seraï, véritables esclaves des czars, ne firent plus qu'obéir aux menaçantes injonctions qui leur arrivaient de Saint-Pétersbourg.

En 1783, Sahem-Guerei abdiqua ses droits en faveur de l'impératrice Catherine II, et le royaume des Tatars, épuisé par de nombreuses émigrations et de sanglantes insurrections cessa définitivement d'exister. Alors furent anéantis rapidement les derniers éléments de la prospérité de cette Tauride tant de fois saccagée, et toujours sortie victorieuse et prospère de ses revers.

Digitized by Google

Déjà, en 1778, la Russie toute-puissante avait déterminé par la violence l'émigration de toutes les familles arméniennes et grecques de la presqu'île, et l'on avait vu une population agricole et industrielle abandonner volontairement, à ce que prétend la Russie, de fertiles contrées, un heureux climat, pour aller s'établir au milieu des steppes sauvages du Don et de la mer d'Azof. Vers la même époque commença également, sous l'influence toujours oppressive de l'autorité impériale, l'émigration des Tatars et des Nogaïs, dont les uns se réfugièrent sur le territoire de la Turquie, tandis que les autres allaient se réunir aux montagnards du Caucase. La prise de possession par les Russes activa encore ce désastreux mouvement de la population musulmane, et le jour que les czars étendirent leurs frontières jusqu'aux rives du Dniester, la célèbre horde de l'Iédissan disparut entièrement du sol de l'empire. Les Tatars des contrées situées entre le Dniéper et la mer d'Azof émigrèrent moins, car déjà antérieurement à la conquête de la Crimée, le gouvernement impérial les tenait cernés à l'orient et à l'occident par d'imposantes lignes militaires. Quant à la péninsule couverte d'établissements fixes, et centre de la civilisation et de la puissance tatare, elle eut naturellement en partage les plus grandes calamités, et vit se renouveler toutes les scènes de carnage et de dévastation qui avaient autrefois caractérisé les invasions des peuples de l'Asie. Elle perdit au moins les neuf dixièmes de sa population; ses villes furent pillées et saccagées, ses campagnes dévastées, et dans l'espace de quelques mois, cette contrée, encore si florissante sous le dernier khan, ne présenta plus au regard qu'un vaste théâtre d'oppression, de misère et de destruction.

Depuis lors se sont écoulées soixante années pendant lesquelles la domination russe n'a eu aucune lutte à soutenir, aucune révolte à combattre; et cependant, malgré le rétablissement du libre passage du Bosphore de Constantinople, la Tauride a été jusqu'à ce jour impuissante à sortir du profond abaissement où l'ont jetée les événements politiques de la fin du XVIIIe siècle. Sans doute de brillantes maisons de campagne se sont élevées sur la côte méridionale, l'opulence et le luxe dominent aujourd'hui sur les riants coteaux du littoral, mais les forces vitales et productives de la presqu'île ont été comprimées et taries, l'industrie et l'agriculture indigènes ont été détruites, et cette paix profonde sans profit dans laquelle végète aujourd'hui la population décimée des Tatars, ne résulte en définitive que de la destruction de toutes ressources et de l'anéantissement de toute énergie morale et intellectuelle opérés sous le régime impitoyable de l'administration russe.

HOMMAIRE DE HELL.

(*La fin à un autre cahier.*)

Digitized by Google

TOUGOURT ET SON OASIS (1).

Oasis de Tougourt. — Rivière de Palmiers. — Puits artésiens. — Habitants de Tougourt. — Ville de Tougourt. — Le sultan et sa famille. — Droit du seigneur. — Administration. — Forces militaires. — Temasin. — Marché de Tougourt. — Commerce du désert. — Moutons-lévriers. — Palmiers-dattiers. — Deux Européens à Tougourt.

Le *cheik* ou le *sultan* de Tougourt, pour parler comme les Arabes, dont un des aïeux avait reconnu depuis plus de quarante ans la suzeraineté du bey de Constantine, s'est depuis une année reconnu vassal de la France, devenue maîtresse du beylik de son ancien suzerain, et dont les soldats ont pris possession des oasis de Biskra (2).

De Biskra à Tougourt, on compte 76 lieues; les 39 premières, de Biskra à Meghrieur se font à travers les sables dans un sahara privé d'eau; il y a deux stations intermédiaires, El-Guerâa et Ouad-el-Malah.

En allant de Meghrieur à Tougourt (37 lieues), les caravanes s'arrêtent habituellement à deux stations, Oughralana, séparé de Meghrieur par 11 lieues de route, et Meghrieur à 13 lieues de Tougourt.

A Meghrieur commence l'oasis de Tougourt, cette suite de trente-cinq villages sous une double haie de palmiers que les Arabes appellent métaphoriquement *une rivière*, la rivière des Rouaghras, du nom de ses habitants, Oued Righre; c'est une petite Égypte, une vallée fertile au milieu des sables, abondamment pourvue d'eau, coupée de jardins ou plutôt de vergers, et animée d'une population nombreuse.

Les trente-cinq villages de l'Oued-Righre forment un petit État dont Tougourt est la capitale. Il faut ajouter Temasin qui, bien que très-voisine de Tougourt, en est indépendante et se gouverne elle-même; nous y reviendrons...

Le pays des Rouaghras n'est arrosé qu'artificiellement; il n'y a ni ruisseau ni rivière, les sources même y sont très-rares. Il semblerait pourtant qu'une immense nappe d'eau, «une mer souterraine,» *bahar el tahatani*, selon l'expression pittoresque des indigènes, soit emprisonnée sous le sol à une profondeur variable de 50, 100, 200 et jusqu'à 400 mètres.

Schaw parle de puits profonds que creusent les Rouaghras; nous avons

---

(1) Voir *Revue de l'Orient*, t. III, p. 318, et t. IV, p. 76.—Ce mémoire sur Tougourt a été rédigé par M. Ausone de Chancel, d'après les documents recueillis par la direction centrale des affaires arabes à Alger, confiée à M. le lieutenant-colonel Daumas; il fait partie d'un travail destiné à accompagner la carte détaillée du *Sahara algérien*, que dresse pour le ministère de la guerre M. le capitaine d'état-major Gaboriaud.

(2) Voir *Revue de l'Orient*, t. V, p. 316.

Digitized by Google

recueilli à ce sujet des renseignements d'une précision telle, qu'il nous est permis d'affirmer que ces puits sont de véritables puits artésiens. Dans chaque village, nous ont dit vingt Arabes au moins, on a fait des puits, et l'on en fait encore, au besoin, qui ont jusqu'à *cent hauteurs* d'homme de profondeur. La section en est de forme carée; un seul ouvrier est employé à ce travail d'intérieur, et au fur et à mesure qu'il avance, il soutient les terres avec quatre poutres de palmiers. D'autres ouvriers, placés à l'orifice, retirent les déblais à l'aide de sacs. A certains signes infaillibles, par exemple quand la terre est noirâtre et très-humide, le puisier reconnaît qu'il touche au terme de son travail. Il se met alors de la cire dans les oreilles et dans les narines, et prévient ses compagnons qu'ils aient à le retirer à un signal donné, car il a été descendu dans l'abîme soutenu par des cordes. Sous un dernier coup de pioche enfin, l'eau j'aillit avec une telle force d'ascension, que le malheureux travailleur n'est souvent ramené sur terre qu'asphyxié (1).

Cette source inépuisable est commune au village qui se l'est donnée, et elle est distribuée dans les jardins par des conduits faits en troncs de palmiers.

A l'est de l'Oued-Righre se trouvent des marais d'eau salée qui, desséchés en été, donnent une grande quantité de sel; les Rouaghras l'écoulent dans le désert. Ces marais semblent suivre la parallèle de l'Oued-Righre dans toute sa longueur, de Meghrieur à Tougourt.

D'après ces données, on peut se faire une idée des pays auxquels commande Tougourt et dont elle tient le haut bout du côté du sud. Cette ville, qui contient cinq ou six cents maisons, est bâtie dans une plaine, sur l'emplacement et en partie avec les ruines d'une ville que nous pouvons croire le Turaphylum de Ptolémée, le Téchort de Léon l'Africain, qui y avait longtemps vécu dans l'intimité du chef. La casbah est tout entière bâtie de pierres carrées bien taillées; d'où les fondateurs de Turaphylum tiraient-ils ces pierres? Les environs ne donnent aucun indice de carrières. Deux Européens, qui sont maintenant naturalisés à Tougourt, et dont nous parlerons tout à l'heure, disent avec orgueil à leurs nouveaux compatriotes : «Nos ancêtres étaient là avant vous; ce sont eux qui ont bâti votre ville.»

Les habitants de Tougourt sont de sang mêlé; «c'est, dit Léon l'Africain, qu'ils se joignent avec des esclaves noires.» Ajoutons que là, comme dans tous les pays régis par la loi musulmane, le fils d'une esclave, de quelque couleur que soit sa mère, jouit de tous les droits, même d'héritage, dont jouissent ses frères légitimes, et que du jour où une esclave a donné un enfant à son maître, elle fait partie intégrante de la famille. Ce fait du mélange constant de la race blanche et de la race nègre, sur la lisière extrême du Sahara, est depuis longtemps acquis à la science; mais la tradition du pays donne une autre raison de l'altération de la couleur des

(1) Voir *Revue de l'Orient*, t. XII, p. 369.

indigènes : «Dans le principe, dit-elle, les familles de Tougourt étaient noires.» Devons-nous en conclure que les peuplades nègres s'avançaient autrefois jusque-là, et que les Berbères des côtes, refoulés dans le sud par les invasions romaines, vandales et même arabes, se seraient confondus avec leurs hôtes ?

Il n'y a dans Tougourt que soixante familles blanches dont les ancêtres, encore selon la tradition, étaient juifs ; elles sont maintenant musulmanes...

La famille régnante de Tougourt est de couleur blanche ; cela s'explique par son origine arabe, et donne à penser que ses membres s'unissent entre eux seulement.

Tougourt peut lever sept à huit cents fusils. Elle est entourée d'un mur d'enceinte en mauvaise maçonnerie et d'un fossé profond «de deux hauteurs d'homme, large de dix à douze semelles.» Ce fossé est presque constamment à sec; mais en cas d'attaque, il peut être rempli d'eau par les fontaines de la ville qui s'y déversent par des conduits ménagés dans les murailles.

Tougourt a deux portes: l'une à l'est, qui s'appelle Bab-el-Khrodra, l'autre à l'ouest, qui s'appelle Bal-el-Selam ; toutes deux sont garnies en fer. Elles s'ouvrent en face d'un pont-levis jeté sur le fossé de défense et qu'on relève à volonté.

Cet ensemble de constructions presque savantes est évidemment calqué sur le plan de la ville ancienne dont Tougourt occupe la place.

Les fontaines principales sont : Aïn-el-Meléha, près de la porte de l'est, Aïn-el-Megaria, Aïn-Soultan, Aïn-el-Abbas, Aïn-el-Mestaoua ; les eaux en sont recueillies dans des bassins d'où partent des canaux qui vont les verser aux jardins extérieurs.

La place la plus vaste de Tougourt se nomme Rhabet-Souffa, et sa mosquée la plus remarquable Djamaa-el-Kebir. La ville entière est, du reste, assez mal bâtie. Les maisons du peuple sont basses et construites en briques de sable et de terre; celles des riches sont également en briques, mais en briques faites d'une pierre crayeuse qu'on trouve dans la plaine, et qui, cuite avec du plâtre dont les carrières sont aux environs de la ville, offrent une assez bonne résistance.

Les jardins dont Tougourt est entourée s'étendent sur un sol abondamment arrosé, presque marécageux, et sont d'une fertilité remarquable; mais cette cause même de l'active végétation qui fait la richesse de la ville y développe, à certaines époques de l'année, au milieu du printemps, au milieu de l'été et au commencement de l'automne, des fièvres très-dangereuses pour les indigènes et mortelles pour les étrangers. Tout le pays, de Biskra à Tougourt est alors si malsain, que peu de voyayeurs osent s'y hasarder.

Les habitants de Tougourt, comme les Rouaghras, sont jardiniers plutôt qu'agriculteurs : les terres labourables leur manquent ; ils ne récoltent donc que très-peu de céréales. Leurs vergers sont plantés de figuiers, de grenadiers, d'abricotiers, de pêchers et surtout de dattiers. On y cultive la garance en telle quantité qu'il n'est pas rare de voir un seul individu en récolter

Digitized by Google

cent charges de mulet. On y cultive encore des melons, des citrouilles, des concombres, des oignons, de l'ail, des choux, des navets, du poivre rouge, du millet, du blé de Turquie, du coton et une plante qui s'appelle *tekerouri;* c'est *el hâchich*. On sait que *el hâchich* se fume seul ou mêlé avec du tabac, et qu'il donne cette espèce d'ivresse extatique si fatale aux fumeurs d'opium.

Sous le gouvernement du dey, il y avait à Alger un café réservé aux fumeurs d'*hâchich*.

Tougourt et sa circonscription obéissent à un chef qui prend le titre de cheik, et que les Arabes appellent généralement le sultan. Il gouverne avec l'aide d'un *djemâa*, ou conseil présidé par son kalifa.

Le pouvoir est héréditaire. La famille actuellement régnante est celle des Ouled-ben-Djellab (les enfants des troupeaux); il est très-probable qu'elle compte une très-nombreuse succession de cheiks, car l'origine de sa puissance va se perdre dans l'ombre de la légende, peut-être de la Fable.

Voici cette légende :

Le sultan de Tougourt était mort sans postérité, dit la tradition; les rivalités des grands, et par suite la guerre civile, décimaient la nation. Lassés enfin de se massacrer sans se vaincre, les différents partis convinrent unanimement que le premier individu qui entrerait dans la ville, à jour donné, serait élu sultan. Un pauvre Arabe du désert, conducteur de troupeaux (Djellab) fut ce jour-là le premier qui mit le pied dans Tougourt; le hasard l'avait fait roi! On lui obéit cependant aussi bien et mieux que s'il eût été choisi par son peuple, et personne n'a songé depuis à discuter à la famille des Oulad-ben-Djellab le pouvoir ni l'héridité...

Le cheik de Tougourt est maintenant un enfant de douze ou treize ans, nommé Abderrhaman-bou-Lifa; il a succédé à son oncle le cheik Ali; son kalifa, président de la djemâa, se nomme El-Hadj-el-Mahdy; il est de sang mêlé; ses conseillers les plus influents sont El-Arbi-ben-el-Achour et Mohamed-ben-el-Gaïd. Par une anomalie assez singulière et dont les mœurs arabes n'offrent que de bien rares exemples, la mère du jeune cheik a la haute main dans la djemâa. Cette femme, que l'on dit très-belle, et qui se nomme Lalla-Aâychouch, gouverne le gouvernement de Tougourt autant sans doute par l'influence de sa beauté que par l'influence de son bon sens. Les Arabes l'appellent le *califa du cheik*, et s'ils vantent son aptitude aux affaires, ils parlent très-ironiquement de la sévérité de ses mœurs.

Le sultan de Tougourt jouit de tous les priviléges de l'absolutisme le plus complet : il demeure dans la casbah, espèce de château fort attenant aux murailles de la ville. Pour arriver jusqu'à la cour intérieure de ce que nous appellerons son palais, il faut franchir sept portes, à chacune desquelles veillent deux nègres armés. C'est là que sont renfermées ses richesses, fort exagérées sans doute, ses quatre femmes légitimes et ses cent concubines. Un maghzen de cinquante cavaliers nègres qu'il tient à sa solde lui forme une garde d'honneur quand il sort, et au besoin une petite armée suffisante pour réprimer une émeute, pour prélever les contributions et maintenir la

Digitized by Google

marche du gouvernement. Il a sous la main les six tribus arabes des Fetait, des Ouled-Moulat, des Seïds, des Ouled-Sidi-Abd-Allah, des Ouled-Sboud, des Selmya, des Oulad-Rhaman, fraction de la même tribu, dont les douars sont campés tout près de la ville, et qui peuvent lui fournir jusqu'à sept ou huit cents cavaliers. Ces tribus s'éloignent de Tougourt au printemps, pour reprendre la vie nomade et pour aller faire paître leurs troupeaux dans le désert.

Le sultan ne se montre que le vendredi, et s'il sort quelquefois pour aller se promener dans les jardins, il est accompagné de sa garde nègre qui marche le fusil chargé, et précédé de sa musique, hautbois et tambours; deux esclaves tiennent ses étriers, un *porteur de parasol* lui fait de l'ombre.

Le jour de la fête du prophète, quand il va faire sa visite au tombeau du saint marabout Sidi-Abd-Eselam, des cavaliers le précèdent, des fantassins le suivent, des esclaves écartent la foule, et d'autres conduisent devant lui deux chevaux magnifiquement caparaçonnés, selles de selles brodées d'or, avec des boucles d'or aux oreilles et des anneaux d'or aux pieds.

N'est-ce là qu'un conte, un souvenir des *Mille et une nuits?* Ce luxe au milieu du désert, cette pompe royale dans une oasis nous paraissent incroyables. Tous ces détails nous ont pourtant été affirmés plus d'une fois par des gens du pays qui ne se connaissaient point, et qui n'avaient pu se donner le mot pour nous tromper. Ce qui nous paraît plus incroyable encore, c'est que ce petit souverain aurait, comme nos seigneurs du moyen âge, un droit fort en opposition avec le Coran et les mœurs arabes, un véritable droit du seigneur, qui lui est d'ailleurs exclusivement réservé. Il peut, quand un de ses sujets se marie, prélever sur la fiancée un *achour* très-blessant pour le pauvre époux. Il semblerait d'ailleurs avoir le même droit sur toutes les femmes de son gouvernement. « Il n'en use que quand elles sont jolies, » ajoutait naïvement l'Arabe qui nous donnait ces détails.

Si le mari se fâche, il est pendu ou crucifié

Cette exagération du pouvoir au bénéfice d'un seul individu n'empêche pas les rouages du gouvernement de fonctionner très-régulièrement. La justice est bien organisée. Des écoles où des *tolbas* (savants) enseignent aux enfants la lecture, l'écriture et les préceptes de la religion, sont très-fréquentées. Les impôts, qui ne sont autres que la dîme (*achour*), sont facilement prélevés non-seulement sur les trente-cinq villages nommés plus haut, mais encore sur El-Aâlia et Blidet-Amor qui relèvent de Tougourt. Les vols sont peu nombreux et les voleurs sévèrement châtiés: on pend les plus coupables, on coupe une ou les deux oreilles aux autres.

Dans l'intérieur de la ville, les mœurs sont assez pures; mais là comme autour de presque tous les grands centres du désert, des filles de la tribu des Oulad-Nayl, et de celle des Aghraselies, viennent camper pendant l'hiver sur un petit mamelon qu'on appelle *Daïra-el-Guemel* (le Mamelon des Poux), et s'y prostituer argent comptant. Elles sont généralement très-belles, mais fort salea; elles vont la figure découverte comme toutes les femmes du désert.

Digitized by Google

Est-ce la misère ou le besoin qui conduit là ces pauvres filles, après que toutes les provisions de leurs tribus sont épuisées? Est-ce l'avarice de leurs parents qui les force d'aller extorquer quelques douros à leurs riches voisins? (1)

Les haines entre membres de la famille régnante, et par suite les révolutions de palais, sont fréquentes à Tougourt. On se ferait difficilement une idée de l'anarchie qui, en pareille circonstance, déchire la ville, si nous ne la retrouvions pas dans l'histoire des villes musulmanes de l'Asie et dans celle de Constantinople. Ce sont alors des massacres sans fin, jusqu'à ce que le parti vainqueur ait imposé son sultan et s'en soit remis au bourreau pour assurer sa victoire. Les moyens sont toujours affreusement extrêmes: les traîtres, c'est-à-dire les vaincus, sont écorchés, crucifiés, ou, par grâce, pendus.

Tougourt a été attaquée, il y a quarante ans à peu près, par Salah-Bey, bey de Constantine. Salah avait été entraîné dans cette expédition par un membre mécontent de la famille des Oulad-ben-Djellab, Cheikh-Ahmed, cousin du sultan régnant, Cheikh-Aamuer, qu'il voulait déposséder.

Les bases du marché passé entre Cheikh-Hamed et le bey Salah sont assez singulières: à chaque étape de Constantine à Tougourt, le bey devait compter mille boudjous à Cheikh-Hamed, qui en échange devait, une fois au pouvoir, lui payer une redevance d'un million. Le bey Salah, guidé par le traître, se mit en marche à la tête d'une armée appuyée de quelques pièces de canon. A son approche tous les habitants de l'Oued-Righre se retirèrent à Tougourt. Salah resta six mois devant la place; car bien que ses habitants soient plutôt commerçants que guerriers, ils se battent avec beaucoup de courage s'ils sont retranchés derrière des murailles. Malgré cette résistance opiniâtre, l'artillerie avait fait brèche à l'enceinte de la ville, tous les palmiers environnants avaient été coupés, la famine menaçait les assiégés; le bey Salah enleva enfin la place dans un assaut décisif. Les énormes contributions dont il la frappa, et celles qu'il leva sur tous les villages de l'Oued-Righre, le dédommagèrent largement et des frais de la guerre et des boudjous qu'il avait religieusement comptés à Cheikh-Hamed, qui, devenu sultan, paya la redevance convenue.

Cependant les beys de Constantine n'ayant qu'une action très-indirecte sur un point aussi éloigné, les contributions que leur payaient les sultans de Tougourt n'ont jamais été bien régulières; elles variaient selon que le vassal redoutait plus ou moins son suzerain. Au très-redoutable Bey-Salah on payait 1 million; au moins redoutable Ahmed-el-Mameloukk on ne donnait que 500,000 fr.; aux beys qu'on ne craignait pas, on ne donnait que quelques nègres, 5 ou 6,000 *haïcs*, le tout d'une valeur réelle de 40 à 50,000 fr. à peu près.

---

(1) Voir *Revue de l'Orient*, t. II, p. 239 à 241, une note sur les Bédouines des environs de Djedda, qui paraissent avoir des habitudes analogues à celles des filles arabes de Sahara.

Digitized by Google

L'État de Tougourt n'a du reste à soutenir que des guerres peu fréquentes, d'abord parce qu'il peut mettre de 3 à 4,000 hommes sur pied, et que c'est une force relative très-imposante au milieu de populations nomades ou circonscrites dans un très-petit territoire; ensuite parce que cette ville de marchands, d'artisans et de jardiniers n'a ni haines, ni besoins, ni ambition.

Cependant une voisine jalouse, Temasin, qui, à 7 ou 8 lieues de là, a, elle aussi, ses marchés et ses prétentions à la centralisation des produits du désert, et qui, si elle est beaucoup plus petite que Tougourt, est beaucoup plus guerrière; Temasin cherche souvent à attirer les voyageurs, en dépréciant sans doute, comme entre maisons de commerce, les denrées et les produits de sa rivale. De là querelle et quelquefois guerre. Des tribus arabes qui campent autour de Temasin, et qui peuvent mettre 125 ou 150 chevaux sur pied, prennent parti pour leur mère d'adoption, enveniment et prolongent la lutte. L'infériorité numérique de Temasin la force pourtant de céder tôt ou tard, et toujours en payant quelques milliers de boudjous et en donnant des chevaux de soumission, redevance annuelle jusqu'à nouvelle guerre. Les deux villes sont maintenant en paix.

Ce que nous avons dit du luxe de Bou-Lifa et du million que son prédécesseur d'il y a quarante ans payait au bey Salah peut paraître exagéré, mais s'explique facilement par les sources mêmes où s'alimente le trésor des sultans de Tougourt. Outre l'*achour*, dîme prélevée sur toutes les denrées, et celle sur les dattes, seule d'un revenu immense, ces petits autocrates ont encore les nombreuses amendes infligées pour les moindres délits, et les présents en argent, en objets de commerce et en chevaux que les tribus du désert sont forcées de leur faire pour avoir le droit de vendre et d'acheter sur les marchés de la ville.

Ces tribus, qui sont au nombre de quarante-quatre, se donnent rendez-vous à Tougourt de tous les points du Sahara.

Celles qui viennent du Zab apportent du blé, de l'orge, des sacs en laine et en lanières de palmiers nommés *tellis*, et dont on charge les mulets et les chameaux, des tapis, du beurre, des fromages de brebis, des fèves, des pois chiches, et elles y conduisent des chameaux et des moutons.

L'immense tribu des Oulad-Nayl y apporte de la laine, y conduit des chameaux et des moutons.

Celles des Arbas, les mêmes marchandises que les précédentes, plus des chevaux et des ânes.

Les gens de El-Aghouat et de l'ouest, des figues, des raisins secs, de la garance, des laines, des burnous, des haïcs.

Les Beni-Mezab, les mêmes marchandises, et de plus des vêtements de laine, de l'huile provenant de Bou-Sâada, du poivre, de la graisse de chameau, des moutons, des nègres qu'ils achètent à Tafilalet.

Les Touaeug qui vont d'abord à Ouargla et remontent à Tougourt y apportent de la poudre d'or, mais en très-petite quantité, de l'alun, du soufre, de la poudre, du salpêtre, des dents d'éléphant; ils y conduisent des nègres et des moutons d'une espèce particulière dont nous n'avons vu la

Digitized by Google

description nulle part. Ces animaux, disent les Arabes, ont la tête effilée comme celle d'un lévrier, et ne sont vêtus que d'un poil très-ras qui ne ressemble en rien à de la laine. Leur tête est armée de cornes comme celle du bélier, et leur queue très-grasse et très-épaisse traîne jusqu'à terre. On aura de la peine à reconnaître un mouton dans cet animal. Nous ne lui donnons ce nom que pour traduire littéralement ce que les Arabes nous en ont dit. Quel qu'il soit, il existe. On les appelle el-aâdeman; leur chair est très-estimée.

Les gens de Djebel-el-Aamour et de l'ouest viennent à Tougourt avec des tapis, du beurre, des fèves, des figues, des pistaches, des coings, des glands, des moutons.

Toutes ces peuplades s'y approvisionnent par achat ou par échange de fusils, de pistolets, de sabres, de châchyas (calottes rouges), de mouchoirs, de bourses, de quincaillerie, de verroterie, de lin, de calicot, d'indiennes, de papiers, de miroirs, de coutellerie, de cardes pour la laine, de lentilles, de blé, d'huiles en quantité, d'épiceries, de sucre, de café dont les riches usent seuls, de pipes, d'écritoires, de soie, de bijoux de femme, de sellerie, d'étriers, etc., tout cela venant de Tunis, de tabac venant de Souf, d'Haschich, de chaussures et de dattes en quantité incalculable.

Les marchandises de Tunis arrivent à Tougourt, qui en est l'entrepôt général, par les habitants des villes et des villages échelonnés sur la route, et non point par de grandes caravanes, comme on le croit trop généralement. Ce mouvement commercial se fait à petites journées, à la fin du printemps, sous la protection d'une colonne de l'armée de Tunis, qui, sortie deux mois avant pour aller jusqu'à Neufta faire rentrer les contributions, opère sa marche de retour. Les routes sont donc parfaitement sûres, et les marchands de Tougourt et ceux des villages qui, dans toute autre saison, pourraient avoir à craindre les *Arabes de proie*, portent leurs denrées et leurs produits à Tunis, et vont s'y approvisionner. Ils rentrent chez eux au mois de juillet, alors que tous les Arabes sont occupés de leurs récoltes ou sont partis pour aller acheter des grains dans le Tell. Le temps n'est pas loin sans doute où tout ce commerce prendra le chemin de Constantine et d'Alger.

Cette foire perpétuelle, dont Tougourt est le centre, explique pourquoi cette ville n'a pas un seul mendiant; ceux qui s'y trouvent, en très-petit nombre, sont des Arabes venus des tribus voisines : c'est encore là sans doute la raison pour laquelle les habitants de Tougourt sont particulièrement honorés dans le désert; ils les nourrissent : c'est la reconnaissance du ventre.

De toutes les sources de richesse que la circonscription de Tougourt a en elle, qu'elle déverse sur tous les points du Sahara et sur Tunis, la plus féconde est sûrement le commerce qu'elle fait de ses dattes. Ce qu'elle récolte de cet excellent fruit, de ce pain du désert, est inappréciable. Les dattes font la nourriture principale de tous les habitants nomades ou à établissements fixes du Sahara. Les plus riches seuls mangent du pain, ou plutôt de

Digitized by Google

la galette et du kouskoussou. Il paraît cependant que, sous peine de maladie grave et même de mort, il faut absolument mélanger la datte avec un autre aliment : les fromages, le lait, la galette.

Nous avons recueilli sur la culture du dattier et sur la manière de conserver les dattes quelques renseignements qu'il n'est peut-être pas inutile de donner ici.

Les palmiers-dattiers venus de semis sont généralement inféconds et de beaucoup moins belle venue que les palmiers plantés de boutures. C'est donc ce dernier mode de reproduction qui est adopté. Quand un palmier est parvenu à une hauteur de sept à huit pieds, il jette des scions que l'on détache et que l'on pique dans une terre préparée ; on les arrose à grandes eaux, et constamment au moyen de rigoles. A six ou sept ans, l'arbre s'élève à une hauteur de huit ou dix pieds, et commence à donner des fruits. Les dattiers femelles, les seuls qui produisent, sont en bien plus grand nombre que les dattiers mâles, destinés par la nature à la fécondation. Dans le Sahara, comme en Nubie, comme en Égypte, les indigènes aident l'union des deux sexes de la manière suivante : à l'époque de la floraison du mâle, qui devance celle de la femelle d'une quinzaine de jours, on détache de cet arbre une grappe de fleurs, un des régimes (*kardjoun*) qui couronnent sa tête, et on l'attache sur celle du dattier femelle ; la nature fait le reste. Les fruits se cueillent vers le mois de novembre ; des magasins destinés à les recevoir sont ménagés dans chaque maison et sillonnés de petits canaux qui reçoivent et laissent écouler le miel de la datte à mesure qu'elle se dessèche. Ainsi préparées, et après dessiccation complète, les dattes peuvent se conserver dix ou douze ans : les Arabes semblent les préférer aux dattes fraîches. Celles qui nous arrivent en Europe, et même à Alger, sont d'une qualité tellement inférieure que dans le pays on les donne en nourriture aux chameaux, aux mulets, aux chevaux, et en ayant soin de les mélanger soit avec de l'orge, soit avec une herbe nommée *sefsfa*.

Quand un palmier est reconnu stérile, les indigènes en tirent parti en lui faisant, au-dessous de la tête qu'ils appellent *roussa* ou galle, une ou plusieurs incisions à la base desquelles ils appliquent un vase qui se remplit bientôt d'une liqueur très-bonne à boire, et qui, fermentée, devient enivrante : c'est le vin de palmier (*el âguemi*). L'arbre ainsi préparé en donne pendant plusieurs mois. On bande alors les blessures après les avoir fermées avec du sable, et, disent les Arabes, cette opération le rend souvent fertile.

L'affluence des étrangers est toujours considérable à Tougourt. Le commerce y appelle, ainsi que nous l'avons vu, de nombreuses peuplades qui, bien entendu, ne s'y donnent point de rendez-vous fixes, mais y arrivent au fur et à mesure de leurs besoins. Souvent encore les caravanes du Maroc, qui se rendent à la Mecque en pèlerinage, s'y reposent quelques jours.

Des juifs orfévres, cardeurs de laine, tisserands, etc., s'y rendent également pour y exploiter leur industrie ; mais aucun d'eux n'y brave la saison des fièvres ; tous s'en retournent chacun chez soi dès que la maladie commence à sévir.

Digitized by Google

La monnaie en circulation dans la ville et dans sa circonscription est la monnaie de Tunis, qu'on y appelle *ierbaga*; elle contient beaucoup d'alliage. On y reçoit également les douros d'Espagne.

Qu'il se trouve dans cette ville, égarée au milieu des sables, des étrangers de toutes les couleurs et des peuplades les plus éloignées, même des nègres de Tombouctou, ce n'est là qu'une circonstance très-explicable; mais il est assez singulier d'y trouver deux Européens qui semblent y avoir acquis le droit de bourgeoisie.

Il y a quatre ou cinq ans que le sultan alors régnant voulut à toute force avoir des canons; il fit donc enrôler à Tunis quatre ouvriers européens qui se chargèrent de lui établir une fonderie, et qui partirent avec deux femmes. Une fois arrivés, on mit à leur disposition tout ce qu'ils demandèrent; des ouvriers, du charbon, du fer-blanc, du fer, du plomb, du cuivre, etc. C'étaient tous les jours nouvelles demandes aussitôt satisfaites; peut-être avaient-ils rêvé qu'on leur donnerait également de l'or à pleines pelles. Cependant les canons ne paraissaient pas. «C'est que le charbon ne vaut «rien, dirent-ils; il nous faut du charbon d'abricotier. — Voici du charbon «d'abricotier,» leur répondit quelques jours après le sultan. Et le temps avançait, et pas de canons. Ces pauvres diables, qui sans doute ne voulaient que gagner du temps en attendant une plus heureuse fortune, étaient à bout de leurs demandes et d'une science qu'ils n'avaient jamais eue. Le sultan, depuis longtemps impatient, perdit enfin patience, et fit attaquer les prétendus fondeurs par quelques hommes de sa garde, en pleine nuit. Deux furent massacrés; les deux autres, plus heureux, se sont faits mahométans et servent dans les cavaliers réguliers; ils se sont mariés et vivent de la vie des indigènes. La fille de l'un d'eux a épousé le porteur de parasol de Sa Hautesse. Peut-être nous attendent-ils, et peut-être qu'avant longtemps nous irons les délivrer.

AUSONE DE CHANCEL.

Digitized by Google

SAHARA ALGÉRIEN.

LA MER SOUTERRAINE.

HAUTEUR DE L'ATLAS. — TEMPÉRATURE DES PLATEAUX ET DU DÉSERT.

Les explorations et les travaux récents de M. Henri Fournel, ingénieur en chef des mines, envoyé en mission en Algérie, démontrent l'existence de cette *mer souterraine* s'étendant sous tous les points du Sahara, et dont les tribus arabes des oasis parlent avec tant d'admiration.

En effet, il suffit de jeter les yeux sur la carte de l'Algérie pour y reconnaître les traits particuliers qui offrent à l'art de l'ingénieur hydraulique la plus utile occasion de s'exercer. Par une exception singulière, cette vaste plage, qui s'étend depuis les contre-forts septentrionaux de l'Atlas jusqu'à la mer Méditerranée, ne présente que des cours d'eau d'une médiocre puissance. Il faut donc admettre que les eaux de l'Atlas prennent leur écoulement par des voies souterraines. De cette observation résulte la certitude presque complète de pouvoir faire surgir des sources à tel point que l'on voudra de ces plaines, où l'eau est si précieuse. On arrive au même résultat si l'on considère le versant méridional de l'Atlas ; et, de ce côté, les espérances qu'il est permis de fonder sur l'emploi de la *sonde* sont encore plus séduisantes, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de transformer le désert en une immense oasis.

Depuis longtemps, toujours prêt à étendre les applications de l'art qu'il pratique avec succès, M. Degouzée avait envoyé en Afrique un jeune ingénieur plein de zèle, d'expérience et d'habileté; l'exploration faite par ce jeune homme à la suite de nos colonnes fournit des renseignements très-précieux. Avec cette vive intelligence qui le distingue, M. le général Lamoricière comprit tout le parti qu'on pourrait tirer de l'emploi de la sonde pour le progrès de la conquête et de la civilisation. C'était en effet un moyen puissant de s'assurer de la fidélité d'une tribu que de lui donner une fontaine qu'on pouvait, à la moindre faute, lui enlever en quelques coups de pioche. Aussi le général écrivait-il à Paris : «Envoyez-moi des outils de «forage; je ferai plus ici avec la sonde qu'avec l'épée.»

Cette demande ne fut pas d'abord accueillie comme elle le méritait. La guerre attirait toute l'attention. Il paraît pourtant qu'on ne tarda pas à y faire droit.

Lorsque, au milieu de l'année 1844, M. Fournel fut envoyé en Afrique, cet habile ingénieur ayant commencé ses explorations dans l'ouest de l'Algérie, se hâta de demander à M. Degouzée un équipage complet ; un journal annonça cet *événement* si important pour l'Algérie en termes qui le décidèrent à écrire la lettre dont nous croyons devoir donner l'extrait suivant :

Digitized by Google

«Vous annoncez que des équipages de sonde viennent de m'être envoyés, et qu'un sondage va, sur la proposition que j'en ai faite, être immédiatement commencé au *camp du Figuier* (province d'Oran).

«La plus grande partie de ces faits est exacte; seulement, l'équipage de gros calibre qui vient de m'être expédié est destiné à pousser plus loin un sondage commencé au mois de mai dernier, sondage qui, vers la fin de juillet, avait atteint la profondeur de 62 mètres.

«Sur quelque point que l'on perce la vaste plaine qui s'étend au sud d'Oran, on trouve, à 3 ou 4 mètres au-dessous du sol, une espèce de nappe d'eau saumâtre qui, dans les parties surbaissées, forme les lacs plus ou moins étendus que les cartes indiquent entre la mer et celui des chaînons de l'Atlas qui domine et limite au sud la plaine du Tlésat. Le plus considérable de ces lacs est connu sous le nom de *Sebgha;* il n'a pas moins de 10 lieues de long sur 2 à 3 lieues de large. Mon sondage est installé entre le camp du Figuier et un blockhaus qui domine la pointe orientale de ce lac. Le problème à résoudre consiste à traverser les eaux saumâtres pour aller chercher à une profondeur indéterminée une nappe d'eau douce qui viendrait, au moyen de dispositions convenables, jaillir à travers la nappe d'eau salée. Si je me sers de cette expression, profondeur indéterminée, c'est que, dans l'ensemble des couches que j'ai dû étudier sur un grand rayon, il y a eu une certaine couche d'argile que je dois percer et dont je n'ai pu connaître la puissance, parce que là où il m'a été possible de l'observer, entre Oran et la montagne des Lions, elle disparaît dans la mer.

«J'espère d'heureux fruits de ce travail, et en général je crois que la sonde est destinée à jouer un rôle très-important en Afrique. Ainsi, dans l'étude que j'ai eu occasion de faire, en février et mars derniers, entre la Méditerranée et le désert, j'ai reconnu, à partir de Constantine, deux grands bassins artésiens, et il me paraît presque certain que le désert lui-même forme un troisième et vaste bassin dans lequel on pourrait multiplier à volonté les oasis. J'aurai certitude à cet égard quand il me sera possible de pousser jusqu'à Tuggurt.

«Les conséquences d'un pareil fait sont d'une haute importance. Il devient clair, par exemple, qu'une grande route à travers le désert se réduit à une série de coups de sonde convenablement espacés dans la direction qu'on veut suivre. Ainsi le jour, et ce jour n'est peut-être pas éloigné, où il conviendra à la France de rattacher le commerce de Tuggurt à celui de notre colonie, et de lier par ce grand caravansérail une relation avec l'intérieur de l'Afrique, il sera facile, si mes prévisions sont exactes, de rendre la route de Biskara à Tuggurt aussi facile, et même beaucoup plus facile que celle de Constantine à Biskara. Six ou sept trous de sonde feraient sortir de terre une ligne d'oasis qui formerait la grande route, et si l'on élevait un phare au centre de chacune de ces oasis, on comprend comment on pourrait ne voyager que la nuit, et traverser aisément, dans la saison la plus brûlante, cette mer de sable qui semblait infranchissable pour les Européens. Il ne resterait que le danger du *simoun*, comme sur l'Océan il nous

Digitized by Google

reste le danger des tempêtes ; mais les chances de surprise seraient bien faibles, puisqu'il faudrait que le *simoun* se déclarât subitement entre deux étapes peu distantes.»

Nous possédons maintenant des détails sur l'exploration que M. H. Fournel a faite dans l'est de l'Algérie, et dont il a consigné les résultats dans un *mémoire* adressé tout récemment à l'Académie des sciences. A ce mémoire est annexée une coupe faite du nord au midi sur les deux versants de l'Atlas.

M. Fournel a franchi la *ligne de partage des eaux de l'Atlas* à une hauteur de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. A partir de cette station, il est descendu vers le désert par une pente assez rapide. Arrivé à Biskra, un horizon indéfini comme celui de la mer se déroulait devant lui, et il s'occupa de mesurer la hauteur du désert au moyen d'une série d'observations barométriques, qu'il a comparées depuis à celles qui s'exécutaient simultanément à Constantine. Le résultat curieux de cette mesure, c'est que cette partie du désert est élevée de 75 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer.

De là découlent des conséquences importantes. La première est, comme il l'avait annoncé, la possibilité de percer des puits artésiens dans le désert. L'inclinaison des couches de terrrain vers le sud, la compacité du calcaire qui forme les bancs supérieurs, la porosité des marnes intercalées dans ces bancs, tout porte à croire qu'une série de coups de sonde donnés dans le désert ferait jaillir des eaux à tel point qu'on choisirait.

Ainsi s'explique ce que Shaw rapportait il y a un siècle, et ce que M. Ausone de Chancel a cité dans le mémoire sur *Tougourt et son oasis* (t. VI de la *Revue de l'Orient*, p. 155). «Les environs du Wad-Reag, dit Shaw, sont fournis d'eau d'une manière singulière : ils n'ont proprement ni fontaines ni sources, mais les habitants creusent des puits à 100, quelquefois 200 brasses de profondeur, et ne manquent jamais d'y trouver l'eau en grande abondance. Ils lèvent, pour cet effet, premièrement diverses couches de sable et de gravier, jusqu'à ce qu'ils trouvent une espèce de pierre qui ressemble à l'ardoise, que l'on sait être précisément au-dessus de ce qu'ils appellent *Bahar That el erd*, ou *la mer au-dessous de la terre*. Cette pierre se fend aisément, après quoi l'eau sort si soudainement et en si grande abondance, que ceux que l'on fait descendre pour cette opération en sont quelquefois surpris et suffoqués, quoiqu'on les retire aussi promptement qu'il est possible.»

Une série de coups de sonde convenablement espacés entre Biskra et Tuggurt formerait ce qu'on peut appeler la grande route entre ces deux points. Pour que tous les coups de sonde réussissent, il faut et il suffit que le premier amène l'eau à la surface. La question est donc bien simple à résoudre ; le gouvernement possède aujourd'hui le matériel ; la seule chance à courir en cas d'insuccès se réduirait à perdre la façon d'un seul sondage. Il est rare, comme le dit très-bien M. Fournel, qu'une idée dont les conséquences seraient si grandes puisse être vérifiée avec une dépense aussi minime.

Une autre observation de M. Fournel est relative à la configuration du pays.

Digitized by Google

Depuis longtemps on savait que l'intérieur de l'Afrique présente des plaines élevées, et Lambesa, dont les restes magnifiques sont encore debout, prouve que les Romains avaient dû choisir ces plateaux pour y bâtir des villes où la température devait être assez douce. La coupe envoyée par M. Fournel donne la hauteur approximative de ceux de ces plateaux qu'il a traversés. Le niveau si peu élevé du désert, là où M. Fournel l'a mesuré, se relève dans la région placée au sud d'Oran et de Tlemcen. Il faudrait admettre alors que le Sahara a une pente générale de l'ouest à l'est, ce que semble indiquer un grand cours d'eau marqué sur toutes les cartes, et qui le sillonnerait dans cette direction.

La distinction de grand et de petit Atlas semble destinée à disparaître. Sur presque aucun point les chaînes ne sont nettement distinctes; déjà M. le général Devivier avait remarqué que cette distinction n'avait pas été faite par les Romains, et qu'elle appartient à Ptolomée.

Jusqu'à présent on avait considéré le massif du Jurjura, élevé de 2,100 mètres, comme le point culminant de l'Atlas; les monts Aurès paraissent beaucoup plus élevés. M. Fournel a mesuré la hauteur d'un piton qu'il évalue à 2,663 mètres, et qui est loin d'être le plus élevé de ceux qu'on apercevait du camp de Batna.

Les observations barométriques faites à Constantine assignent à cette ville une hauteur de 653 mètres.

M. Fournel a exécuté aussi des observations météorologiques intéressantes. Il a trouvé sur les plateaux une température plus froide qu'on ne l'aurait supposé. Le 26 mars, à Batna, à 101 mètres d'élévation; le thermomètre marquait, au lever du soleil, — 5°,7. La température la plus élevée qu'il ait éprouvée dans le désert est celle du 6 mars, près de l'oasis des Sidi-Oc'ba; à une heure après midi, le thermomètre marquait + 32°, 6 (1).

Cette température, très-élevée pour la saison, fut comme le prélude du *simoun*, qui surprit la colonne le lendemain, et que M. Fournel a pu observer avec soin. Le 7 mars, à cinq heures du matin, le vent commença à souffler de l'ouest avec force; l'horizon s'obscurcit, et bientôt la colonne fut enveloppée dans un nuage de sable fin qui ne permettait pas de distinguer les objets, même à une assez faible distance. Une grande baisse du baromètre précéda et accompagna le phénomène qui fut aussi marqué par un grand abaissement du thermomètre.

X.

(1) M. le général Marey, dans son expédition vers les *Ksars du Sahara*, a éprouvé (le 31 mai il est vrai) une chaleur de 40° *à l'ombre*. — Voir, dans ce volume, p. 30.

Digitized by Google

que les petites créatures courent le moindre danger; car chaque passant leur met le doigt dans la bouche, et de ce doigt s'écoule une liqueur d'une suavité exquise à l'aide de laquelle les enfants se soutiennent admirablement jusqu'à l'âge de sept jours. Ils grandissent sans connaître leurs parents, et cela se conçoit d'autant mieux, que les habitants de cette île ont la même forme, la même figure et la même couleur d'or.

Lorsque deux jeunes gens pris d'un amour mutuel veulent se marier, ils se retirent sous un arbre des plus agréables; si les branches s'abaissent pour les recouvrir de feuillage, ils ne sont pas parents et peuvent s'unir; si l'arbre reste au contraire immobile, ils sont parents : leur union serait un inceste, et ils doivent y renoncer. Ces êtres heureux ne sont point enclins aux plaisirs de l'amour : dix fois seulement pendant leur vie ils s'approchent de leurs épouses; d'autres vivent dans le célibat en hommes parfaits qui sont parvenus à dominer leurs passions et leurs penchants.

Dans ce séjour fortuné, les chagrins, les larmes, le froid, le chaud, le vent, la tempête, l'éclair, le tonnerre et la pluie sont inconnus. Les bêtes féroces et les serpents venimeux ne tendent pas d'embûches à l'homme, qui n'a pas besoin d'une maison pour se reposer. L'île est recouverte d'arbres riants aux branches desquels pendent des fruits d'or d'où s'échappent des gerbes de fleurs embaumées, et de l'écorce s'écoule avec abondance une liqueur précieuse dont les insulaires s'oignent comme d'un délicieux parfum. Partout serpentent des ruisseaux exhalant l'odeur du sandal et des liqueurs les plus suaves; ils s'y plongent, s'y ébattent et s'y lavent. Bien qu'ils aient une taille de 13 pieds, ils sont bien proportionnés et bien faits, surtout les femmes, qui ont toutes reçu en don de *Dammata* la beauté, la grâce, la souplesse dans les mouvements et l'harmonie des formes. Après avoir coulé au milieu des jouissances et des plaisirs tout le cours d'une longue vie, les Septentrionaux meurent, ou plutôt s'éteignent, tant le passage est insensible, et leurs corps sont transportés dans une autre partie de l'île par d'énormes oiseaux que *Dammata* a chargés de ce service spécial.

Les habitants des îles orientale, occidentale et septentrionale ne passent point après leur mort dans les États supérieurs des *Nats*, ni dans les demeures infernales, comme ceux de la méridionale (*Zabudiba*), mais ils renaissent toujours habitants des mêmes îles. Quelque désirable que soit l'existence des Septentrionaux, surtout quelles que soient les jouissances et les délices qui leur sont réservées, les docteurs barmans prétendent que les habitants de Zabudiba, s'ils sont doués de sens et de raison, ne doivent pas envier leur sort, puisque c'est seulement dans leur île qu'on peut par ses bonnes œuvres arriver à la position des *Nats*, des *Rupa* et des *Arupa*, mais encore à celle des *Nibans*; c'est pour cela que les poëtes barmans appellent dans leurs chants l'île méridionale *le séjour des Nibans*.

Après le séjour des hommes viennent les États des *Nats*. La première demeure, ou *boon*, s'appelle *Zatumaharit*, la deuxième *Taventenza*, la troisième *Jama*, la quatrième *Tussita*, etc. La disposition de ces demeures est telle qu'elles commencent à la moitié du *Miemmo*, et continuent par les

monts Juganto, en formant d'abord la première ceinture, ainsi de suite jusqu'à la dernière limite du monde appelée *Zaccahiavéla*, où est placée la première demeure Zatumaharit, à laquelle appartiennent le soleil, la lune, les planètes et les étoiles, qui sont aussi habités par des Nats.

La seconde demeure, *Taventenza*, s'étend du sommet du Miemmo jusqu'à Zacchiavéla; les autres demeures sont placées les unes sur les autres à la distance de 42,000 juzénas.

Au-dessus de ces séjours des Nats viennent les trois royaumes des *Rupa*, appelés premiers *zians*, qui en sont séparés par un intervalle de 558,000 juzénas, et placés au-dessus comme un trépied; bien qu'ils soient sur un même plan, ils ne se touchent pas, ils sont séparés par des espaces de 558,000 juzénas. A la même distance, et encore sous la forme d'un trépied, sont trois autres demeures des Rupa qui s'appellent deuxièmes *zians*, et au-dessus viennent les troisièmes zians, qui ont la même forme, la même position et le même nom; et à la même distance encore se trouvent placées deux autres demeures des Rupa au milieu d'une grande plaine, et appelées quatrièmes *zians*. Les cinq autres royaumes des Rupa sont superposés de la même manière et à la même distance de 558,000 juzénas.

Les demeures des *Arupa*, qui sont au nombre de quatre, sont disposées de la même manière. La dernière est tellement éloignée de Zabudiba, que si on laissait tomber une pierre, elle n'arriverait dans cette île, d'après le dire des docteurs, qu'au bout de quatre années.

Les *Nats* jouent un trop grand rôle dans les croyances barmanes pour que je n'entre pas dans des détails sur ces êtres de nature supérieure, d'abord sur ceux du royaume *Zatumaharit*. Il est partagé entre quatre grands princes, dont chacun possède, dans les quatre points cardinaux du mont Miemmo, une vaste ville carrée de 1,000 juzénas de côté. Ces cités sont de la même forme, et dans le milieu chaque prince a un grand palais de 25 juzénas carrés, et dont les colonnes, les poutres et les tables sont en argent. La description de la magnificence de ces villes sera donnée comme étant la même quand je parlerai du deuxième royaume *Taventenza*. Dans toute l'étendue de Zatumaharit naissent les arbres célèbres appelés *padeza*, aux branches desquels pendent, au lieu de fruits, des vêtements riches et précieux, des aliments exquis, et tout ce qui peut servir à l'ornement et aux plaisirs des Nats. On voit de tous côtés de petites rivières, des lacs aux eaux limpides, de délicieux jardins, des vergers agréables, etc.

La durée de la vie des Nats est de 500 ans qui en valent 900,000 des nôtres, leur taille est d'un demi-juzéna. Dans ce royaume, comme dans ceux qui lui sont supérieurs, les êtres sont hermaphrodites, et ils exercent entre eux les actes matrimoniaux; la substance qu'ils émanent est aérienne, suave et créatrice; les enfants qui en naissent semblent, dès le premier moment, avoir atteint l'âge de 15 ans. D'autres Nats de condition inférieure sont soumis à ceux de ce royaume: tels sont les géants, les grands oiseaux, les monstres ailés et les autres bêtes méchantes qui habitent le sommet des monts *Juganto*, qui errent dans les forêts et peuplent les rivières.

Digitized by Google

Le premier chef ou grand roi de *Taventenza*, deuxième demeure des Nats, a sous ses ordres 32 autres princes; il réside dans une très-grande ville de forme carrée. Les murs et les places sont entièrement pavés d'or et d'argent et embellis de pierres précieuses; sept larges fossés, distants l'un de l'autre d'un juzéna, entourent cette magnifique muraille, et en dehors du dernier fossé, à la distance d'un juzéna, on admire une rangée de colonnes merveilleusement travaillées et entièrement faites d'or, de saphirs et de rubis. A la même distance et plus en dehors, il y a sept rangées de palmiers qui projettent au loin le reflet brillant de l'or, des perles et des diamants. Dans l'espace qui sépare ces palmiers des colonnes, on voit, de distance en distance, des lacs parfaitement lympides, sur lesquels flottent des pirogues et gondoles d'or et d'argent, dans lesquelles les Nats s'embarquent avec des tambourins et des instruments de musique, chantent et dansent en chœur, et sont ainsi transportés sans s'en apercevoir dans les sites les plus délicieux, où ils passent le temps tantôt à contempler des oiseaux antiques qui volent dans les arbres placés sur le bord des lacs, tantôt à cueillir les fruits délicieux ou les fleurs éclatantes et parfumées qui croissent de toutes parts. Au delà des sept allées de palmiers, on voit de tous côtés les arbres padeza qui, au lieu de fruits, produisent de riches vêtements et des ornements de toute espèce.

A 20 juzénas en dehors de la grande cité, se trouve le lac appelé *Nanda*, qui a 100 juzénas de longueur et de largeur, et au milieu duquel se trouve un jardin du même nom. C'est dans ce jardin que naît une fleur célèbre qui est grande comme la roue d'un char; et comme les Nats arrivent en foule pour la cueillir et s'en couvrir la tête, on a donné à ce jardin le nom de *Nanda*, qui signifie *affluence*.

A 20 juzénas à l'est de la grande ville, est situé un autre jardin de la même grandeur, semblable au premier, et dans lequel croît une espèce merveilleuse de lierre qui, tous les mille ans, produit des fruits d'une saveur exquise. Les Nats arrivent 100 ans à l'avance pour les manger; il attendent, au milieu des danses et des divertissements, que le moment de les cueillir soit arrivé, et, quand ils en ont goûté, ils sont ivres pendant quatre mois entiers. Il existe deux autres jardins de même forme et de même grandeur, placés au midi et à l'occident de la grande ville.

Au nord de la cité splendide, on trouve un magnifique portique ou plutôt un palais de base carrée, ayant 300 juzénas de côté et 450 de hauteur. Le pavé intérieur est du cristal le plus transparent; 100 colonnes sont placées de chaque côté. Une multitude de petites clochettes d'or et d'argent sont suspendues au plafond. L'escalier, les murailles et toutes les parties de cet admirable édifice sont resplendissants d'or et de pierres précieuses. La rue qui conduit à ce portique a 20 juzénas de longueur et 1 de largeur; des deux côtés elle est ombragée par des arbres magnifiques, qui sont en toute saison chargés de fruits et de fleurs de toute espèce. Lorsque le grand roi se transporte à ce palais splendide, les Nats qui président aux vents font tomber de ces arbres une si grande quantité de fruits et de fleurs, que les passants en

Digitized by Google

ont jusqu'aux genoux, et au même instant les arbres se couvrent de fleurs nouvelles. Au milieu du portique, s'élève un trône étincelant qui, pour la richesse, la profusion avec laquelle l'or et les pierres précieuses y sont répandus, l'emporte encore de beaucoup sur les autres parties de l'édifice; il est entouré de trente-deux petits trônes pour les trente-deux petits princes soumis au grand roi. Tout autour sont les stalles ou siéges destinés aux autres Nats, et dont la richesse est en rapport avec la classe à laquelle ils appartiennent.

Pendant que les Nats, empressés autour du grand roi, font retentir à l'envi le son de leurs instruments et qu'ils se livrent à la danse et aux transports d'allégresse, les quatre grands princes de la demeure *Zatumarit*, et dont il a été parlé un peu plus haut, appellent les Nats de leurs royaumes, et leur donnent l'ordre de se rendre dans l'île *Zabudiba*, afin de voir si les hommes observent la loi, s'ils gardent les fêtes, s'ils font l'aumôme, ou bien s'ils négligent tous ces devoirs. A cet ordre, les Nats des vents, qui sont les plus agiles, se transportent en un instant dans l'île méridionale, et, après avoir inscrit sur un livre d'or toutes les bonnes et les mauvaises actions des hommes, ils retournent aussitôt à l'imposante assemblée, et présentent le livre au grand roi qui le lit à haute voix. S'il parle ou lit à voix basse, on l'entend à la distance de 22 juzénas; mais s'il élève la voix, le son en retentit dans toute l'étendue de *Taventenza*. Quand les Nats entendent dire que les hommes observent la loi et se livrent aux actes de charité, «Oh! disent-«ils, les demeures infernales vont maintenant devenir vides et désertes; les «nôtres, au contraire, vont être peuplées.» Si, au contraire, ils entendent dire qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes qui soient observateurs de la loi, «Oh! s'écrient-ils, hommes malheureux et égarés! Quoi, pour une vie si «courte, pour un corps à peine long de quatre coudées, pour un ventre qui «n'a qu'une palme de longueur, pour vous abandonner à la gourmandise et «à l'ivrognerie, vous négligez les bonnes œuvres, et vous entassez ainsi des «fautes qui vous rendront malheureux après votre mort!» Ensuite le grand roi, élevant la voix, s'écrie: «En vérité, je le dis, si les hommes pratiquaient «la charité, s'ils observaient la loi divine, ils deviendraient, après leur «mort, grands chefs des Nats comme je le suis.» Le conseil fini, le grand roi, entouré de trente-six millions de Nats, retourne à sa grande et superbe ville.

Au milieu de cette cité splendide s'élève le grand palais royal, haut de 500 juzénas. Il n'y a pas de mots pour exprimer la beauté, la richesse, la magnificence, l'éclat sans pareil des myriades de diamants, de pierres précieuses d'un prix inestimable, et pour énumérer les innombrables trésors qui s'y trouvent entassés.

Le char sur lequel le grand roi est transporté a 150 juzénas de grandeur; au milieu s'élève un trône de 3 juzénas de hauteur, surmonté d'une ombrelle blanche; 2,000 chevaux sont employés à le traîner. Sur le devant est planté le grand étendard qui, agité par le vent, fait entendre un doux et agréable murmure.

A 20 juzénas au nord-est de la grande ville, croît un arbre divin qui est

Digitized by Google

comme la bannière sacrée du royaume, dont la vie est aussi longue que l'existence du monde, et sous lequel est enterrée une grande pierre longue de 60 juzénas et haute de 15, qui est extrêmement légère et en même temp molle et élastique comme du coton. Quand le grand roi veut y monter, cette pierre s'affaisse et se met au niveau de son pied. Quand les choses se passent convenablement dans l'île méridionale Zabudiba, et que tout est dans un état prospère, la moitié du corps du roi s'enfonce dans cette pierre; mais si ce sont des choses contraires qui ont lieu, elle reste dure et tendue comme un tambour.

Beaucoup d'arbres de padeza et d'autres qui produisent des fruits de toute espèce entourent le grand arbre sacré. Le chemin qui y conduit est large de 20 juzénas, et c'est celui que, chaque année, les Nats de ce royaume suivent pour se transporter près de cet arbre. Quand ils voient que les vieilles feuilles sont tombées et que les nouvelles repoussent, ils s'en donnent réciproquement avis en se faisant des félicitations. La couleur étincelante des fleurs de cet arbre se voit de tous côtés, à la distance de 50 juzénas, et leur odeur pénétrante s'étend à celle de 100. Aussitôt que l'arbre fleurit, les Nats commis à sa garde en donnent avis au grand roi, qui, désirant se transporter immédiatement sur les lieux, s'exprime ainsi: «Ce serait une chose qui me serait «bien agréable s'il m'apparaissait un éléphant.» A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'un éléphant *immense* est près de sa personne (les animaux du royaume des Nats sont éphémères et naissent d'eux-mêmes dans un instant). Cet animal a trente-trois têtes, dont une grande destinée à porter le grand roi, et trente-deux petites pour les trente-deux princes subalternes. Chaque tête a sept dents longues de 50 juzénas; dans chaque dent se trouvent sept lacs, et dans chaque lac sept arbres fleuris. Chaque arbre a sept fleurs, et chaque fleur sept pétales; dans chaque pétale sont sept chambres, dans chacune d'elles sept lits, et dans chaque lit sept Natesses qui dansent. La tête qui porte le grand roi a 30 juzénas, les autres n'en ont que trois. Dans la grande tête s'élève un pavillon de 3 juzénas, sous lequel se trouve un trône de rubis pour le roi. Cet éléphant, appelé *Erauin*, s'approche du grand roi, et quand celui-ci est monté dans la tête principale, les princes l'imitent et se placent sur les trente-deux têtes qui leur sont destinées. Tous les autres Nats suivent l'éléphant dans un ordre fixé par le rang de chacun et dans son équipage particulier. Aussitôt que cet innombrable cortége est arrivé au pied du grand arbre, ils descendent tous, tant de l'éléphant que de leurs sièges, et s'asseyent autour du roi, qui est assis sur la large pierre dont il a été mention plus haut; puis ils se livrent à la musique, ensuite aux danses et aux réjouissances, puis ils se mettent à cueillir les fleurs; mais pour le faire ils n'ont pas besoin de monter sur l'arbre, car les vents, ou plutôt les Nats qui les président, le secouent pour en faire tomber les fleurs, pendant que d'autres vents, pour les empêcher d'arriver à terre, les soutiennent comme suspendues en l'air. Une poudre éclatante provenant des étamines de ces fleurs recouvre en entier le corps de ces Nats bienheureux,

Digitized by Google

qui, comme ceux des royaumes supérieurs, n'ont pas besoin de la lumière des astres, car ils brillent eux-mêmes comme autant de soleils.

Dans l'intervalle compris entre les trois rubis qui servent de supports à la montagne sacrée de *Miemmo*, il existe un autre royaume habité par des Nats appelés *Amura;* ils sont de la même espèce que ceux de Taventenza, d'où ils furent chassés par fourberie. Voici comment les livres barmans racontent le fait:

Godama, avant qu'il fût dieu, alors qu'il n'était encore qu'un homme et qu'il habitait l'île méridionale, menait une vie exemplaire, ainsi que 32 autres personnes d'un certain village; ils se livraient à la pratique des bonnes œuvres et faisaient toutes sortes de bonnes actions, entre autres ils balayaient les routes; ils méritèrent ainsi de devenir Nats du royaume de Taventenza, et Godama fut leur chef. Au bout de quelque temps, il fut saisi de jalousie et voulut, avec ses compagnons, occuper les premiers emplois du royaume, et la pensée lui vint d'en chasser les anciens Nats. Pour y parvenir, il feignit, ainsi que ses compagnons, de boire du vin avec excès; mais ce n'était pas de véritable vin. Les anciens Nats l'apprenant, voulurent aussi goûter de cette liqueur, mais comme ils burent de véritable vin, ils s'enivrèrent; alors Godama en donna avis à ses compagnons, qui saisirent par les pieds les Nats ivres et les précipitèrent facilement de leur royaume. Mais comme le terme de leur félicité n'était pas encore arrivé, ils se formèrent un autre royaume entre les pieds du *Miemmo*, et s'y refugièrent. Ce royaume fut appelé *Amura*, tirant ainsi son nom du vin qu'ils avaient bu. Il est tout semblable à celui de Taventenza, et n'en diffère que par l'absence de l'arbre sacré.

Les Nats dépossédés eurent encore une autre injure à supporter des nouveaux habitants de Taventenza : Godama enleva la fille de leur roi. En souvenir de cette insulte, ils leur ont juré une guerre perpétuelle, et chaque fois qu'ils voient que leur arbre sacré ne produit pas les mêmes fleurs que celui de Taventenza, ils entrent immédiatement en grande fureur, et gravissant le Miemmo, ils forcent les gardes que le grand roi y maintient, et qui sont des monstres ailés (espèce de dragons), des géants et de monstrueux oiseaux. A ce bruit, le roi accourt monté sur son grand éléphant, et appelant à son aide les Nats du soleil, de la lune, des étoiles, ceux des vents et des nuages, il sort de sa grande ville pour faire face aux ennemis, qui l'emportent d'abord par la soudaineté et la vigueur de leur attaque; aussi il est forcé de plier et de se mettre en retraite; mais aussitôt qu'il s'aperçoit que la fureur des Amura est calmée, ce grand roi réunit de nouveau ses forces, revient aux ennemis, et leur fait repasser la grande muraille, les met en fuite et les chasse. Les Amura, voyant alors qu'ils ne peuvent avoir le dessus, se mettent à battre un grand tambour fait de la patte d'une écrevisse énorme, et retournent dans leur royaume : dans ce conflit, les Nats ne se tuent point, ils en sortent seulement harassés et fatigués.

D'après ce qu'enseigne le dieu Godama, tous ceux qui honorent leurs parents, qui respectent la vieillesse, qui ont de la vénération pour les trois

Digitized by Google

choses par excellence : Dieu, la loi et les talapoins (prêtres), ceux qui sont ennemis des rixes et des discordes, passeront tous après leur mort à l'état de Nats de Taventenza.

Les livres sacrés ne parlent pas de la différence du bonheur dont jouissent les Nats supérieurs et inférieurs. Relativement à la durée de leur vie, ils prétendent qu'elle est quatre fois plus longue que celle des Nats de l'ordre immédiatement inférieur. La durée de la vie des Nats de la classe supérieure serait de 576,000,000 d'années. Quant à la durée de l'existence des Rupa des trois royaumes appelés premiers zians, les habitants du premier vivent vingt et une fois la durée d'un monde, ceux du second trente et une fois, et ceux du troisième soixante-quatre fois. Les Rupa, qui habitent le premier royaume des deuxièmes zians, vivent deux *mahacap* (chaque mahacap est égal à quatre fois soixante-quatre durées d'un monde). La même proportion s'établit ensuite pour les autres Rupa supérieurs et les Arupa.

Le bonheur et la durée de l'existence s'accroissent à mesure qu'on monte dans un royaume plus élevé ; il en résulte, disent les Écritures sacrées, qu'un homme qui y est transporté doit faire sans cesse des œuvres de plus en plus méritoires, afin de s'élever plus haut et de devenir, par ce moyen, de plus ne plus aumônieux et charitable.

VII. DES ÉTATS MALHEUREUX OU DES DEMEURES INFERNALES.

Après avoir parlé du bonheur dont les hommes de bien doivent jouir dans les divers *États* que leurs bonnes œuvres et leurs vertus amèneront à parcourir, on est naturellement appelé à décrire les peines et les maux réservés aux coupables et à ceux qui n'observent pas les lois.

J'ai dit dans le commencement du quatrième chapitre que les royaumes infernaux étaient au nombre de quatre : le premier est destiné aux animaux qui vivent sur la terre, dans les eaux, ou qui volent dans les airs ; le deuxième est celui des *Preittas*, le troisième celui des *Assurichés*, et le quatrième des *Nicias*.

Relativement aux animaux, quelques docteurs barmans disent que ceux domestiques suivent, quant à la durée de leur vie, le sort des hommes auxquels ils appartiennent ; qu'ainsi, lorsque ceux-ci atteignent un âge avancé, les animaux jouissent d'une longue existence. Quant aux autres animaux, leur vie est longue ou courte, suivant le nombre de fautes qu'ils ont à expier ; ainsi on a remarqué, disent les Écritures, que l'éléphant vit soixante ans, le cheval trente, le bœuf vingt et le chien dix. Les Barmans assurent que le pou et les insectes qui lui ressemblent ne vivent que sept jours, et ils ont tiré cette conclusion d'après un événement raconté de la manière suivante dans leurs livres :

Un prêtre ou talapoin conçut une passion désordonnée pour un habit magnifique qu'il possédait ; il le conservait avec le plus grand soin, afin qu'il ne se détériorât pas, et il mourut ayant cette ridicule affection, et fut immédiatement métamorphosé en *pou*, et fut se loger dans les plis de son

Digitized by Google

habit. Les autres talapoins, suivant la coutume, se partagèrent les vêtements du défunt; quand ils furent arrivés au partage de l'habit, le pauvre pou se mit à tourner et à courir de côté et d'autre, se donnant beaucoup de mouvement, et montrant par cette pantomine toute la douleur que lui causait un tel partage. Aussi surpris qu'émerveillés de ce phénomène, les talapoins allèrent consulter le dieu *Gadama*, et celui-ci leur dit d'attendre encore sept jours pour faire ce partage. Comme les talapoins lui en demandèrent la raison, il leur fit connaître la faute et la malheureuse passion sous le coup de laquelle leur camarade était décédé; et comme Godama savait que l'insecte serait mort au bout de sept jours, il leur avait ordonné de laisser passer ce laps de temps, de peur que, s'ils eussent fait le partage auparavant, le pou ne se fût livré à quelque acte de colère qui l'eût fait condamner à un état de punition pire que le premier.

Doivent passer après leur mort dans l'enfer des animaux : ceux qui ne savent pas retenir leur langue, ceux qui ne répriment pas leurs désirs, leurs passions et leurs penchants désordonnés, et ceux qui négligent les aumônes.

Il y a plusieurs espèces différentes de preittas; dans la deuxième demeure, les uns se nourrissent de salive, d'excréments et d'autres immondices: ils habitent les égouts, vivent dans les citernes et dans les tombeaux; d'autres errent dans des lieux arides, dans des forêts inhabitées, dans des déserts, où ils sont tourmentés par la faim et par la soif: ils y poussent des gémissements et des hurlements perpétuels; d'autres sont condamnés, pendant toute la durée d'un monde, à labourer la terre avec une charrue de feu, en tenant à la main une barre de fer rouge; d'autres se nourrissent de leur propre chair et de leur sang, qu'ils arrachent eux-mêmes avec leurs ongles. Il y en a qui, ayant un quart de juzéna de taille, ont la bouche grande comme le trou d'une aiguille; ce qui leur fait éprouver une faim cruelle. Il y en a d'autres enfin qui sont brûlés au dehors et au dedans par un feu consumant.

Les hommes qui, après leur mort, passent dans les preittas, sont ceux qui ne font point l'aumône aux talapoins, et qui se livrent à des violences à leur égard, ceux qui ne portent point de vêtements, qui injurient les observateurs de la loi, et les avares.

Le troisième État assuriché est situé dans l'intérieur d'une montagne fort éloignée des demeures des hommes. Les peines des condamnés sont à peu près les mêmes que celles des preittas; ils habitent aussi les forêts et les plaines désertes. Il en est qui sont appelés *assuriché-preitta*, qui ont le corps long de trois quarts de juzéna, et qui sont si maigres, si décharnés, qu'ils ressemblent à des squelettes; les yeux leur sortent de la tête comme ceux des écrevisses; ils ont à la partie supérieure de cette tête une bouche grande comme le trou d'une aiguille, ce qui leur fait éprouver une faim continuelle.

Les hommes qui, dans des rixes, se servent de bâtons ou d'armes, deviennent, après leur mort, *assuriché-preitta;* ceux qui offensent ou dédaignent les observateurs de la loi, ou qui, au contraire, honorent et louent ceux qui la violent, passent à l'état de preitta. Dans ces demeures comme dans la quatrième espèce, la durée de la peine n'est ni fixe ni déterminée,

Digitized by Google

mais elle dépend de l'espèce des fautes commises pendant la durée de la vie d'homme ; et ces fautes, lorsqu'elles sont graves, *pesantes*, suivant l'expression des docteurs barmans, entraînent un châtiment plus prolongé.

Le quatrième État, *nicia*, est le seul qui puisse, à proprement parler, s'appeler en français *enfer*. Il est placé dans les profondeurs de l'île méridionale Zabudiba, dans le milieu de la grande pierre *silapatavi*, et il est partagé en huit grands enfers, qui ont chacun quatre côtés et quatre portes. A chaque porte se trouvent quatre petits enfers supplémentaires. En outre, 40,040 petits enfers, placés au-dessus et au-dessous, à droite et à gauche des huit grands, les entourent de toutes parts. Chacun de ces groupes de demeures infernales a 10,000 juzénas d'étendue. Devant la porte des grands enfers siègent les juges infernaux qui s'appellent *Jamamen*; ce sont des Nats amuras, et ils jouissent, ainsi que leurs satellites, du bonheur réservé aux Nats. Ils ne jugent que les fautes légères; car les graves précipitent d'elles-mêmes les coupables dans les Niclas. Si les hommes, quand ils font l'aumône, quand ils font des libations en versant de l'eau sur la terre, se recommandent aux Jamamen (les Barmans ont la coutume en faisant l'aumône de répandre à terre un vase plein d'eau, dans l'intention de faire participer tous les hommes à leur bonne action), après leur mort, quand ils arrivent aux enfers, les juges les regardent d'un air bienveillant et leur donnent les moyens d'échapper aux châtiments. Mais si, après les offrandes, ils n'invitent pas les Jamamen à participer aux mérites de leur bonne œuvre, alors c'est avec un regard terrible que ceux-ci les reçoivent, et loin de pallier leurs fautes, ils ne font que les exagérer ; les accusés ne peuvent, dans ce cas, rien alléguer pour leur défense, et ils sont livrés aux ministres des vengeances divines pour être torturés.

Quant aux fautes pour lesquelles il n'y a pas de jugement, on en admet quatre espèces; les unes sont très-graves, les autres le sont moins. Tuer son père ou sa mère, ou un talapoin; frapper ou battre un dieu comme fit Béodat, qui lança une pierre à Godama; semer la discorde entre les talapoins : voilà cinq péchés de l'espèce la plus grande, et pour lesquels les coupables sont livrés aux tortures dans un des quatre grands enfers, et cela pour la durée d'un monde. Ces cinq péchés sont dits de la première espèce, parce qu'ils sont les premiers à recevoir leur châtiment, et bien que celui qui s'est souillé de l'un de ces crimes ait fait une multitude de bonnes actions, il ne pourra en recevoir la récompense qu'après avoir subi le châtiment de sa faute. Un péché encore plus grand que les précédents est celui du *Détti*, c'est-à-dire de ces hommes impies qui n'ajoutent aucune foi aux révélations de Godama, qui nient le *Nibân*, qui ne croient pas à la métamorphose des hommes en animaux, ou en êtres supérieurs, qui prétendent qu'il n'y a aucun mérite à faire l'aumône et à l'accomplissement de bonnes actions, ceux enfin qui adorent les Nats des bois et des montagnes : tous ces malheureux, s'ils meurent dans le même aveuglement, s'ils persistent dans leur incrédulité et leur irréligion, seront tourmentés pendant la durée d'un nombre infini de mondes.

Digitized by Google

Les fautes commises peu de temps avant la mort sont punies dans les grands enfers; les légères même, dans ce cas, sont celles qui après les graves reçoivent immédiatement leur châtiment. Après, viennent les penchants vicieux, les mauvaises habitudes contractées, qui, suivant leur degré de culpabilité, sont ou ne sont pas punis des grands enfers.

La quatrième catégorie de fautes consiste dans les désirs coupables; ceux qui s'y trouvent compris reçoivent toujours leur châtiment dans les petits enfers.

Quatre des grands enfers sont appelés *Avisi*, c'est-à-dire chauds, parce que les coupables y subissent la peine du feu, et les quatre autres *Loghantreh*, ou froids, parce que le froid est le supplice auquel on y est soumis.

Dans ces grandes demeures, les jours et les années n'ont pas la même longueur que dans Zabudiba. Un jour équivaut à mille de nos années. Cette longueur du jour est, dans les petits enfers, modifiée de 500 à 800 ans.

Voici le classement ou le tarif de ceux qui sont précipités dans les Nicias :

1° Les hommes qui sont irascibles, querelleurs, trompeurs ou cruels: ceux qui sont lascifs et indécents en actions, en paroles ou en désirs, sont plongés dans les grands enfers après leur mort, et condamnés à être coupés par morceaux avec des tenailles ardentes et exposés ensuite à un froid très-vif; lorsque les parties se seront réunies d'elles-mêmes, elles seront de nouveau coupées de la même manière et exposées au même froid; ces supplices successifs dureront 500 années infernales.

2° Ceux qui par leurs gestes, leurs paroles, insulteront leurs parents, leurs maîtres ou les talapoins; ceux qui se serviront de filets ou de lacets pour saisir et égorger les animaux, seront plongés aux grands enfers et condamnés à être étendus sur un lit ardent, coupés sans cesse avec un fil de fer rouge et divisés avec un tranchant de feu en huit ou seize parties, et cela pendant 1,000 années infernales.

3° Ceux qui tuent les bœufs, les porcs, les chèvres et autres animaux semblables; les chasseurs de profession, les rois belliqueux, les mandarins et chefs qui font tourmenter et torturer les coupables, resteront après leur mort renfermés entre quatre montagnes de feu.

4° Ceux qui n'aiment pas à secourir leurs semblables, ceux qui ont pour habitude de plumer les animaux et de les jeter vifs dans la poêle, ceux qui étant ivres commettent des choses illicites et indécentes, ceux qui calomnient ou font éprouver de mauvais traitements à d'autres, tous verront un flamme dévorante s'introduire par leur bouche et consumer leurs entrailles, et ce châtiment durera 4,000 années infernales.

5° Ceux qui détourneront le bien d'autrui par ruse, par fourberie ou par violence; les juges, les gouverneurs qui recevront de l'argent pour rendre un arrêt injuste; les mandarins et les généraux qui ravageront le territoire ennemi; ceux qui tromperont dans le poids et dans la mesure d'un objet, ou qui, de quelque façon que ce soit, s'approprieront, voleront et détérioreront les objets appartenant aux talapoins ou aux pagodes, seront en proie dans les grands enfers à une flamme dévorante, à une fumée épaisse

Digitized by Google

qui, pénétrant par les yeux, la bouche et les autres ouvertures naturelles, les consumera vivants pendant 8,000 années infernales.

6° Ceux qui après avoir tué des cerfs, des porcs ou d'autres animaux semblables, les écorcheront, les dépouilleront et en feront rôtir la chair; les fabricants d'armes de chasse, les marchands de chair de porcs et de volailles; ceux qui vendent des liqueurs fermentées et des poisons, ceux qui incendient les villes et les villages, ou qui mettent le feu aux forêts pour en faire périr les animaux; ceux qui au moyen de poisons, d'armes ou de sortiléges, causent la mort du prochain, seront après leur mort précipités la tête en bas du sommet d'une montagne embrasée, et seront reçus au pied par les monstres infernaux qui leur traverseront le corps avec une barre de fer rouge, les perceront et tailleront en morceaux à coups de lances et d'épées, et ce châtiment durera 16,000 années infernales.

7° Les Déitti ou incrédules demeureront embrochés la tête en bas et fixés à la broche ardente, sans pouvoir faire le moindre mouvement, et cela dans le plus grand enfer.

8° Enfin, les parricides, ceux qui ont percé le sein de leur mère; tous les coupables, en un mot, qui ont encouru le châtiment qui dure autant qu'un monde, seront livrés à l'horrible fumée, à la flamme dévorante, aux supplices inouïs dans l'enfer appelé *Avisi*, dont le pavé de fer rouge a neuf juzénas d'épaisseur.

Les livres barmans parlent ensuite de nombreux petits enfers disposés autour des grands. Dans le plus remarquable d'entre eux, d'immenses insectes parasites, grands comme des éléphants, se mouvant avec peine dans une mer d'excréments, dévorent les malheureux qui y sont plongés. Viennent ensuite l'enfer des cendres brûlantes, celui des épées et autres instruments acérés, celui des couteaux, des sabres et autres armes tranchantes avec lesquelles le corps des condamnés est taillé en lambeaux; le redoutable enfer dans lequel des ongles de fer arrachent aux réprouvés le cœur, les poumons, le foie et les intestins; celui dans lequel des chiens dévorants, des vautours avides, des corbeaux immenses, déchirent avec les serres et le bec les chairs palpitantes des malheureux qui leur sont livrés; celui dans lequel des marteaux de feu broient et triturent la chair et les os; celui dans lequel on est condamné a monter sans cesse à un arbre nommé Loppan, qui du pied à la cime est recouvert d'épines aiguës; un autre dans lequel on verse du plomb fondu dans la bouche, et puis encore celui dans lequel on est forcé de boire du sang et du pus. C'est dans tous ces petits enfers que seront plongés ceux qui manquent de respect à leurs parents, à leurs maîtres et aux vieillards, ceux qui boivent du vin ou de quelque autre liqueur enivrante, ceux qui corrompent ou empoisonnent l'eau des lacs et des puits, qui dégradent les chemins, surtout les fripons et les faiseurs de dupes; ceux qui parlent avec dureté, aigreur et brusquerie, ceux qui frappent avec la main ou avec des bâtons, ceux qui méprisent les hommes de bien et qui font du tort à leurs semblables.

Ceux qui se livrent à la médisance, à la colère, les détracteurs, les en-

Digitized by Google

vieux, ceux qui injurient, vexent ou tourmentent les autres, qui traversent méchamment leurs projets, qui commettent des choses illicites de faits ou par des paroles ou même par intention, enfin ceux qui se servent de mots aigres et piquants à l'égard des malades, tous seront plus ou moins tourmentés dans les petits enfers, suivant la gravité des fautes qu'ils auront commises et des mauvaises habitudes qu'ils auront contractées.

Indépendamment de tous ces enfers, il en existe encore un autre qui consiste dans une chaudière immense remplie de cuivre fondu, et dans laquelle les coupables sont condamnés à monter et à descendre du fond à la surface, et de la surface au fond pendant 3,000 ans. Ce supplice est réservé aux libertins, à ceux qui violent les femmes, les filles ou les fils des autres, et à ceux qui pendant toute leur vie se dispensent de faire des aumônes, d'observer les fêtes, et à ceux qui se livrent à la débauche et à l'ivrognerie.

Les espaces équilatéraux dont il a été fait mention au commencement du sixième chapitre, et qui sont remplis d'eaux froides, sont autant d'enfers. Là seront plongés ceux qui offensent ou injurient les auteurs de leurs jours ou les observateurs de la loi; ces derniers deviendront après leur mort des êtres qui auront trois quarts de juzéna de hauteur, portant aux mains et aux pieds des ongles crochus. Ils rampent comme d'immenses chauves-souris dans de sombres cavernes; ils se tourmentent, s'injurient les uns les autres, et comme ils sont dévorés par la faim, ils s'arrachent réciproquement des lambeaux de chair qui tombent dans des mares croupissantes et glacées, où ils vivent en dissolution pour se réunir de nouveau au corps dont ils ont été détachés, et se rendre ainsi capables de souffrir de nouvelles tortures.

Ici se termine ce que les livres renferment sur le sort des hommes après leur mort, sur les récompenses et les punitions dans une autre vie. Dans ce chapitre et dans le précédent, on a pu déjà voir quels sont les goûts, les penchants, les passions et les vices qui dominent chez les Barmans, la loi divine attaque tous leurs sens et leurs passions même, pour les porter au bien et pour leur faire éviter le mal. Mais à côté, le législateur a placé la loi humaine, plus positive; celle-ci est renfermée dans un code qui terminera cet ouvrage.

Avant de finir ce chapitre, il convient d'y ajouter que ce n'est pas seulement dans Zabudiba, mais encore dans tous les royaumes dont il a été fait mention, que les êtres peuvent, par leurs bonnes ou leurs mauvaises actions, mériter d'être admis à une position meilleure ou être plongés dans une pire. Mais c'est seulement dans l'île méridionale qu'on peut parvenir à l'état parfait de *Niban*, parce que pour cela il faut se trouver en contact avec un dieu, le voir et écouter ses leçons et enseignements, et que les dieux ne peuvent se montrer que dans *Zabudiba*. J'ai déjà fait connaître en quoi consistait l'état de Niban; le Niban n'a point de demeure, car il est une conception immatérielle, et plutôt un état d'annihilation qu'une véritable existence.

F. Leconte.

(La suite à un prochain cahier.)

Digitized by Google

ACTES DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE.

SÉANCES. — EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX.

Séance du 10 janvier 1845. — La séance est ouverte à huit heures, sous la présidence de M. A. Hugo.

Après l'adoption du procès-verbal, la lecture de la correspondance, l'admission et la présentation de nouveaux membres, on procède, sur la proposition de M. Le Bron de Vexela, à la nomination de la commission qui sera chargée, conformément à l'*article 40 des statuts*, de recueillir et de préparer les matériaux de la séance publique annuelle.

Cette commission, nommée au scrutin et parmi les membres pris en dehors du bureau, se compose de MM. le comte de Saint-Ceran, Vaillant (de Bucharest) et Morpurgo.

M. Lagasquie fait un rapport verbal sur une note de M. Crotti, relative à l'*origine et cause de la peste*.

La substance de cette note se trouve dans ces deux propositions, 1° que la peste est produite par les miasmes des cadavres; 2° que ces miasmes putrides, absorbés par les racines des arbres ou des plantes qui pénètrent dans les tombeaux, sont ensuite déversés dans l'air. Cette idée est venue à M. Crotti un jour qu'il se promenait dans le *champ des morts*, le long de Pera et de Galata à Constantinople. La première proposition n'offre rien de nouveau. Quant à la seconde, il y a une objection, c'est que les végétaux, loin de déverser des gaz mortifères, les absorbent au contraire, et les transforment en oxygène, en gaz vivifiants. L'opinion de M. Crotti est celle d'un amateur et non d'un médecin.

M. de La Roche-Pouchin dit qu'en effet M. Crotti n'est pas médecin.

M. Horeau fait un rapport verbal sur une brochure de M. Gliddon, intitulée *Appel aux antiquaires de l'Europe*. Dans cet écrit, M. Gliddon s'élève contre les démolisseurs de monuments égyptiens, et contre ceux qui ont fait construire avec leurs débris des casernes et des fabriques. Il signale les consuls qui trafiquent des antiquités égyptiennes, et pense que les agents européens devraient être mieux payés, afin de n'avoir plus de prétexte pour se livrer à ce commerce.

Les gouvernements devraient aussi écrire à leurs consuls, pour qu'ils donnent l'ordre de veiller à la conservation des monuments; il faudrait faire appuyer cet ordre par un firman du sultan.

M. Horeau, en approuvant les idées émises par M. Gliddon, ajoute que l'on vient d'apporter à Paris la *salle des rois*, enlevée des ruines de Thèbes. Lorsque l'on voulut la faire sortir d'Égypte, Méhémet-Ali s'y opposa. M. le marquis de La Valette, consul général de France, ayant fait des démarches pour faire cesser cette opposition, le pacha y consentit, mais à condition que M. de La Valette accepterait en présent les bas-reliefs de la salle de Thèbes,

Digitized by Google

et qu'ils ne seraient pas donnés à celui qui, par amour du lucre, avait déplacé cette antiquité.

M. Morpurgo.— Je ne suis pas entièrement de l'avis de M. Gliddon. Il est très-heureux pour l'archéologie que les Européens aient fait le commerce des antiquités; sans cela, plus d'un morceau de bronze eût disparu, plus d'un bijou eût été fondu, plus d'une statue mutilée, plus d'un bas-relief brisé pour être employé dans les constructions. Tout ce qui a été transporté en Europe est autant de sauvé pour l'art. On dit qu'il faudrait un firman du Grand Seigneur pour empêcher la destruction des monuments; c'est au contraire lui qui a tout détruit, ou du moins ses Turcs. Allez dans les environs de Smyrne, et cherchez où sont ces belles colonnes que l'on voyait dans les bains de Diane. Si l'on retrouve des antiquités sur le sol de la Turquie, c'est en terre, lorsqu'elles ont été enfouies, comme cela vient d'avoir lieu près des ruines de Ninive.

M. Horeau pense que l'obélisque et les métopes du Parthénon seraient mieux sur les lieux qu'en Europe.

M. L. Rochet dit que si les métopes du Parthénon n'avaient pas été enlevées par les Anglais, elles auraient été mutilées comme les bas-reliefs qui y sont restés.

M. Hamont. — En thèse générale, M. Horeau à raison; mais véritablement tout ceci est la faute des Turcs, qui détruisent tout. Méhemet-Ali a eu fort mauvaise grâce de se plaindre de la destruction des monuments égyptiens, lorsque les fellahs sont imposés pour la démolition. Selim-Pacha, qui a été gouverneur de la Haute-Égypte, avait, par ordre de Méhemet-Ali, taxé les fellahs, qui à dix, qui à quinze, qui à vingt pierres, pour la construction des casernes et des poudrières. Quant à la chambre des rois, elle devait être enlevée par M. Lepsius, envoyé en mission par la Prusse : il en avait obtenu permission de Méhemet-Ali; mais M. Prisse l'ayant su, prit l'avance, et trouva le moyen d'emporter la chambre des rois. Somme toute, il vaut mieux qu'elle soit à Paris qu'à Berlin. Quant à l'idée de rétribuer les consuls beaucoup plus largement, afin qu'ils ne fassent pas le trafic des antiquités, cela n'y fera rien; car des consuls tels que MM. Mimaut et Drovetti, qui étaient très-richement rétribués, sont ceux qui en ont fait le plus grand commerce.

M. Cournault fait remarquer que la démolition des monuments par les Arabes est d'autant plus déplorable pour l'architecture, qu'ils s'attaquent toujours aux angles et aux endroits saillants des monuments.

M. Lagasquie dit qu'en 1830 il constata la disparition d'un grand nombre de temples qui existaient lors de la mémorable expédition d'Égypte, et qui sont représentés dans le grand ouvrage résultat de cette expédition; il ajoute qu'il a vu scier des colonnes monolithes pour faire les crénaux de la citadelle du Caire.

M. Vaillant rapporte que durant son séjour à Varna on découvrit plusieurs monuments curieux qui furent détruits pour faire des fontaines et des tombeaux. On a découvert, au confluent du Danube, une ville ruinée

Digitized by Google

que l'on pense être le *Caput-Bovis*. Ces ruines ont disparu et ont servi à paver la ville de Galatz.

L'ordre du jour appelle la continuation de la discussion sur le projet de colonisation de la Guyane, par M. Jules Lechevalier.

M. Le Bron de Vexela fait lecture d'une addition à son rapport où sont rappelés les chiffres de mortalité et des naissances, et persiste dans ses conclusions, qui sont ainsi conçues :

«La Société orientale refuse son approbation au projet de M. Jules Lechevalier sur la colonisation de la Guyane.»

M. Aubert-Roche lit une note sur la salubrité de cette contrée, et appuie les conclusions du rapport.

Une discussion s'engage : MM. Vaillant, de La Roche-Pouchin, Hamont, Fortin d'Ivry, parlent successivement, et appuient les conclusions du rapport, qui sont combattues par MM. Hommaire de Hell, Hugo et Mac-Carthy.

M. Hugo propose qu'en addition aux conclusions du rapport, il soit dit que les chiffres sur la salubrité présentés par M. Aubert-Roche ne se rapportent qu'aux terrains d'alluvion qui forment le littoral, et qu'on nomme les terrains *noyés*. Ce sont les seuls sur lesquels les Européens se sont établis jusqu'à présent, et il est probable que l'intérieur du pays renferme des terrains élevés, salubres ou facilement assainissables.

Cette proposition est rejetée à la majorité d'une voix.

On vote sur les conclusions du rapporteur, qui sont adoptées à la majorité de trois voix.

La séance est levée à onze heures et quart.

Séance du 24 janvier. (Présidence de M. A. Hugo). — Après l'adoption du procès-verbal, l'admission et la présentation de nouveaux membres, M. le comte de Saint-Céran, au nom de la commission nommée dans la dernière séance, annonce que

«La séance publique annuelle de la Société aura lieu dans le courant du mois de mars prochain. Mesieurs les membres qui désireraient y faire des lectures sont invités, dit-il, à adresser, dans le plus court délai, leur manuscrit à M. Horeau (rue Neuve-des-Petits-Champs, 97), qui le transmettra à la commission chargée de leur examen. Aucune lecture ne devra durer plus de quinze minutes. La commission commencera ses travaux d'examen le 28 février.»

Il a été décidé en outre qu'aucun membre de la commission nommée pour recueillir et préparer les matériaux de la séance publique n'y fera de lecture.

M. le président prévient l'assemblée que les élections pour le renouvellement du bureau et des commissions permanentes auront lieu dans la séance prochaine.

L'assemblée statue ensuite sur l'impression du rapport sur la colonisation de la Guyane, dont les conclusions ont été adoptées dans la séance précédente. Après une discussion à laquelle prennent part MM. Hommaire de Hell, Hamont et plusieurs autres membres, l'impression est décidée à la majorité de trois voix.

Digitized by Google

M. le président demande si la commission du *Haschich* sera bientôt en état de faire son rapport, M. Aubert répond qu'il a donné de cette substance à un chimiste pour être analysée, et qu'il attend son travail.

La commission de l'*isthme de Suez* est aussi interpellée sur le jour où elle pourra faire son rapport. M. Hommaire de Hell, nommé rapporteur par la commission, dit qu'il attend divers documents, et qu'il ne peut commencer son travail avant leur réception.

Il est donné lecture d'une note insérée dans un journal, et de laquelle il résulterait que la rage n'existe pas en Algérie parmi les chiens habitant les maisons; ils sont bien soignés et ne manquent de rien; tandis que cette maladie existe parmi les chiens errants ou gardiens de troupeaux, qui sont assez nombreux. Or, dans le reste de l'Orient, où se trouvent des bandes de ces animaux, on assure que la rage n'y a jamais existé.

M. Hamont. — La question qu'on vient de soulever mérite d'être examinée. Comme il y a quelques rapports entre l'Algérie et l'Égypte, je donnerai des détails sur ce qui existe dans ce dernier pays, et je citerai un fait contraire à ce qui est annoncé dans la note.

La rage n'est pas inconnue des Arabes, ils la nomment *kelbié* de *kelb*, qui veut dire *chien*. Pendant mon séjour en Égypte, j'ai vu deux cas de rage sur deux chiens de chasse; le premier devint enragé par suite d'un os qui lui était resté dans le gosier. Dans un de ses accès, il mordit son compagnon; celui-ci devint aussi enragé, et tous deux moururent. Je n'ai jamais vu de cas de rage parmi les chiens errants.

M. Lagasquie. — C'est une chose fort heureuse que dans l'Orient, où il y a des milliers de chiens, la rage ne se développe pas. Ce fait, je puis aussi le confirmer. Dans le cas cité par M. Hamont, il y a au point de vue de l'étiologie de la rage, une remarque très-importante : c'est le développement de la maladie causé par le séjour d'un os dans le gosier. Quant aux faits de l'Algérie, je pense qu'ils ont été mal observés.

M. Morpurgo. — A Smyrne, à Constantinople, il y a des chiens errants par milliers, et il n'y a pas de rage, tandis qu'elle se développe quelquefois sur les chiens en domesticité. L'opinion des habitants sur cette différence est que la rage serait causée par la difficulté que les chiens domestiques trouvent à s'accoupler.

M. de Saint-Céran demande si l'absence de la rage en Égypte, parmi les chiens errants, ne viendrait pas de ce que ces animaux peuvent s'abreuver facilement.

M. de La Roche-Pouchin, cite à l'appui de cette opinion un fait qui s'est passé à Bologne, où il y eut dans une année quarante à cinquante cas de rage. L'autorité s'en émut, et ordonna de mettre à la porte de chaque maison une pierre creusée remplie d'eau; depuis, il n'y a pas eu de cas de rage.

M. Hamont répond que l'on a soumis des chiens à des expériences directes, qu'ils sont restés sans eau pendant très-longtemps et à différents degrés de température, que la rage ne s'est pas développée. Du reste, on sait

Digitized by Google

que les Bédouins du désert ont des chiens qui boivent peu et rarement. Il n'y a jamais de rage parmi ces chiens.

M. Vaillant rappelle qu'en Vallaquie il y a quelquefois 30 degrés de chaleur et que les ruisseaux sont desséchés; que pendant l'hiver la température baisse jusqu'à 25 degrés au-dessous de zéro, et que tout est gelé; cependant il n'y a pas de rage parmi les chiens errants, qui sont nombreux.

M. Aubert-Roche pense que les chiens errants, si nombreux en Orient, sont d'une race particulière, et que s'ils ne deviennent pas enragés, cela est dû simplement à la race. Ce sont des *chiens-loups*.

M. Poujin. — J'ai vu les chiens errants de l'Algérie: ce sont de *chiens-loups* très-grands et presque sauvages, soixante-dix sur cent sont galleux. Ils diffèrent de beaucoup des chiens lévriers de l'Algérie, qui, dit-on, ne deviennent pas enragés; ces chiens lévriers ne ressemblent en rien à ceux de France: c'est une espèce de mâtin allongé. Sans doute il est possible que des chiens errants soient devenus enragés, mais je ne crois pas que ce soit par privation d'eau; ce serait bien plutôt par importation. Les communications sont tellement rapides et fréquentes, que des chiens auront pu être amenés d'Europe portant avec eux le germe de la maladie. On peut encore penser qu'elle se sera développée spontanément sur ces chiens après leur arrivée, et qu'ils l'auront ensuite communiquée aux chiens errants.

La conclusion de cette discussion est que la rage pour une cause non déterminée est inconnue ou à peu près en Orient.

M. de Saint-Céran donne lecture d'un travail de M. E. Mesmer, qui réside en ce moment à Milianah, sur l'organisation de l'armée régulière en Perse.

La séance est levée à dix heures trois quarts.

Séance du 14 février. — Ouverte à huit heures, sous la présidence de M. A. Hugo. Après la lecture du procès-verbal, l'admission et la présentation de nouveaux membres, M. L. Leclerc donne lecture de son rapport sur l'ouvrage de M. Vaillant (de Bucharest), intitulé *La Romanie ou histoire, langue, littérature, statistique, orographie, des peuples de la langue d'or, Ardialiens, Vallaques et Moldaves, résumés sous le nom de Romans*. Les conclusions de ce rapport, dont l'impression est votée à l'unanimité, sont très-favorables au travail de M. Vaillant, à qui l'assemblée vote des remercîments.

Ont lieu ensuite divers scrutins pour le renouvellement des membres du bureau et des commissions permanentes. En voici le résultat :

Bureau pour 1845.

Président. — M. A. Denis.

Vice présidents. — MM. le comte A. Hugo. — A. Lagasquie. — Le général comte de La Roche-Poucein. — Hamont.

Trésorier. — M. H. Moreau. — *Trésorier adjoint.* — M. A. de Kervégeen.

Secrétaire général. — M. O. Mac Carthy.

Secrétaire archiviste. — M. Jouffroy d'Eschavannes.

Secrétaire des procès-verbaux. — MM. Le Bron de Vexela. — Aubert-Roche. — Vaillant. — Hommaire de Hell.

Digitized by Google

Commissions permanentes.

Commission de publication. — MM. le comte DE SAINT-CÉRAN, Élisée POUJADE, FORTIN D'IVRY.

Commission de comptabilité. — MM. POTONIÉ, BELLET, MOREAU (de Tours).

Commission de correspondance. — MM. MORPURGO, vicomte ONFFROY, POUZIN.

La séance est levée à onze heures.

AUBERT-ROCHE, *secrétaire des procès-verbaux.*

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS.

Membres titulaires :

MM. CORBAUD, avocat, voyageur en Orient.
POMMEREU (le comte A. DE), voyageur en Orient.
SCHULENBURG (le comte F. DE), voyageur en Orient et en Amérique.

PROJET DE FONDATION D'UNE NOUVELLE COLONIE DANS LA GUYANE FRANÇAISE.

RAPPORT DE LA COMMISSION NOMMÉE POUR EXAMINER CE PROJET (1).

M. Joly de Lotbinière ayant demandé à la Société orientale que des commissaires fussent nommés pour examiner la *note* (de M. Jules Lechevalier) *sur la fondation d'une nouvelle colonie dans la Guyane française*, vous chargeâtes, le 3 mai dernier, M. Hamont et moi de vous rendre compte de ce travail; et je viens, en ma qualité de rapporteur de votre commission, vous faire connaître le résultat de son examen.

Tout en rendant justice au talent de l'écrivain qui propose la colonisation de la Guyane, tout en croyant à sa bonne foi, l'examen consciencieux que votre commission a dû faire de son livre ne lui a pas permis d'approuver les propositions qu'il renferme, et par conséquent de désirer la réalisation des projets de cet économiste; projets qui, selon elle, menacent la fortune et la vie d'un grand nombre de Français. Elle a pensé qu'avant de demander au commerce un capital de 50 millions pour coloniser la Guyane il eût été prudent de bien se rendre compte de la valeur d'une pareille colonie, et de calculer les chances de son avenir; de s'assurer du moins en faisant d'abord des essais sur une très-petite échelle, si des Européens pourraient

(1) Cette commission était d'abord composée de MM. Hamont et Le Bron de Vexela, *rapporteur;* M. Aubert-Roche y a été ensuite adjoint.

Digitized by Google

y cultiver le sol sans danger, et si la métropole serait indemnisée un jour des dépenses considérables qu'elle serait obligée de faire pour soutenir cette entreprise.

Le port de Sinnamari et celui de Cayenne ne sont pas des positions assez fortes pour que la France puisse avoir l'espoir de les conserver en temps de guerre, car dans le premier de ces ports tout est encore à créer, et l'autre est tellement encombré par les vases, qu'une frégate n'y entrerait pas; ces ports ne seraient donc d'aucune utilité à la marine française, et si la guerre avec l'Angleterre avait lieu, il est probable que le gouvernement concentrerait plutôt ses forces maritimes dans la Méditerranée et dans la mer des Indes que de les employer à défendre des possessions qui ne se rattachent à rien, et qui n'auraient d'ailleurs aucun moyen de résister aux attaques des Anglais.

D'un autre côté, plusieurs essais de colonisation ont été faits à la Guyane à différentes époques, et si aucun de ces essais n'a réussi, ce n'est pas, comme le prétend M. Lechevalier, ainsi que MM. Ternaux-Compans et Lotbinière qu'il cite, parce que des fautes auraient été commises soit dans l'organisation même de ces tentatives, soit dans la conduite de leur exécution, mais parce que les Européens qui cultivent sous les tropiques sont bientôt atteints de fièvres pernicieuses et ne tardent pas à mourir.

Ce fait, démontré par l'expérience, a été reconnu à l'égard de la Guyane par ceux-là mêmes qui voulaient la coloniser, et il est consigné dans tous leurs écrits, que votre commission n'a pas manqué de consulter.

Nous pensons que les premières tentatives de colonisation à la Guyane ont été faites dans un but d'utilité pour la métropole et d'amélioration du sort des malheureux qu'elle ne peut nourrir, mais qu'il a fallu peu de temps pour convaincre le gouvernement qui les avait ordonnées de l'inutilité de ses efforts; aussi ne tarda-t-il pas à renoncer à cette colonisation meurtrière que des gouvernements réacteurs exploitèrent depuis en feignant de la croire possible, parce que c'était un moyen sûr et prompt de se débarrasser de leurs ennemis politiques. Ces gouvernements connaissaient bien l'insalubrité de la Guyane puisqu'ils l'avaient choisie pour lieu de déportation destiné à remplacer la guillotine, que la France ne voyait plus qu'avec horreur.

Supposons pour un instant que le projet de M. Lechevalier soit adopté et réussisse, il obtiendrait pour résultat, en France, l'affaiblissement de la concurrence des travailleurs, ce qui ferait nécessairement hausser le salaire des ouvriers. Quelle serait alors la position de l'industrie manufacturière? Les maîtres pourraient-ils soutenir la concurrence de fabrique vis-à-vis des autres nations? L'Angleterre ne vient-elle pas d'être menacée d'une subversion parce que des philantbropes ont voulu soulager leurs malheureux ouvriers d'une heure de travail par jour? Le ministère anglais a compris toute la portée d'une pareille question qui pouvait amener la ruine de la Grande-Bretagne, et tous nos économistes reconnaissent aujourd'hui que dans l'état actuel de notre organisation sociale, il est impossible d'améliorer le sort des travailleurs.

Digitized by Google

M. Lechevalier convient que les nègres sont plus heureux que les travailleurs blancs ; eh bien ! qu'il cherche un moyen d'améliorer le sort de ceux-ci, sans les exposer aux influences d'un climat meurtrier qui a déjà dévoré un si grand nombre d'Européens.

Il propose d'acheter des nègres aux États-Unis d'Amérique pour les affranchir ensuite à la Guyane ; mais lorsque ces nègres seraient libres, ne retourneraient-ils pas aux États-Unis, puisqu'ils auraient, par cet acte même, la jouissance de tous leurs droits, attendu qu'on ne pourrait considérer comme un engagement qui les lie le traité qu'on aurait fait avec leurs maîtres ? Cependant ces esclaves, dont on s'exposerait si légèrement à perdre la valeur, coûteraient de 4 à 5,000 francs chacun, tandis qu'on en trouverait d'aussi beaux et de plus robustes à la côte de Guinée pour 10 francs, un fusil ou quelques livres de poudre. Mais il y a plus : le nègre que M. Lechevalier aura acheté aux États-Unis devant être libre aussitôt son arrivée à la Guyane, se trouverait placé dans la même position que le travailleur blanc ; il deviendrait donc, d'après M. Lechevalier lui-même, plus malheureux qu'il ne l'était avant son affranchissement ; car cet écrivain dit, page 108 : *C'est la race européenne qui souffre le plus.* Le nègre, au contraire, que personne n'aurait voulu acheter à la côte de Guinée dans le but de l'engager ensuite pour la culture, serait mangé ou sacrifié à des fétiches ; il y aurait donc, en allant les chercher là, économie et peut-être humanité.

Vous comprendrez, messieurs, que si nous entretenons la Société de cet affreux commerce, c'est que nous sommes forcés de le faire pour répondre à M. Lechevalier, qui a lui-même abordé cette question. Nous ne sommes pas plus partisans de l'esclavage des nègres que M. Lechevalier, nous détestons autant que lui le trafic honteux des esclaves, et nous faisons des vœux aussi sincères que les siens pour leur affranchissement ; mais nous ne croyons pas, comme cet écrivain, que leur émancipation ait été le résultat d'un sentiment religieux, une œuvre de charité chrétienne de la part de ceux dont la politique intéressée a fait couler tant de sang chrétien. Les massacres d'Irlande et la persécution cruelle qui pèse encore sur cette malheureuse contrée peuvent donner la mesure des sentiments évangéliques de nos voisins. Qu'on demande d'ailleurs à l'Indien, abruti par le travail et la misère, si sa condition est préférable à celle du nègre des Antilles. Celui-ci travaille, mais il vit ; l'autre travaille et meurt de faim. Nous ne dirons rien de la guerre immorale faite aux Chinois, car, pour prouver que la religion de l'Angleterre a toujours été subordonnée à son intérêt, il nous suffira de rappeler le régime atroce des pontons, Copenhague, Washington, l'Égypte et Quiberon, où la marine française fut détruite par le canon de la perfide Angleterre. Et qu'on ne parle pas de la sympathie des Anglais pour les races noires, puisque tout le monde sait que leurs croiseurs tolèrent encore sur plusieurs points de la côte orientale d'Afrique le trafic des esclaves que les Arabes y font d'une manière si cruelle.

La conduite passée et présente de l'Angleterre, ainsi qu'une infinité d'autres exemples de sa politique machiavélique que nous pourrions citer ici,

Digitized by Google

ne permettent pas à votre commission de croire qu'un sentiment religieux ait porté cette puissance à empêcher la traite des nègres : elle est persuadée, au contraire, que cette mesure n'a eu pour but que la ruine de tous les établissements coloniaux des autres puissances.

D'après ces diverses considérations, elle pense qu'il serait difficile de trouver une compagnie financière ou industrielle qui voulût placer ses fonds à demeure pour la colonisation de la Guyane; nous disons à demeure, car il se trouverait assez de gens qui n'hésiteraient pas à le faire, s'ils croyaient pouvoir mettre immédiatement leurs actions entre les mains des niais que les belles promesses de M. Lechevalier auraient éblouis.

Votre commission a pensé aussi que faire cultiver la Guyane par des Européens serait une spéculation aussi ruineuse qu'inhumaine, puisque ces Européens ne tarderaient pas à être victimes de l'insalubrité du climat; que le projet d'acheter des nègres aux États-Unis à un prix très-élevé pour leur donner la liberté d'aller mourir dans les forêts pestilentielles de la Guyane ne peut-être considéré comme une chose sérieuse; que les personnes qui prendraient part à une pareille entreprise sacrifieraient des capitaux sans aucun avantage ni pour eux ni pour la métropole, car l'expérience a prouvé que la Guyane ne peut être cultivée par des Européens, et qu'enfin, la traite étant prohibée ; il serait impossible de coloniser ce pays par le travail des nègres.

Sur la question de salubrité et de défrichement par les blancs; elle déclare que les idées et les propositions faites sont en contradiction avec les chiffres officiels observés jusqu'à ce jour.

Avant de s'arrêter à une pareille opinion ; votre commission a voulu consulter quelques hommes spéciaux ; qui, ayant visité les pays intertropicaux et particulièrement la Guyane, se sont occupés sérieusement de la colonisation de ces contrées ; leur témoignage est venu confirmer un fait que nous avions nous-mêmes observé, c'est que les travaux de défrichements sont toujours funestes aux Européens sous les tropiques.

Vous savez, messieurs, qu'après la première lecture de notre rapport ; M. Aubert communiqua à la Société des chiffres de mortalité et de naissance à la Guyane et fut adjoint à votre commission. Ce sont ces chiffres que nous allons soumettre à votre appréciation, tout en réservant à M. Aubert le soin de traiter plus spécialement la question de salubrité.

ANNÉES.	BLANCS.		LIBRES DE COULEUR.	
	DÉCÈS.	NAISSANCES.	DÉCÈS.	NAISSANCES.
1836	1 sur 23,4	1 sur 47,8	1 sur 39,4	1 sur 41,4
1840	1 18,7	1 40,6	1 47,	1 35,
1841	1 20,	1 35,3	1 39,8	1 35,2
1842	1 18,1	1 31,1	1 41,7	1 33,1
Moyenne de 4 années	1 sur 20	1 sur 38,7	1 sur 44,4	1 sur 36,1

Digitized by Google

Ces chiffres, qui viennent à l'appui de notre opinion, prouvent contre la colonisation de la Guyane par les blancs.

En conséquence, la commission conclut à ce que la Société orientale refuse son approbation au projet de colonisation de la Guyane.

HAMONT, LE BRON DE VEXELA, *rapporteur*

NOTE SUR LA SALUBRITÉ DE LA GUYANE.

Deux questions dominent toutes les autres lorsqu'il s'agit de coloniser : 1° la question d'acclimatement, c'est-à-dire de savoir si le pays et le climat sont assez salubres pour que la population importée puisse y vivre en jouissant de toutes ses facultés physiques et morales ; 2° la question de reproduction, c'est-à-dire si les naissances peuvent réparer les pertes causées par la mortalité.

Nous avons interrogé les écrits des hommes compétents qui se sont occupés de la salubrité de la Guyanne ; nous avons étudié les rapports faits sur les différentes émigrations, et voici le résultat de notre enquête : L'Européen conduit sur les terres de la Guyanne, quels que soient du reste les soins dont on l'entoure, quelle que soit sa bonne volonté, s'il veut se livrer aux grands travaux de l'agriculture, perd bientôt ses forces physiques et morales par suite de la chaleur humide du climat et de son action sur le système nerveux ; son activité diminue, et bientôt il rentre dans la classe ordinaire des créoles. C'est ce qui peut lui arriver de plus heureux, car alors il est acclimaté ; mais il n'arrive pas facilement à ce but s'il se livre aux travaux de l'agriculture.

Les maladies locales auxquelles ont succombé la plupart des Européens que l'on a envoyés pour coloniser la Guyane, nous ne parlons que des essais partiels et sagement conduits, ont été les fièvres pernicieuses, la dysenterie et les affections des intestins. Ces maladies sont dues aux miasmes qui se forment après les pluies, lorsque le soleil dessèche les terres inondées. Les inflammations du cerveau ont enlevé une autre partie des colons qui travaillent au soleil ; ceux qui résistaient à ces diverses maladies finissaient par être atteints d'hépatites. Nous croyons donc pouvoir affirmer que si l'acclimatement est possible dans la Guyane, ce n'est qu'à la condition de ne pas se livrer aux grands travaux de l'agriculture, aux cultures dites coloniales, et surtout aux défrichements. Jusqu'aujourd'hui tous les Européens qui, sous ce climat chaud et humide, ont voulu enfreindre ces lois, sont morts ou ont été forcés d'abandonner leurs exploitations. Quant au jardinage et à la culture de quelques céréales, si ce travail en petit n'a pas nui à la santé des Européens qui s'y sont livrés le matin ou le soir, on ne doit pas conclure qu'il en serait de même s'ils l'exécutaient en grand et à toute heure du jour. Du reste, ces travaux seuls ne peuvent fonder la richesse d'une colonie. Sur la question d'acclimatement, nous sommes donc d'un avis con-

Digitized by Google

raire à M. J. Lechevalier, qui, du reste, n'est pas compétent, et a étudié tout ce qui a rapport à la santé et à l'hygiène avec un peu trop de légèreté. Pour en donner un exemple, nous citerons le passage suivant, page 10 de l'ouvrage sur son projet de colonisation : « Les seules maladies endémiques «à la Guyane sont les fièvres intermittentes que l'on rencontre sur toutes «les latitudes, partout où il y a des marais, des forêts vierges et autres «terres incultes. La fièvre jaune et les autres fièvres pernicieuses ne sont «pas connues à la Guyane. » Or, tout ceci est erroné. Si M. J. Lechevalier s'était donné la peine d'ouvrir les ouvrages des médecins qui ont écrit sur la Guyane et sur les pays chauds, il aurait vu que, quand il existe des marais et des forêts vierges sous les tropiques, ce ne sont pas des fièvres intermittentes simples qui se rencontrent, mais bien des fièvres pernicieuses et des dysenteries. Ce sont elles qui ont tué les Européens nouvellement débarqués à la Guyane. Dans ce pays si salubre, selon lui, il aurait vu que les hépatites les méningites y sont fréquentes et mortelles, que la fièvre jaune y a existé lors de l'expédition du Kourou; et s'il avait lu Bajon, il y aurait trouvé une description de cette maladie.

L'examen de la question de reproduction nous a donné la preuve de l'insalubrité des terres de la Guyane propres à la culture des produits coloniaux.

Sur les libres, c'est-à-dire sur les blancs, les mulâtres et les noirs libres,

la mortalité est de	1 sur 29
les naissances sont de	1 sur 32

Ainsi la mortalité l'emporte sur les naissances. Or, le contraire existe dans les autres colonies de la France, et même dans les colonies anglaises, comme on peut s'en assurer par les chiffres officiels insérés dans les recherches statistiques sur l'esclavage colonial par un de nos membres, M. Moreau de Jonnès. L'accroissement de la population semble donc impossible à la Guyane.

Mais si l'on examine avec attention les chiffres de mortalité et de naissance, si on les décompose, c'est-à-dire si on sépare les blancs d'avec les libres de couleur, on trouve des résultats bien autres, et nous sommes profondément étonnés que M. J. Lechevalier n'ait pas publié ces chiffres. Puisqu'il veut coloniser avec les blancs, il fallait donner séparément le mouvement de la population blanche. Le rapport qui précède vous a présenté les chiffres officiels que nous avons pu nous procurer, et avec beaucoup de difficulté.

Ces chiffres prouvent mieux que tous les raisonnements contre la colonisation de la Guyane par les Européens. L'insalubrité et la mortalité dans ce pays sont évidemment démontrées par les chiffres et les faits connus. En conséquence, la Société orientale doit refuser toute approbation au projet de M. J. Lechevalier.

L. Aubert-Roche.

Paris. — Renaudoux, Imprimeur de la Société orientale, rue Monsieur-le-Prince, 29 bis.

Digitized by Google

L'ABYSSINIE EN 1843.

EXTRAIT D'UN RAPPORT ADRESSÉ A M. LE MINISTRE DE LA MARINE.

Ancien empire abyssinien. — Le NÉGOUSSE. — Division politique de l'Abyssinie actuelle. — Oubié, chef du TIGRÉ. — Ras-Ali, chef de l'AMARAH. — Séhallé-Sallassé, chef du CHOA. — Limites de l'Abyssinie. — Description géologique. — Population. — Ses caractères distinctifs. — Richesses minérales : fer, or, soufre, sel, etc. — Productions végétales. — Agriculture. — Animaux domestiques et sauvages. — Routes commerciales. — Composition et marche d'une caravane. — Le NEGARRÉ-RAS.

Autrefois l'Abyssinie formait un vaste empire, dont la souveraineté s'étendait jusqu'en Arabie, et qui ne reconnaissait que l'autorité d'un seul roi, ou *négousse*, héritier d'une longue dynastie. Une lente désorganisation a morcelé son territoire en différentes parties qui obéissent à plusieurs chefs, et sont maintenant séparées d'intérêt comme de nationalité. Ces divisions sont au nombre de trois bien tranchées, le Tigré, l'Amarah et le Choa.

Quant aux causes propres de la décadence de l'antique empire abyssinien, il faut peut-être moins la chercher dans les invasions des mahométans au XVIe siècle, que dans le défaut d'homogénéité, qui a toujours caractérisé le peuple d'Abyssinie, dans cette large tolérance qui a fait que, dans un noyau d'habitants, chrétiens depuis des siècles, toutes les religions se sont développées et ont vécu à l'aise. On est aussi obligé de tenir compte de ce principe de dissolution que porte en lui-même tout gouvernement absolu qui ne parvient pas à mettre un frein aux agitations d'une noblesse féodale ambitieuse et entreprenante. C'est précisément dans le dernier terme de cette anarchie que se trouve maintenant l'Abyssinie.

Selon la chronique éthiopienne, Makéda, reine de Saba, dans la visite qu'elle fit à Salomon, lui porta des présents si magnifiques en pierres précieuses et en joyaux, qu'on n'en avait jamais vu de pareils jusqu'alors. S'il faut en croire la même chronique, cette princesse eut de Salomon un fils nommé Ménilek, qui fut élevé à Jérusalem, et ramena en Éthiopie une colonie de Phéniciens et de Juifs : le vocabulaire de la langue éthiopienne contient, en effet, beaucoup de mots phéniciens. Les présents de la reine Makéda, fruits de l'industrie du pays, la feraient supposer déjà bien avancée : les Phéniciens et les Juifs n'ont pu qu'y ajouter. Mais plus tard, sous les Ptolémées, des colonies grecques vinrent successivement s'établir sur la mer Rouge, et durent porter bien haut la prospérité de leur commerce, si l'on en juge par les ruines des établissements qu'ils ont formés à Adulis, à Amphila, à Bérénice : d'autres ruines grecques, dans l'intérieur des terres, à Axoum, à Atébi, à Achangué, à Couraguié, à Fine-Finie, se rattachent

Digitized by Google

à la splendeur de cette période. Enfin, à une époque plus proche de nos jours, avant l'invasion des musulmans, les Indes, et surtout Venise, entretenaient un grand commerce d'échanges avec l'Abyssinie; la république vénitienne avait des comptoirs à Alexandrie, au Caire, et à Suez; et elle envoyait, par l'entremise des Arabes, tous les produits de son industrie dans les ports de Messoah et de Soakim. C'est encore Venise aujourd'hui, qui, d'une manière indirecte, a les relations les plus importantes avec ces contrées, auxquelles elle fournit les verroteries et la monnaie d'or que les habitants emploient pour leur bijouterie.

En 1528, l'invasion du mahométan Gragne vient porter un coup mortel à ce commerce.

Les habitants soutinrent contre les Turcs une lutte désespérée, et ce ne fut qu'après avoir perdu leurs plus belles provinces, et vu dévaster par le fer et la flamme leurs monuments et leurs églises, qu'ils se réfugièrent sur les escarpements inaccessibles à la cavalerie. C'était alors l'époque de toute la gloire des Portugais; leur renommée parvint jusqu'aux oreilles des rois d'Abyssinie, qui sollicitèrent leur appui contre les mahométans. Alphonse, roi de Portugal, envoya Christophe de Gama et quelques troupes, avec l'aide desquelles les Abyssins livrèrent bataille à Gragne, le défirent, et le tuèrent. Cette victoire fit respirer l'État, mais ne le remit point des profondes atteintes qu'il avait reçues; d'ailleurs, les Gallas ne cessèrent pas, après sa mort, d'inquiéter les frontières.

Les Portugais amenèrent à leur suite les jésuites, qui enflammèrent le zèle religieux des populations, et prêchèrent l'intolérance; dès lors commencèrent les persécutions contre les juifs et d'interminables guerres civiles. Peu à peu l'autorité royale diminua de toute l'importance accordée aux *ras* ou chefs d'armée. Longtemps encore les rois ou *négousses* gardèrent l'ombre d'un pouvoir qu'entretenait le simulacre du respect; mais à chaque règne ce pouvoir déclina, jusqu'au jour où l'un des chefs, le ras Mikaël, usurpa de fait la couronne.

Ce fut à l'époque du voyage de l'Anglais Bruce dans l'Abyssinie; à partir de ce moment, le pays se trouva livré aux sanglantes disputes des chefs militaires, les rois qu'ils firent et défirent tour à tour, espèces de boucliers à leurs ambitions individuelles, assistèrent, sans pouvoir même protester, au démembrement du royaume. Naguère déconsidérés, ces rois achevèrent de s'avilir: ils cesseront bientôt d'exister.

De nos jours, trois chefs se partagent le commandement et le territoire, et si chacun d'eux reconnaît nominalement l'autorité du fantôme de roi issu de l'antique dynastie, ce n'est que pour l'opposer comme une borne aux empiétements de ses voisins, le faire servir, au besoin, ou de prétexte aux siens propres.

Le Tacazé, depuis sa source, du 12e jusqu'au 17e degré, forme la séparation des deux premières divisions de l'Abyssinie, l'*Amarah* et le *Tigré*; au sud est le *Choa*; la troisième, qui s'étend jusqu'au 8e degré.

Oubié, conquérant du *Tigré*, possède encore le *Semiéne*, le *Wollaïte*,

Digitized by Google

et le *Woggera*, dont la limite va jusqu'à 2 lieues de Gondar. Il tient en respect les tribus de pasteurs qui occupent l'espace compris entre la mer Rouge et les hautes terres, et qui, à sa frontière, prennent le nom de *Taltal*, *Choho*, *Habab* ; son voisinage des côtes met entre ses mains la plus grande partie du commerce extérieur de l'Abyssinie ; il est d'ailleurs le plus éclairé, le plus habile et le plus ambitieux de ses chefs ; il porte ses principales vues d'agrandissement sur l'*Amarah*.

L'*Amarah* est gouverné par Ras-Ali. Ce jeune chef, d'un caractère doux et facile, se laisse dominer par le caractère hautain de sa mère, Oisoro-Menen, et résiste faiblement aux exigences de ses courtisans : il commande cependant au peuple le plus nombreux et le plus brave ; il est le mieux pourvu en cavalerie, ce qui devrait lui donner un avantage sur Oubié, qui n'en peut entretenir aucune dans ses terrains montagneux. Les provinces de *Beguemedeur*, *Dembea*, *Godjam*, *Ouollo*, *Lasta*, *Agâomedeur*, reconnaissent l'autorité de Ras-Ali.

Sahélé-Sellassé, qui possède le *Choa* et l'*Ifate*, s'étend chaque jour vers le sud, chez les Gallas, qu'il convertit au fur et à mesure au christianisme. La politique de ce chef se sépare de celle de ses deux voisins, et vise à garder la neutralité : la conquête des Gallas suffit d'ailleurs à l'activité guerrière de son peuple. Sahallé-Sellassé est le chef dont le pouvoir est le mieux établi (1).

Aucun Européen n'est encore parvenu à la limite extrême méridionale de l'Abyssinie ; on peut cependant la fixer, suivant toute probabilité, au 2° latitude Nord, les peuplades Galla paraissant devoir s'étendre jusque-là. Au nord, l'Abyssinie atteint le 17° latitude Nord, et elle est comprise dans sa plus grande largeur entre le 31° et 38° longitude Est. Le Nil-Bleu et la mer Rouge forment ses frontières naturelles à l'ouest et à l'est ; les Gallas, ainsi qu'il a été dit, la terminent au sud ; et elle touche au nord à la Nubie, par l'interposition des Arabes de l'île de Méroé, et de diverses tribus distinctes de races et de langages, les Téhourires, les Berbères et les Chankallas. Cette contrée est presque tout entière formée par un immense plateau qui s'élève en gradins à quelque distance des bords sablonneux de la mer Rouge, et se déverse sensiblement dans la direction nord-ouest de la vallée du Nil-Bleu et de celle du Taccazé. Cette direction est généralement celle de nombreux ravins à bords abruptes qui sillonnent le plateau, et des rivières qui vont grossir le Nil. D'autres ravins conduisent vers la mer Rouge des cours d'eau sans importance, qui se perdent tous, avant d'y arriver, dans les sables du littoral, quelques-uns en formant des lacs.

Au sud de l'Abyssinie, le plateau prend une pente directement opposée, et va porter au sud-est sur la côte du Zanguebar les eaux du Juba et de ses affluents.

---

(1) C'est à ce chef du Choa qu'un membre de la Société orientale, M. Rochet d'Héricourt, a été chargé de porter des présents de la part du roi des Français. — Voir *Revue de l'Orient*, t. Ier, p. 97.

Digitized by Google

Cette disposition de vallées superposées, et taillées en bords à pic, est particulière à toute l'Abyssinie. Elle est tellement exagérée, dans le Choa surtout, qu'elle jette, pour ainsi dire, au milieu de larges ravins, des plateaux isolés qui ressemblent à des espèces d'îles inaccessibles. L'aspect général est celui d'un sol profondément tourmenté par l'action des soulèvements : on en a un magnifique spectacle quand, de la haute chaîne du Lamalmon, on aperçoit la province du Tagadé; si c'est l'heure surtout où la chute du jour répand une teinte douteuse sur l'horizon, on jurerait alors avoir devant soi une mer orageuse. Dans le Choa, les pays Gallas et le Sémiène, les terrains stratifiés ont été percés par des éruptions basaltiques qui en ont modifié les roches, et se sont souvent étendues en larges nappes sur la surface du sol. Les grandes vallées, à la bordure du plateau, contiennent d'anciens cratères remplis d'eau, et il en est d'autres qui fument encore : tous ont donné des coulées de lave. La base des ravins est la plupart du temps composée de grès bigarré; on y trouve des sources salées où l'on fait boire les bestiaux pour les engraisser. Le fond des vallées de l'Haouache et de ses affluents est formé par une roche trachytique, décomposée en tuf à sa partie supérieure : on y a taillé des églises. Enfin cette partie renferme, en outre, un grand nombre de sources minérales à température très-élevée. La plus importante est celle de Fine-Finie (probablement de sulfate de soude), à 63° centigrades.

Dans le Tigré, la base du sol est un terrain de formation schisteuse, dont la partie inférieure repose immédiatement sur du gneiss en stratifications transgressives. Ces schistes sont traversés par de puissants filons de quartz. La partie supérieure du plateau est composée de grauwacke.

Le bassin de l'Enderta est un terrain calcaire marneux, dans lequel on trouve de nombreux fossiles.

Dans le lit du Mareb, il y a des roches granitiques aurifères, et, dans les alluvions de cette rivière, des sables aurifères sont exploités. On trouve aussi l'or en grains dans les terrains trachytiques du Choa.

Sur toute la surface de l'Abyssinie, le fer lithoïde et les mines d'oxycarbure de fer sont très-abondants.

Ces courts aperçus donnés sur la nature des terrains de la contrée que je viens d'explorer suffisent pour s'en former une idée générale; d'ailleurs il ne me sera possible d'entrer dans les détails qu'après avoir mûrement examiné les échantillons que j'ai rapportés, et l'ensemble des coupes dessinées sur place. Un résultat intéressant de la disposition particulière du sol en Abyssinie est de donner lieu, suivant les hauteurs, à différentes températures et à divers climats : de là une grande variété dans les productions. Dans les basses terres qui bordent la côte, où règne la chaleur brûlante des contrées intertropicales, on retrouve toute la végétation du Sénégal et de l'Inde, les mimosa, les térébinthes, les cactus; les animaux y sont : l'éléphant, le lion, la panthère, l'antilope, l'autruche. Mais à mesure que l'on s'élève sur le plateau la température s'abaisse et la végétation herbacée devient très-active; on voit paraître l'olivier, le genévrier, qui crois-

Digitized by Google

sent ordinairement à des latitudes plus élevées, un grand nombre de graminées, les malvacées, les cucurbitacées. Dans les ravins profonds on trouve le boabab, l'indigotier sauvage et toutes les plantes équatoriales. Les vallées élevées voient croître le coton en abondance.

On peut ajouter, comme dernière circonstance caractéristique, que toute la population chrétienne habite le plateau ou pays des hautes terres. Cette population n'offre pas une race homogène; les Arabes l'ont de tous temps appelée *Hhabéche*, dont nous avons fait Abyssinie, ce qui signifie nations mêlées. On rencontre, en effet, chez ces peuples, des caractères physiques d'une grande diversité, depuis le plus beau type grec jusqu'aux points de conformations les plus rapprochés du nègre africain. Ce croisement de races, joint aux ténèbres qui environnent les premiers âges de l'histoire des Abyssins, ne permettent de leur assigner aucune origine fixe. Tout me porte à croire, cependant, qu'ils sont issus du mélange d'une race aborigène de nègres africains, d'abord avec les émigrations égyptiennes remontées le long du Nil, et ultérieurement avec des colonies grecques, phéniciennes et juives.

Le seul caractère d'uniformité qui en soit résulté existe dans la peau, dont la couleur est assez généralement la même, et offre une teinte métis, *sui generis*, qui ne doit pas être confondue avec celle des mulâtres de nos colonies, à quelque degré qu'ils soient. Quant aux parties de la physionomie, les nombreuses dissemblances rendent difficile d'établir des caractères généraux. Je vais cependant essayer de décrire à grands traits quelques types particuliers aux diverses parties de ce vaste pays.

Ces types sont au nombre de quatre, assez bien tranchés : chacun marque un degré dans l'échelle qui va en descendant jusqu'à la race nègre. Le plus élevé est le type tigréen; il porte la trace évidente du sang grec : il se rencontre communément dans tout le Tigré, surtout dans les provinces de l'Amascen, de l'Enderta et du Gueralta, où s'élevèrent en effet des églises grecques. Les gens qui appartiennent à ce type ont la tête longue et remarquablement étroite pour une race de couleur, le nez long et recourbé, les lèvres peu épaisses : leurs yeux, qu'ils ont vifs et taillés comme ceux des Arabes, sont souvent enfoncés dans l'orbite; leur front est proéminant et ne manque pas d'ampleur; les pommettes de la face sont saillantes, le cou étroit; enfin, toutes les parties du corps sont bien proportionnées.

Les habitants de Choa, de l'Amarah et du pays Galla peuvent être considérés comme occupant le second degré de cette échelle, quoiqu'il y ait entre eux de profondes distinctions de races : mais le sang noir semble avoir ici un élément de plus que dans le type tigréen. Le caractère physique le plus ordinaire est le suivant : crâne très-large, œil d'une beauté remarquable et parfaitement placé dans son orbite; la face peu développée par rapport au crâne; les pommettes saillantes, l'angle facial ouvert et le corps bien proportionné, si ce n'est une légère exagération des hanches.

Les habitants de l'Amarah marquent plus évidemment le mélange avec les Égyptiens, ceux du Choa avec les Juifs. Les Gallas, les plus divers d'ori-

Digitized by Google

gine comme de physionomie parmi ces populations, se croisent encore continuellement avec les nègres qui sont sur leurs frontières.

Les peuples du littoral de la mer Rouge, ou du Samhar, offrent un type à part, fortement accusé, et dont les caractères primitifs se sont bien conservés : ils présentent la plus grande analogie avec la race indienne; quoique divisés en plusieurs tribus indépendantes, ils parlent tous la même langue : ils ont pour traits distinctifs les cheveux lisses, avec un teint noir foncé, le nez aquilin, les lèvres peu épaisses. On est donc tout porté à croire, ce qui d'ailleurs est justifié par leur position géographique, qu'ils doivent leur origine au mélange de la race aborigène avec des colonies indiennes.

Nous arrivons au type le plus rapproché de la race nègre; il se rencontre dans les tribus de Chankallas, qui habitent la frontière d'Abyssinie: Chankalla, en éthiopien, signifie sauvage noir. Quelques-unes de ces tribus ont pénétré dans le pays chrétien, et se tiennent, pendant la saison sèche, aux environs des rivières, dont les bords ont été abandonnés des Abyssins, à cause des maladies qui y règnent. Ces hordes sont fort dangereuses pour les caravanes qu'elles attaquent et dévalisent. Les caractères les plus communs de cette race sont : une tête extrêmement petite, le front étroit, l'angle facial aigu, les oreilles rondes, les lèvres pendantes, les yeux saillants, les narines larges et la racine du nez plate. Mais si leur tête est disgracieuse, les autres parties du corps sont belles et bien proportionnées; ils n'ont pas, comme la race nègre proprement dite, les jambes grêles et cagneuses, dépourvues de la saillie des mollets, et terminées par une exagération de la longueur du calcanéum.

Il est difficile d'apprécier à la première vue les richesses minérales de l'Abyssinie. Hormis le fer et l'or, que le sol produit à l'état natif, aucun autre métal n'est l'objet d'une exploitation régulière.

Le fer se trouve, dans toutes les provinces, à l'état libre ou de fer oligiste, il est d'excellente qualité. Il existe, en outre, des mines exploitées d'oxy-carbure de fer dans le Tigré, près d'Entitchò, à Koyeta (district du Chiré), dans le district de Bora, dans le Ouadjerate, le Ouofela et le Lasta. Tout le Choa renferme également du fer oligiste; mais le pays qui produit les divers minerais de fer en plus grande abondance, est la province d'Agàomedeur, qui est la bordure du Nil-Bleu, derrière le Godjam.

On trouve l'or à l'état natif et en lingots dans les terrains trachytiques des plateaux Gallas; il est allié à une grande quantité d'argent et à quelque peu de cuivre. Nous n'avons pu nous procurer son analyse; mais il perd un quart sur l'or de Sennaar, au marché de Gondar; celui-ci vient, à l'état de poudre, des frontières du Nord, du Wolkaïte, de Tchelga, de Metemma, du Bas-Serae. Voici son analyse, telle qu'elle m'a été donnée par M. Dusgate, savant anglais, établi à Paris, et qui s'occupe beaucoup de ces questions.

Or fin,	0,776
Argent fin,	0,208
Cuivre,	0,016
TOTAL :	1,000

Digitized by Google

Le poids d'un thaler d'or (1), au titre de 0,900, vaut 80fr,56 ou 15th47; et au titre de 1000, il vaut 89fr,51 ou 17th,21.

On achète à Gondar l'or des pays d'alluvion, situés au nord de l'Abyssinie, à raison de 12 à 14 thalers le poids d'un thaler, ou 25gr, 986. On achète celui des pays du sud, dit or galla, 8 à 10 thalers le poids d'un thaler.

Plusieurs autres métaux, que nous avons rencontrés dans les terrains d'Abyssinie, ne sont même pas soupçonnés par les habitants.

Plusieurs gisements indiquent la houille, et des recherches à ce sujet ne manqueraient pas d'être fructueuses.

On trouve aussi diverses pierres précieuses : l'obsidienne, le jaspe, le corindon, l'olivine, l'agate, etc.

Le marbre nouvellement extrait de la terre est tendre; il acquiert une très-grande dureté à l'air.

On exploite le nitrate de potasse dans l'Amarah, le Ouodjérate, le Chiré; et le bas de la vallée du Nil.

Le soufre est aussi exploité en petite quantité auprès des volcans voisins du lac Alelbad, dans le pays Taltal, sur les bords d'une vaste plaine, d'où l'on extrait aussi le sel, qui est une des monnaies courantes d'Abyssinie.

Le lac Alebad a environ six lieues de long sur trois de large; souvent il déborde si inopinément qu'en un instant il inonde la plaine et enveloppe sans espoir les travailleurs du sel et les caravanes qui viennent les chercher.

On a attribué ces inondations aux eaux qui descendent des ravins de l'Agamé; mais, comme elles ont lieu à tous les moments de l'année, aussi bien dans la saison sèche qu'après les pluies, cette explication n'est pas admissible, et il est bien plus naturel de la chercher dans le travail intérieur des volcans qui avoisinent le lac. Les rapports des habitants corroborent cette hypothèse; ils disent que les volcans, au nombre de trois, font entendre quelquefois des roulements sourds, qu'ils appellent le *tambour du diable;* et que, bien souvent, il se forme, sous un sol auparavant ferme, des fondrières qui engloutissent bêtes et gens sous la simple pression de leur poids. Les habitants expriment cette particularité en disant que *le lac marche.*

Ce lac est salé, et ses inondations déposent le sel en strates réguliers horizontaux, de 2 pouces d'épaisseur. Voici quelques détails sur l'exploitation telle qu'elle en est faite par les Taltals, les seuls qui puissent résister à la chaleur torréfiante de la plaine. Ils commencent par séparer la couche horizontale avec des leviers en bois; puis, une fois détachée, ils la taillent

---

(1) La seule monnaie métallique en usage en Abyssinie est le thaler d'argent à effigie de Marie-Thérèse, valant 5 fr. 25 c. Les morceaux de sel de 6 pouces de longueur sur 2 d'épaisseur et de largeur servent de subdivisions au thaler, dont la valeur varie suivant les provinces. Ainsi le thaler vaut, à Alio-Amba, 20 *sels;* à Gondar, 30; à Socota, 55; à Atebi, 100 *sels.*

A Messoah seulement on se sert pour *monnaie* du thaler de grains de verroterie. Une chaîne de 120 grains se nomme *harfe.* Il faut de 30 à 36 *harfes* pour 1 thaler.

Digitized by Google

sur place, avec une hachette, en parallélipipèdes de 6 pouces de longueur sur 2 pouces de largeur. Ces morceaux sont transportés à dos d'âne, de mule ou de chameau : 120 sont la charge d'un âne, 210 celle d'une mule, 500 celle d'un chameau. Ficho, village voisin de la plaine, en est l'entrepôt général; c'est là que la majeure partie des caravanes viennent les prendre : aussi ce village, quoique situé dans un lieu aride, est-il abondamment pourvu de toutes choses. Cependant, quelques caravanes, pour avoir les sels à meilleur marché, vont le chercher dans la plaine elle-même; elles donnent en échange des comestibles, de la farine, du miel, etc.

A Ficho, 120 sels velent 1 thaler pendant les pluies, 110 seulement dans la sécheresse.

On retrouve, parmi les productions végétales du sol abyssinien, un grand nombre de celles qui sont cultivées en Europe et spécialement en France : telles sont, par exemple, plusieurs céréales, comme le froment, l'orge, le maïs; certaines plantes oléifères, comme le lin, le chou ; des graines nourrissantes, comme le pois, la vesce, la gesce; la lentille, le pois-chiche, etc.; mais, en outre, toutes les plantes utiles propres aux régions intertropicales croissent dans ce pays; d'autres, au contraire, lui appartiennent exclusivement. Dans les premières sont :

1° La *canne à sucre*, qui pousse avec vigueur et abondance dans les provinces Azebo-Galla, Yedjou et Choa; mais les habitants ne savent en tirer aucun parti.

2° Le *caféier*. Tout le monde sait que l'Abyssinie est la véritable patrie de cet arbrisseau, qui fut ensuite transplanté en Arabie, où il s'est en quelque sorte naturalisé. On le cultive dans plusieurs provinces de l'Abyssinie, notamment dans le royaume de Narea. Ce café ne le cède en rien à celui d'Arabie : toute la récolte en est accaparée par les négociants arabes, qui le transportent dans les ports de l'Yémen, d'où il est ensuite expédié, soit en Europe, soit dans les Indes, sous le nom de café Moka.

3° Le *cotonnier*. Les négociants s'accordent à regarder le coton de ce pays comme étant d'une qualité tout à fait supérieure; aussi, lorsqu'il en paraît sur nos marchés, est-il vendu à des prix très-élevés. On le cultive abondamment dans presque toutes les provinces de l'Abyssinie, et spécialement dans la vallée de Taccazé, le Chiré, le Wolkaïte, etc.; la majeure partie est employée à faire des étoffes pour vêtements et des pièces qui sont une des monnaies courantes.

4° Le *tabac*. Sa culture est généralement répandue; il est très-abondant dans le Tigré, où il se vend environ 20 centimes le kilogramme.

Parmi les productions végétales-propres à l'Abyssinie, nous citerons plusieurs médicaments dont les propriétés remarquables seraient une précieuse conquête pour la thérapeutique.

En première ligne sont les trois médicaments vermifuges connus sous le nom de *besanna* ou *moussena*, de *cosso* et d'*abatchogo* ou *metéhametcho*.

Le tœnia, ou ver solitaire, est très-commun en Abyssinie; mais, par suite d'un préjugé fort singulier, les habitants ne tiennent pas à se débarrasser

Digitized by Google

complétement de cet hôte importun. Lorsque sa présence détermine des accidents trop graves, ils font usage soit du *cosso*, soit de l'*abatchogo*, qui les soulage presque immédiatement, mais sans expulser le ver tout à fait; quand la gravité des cas les force à prendre ce dernier parti, ils ont alors recours à l'emploi de *besenna*. C'est un médicament énergique, qui ne manque jamais son effet; au bout d'un temps, qui excède rarement de cinq à sept heures, le ver est rendu en entier, et le malade radicalement guéri.

D'autres substances médicamenteuses se trouvent en Abyssinie; nous pouvons citer le tamarinier (*tamarandus indica*, L.), qui croît dans le Chiré, le Wolkaïte, le Taccazé. Les habitants n'en font aucun usage. Les différents arbres à gomme, particulièrement (le *mimosa nilotica*, L.), qui fournit la vaie gomme arabique; les diverses sortes de cardamones, le gingembre, etc.

Enfin l'Abyssinie fournit plusieurs matières tinctoriales dont l'importation en Europe serait certainement avantageuse pour le commerce et l'industrie. Telles sont l'*écorce du karate*, d'où l'on tire un principe colorant rouge, et qui est employé jusqu'en Égypte; l'*écorce de ouéba*, qui donne une couleur jaune très-belle et très-fine.

La racine de l'arbre désigné sous le nom de *medre ambaye* est employée avec grand avantage pour le tannage des cuirs.

Outre nos céréales qu'on cultive en Abyssinie, le froment, l'orge, le maïs, plusieurs espèces de graminées sont particulières à cette contrée, et mériteraient, par l'abondance et la qualité de leurs produits, qu'on essayât de les naturaliser sur quelques parties de notre sol. Dans ce nombre sont :

Le *taff* ou *teff*, déjà mentionné, décrit et figuré par Bruce, qui lui a donné le nom de *poa Abyssinica;* il appartient au genre *paturin*. Les Abyssins en comptent onze variétés, distinguées surtout par la coloration des fleurs; les feuilles en sont tantôt vertes ou jaunâtres, tantôt violacées ou d'un brun rougeâtre. On le sème en juillet, et il est parfaitement mûr en novembre, c'est-à-dire en moins de cinq mois : quoique très-petite, sa graine est d'un rapport avantageux à cause de son foisonnement. Dans le Tigré, ce rapport est communément de trente fois la semence, ou double de celui du blé et de l'orge cultivés dans le même pays. La paille du teff, fine et délicate, fournit aux chevaux une nourriture substantielle dont les bestiaux sont également friands.

Le *dagoussa*, nom commun que les Abyssins donnent à plusieurs variétés de l'espèce *eleusine indica*, si abondamment répandue dans toutes les contrées chaudes de l'ancien continent. Cette graminée pourrait être facilement cultivée dans les provinces méridionales de la France ou dans notre colonie d'Afrique, car elle parcourt toutes les phases de la végétation en cinq ou six mois au plus, de juin à novembre. Son produit est de 45 pour 1.

Le *michella*. C'est le *douro* des Égyptiens et des Nubiens, le *sorgho bicolor* des botanistes modernes. Cette céréale est cultivée dans preque toutes les contrées de l'Afrique; on la désigne encore sous les noms de *gros mil*, *millet*

Digitized by Google

d'Afrique, *grand millet*. Une grande partie des naturels en font leur nourriture. Les produits de sa culture sont énormes. En Abyssinie, année commune, on récolte 100 pour 1 de semence : il n'existe peut-être pas d'autre exemple d'une pareille fécondité.

Ce qu'il y a de plus remarquable en Abyssinie, c'est le parti avantageux que les gens de la classe indigente savent tirer d'un certain nombre de graminées sauvages, dont ils récoltent les graines pour en faire du pain. Nous citerons dans ce nombre une espèce de *poa*, appartenant à la tribu des *Eragrossis*; un *panicum*, un *agrostis*, un *bromus*, etc.

Nous devons également appeler l'attention sur le lin (*linum usitatissimum*, L.), qui est excessivement commun dans toute l'Abyssinie, et dont les habitants tirent cependant un très-faible parti. L'huile que l'on pourrait extraire de ses graines, et qu'on obtiendrait à vil prix, serait un excellent objet d'exportation.

Les pratiques agricoles des Abyssins sont des plus simples, nous pourrions dire primitives : ils n'ont aucun principe de science agronomique; leur culture est presque bornée aux céréales, les arbres ne sont cultivés que dans les couvents et les lieux d'asile, c'est-à-dire dans les endroits inviolables aux déprédations des soldats. On y trouve la vigne, le citronier, l'oranger, le cédrat, le bananier; le caféier est cependant une exception à la règle, ainsi que le cotonnier; mais ce dernier, étant une plante annuelle, rentre dans la classe agricole des céréales; d'ailleurs il n'atteint jamais, dans les diverses espèces cultivées en Abyssinie, une hauteur au delà de 3 pieds.

La charrue dont se servent les Abyssins n'est autre que celle de la haute Égypte, ou l'araire romaine. En général, ils n'entament que la croûte la plus superficielle de la terre, et il est rare que le soc s'enfonce de plus de 3 à 4 pouces.

Quoique l'art des engrais ne leur soit pas inconnu, ils en font peu d'usage; on y supplée en partie en brûlant, à la fin de la saison sèche, les mauvaises herbes et les broussailles qui ont poussé avec une extrême rapidité, et dont les cendres fournissent un engrais très efficace. Les fumiers sont uniquement réservés pour la culture des jardins.

En général, on ne désherbe pas les céréales, avec lesquelles poussent un grand nombre de mauvaises herbes. Cette pratique est uniquement employée pour la culture du teff, dont l'herbe fine pourrait être étouffée par la végétation plus vigoureuse des herbes sauvages.

C'est avant la saison des pluies qu'on prépare la terre par un et rarement par deux labours.

La saison des semences se nomme *azméra*, elle dure de la fin de mai à juillet. Il est rare qu'à cette époque les pluies viennent chaque jour, autrement que par une ondée qui ne dure que deux heures; quelquefois même plusieurs jours se passent de suite sans aucune pluie. Quand l'azméra a été satisfaisante, les agriculteurs comptent sur une bonne récolte.

En Abyssinie, ainsi que partout ailleurs, toutes les graines ne se sèment pas à la même époque; mais ce qui offre une particularité assez remar-

Digitized by Google

quable, c'est que la même graine se récolte dans presque tous les mois de l'année, suivant les différentes hauteurs des terrains.

Des Abyssins divisent, en effet, leurs pays en hautes terres appelées Dega; moyennes terres, Wayna Dega; et en basses terres, Kolla: les premières commencent à 8,000 pieds d'élévation absolue, et vont jusqu'à 14,000; les secondes, depuis 6,000 jusqu'à 8,000; les troisièmes, depuis 4,000 jusqu'à 6,000. Au-dessous de cette dernière limite de 4,000 pieds, les terrains sont peu habités par les Abyssins chrétiens; on y trouve, vers la mer, les peuples pasteurs des pays Adals; et dans l'intérieur, des Arabes et des nègres.

La fécondité des terres, dans la plupart des provinces, permet de faire plusieurs récoltes en une année sur le même champ: ainsi, en général, aux céréales; et particulièrement au teff, qui épuise moins, on fait succéder les grosses légumineuse, comme les pois, les vesces, les gesces, etc.

On procède de la même manière pendant plusieurs années de suite, puis on laisse reposer le champ pendant un temps qui varie suivant la fécondité.

Il n'y a guère que dans la province de Dembea où la terre soit sans cesse productive et ne se repose jamais. La cause évidente de cette fécondité inépuisable tient aux inondations régulières et périodiques du lac de Tsana, dont le limon, comme celui du Nil, fertilise toutes les terres qui avoisinent ses bords.

Les animaux domestiques de l'Abyssinie et les dépouilles des animaux sauvages fourniraient aussi à une exportation abondante.

Les meilleurs bœufs viennent de Gondar; l'espèce qui fournit les cornes monstrueuses avec lesquelles on fabrique des coupes et des espèces de bouteilles croît dans le pays Galla.

Les vaches à lait viennent d'Agamé et de Gondar.

Les meilleurs ânes sont tirés d'Antaló, sur les frontières du Tigré ou du Séraé, près de l'Amascène; ils sont petits, mais forts. Une race d'ânes plus grands vient de l'Amarah, mais ils sont faibles.

On trouve les meilleurs chevaux dans le Béguémedeur (Galla). Une grande partie des dépouilles de ces animaux n'est d'aucun usage dans le pays.

Les cornes de bœufs ou de vaches d'une taille ordinaire sont jetées comme inutile; on n'emploie pas non plus le suif ni la graisse de mouton; cependant le pays pourrait en fournir des quantités assez considérables.

Une peau de vache ou de bœuf non tannée vaut de $\frac{1}{8}$ à $\frac{1}{4}$ de thaler; tannée et teinte en rouge, de $\frac{1}{2}$ à 1 thaler; à Gondar, ce dernier prix n'est que de $\frac{1}{4}$ à $\frac{1}{2}$.

Les peaux de mouton à laine d'une grandeur moindre que 7 à 8 pouces ont peu de valeur; on ne les emploie que pour les pauvres et sans les doubler, comme on le fait de celles de prix: elles ne valent que de $\frac{1}{10}$ à $\frac{1}{8}$ de thaler.

Les autres, au contraire, doublées de soie ou de riches étoffes, avec un collet en cuir rouge, servent de parure aux grands; elles varient encore de

Digitized by Google

prix suivant leurs nuances : celles d'une seule couleur, noire ou blanche (de cette dernière surtout), sont les plus estimées ; elles viennent toutes de l'Amarah ; il n'y en a pas dans le Tigré.

Les peaux d'ânes, de chevaux, de mules, ne servent absolument à rien ; on pourrait les recueillir non préparées, à des prix très-modiques.

Avec les peaux de chèvres et de moutons, on fait des outres qui s'emploient au transport des grains et autres denrées : elles valent de 1/8 à 1/4 de thaler.

Les peaux de chèvres ont encore un autre usage, on les tend sur des chassis de bois, puis on les use avec une pierre, de l'eau et du sel pilé, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à la consistance d'une espèce de parchemin grossier, nommé *beranna*, et qui sert pour les livres ou manuscrits, les actes, les lettres, les amulettes, dont les grands sont toujours couverts.

Les animaux sauvages de l'Abyssinie sont : l'hippopotame, l'éléphant, la girafe, le rhinocéros, le buffle, le lion, le léopard (dont on compte trois espèces), le lynx (deux espèces), la civette, le renard (deux espèces), le chacal, l'autruche.

Parmi ceux dont les fourrures pourraient offrir une exploitation avantageuse, nous citerons le lion, les espèces de léopard et la girafe. Cette dernière est assez commune dans le pays et donnerait peut-être de beaux rapports, sans qu'on puisse toutefois rien préciser à cet égard. Les léopards sont en très-grande quantité ; leurs peaux sont belles et coûtent peu : on en a une, dans le Tigré, toute préparée pour 1/2 ou 1 thaler. On pourrait employer avantageusement la peau de buffle : celle du rhinocéros, à cause de sa consistance, fournirait chez nous à plusieurs usages ; elle sert dans le pays pour faire des cravaches.

Mais d'autres productions beaucoup plus importantes doivent fixer l'attention des commerçants : ce sont les dents d'éléphant, la corne du rhinocéros, le parfum de la civette et les plumes d'autruche.

L'ivoire d'Abyssinie est de qualité supérieure, et offre plus de dureté et de blancheur que celui du Sénégal.

Le rhinocéros est très-commun dans le voisinage des grands fleuves et des lacs de l'Abyssinie ; mais surtout aux environs du Taccazé ; ses cornes sont remarquables par leurs grandes dimensions et les veines dont elles sont nuancées ; elles n'ont servi jusqu'ici qu'à faire des poignées de sabres.

La civette fait déjà l'objet d'une exportation considérable, on assure qu'il en sort par an, du pays, pour une valeur de 6 à 800,000 francs ; la presque totalité va en Arabie et dans les États barbaresques, où ce produit est très-recherché ; c'est sans contredit un de ceux qui pourraient prendre tous les développements désirables : les civettes foisonnent dans les provinces Gallas, et les naturels excellent à les chasser.

Les plumes d'autruche sont d'une belle qualité et coûtent fort peu ; elles pourraient aussi former une branche de commerce assez importante.

Deux grandes voies s'ouvrent en Abyssinie aux caravanes chargées de faire les exportations et les importations ; elles rayonnent de Gondar, point

Digitized by Google

central de réunion, à Messoah, sur la mer Rouge, et au Caire par le Sennaar. Les caravanes font leur voyage plusieurs fois dans l'année, cependant elles sont plus nombreuses à deux époques, dans le mois de janvier, au départ qui suit la fin des pluies, et dans le mois de juin, au départ qui précède la crue des eaux. Avant de se mettre en marche la caravane élit un chef; c'est toujours le plus riche et le plus capable. Ce chef, nommé *Négaddé-Ras*, est seul chargé de payer les frais de douane, en répartissant la taxe, variable selon les lieux de passage, au prorata de la valeur des marchandises de chacun, valeur qu'il doit connaître. Il est à remarquer que la caravane n'est jamais visitée en aucun endroit; cette manière de procéder offre un avantage auquel semblent beaucoup tenir les marchands abyssins, qui est celui de ne jamais laisser voir ce qu'ils ont; mais elle produit de grands inconvénients par les retards qu'entraînent les débats sur le point de savoir ce que devra donner la caravane à chaque endroit. Il y a néanmoins des règles assez fixes pour toutes les marchandises, et les discussions portent généralement sur le musc et l'or que les marchands cachent, et qui par là ne peuvent être que l'objet d'une supputation. De part et d'autre la ténacité est des plus grandes, et la question peut rester en suspens pendant deux mois, si les douaniers ne sont pas trop pressés d'avoir leur argent, et si les marchands se trouvent dans un lieu où les dépenses ne sont pas trop considérables. Les grands marchands de la caravane de Messoah, dont le parcours est tout entier sur les terres d'Oubié, évitent cet inconvénient en faisant à ce chef deux ou trois cadeaux par an, qui les dispensent de tous frais de douane jusqu'à leur destination. Les Européens qui voudraient faire ce commerce devraient, sans aucune espèce d'hésitation, imiter leur exemple, et se mettre en bonne intelligence avec Oubié, afin de circuler librement et avec célérité sur son territoire. Ce serait d'autant plus facile, que jamais, jusqu'ici, les voyageurs n'ont été imposés pour le transport de leurs caisses.

Arrivés à Messoah, les Abyssins ont toujours à payer un impôt de 10 pour 100 sur leurs marchandises; les Européens auraient sur eux l'avantage de ne payer que 5 pour 100, en vertu du traité récemment conclu avec la Porte; mais il faudrait, pour prévenir toute vexation à cet égard, qu'il y eût une station de bâtiments de guerre.

A Messoah, la caravane se défait très-promptement de ses articles; il n'y a d'autres retards apportés à cet égard que ceux de la douane: les contestations recommencent ici de plus belle, les marchands ne se faisant pas défaut d'entrer avec autant de contrebande qu'ils peuvent, ce qui leur est très-facile, du reste, à cause du peu de surveillance exercée par une garnison qui n'est payée que tous les sept ans, la mort éteignant la dette de l'État : or, sept ans dépassent la durée probable de la vie des soldats de Messoah.

Avec leur charge de retour, les marchands se réunissent à Dixan, sur le plateau; la caravane rapporte tous les articles d'importation recherchés dans le pays. Elle ne rentre pas tout entière à Gondar; plusieurs marchands

Digitized by Google

se dirigent avec leurs marchandises vers la frontière orientale, qui comprend l'Agamé, l'Enderta, les districts de Lasta, d'Yedjou, le Teouladéré, Ouarekallo. Quoique cette dernière province soit à la limite du Choa, les marchands, au lieu de prendre la route de Tedjoura pour se rendre à la mer, ont coutume de traverser la vallée Azebo-Galla, et de suivre par le Wodgérat, l'Enderta et l'Agamé; cette route est plus sûre que celle des Adals, elle est même plus facile, car elle abonde en pâturages pour les bêtes de somme. Ceux qui sont revenus à Gondar expédient immédiatement une partie de leurs marchandises sur les marchés de Beguméderé et du Godjam, où se réunissent les caravanes qui doivent ensuite les porter dans les pays Gallas. Les négociants livrés à ce dernier trafic sont ceux de Derita, ville toute musulmane; ils achètent généralement les verroteries, qui sont d'un facile débit chez les Gallas, tandis qu'elles sont très-peu d'usage dans pays chrétiens.

Comme les marchands de Gondar, d'Adoua et d'Antalo sont à peu près les seuls qui descendent à Messoah, c'est de ces trois points que se font les expéditions à l'intérieur, et c'est vers les mêmes points que les petits marchands viennent apporter et se fournir.

La caravane dont nous venons de parler est celle qui porte les produits les plus considérables vers la mer; celle du Sennaar, partant aussi de Gondar, se recrute en chemin dans les pays de Metemma, Waenny, Ras-Elfil, Kordofan, Sennaar, et quelquefois se joint à Siout avec celle du Darfour: elle est alors très-considérable quand elle arrive au Caire.

Une troisième caravane, qui fait aussi une exportation de quelque importance vers la mer, est celle qui part d'Alio-Amba, dans la province d'Ifate. Elle se rend à Tedjoura en ligne directe, et quelquefois à Harar, d'où les marchandises sont alors portées à Berbera. Il se fait encore des petites exportations de l'Abyssinie par les voies d'Amphila, Eide, Ras-Beloul.

Aux deux principaux départs de la caravane qui va de Gondar à Messoah, son personnel ne s'élève pas à moins de 5,000 âmes; elle n'est toutefois complète qu'au passage du Taccazé, et compte alors environ 2,000 bêtes de somme, dont 600 mules chargées de dents d'éléphant; ces dents reposent sur deux sacs de café attachés à chaque mule en guise de bât; une seule dent fait quelquefois la charge d'une mule, rarement plus de deux; un millier d'ânes, tous chargés diversement, suivant les nouvelles que les marchands ont reçues des besoins de la place de Messoah; enfin il y a 3 ou 400 chevaux, dont un très-petit nombre sont de selle et vont à vide; les autres sont chargés de ballots de toile de coton pour vêtements, que la caravane vend dans sa route, 3,000 hommes du personnel font le service de bêtes de somme; les uns, c'est la minorité, sont des portefaix qui chargent sur leurs épaules une dent d'éléphant de 60 à 70 livres; ils reçoivent pour gages, jusqu'à Messoah, 5 thalers; à eux de se nourrir; les autres sont des esclaves qu'on ménage davantage, et auxquels on ne fait porter que des poids légers. Parmi ces derniers, ceux qui doivent rester dans la maison du marchand et ne pas être revendus sont chargés du musc et des marchandises pré-

Digitized by Google

cieuses, excepté l'or que tiennent, cousu dans leurs ceintures, le marchand seul et son serviteur de confiance.

Les caravanes se mettent en route à sept heures du matin et campent à une heure de l'après-midi, dans un lieu qu'on a soin de choisir boisé et abondant en pâturage. On commence par mettre tous les effets en un monceau, que l'on recouvre avec de longues branches de bois faisant saillie de part et d'autre; on met des feuilles d'arbres par-dessus, et encore par-dessus des cuirs: on a ainsi deux auvents, qui servent d'abri à la caravane; d'un côté, les marchands; de l'autre, les esclaves, gardés par les domestiques de confiance. Cette disposition a pour but également de surveiller les marchandises. Aussitôt arrêtés, les gens se divisent, une partie à ce travail, une autre à couper l'herbe pour les animaux (dans le jour ils paissent librement). Ce sont les femmes qui vont chercher l'eau, mondent le grain, font le pain et la cuisine, chacune dans son emploi.

Lorsque les premières dispositions du campement sont faites, les femmes de chambre des marchands viennent leur laver les pieds avec de l'eau chaude; les échansons apportent l'hydromel, de l'eau-de-vie ou du vin, et l'on boit jusqu'à l'heure du repos. Avant la nuit on plante des piquets vis-à-vis les bagages, et l'on y attache les animaux de charge par un pied; les chevaux et les mules de selle sont attachés par un licou: on jette devant chacun d'eux de l'herbe fraîche, que les gardiens renouvellent de temps en temps. A la nuit tombante, on tire des coups de fusil pour effrayer les bêtes fauves, et l'on allume de grands feux tout autour du camp, que gardent des sentinelles armées, se relevant tour à tour. Si un animal féroce se présente, on pousse de grands cris pour l'effrayer; et, quand il s'approche trop, des hommes armés se détachent à sa poursuite.

Ces campements sont ordinairement pleins de gaieté; malgré le travail de la journée et la fatigue des veilles pendant la nuit, on y danse fort avant dans la soirée au bruit des chansons et d'une espèce de tambourin. La classe des marchands est, en Abyssinie, la plus heureuse, celle qui est le moins sujette aux exactions des chefs qui la flattent, parce qu'ils ont toujours besoin d'elle: le soldat a bien aussi ses joies, mêlées de plus d'insouciance; mais, à moins qu'il ne soit gradé, il manque souvent à sa gaieté d'avoir le ventre garni.

C.-T. Lefebvre.

Digitized by Google

LES RAÏAS

EN TURQUIE ET EN PERSE.

La religion musulmane, contrefaçon grossière de la loi mosaïque avec le mélange de quelques principes chrétiens, a emprunté au judaïsme la foi profonde et inébranlable à l'unité divine, l'observation méthodique et scrupuleuse de ses règlements hygiéniques, mais sans se pénétrer de l'esprit de charité qui vivifie la loi nouvelle, complément et perfection de l'ancienne. Or, croire sans aimer, c'est ne remplir que la moitié de la vocation imposée à l'homme, et quiconque s'arrête ainsi à mi-chemin dans la voie de la vérité, demeurera nécessairement incomplet et défectueux. Telle est donc la nature du musulman ; vous admirez en lui sa disposition à adhérer aux dogmes constitutifs de toute religion ; vous n'êtes point effrayé de cette audace de la raison niant et raillant chez nous les croyances des autres ; au contraire, la parole ou l'acte qui honorent Dieu sont toujours respectés et approuvés de lui, quelles que soient la bouche ou la main qui les offrent, et la seule faute impardonnable et incompréhensible à son bon sens est le monstre de l'incrédulité philosophique. Inaccessible aux lâches suggestions du respect humain, plusieurs fois le jour il se met en prières sur la terrasse de sa maison, se prosterne dans la poussière des chemins et des places publiques; il récite par les rues sur son chapelet les mille et un attributs glorieux du Créateur, et pendant les trente jours de jeûne du ramazan, l'homme qui peine à la corvée, la femme délicate ou son enfant, ne porteront pas à leur bouche un morceau de pain ou un verre d'eau, tant que la lumière qui nous éclaire entre les deux crépuscules *permet de distinguer le fil blanc du fil noir*.

Le mal d'autrui doit toujours coûter à dire, et c'est pourquoi nous ne voulons point exposer les défauts du caractère turc en regard de ses bonnes qualités. Notre intention est seulement de révéler ici certains vices qui lui sont ajoutés par l'esprit et les principes de la religion musulmane, parce que ces mêmes vices forment le principal obstacle au triomphe de l'Évangile.

Et d'abord la postérité d'Ismaël étant proclamée par Mahomet le peuple élu à qui doit appartenir l'empire de la terre, toute autre race qui méconnaît ou n'adopte point son symbole doit être exterminée par le glaive, à moins qu'elle n'achète par un humiliant tribut le droit d'exister. Si les gouvernements des États musulmans vivent aujourd'hui en bonne harmonie avec la chrétienté, c'est la nécessité de leur faiblesse qui les y contraint ; car, selon le Coran, ils ne peuvent jamais déposer les armes, et la guerre sacrée, le *Djehad*, est non-seulement légitime, mais dé précepte obligatoire, tant qu'il existe des infidèles, terme qui dans leur bouche désigne toute société non

Digitized by Google

musulmane. Il ne faut donc point croire à une amélioration de leur part sous ce rapport; elle est incompatible avec l'islamisme. Pour le comprendre, il suffit de montrer dans quelle sujétion vivent les peuples d'une autre religion soumis à la race *croyante*.

Tous sont encore désignés aujourd'hui sous le nom humiliant de *raïas*, mot qui, sans avoir d'analogie philologique avec le mot *parias*, qu'il rappelle, exprime au fond la même idée. Son radical arabe signifie le *troupeau* de brebis que le pasteur fait paître, tond et trait à sa guise. Or, telle est véritablement la condition des chrétiens vivant sous le joug de la domination musulmane, sauf peut-être quelques exceptions dans la Perse, l'Égypte de Méhémet-Ali et le Liban, où leur unité compacte les préserve des vexations arbitraires des pachas.

Le *raïa* n'est pas une personne devant la loi mahométane, mais plutôt une chose utile dont elle use et abuse trop souvent. En Turquie, les fonctions civiles et le service militaire lui sont interdits. Il a pour compensation le service domestique, l'industrie des arts et des métiers; et le plus haut degré de l'échelle sociale auquel aspire son ambition est la profession lucrative de banquier. Toutefois, si les voies d'une fortune rapide lui sont ouvertes, et s'il peut à satiété se gorger des deniers publics, l'avidité jalouse de ses chefs trouve aisément aussi le prétexte de sa ruine, et il finit comme les victimes engraissées pour l'immolation prochaine du sacrifice. Hors des cités, il se livre à l'agriculture; mais la libre possession des terres ne lui est pas assurée, et il est plutôt serf que propriétaire. Ce n'est pas que l'impôt légal soit trop pesant, mais il est aggravé par les taxes arbitraires des gouverneurs et de leurs subalternes; en sorte que le paysan, privé par ces injustices des profits de la récolte la plus abondante, ne veut plus travailler inutilement pour les autres, et se borne à ensemencer le coin de terre suffisant aux besoins de sa maison. Telle est la cause de la diminution progressive de la culture; et le voyageur habitué à la fertilité des campagnes de l'Europe, croit, en mettant le pied sur le territoire ottoman, entrer dans un désert.

La Perse, malgré le caractère actif et industrieux de ses habitants, offre un spectacle plus attristant encore, à cause de l'usage d'affermer et de sous-affermer les villages, livrés de la sorte aux mains de spéculateurs avides et peu scrupuleux de s'enrichir en les appauvrissant. Le *raïa* persan a sur celui de la Turquie l'avantage de pouvoir légalement occuper les emplois publics; il peut être anobli, devenir chef et administrateur de son village; libre à lui encore d'entrer dans la carrière militaire, qui le conduit, avec la faveur du prince, jusqu'au rang de généralissime et de gouverneur de province, comme le prouvent de récents exemples. Cette tolérance des Persans, qui a l'inconvénient d'habituer trop aux mœurs musulmanes les chrétiens vivant parmi eux, tient moins à leur propre religion, plus superstitieuse encore que celle des Turcs, qu'à la position particulière des chrétiens, dont le petit nombre ne peut inspirer de crainte au gouvernement. Il en est autrement de la Turquie, où la moitié de la population est chrétienne. Tout droit po-

Digitized by Google

litique est refusé aux *raïas*, de peur qu'en s'unissant et venant à se compter, ils ne mettent un terme à la domination qui les opprime.

L'homme des États libres de l'Europe ne peut s'habituer au spectacle de populations douées des plus riches dons de la nature, ayant eu un passé glorieux, et maintenant tombées dans le mépris de l'avilissement. Voyez le *raïa* en présence du Turc : ses habits comme sa maison, lorsque la façade en est peinte, n'ont point les couleurs éclatantes que se réserve le musulman ; il est condamné à porter perpétuellement le deuil ; et à Constantinople, où la force irrésistible de la civilisation triomphe du fanatisme, lors même qu'il est vêtu comme son maître à la nouvelle mode adoptée par feu Mahmoud, il doit encore coudre à son bonnet une bande de taffetas noir indiquant à tous son état de servitude. Dans les provinces où l'oppression n'a encore ni frein ni contrôle, un pacha voyant des chrétiens se présenter à lui avec des vêtements un peu propres, osa le leur reprocher en disant : «Des misérables comme vous ne doivent se promener qu'en haillons.»

Le *raïa* entre-t-il dans une assemblée de musulmans accroupis sur leurs canapés, il se tiendra timidement debout jusqu'à ce qu'il reçoive la permission de s'asseoir, et encore se mettra-t-il au dernier rang prescrit par l'étiquette cérémoniale. Ses regards seront baissés et furtifs ; le ton de sa voix sera craintif et doucereux, et sa posture celle de l'accusé à la barre du juge. Le plus souvent il ne vient pas les mains vides, ou bien les bénéfices résultant de la négociation qui l'amène peuvent seulement lui concilier de la bienveillance. Il y a peu d'années encore qu'un Arménien fut renversé de cheval et tué parce qu'il eut le malheur de se trouver au détour d'une rue devant le cortége du sultan. Il sera très-difficile et quelquefois impossible au marchand de recouvrer ses créances, s'il a eu affaire à un acheteur de mauvaise foi. Ces cas, très-fréquents en Perse, sont rares en Turquie, où la loyauté est une qualité assez ordinaire du caractère national. Et encore oserions-nous émettre le doute que les consciences, si scrupuleuses touchant la restitution des petites sommes, se conservent aussi pures dans le maniement des grandes ; car le juge ne refuse jamais les cadeaux, et la tache de concussion souille la mémoire des plus nobles caractères publics.

Jamais le *raïa* n'oserait entreprendre avec le musulman une discussion ouverte sur la religion ; ce serait une témérité punie de mort immédiatement, surtout s'il mettait à nu les impostures du prophète. Beaucoup de fidèles interrogés sur ce point se retranchent dans un silence absolu, qui a la lâcheté apparente de l'apostasie. Un livre de controverse ne pourrait encore être imprimé publiquement à Constantinople sans mettre en péril les jours de l'auteur. Le Franc lui-même n'entrera point dans une mosquée sans la permission spéciale du gouvernement, et plusieurs hommes de police doivent l'accompagner pour sa sûreté personnelle.

L'esprit de prosélytisme est encore ardent parmi les sectateurs de Mahomet, et ils usent de toutes les séductions que la fortune et l'autorité mettent entre leurs mains pour gagner de nouveaux disciples. Si la foi des chrétiens orientaux était languissante et incertaine comme celle d'un grand nombre

Digitized by Google

des chrétiens de l'Occident, que de défections l'Église aurait à déplorer ! que de scandales mettraient à l'épreuve la persévérance des fidèles ! Ne faut-il pas avoir une conviction profonde et un attachement tenace à la croyance de ses pères pour la préférer, avec les humiliations et la pauvreté qui l'accompagnent, aux honneurs et à la richesse, récompense immédiate de tout renégat? Il suffit de prononcer cette courte formule : «Il n'y a pas d'autre «Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète,» ou même de dire plus laconiquement encore : «Je le suis (*oulouroum*) ; » dès que deux musulmans témoignent qu'ils ont entendu cette profession de foi, on est contraint d'opter entre l'islamisme et la mort; et souvent des piéges sont perfidement tendus à la simplicité des raïas. On en cite qui ont été déclarés musulmans pour avoir répété machinalement ces paroles avec le crieur qui les chante cinq fois le jour du haut des minarets. D'autres, excités à les balbutier dans un moment d'ivresse, étaient ainsi punis de leur intempérance. Quelqus-uns même, convaincus d'avoir proféré ces paroles au milieu des illusions d'un rêve, n'ont pu échapper à la persécution. Il n'est guère de Turc un peu fervent qui ne cherche à convertir ceux qui sont sous sa dépendance, et nous pourrions citer beaucoup de cas où les moyens employés étaient la menace et la violence. Nous avons rencontré de ces victimes dans l'intérieur de la Turquie et de la Perse, en un mot partout où la présence d'agents européens n'arrête pas l'audace des dominateurs. La plupart étaient des Grecs et des Arméniens enlevés à leur famille dans un âge encore tendre, et exportés au fond des provinces où ils remplissent les fonctions de secrétaires, d'inspecteurs et de trésoriers. La supériorité intellectuelle des races chrétiennes force les musulmans à y choisir ceux à qui ils confient les emplois de la comptabilité et de l'administration. A quels excès plus graves encore devait les porter le fanatisme dans des temps où il n'était pas contenu par l'influence de la politique occidentale! On pourrait presque en conclure que le musulmanisme aurait déjà péri d'épuisement en plusieurs localités, s'il n'avait sans cesse comblé par ces recrutements illégitimes les vides que faisaient à sa population la guerre, la peste, et la polygamie, plus destructrice encore que les deux autres fléaux.

La traite des esclaves, abolie présentement par l'humanité chrétienne des grandes puissances de l'Europe, est prospère et impunie dans les États mahométans. Les Circassiens, les Abazes et les marchands du Sennaar ont toujours la commission d'approvisionner les marchés de Smyrne, de Constantinople et du Caire. Combien de femmes chrétiennes sont arrachées à leur famille et à leurs maris pour contracter malgré elles un second mariage, dont le premier abus est de les priver, par le fait, de leur propre religion, et de les rendre musulmanes !

En Turquie, le chrétien peut offrir à Dieu les prières et les hommages consacrés par sa liturgie, sans craindre jamais que le gouverneur ou l'iman, intervenant dans l'intérieur du sanctuaire, en trouble les rits et les cérémonies. Mais, par une contrariété bizarre, cette église, où il est si libre, lui n'est pas libre de la bâtir. Il faut premièrement qu'il y ait un titre au-

Digitized by Google

térieur reconnu par l'autorité musulmane, et constatant que ce lieu, avant la conquête, était consacré au culte divin. Sans cela on ne permettrait pas l'érection d'un monument dont la destination est opposée à la foi du Coran. Il est vrai qu'on élude aisément cet interdit légal; et puis on a surtout recours à l'argument décisif du *rechoet*, mot spécial qui manque heureusement à nos langues et à nos usages, puisqu'il exprime le *présent* offert aux grands et aux juges pour acheter leur approbation. Ce défaut a envahi toutes les classes de la société, le palais, le ministère, le divan ou le tribunal de la justice, la mosquée, le marché et l'échoppe de l'artisan.

Une fonction n'est point conférée sans que le candidat engage ses émoluments, et quelquefois durant plusieurs années, pour payer et récompenser les personnes qui ont servi d'entremetteurs. La sentence juridique finit presque toujours par être favorable à la partie la plus riche. Il ne se passe guère de contrats et de marchés sans que l'acheteur ou le vendeur se réserve un bénéfice équivalent à notre mot trivial de *pot de vin*. Mais c'est en Perse surtout que ces habitudes de vénalité sont devenues politiques et sociales : personne n'osera vous demander un service sans promettre d'avance des dédommagements, et plusieurs fois nous avons vu de pauvres gens qui, jugeant de nos coutumes d'après les leurs, se croyaient obligés de payer en quelque sorte le droit de nous visiter, en se présentant avec un fruit ou une fleur à la main. Ils auraient craint d'être éconduits s'ils ne se fussent conciliés notre intérêt par l'appât d'un bénéfice quelconque. Comment ces pauvres gens peuvent-ils comprendre l'absolu dévouement de la charité chrétienne? Mais revenons au sujet,

L'église anciennement bâtie tombe-t-elle en ruine, ou un simple pan de mur miné par les eaux pluviales menace-t-il de crouler, la construction partielle de l'édifice devient aussi difficile à obtenir que la reconstruction totale. Il faut dans les deux cas dresser une requête qui doit passer par la filière de tous les bureaux du ministère, et chaque signature obligée qu'elle rencontre sur sa route se paye au poids de l'or. La faculté de bâtir coûte autant que la bâtisse, et nous connaissons beaucoup de villages catholiques qui dans quelques années resteront privés du culte, parce que la pauvreté croissante des populations chrétiennes de l'empire ne leur permet plus de faire la demande officielle de la réparation des églises. Et qu'on ne croie pas la justice exercée gratuitement par les musulmans, surtout à l'égard des chrétiens. Les avocats et les écrivains cherchent souvent à embrouiller les affaires, à traîner en longueur les procès, à doubler la somme des amendes, et les juges ne se font pas scrupule de vendre leur sentence aux deux parties à la fois, en donnant gain de cause à celle qui rétribue le plus largement. «Ton adversaire m'a mieux payé que toi,» disait en Perse un magistrat à un pauvre Chaldéen qui se plaignait d'avoir perdu son procès.

Outre ces rétributions, destinées à récompenser des services rendus, le clergé est obligé encore de verser d'énormes sommes dans les bureaux, et d'offrir des présents pour détourner de sa tête les avanies qui le menacent. Nous savons tel pauvre évêque faisant dans une ville de province une rente

Digitized by Google

mensuelle à un riche musulman son voisin, seulement pour conserver la jouissance de l'église qu'il a fait bâtir dernièrement. Quand le terme est passé de quelques jours, le Turc lui dit : « La clochette de ton église fait «beaucoup de bruit; ce matin, les chants de tes prêtres ont réveillé mes «femmes.» Et l'évêque, qui comprend l'allusion, s'empresse de lui jeter l'os à ronger, et s'obère de dettes pour qu'on le laisse, lui et son troupeau, vaquer au culte divin. Tel autre faisait poser quelques tuiles sur le toit de sa chapelle, lorsqu'un musulman l'aperçoit et accourt en lui disant : «Donne-«moi telle somme, ou je te dénonce.» Le prélat, qui craignait de payer une amende plus forte si le fait allait aux oreilles du gouverneur, dut accepter ces conditions.

Les habitants des villes, et principalement de la capitale, ont encore une existence tolérable comparativement à celle des habitants de la campagne, surtout lorsque les villages sont situés sur les grandes routes de l'empire. On sait que dans tous les États musulmans il n'y a pas d'hôtellerie; les voyageurs sont obligés de recourir à l'hospitalité publique. Mais ce devoir devient une corvée ruineuse pour les chrétiens, quand ils sont forcés de recevoir quiconque frappe à leur porte. Les musulmans les traitent en maîtres; on s'empare de leur maison ; les brebis, la volaille, la crème du lait, les jardins, quand il y en a, tout est mis à contribution pour le repas du soir ; et nous avons vu de misérables laboureurs apporter le dernier boisseau d'orge destiné à leur famille pour nourrir le cheval d'un soldat.

A ces plaintes, l'on peut répondre, à l'honneur du gouvernement actuel de la Turquie, que ces désordres sont autant de violations des dernières lois de *Gul-Hané*. Les hommes les plus capables sentent le besoin d'une réforme, ils la désirent, et si Dieu a des desseins de miséricorde sur l'empire, il leur fournira sans doute les moyens et le courage de l'exécuter.

E. Boré.

Digitized by Google

OCÉANIE ESPAGNOLE.

ARCHIPEL DES ILES PHILIPPINES.

MOEURS ET USAGES DES HABITANTS INDIGÈNES.

Population des Philippines. — Nègres ou Aétas. — Indiens idolatres : Tinguianes, Igorrôtes de l'archipel, Igorrotes de l'île de Luçon. — Indiens catholiques : Filipines.

L'archipel des îles Philippines, découvert en 1521 par Magelhan, et jusqu'à présent resté au pouvoir des Espagnols malgré les révolutions diverses qui auraient pu le soustraire à leur domination, est trop connu pour que nous croyions nécessaire d'en donner ici une description géographique. On sait que c'est le plus grand et le plus riche de tous les archipels de l'Océanie.

Un auteur espagnol, connu par d'utiles travaux, vient de publier à Madrid un ouvrage intitulé : *État des Philippines en* 1842, qui contient, outre des détails administratifs et commerciaux, des documents historiques et statistiques, de curieux renseignements sur les populations primitives et indigènes que les Espagnols ont trouvées dans ces îles.

D'après cet auteur, qui, malgré l'anonyme sous lequel il a cru devoir rester voilé, paraît mériter toute confiance, la population indigène des Philippines s'élèverait à 4,725,000 habitants, dont

1,025,000	ont conservé leur indépendance, et
3,700,000	sont soumis aux Espagnols.
	En y joignant
275,000	métis ou étrangers,
5,000,000	se trouve être le chiffre approximatif de la population totale des Philippines, qui se subdivise comme il suit :

Indigènes indépendants.	Nègres ou Aétas,	25,000
	Indiens idolâtres (Tinguianes, Igorrotes, etc.),	1,000,000
Indigènes soumis.	Indiens catholiques désignés sous le nom de *Filipinos*,	3,700,000
Étrangers et métis.	Chinois,	10,000
	Métis chinois,	240,000
	Espagnols européens,	1,500
	Espagnols nés aux Philippines,	3,500
	Métis espagnols,	20,000
	Total :	5,000,000

M. Louis Dubeux, que ses excellents travaux sur l'Orient recommandent

Digitized by Google

à l'attention publique, s'étonne avec raison de ne pas voir figurer dans ce tableau les musulmans assez nombreux qui habitent les Philippines, où ils sont connus sous le nom de *Moros* (Maures). M. Dubeux a fait une analyse fort remarquable de l'*État des Philippines*, et c'est à lui que sont dus les détails intéressants présentés dans les pages suivantes à nos lecteurs.

Nègres ou Aétas.

Les nègres portent dans le pays les noms de *Négritos*, *Aétas* et *Balugas*. Ils vivent dans les montagnes de l'île de Luçon et des autres Philippines. On observe quelques différences entre eux, tant pour les cheveux que pour la couleur, qui est toujours moins foncée que celle des nègres du Soudan. Quelques-uns ont le nez large et aplati; d'autres, au contraire, l'ont assez régulier. L'angle facial est, à peu de chose près, comme celui des autres nègres. Ils ont tous de grosses lèvres et en général peu de barbe. Leur extérieur annonce des hommes paisibles, et il est à croire que, malgré les exceptions que l'on pourrait signaler, ils sont d'un caractère timide. Plusieurs d'entre eux se liment les dents de manière à les terminer en pointe. Ils dévorent leurs prisonniers, prétendant que la chair humaine leur donne du courage. Les hommes portent sur les reins un pagne fait de l'écorce intérieure d'un arbre qui croît dans le pays; les femmes sont vêtues d'une espèce de jupon du même tissu et qui les couvre entièrement à partir de la ceinture. Elles suspendent souvent à leur cou des guitares qui ont pour cordes des filaments d'un certain arbre. Ces cordes, au nombre de trois, donnent les sons d'*ut, mi, sol*. Les airs que chantent ces nègres se rapprochent beaucoup de ceux qui sont en usage parmi les Indiens indigènes civilisés et soumis à l'Espagne.

Notre auteur fit une excursion chez les nègres, et n'eut aucun sujet de se plaindre d'eux; ils l'avertirent même de ne pas toucher à leurs flèches, qui toutes étaient empoisonnées. On prétend qu'ils les empoisonnent ainsi avec une composition tirée du miel et du tabac. Les plus grands signes de respect que ces sauvages puissent donner aux personnes qu'ils veulent honorer, c'est de leur présenter de l'eau à boire. A cet égard, les choses vont si loin, que le fils ne peut, dans aucun cas, recevoir de l'eau de la main de son père; mais le père en reçoit de son fils. Les jeunes gens témoignent en toute circonstance la plus grande vénération pour les vieillards. Les mariages n'entraînent pas d'autre formalité que le consentement des parents de la jeune fille et la possession de quelques pièces de gibier, d'une suffisante quantité de miel et d'autres objets nécessaires pour un festin.

Les nègres des Philippines enterrent leurs morts et environnent d'une palissade de roseaux le lieu où ils ont déposé le corps, dont ils gardent la sépulture pendant un an. Tous ignorent leur âge. Ils parlent un dialecte de la langue tagale. Rien ne saurait donner une idée de leur adresse à tirer de l'arc; leurs flèches atteignent au vol toute espèce d'oiseaux. Ces sauvages paraissent fort contents de leur sort, les femmes surtout.

Digitized by Google

INDIENS IDOLATRES.

Tinguianes.

Les idolâtres des Philippines se subdivisent en deux classes : les Tinguianes et les Igorrotes. Les premiers possèdent de vastes rizières et de grands troupeaux de bœufs, de vaches, de chevaux et de juments. Ces sauvages sont d'un caractère pacifique; ils font volontiers des échanges avec les Indiens et les Espagnols, et payent une espèce de tribut au gouvernement des Philippines. Ils ne boivent pas de sang humain, comme les autres idolâtres. Quelques-uns d'entre eux se rapprochent du type chinois par les traits du visage et la conformation du reste du corps. D'autres, au contraire, avec leur nez aquilin et leurs yeux pleins d'intelligence, rappellent l'Arabe et le musulman de l'Inde.

La plus grande imprécation que les Tinguianes puissent lancer contre quelqu'un est celle-ci : «Puisses-tu mourir pendant ton sommeil !» Et ils respectent toute personne endormie au point de n'oser la réveiller qu'avec les plus minutieuses précautions. Cette coutume, qui tient sans doute à quelque superstition dont l'origine nous est inconnue, existe chez tous les indigènes des Philippines, y compris les Indiens. Quant à leurs autres usages, à leur religion et à leur gouvernement, les Tinguianes ne diffèrent que peu des Igorrotes.

Igorrotes de l'Archipel.

Les Igorrotes appartiennent évidemment à la même race que les Indiens civilisés. Ils croient à un Dieu créateur du monde; mais leurs idées sur ce point s'arrêtent là, et, soit que leur intelligence s'y refuse ou qu'ils craignent qu'on ne veuille les convertir, il est extrêmement difficile de les amener à dire ce qu'ils croient touchant ce Dieu, dont ils reconnaissent pourtant l'existence.

Quelques tribus igorrotes adorent une idole qu'ils supposent du sexe masculin et à laquelle ils donnent une femme. Plusieurs auteurs soutiennent que les Igorrotes croient à la vie future, d'autres prétendent le contraire. La seule chose certaine est que ces idolâtres croient que l'âme, une fois séparée du corps, erre pendant la nuit et possède la faculté de se montrer aux vivants. Les Igorrotes n'ont ni temple ni rien qui ressemble à un culte public. Ils célèbrent leurs fêtes en particulier, chaque chef de famille avec ses parents et ses amis.

Dans les cas de maladies, de blessures ou d'accidents, ils appellent des devineresses qu'ils consultent pour savoir le traitement qu'il convient de faire suivre au malade. La sorcière arrivée, on commence par sacrifier une victime, un buffle ou un porc par exemple. On répand sur l'idole une partie du sang de ces animaux; ensuite la sorcière prononce à haute voix quelques invocations; puis elle trempe une brosse dans un vase plein de vin, et

Digitized by Google

asperge les assistants. Après toutes ces cérémonies, elle donne les réponses pour lesquelles on l'a appelée, s'étant préalablement couvert le visage d'un crâne de porc, au travers duquel elle parle. La consultation achevée, une fête commence. Les assistants boivent et mangent avec profusion, et dansent ensuite entre eux. Les victimes et tous les objets employés au sacrifice appartiennent de droit à la sorcière.

Quelques Igorrotes adorent le soleil et les astres, mais ils témoignent surtout une profonde vénération pour les âmes de leurs ancêtres. Ils font des libations de vin à leurs parents décédés, dont ils conservent soigneusement les lances, qu'ils ne consentent à vendre à aucun prix, dans la conviction que, s'ils le faisaient, les âmes s'en vengeraient en les faisant tomber malades, ou même en les frappant de mort. Cette croyance est une preuve que, si les Igorrotes n'admettent pas les peines et les récompenses de la vie future, ils comprennent du moins que tout ne s'éteint pas avec le corps.

On peut dire en général que dans toutes leurs actions importantes, les Igorrotes se laissent conduire plutôt par leurs idées superstitieuses que par des motifs raisonnables. Quand ils entendent tonner, ils célèbrent des fêtes, et disent que leur dieu demande qu'on lui immole des porcs. L'apparition de l'arc-en-ciel est considérée par eux comme de bon augure. Quand ils se trouvent sur le point d'entreprendre un voyage, ils allument un grand feu, et si la fumée prend une direction différente de celle qu'ils se proposaient de suivre, ils renoncent à leur projet. Si certains oiseaux traversent la route pendant qu'ils sont en marche, ils considèrent cet événement comme d'un mauvais augure; mais si par hasard une couleuvre vient à passer devant eux, aussitôt ils retournent sur leurs pas en toute hâte, et courent s'enfermer dans leurs cabanes.

Les Igorrotes ne reconnaissent aucun chef proprement dit, et n'ont aucune loi, mais seulement quelques usages auxquels ils se soumettent lorsqu'ils ne sont pas assez puissants pour les violer. Chaque peuplade se gouverne par elle-même et vit dans une indépendance complète des autres peuplades. L'homme le plus brave et le plus riche exerce l'autorité sur ses voisins. Malgré cette anarchie apparente, les riches ont une grande influence sur les pauvres; ceux-ci sont, pour ainsi dire, les esclaves des premiers.

En réalité, les hommes puissants et les vieillards sont les seules personnes qui aient quelque influence dans la peuplade, en y faisant observer jusqu'à un certain point les usages reçus. Le père exerce un pouvoir illimité dans l'intérieur de sa famille.

Quand un jeune homme veut se marier, il fait demander sa prétendue par un vieillard. Si on la lui accorde, les nouveaux époux sont enfermés pendant huit ou dix jours dans une cabane, où les parents leur portent à manger, et dont ils ne peuvent pas sortir tant que les deux familles et les amis invités à la fête se tiennent au dehors, mangeant, dansant et s'enivrant. Quand ceux-ci se sont retirés par lassitude, mais plus souvent encore par le manque de provisions, les époux sont libres. Ce sont là toutes les cérémonies du mariage.

Digitized by Google

Les Igorrotes ne peuvent épouser qu'une seule femme à la fois, mais ils sont libres de la répudier quand bon leur semble et d'en prendre une autre. Les femmes, de leur côté, peuvent choisir un autre époux. La polygamie existe cependant chez quelques tribus de l'île de Luçon.

Les crimes qu'on punit avec le plus de rigueur sont l'adultère, l'assassinat et le vol. Celui qui a volé trois fois est puni de mort; l'adultère et l'assassin subissent cette peine dès la première fois. Cependant, pour l'ordinaire on n'en vient pas à ces extrémités, et les peines se rachètent à prix d'argent. En présence des anciens et des notables de la peuplade, les parties traitent de l'indemnité qui doit être payée au plaignant ou à sa famille. Si dans leurs querelles ou par trahison, une personne appartenant à une autre peuplade a été tuée, il faut que le sang soit vengé par la mort d'un membre de la peuplade du meurtrier, ou bien que l'on s'arrange à prix d'argent. Lorsque les choses ne peuvent se terminer à l'amiable, la force en décide : de là les guerres sans fin qui existent entre ces sauvages.

A la mort d'un notable, on enlève tous ses intestins et on les consume dans un feu ardent. Cette opération terminée, on place le corps sur un siége, et tous les parents et amis du défunt sont engagés à venir le voir. On n'enterre pas le corps tant qu'il reste une seule bête des troupeaux du défunt. Il faut que tout ce qui lui a appartenu soit mangé par ses parents. Les convives passent les jours et les nuits autour du corps, mangeant, buvant, pleurant et célébrant les louanges de celui qui n'est plus. Ils ont des cimetières pour leurs notables, et chaque famille a un lieu particulier où elle dépose ses morts. Ils placent les cadavres dans une caisse de bois grossièrement travaillée, et représentant un buffle ou un porc. Les pauvres sont enterrés sous leur cabane. Malgré ce que nous disons ici, il est avéré que plusieurs tribus igorrotes, plus barbares et plus sauvages que les autres, ont pour habitude de dévorer les corps morts, qui sont partagés entre les parents et les amis du défunt.

La danse de ces sauvages est assez originale : ils se placent en cercle, les bras étendus, et sautent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre; ils tiennent le pied qui est en l'air relevé en arrière, et tournent en rond avec des cris effroyables au son d'un énorme tambour. Les fêtes des Igorrotes se prolongent pendant plusieurs jours; ils font alors des dépenses qui ne sont nullement en rapport avec leurs richesses. Il y a tel sauvage qui tue trente ou quarantes buffles et quelquefois cent porcs pour un seul festin. Tant que dure la fête, hommes et femmes sont constamment ivres. Ils se mettent dans cet état avec une boisson extraite du riz fermenté dans l'eau, ou avec une liqueur tirée de la canne à sucre.

Les têtes des animaux que les sauvages tuent dans ces grandes occasions sont réservées pour la décoration extérieure des cabanes. On les attache sur les murs. Notre auteur a compté sur une seule habitation quatre cents sept têtes de buffle et plus de mille têtes de porc. Ces matières animales répandent au loin dans l'air une odeur aussi insupportable que malsaine. L'usage d'abattre ainsi un grand nombre d'animaux pour leurs festins est en grande

Digitized by Google

partie cause des vols nombreux qu'ont à souffrir les chrétiens propriétaires de troupeaux. Depuis quelque temps les autorités espagnoles se sont émues de ces graves atteintes au droit de propriété, et les déprédations sont devenues moins fréquentes.

La petite vérole exerce de grands ravages parmi les Igorrotes, qui redoutent tellement cette maladie que les personnes qui en sont atteintes meurent abandonnées. Les pères fuient leurs enfants, les femmes leurs époux. Ce fléau est, sans aucun doute, la cause principale qui jusqu'à présent a arrêté l'élan de la population igorrotienne. Ces sauvages emploient comme spécifique contre les fièvres l'écorce d'un certain arbre, et font usage de plusieurs plantes médicinales, surtout pour les blessures; mais, en général, leur grand remède contre les maladies, c'est l'emploi des amulettes et la consultation des sorcières. Dans les violentes douleurs du ventre, de l'estomac ou de la tête, ils appliquent sur la partie malade un fer rougi à blanc.

Toutes les richesses et l'industrie de ces idolâtres se réduisent à leurs plantations de tabac, à leurs troupeaux, à l'or, au cuivre et au fer que produisent les mines du pays. Avec le cuivre, ils fabriquent des chaudières de toute dimension et fort bien travaillées. Ils font aussi des lances et des couteaux d'une trempe excellente. Ils exploitent les mines avec plus d'intelligence qu'on ne pourrait le supposer; leur manière d'extraire l'or est très-simple : après avoir enlevé les pierres qui en contiennent, ils les réduisent en poussière au moyen de deux meules, ils jettent cette poussière dans un vase plein d'eau; de cette manière l'or se précipite et reste séparé de la terre; ils le fondent ensuite et le mettent dans des petits coquillages; cet or ne dépasse guère seize carats, et va rarement jusqu'à dix-huit. Les Igorrotes ont aussi quelques mines de soufre, de couperose et de zinc. Les grands travaux qui ont été faits dans ces mines prouvent qu'elles sont depuis fort longtemps en exploitation.

Les Igorrotes commettent d'horribles assassinats, quelquefois par superstition et d'autres fois aussi sans aucun motif, et rien que pour satisfaire leur froide cruauté. Quand ils ont tué un homme, ils cherchent à boire son sang avant qu'il soit glacé dans les veines; coupant ensuite différentes parties du corps, ils les dévorent toutes crues, croyant se rendre ainsi redoutables à leurs ennemis, et devenir eux-mêmes plus intrépides à affronter la mort. Ils conservent la tête, qui figure ensuite dans un grand festin. Les dents sont arrachées et enchâssées dans la poignée du sabre du meurtrier. Le crâne est tenu en réserve dans la cabane; plusieurs de ces habitations offrent de véritables ossuaires.

Il y a peu d'années, un missionnaire se trouvant au milieu des Igorrotes avec un officier espagnol, ces sauvages coupèrent la tête à un prisonnier, et la tenant élevée en l'air par les cheveux, quelques-uns d'entre eux se mirent à boire le sang qui en découlait, tandis que les autres dansaient au son des instruments. L'officier espagnol voulut leur arracher cet abominable trophée et mettre fin aux réjouissances, mais peu s'en fallut qu'il ne

Digitized by Google

devint lui-même victime de son zèle, et le missionnaire eut infiniment de peine à l'arracher des mains de ces furieux. Les deux Espagnols sortirent de cet horrible festin tout couverts de sang.

Quand un homme vient à mourir parmi eux, s'il a trois doigts de la main ouverts, on lui sacrifie trois victimes humaines; s'il en a quatre, on lui en sacrifie quatre, et ainsi de suite. C'est quelquefois pour apaiser les ombres de leurs morts qu'ils commettent des assassinats sur les premières personnes qu'ils rencontrent. Après la chair humaine, un de leurs mets les plus recherchés sont les excréments que contiennent les intestins d'un buffle récemment abattu.

Igorrotes de l'île de Luçon.

Les Igorrotes portent un pagne de toile ou d'écorce d'arbre, et ils ont les épaules couvertes d'une sorte de manteau; les femmes sont vêtues d'une espèce de chemise ouverte par-devant et attachée avec des cordons; elles ont de plus un manteau attaché à la ceinture, et qui descend jusqu'au-dessus du genou. Les gens riches sont vêtus de noir; ils ne portent du blanc que lorsqu'ils sont en deuil. Leurs cabanes sont pour l'ordinaire construites de roseaux et ne reçoivent de lumière que par la porte, qui est extrêmement petite. Dans quelques localités, les habitations sont faites de planches de sapin grossièrement travaillées. Leurs armes offensives sont le couteau de chasse, le javelot qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, l'arc et les flèches.

Ils se nourrissent de végétaux et aussi de chair de buffle et de porc, pour laquelle ils ont un goût très-prononcé. Plusieurs mangent aussi les corps de ceux d'entre eux qui viennent à mourir. Est-ce à cette alimentation qu'il faut attribuer les horribles maladies de peau dont sont affligés les Igorrotes? C'est là un fait que les médecins n'ont pas encore eu la possibilité d'éclaircir. Il est certain seulement qu'on voit bien peu de ces sauvages qui ne soient couverts des ulcères les plus dégoûtants et les plus malins.

Plusieurs tribus igorrotes ont pour habitude de se tatouer le corps, et principalement les bras et les jambes. Dans d'autres tribus, on voit les sauvages avec des chevilles de bois passées dans le lobe de l'oreille, qui s'allonge au point de tomber presque sur l'épaule.

Les Igorrotes sont continuellement en guerre entre eux. Dans leurs expéditions, ils s'attachent principalement à voler des enfants qu'ils vendent ensuite. C'est en vain que le gouvernement espagnol a fait tous ses efforts pour arrêter ce cruel trafic. Des enfants de dix à douze ans coûtent de 10 à 12 piastes fortes, et ceux qui sont plus âgés, de 20 à 25. Les idolâtres et les musulmans achètent quelquefois à très-vil prix des vieillards et des femmes âgées, sur lesquels ils font l'épreuve de leurs sabres et de leurs flèches. Lorsqu'ils préparent une chaudière de poison, ils y trempent ces armes, et en égratignent les malheureuses victimes de manière à faire couler quelques gouttes de sang. Si la mort s'ensuit bientôt, ils reconnais-

Digitized by Google

sent que le poison est suffisamment-actif, et alors ils trempent dans la chaudière toutes les flèches et les sabres qu'il veulent empoisonner.

L'auteur voudrait qu'au lieu de s'opposer au trafic des captifs, ce qui est impossible, le gouvernement espagnol achetât ceux qu'on lui offrirait, et qu'après les avoir instruits dans la religion catholique, on les envoyât peupler différents endroits où il serait aisé de les employer utilement à cultiver la terre. Le gouvernement retirerait ainsi le prix des avances qu'il aurait faites.

INDIENS CATHOLIQUES.

Filipinos.

Les Espagnols, comme nous l'avons remarqué plus haut, donnent le nom d'Indiens ou Filipinos aux indigènes soumis au gouvernement de Madrid, et pratiquant, du moins quant à l'extérieur, la religion catholique.

Ces Indiens se nourrissent principalement de poisson, extrêmement abondant dans l'île de Luçon, surtout à l'époque des pluies. Alors toutes les mares et flaques d'eau à peine formées se remplissent d'une énorme quantité de poissons. Les rizières sont pleines d'anguilles, d'écrevisses et d'une espèce de poisson fort savoureux qui atteint la longueur de deux palmes et d'une épaisseur de plus de deux pouces. C'est un spectacle excessivement curieux pour des Européens de voir, vers le mois d'octobre, une quantité de gens qui, placés sur une chaussée, jettent leurs lignes dans les rizières. Comme à cette époque de l'année le riz est déjà fort et couvre tout à fait l'eau, on est surpris de voir sortir du milieu d'un champ de gros poissons pleins de vie. Quand l'eau des rizières se dessèche complétement, les poissons se retirent dans les bas-fonds, où il en reste toujours un peu. Là on les prend avec la main ou on les tue à coups de bâton.

Les Indiens font trois repas par jour : le déjeuner, le dîner et le souper. Ces repas se composent, pour l'ordinaire, de riz cuit à l'eau, extrêmement sec, avec du poisson frais ou salé; quelquefois aussi ils font un ragoût de viande. Ils se contentent pour l'ordinaire de deux mets, à moins qu'ils n'aient engagé quelques personnes à partager leur repas.

Ces Indiens sont d'une insigne mauvaise foi, et jamais on ne peut recouvrer ce qu'on leur a prêté. Leur nonchalence est telle que, s'ils ouvrent une porte, jamais ils ne la referment; s'ils prennent un couteau, une tasse ou tout autre objet semblable pour s'en servir, ils ne le replacent jamais à l'endroit où ils l'ont pris. Si l'on fait quelque commande à un tailleur, cordonnier ou tout autre ouvrier quelconque, il faut d'abord payer d'avance le prix convenu, sauf à se contenter d'un travail imparfait, quand on ne perd pas son argent sans pouvoir rien obtenir.

Quoique habitués à se lever de bonne heure, s'ils sont au service de quelque Espagnol et que celui-ci ne se lève qu'à dix heures, les domestiques indiens en feront autant, malgré tout ce qu'on pourra leur dire à ce sujet. Leur paresse est telle que, s'ils se trouvent possesseurs d'une seule piastre

Digitized by Google

forte, aucune considération ne peut les décider à travailler, et ils passent la journée étendus par terre. C'est là une des causes de la misère extrême de ces Indiens. Notre auteur rapporte que, se trouvant en voyage et voulant donner de l'herbe à son cheval, il ne put trouver personne qui voulût lui en couper, quoique l'herbe fût seulement à quelques pas de là, et qu'il promît une bonne récompense à quiconque lui en procurerait. Hommes et femmes, tous sont sujets à cette paresse insurmontable. Il faut que le gouvernement espagnol intervienne pour que les Indiens se décident à faire les semailles en temps utile, et ce n'est que par des punitions rigoureuses qu'on a pu les amener à éteindre le feu qui, par leur négligence, prend très-souvent aux cabanes qu'ils habitent.

Comme tous les peuples peu civilisés, les Indiens regardent la femme comme beaucoup inférieure à l'homme. Quand ils sont en voyage avec leur famille, ils marchent devant et les femmes suivent derrière. Ils maintiennent cette prétendue inégalité même à l'église, où, dans beaucoup de villages les hommes occupent le haut, tandis que les femmes sont reléguées vers la porte.

Ils ne prennent aucun soin des animaux domestiques tels que chiens, chats, chevaux, bœufs ou vaches; ils ne s'occupent absolument que des coqs, qu'ils entretiennent pour combattre. Tous les matins, la première chose qu'ils font en se levant, c'est d'aller voir leur coq, et, accroupis devant cet animal, ils le contemplent avec une satisfaction mêlée d'anxiété. Dans chaque village il existe des maisons destinées aux combats de coq.

Avant d'engager la lutte, on garnit les ergots de ces volatiles de petites lames d'acier extrêmement affilées, de manière qu'au premier choc l'un des deux champions tombe mort. Aussi ces sortes de combats ne peuvent-ils présenter aucun intérêt à qui que ce soit, excepté aux Indiens, qui y trouvent les moyens de se ruiner ou de gagner de l'argent sans se donner aucune peine. Les lieux destinés aux combats de coqs sont, en réalité, de véritables maisons de jeu. Avant de commencer la lutte, les paris sont ouverts, et le combat commence seulement lorsque les sommes sont égales des deux côtés. Les Indiens, paresseux et avares, sont extrêmement adonnés au jeu, qu'ils considèrent comme le seul moyen possible de se procurer de l'argent sans travailler. Ils se réunissent en nombre considérable pour le combat des coqs, et là ils perdent tout ce qu'ils possèdent et souvent même les produits de l'emprunt et du vol. Ni la misère à laquelle ils sont ensuite exposés, ni la vue des devoirs les plus saints qu'ils négligent pour leur funeste passion, ne peuvent les faire changer de conduite. Chaque jour ils passent des heures entières à dresser leurs coqs pour le combat et à les accoutumer au bruit de la foule et des voitures, afin que, lorsqu'ils auront à combattre, la vue et les cris des spectateurs ne puissent pas les troubler. On rencontre très-souvent dans les rues les plus fréquentées de Manille un homme accroupi devant un coq qu'il habitue à entendre, sans s'effaroucher, le bruit et le passage des voitures et les cris des passants. Il y a tel Indien dont le rêve de toute la vie est de dresser un coq qui triomphe de ceux de ses adversaires.

Digitized by Google

Le gouvernement espagnol ne rougit pas d'autoriser ce funeste spectacle, qui a lieu régulièrement tous les dimanches, jeudis et jours de fêtes. Le droit de tenir les maisons où se livrent les combats de coqs est affermé, et a produit, en 1841, environ 40,000 piastres fortes. «Triste moyen de lever de «l'argent! dit notre auteur; cruel tribut qui a coûté tant de larmes à des «femmes, à des enfants mourant de faim, et causé tant de crimes que le «gouvernement espagnol est obligé de punir après les avoir encouragés!» Les combats de coq sont souvent la cause de querelles et de rixes extrêmement graves. Des arbitres nommés à cet effet décident la question suivant des règlements établis. Quand l'une des deux parties intéressées ne veut pas se soumettre à la sentence, on en appelle à l'alcade, et souvent ces sortes de procès se terminent devant les tribunaux.

Les Indiens sont encore extrêmement adonnés au jeu de cartes. Ils passent des nuits entières à ce funeste divertissement. On voit très-souvent des chefs de village, chargés de porter à Manille le tribut que leurs concitoyens payent au roi d'Espagne, perdre tout cet argent, et se trouver ensuite réduits à subir la prison ou à renoncer à leurs familles et à s'enfuir dans les montagnes avec les sauvages.

On remarque chez les Indiens les défauts les plus opposés: ainsi, ils sont à la fois lâches et téméraires; ils aimeront mieux recevoir cent coups de verges que de s'entendre apostropher avec force. La voix d'un homme en colère les glace de frayeur sans qu'ils puissent en dire la raison. D'un autre côté, ils ne se dérangent pas pour laisser passer un cheval au galop ou pour fuir un caïman qui nage près de l'endroit où ils se trouvent. Mais cette conduite tient aussi à leurs idées de fatalisme.

La vanité, la suffisance et l'orgueil de ces Indiens, lorsqu'ils croient pouvoir faire sentir impunément leur supériorité, passent toute croyance, les chefs de village ne rendent pas le salut à leurs concitoyens, ni même aux Espagnols lorsqu'ils ne les craignent pas.

Il semble tout naturel aux Indiens de dépouiller les Espagnols, parce que, suivant eux, ceux-ci n'étaient pas les propriétaires naturels du sol, ce qu'ils possèdent appartient de droit aux anciens habitants des Philippines. Ce raisonnement ne les empêche pas de se voler les uns les autres, et cela malgré la facilité qu'ils auraient à pourvoir à leurs besoins avec un peu de travail. Il est juste de reconnaître que les vols dont ils se rendent coupables sont ordinairement de peu d'importance. Ils ne songent pas à thésauriser, mais seulement à se procurer ce dont, pour le moment, ils ont un besoin indispensable. Leurs idées ne s'arrêtent jamais sur le lendemain. On pourrait difficilement imaginer des hommes aussi imprévoyants.

Les Indiens sont d'une crédulité inexplicable. Ils ajoutent foi aux contes les plus absurdes, principalement si on leur fait quelque rapport défavorable aux Espagnols.

En 1672, les habitants d'un grand nombre de villages s'enfuirent dans les montagnes, et le gouvernement eut beaucoup de peine à les empêcher de suivre tous cet exemple. La cause de l'émigration fut qu'on avait répandu

Digitized by Google

le bruit à Manille que le roi d'Espagne, étant allé un jour à la pêche, avait été fait prisonnier par le Grand Turc, et que celui-ci lui avait déclaré de la manière la plus formelle qu'il n'obtiendrait sa liberté qu'à condition d'envoyer à Constantinople tous les Indiens des Philippines.

Une autre fois, des gens malintentionnés répandirent le bruit que les Espagnols, pour réussir dans l'exploitation d'une mine d'argent, avaient besoin d'arracher les yeux de toutes les vieilles femmes du pays, et de les pétrir avec plusieurs ingrédients. Cette absurdité trouva si bien créance parmi les Indiens, que ce n'était partout que pleurs et révoltes. On s'armait, on cachait les vieilles femmes, et le temps seul put convaincre ces gens stupides que leurs craintes n'avaient pas le moindre fondement.

En 1832, un navire étant arrivé à Manille avec 250 hommes de troupes espagnoles, on fit courir le bruit, parmi les femmes indiennes qui travaillaient à la manufacture royale de cigares, que ces soldats avaient été envoyés pour enlever leurs enfants et les conduire en Espagne, où l'on devait arroser les mines avec leur sang. Il y eut un soulèvement général parmi les ouvrières; en un instant les ateliers furent déserts, et toutes ces pauvres Indiennes allèrent cacher leurs enfants et intercéder auprès de quelques dames espagnoles de la ville pour être exceptées de la mesure générale. Les choses en vinrent au point que plusieurs Indiens se montrèrent en armes dans les rues de Manille. Enfin, on put parvenir à leur persuader que jamais les Espagnols n'avaient eu l'intention qu'on leur prêtait, et tout rentra dans l'ordre.

La manière de saluer consiste à toucher avec son nez celui de la personne que l'on salue, et à renifler ensuite. Cette coutume vient des sauvages, dont les Indiens descendent et dont ils ont conservé plusieurs superstitions. Bien qu'ils soient réputés catholiques, ils conservent une extrême vénération pour certains arbres qu'on ne pourrait jamais les obliger à couper. Lorsqu'ils peuvent se procurer de l'encens, ils le brûlent sous les branches de ces arbres.

Les Indiens sont persuadés que toutes les maladies ont pour cause l'air qui s'est introduit dans le corps. C'est pour cette raison que leur médecine se réduit presque à l'application des ventouses.

Jamais ils ne donnent leurs filles en mariage sans avoir préalablement reçu du futur une somme quelconque. Souvent, malgré les raisons les plus fortes qu'ils pourraient avoir pour accorder leur consentement, ils s'y refusent, à moins que le prétendant ne consente à payer une somme de 50 à 100 piastres, plus ou moins, suivant la fortune des deux familles.

Il est difficile de décider si les Indiens sont réellement doués du sentiment religieux. Les femmes portent toujours des scapulaires, des croix et des reliques de saints; mais ce n'est là pour elle qu'une partie de leurs atours, dont se parent également les plus pieuses comme celles qui le sont le moins.

Les murs de leurs maisons sont pour l'ordinaire tapissés d'estampes représentant des saints ou quelque sujet emprunté à l'Ancien ou au Nouveau

Digitized by Google

Testament. Ils ont aussi des carafes, des urnes et des globes de cristal dans lesquels ils placent de petites figures de saints, de saintes, d'anges, etc.; mais ce n'est encore pour eux qu'une affaire de mode. Ils ont toujours à l'église un maintien extrêmement calme et décent; toutefois, cette conduite paraît être bien plutôt le résultat de leur indolence que l'effet d'une sincère dévotion.

Un de leurs principaux divertissements consiste à chanter la passion, dont il existe un récit en vers tagales. Pendant le carême, ils se rendent en grand nombre dans quelques maisons, hommes et femmes, mais surtout des jeunes gens. Ces réunions ont pour but apparent de chanter la passion; mais il s'y passe des scènes tellement scandaleuses, que les curés ont dû les interdire et quelquefois même les faire interrompre. Du reste, les Indiens se montrent fort indifférents sur tout ce qui regarde la vie future, quoique, pour se conformer à l'usage, ils fassent dire des messes pour le repos de l'âme de leurs parents décédés. Dans quelques villages, les curés sont réduits à fermer la porte de l'église après la célébration de la messe, afin d'empêcher les Indiens de s'enfuir sans avoir entendu le prône ou le sermon. En un mot, leur conduite, dans tout ce qui a rapport à la religion, est un mélange de contradictions tellement inexplicable, qu'il est difficile, sinon impossible, de décider s'ils sont réellement chrétiens; peut-être ne le savent-ils pas eux-mêmes.

Ils sont extrêmement vindicatifs, et ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on obtient d'eux une réconciliation sincère. Souvent ils intentent à leurs ennemis des procès qu'ils sont sûrs de perdre, et cela uniquement pour leur faire du tort et les entraîner dans de grandes dépenses.

Ils ont un goût prononcé pour les cérémonies, les processions et les pèlerinages, et surtout pour le théâtre. Quand ils le peuvent, ils assistent non-seulement aux représentations d'une pièce, mais encore aux répétitions. On se tromperait beaucoup cependant, si de ce que nous venons de dire l'on inférait qu'ils ont le goût de la littérature. Loin de là: dans les pièces qu'on joue devant eux, ils n'admirent que les grosses plaisanteries du bouffon. Celui d'entre eux qui a eu le bonheur de bien jouer ce rôle est considéré comme un homme supérieur. Tout lui est permis du moment où il a su captiver sur la scène l'admiration de ses compatriotes; il peut entrer chez eux quand bon lui semble, se donner des airs de familiarité avec la maîtresse du logis, et cela sans que le mari puisse se fâcher, quelque envie qu'il en ait d'ailleurs. Le sujet de leurs pièces est souvent emprunté à l'Ancien ou au Nouveau Testament, ce qui a fait dire que les Indiens reçoivent la foi par les yeux. Ils jouent auss i quelques traductions des pièces qu'on représente actuellement en Espagne, et parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs empruntées à notre scène. Il paraît certain qu'avant la conquête espagnole les naturels n'avaient aucune idée du théâtre ni de la littérature dramatique, et ne possédaient en poésie que des chansons érotiques.

Les Indiens voient la mort avec indifférence pour les autres et pour eux-mêmes. Les parents qui sont au chevet d'un moribond ne se gênent pas pour

Digitized by Google

parler en sa présence de l'état désespéré où il se trouve. Ainsi un jeune homme disait fort naturellement au curé qui assistait un de ses oncles près de rendre le dernier soupir, mais possédant encore toute sa connaissance : «Vois donc, père; il serait convenable de bénir tout de suite le linceul, «car je crois qu'il ne tardera pas à mourir.» On voit des hommes condamnés à mort fumer tranquillement. Les religieux chargés de les assister ont beau faire les plus grands efforts pour les amener à des pensées chrétiennes, tout ce qu'ils peuvent en tirer, c'est : «Oui, père, je sais que je dois mou«rir. Que puis-je y faire? Je suis un méchant; Dieu l'a voulu ainsi : tel était «mon sort.» Et ils fument, boivent, mangent et dorment avec autant de calme que si le bourreau n'attendait pas leur tête.

Pour corriger les mauvaises inclinations des naturels, il y aurait beaucoup à faire, et les conditions dans lesquelles se trouvent placées les Philipines ne permettent pas d'espérer que l'on arrive de longtemps à ce résultat si désirable. Les hommes qui possèdent l'autorité et les richesses sont des blancs. Les exemples qu'ils donnent exercent une très-grande influence sur les Indiens qui forment la classe pauvre. Mais quels bons exemples pourrait-on attendre de ces blancs, tous gens sans éducation et qui n'ont quitté la mère patrie que pour faire fortune le plus rapidement possible. Dévorés d'ambition et d'avarice, placés en dehors de l'action immédiate du gouvernement, qui seul pourrait réprimer leurs écarts et leurs excès, ils fortifient les mauvais penchants de l'Indien, bien loin de les détruire. Et qu'on ne se flatte pas de remédier aux vices de l'Indien par l'instruction. On trouve parmi eux un grand nombre d'individus sachant lire et écrire, et dont la conduite est loin d'être irréprochable aux yeux de la morale. Ce n'est que par l'éducation religieuse et par les bons exemples que l'on pourra espérer d'améliorer un peu ces natures rebelles au bien. «Ce que le gouvernement espagnol devrait faire dès à présent, dit notre auteur, ce serait de supprimer les combats de coqs et tous les jeux de hasard, et de ne déléguer l'autorité judiciaire dans ces pays lointains qu'à des hommes d'une intégrité inviolable.»

L. Dubeux.

Digitized by Google

EMPIRE DES BARMANS.

Troisième article (1).

VIII. Cosmogonie. — De la destruction et de la reproduction des mondes. — IX. Théogonie.

VIII. COSMOGONIE. — DE LA DESTRUCTION ET DE LA REPRODUCTION DES MONDES.

Après avoir décrit le monde et ses parties suivant les écritures et les croyances des Barmans, je vais de même donner leur cosmogonie, qui est non moins curieuse et aussi peu connue.

Il existe trois causes éloignées et morales qui amènent la destruction des mondes, la luxure, la colère et l'ignorance. Ces trois causes en font naître trois autres qui sont prochaines et physiques, le feu, l'eau et le vent. Quand la luxure prédomine dans un monde, il sera détruit par le feu; si c'est la colère, il périra par les eaux, et si c'est l'ignorance, ce sera par le vent. Les docteurs prétendent aussi que cette destruction et la reproduction qui lui succède ne sont pas l'ouvrage d'un moment, mais qu'elles s'accomplissent avec la plus grande lenteur; ainsi pour qu'un monde soit complétement détruit, il faut qu'il s'écoule un assenchié, et il met le même temps à se reproduire; cette grande mesure du temps doit aussi s'écouler entre la fin de l'un et le commencement de l'autre.

Il faut se rappeler qu'il a été dit précédemment que dans chaque monde il y a soixante-quatre augmentations et diminutions successives dans la durée de l'existence des diverses générations, et que dans certaines de ces phases la vie des hommes est réduite à dix ans. Quand le terme moyen de l'existence est réduit à ce point, la nature offre le spectacle d'une inévitable destruction, et semble être sous le coup des plus terribles fléaux. Si c'est la luxure qui a réduit les hommes à ce point d'avilissement, ils sont consumés par le feu, la soif, la misère, et périssent presque tous; si c'est la colère qui prédomine, ce sont les lances et les épées qui leur servent à se détruire entre eux; si c'est l'ignorance, ils meurent d'une consomption horrible qui leur donne l'apparence de squelettes. Après cette extinction presque générale de l'espèce humaine, une pluie abondante tombe par torrents et lave la souillure de la terre, entraînant dans les grands fleuves les cadavres amoncelés; une douce rosée de sandal, de fleurs et de vêtements de toute espèce vient alors arroser le sol; et le petit nombre d'habitants qui ont échappé à l'extermination et au déluge, en se cachant dans les cavernes, sortent de leurs

(1) Voir *Revue de l'Orient*, tome VI, pages 77 et 168.

Digitized by Google

retraites, commencent à faire pénitence des fautes qu'ils ont commises, et méritent ainsi que leur existence soit prolongée.

Cent mille ans avant que le monde se détruise, quelques Nats descendront de leurs demeures dans l'île méridionale Zabudiba. Leur aspect sera triste et lugubre; ils auront les cheveux épars, des habits en deuil, ils erreront sur les places publiques et sur les routes, en annonçant aux hommes d'une voix forte et lamentable la destruction dont ils sont menacés, comme ceux-ci le pressentiront du reste en considérant le vol des oiseaux, en observant les mouvements des poissons, qui par un instinct naturel sembleront prévoir le désastre. Depuis ce moment, les Nats exhorteront les hommes et les encourageront à observer les lois divines et à faire quelque action méritoire qui puisse après leur mort les faire admettre dans les royaumes des Rupas et des Arupas. Les bonnes œuvres auxquelles ils pourront se livrer sont les suivantes : faire l'aumône, respecter la vieillesse et ses parents, observer la justice et s'aimer réciproquement. Les Nats engageront les hommes à mériter d'entrer dans les Rupas et les Arupas, parce que ceux-ci resteront intacts quand le feu dévorera le monde.

En attendant ces terribles événements, les hommes, saisis de peur, s'efforceront d'obéir à l'avertissement des Nats en se livrant à l'accomplissement de bonnes œuvres; de même les Nats du Miemno, ceux des montagnes, des fleuves et des forêts, seront transportés dans les royaumes des Zians et des Rupas. Les condamnés qui, dans les demeures infernales, auront achevé d'expier leurs fautes, redeviendront hommes pour mettre en action les bonnes résolutions qu'ils auront pu prendre, et mériter ainsi l'état de Zians. Il n'y aura d'exception que pour les impies et les incrédules; car il n'est pour eux ni pardon ni répit, et ils continueront à être torturés loin du monde dans les abîmes infernaux remplis d'eau glacée. Tous les animaux devront aussi finir avec le monde.

Lorsque le monde devra être détruit par le feu, aussitôt que les Nats auront fini leurs prédictions, il tombera du ciel une grande pluie qui fera déborder les lacs et les fleuves; selon l'ordinaire, les hommes en attendront une bonne récolte, et quand les eaux se retireront, ils confieront à la terre leurs meilleures semences; mais cette pluie sera la dernière, et pendant le cours de 100,000 années pas une goutte d'eau ne tombera du ciel; cette longue sécheresse fera périr les arbres, les plantes et tous les végétaux. Les hommes succomberont aux angoisses de la faim, et passeront dans les royaumes des Nats ou dans ceux des Zians. Les Nats du soleil et de la lune deviendront aussi Zians, et à la place de ces planètes apparaîtront à l'horizon deux soleils inhabités qui se succéderont l'un à l'autre, et empêcheront ainsi la nuit de descendre sur la terre, et la chaleur deviendra telle que les rivières, les torrents et les lacs seront desséchés, et qu'on ne verra plus sur la terre de traces de végétation. Au bout d'un terme fort long, on verra paraître un troisième soleil; alors le Gange se desséchera ainsi que les quatre autres grands fleuves; et lorsqu'il se sera encore écoulé plusieurs siècles, il viendra un quatrième soleil dont les rayons achèveront de dessécher les

Digitized by Google

sept grands lacs. (Les écritures barmanes disent que dans le nord de Zabudiba il existe sept grands lacs qui donnent naissance à cinq grands fleuves, dont le Gange et l'Irroaddy font partie.) Longtemps après un cinquième soleil viendra se joindre aux quatre autres, et les mers se dessécheront; et quand un sixième soleil apparaîtra, toutes les îles qu'elles baignent et tous les pays du monde s'entr'ouvriront, et des crevasses s'échapperont des torrents de flammes et de fumée. Longtemps après, quand viendra le septième soleil, le feu consumera le mont Miemmo ainsi que tous les royaumes des Nats.

Lorsque le monde devra périr par les eaux, il tombera d'abord une pluie qui, s'accroissant graduellement, deviendra si forte et si abondante que chaque goutte aura 1,000 juzénas d'étendue, les habitations des hommes, celles des Nats, quelques-unes de celles des Zians, seront, ainsi que les dix millons d'autres mondes, détruites et dissoutes.

C'est de la même manière que la destruction aura lieu par le vent. Aussitôt que les Nats auront fixé et présagé la fin du monde, il tombera une pluie extrêmement abondante, et au bout de 100,000 ans il soufflera un vent qui, croissant peu à peu, soulèvera d'abord le sable et les petits cailloux, et bientôt enlèvera des pierres énormes, déracinera les grands arbres, arrachera les rochers et le sommet des montagnes; et ensuite le vent sera assez fort pour disperser dans l'espace la terre, les demeures des Nats, et une grande partie de celles des Zians. Les docteurs barmans ont dressé un tableau qui montre de quelle manière et dans quel ordre le monde sera successivement détruit par le feu, par l'eau et par le vent, et qui indique aussi jusqu'à quel point chacune de ces causes de destruction étend ses ravages.

D'après ce tableau le feu détruira cinquante-six fois le monde, l'eau l'engloutira sept fois, et le vent le dispersera une fois seulement. Après ces soixante-quatre destructions, lorsque le vent aura accompli la sienne le feu recommencera. Le monde qui a précédé celui actuel, et qui était le treizième, à partir du commencement de cette série de soixante-quatre mondes, fut détruit par le feu.

Trois des éléments que les Barmans admettent, le feu, l'eau et le vent, contribuent, ainsi qu'on vient de le voir, à la destruction du monde; mais il n'y en a qu'un seul qui soit l'agent de sa reconstruction ou reproduction, et cet élément est l'eau.

Un *assenchié* après la destruction du monde, la pluie recommence à tomber; d'abord en petite quantité et très-fine, elle devient graduellement de plus en plus abondante, et les gouttes vont en grossissant et acquièrent successivement le diamètre de 1, de 2, de 50, de 100 et de 1,000 juzénas. Cette pluie tombe sans interruption, et le vent qui l'agite dans toutes les directions, qui la presse de toutes parts, finit par réunir les gouttes en une seule masse au point précis où se trouvait l'ancien monde. A la superficie de cet amas d'eau, et par l'action du vent, il se forme une croûte sous la forme d'un sédiment épais, qui formera par la suite la demeure des Nats et des Zians. Peu après le mont Miemmo apparaît, ainsi que le royaume des Nats qui en fait partie; ceux-ci une fois formés, l'on voit sortir de cette même

Digitized by Google

enveloppe les quatre grandes îles, les monts Zacchiavala et les 10,000,000 d'autres mondes; et toutes ces parties de l'univers se développent à la même place et dans le même ordre qu'antérieurement.

Le nouveau monde se repeuple de la manière suivante : aussitôt après l'apparition des îles, il se produit à leur surface une sorte de croûte qui a le goût et l'odeur du beurre. Lorsque le parfum en arrive à l'odorat des êtres qui occupent les demeures des *Rupas*, et qui sont des Zians, comme il a été dit un peu plus haut; ils désirent goûter de cette croûte, et ils prennent des formes humaines, mais qui sont lumineuses et aériennes, et ils descendent dans l'île de Zabudiba. Dans le principe ils vivent tranquillement en se nourrissant de cette substance exquise et surnaturelle; mais bientôt ils deviennent cupides et égoïstes, les querelles et les rixes surviennent; et comme pour les punir, la croûte délicieuse disparaît; et leurs corps, de lumineux qu'ils étaient, deviennent opaques et obscurs. Ce changement subit amène une nuit profonde (car le soleil et la lune ne sont pas encore formés), et ils restent plongés dans des ténèbres épaisses et sont saisis d'épouvante et d'horreur. Mais bientôt, vers l'orient du monde, apparaît le soleil; leurs craintes cessent, et ils s'abandonnent à la joie que leur cause cette apparition inattendue. Mais à cette allégresse générale succèdent bientôt un nouveau trouble et des terreurs nouvelles; car après avoir passé à l'occident, le soleil se cache derrière le mont Miemmo, et les ténèbres reviennent. Alors ces êtres malheureux s'écrient : «O lumière bienfaisante! toi qui «nous as un instant tirés de l'obscurité, pourquoi disparais-tu si prompte«ment?« Et comme pour exaucer ce désir, Dammata (le destin) leur fait apparaître un astre nouveau : la lune se montre à l'orient avec son cortége d'étoiles. Les regrets et la consternation font place à la joie, et les hommes nouveaux s'écrient : *Oh! que ces astres arrivent à propos!*

C'est le jour du soleil, dans le mois de *tabaun*, qu'apparaissent le soleil, la lune et les étoiles; et de même que lorsque l'on fait cuire du riz il reste des grains crus pendant que d'autres arrivent à un degré parfait de cuisson, et qu'il y en a qui sont entre ces deux états; de même, disent les docteurs barmans, la volonté de Dammata fait que dans certains endroits la terre est plane, tandis que dans d'autres elle s'enfle pour former des montagnes, et qu'ailleurs elle se creuse en profondes vallées.

La croûte butireuse que les fautes des hommes ont fait disparaître de la surface de la terre pénètre dans ses profondeurs, et va s'y convertir en une pierre immense appelée *Sillapatavi* (pierre dont il a été parlé au commencement de la cosmographie), et on voit paraître à sa place une espèce de lierre qui a la même saveur qu'elle, et qui doit aussi servir à la nourriture des hommes jusqu'à ce que les mêmes vices de cupidité et d'égoïsme, poussés à un plus grand excès, fassent disparaître encore cette plante savoureuse. Alors il sort de la terre une espèce de riz sans enveloppe, d'une excellente qualité; et comme au même instant il paraît des vases de terre, les hommes n'ont besoin que de les remplir de riz et de les placer sur des pierres; car immédiatement il s'échappe de la pierre même un feu ar-

Digitized by Google

dent au moyen duquel le riz est cuit comme par enchantement. On voit aussi surgir de tous côtés des aliments de diverses espèces suivant le goût de chacun. Dans le commencement, quand la croûte butireuse et le lierre de même saveur qu'elle servaient de nourriture à ces premiers hommes, comme ces aliments étaient entièrement et immédiatement convertis en fluide nourriciers et allaient revivifier les organes, un tube digestif eût été de luxe ; les hommes n'avaient point d'intestins, ils n'avaient que faire des canaux divers qui servent à la sécrétion des urines et des excréments ; mais ils voient ces organes se développer aussitôt qu'ils commencent à manger du riz : cette alimentation fait naître chez eux des désirs charnels, et les organes sexuels se montrent à l'instant ; ceux qui étaient du sexe masculin avant la destruction du monde deviennent hommes, et le sexe féminin se compose des êtres qui furent femmes autrefois. Les hommes ayant des désirs qu'ils pouvaient satisfaire s'adonnèrent d'abord à la luxure, et s'y livrèrent avec passion ; mais bientôt revenus de ces excès, ils contractèrent des alliances plus durables, et le mariage fut créé. Un grand nombre vivant dans un célibat volontaire, méritèrent d'être appelés *Manussa-Biammas*, et devinrent des hommes consommés par leur vertu et leur sainteté ; ils ne se livraient ni au commerce, ni à l'agriculture, ni à aucune espèce d'industrie ; faire des aumônes et rendre service à leurs semblables était leur seule occupation. Pendant de longues années ils demeurèrent vierges de tout contact sensuel ; mais voyant que leur secte diminuait considérablement, ils contractèrent des alliances afin de se perpétuer. Tous ne prirent pas ce parti, et quelques Manussa-Biammas, indignés de cette conduite et scandalisés d'une semblable dépravation, conçurent pour ceux qui avaient contracté ces unions une haine implacable, et se séparèrent de leur société. « C'est pour cela, dit le Père San-Germano, que les docteurs barmans font remarquer que les modernes *bramines*, qui prétendent être descendus des *Manussa-Biammas*, ne se lavent, ne mangent et ne cohabitent jamais avec une personne du sexe féminin. La loi de Godama permet à la vérité le mariage ; mais les docteurs qui connaissent à fond cette loi disent que le célibat est indispensable pour arriver à l'état de Niban, parce que le mariage est considéré comme une condition moins parfaite.

Les *Biammas* dégénérés, qui contractèrent des alliances, bâtirent des maisons, des villages et des villes ; mais plus ils se multipliaient, plus les rixes, les contestations, les querelles, devenaient fréquentes, parce que l'égoïsme était devenu leur passion dominante, et que chacun n'avait plus de sollicitude que pour ses propres intérêts. Pour obvier à cet inconvénient et à ces désordres qui s'accroissaient de jour en jour, ils résolurent d'un commun accord d'élire un roi, un chef quelconque qui pût prononcer entre eux, punir et récompenser chacun selon ses mérites. Ils en choisirent un, qui surpassait les autres hommes en taille, en beauté et en respect pour la loi naturelle, le nommèrent chef ou roi de la terre, et l'appelèrent *Mahasdmata*, ou *Gatila*, ce qui signifie roi du monde, et *Raza*, pour indiquer qu'il avait le pouvoir de récompenser et de punir chacun suivant ses actes. A

ce premier roi succédèrent quarante-quatre autres; le dixième fut Godama.

C'est ainsi que se propagea le genre humain, et que se formèrent les quatre grandes castes ou races d'hommes. Les descendants de Mahasamata constituèrent la race royale; les autres castes, celle des bramines, celle des riches et celle des prolétaires, dans laquelle il faut compter les marchands, les artisans et les cultivateurs, toutes furent formées par la progéniture de ces *Biammas* qui contractèrent des alliances.

Après avoir posé en principe cette idendité d'origine pour tous les hommes, un docteur barman demande comment il se fait qu'ils n'aient pas tous les mêmes coutumes, et pourquoi ils ne parlent pas la même langue, pourquoi leur religion n'est pas la même, pourquoi leur forme et leur couleur diffèrent. C'est, dit-il, que les premiers habitants du monde, se multipliant d'une manière indéfinie, furent obligés de se répandre dans les différents pays et dans de nouvelles contrées, dont le climat, l'eau, les productions variées, amenèrent des changements dans leurs coutumes, leur religion, leur langage; et de même que les fils nés de mêmes parents ne portent pas tous le même nom, de même une partie des descendants des Biammas prirent les noms divers de Pégus, de Siamois, etc. Le même docteur dit encore que les divers noms qu'on leur donne peuvent provenir des différents points de vue sous lesquels on les considère. Ainsi Godama prend différents noms, suivant les divers attributs et les qualités dont il est doué. Cet auteur se demande aussi comment se sont développés les végétaux, et il s'explique cette génération spontanée par les semences de l'ancien monde revivifiées par la pluie, et déposées à la surface de la terre. On ne peut pas en dire autant des mines d'or et d'argent, des pierres précieuses; car ces richesses n'existaient pas au commencement du monde, et elles ont été produites par la vertu des bonnes actions des hommes. Ainsi, dit le même docteur, quand l'île méridionale Zabudiba est gouvernée par des chefs justes, probes et vertueux, ou quand il s'y trouve beaucoup d'hommes distingués par ces qualités, on y voit croître les arbres padeza, et tomber du ciel des rosées d'or, d'argent et de pierres précieuses; la mer dépose sur les rivages des trésors de toute espèce, et les semences produisent d'abondantes récoltes. Quand, au contraire, les princes sont injustes et cruels, quand leurs sujets violent la loi divine, non-seulement il n'apparaît pas alors des richesses nouvelles, mais on voit disparaître celles qui existaient déjà. Les mines d'or et d'argent cessent d'en fournir, et la semence confiée à une terre aride se dessèche faute d'humidité, et ne produit que de mauvais fruits.

IX. — THÉOGONIE.

Les Barmans professent le boudhisme; mais il diffère sous bien des rapports de celui de quelques autres peuples de l'Asie, et peut-être a-t-on eu tort de généraliser sous ce nom plutôt que sous un autre le culte rendu à des dieux successifs et temporels. Les peuples de la Barmanie, du royaume de Siam et de l'intérieur de l'île de Ceylan ont la même religion, ou le

Digitized by Google

culte de Godama; elle pourrait être distinguée sous le nom du *talapouisme*, qui en est la véritable école.

Un *zarado* (grand talapouin, chef de l'ordre, professeur du roi) fit, en 1763, un abrégé sur la *vraie religion*; il le communiqua à un vieil évêque catholique qui le lui avait demandé. C'est la traduction de ce petit traité que je vais donner, pensant que c'est de tout ce qui pourrait être dit à ce sujet, ce qui conviendra le mieux pour bien faire connaître ce qu'est réellement le boudhisme des Barmans.

«Les dieux qui ont paru dans le monde et qui ont acquis le Niban sont «au nombre de quatre; ce sont : *Chauchasan*, *Gonagou*, *Gaspa* et *Godama*; «ce dernier est celui dont la loi est observée actuellement. Il acquit la divi«nité à l'âge de 35 ans; après avoir prêché sa loi pendant le cours de qua«rante-cinq années et avoir sauvé tous les vivants, il obtint enfin le Niban, «à l'âge de 80 ans où il mourut; et depuis cette époque jusqu'à ce moment «(1763), il s'est écoulé 2,306 ans. Voici les paroles que prononça Godama, «et ce qu'il enseigna :

«*Moi Dieu, après être sorti de ce monde, j'y conserverai encore ma loi et «mes disciples pendant* 5,000 *années*.»

«Puis il ordonna et recommanda d'adorer pendant cet espace de temps «sa statue et les restes de son corps : de là vient la coutume de les adorer. «Outre le Niban que Godama obtint, on doit encore dire qu'il ne fut plus «sujet aux quatre grandes misères suivantes : la conception, la vieillesse, les «maladies, la mort, puisque tout le bonheur du Niban consiste à en être «exempt. Mais rien ne peut nous donner l'idée d'une chose comme l'acquisi«tion de cette chose même. Qu'un homme, par exemple, surpris par une «maladie grave, parvienne à se guérir au moyen de remèdes excellents, nous «disons alors que cet homme a recouvré la santé; que si quelqu'un voulait «savoir comment la chose a eu lieu, on lui répondrait que guérir ne veut dire «autre chose que d'être exempt de l'infirmité et avoir regagné la santé. On «doit parler de la même manière de l'acquisition du Niban.

«Voilà ce qu'enseigna Godama :

«*Demande*. — Godama est-il le seul véritable Dieu dans ce monde?

«*Réponse*. — Oui, Godama est le seul véritable et pur Dieu; lui seul con«naît la loi des quatre *sezza*, et peut donner le Niban. De même qu'à la fin «d'un règne de nombreux aspirants au trône se présentent et ambitionnent «les insignes royaux, de même aussi, quand arriva le terme fixé à la loi du «prédécesseur de Godama, c'est-à-dire de Gaspa, et bien que depuis mille «ans on eût annoncé qu'un autre dieu devait apparaître, six personnes, «chacune ayant une suite de 500 disciples, se crurent des dieux et se présen«tèrent comme tels.

«*Demande*. — Ces six faux dieux prêchèrent-ils et enseignèrent-ils quel«que loi?

«*Réponse*.—Oui, ils en prêchèrent, mais ce qu'ils enseignèrent était faux «et erroné; l'un enseigna que la cause réelle de tous les biens et de tous les «maux qui arrivent au monde, pauvreté, richesse, noblesse, vertus, etc.,

Digitized by Google

«était un certain Nat des bois, qui pour cette raison devait être adoré de «tous. Un autre enseigna qu'après la mort les hommes ne passaient pas dans «l'état des animaux, et que les animaux ne devenaient point hommes, mais «que seulement les hommes renaissaient hommes, et que les animaux rede«venaient animaux. Un autre nia l'existence du Niban, et prétendit que tous «les êtres vivants prennent leur origine du sein de leur mère, comme ils doi«vent trouver leur fin dans la mort, et que c'est dans la mort que consiste le «Niban. Un autre prétendit que les êtres vivants n'ont point eu de commen«cement, et ne doivent point avoir de fin avec l'acquisition du Niban, et «nia le sort des bonnes et des mauvaises œuvres, et il assura que tout n'ar«rive sur la terre que par le fait d'un destin aveugle. Un autre enseigna que «le Niban ne consistait que dans la durée de la vie de quelques Nats ou «Biammas supérieurs qui vivent pendant toute la durée d'un monde; il «affirma que c'était une bonne action de vénérer ses parents, de souffrir la «faim, la soif, la chaleur du feu et du soleil, et que ce n'était point une «action illicite que de tuer les animaux; que ceux qui auraient suivi ces «enseignements recevraient une récompense dans l'autre vie, ou un châti«ment s'ils avaient agi autrement. Un autre enfin enseigna qu'il existait un «être supérieur créateur du monde et de toutes choses, et qu'il n'y a que «cet être seul qui soit digne d'adoration. Tout ce qu'enseignent les six faux «dieux s'appelle la loi des six *deitti*.

«*Demande.* — Quand le vrai dieu Godama parut, ces faux dieux renon«cèrent-ils à leurs doctrines?

«*Réponse.* — Quelques-uns y renoncèrent, les autres s'obstinèrent à vou«loir les enseigner. Alors Godama porta à ces deitti un défi, savoir à qui «fera le plus grand prodige sous un arbre (sous un manguier), et Godama «demeura vainqueur; alors le chef des deitti, de honte et de dépit, se précipita «dans le fleuve, après s'être attaché au cou un grand pot. Ce chef une fois «mort, les uns abandonnèrent leurs fausses doctrines, et les autres y persé«vérèrent. Il est facile d'extraire une épine de la main ou du pied avec les «ongles et avec le *megnac* (instrument dont se servent les Barmans pour «s'épiler le menton), mais il est fort difficile d'enlever la fausse doctrine des «esprits des deitti.

«*Demande.* — Mais ne peut-on l'en arracher par aucun moyen?

«*Réponse.* — Oui, on le peut avec la doctrine du dieu Godama et avec «les enseignements des hommes de bien; ces enseignements et cette doctrine «seraient pour cela efficaces comme le megnac.

«*Demande.* — Quels sont cette doctrine et ces enseignements?

«*Réponse.* — 1° Ceux qui tuent les animaux ou commettent les actions «contraires aux dix commandements sont sujets au sort des mauvaises «actions, tandis que ceux qui font l'aumône, qui exercent les dix bonnes «œuvres, adorent Dieu, la loi et les talapoins, doivent jouir du sort ré«servé aux bonnes actions.

«2° Il n'y a que ces deux sorts de bonnes œuvres ou de mauvaises ac«tions qui accompagnent les vivants dans les transmigrations des mondes

«futurs comme l'ombre accompagne le corps. Ces deux sorts sont les causes «essentielles de tous les biens et de tous les maux qui arrivent aux hommes, «et c'est par eux que les uns naissent vils, aveugles, etc., les autres nobles, «pauvres, etc.; c'est encore par eux qu'après leur mort les hommes passent «dans l'état des animaux, des Nats et des êtres infernaux. Ces doctrines ont «été révélées par le dieu Godama, qui a fait connaître le véritable megnac, «capable d'enlever de l'esprit des deitti leurs fausses opinions.

«*Demande.* — Quelle est la doctrine que la loi de Godama impose à tous «les hommes?

«*Réponse.* — Sa doctrine consiste spécialement dans l'observance des cinq «commandements et dans l'abstinence des dix mauvaises œuvres. Voici les «cinq commandements: 1° de ne tuer quelque animal que ce soit; 2° de ne «point voler; 3° de ne point violer la femme et la fille d'autrui; 4° de ne «point mentir ni tromper; 5° de s'abstenir de l'usage du vin, de toute li«queur qui peut enivrer, ou de l'opium. Quiconque observe ces cinq com«mandements dans toutes les successives transmigrations futures naîtra «noble homme ou noble Nat et ne sera point sujet à la pauvreté et à toutes «les autres misères de la vie.

«Les dix mauvaises actions se divisent en trois classes: dans la première «sont contenues les actions contre les trois premiers commandements, «c'est-à-dire le meurtre de quelque animal que ce soit, le vol et l'adultère. «Dans la seconde classe, la première mauvaise action est de mentir, la «deuxième de semer la discorde, la troisième de parler avec aigreur ou avec «colère, la quatrième de dire des paroles oiseuses ou inutiles. Dans la troi«sième et dernière classe, la première mauvaise action est de désirer le «bien d'autrui; la deuxième est le désir ou l'envie du malheur ou de la mort «du prochain; la troisième, de suivre la doctrine des deitti. On dit que «celui qui s'abstient de ces dix mauvaises actions qu'il observe le *sila*, et «quiconque l'observe deviendra après sa mort un excellent homme ou Nat, «comblé de richesses, d'honneurs, aura la vie longue, et dans les successives «transmigrations avançant de plus en plus dans l'étude des bonnes mœurs, «deviendra enfin digne de rencontrer quelque dieu, d'écouter son grand «sermon et d'obtenir le Niban, lequel étant obtenu, on est délivré des quatre «misères.

«*Demande.* — Outre ces bonnes œuvres, en est-il encore d'autres?

«*Réponse.* — Oui; elles sont au nombre de deux, la bonne œuvre de «*Dana* et celle de *Bavana:* la première consiste dans l'aumône à l'égard «des talapouins, la seconde à prononcer en méditant ces trois paroles: «*aneizza, doccha, anatta.* Le première veut dire qu'on doit se mettre dans «l'esprit qu'on est sujet aux inconvénients de la vie, la seconde qu'on est «sujet aux misères de cette même vie, et la troisième qu'on a le pouvoir de «se délivrer de ces inconvénients et de ses misères. Quiconque meurt sans «avoir exercé quelques-unes de ces trois bonnes actions, passera infailliblement dans un des États infernaux des Niria, Preitta, Assuriché, ou dans «celui des animaux. Celui qui meurt sans avoir le mérite d'une de ces bon-

Digitized by Google

«nes œuvres peut se comparer à celui qui se met en voyage à travers des «déserts et des lieux inhabités sans les provisions nécessaires, ou bien à celui «qui pénètre sans armes dans un lieu rempli de voleurs et de bêtes féroces, «ou bien à celui qui, avec une petite barque détraquée, ose passer un large «fleuve rempli de tourbillons et bouleversé par une tempête. Un homme «quel qu'il soit, talapouin ou séculier, qui se livre aux cinq actions char«nelles, c'est-à-dire à celles qui se commettent par les cinq sens du corps, et «qui n'observe point les cinq commandements ou ne s'abstient point des «dix mauvaises actions, cet homme est comme un papillon qui, attiré par «la lumière, vole alentour jusqu'à ce qu'il s'y brûle, ou comme celui qui, «voyant du miel sur le tranchant d'une épée, se coupe la langue en le lé«chant et meurt, ou comme un oiseau qui avale le grain sans voir le filet «qui est caché, ou comme un cerf qui, courant animé après sa biche, ne fait «point attention aux armes et aux embûches des chasseurs. C'est ainsi que «cet homme, ne considérant point les périls futurs et s'adonnant aux cinq «œuvres charnelles, ira aux demeures malheureuses. — Voilà les comparai«sons dont se sert le dieu Godama.»

Le grand talapouin termine son espèce de catéchisme en ajoutant que les vrais et légitimes professeurs de la loi de Godama ne se trouvent que dans le royaume des Barmans et dans l'île de Ceylan, et il exhorte tous les étrangers à suivre cette loi comme étant la seule véritable.

Dans le grand livre sacré appelé *Sout*, se trouvent tous les sermons de Godama. «On y rencontre répandus çà et là, dit le Père San-Germano, une «foule de beaux enseignements.» Un grand nombre de livres barmans ont été traduits en italien par ce missionnaire ; il était assisté dans ce travail par un ancien et savant talapouin appelé *Uba*, qui, excellent grammairien, professait la langue pole.

Ce qui a été dit jusqu'ici suffit pour donner une idée de la loi que Godama prescrivit aux séculiers ; quant aux talapouins, dont le vrai nom est *Rahan*, ils ont une loi particulière que j'expliquerai plus tard. Il semblerait que ce qui se rattache à cette classe d'hommes devrait suivre immédiatement ce chapitre ; mais comme ils ne sont pas des sacrificateurs et que la plupart de leurs devoirs se rattachent à la vie civile, ce qui les concerne plus spécialement sera traité à la suite de la partie de cet ouvrage qui sera relative aux mœurs et aux usages du peuple dont j'essaye de donner l'histoire complète.

Les autres écritures qui parlent de Godama le représentent comme un roi qui, après avoir déposé le pouvoir, se retira dans un lieu solitaire où, revêtu de l'habit de talapouin, il se livra avec ardeur à l'étude des bonnes mœurs. Pour ce généreux abandon qu'il fit de la dignité royale, et pour les innombrables bonnes actions et les vertus qu'il exerça dans les divers états par lesquels il avait passé dans le cours de 400,000,000 de mondes (il est dit dans les livres barmans que Godama avait éprouvé cinq cents transmigrations dans les états heureux, et qu'en commençant par un petit oiseau il

Digitized by Google

avait passé par tous les animaux jusqu'à l'éléphant). A 35 ans il mérita la sagesse divine. Cette sagesse consistait, 1° à savoir les pensées des hommes; 2° à voir toutes les choses futures; 3° à savoir les mérites et les démérites de chacun; 4° à pouvoir opérer différents miracles, entre autres celui de faire sortir en même temps du feu et de l'eau des yeux et des oreilles, et de faire sortir du feu d'un œil, tandis que l'autre répandrait de l'eau; 5° enfin cette sagesse consistait dans un amour tendre envers tous les hommes. Entre autres miracles qu'opéra Godama, on cite le suivant: c'est qu'à peine venu au monde il fit sept pas vers le septentrion en prononçant ces paroles: «*Moi, je suis noble et grand parmi tous les hommes; c'est la dernière fois que je suis enfanté, il n'y aura plus pour moi d'autre conception.*» Dans sa stature même et dans les autres parties de son corps il y avait du prodige: il avait 9 coudées de hauteur; ses oreilles touchaient aux épaules; quand il faisait sortir sa langue de sa bouche elle arrivait jusqu'au nez, et quand il était debout, ses mains touchaient à ses genoux; lorsqu'il marchait, ses pieds ne touchaient pas le sol et en étaient éloignés d'une coudée. Ses vêtements étaient à la distance d'une palme de sa chair, et quelque chose qu'il prît, elle restait toujours de ses mains à cette même distance d'une palme. Dans les 45 ans qu'il vécut comme dieu, il prêcha sa loi à tous les mortels; le nombre prodigieux de sermons et d'enseignements qu'il fit lui obtinrent le Niban. Il mourut à l'âge de 80 ans d'une dyssenterie que lui occasionna de la chair de porc dont il avait mangé avec excès. Avant de mourir, il recommanda, ainsi qu'il a été déjà dit, que sa statue et ses restes fussent vénérés et adorés.

Le dieu qui succédera à Godama s'appellera *Arimatéa;* il aura 80 coudées de hauteur; sa poitrine sera large de 4 coudées et sa figure de 5. Ce dieu ne paraîtra pas aussitôt après le terme fixé à la loi de Godama; plusieurs siècles s'écouleront auparavant. Les écritures disent qu'entre l'apparition d'un dieu et celle d'un autre la terre doit s'élever d'un juzéna, et qu'elle s'exhausse chaque année par la pluie qu'elle reçoit de l'épaisseur d'une feuille de tamarin; que les dieux ne naissent point dans tous les mondes, et que des 400,000,000 de mondes dans lesquels Godama a transmigré, il n'y en a que 22 qui ont eu quelques dieux; le nombre total, y compris Godama, s'élève à 28.

Excepté quelques peuplades dont il sera parlé, les peuples indigènes des royaumes d'Ava, du Pégou, de l'Arracan, les Sciams (le Sciam et le Siam sont des pays distincts, aujourd'hui réunis sous la domination du roi de Siam) adorent Godama et suivent sa loi. C'est la religion dominante non-seulement chez les Barmans, mais aussi dans le royaume de Siam. Ainsi qu'on le sait, la plupart des peuples de la Chine professent à peu près ce culte. Godama y est connu sous le nom de *Fo*, et dans le Thibet sous celui de *Butta* ou *Bouddha*, ainsi que dans quelques petits endroits de la côte de Coromandel et surtout dans Ceylan. C'est dans cette île que les rois barmans comme ceux de Siam envoient de temps à autre des personnes savantes pour faire la recherche de quelque livre qui leur manque, ou demander la solution de quelque doute relatif aux écritures de Godama, parce que ces écri-

Digitized by Google

tures sont en pali, qui est la langue que l'on parle dans l'intérieur de Ceylan.

Le gouvernement barman permet le libre exercice de leur religion aux Arabes musulmans et aux quelques milliers de chrétiens qui se trouvent répandus dans divers lieux du royaume. C'est plutôt de sa part un but politique ou une nécessité, parce que les chrétiens savent se rendre utiles, qu'une tolérance de principes, puisque les docteurs barmans enseignent qu'il n'y a que ceux qui suivent les lois de Godama qui puissent être sauvés.

Ainsi que je l'ai dit précédemment, le culte catholique jouit chez les Barmans d'une protection spéciale; mais il est certain, d'après ce que m'a assuré le bon et digne curé de Rangoun, qu'il n'en serait pas ainsi si les prêtres catholiques ne mettaient pas la plus grande circonspection à l'égard des conversions. Ils ne font pas de prosélytes parmi les grands et les riches, et en font peu parmi le bas peuple; ils sont assez sages pour ne se considérer que comme les pasteurs du petit nombre de chrétiens éparpillés dans ce pays. A la vérité, beaucoup des Portugais de Syriam ayant contracté des alliances avec les Barmans, ont élevé sans obstacle leurs enfants dans la chrétienté: de là il suit que leur race est catholique, et fait que le troupeau augmente et n'est pas sans quelque importance. Il est probable que si les missionnaires italiens qui desservent les églises d'Ummérapoura et de Rangoun avaient voulu faire de la propagande ostensible, les chrétiens auraient eu le même sort que les *Zodi*, secte qui fit beaucoup de bruit dans ce pays dans le commencement du dernier siècle.

Ces Zodi, que l'on dit être encore en grand nombre répandus çà et là dans le royaume, sont d'origine barmane; mais ils diffèrent en tout des Barmans dans leurs croyances : ils n'admettent point la métempsycose, et ils croient qu'après la mort chacun reçoit la récompense ou le châtiment dû à ses œuvres; ils sont bien éloignés d'attribuer tout au destin; ils admettent un Nat tout-puissant et créateur intelligent du monde; ils méprisent les pagodes, les *baos* (couvents de talapouins), les statues de Godama, etc. Le roi d'alors, Zempiuscien, second fils d'Alompra, zélé défenseur de sa religion, voulut par un coup d'autorité anéantir cette secte. Il fit faire partout de rigoureuses recherches, contraignant les Zodi à renoncer à leurs opinions et à adorer Godama. Quatorze d'entre eux préférèrent la mort, un grand nombre obéirent ou firent semblant de se soumettre aux ordres royaux, et l'on termina cette poursuite en persuadant au roi que tous avaient obéi. Depuis ce temps ils sont restés cachés, et personne encore maintenant ne peut savoir s'ils ont un culte. On dit qu'ils s'aident et s'assistent mutuellement, et que pour le plus grand nombre ils sont marchands de profession. Quelques missionnaires, y compris le prêtre *San-Germano*, ont pensé que par la conformité des croyances et des goûts ils pouvaient être juifs; mais rien n'est prouvé à ce sujet, et il est permis d'en douter, parce que la pensée d'un dieu unique a été celle de beaucoup de philosophes de presque tous les pays, et que, même selon les écritures barmanes, la sixième catégorie des deitti enseignait les mêmes préceptes que suivent ces Zodi.

(*La suite à un prochain cahier.*) F. LECONTE.

Digitized by Google

THÉATRE PERSAN.

LA TÊTE DE L'IMAM HUSSEIN (1).

TÉAZIÉ (MYSTÈRE).

Personnages.

L'IMAM ZEINALABÉDINE, fils de Hussein (enfant).
ZEINEB, sœur de Hussein.
SÉKINA, fille de Hussein (enfant).
FATHEMA, veuve du prince Kassem.
KOULSOUM, sœur de Hussein.
IBN SEAD, chef de l'armée de Yézid.
CHEMR, officier arabe, sous les ordres de Ibn Sead.
Le PRIEUR du monastère.
Un MOINE.
Un KASSYD (ou courrier).
Un HATÉF (ou crieur public).
ADAM.
ABRAHAM.
JÉSUS-CHRIST.
MOISE.
MOHAMMED.
ALY.
HASSAN.
ÈVE.
AGAR.
RACHEL.
LA FILLE DE JETRO.
LA SAINTE VIERGE MARIE.
LA MÈRE DE MOISE.
HADIDJA, 1re femme de Mohammed.
FATHEMA, sa fille.

Le théâtre représente un désert aride au plus fort de la chaleur d'été. L'armée de Yésid, après avoir remporté une victoire sur la troupe de l'imam Hussein, conduit les prisonniers en la ville de Damas. Tout le monde est monté sur des chevaux ou sur des chameaux. Pendant que la cavalcade défile tout autour de la scène, les acteurs s'entretiennent sans s'arrêter.

L'imam Zeinalabédine chante. — Dieu! je me vois ici étranger, privé d'aide et d'assistance. Vrais croyants! me voilà prisonnier entre les mains des scélérats. Sans consolateur, sans amis, captif de l'armée d'un peuple maudit. On a tranché la tête de Hussein devant mes yeux. Je vis son cadavre dans une mare de sang. Plaignez mon sort, prisonnier de Kouffens que je suis, en butte à d'infâmes injures de ces cruels mécréants.

Zéineb chante. — Vrais croyants! a-t-on jamais vu quelqu'un plus malheureux que moi? Je suis Zéineb. De l'injustice de ces méchants j'endure

(1) Cette pièce, qui est la trentième du répertoire que possède M. A. Chodzko (voir page 133), y est intitulée *Un monastère de moines européens;* et pourtant la scène est censée se passer en Syrie.

Cette pièce a d'ailleurs inspiré à M. A. Chodzko les réflexions qui suivent : « Les meilleures de nos tragédies européennes ne sauraient plaire aux Asiatiques. L'action

Digitized by Google

des peines et des tortures sans nombre. De mes propres yeux j'ai vu Hussein massacré, noyé dans son sang! Je suis prisonnière de ces tyrans qui me conduisent à Damas et m'insultent.

Sékina chante. — Amis! on a tué mon père. Je suis accablée d'outrages. Me voilà, amis, Sékina, fille du roi des martyrs, j'ai les yeux noyés de pleurs. Mon frère Aly Ekber a succombé; il roulait dans une fange faite de son sang. Je devins captive de Koufiens. Ah! seigneur! sous le poids de cent opprobres et de mille souffrances, je crie : Dieu, aie pitié de moi!

Fathema chante. — Musulmans! mes fiançailles se sont converties en obsèques. Ma maison nuptiale est devenue une maison de deuil: mon fiancé Kassem est tombé martyr sous le fer des Koufiens, après avoir subi des tortures affreuses, mon Kassem! A-t-on jamais vu une fiancée veuve comme moi, amis? Du milieu du chemin qui me conduisait à l'union avec l'objet de mes désirs, me voilà enlevée et jetée sous les roues de la fortune impitoyable? A-t-on jamais vu une fiancée aussi malheureuse, amis?

Koulsoum chante. — Musulmans! je gémis privée de toute aide, sevrée de tout ce que je chérissais le mieux, hélas! mille douleurs! Je suis Koulsoum, brisée par l'infortune. La cruauté des ennemis me laisse seule et souffrante. Le destin me livra à la merci des étrangers; il me fit subir mille revers af-

---

trop animée, les événements qui se succèdent rapidement, ne sont pas compatibles avec le caractère des hommes pour lesquels les *téaziés* ont été écrites. J'ai vu les Persans rire toutes les fois qu'un Européen se promenait dans sa chambre : « Cet homme « est fou, disaient-ils, de se remuer autant à propos de rien, au lieu d'être assis et « tranquille comme il convient à des gens bien nés. » Tout se fait lentement en Orient. En cas d'urgence, on sait développer un immense fonds de vigueur et d'activité; mais cet élan une fois apaisé, le calme succède. Quand un Persan s'est dit un beau matin qu'il ira pleurer au spectacle pendant quelques heures de suite, il pleurera de chaudes larmes sur tel malheur arrivé à la famille du prophète. Il en sait d'avance l'histoire, et pourvu que les vers soient beaux, répétez-lui mille et une fois la même chose, il ne s'ennuiera pas faute d'intrigue, de même qu'il reste sans s'ennuyer des journées entières, assis à sa fenêtre, en contemplation devant le même jet d'eau, et le trouvant toujours beau. A l'appui de mon assertion, je donne cette traduction complète d'un *mystère* musulman. On y trouve peut-être beaucoup plus que dans aucune autre des *téaziés* de mon répertoire de ces doléances tant décriées par les voyageurs européens comme l'expression d'un peuple ignare et fanatique; ce qui ne veut pas dire que cette téazié soit moins digne de l'attention des juges impartiaux. La part que les personnages les plus illustres du Vieux et du Nouveau Testament y prennent est remarquable, quoique leurs monologues ressemblent beaucoup les uns aux autres, et par conséquent fatiguent comme les chœurs d'Eschyle. Il m'eût été facile d'abréger ce drame, ou bien d'en choisir quelque autre plus à même de plaire au lecteur européen, et qui serait plus conforme à ses opinions; mais comme il s'agissait de donner une idée juste d'auteurs, d'acteurs, de spectateurs et d'ouvrages dramatiques entièrement différents des nôtres, j'ai cru devoir accorder la préférence à la pièce la plus en vogue chez les Chyïtes, c'est leur *téazié* de prédilection. »

Digitized by Google

freux. La lumière de mes yeux, mon pauvre Hussein, tomba martyr sur les plaines de Kerbéla.

Imam Zéinalabédine chante. — Musulmans! moi, infortuné Zéinalabédine, je souffre jour et nuit des persécutions de ces scélérats iniques. Ils ont tranché la tête à mon père et à mon frère en ma présence; ils ont coupé les deux bras de mon oncle Abbas. Séparé de toi, mon père, je me sens l'âme triste et découragée. Me vois-tu comme je suis abandonné et sans secours, ô mon père, mon excellent père!

Zéineb chante. — Moi, Zéineb, qui ai vu tous les amis de mon Hussein tués sur la plaine de Kerbéla, j'eus aussi la douleur de voir s'éteindre, dans son propre sang, la lumière de mes yeux. Oui, amis, à quelques pas de moi, Hussein fut martyrisé. Par la cruauté d'un ennemi traître, il saignait de tout son corps. O mon frère, exterminateur des preux chevaliers, où es-tu? pourquoi t'es-tu séparé de moi, ô mon frère, mon frère!

Ibn Sead. — Mes soldats, mes dévoués d'âme et de cœur, écoutez attentivement tout ce que je vous aurai ordonné. Notre étape d'aujourd'hui est encore loin, camarades. Mon corps brûle sous l'ardeur extrême du soleil. Il est prudent de descendre ici de nos montures, de boire de l'eau fraîche et de nous reposer un peu. Faites dresser vos tentes; nous bivaquerons ici tranquillement toute la nuit.

Chemir. — A des ordres que tu donnes nous voilà soumis obséquieusement. Tu es notre émir, et nous attendons ton bon plaisir en vrais serviteurs. Halte-là, soldats! descendez sur cette plaine. Profitez des moments de repos qu'on vous accorde. Dressez vos tentes et vos baraques. Vite à l'œuvre, et ensuite faites votre sieste. Quant à ces prisonniers, point de pitié; qu'ils restent sans aucun abri, exposés au soleil; que leurs vociférations et leurs doléances atteignent jusqu'au septième ciel.

Zéinalabédine, à Zéineb. — Que je sois ta victime, ô ma pauvre et triste tante! Une fièvre brûlante me consume. Regarde-moi, comme ce corps émacié et fiévreux n'a plus de force pour retenir son âme, prête à prendre l'essor. Dites-moi, comment y aviserai-je, ma pauvre tante? Je suis brûlé à mort par les feux de la fièvre.

Zéineb. — Que je te serve de rançon, mon malheureux Zéinalabédine. Ne pleure pas, quoique tu sois sans amis et sans ressources. Que pourrai-je faire pour toi? De la patience, mon ami, et fions-nous à Dieu. Il ne nous reste que lui qui pourrait remédier à tant de maux. Prie, cela te soulagera.

Sékina. — Que je sois sacrifiée pour toi, ma tante au visage d'ange. N'y aurait-il pas quelques gouttes d'eau dans ce désert? Faites-nous-en chercher, par l'amour de Dieu, car j'étouffe de chaleur et de soif.

Zéineb. — Viens, repose-toi sur ma poitrine, mon enfant. Ton oncle t'aime bien tendrement, et si le fleuve d'Euphrate en faisait autant, il vien-

Digitized by Google

drait ici lui-même pour te faire sacrifice de son âme limpide. Aie patience, ma fille. Essuie tes larmes, je ne peux les voir couler. Hélas! je n'ai pas d'autre eau à t'offrir que de l'eau de mes yeux.

Sékina. — Dieu, que je souffre! Aie donc pitié de mon corps torturé. Les tiraillements de la soif brisent mes entrailles. J'aimerais mieux voir toute la terre s'écrouler sur moi. Ma tante, mon âme pour une seule goutte d'eau! je brûle, je brûle, au secours! Je me meurs! Mais qui donc étancherait ma soif? il ne me reste ici-bas personne d'autre que toi, ma tante.

Zéineb. — Viens, Sékina, assois-toi à mes côtés. Pour un moment repose ta tête sur mon genou. Ne pleure pas, lumière de mes yeux. Tu me déchires le cœur. Prends patience, ne pense plus à l'eau. Tiens, bois-en de mes yeux. Une petite heure de calme te soulagera. Trêve de ces soupirs.

Sékina. — Puisque tu n'as pas de l'eau, tante chérie, dis, que faire à une pauvre orpheline que je suis? Quand mon père allait se rendre à la place de son martyre, il t'appela auprès de lui. Te rappelles-tu avec combien de larmes et de prières il me confia à tes soins? Père chéri! Il est parti, et, à présent qu'il n'existe plus, je n'ai que toi. Viens, je chancelle; soutiens-moi avec tes mains, ma tante. En proie aux ardeurs de la soif, je brûle comme un rôti au feu. Mais c'est une fournaise ardente. Oui, comme des viandes sur le charbon, je me consume.

Zéineb. — Tes paroles sont bien tristes, ô lumière de mes yeux! La souffrance te les arrache, et chacune d'elles va retentir jusque dans la moelle de mes os. Mais comment te soulager, ma petite Sékina? Calme-toi, peut-être Dieu daignera nous délivrer de cette épreuve cruelle.

Sékina. — Eussé-je mille existences, mille âmes à moi seule, je les aurais offertes volontiers pour te plaire. Comment trouver de l'eau dans ces plaines arides? Et mon pauvre corps que la souffrance consume! Mon âme même s'évapore dans cette atmosphère embrasée par les rayons ignés du soleil. O ma tante au visage d'ange, aide-moi, les feux du soleil font brûler mes os.

Zéineb. — Eh bien! reste ici, ma malheureuse enfant; j'irai trouver ce maudit Ibn Sead, je condescendrai jusqu'à lui adresser une demande. Dieu ne nous abandonnera pas, il nous donnera de l'ombre et de l'eau.

(*Zéineb entre sous la tente d'Ibn Sead, et lui dit:*)

Écoute-moi, Sead, homme sans foi. Respecte, du moins pour un instant, les droits sacrés du prophète Mohammed; nous sommes ses descendants; nous appartenons à sa tribu de Hachem, tu le sais, à la très-noble famille de Mohammed l'Arabe. Tu n'es donc pas Arabe, toi; car où sont tes sentiments d'honneur, de loyauté? Où sont tes vertus d'Arabe, quelle preuve nous en as-tu donnée? Écoute, à l'heure qu'il est, tu peux nous être utile; profites-en, et use de bienveillance à notre égard.

Digitized by Google

Ibn Sead, ironiquement. — Que me demandes-tu donc, noble Zéineb? Qu'est-ce qui me procure l'honneur de la visite d'une princesse? Fais-moi savoir le service qu'il me serait possible de te rendre; dis-moi ce dont tu aurais besoin.

Zéineb. — Ce que je veux, homme pervers, c'est que tu aies pitié de nous. Sans ombre, sans eau, exposés aux ardeurs du soleil, nous souffrons de la soif. Vois ces femmes échevelées, ces enfants en haillons. Sékina se meurt, écorchée par les feux de la canicule. La griffe de la douleur tiraille tous les membres de la pauvre enfant. L'exposer plus longtemps au grand jour serait aggraver sa position. Laisse-toi fléchir. Par respect pour la mémoire du prophète de deux mondes, mon grand-père, faites dresser à notre usage au moins quelques lambeaux d'une vieille tente.

Ibn Sead. — Sœur de l'imam rebelle, apprends, de science certaine, que tu ne verras autre chose que de l'ignominie et de l'inimitié de ma part. Oui, grillez au soleil, recevez-en les ardeurs sur vos têtes nues, hurlez et pleurez tout à votre aise.

Zéineb. — Maudit mécréant! je ne te demande rien pour moi-même; seulement aie quelque compassion pour les petits orphelins de Hussein. Nous sommes femmes, et nous n'avons pas de quoi nous voiler devant les regards éhontés de ta soldatesque de Koufa, qui ne veut pas nous laisser un coin retiré dans son campement. Aurais-tu la lâcheté de souffrir que les yeux d'un étranger voient ma chevelure en désordre?

Ibn Sead. — Je ne te cache pas, fille de l'illustre Fathema, que c'est de dessein prémédité que nous faisons étaler vos têtes dévoilées à qui veut bien les voir, et que nous vous avons revêtues de ces haillons, en butte à la risée de la soldatesque. C'est le droit dont un vainqueur use envers son ennemi vaincu. Ne t'en étonne pas, esclave de douleur; tu n'es guère qu'à ta première épreuve, Zéineb; le pire viendra, et force humiliations avec, n'en doute pas.

Zéineb. — Dieu! refuse-lui toute grâce dans les deux mondes. En face du cadavre de Hussein, frappe ce tyran de honte et d'ignominie. Écoute, sbire maudit, tu ne peux pas nous refuser de la terre: du moins assigne-nous un endroit solitaire dans quelque coin de ce désert; laisse-nous seules. Là, peut-être, un souffle de vent, plus humain que toi, viendra nous prêter de sa fraîcheur hospitalière.

Ibn Sead. — Zéineb, trêve de ces paroles, femme au cœur brisé; autrement je te ferai tuer ici, à l'instant. Vas t'asseoir au soleil brûlant, et abreuve ton âme d'amertume. Silence, malheureuse!

Zéineb, en se retirant. — Dieu, viens au secours de la nièce de ton envoyé; exauce la prière que t'adressent mes lèvres flétries par la soif. C'est la sœur de Hussein qui t'invoque. Que ferai-je avec ces orphelins délaissés? Exauce

Digitized by Google

les malheureux innocents, qui crient du milieu de ce désert, placés entre l'opprobre de l'esclavage d'un côté, et les angoisses de la soif de l'autre. Dieu, tu sais que je suis un oiseau aux ailes brisées : exauce-moi.

Kassyd, qui vient d'arriver (1). — Ma révérence à toi, Ibn Sead, né sous un bon astre. Écoute mon récit respectueux, ô maître! sache qu'une troupe de cavaliers blancs et noirs s'étant réunie dans le but de venger le sang de l'imam Hussein, est en embuscade pour tomber cette nuit à l'improviste sur ton camp. «Après avoir puni, disent-ils, l'armée de Yézid, nous leur «reprendrons les têtes des martyrs de la famille immaculée du prophète.» Ils attendent la chute du jour aux environs. Ne te laisse point surprendre, chef glorieux!

Ibn Sead. — Holà! Chemr, c'est à toi que je parle, vaurien. Mille blasphèmes sur toi, vil dogue. Quelle ruse nouvelle as-tu donc tramée? Est-ce à ton instigation que nombre d'amis et sectateurs d'Aly s'étant réunis, nous ont cernés de tous côtés, afin de nous attaquer ici cette nuit même? Ils veulent nous reprendre tous nos prisonniers, nous arracher toutes ces têtes, illuminées d'auréoles de martyrs. Dis, quel expédient trouverais-tu dans ton astuce, pour nous tirer sains et saufs de ce guet-apens?

Chemr. — Ne t'en soucie point, noble Ibn Sead. Sur le revers de cette montagne-là, se trouve un couvent de chrétiens. Ne prends pas de la tristesse au cœur. Nous nous y rendrons tout à l'heure pour y établir nos bivacs; nous passerons la nuit dans l'enceinte de la forteresse du couvent, et à l'arrivée du matin nous serons libres de poursuivre notre marche.

Ibn Sead. — Soit! Amis, mettez-vous en route vers le monastère, où nous resterons tranquilles cette nuit. (*Aux prisonniers.*) Vous aussi, habitants du château des doléances, traînez-y vos misères; on vous escortera incontinent.

Zéinalabédine. — Koufiens éhontés! jusques à quand donc nous molesterez-vous? Pensez au jour du jugement dernier, infâmes. Ah! par Dieu, pour l'amour du prophète, diminuez vos cruautés. Malheur! malheur!

(*On arrive devant le monastère.*)

Chemr. — Habitants du monastère, chrétiens! vous qui obéissez tous à la loi de Jésus, pourriez-vous nous admettre dans vos murs pour une seule nuit? Nous y entrerons en vrais amis.

Le prieur du monastère. — Qui es-tu, et d'où viens-tu avec cette armée? Explique-nous tes intentions secrètes. Qu'as-tu à faire au milieu des moines, chef de guerriers? Si tu as affaire à un des nôtres, dis-nous son nom.

---

(1) Les musulmans appellent ainsi leurs porteurs de messages, courriers à pied.

Digitized by Google

Chemr. — Cette armée, que tu vois composée de blancs et de nègres, marche sous les drapeaux du khaliphe Yézid. Un Arabe s'étant pris de fantaisie de devenir khaliphe, notre souverain nous chargea de lui faire savoir ce qu'il en pense. Il m'envoya avec toute son armée, et le tranchant de mon poignard décida du reste. Sache que le faux prétendant mordit la poussière, il y a quelques jours, grâce à ma bravoure. Sa tête, nous la portons à Damas, comme cadeau, au khaliphe. Tous les membres de sa famille tombèrent entre nos mains; les voilà chargés de chaînes. Nous retournons, triomphants et joyeux, à Damas. Surpris par la nuit dans votre oasis, nous réclamons l'hospitalité d'une seule nuit sous le toit de votre monastère. N'en refusez pas l'abri à nos soldats fatigués d'une longue marche.

Le prieur. — Notre monastère n'est pas assez spacieux pour recevoir toute cette armée. Néanmoins elle pourrait établir ses bivacs en dehors de l'enceinte du couvent, tandis que vous pourriez nous confier vos prisonniers. Nous en prendrons soin. Remettez-nous aussi ces têtes resplendissantes d'auréoles; rien qu'à les voir je me sens le cœur pris d'affliction.

Chemr. — Soit. Prends donc ces têtes, brave moine. Ce sont des têtes des rebelles de la famille du prophète Mohammed! Garde bien ces crânes usurpateurs; mais surtout aie soin de la tête du chef de religion. (*Il sort.*)

Le prieur, ôtant d'une lance la tête de l'imam Hussein. — Dieu, cette belle tête me fait l'effet d'une tulipe fraîchement éclose. Les yeux du globe terrestre deviendraient rouges de sang à force de pleurer sa mort. Seigneur Dieu, d'où vient cette tête, pleine de noble sang qui s'y est coagulé, de même que mon propre sang, que je sens affluer dans mon cœur souffrant? A quel zodiaque appartient cette étoile, Dieu? De quelle huître est sortie cette perle royale, Seigneur? Tous ces captifs, qui sont-ils donc? Et ce jeune homme, là-bas, dont les gémissements et les larmes me font saigner le cœur?...

La tête de l'imam Hussein prononce, en arabe : «Ne croyez pas que Dieu ne fait point attention aux injustices que commettent les méchants.» (*Koran,* XIV, 43.)

Le prieur. — Ah! mon Dieu! ai-je bien entendu? D'où provient cette voix qui me brûle les entrailles? La terre et le ciel en résonnent du timbre mélodieux. Elle s'est glissée dans l'oreille de mon esprit. Serait-ce un rêve? Mais je veille; qu'est-ce donc, mon Dieu? Serait-ce l'ange Esrafil faisant sonner la trompette du jour de résurrection?

La tête récite : «Ceux qui se livrent à l'iniquité verront un jour à quel sort déplorable aboutira leur conduite.» (*Koran,* surate XXVI, 228.)

Le prieur. — Camarades de couvent, accourez, venez! Dites-moi, avez-vous entendu cette voix, par l'amour de Dieu? Cette mélodie plaintive, d'où

Digitized by Google

nous vient-elle? Elle absorbe mon intelligence, et le calme de mon cœur m'abandonne. On dirait que ces gémissements viennent d'en haut.

Un moine. — Sois persuadé, digne prieur, que ces soupirs et ces gémissements viennent de la bouche de cette tête tranchée. Les lèvres en remuent en répétant les versets du Pentateuque, elles nous expliquent le sens mystérieux de l'Évangile... Mais non, quand j'écoute plus attentivement, chose étrange! les mouvements de cette langue, de merveilleuse éloquence, épèlent pieusement les versets de deux chapitres du Koran, celui de *Kehf* ainsi que celui de *Touhid* (1).

Le prieur. — Par l'amour de Dieu, réponds-moi, tête! à l'âme de quel homme as-tu appartenu? Rose fanée, dans le jardin de qui t'a-t-on cueillie? La lumière de salut éternel rayonne de tes joues. Dis-moi, tête! du festin de quel souverain es-tu le flambeau? Ah! si Jésus-Christ nous eût laissé un fils comme toi dans ce monde! Ame de l'univers, qui es-tu? Crâne ensanglanté, réponds à mes questions. Tu sais tout. Du milieu du jardin de la foi, appelle, par son nom, l'oiseau de mon esprit. Serais-tu donc Moïse, ou miracle de Jésus? Ouvre ta bouche éloquente de merveilles, explique-moi ce prodige.

La tête. — Je suis martyr de Kerbéla, mon nom est Hussein, mon métier, extirpateur des ennemis de Dieu. Mon grand-père est Mohammed, mon père Aly, la meilleure des femmes me donna naissance. Mon nom est Hussein, ma patrie est la ville de Médine; mon lieu de repos les sables du désert de Kerbéla. Rose nouvellement épanouie dans le parterre de fleurs de la vraie foi, mon nom est Hussein. Ma mère s'appelle Fathema, fille de Mohammed. Flétri de mille humiliations, mon nom est Hussein. Toutes ces têtes que tu vois sont autant de lumières de mes yeux, ma famille. Un même désastre nous a tous foulés sous son talon meurtrier. Mon nom est Hussein!

Le prieur. — Fruit de l'arbre du verger de Fathema! Beau cyprès que les mains maternelles de Fathema se plaisaient tant à caresser! Oh! exécration sur celui qui le sépara de son corps! Toi qui faisais briller de joie les yeux pleurants de Fathema! Écoutez-moi, moines, courez tous m'apporter ici du musc et des flacons d'eau de rose. C'est une œuvre méritoire que d'en parfumer ces têtes, je les parfumerai toutes, mais surtout celle de la lumière des yeux de Fathema. Répandez de l'ambre, des parfums et vos pleurs sur les tresses et sur les toupets des têtes de famille de Mohammed.

Un moine. — Tiens, reçois de nos mains le musc et l'eau de rose, prieur. Desservir ces têtes est un honneur obligatoire pour nous. Demain, auprès de Dieu, elles intercéderont en notre faveur, plongés que nous sommes jusqu'au cou dans des bourbiers de péchés.

---

(1) Ces deux extraits du Koran sont de la traduction de M. l'abbé Barges, professeur d'hébreu en Sorbonne.

Digitized by Google

Le prieur. — Que je tombe victime de chacune des tresses de ta chevelure, ô imam Hussein, martyr du chemin de Dieu; que je serve de rançon à ton âme torturée de tant d'afflictions! Grâce à la lumière qui rayonne de ta tête, ô élu des deux mondes, notre cellule est devenue l'objet de la jalousie des palais paradisiens. Qui es-tu donc, Fathema? viens peigner la chevelure de ton fils chéri, et creuse-toi l'âme avec des torrents de pleurs. Où est-elle pour laver la boue de ces tresses avec de l'eau de ses yeux? Où est ton illustre grand-père, l'envoyé de Dieu? où est ton père glorieux, Aly, prince des mortels?

(*Entre un Hatef, ou crieur public.*)

Hatef. — Soyez attentifs aux scènes d'affliction qui vont se dérouler devant vos yeux. Voici l'esprit du premier homme créé par Dieu; il descend dans ce monastère pour payer sa visite de condoléance à la tête de l'imam Hussein. Le prophète Adam arrive ici, les prunelles humides.

Adam. — Martyr de Kerbéla, lumière d'yeux de Mohammed, pourquoi ta tête lumineuse est-elle séparée du corps? Puissé-je tomber victime de ta noble tête; ô Hussein, victime de tes yeux pleins de larmes, ô Hussein! Tête tranchée, dis-moi, où est le corps dont tu es si cruellement divisée?

Je te salue, gloire de deux mondes! Martyr tombé sur le chemin qui nous guide vers Dieu! Imam glorieux, reçois les hommages d'Adam, qui serait fier de pouvoir expier les souffrances de ton âme par celles de la sienne. Tête lumineuse, tu brilleras dorénavant sur le sein de félicité éternelle. Gloire à ton martyre, âme élue de Dieu, tu comparaîtras devant son trône, toute candide et éclatante de blancheur!

Hatef. — Voilà le moment de l'arrivée d'Abraham, ami de Dieu. Il vient ici avec les yeux humides, pour faire sa visite de condoléance. Il pousse des soupirs, il gémit. Courez à la rencontre de l'ami du Dieu de vérité, honorez-le, il descend d'en haut, et, tout en sanglotant, veut présenter le tribut de sa douleur au défunt, de glorieuse mémoire.

Abraham. — Moi, ami de Dieu, j'arrive pour voir la tête de l'imam Hussein, voir avec ces mêmes yeux qui, à force de pleurer, sont teints de sang.

Moi qui ai construit le sanctuaire de Keaba, moi qui le premier y ai posé cette pierre angulaire où se dirigent dorénavant tous les regards, toutes les espérances des vrais croyants; je te salue, orgueil de deux mondes, martyr de l'iniquité, gisant mort sur la voie divine! Je te salue, joie de la poitrine maternelle de la meilleure des femmes. Servir de rançon à ta tête lumineuse, mourir pour toi, tronc ensanglanté, serait un vrai bonheur pour Abraham. Prince infortuné, quel délit aurais-tu commis pour l'avoir payé de ta tête? Est-ce bien ta place, que ce désert affreux de Kerbéla? Scélérats infâmes! dénués de sentiments de honte et de gratitude envers leur prophète, ils t'ont assassiné!

Hatef. — En arrière, moines, faites place à Jésus, qui arrive pour pleurer

Digitized by Google

l'illustre rejeton de la souche des prophètes. Il veut faire sa visite de condoléance au fils du prince de l'univers. Le voici, Jésus de Marie, qui, du haut du septième ciel, descend ici avec Moïse.

Jésus. — Je suis Jésus, esprit de Dieu. Les yeux gros de larmes, j'arrive ici pour m'acquitter des derniers devoirs dus à la tête de Hussein :

Rose du jardin de fleurs d'Aly, lumière de ses deux yeux, joie de la meilleure des femmes, je te salue! Victime d'hommes iniques, tombée sur le désert du malheur, reçois mon hommage! Ah! que toutes les œuvres méritoires par lesquelles Jésus, persécuté comme toi, a bien mérité de Dieu, te servent de rançon, noble tête! Que je sois sacrifié à ton front couronné d'une auréole, à ton front immaculé! Quel traître sans foi osa commettre ce sacrilége inouï? comment porter la main sur cette tête d'innocent? Viens ici, orateur de Dieu (1), approche, contemple ces trais du chah de religion : ce rayon qui émanait des yeux de la miséricorde de deux mondes, cette existence bénite, se sont éteints.

Moïse. — Salut, crâne plein du sang de Hussein! Que je tombe sacrifié en l'honneur de ces traits décomposés et méconnaissables du roi de deux mondes! Quel démon d'homme a donc pu se souiller d'un pareil crime? Mille malédictions sur l'impie qui abattit la palme svelte de ta stature princière, Hussein!

Hatef. — Prophètes de Dieu, je vous somme tous tant que vous êtes. Venez respectueusement contempler les dépouilles du prince des mortels. Que chacun de vous, après avoir croisé sur sa poitrine les deux mains en signe de révérence et d'humilité, arrive ici, afin que pour cet acte agréable à Dieu vous puissiez être payés en argent comptant de félicité éternelle.

Voilà que, pour visiter la tête de Hussein, du roi de deux mondes, arrive ici son grand-père, Mohammed l'Arabe, l'avocat de l'humanité pardevant le tribunal du jugement dernier. Il arrive honorer cette tête, le cœur plein d'amertume.

Mohammed. — Que n'ai-je succombé à ta place! Où es-tu? Fais-moi entendre ta voix, et que je tombe victime de la mélodie de cette voie chérie. Où est ta tête lumineuse? Mon enfant, mon âme, parle, parle, fruit de mes entrailles.

La tête. — Prophète de Dieu, si tu cherches Hussein, viens ici. Je te salue, sire couronné de Hussein. Viens contempler l'automne de ton printemps, ton Hussein. Viens, prends-moi dans le creux de ta main, père chéri, et vois tout ce que m'a fait ton peuple. Examine ma tête tranchée,

---

(1) *Kelym-Ullah*, titre que les Orientaux donnent à Moïse. Chaque prophète, selon eux, en a un qui le caractérise. Ainsi : Jésus-Christ est *Esprit de Dieu;* Abraham, *Ami de Dieu;* Moïse, *Orateur de Dieu :* Mohammed, ambassadeur, ou *Envoyé de Dieu;* Isaac, *Victime de Dieu*, etc. etc.

Digitized by Google

laissée au milieu d'un couvent de chrétiens; comptes-y un à un tous les stigmates d'injures et d'ignominies.

Mohammed. — Martyr décapité, je te salue! Joie du sein maternel de la meilleure des femmes, je te salue! Martyr du chemin de Dieu, ton grand-père te porte envie. Il rachèterait les misères de ton existence au prix de la sienne. Frère du bien-aimé Hassan, je te salue! J'ai de la peine à te reconnaître, mon pauvre garçon! dis-moi, mon jeune arbre, qui t'a fait abattre? O le plus beau cyprès de ma pépinière, quelle hache, quelle main d'infâme bourreau t'ont coupé et firent froisser dans la fange tes jeunes rameaux? Cette tête qui, semblable à mon âme, eut ma poitrine pour son lieu de repos, quel tyran l'a tranchée?

La tête. — J'ai tant à me plaindre de mauvais procédés de la part de ton peuple, ô prophète de Dieu! Tes amis prétendus ont foulé à leurs pieds tous les droits sacrés de loyauté et de gratitude. Ta nation, vois ce qu'elle me fit à moi. Elle jeta au vent l'arbrisseau de mon être, après avoir brisé nos têtes d'un millier de misères, d'ignominies! Vois, je n'ai plus de mains pour en enlacer ton cou, et te demander pardon.

Mohammed. — Que je sois sacrifié pour ton âme, mon pauvre Hussein, ainsi que pour ta tête radieuse, mon jeune scion printanier. Pourquoi tes tresses sont-elles moites de sang? Parle, dis-moi, quel sacrifice faudrait-il pour oublier tout ce que tu as souffert? Ces tresses, dont j'aimais jadis à sentir le parfum, comment pourrais-je contempler tranquillement le désordre et la poussière qui les ternit? Seigneur, où sont tes frères? quel sort échut en partage à tes sœurs? Raconte à ton grand-père affligé tout ce qui t'advint, car mes yeux, après avoir épuisé la source des larmes à ton décès, pleurent du sang.

La tête. — Écoute-moi, grand-père couronné d'éternelle gloire; jette un de tes regards sur les malheurs et les humiliations que j'ai endurées. Les cadavres de tous mes alliés et amis jonchent le chemin de Dieu, martyrs de la scélératesse d'impies réfractaires. Le restant de ta noble famille se trouve prisonnier entre les mains de l'ennemi. Dans sa haine, il a lié les bras à des femmes malades; du bout de sa lance il meurtrit leurs têtes orphelines! Ma pauvre Sékina est aussi captive, cette enfant si frêle! La jeune Fathema va, d'une porte à l'autre, mendier son pain journalier. Prisonnière abandonnée, avilie, mendiante, sans père ni mère, avec des joues livides, toute meurtrie des soufflets de la main brutale de Chemr, voilà où en est réduite ma petite enfant Sékina.

Hatef. — Prophète, soyez sur vos gardes! Je vois s'avancer ici le lion de Dieu, l'échanson des eaux miraculeuses de Kouser, l'illustre Aly, avec des yeux noyés de larmes. Pour honorer les dépouilles mortelles de son fils Hussein, il s'avance, il pleure. Les yeux humides, de deux mains frappant sa poitrine, le lion des braves s'approche.

Digitized by Google

Aly. — Je suis Aly; mon titre est : Souverain de la puissance divine qui est obéie et honorée, depuis le sommet de la plus haute montagne du globe jusqu'aux abîmes de l'Océan que hante la baleine. Où est ta tête lumineuse, ô fraîcheur de mes yeux? Fais-toi entendre, je t'en supplie, tendre rameau de mon arbre!

La tête. — Salut à toi, ô mon père bienheureux! Viens, et que cette tête sans trône roule à tes pieds pour honorer ton arrivée ici. Quelle bonté de ne pas oublier ton meilleur ami! Cette faveur, octroyée à l'endroit où je me trouve, le rend émule des bosquets du paradis jaloux de la préférence. Malheureux que je suis, je n'ai plus ni mes pieds pour courir joyeusement à ta rencontre, ni mon âme pour en répandre les trésors sur le chemin qui te conduit vers moi.

Aly. — Martyr décapité, je te salue. Hussein, abandonné de tout ce qui t'aimait le mieux, je te salue! Ame de ton père, dans quel état te vois-je? Que veulent dire les traits défigurés de ta belle tête? Pourquoi vois-je tranché ce gosier brûlé par la soif? Depuis notre séparation, je pleurais du sang en pensant à toi, mon fils. Et toi, comment te trouves-tu, après t'être sevré de l'amour des tiens? Y aurait-il donc des ennemis parmi mes fidèles habitants de Koufa, qui oseraient porter la main sur vos personnes? Qu'est devenu ton frère Abbas, où est Aly Ekber, où est Kassym, le fiancé, où est notre Aly Asgar? Que serait-il arrivé à tes fils malheureux, dont je ne vois aucun?

La tête.—Que je sois ta victime, mon père bien-aimé, dont la vue gratifiait mon cœur du don de la joie et faisait briller mes yeux. Pour quelle raison n'es-tu pas venu me secourir dans le désert de Kerbéla? Comment n'as-tu pas daigné t'apitoyer sur nous au moment où Chemr me coupait la tête? Cependant, la triste Zéineb t'envoyait bien des soupirs et des plaintes. Si tu eussies voulu nous aider, il t'eût été facile de nous délivrer. Père! mon cadavre gisait oublié sur le sable du désert pendant trois jours, car tel était le délai nécessaire à la vengeance d'Ibn-Zéad, ce scélérat sans peur. Aux bords de l'Euphrate, le glaive de l'injustice coupa les deux bras à mon frère Abbas; père! mon Aly Ekber fut haché en morceaux; mon Kassem avait les mains et les pieds rouges de sang.

Aly. — Juste Dieu! aurais-tu réellement permis à ces traîtres de décapiter Hussein? O mon fils! que je dépose un baiser sur ton cou gorgé de sang!

Hatef. — Voilà l'imam Hassan, ce baume salutaire pour toute âme endolorie; le doux chef des nations arrive ici avec mille sanglots. Lui aussi, il veut voir la tête du séid des hommes et des démons.

Hassan. — Je suis Hassan, cyprès de la plantation de Mohammed l'Arabe. Moi, dont le cœur fut fermé à la clef par la main du chagrin, fermé à l'accès de toute joie terrestre! Après m'être convaincu de l'inconstance des

Digitized by Google

choses d'ici-bas, j'ai jeté dans la gueule du sort les débris de mon cœur brisé. C'est moi dont la coupe à boire avait été empoisonnée, et j'en ai vidé la lie du malheur jusqu'au fond ! Je te salue, tête ensanglantée de Hussein ; il me serait doux de mourir pour ce beau et noble corps qu'elle couronnait jadis. Pourquoi l'a-t-on décapité impitoyablement? Accorde-moi un moment d'entretien, ô mon frère !

La tête. — Hassan, regarde ce qu'est devenu ton Hussein; contemple sa bouche ruisselante de sang, ô lumière de mes yeux! Tu tombas martyr du poison, moi martyr du glaive. Deux frères, deux cadavres sur le chemin de salut.

Hassan. — Ah! plutôt ensevelir ma tête sous les cendres noires que de voir la tienne séparée de son tronc! Encore quelques paroles, mon frère; elles tombent une à une de tes lèvres comme autant de perles et de rubis. Dis-moi, notre Kassem que j'aimais tant, cette fleur de mon rosier, ce cyprès du bord de mon ruisseau, où est-il?

La tête. — Écoute, mon frère empoisonné, martyr au cœur brisé, aux entrailles déchirées par le venin! Des scélérats mécréants, après m'avoir tué, m'ont mis dans cet état déplorable que tu vois: de même, pour Kassem, ils ont dressé un banquet sur le désert de Kerbéla, joyeux banquet! Par un caprice de fortune, les apprêts de sa noce furent convertis en pompe funèbre, et sa couche nuptiale en corbillard de morts.

Hatef. — Retirez-vous à l'écart! car voilà la mère des mortels; Ève vient avec des yeux humides payer sa visite au petit-fils de notre prophète. L'illustre compagne d'Adam s'avance, affligée, pour voir la tête de Hussein altérée de soif.

Ève. — Plaise à Dieu qu'Ève tombe victime de ta tête lumineuse, Hussein! Lumière d'yeux, de quel délit te serais-tu rendu coupable pour avoir été décapité? Ce cou de cygne, lieu de repos favori des baisers du prophète, fut tranché par la haine des barbares. Je te salue, tête de Hussein, débordante de sang, reçois l'hommage de nos larmes de sang. Quel meurtrier leva une main sacrilége sur ce front couronné d'auréole ? Instruis-moi : où sont tes sœurs Zéineb et Koulsoum? Pourquoi ne vois-je pas ici tes tristes orphelins ni tes filles? Une seule parole de toi ferait tressaillir mon cœur de délices!

Hatef. — Faites place! la mère d'Isaac, victime de Dieu, arrive avec les yeux humides; noble Agar, compagne de lit d'Abraham, ami de Dieu. Elle arrive pour pleurer sur la tête de Hussein, roi des démons et des hommes. Observez comme elle souffre; que de soupirs et de lamentations soulèvent sa poitrine !

Agar. — Je suis Agar; en proie à la plus profonde affliction, mes yeux saignent. Agar, séparée de toi, martyr, ne sait guère que se livrer aux gémissements et aux lamentations. Je te salue, lumière d'yeux de Fatheme,

Digitized by Google

noble tête de l'asile des mortels. J'offrirais volontiers la mienne pour la sauver. Pourquoi donc avais-tu ainsi renoncé à tout espoir de vivre plus longtemps? Le lieu d'habitation des anges et des démons est devenu un sérail de deuil après ta mort.

Hatef. — La mère de Joseph, Rachel, arrive pour gémir sur la tête de Hussein, imam du siècle. Elle se meurtrit la poitrine à coups de poing, s'arrache la chevelure et fond en larmes. Tout cela pour honorer les obsèques du maître des martyrs.

Rachel. — Moi, mère de Joseph, j'apporte mon cœur navré de douleurs à cause de la triste fin de Hussein, prince du siècle. Rachel serait heureuse d'avoir l'occasion de racheter de sa propre personne les tourments essuyés par ta poitrine couverte de blessures. Je te salue, tête de Hussein, gorgée de sang. Mon fils Joseph est ton serviteur dévoué. Que je tombe victime de ton visage, pâle comme la lune. Malédiction au meurtrier qui insulta tes restes mortels! O Hussein! puissé-je sacrifier ma propre tête pour conserver la tienne; oui, l'âme de mon âme pour raviver ton corps inanimé.

Hatef.—Cette femme qui s'approche triste et gémissante est la fille de Jétro. La grande douleur qu'elle éprouve fait que son âme est semblable à un manteau déchiré en lambeaux. La voilà se frappant la tête avec ses deux mains, et sanglotant à la vue de la tête tranchée de Hussein.

La fille de Jétro. — Mille fois je t'aurais sacrifié mon âme, ô Hussein, lumière d'yeux du monde! Je suis fille de Jétro. Hommage à ta tête lumineuse, ô imam Hussein! tête dont l'éclat ne saurait être terni par ce sang qui l'inonde. Tous les chérubins du ciel en souffrent de même que moi. Je n'ai pas de force pour contempler ta tête tranchée, et je me serais offerte en holocauste pour un seul regard de toi.

Hatef.—Je vois arriver tout à l'heure la mère de Jésus; elle se désole, elle soupire, elle sanglote et couvre de cendres de deuil sa chevelure flottante. Plus elle approche de la tête de Hussein, plus ses lèvres sont fécondes en exclamations, ses yeux en pleurs. Elle veut honorer dûment le trépas du descendant d'Aly.

Marie. — Moi, Marie, frappée d'affliction, désolée et hors de moi-même, je me couvre de cendres de deuil à cause de toi. Ah! plût à Dieu que Marie eût été sacrifiée au lieu de cette tête chérie! plût à Dieu que la terre entière eût croûlé en ruines plutôt que d'avoir servi de théâtre à un crime aussi atroce! Pauvre Fathema, quand elle aura appris ce qui advint à la lumière de ses yeux, quand elle aura su que son Hussein a été massacré par une vile soldatesque, pauvre mère! Ses cris amèneront sur la terre le jour du jugement dernier.

Reçois mon salut, ô lumière des deux prunelles de Fathema! Je voudrais être aveugle plutôt que de te trouver dans un état pareil, que d'appuyer mes regards sur les gloires de cette tête tranchée. O septième ciel, je te jette

Digitized by Google

mes cris, mes malédictions; Dieu! arrache les yeux de Marie, mais épargne-lui la vue du cadavre mutilé du plus cher d'entre les imams.

Hatef. — A présent arrive la mère de Moïse, avec cent soupirs et lamentations, pour visiter la tête du chef des hommes et des génies. Elle arrive avec les yeux en pleurs, avec des gestes exprimant sa douleur sincère. Elle s'approche de la tête de Hussein en se frappant la tête et le sein.

La mère de Moïse. — Tête tombée sous l'épée de l'ennemi, accepte mes hommages. Dis-moi qui t'a séparée de ton beau corps? Quel est le traître infâme qui s'est rendu coupable de ce forfait? Je te salue, lumière des yeux des hommes et des esprits, martyr par le crime, majestueux imam Hussein! Était-ce le prix de tes vertus que ce cadavre décapité et abandonné aux loups du désert? Ah! que je serve de rançon à cette tête couronnée d'auréole et pure. Dieu fasse que ce spectacle m'aveugle et que je ne voie plus dans un semblable état les reliques de ce bijou du monde.

Hatef. — Hadedja, mère de Fathema, grand'mère de l'imam Hussein, arrive ici pour visiter le feu prince. Elle a les yeux chargés de rosée, le cœur fatigué de douleur. Voyez comme, tout émue, elle vient faire ses adieux et pleurer.

Hadedja. — Je suis Hadedja, ta grand'mère, ô Hussein! Je me désole et gémis après toi, inconsolable de n'avoir pas pu faire sacrifice de moi-même pour sauver ta tête innocente. Dis-moi, où est le reste de ton corps? pourquoi t-a-t-on décapité? Scélérats! vous n'avez donc pas rougi de honte ni craint la colère du prophète de Dieu?

Rose du jardin de ma fille, je te salue. Alpha de la constellation du Capricorne, je te salue. Reçois cet hommage de mon âme affligée, tête chérie. A la vue de ce crâne ensanglanté, mon cœur se rouvre et se déchire comme un lambeau d'étoffe.

Hatef. — En arrière, en arrière, faites place! L'illustre Fathema arrive pour visiter la tête du prince des martyrs. Moines blancs et noirs, vous tous tant que vous êtes ici, laissez passer la mère éplorée de Hussein le martyr, la protectrice des mortels au jour de résurrection. Prophètes de Dieu, je vous conjure au nom de Dieu, retirez-vous à une distance respectueuse, rangez-vous en ligne de deux côtés, honorez la perle de pudeur, Fathema qui descend du paradis pour venir ici (1).

Fathema. — Victime du fer des injustes, que je sois celle de ton courage! Rose à peine épanouie dans les jardins de la vraie foi, que ta mère te soit sacrifiée.

---

(1) Chez les musulmans l'usage veut qu'aussitôt qu'une dame de distinction arrive quelque part, tous les hommes se trouvant sur son passage s'en retirent. La regarder en face serait un acte de lèse-décence impardonnable, un attentat à la pudeur publique.

Digitized by Google

La tête. — O ma triste mère, tu ne veux pas que je souffre seul ; ma meilleure amie, tu viens ici partager mes chagrins. Viens, vois ce que je suis devenu.

Fathema. — Oui, je suis ta pauvre mère, mes yeux pleurent du sang, me voilà malheureuse et délaissée comme toi.

La tête. — Mère au cœur navré d'amertume ! La main du méchant Chemr t'a rendue sans fils ; mère, viens voir ce que je suis devenu.

Fathema. — Où est donc Ekber au manteau de pourpre? où est Kassem dans sa tunique couleur de rose? dis-le-moi, et que ta mère devienne ta victime.

La tête. — Mère, ton Ekber sut mourir en vrai martyr. Kassem se noie dans son propre sang ! Que de calamités se sont déchaînées contre nous ! viens, et pour un instant vois ce que je suis devenu.

Fathema. — Je te salue, martyr de cruauté ! Brisé sous le fer des tyrans, noyé dans ton sang ! je te salue ! Malheureuse tête, loin de ton corps, je te salue ! Où est ton cadavre? ta mère est prête à mourir seulement à la vue de ta tête. Ah ! que je sois victime de ces traits défigurés ! Pourquoi des flots de sang m'ont-ils caché ton corps? Parle, Hussein, parle, et que je sois sacrifiée en holocauste pour toi.

La tête. — Salut, fille du prophète des mortels ! sois bienvenue, ma mère. Mille fois Hussein, pour te plaire, sacrifierait son âme ; à présent même il l'aurait jetée à tes pieds pour te remercier de ton arrivée ici. Voilà bien ton Hussein, que tu élevais en lui prodiguant cent caresses et cent soins. Voilà le charme de ton cœur, la lumière de tes yeux. Voilà ce que nous a fait cette nation inique. Barbares, dans leur cruauté sordide ils m'ont tranché la tête. O ma mère, ce que j'ai enduré, aucun être créé ne l'avait jamais enduré.

Fathema.—O mon astre scintillant à travers un nuage de sang ! Malheureuse mère que je suis ! le rubis de tes joues vermeilles fut lavé dans de l'eau de sang. Tu es méconnaissable, ô lumière de mes yeux humides ! Dieu, pourquoi ne me frappes-tu pas de cécité quand je contemple ces horreurs? Une tête noble comme celle-là, bavant son sang, pauvre mère !

Dis-moi, mon fils, où est ta Zéineb? Tu es avare de paroles, les deux battants de la porte de sortie de tes doux propos se ferment devant la tendresse de ta mère. Il fait nuit, les mortels reposent leurs têtes sur des oreillers du repos, et la tienne par terre, sans autre lit que celui des cailloux du désert. Raconte à ta mère tout ce qui t'advint, narre-lui tous les détails de ton martyre.

La tête. — Mère aimante, si je te dis tout ce que cette tête tranchée a souffert, tu n'auras pas la force de m'écouter. Au milieu d'une détresse inouïe,

Digitized by Google

l'orage a brisé nos frêles embarcations. Vois mon cadavre par terre, ma tête sur la pointe d'une lance!

Personne, autre que le glaive, n'a vu ni entendu ce qui se passait en moi. Personne, autre que la flèche, n'a su pénétrer au fond de mon cœur. Un ruisseau de larmes m'a donné à boire, et il n'y a eu que les blessures mortelles qui ont eu pitié de moi. Excepté la soif, personne ne se souciait de ce qui se passait en moi. Excepté le sable mouvant, personne n'a déposé mon corps sur son sein. Aucune plante n'a poussé de mon jardin sinon le pavot de regrets. L'injustice et la cruauté épuisèrent sur moi toutes les sources de leur rage. Les cris de mes petits enfants: «soif! soif!» s'unissaient au râle de mon agonie.

Fathema. — Cendre des pénitents, couvre la tête de Fathema, et qu'elle n'ait plus d'yeux. Quels étaient donc tes péchés dans ce monde, ô mon Hussein? Ton gosier coupé et béant, ta tête séparée du corps, comme celle d'un agneau du sacrificateur. Dieu! quel sort rencontrèrent-ils tes frères, tes amis, tes alliés et tes sectateurs? Qu'est devenu Aly Ekber, lumière de ton cœur et de tes yeux, et Abbas, et Kassem, et Asgar? Qu'est-ce qui est arrivé à la triste Zéineb et à Koulsoum, au milieu de tant d'agonies, de meurtre, d'angoisses et de soif? Et ce charme de ta poitrine, la mignonne Sékina, comment pouvait-elle faire face à tant de privations?

La tête. — Mère malheureuse, tu t'affligeras trop en apprenant les désastres de tes orphelins. Je ne puis pas raconter l'histoire du brave Kassem. Il me serait pénible de passer la perle de son martyre dans le fil du récit. Il tomba roide comme une larme d'yeux, sur cette oasis-là, les mains et les pieds ruisselant de sang, comme si c'était du cosmétique de nouveau marié (1). Quand je jetai mon dernier regard sur Aly Ekber, je sentis comme une montagne qui venait de s'écrouler sur moi. Chacun de ses membres fut meurtri, brisé, pollué de boue et de sang. Personne n'a donné de l'eau à mes enfants orphelins. Abandonnés de tout le monde, ils me cherchaient avec leurs lèvres fiévreuses; et moi, grâce à Yézid, je leur envoyai, en guise d'eau, un ruisseau de sang de mes plaies.

Fathema, à son père. — Prophète, entends-tu ce que les méchants ont fait à Hussein? Impitoyables dans leur cruauté, ils lui ont tranché la tête. Sois juge, dis, mon père, comment ne crierais-je pas : Dieu, Dieu, venge la mort de mon fils! Juge si je puis voir mon enfant abandonné, avili...

Mohammed. — Ne t'afflige point, Fathema, ton père t'honore, il te sacrifierait son existence plutôt que de voir une larme de toi. Tu as le droit de plaindre ton fils assassiné, noyé dans son noble sang. Mais c'est un mystère

(1) On sait qu'en Perse, au jour de mariage, les amis du nouveau marié le conduisent aux bains, lui parfument les cheveux, et lui font peindre en rouge (*héna*) les mains et les pieds.

Digitized by Google

que la vraie cause de son martyre; pour prix de ce martyre, Dieu déposera entre nos mains la clef du paradis et la clef de l'enfer, au jour du dernier jugement. Il laissera à ton bon plaisir les destinées futures de notre peuple. Alors il sera libre à toi, ma fille, de tirer des meurtriers de Hussein une vengeance telle que tu la choisiras.

Fathema. — Ainsi soit-il. Mais comme nous n'étions pas présents à Kerbéla au jour de sa mort, allons-y tout à l'heure, mon père, pour nous acquitter des derniers devoirs auprès de son cadavre. Honorons-le par des lamentations et des chants funèbres. Faisons pleuvoir de nos yeux des larmes de sang.

Mohammed. — Tu peux le faire, ma fille. Entourez-le de tels honneurs et pompes funèbres qu'il te plaira; et que la surface du globe, depuis le séjour océanique de la baleine jusqu'au cœur de la lune, soit inondée de vos larmes. N'écoute que ta douleur, meurtris tes joues, laisse ta chevelure éparse flotter au gré des vents.

Fathema chante (1). — Hélas! ô lumière de mes yeux! qu'es-tu devenue? Sa tête tombe de ses épaules, et roule par terre; son cadavre se débat dans le sang, sur le désert de Kerbéla. Enfant de mon âme, je suis ta victime, victime d'un seul regard de tes yeux! Ah! si je pouvais mourir pour toi, fils de mon âme! Dieu! me voilà sans fils. Mes entrailles saignent à l'idée d'être séparée de lui. Ah! que ta mère tombe comme une offrande expiatoire pour ton âme, pour ton corps. Et tes enfants, dis-moi, comment les verrai-je esclaves dans une contrée étrangère? comment verrai-je tes orphelins, ô fils de mon âme?

Mohammed. — Hussein, ton grand-père, Mohammed le puissant, te rend hommage; et son cœur se fend en se rappelant ce que tu as souffert. Le temps de la séparation est arrivé, reçois mes adieux, lumière de mes prunelles! Viens, viens; que je presse ta tête contre mon sein, et que j'expire en pleurant ce moment de notre séparation (2). Comment, sans toi, jouirai-je du repos dans le paradis sublime? Comment ne pas gémir et soupirer étant éloigné de toi?

Fathema. — Je te fais mes adieux, mon fils, joie de ma poitrine fatiguée de douleurs. J'ignore qui s'occupe, à Kerbéla, des derniers devoirs dus à ton

---

(1) En original, *nouhé,* chant de doléance. Les Grecs modernes et beaucoup d'autres nations ont encore retenu cette coutume. Ce sont les *neniæ* des tragiques anciens.

(2) Le corps d'un musulman mort doit être enterré le plus vite possible, autrement son âme n'aurait pas de repos. Aussitôt que le défunt a été inhumé, avec le riz d'usage, les deux anges inquisiteurs, Nakir et Monkir, viennent lui demander s'il sait bien le catéchisme mahométan. Cet examen fini, on le conduit par-devant le tribunal suprême, où l'arrêt est prononcé. Voilà pourquoi l'âme de Hussein ne peut pas aller au paradis rejoindre ses parents, avant que son cadavre soit enterré avec tous les honneurs qui lui sont dus.

Digitized by Google

cadavre, j'ignore qui y entonne des chants de doléances en ton honneur. Encore un baiser d'adieu; je m'en vais: Dieu veille sur toi. Du haut de mon séjour au paradis je te suivrai de mes vœux. Dieu te garde!

La tête. — Pars, ô ma mère au visage d'ange. La seule prière que j'aurais à te faire encore est de te recommander Sékina. Que son âme te soit aussi chère que la tienne. Veille sur sa jeunesse, protége-la. N'oublie point mes autres enfants, ni mes sœurs inconsolables. O hommes parjures! est-ce en les insultant que vous prouvez votre gratitude pour les bienfaits de notre grand-père?

Mohammed. — Peuple d'ingrats! je traînai longtemps le fardeau de tes perversités. Vous ayant toujours trouvés enclins au mal, mon cœur ne cessait pourtant de brûler jour et nuit, et de s'exhaler en encens de prières, afin d'expier vos péchés. Est-ce ainsi que vous me prouvâtes le respect dû aux droits que j'avais sur vous? Est-ce ainsi que vous acquittâtes la dette du dévouement envers moi? Vous avez flétri mon cœur d'un cautère poignant; vous avez jeté au vent les fleurs de mon jardin, emprisonné mes enfants, refusé de l'ombre et de l'eau à mes filles, qui vous en priaient, les lèvres desséchées de soif.

(*Tous les prophètes et prophétesses disparaissent.*)

Le prieur. — Que je tombe victime de ta tête, ô orgueil et espoir de deux mondes! Explique-moi, élu des hommes et des démons, d'où étaient venues ces femmes vêtues en noir. Elles prononçaient sur ta tête des doléances pour les trépassés, et te rendaient des honneurs funèbres. Que signifiait toute cette foule de pleureurs et de pleureuses qui se frappaient la poitrine sur tes dépouilles mortelles?

La tête. — Ces trois femmes que tu as remarquées pleurant plus que les autres furent Hadedja, Marie et Ève. Quant à celle qui me quitta la dernière, sache-le, c'était ma mère, l'auguste Fathema.

Le prieur. — Hussein, lumière des yeux du très-puissant Mohammed, toi, souvenir laissé aux mortels par le courageux Aly, mon cerveau brûle de l'amour que tu viens de m'inspirer. Exauce mon humble prière, martyr tombé sous le fer des injustes. Je désire que tu me convertisses à ta propre religion, ô Hussein. Je renonce à l'étole du prêtre chrétien.

La tête. — Récite après moi la formule de profession de la foi d'Islam; dis:

«Je confesse qu'il n'y a pas de Dieu autre qu'Allah, et que Mohammed est envoyé de Dieu, et Aly ami de Dieu.»

Le prieur. — Dieu, n'oublie pas, au jour du jugement dernier, les paroles que je prononce:

«Je confesse qu'il n'y a pas de Dieu autre qu'Allah.»

ALEXANDRE CHODZKO.

Digitized by Google

UNE ARMÉE SIAMOISE.

A Siam, personne n'est indépendant : dès qu'un jeune homme a atteint l'âge de seize à dix-huit ans, il est obligé de se donner à un prince ou à quelque grand mandarin qui le prend sous sa protection, et auquel il a recours lorsqu'on lui suscite une querelle ou qu'on lui intente un procès.

Dès qu'il s'est ainsi inféodé à un grand du royaume, soit comme soldat, comme médecin, comme peintre, comme orfévre ou comme exerçant un état dont ce seigneur peut tirer profit en le faisant travailler pour lui et gratuitement, pendant trois ou quatre mois de l'année, le reste du temps il est libre de chercher sa vie comme il peut.

Si le client n'a ni état ni profession, il est obligé d'apporter chaque année une certaine quantité de riz, de fruits, de gibier, d'ivoire ou d'autres choses utiles, en tribut à son patron.

Dès qu'un Siamois s'est ainsi constitué client ou vassal, tous ses enfants mâles, de génération en génération, dépendent du prince dont il est feudataire, et lorsqu'ils sont en âge, ils sont tenus de rendre à ce prince les mêmes services que leur père, c'est-à-dire d'être soldats si leur père était soldat, médecins s'il était médecin, etc. Voilà pourquoi tous les chrétiens siamois sont ou militaires, ou médecins, ou interprètes.

Un chef est-il appelé par le roi sous les drapeaux, il emmène avec lui tous ses clients, les uns en qualité de combattants, les autres de rameurs, ceux-ci pour prendre soin de sa santé, ceux-là simplement pour lui former un cortége d'honneur; en sorte que sur 5 ou 6,000 hommes qui entrent en campagne, il n'y en a quelquefois que 100 ou 200 qui portent le fusil.

Au retour de l'expédition, chacun rend son arme et rentre dans ses foyers; de cette manière, il existe beaucoup de Siamois qui sont allés souvent à la guerre, et qui n'ont pas fait feu une seule fois en leur vie.

Un soldat reçoit une paye annuelle de 36 francs; un médecin et un interprète, de 48; et pour un si beau salaire ils sont assujettis à des corvées qui les occupent au moins deux ou trois mois par an. De plus, lorsqu'ils sont en campagne, leur absence se prolonge quelquefois une ou deux années, pendant lesquelles ils sont obligés de se procurer, à leur compte, la nourriture et les vêtements nécessaires; car, près ou loin de leurs familles, en temps de guerre ou en temps de paix, ils ne reçoivent jamais que leur solde annuelle, qui se distribue en présence du roi et avec une grande solennité. Aussi la plupart des chrétiens sont-ils très-pauvres, et c'est presque toujours la femme qui nourrit le mari et les enfants, soit en faisant des gâteaux, soit en pêchant des écrevisses à la ligne, ou en élevant des porcs qu'elle vend aux Chinois.

Lorsqu'une expédition est résolue, et qu'un chef a reçu ordre du roi de marcher à l'ennemi, il avertit aussitôt tous ses clients de se préparer à partir au premier signal. Chacun alors fait sa petite provision de riz, de

Digitized by Google

tabac, de sel, d'arec et de bétel qu'il met dans un sac, ainsi qu'un vase en terre pour cuire son riz; et au jour marqué on se rend chez le prince, où on attend qu'il soit prêt: il paraît enfin, monté sur son éléphant, et tous le suivent à pied, pêle-mêle, sans tambour ni trompette.

On se met en route avant le jour; vers les neuf ou dix heures du matin, on s'arrête pour prendre un peu d'aliments et de repos; et quand la chaleur commence à diminuer, c'est-à-dire vers trois heures du soir, on continue la marche jusqu'à la nuit. A peine a-t-on fait halte, que la troupe s'éparpille; chacun va ramasser un peu de bois, fait cuire son riz, le mange et se couche à la belle étoile. Il n'y a que le général et les grands chefs qui soient abrités par des tentes; tous les autres dorment ou du moins passent la nuit, exposés à la rosée, au vent et à la pluie.

Au bout de quinze jours, de trois semaines au plus, les petites provisions des soldats étant épuisées, ils n'ont plus de ressource pour vivre que dans le vol ou l'aumône; mais comme ils n'ont pas toujours occasion de piller ou de mendier, ils passent souvent un ou deux jours sans aucune nourriture. La fièvre fait alors parmi eux d'affreux ravages; et ce qui multiplie encore les victimes c'est que n'ayant point d'hôpitaux, les médecins ne soignent le malade qu'autant qu'il peut suivre le corps d'armée; dès qu'il n'a plus la force de soutenir une longue marche, ne fût-il que légèrement blessé, on lui prépare deux rations de riz, et on l'abandonne ainsi au milieu des déserts, où il est bientôt la proie des bêtes féroces. Figurez-vous un de ces malheureux délaissés dans ces lugubres solitudes, quel ne doit pas être son désespoir! Mais c'est bien autre chose lorsqu'après une bataille on en abandonne ainsi deux ou trois cents qui ne peuvent plus marcher, et qui se voient mourir de faim ou dévorer par les tigres.

Il est vrai que les Siamois évitent le combat autant qu'ils peuvent, et qu'ils ne cherchent guère qu'à surprendre çà et là quelques hommes isolés, afin de les présenter au roi comme un gage de leur victoire. Quelquefois ils sont surpris à leur tour par l'ennemi qui les massacre sans pitié, ou les renvoie dans leur pays après leur avoir coupé le nez, les oreilles ou les extrémités des pieds et des mains; car les Annamites ne se soucient pas, comme les Siamois, de faire des prisonniers.

Dans la guerre qui eut lieu en 1842, comme presque tous mes chrétiens étaient partis avec un frère du roi qui dirigea son expédition par mer, il n'en mourut qu'un seul, et ce fut de maladie. Ce général avait la réputation d'un prince guerrier; sans doute que sa valeur s'était signalée par de plus brillants exploits; car après avoir examiné de loin avec une lunette d'approche la forteresse qu'on voulait emporter, il se retira à deux journées de distance, enjoignant à ses troupes de commencer l'attaque. On suivit ses ordres, c'est-à-dire qu'on tira le canon pendant quatre ou cinq jours, mais de si loin que les boulets n'arrivaient pas même aux pieds des remparts; puis on lui fit dire que les projectiles et la poudre étaient entièrement épuisés. Aussitôt il envoya un messager prévenir le roi que la citadelle était imprenable, et il reçut ordre de revenir.

Digitized by Google

Il n'en fut pas ainsi de ceux qui formaient l'armée de terre, presque toute composée de païens; ils sont encore en campagne: la fièvre, la faim et la misère en tuent tous les jours un grand nombre; jusqu'à présent ils ont fait prisonniers environ trois cents Cochinchinois tout au plus, et leurs morts s'élèvent déjà à plus de quinze mille. En voilà assez, je pense, pour vous donner une idée du courage des Siamois et de la manière dont ils font la guerre.

J.-B. GRANDJEAN, *miss. apost.*

INDE ANGLAISE.

LA FAMINE ET LE DISTRICT DE GUNTOUR.

Les lecteurs de la *Revue de l'Orient* n'ont sans doute pas oublié la description faite (t. II, p. 257), par le R. P. Charbonneau, de la terrible famine qui, en 1833, dépeupla quelques provinces indiennes; un officier au service de la compagnie des Indes, M. Best, capitaine du génie, vient, dans un écrit publié à Madras en 1844, d'attirer l'attention publique sur cet horrible fléau, et d'émouvoir au plus haut degré tous les esprits.

C'est par l'intérêt, que M. Best, en homme qui connaît les administrateurs de l'Inde, a cherché à exciter leur sensibilité. Il a voulu prouver au gouvernement indo-britanique, que le plus sûr moyen de s'enrichir serait d'améliorer l'immense territoire qu'il régit, en y protégeant l'accroissement des populations, l'extension et l'amélioration des cultures, même au prix de quelques dépenses; avances utiles et qui seraient bientôt remboursées au centuple. Il a fait une statistique des effets de cette terrible famine, en se bornant à un seul district de fort peu d'étendue, celui de Guntour, dans la présidence de Madras. Considérant ces effets sous le point de vue de la diminution de la population et des bestiaux, et sous celui du revenu, il a calculé que les pertes occasionnées par la famine de 1833 se sont élevées, d'après la comparaison des chiffres de l'année précédente (1832), à 256,806 individus, 74,260 buffles, 159,340 vaches ou buffles laitières, 325,694 chèvres et moutons.

Le revenu de ce territoire, jusqu'en 1832, était annuellement en moyenne de 183,960 livres sterl. En 1833, il tomba à 95,946 livres sterl.

Dix ans se sont écoulés depuis ce désastre, et, malgré un accroissement constant de population et de revenu, les relevés officiels présentent entre les chiffres de 1832 et ceux de 1843 une différence en moins de 167,558 individus, 44,092 têtes de bétail, 16,997 chèvres et moutons.

La perte du revenu pour les cinq années qui suivirent immédiatement la catastrophe est représentée par une moyenne annuelle de 71,464 livres sterl. La moyenne actuelle de la perte est encore de 49,960 liv. sterl., et la somme totale des pertes jusqu'en 1844, de 659,087 livres sterl. (16,477,175 fr.)

Il faudrait à ce district encore au moins quinze années de prospérité con-

Digitized by Google

tinue pour reproduire le même revenu qu'en 1832, et en calculant la perte jusqu'à la moyenne de 30,000 livres sterl., c'est encore 450,000 livres (10,350,000 fr.) à ajouter au chiffre déjà indiqué, et nous obtenons ainsi un dernier total de 1,110,000 livres (26,827,175 fr.), qui représente la perte du gouvernement. Le capitaine Best calcule celle des administrés à 900,000 livres (22,500,000 fr.). Ainsi, s'il avait été possible, par un moyen quelconque, de prévenir cette famine, indépendamment des immenses douleurs épargnées à l'humanité, le gouvernement eût encore trouvé son profit à le faire même au prix de 2 millions sterlings.

Deduisant du chiffre de 256,806 individus les familles qui se jetèrent, comme des sauterelles, sur les districts voisins, et y trouvèrent plus ou moins de secours, le capitaine calcule que le nombre des morts, pour le seul district de Guntour, sur une population de 518,318 âmes, à dû s'élever, en une seule année, au moins à 150,000 âmes.

«Ceci, dit-il, n'est point un fait de statistique ordinaire. Il ne s'agit pas «de quelques milliers d'aunes de drap ou de tonnes de sucre importés ou ex«portés; c'est cent cinquante mille créatures humaines qui ont péri, non «point en un instant, dans l'enivrement et le choc d'une bataille, sous le «sabre et les boulets, mais lentement, rongés, dévorés par la faim et la «soif pendant des jours, des semaines, des mois!

«Il est pénible, mais il peut être utile de s'arrêter sur ces horreurs. On «ne considère pas toujours suffisamment, en lisant que *cent cinquante mille «personnes sont mortes de faim*, l'immensité de misères représentée par ces «six petits chiffres 150,000, *un, cinq, zéro, trois zéros!* On n'aime point à «s'arrêter sur ces cent cinquante mille histoires de souffrances individuelles, «de communautés brisées, de villages abandonnés; à contempler le spectacle «de ces dix mille, de ces vingt mille familles s'entre-déchirant dans leur an«goisse autour du puits desséché; sur le berger voyant mourir autour de lui «ces troupeaux auxquels des années de soins l'ont attaché comme à une fa«mille; sur les enfants expirants et sur l'agonie des pères; sur la mère qui de«mande en vain au ciel une goutte de lait ou de rosée pour son dernier né!

«Rappelons-nous que ce ne fut pas seulement sur le district de Guntour «que sévit la famine de 1833. Toutes les parties de la présidence de Madras «souffrirent proportionnellement à leur distance, autour de ce foyer de «douleur.»

«Il est impossible, dit le *Bombay-Times*, d'imaginer un tableau plus effrayant de souffrances humaines que celui qui nous est ainsi rappelé par l'éloquent écrivain que nous citons, et nous ne saurions concevoir un concours de circonstances mieux fait pour stimuler l'énergie d'un gouvernement sage et paternel, soit en vue de la philantropie, soit en vue de ses propres intérêts, pour le stimuler, disons-nous, à diminuer les chances, sinon à prévenir désormais la possibilité du retour de pareilles angoisses. Comme chrétiens et comme hommes d'État, les arbitres de l'Inde étaient tenus de ne reculer devant aucun effort, devant aucun sacrifice pour préserver le pays du renouvellement d'une semblable calamité. Et pourtant,

Digitized by Google

où en sommes-nous? Qu'ont-ils fait pour se décharger d'une si immense responsabilité? Un de leurs serviteurs, le capitaine Best, écrivant onze ans après la catastrophe, va leur répondre : «Je ne prétends pas déterminer la «somme qu'il faudrait sans doute avancer pour prévenir le retour de si af-«freux malheurs; mais il n'est point douteux qu'on pourrait obtenir d'im-«menses résultats à l'aide d'une somme même comparativement minime. «Joignons nos prières à celles de ce peuple affamé pour que ce bienfait puisse «être bientôt consigné dans nos annales.»

«Et le capitaine Best, poursuivant ses calculs, prouve que, moyennant une somme de 50 à 60,000 livr. sterl. (1,250 à 1,500,000 fr.) tout au plus, on pourrait rendre à ce pays les puits, les bassins, les étangs (au nombre de 8,948 récipients), enfin tous les moyens d'irrigation qu'il devait à la générosité de ses princes indigènes, et que ses conquérants civilisés ont négligé d'entretenir.

«Pour 20,000 livres de plus (500,000 fr.), c'est-à-dire pour une dépense «totale moindre que la moitié du revenu de ce petit territoire, en une seule «année, on pourrait, grâce au prix excessivement modique de la main-«d'œuvre, exécuter bien des travaux qui diminueraient certainement s'ils «ne prévenaient entièrement les calamités auxquelles, à moins qu'on ne se «décide à faire enfin quelque chose en sa faveur, le district de Guntour «sera constamment exposé.»

«Hélas! s'écrie le *Bombay-Times*, est-il bien vrai que c'est onze années après le désastre de 1833 que l'on est encore à attendre, à demander ces mesures bienveillantes et à les considérer comme de superbes utopies? Tristes, en vérité, et très-humiliantes sont les réflexions qu'un tel état de chose est fait pour éveiller dans tout esprit capable d'estimer les devoir des maîtres de l'Inde, et comparer ces devoirs avec leurs actes. Mais cette odieuse insouciance paraîtra plus triste, plus honteuse et plus coupable encore, quand on pèsera cette dernière phrase de l'admirable publication du capitaine Best: *Les intervalles entre les saisons de sécheresse sont rarement de plus de douze années, et voici maintenant onze ans accomplis depuis la grande famine de* 1833.»

C'est un capitaine du génie, un officier de la compagnie anglaise qui fait entendre ces courageuses paroles. Ce digne officier n'a d'autre fortune que ses talents et son épée. Il sait qu'il compromet son avenir; il peut, au caprice de ses maîtres, perdre une position qui est toute son existence; mais, apôtre de la vérité, il n'a pas craint de faire entendre son langage. Honneur à son courage! honneur au pays qui produit de tels enfants! Et, rendons cette justice à nos voisins, les philantrophes sincères, les capitaines Best ne sont pas rares parmi eux. Pourtant, contradiction étrange! quand les individus sont si nobles, si généreux, si enthousiastes pour le bien et le beau, comment se fait-il que, dès qu'ils se groupent pour gouverner, on retrouve aussitôt dans leurs actes envers les nations étrangères ou sujettes, le même système d'implacable antagonisme et d'égoïsme sans frein?

E. DE W.

Digitized by Google

EMPIRE CHINOIS.

I. Antiquité du peuple chinois. — Population. — II. Caractère du peuple chinois, ses usages, ses vertus et ses vices. — III. Nourriture des Chinois et produits de leurs terres. — IV. Nature du sol chinois et sa température. — V. Agriculture des Chinois. — VI. Architecture des Chinois. — VII. Voyages, routes et auberges. — VIII. Commerce des Chinois. — IX. Vols et escroqueries. — X. Funérailles des Chinois.

I. ANTIQUITÉ DU PEUPLE CHINOIS. — POPULATION.

De tous les peuples de la terre, le peuple chinois est bien celui qui a le plus conservé sa figure primitive : relégué pour ainsi dire à l'extrémité du monde, séparé de toutes les autres nations, il a toujours gardé, malgré ses révolutions intérieures, ses coutumes et ses usages; les dynasties ont changé, le génie national est resté le même. Aujourd'hui que ce grand empire est gouverné par des princes d'origine tartare, le mode de gouvernement n'a pas éprouvé de notable altération; les Chinois n'ont subi d'autre loi que celle qui les a obligés à prendre le costume de leurs vainqueurs et à se raser la tête.

L'empire de la Chine est un des plus anciens que nous connaissions; son origine remonte aux siècles les plus reculés. Fou-Hy, que les Chinois regardent en général comme leur premier roi et leur père commun, paraît avoir existé peu après le déluge (1).

---

(1) D'après les annales chinoises, en admettant le règne de Fou-Hy entre l'an 2812 et 2834 avant J. C., et les règnes de ses successeurs jusqu'à Yao, qui, suivant ces mêmes annales, régna l'an 2357 avant notre ère, ces époques seraient encore bien postérieures au déluge. Mais on est loin de pouvoir établir quelque chose de certain ; car si les annales dont nous venons de parler supposent l'existence de Fou-Hy et de ses cinq premiers successeurs, l'introduction de ces annales, dont le titre est *Thug-Kién-Kang-Mou-Tién-Pien*, la révoque en doute. Les livres de Confucius (les plus anciens que possèdent les Chinois) expriment la même incertitude. Ce philosophe, qui a vécu seulement cinq cent cinquante ans avant J. C., n'a pu remonter plus haut qu'à deux cents ans avant lui, par des dates un peu certaines.

Il s'en faut donc bien que l'empire chinois ait les quelques milliers d'années de durée dont l'ont gratifié certains de nos philosophes du dernier siècle, en haine de nos livres saints (quoique quelques autres de meilleure foi, comme Fréret, aient convenu franchement qu'au delà d'un très-petit nombre de siècles avant notre ère il n'y avait qu'incertitude et variation dans la chronologie chinoise). Toutefois, nous ne prétendons nullement détruire la haute antiquité de ce peuple; et le concours d'un assez grand nombre de circonstances et de rapprochements très-curieux donne même une grande ressemblance à l'opinion que Fou-Hy ne fut autre que Noé lui-même. (Voyez la *Bible vengée*, etc., édit. de 1834, p. 107 et suiv.)

Digitized by Google

Depuis Fou-Hy, la Chine a toujours été soumise à des princes chinois, si l'on excepte le temps où les Tartares Mongouts s'en emparèrent et établirent la dynastie Uyen, qui ne dura que quatre-vingts ans. Ce temps écoulé, les Chinois secouèrent le joug des Mongouts, et furent de nouveau gouvernés par des rois de leur nation, jusqu'au moment où Choûen-Tché, père de Kâng-Hy, les subjugua, et établit la dynastie actuelle qui est sortie de la Tartarie orientale.

La population de ce vaste empire n'a point de terme de comparaison chez les autres peuples connus. Sans parler de la Tartarie et de plusieurs autres royaumes dont les rois se regardent comme ses vassaux, en comptant vingt millions d'habitants par province, elle s'élèverait à trois cent quarante millions (1). Ces provinces sont au nombre de dix-sept (2). Si certaines d'entre elles ne contiennent pas ce nombre d'habitants, comme le Koûi-Tcheou, le Kouâng et le Tché-Kiâng, la plupart des autres en renferment jusqu'à trente millions et même plus; la seule province du Su-Tchuen, qui n'est pas une des plus grandes, dépasse certainement ce chiffre.

On ne trouve pas en Chine la distinction des castes qu'on rencontre dans l'Inde : point de nobles et de roturiers; il n'y a qu'une seule exception, elle est pour la famille impériale. Les fils de mandarins, du vivant de leurs pères, et même après leur mort, s'ils ont encore des richesses, jouissent bien d'une certaine considération; mais leurs parents défunts et leurs richesses disparues (ce qui n'est pas rare), ils rentrent dans la classe des gens ordinaires; le mérite seul ou la fortune distinguent un Chinois d'un autre. S'il est adonné à l'étude, il peut prendre les degrés et être rangé parmi les lettrés, pourvu toutefois qu'il ait de l'argent suffisamment pour payer les dépenses qu'il sera obligé de faire; s'il est riche, mais sans talents, il achètera une globule, qui lui coûtera plus ou moins, selon le degré de distinction qui y est attaché, mais qui ne passera pas à ses descendants. Cette petite marque de vanité l'exemptera de certaines corvées : de-

---

(1) Il s'est souvent élevé des doutes sur les chiffres attribués à la population chinoise; cependant les relations multipliées qui ont paru à diverses époques, toutes d'accord sur ce point, quelquefois même appuyées des états officiels de recensements dressés par ordre des empereurs chinois, ne permettent guère de douter de ce fait. Il paraîtra moins invraisemblable si l'on réfléchit sur les causes principales qui, entre autres motifs, doivent tendre à augmenter sans cesse la population de ces vastes contrées : 1° la piété filiale et les grandes prérogatives de la paternité; 2° la décence des mœurs publiques, toutes choses naturellement propres à conserver les familles; 3° le mariage des soldats; 4° la paix dont jouit l'empire, paix si rarement ou si légèrement troublée, qu'on pourrait l'appeler perpétuelle, etc.

(2) Voici les noms des dix-sept provinces chinoises : Kouâng-Tông, Foû-Kien, Tché-Kiâng, Kouâng-Si, Yûn-Nân, Koûi-Tcheou, Hoû-Nân, Hoû-Pé, Kiâng-Si, Kiâng-Nân, Chaoû-Tông, Ho-Nan, Se-Tchuân (que nous avons toujours nommée Su-Tchuen), Chan-Si, Kan-Tsiô, Chén-Si, Pé-Tché-Ly.

Digitized by Google

vant le mandarin, il ne se mettera pas à genoux pendant l'interrogatoire; il aura auprès de lui un accès plus facile, et pour cela il sera craint et respecté du commun du peuple.

II. CARACTÈRE DU PEUPLE CHINOIS, SES USAGES, SES VERTUS ET SES VICES.

Les Chinois, en général, sont doux, laborieux, patients; leur industrie pour gagner de l'argent est surtout remarquable. Aucun état, aucune profession n'est vile; pourvu qu'ils parviennent à s'enrichir, la fortune fera disparaître la bassesse de leur profession; une fois riches, ils changeront de manière de vivre. C'est cette soif de l'or qui les rend dissimulés et injustes pour la plupart; cependant, s'ils sont surpris à mentir, rarement ils pourront s'empêcher de rougir. A l'amour des richesses ils joignent celui de l'ostentation : ils sont sensibles aux louanges; en leur particulier, ils observent une grande frugalité; si quelquefois ils font bonne chère, c'est plutôt la nécessité de se montrer qu'autre chose qui les y engage. Nulle part peut-être des vicissitudes de fortune plus fréquentes et plus rapides : des Chinois dont les pères étaient mandarins se trouvent souvent réduits à devenir portefaix. En général, ils sont vindicatifs; s'ils ont perdu un procès ou reçu une injure dont ils ne puissent pas demander réparation, ils se pendront à la porte de la maison de leurs ennemis et adversaires, ou bien sur leur territoire, dans le seul dessein de leur nuire, et par là même d'exercer une sorte de vengeance. Les suicides et les homicides sont aussi très-fréquents. L'infanticide est commun dans les provinces méridionales, au point qu'il n'y a presque pas de filles, et que les marchands vont dans les provinces du nord en acheter ou en voler, pour venir les vendre ensuite dans celles du sud et du milieu. Il faut dire toutefois que cet usage barbare d'étouffer les enfants au moment de leur naissance, si les parents en sont surchargés, est plus toléré que permis; le gouvernement ne s'en occupe pas.

La classe ouvrière n'est pas méprisée par les classes plus relevées. Des personnes très-riches, et même de qualité, ne croient pas s'abaisser en mangeant avec leurs parents peu fortunés, ou même avec leurs ouvriers et domestiques; elles rendront toujours le salut aux pauvres, quelquefois les préviendront, si elles sont en pays de connaissance; car ceux qui ne se connaissent pas ne se saluent pas, à moins qu'ils n'aient quelque chose à traiter ensemble. Les vieillards sont très-respectés, les mandarins eux-mêmes ont pour eux des égards. Quant aux pauvres, ils sont de deux espèces : les uns gagnent leur vie du travail de leurs mains, les autres sont des mendiants qui composent une classe dégradée; souvent ils n'ont qu'un peu de paille pour couvrir leur nudité. A voir leur visage pâle et enflé, l'on s'aperçoit d'abord de leur état de souffrance; personne ne les retire chez soi, de crainte d'être volé; ils couchent sur des ponts et dans les places publiques, on leur refuse jusqu'au creux des rochers, de crainte qu'ils ne vien-

Digitized by Google

nent à y mourir ; car alors le propriétaire est obligé de défrayer le mandarin qui fait la levée du cadavre, et souvent d'avoir un procès, ce qui en Chine est toujours très-dispendieux. Il faut dire cependant que si ces pauvres pour la plupart n'étaient joueurs ou fripons, ils trouveraient dans ce qu'on leur donne de quoi subvenir aux plus pressants besoins.

Lorsqu'un propriétaire loue un terrain, il a toujours soin d'exiger du fermier un gage équivalent ou même excédant les revenus du bien qu'il afferme ; sans cette précaution, il doit bien s'attendre qu'une fois la récolte faite, le fermier vendra les fruits et prendra la fuite. On trouve en Chine des espèces de monts-de-piété qui ont les mêmes règles que les nôtres, mais l'usure y est exorbitante ; de plus, si le prix provenant de la vente du gage surpasse la somme prêtée, l'excédent n'est pas rendu à l'emprunteur. Comme ceux qui tiennent ces monts-de-piété deviennent très-riches en peu de temps, les mandarins, dont l'autorisation est nécessaire, savent partager avec eux les bénéfices, et voici le moyen dont ils se servent : ils envoient quelques habits qu'ils ont déjà portés comme gage d'une somme qu'ils veulent emprunter, sans en désigner la quotité ; les banquiers, qui savent ce que cela veut dire, leur donnent deux fois plus d'argent que ces vêtements ne valent ; à ce prix ils achètent la paix. J'ai parlé de l'usure : les lois de l'empire permettent le trente pour cent, mais les particuliers n'exigent ordinairement que le vingt ; aussi ceux qui ont contracté des dettes, s'ils ne s'acquittent promptement, sont bientôt ruinés.

Quand une femme veuve ne passe pas à de secondes noces et élève bien sa famille, elle jouit d'une grande considération ; ses enfants parvenant aux dignités, ou simplement gradués, obtiennent de l'empereur la permission d'ériger un monument à la mémoire de leur mère ; il consiste en un grand portail de pierre avec une belle façade ; placé sur la route près des bourgs et des villes, il fait connaître à tous la vertu et le mérite de la veuve.

Les Chinois sont quelquefois très-opiniâtres et hargneux, ils ont souvent des procès qui les ruinent. Les crédits sont très-fréquents, et il faut que le créancier attende longtemps son débiteur : si enfin il est poussé à bout, il prend quelques hommes dévoués et va faire de nouvelles sommations ; alors il faut de bonnes raisons, autrement on en vient aux coups. Quand le débiteur a été bien battu, il devient plus traitable, il convient de sa dette, et, s'il n'a pas d'argent, il assigne un terme qu'il ne dépassera pas sans payer quelque chose, s'il ne peut se libérer intégralement.

Les routes ordinaires ne sont pas entretenues aux frais du gouvernement ; ce sont les particuliers qui se cotisent pour les réparer, ainsi que les ponts qui les traversent. Si quelquefois ils sont obligés de faire un ouvrage neuf, ils ont soin d'élever une colonne en pierre où sont gravés les noms de tous ceux qui y ont contribué. Un particulier a-t-il donné plus que les autres, son nom sera gravé le premier et la somme mentionnée. Les routes militaires sont aux frais du gouvernement ; par précaution, le mandarin chargé du travail demande une fois plus d'argent qu'il n'en faudrait pour la construire. Les routes ordinaires ne sont pas tracées en droite ligne ; leur

Digitized by Google

direction dépend absolument du caprice de celui sur le terrain duquel elles doivent passer ; aussi est-on souvent obligé de contourner les champs des propriétaires. Les écoles sont en grand nombre, ordinairement elles sont aux frais de ceux qui étudient, quelquefois à ceux des propriétaires d'un bourg qui ont besoin d'un maître pour élever leurs enfants. Les écoles sont indépendantes du gouvernement, quiconque a des talents peut en ouvrir. De temps à autre le mandarin envoie un examinateur pour faire composer ceux qui les tiennent; ceux qui ne se sentent pas de force à subir l'examen en sont quittes pour fermer leurs écoles pour toujours.

On trouve en Chine des greniers publics, ils appartiennent soit aux particuliers, soit au gouvernement. Ceux du gouvernement sont entretenus par le mandarin, qui doit veiller à ce qu'ils soient sans cesse remplis. Lorsque la famine commence à se faire sentir (1), on fait des distributions de riz aux indigents : il est à regretter seulement que les satellites en soient chargés, car ils en dérobent toujours une portion. Lorsqu'il n'y a pas disette, le mandarin fait vendre ce riz et en achète du nouveau à la récolte. Il va sans dire que le produit de ce trafic est pour lui. Si les greniers situés dans son district ne sont pas pleins et qu'on porte une accusation contre lui, il est sûr de perdre sa place. Les autres greniers appartiennent à des particuliers qui auront acheté un fonds pour affecter les revenus à cet objet. Une fois remplis, ce qui reste du revenu est employé aux dépenses communes de l'arrondissement, par exemple, pour défrayer le *hiâng-yo*, dont les fonctions répondent à celles de nos maires et de nos juges de paix, et pour les réparations et l'entretien de ces magasins. Dans les années d'abondance, on prête le riz ou on le vend ; au moment de la récolte, on fait rentrer avec usure celui qui avait été prêté, et on en achète de nouveau avec l'argent provenant de celui qui avait été vendu, de sorte que ce fonds commun s'accroît rapidement. Le mandarin lève une espèce de tribut sur ces greniers : lorsqu'il y a famine, les particuliers y ont recours pour soulager les pauvres. L'empereur vient aussi à leur secours, en faisant passer des sommes considérables dans les provinces où règne la famine; mais ces sommes restent souvent en partie entre les mains des mandarins. Dans chaque ville l'on trouve des hôpitaux, la plupart dotés et entretenus par le gouvernement ; mais on n'y reçoit que les personnes âgées et infirmes, et qui ne peuvent se nourrir. Du reste, ils sont mal administrés, et les revenus en grande partie dévorés par les satellites.

Quoique les Chinois soient en général très-corrompus, cependant ils ob-

---

(1) Ces famines sont assez fréquentes; ce qui empêche ce fléau en Europe, c'est la libre circulation du commerce et des grains. La position géographique de la Chine entourée de peuples barbares, et l'isolement volontaire où elle se tient à l'égard des nations civilisées, sont les deux principaux motifs pour lesquels une mauvaise récolte produit une année de disette; les provinces surchargées de population ne peuvent guère s'entr'aider.

Digitized by Google

servent une grande réserve extérieure. Un homme, en parlant à une femme, ne la regardera jamais en face ni ne se tournera vers elle. Lorsqu'une femme sort pour se rendre dans quelque endroit, si elle a soin de sa réputation, elle se fera toujours accompagner. Lorsqu'elle arrive dans une auberge, ce n'est pas l'aubergiste qui vient la recevoir, mais sa femme ou sa fille qui l'introduit dans l'appartement où mangent les femmes, et qui a soin d'elle. S'il arrive un étranger à la maison, et qu'il soit invité à dîner, serait-ce un ami de la famille, les femmes ne mangent pas à la même table, à moins que ce ne soit un parent. C'est une grande indécence de regarder les pieds d'une femme. La plupart des Chinoises ont de petits pieds, à l'exception de celles qui habitent les montagnes, qui travaillent la terre ou qui sont sur les barques; toutes les autres ont les pieds plus ou moins petits, selon qu'elles sont plus ou moins riches ou que leurs mères ont apporté plus de soin à leur procurer ce genre de beauté, car elles pensent que c'en est une : aussi dès l'âge de quatre ou cinq ans, et quelquefois un peu plus tard, on les leur serre jusqu'au-dessus des chevilles. Comme elles portent deux paires de souliers l'un sur l'autre, et qu'elles en gardent toujours une, elles ont jour et nuit les pieds dans les entraves. Lorsque les petites filles commencent à grandir, elles souffrent beaucoup, elles crient, elles se dépitent jusqu'au moment où elles comprennent qu'elles seraient bien laides si elles avaient de gros pieds; alors elles souffrent en patience un mal qui leur semble nécessaire. Celles qui sont dans les villes ont les pieds si petits, qu'elles peuvent à peine marcher; pour aller un peu loin, il leur faut un palanquin. Les femmes ne sont pas aussi considérées en Chine qu'en Europe. Une fois mariées, elles sont pour la plupart vraiment à plaindré, elles dépendent absolument du caprice de leurs maris, qui les regardent moins comme des compagnes que comme des servantes. Elles portent toutes le pantalon : leurs habits sont à peu de chose près comme ceux des hommes, si ce n'est que leur robe leur couvre entièrement le cou. Leur grande parure consiste à être en cheveux, avec des fleurs à la tête et un collier au cou, si elles sont mariées et encore jeunes. Elles ont toutes des boucles d'oreilles, et très-souvent des bracelets aux poignets. Les hommes ont la tête rasée, excepté l'occiput, où ils conservent les cheveux pour en faire une queue. Ils portent aussi la moustache, et la barbe, si d'ailleurs elle est bien garnie, chose rare parmi les Chinois. Parvenus à un certain âge, ils ont tous les cheveux noirs, quoique dans l'enfance plusieurs les aient blonds.

III. NOURRITURE DES CHINOIS ET PRODUITS DE LEURS TERRES.

La nourriture de plus de la moitié des Chinois est le riz. Ils cultivent aussi le maïs, le millet, le froment et l'orge; mais ils font très-mal le pain : le maïs se mange en bouillie et en petits gâteaux. La viande la plus ordinaire est celle du porc, du bœuf, du buffle, du mouton, du cheval et du mulet; ils

Digitized by Google

aiment surtout les canards et les poules (1). Un grand nombre mangent aussi le chien et le chat, cependant plus rarement ce dernier. Leurs légumes sont les fèves, les pois, les patates douces, les carottes, les raves, les citrouilles, le chou, la laitue, les épinards, le céleri, et d'autres herbes potagères qui n'existent pas en Europe. Leur viande, ainsi que leurs légumes, sont presque tous cuits à l'eau; de sorte qu'il faut avoir appétit pour les manger. Leur boisson ordinaire est le thé; l'on ne peut guère boire d'eau sans s'exposer à être malade. En place de vin, ils usent de liqueurs spiritueuses qu'ils tirent des grains que j'ai énumérés ci-dessus. La meilleure de ces liqueurs est celle qui est faite avec une espèce de millet qu'ils nomment kâo-lyâng (sorgho), et dont la tige approche de celle du maïs. On trouve cependant en Chine quelque treilles dont on mange le raisin, mais on ne sait pas faire le vin. Leurs fruits sont presque les mêmes que les nôtres, mais point aussi savoureux ni aussi variés. Ils cultivent la canne à sucre et toutes sortes d'orangers, du moins jusqu'au 30e degré de latitude; car je doute fort qu'ils réussissent dans le nord. Les provinces du sud produisent le fameux letchi (2) (ly-tchi), l'œil-du-dragon, le houâng-py, la banane et l'ananas. Parmi les autres productions, nous remarquons le coton, qu'on trouve sur une plante qui se sème chaque année, surtout dans la partie du milieu, et une sorte de chanvre autre que celui d'Europe, qu'on coupe plusieurs fois, et qui repousse toujours jusqu'à ce qu'on l'arrache entièrement; on en fabrique des tissus très-beaux et d'une grande fraîcheur. Les Chinois cultivent aussi le nôtre, dont ils ne font que des toiles très-grossières; je doute qu'ils connaissent le lin. Ils nourrissent des vers à soie en grande quantité, et dans le sud ils font deux récoltes de cocons, comme de riz (3). Les plantes médicinales sont en grand nombre; la rhubarbe, et une autre qu'ils nomment hiou-pô, tiennent le premier rang. Parmi les animaux curieux, on peut citer la poule dorée, la gazelle et un animal couvert d'écailles, de la grosseur d'un chat, qu'ils nomment tchouân-chân-

---

(1) Leurs mets les plus délicats sont les nageoires de requins et les nids d'une espèce d'hirondelle.

(2) C'est un des plus beaux et des plus délicieux fruits qui croissent en Chine, et particulièrement dans la province de Canton; il égale le volume d'une grosse noix; son écorce verdâtre devient ensuite d'un beau ponceau, ils s'en servent particulièrement dans le thé, auquel il donne un goût acide et aigre, qui leur paraît plus agréable que celui du sucre. L'usage inconsidéré de ce fruit est cependant dangereux.

(3) Outre les vers à soie que nous connaissons en Europe, les Chinois ont encore une autre espèce de ces insectes plus gros que les nôtres, et qui se nourrissent de feuilles de chêne; ils n'ont besoin que de gardiens pour les défendre de la voracité des oiseaux, et l'on tend des espèces de cordages d'un arbre à l'autre afin de leur en faciliter le passage. Cette espèce de ver à soie existe bien réellement. Le Koûi-Tcheou, où ils se trouvent, est une des provinces de la mission où était l'auteur de ce travail; la soie de ces vers, dont il a été question dans la *Revue de l'Orient*, t. III, p. 68, est plus grossière que celle de l'espèce que nous connaissons.

Digitized by Google

kia. Enfin la Chine possède des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, etc. On trouve dans toutes les provinces des carrières de charbon de terre.

IV. NATURE DU SOL CHINOIS ET SA TEMPÉRATURE.

Le territoire de la Chine est fort inégal. Les provinces méridionales, à partir du Yûn-Nân jusqu'au Tchi-Kiâng, sont remplies de montagnes, dont une partie est aride. Le Kiâng-Sî, le Hoû-Nân, le Hoû-Pè, et, à ce qu'on m'a dit, le Kiâng-Nân, le Hô-Nân, le Chén-Sî et Pè-Tché-Ly, sont de vastes plaines. Les deux provinces du Hoû-Nân et du Hoû-Pè, qui comprennent ce qui composait l'ancien Hoû-Kouâng, ont été submergées pendant trois années consécutives; depuis cette époque, ces deux belles provinces ne sont plus aussi riches. Lorsque j'y passai (en novembre 1833), l'on faisait encore des trois à quatre journées de route dans un pays couvert d'eau où l'on n'apercevait que des arbres de haute futaie et point de maisons, si ce n'est çà et là dans des endroits un peu élevés. La province du Hoû-Nân a aussi éprouvé des désastres; jusqu'à onze villes ont été englouties à la suite de tremblements de terre. La capitale de l'ancien Hoû-Kouâng, Hân-Kéoû, qui renferme dans son enceinte deux villes de premier ordre, et qui est plus étendue que Pékin, a été submergée pendant un mois. Les autres provinces sont plus ou moins montagneuses. Celles du milieu de l'empire, à partir du Sé-Tchuân, sont fertiles et peuplées, les villes très-rapprochées les unes des autres. Dans la seule province du Sé-Tchuân, l'on compte cent huit villes du troisième ordre, dix-neuf du deuxième et douze du premier. Dans le territoire d'une ville de troisième ordre, il y a jusqu'à quarante marchés ou bourgs; j'ai parcouru le territoire de quelques-unes qui renfermait jusqu'à quarante-huit marchés, dont un grand nombre valent nos petites villes d'Europe, et souvent les surpassent. Il y a bien peu de provinces qui ne renferment pas douze villes du premier ordre, et d'autres en proportion. Il faut donc que le terrain soit bien fertile pour nourrir tant de monde et alimenter des citées si populeuses. On n'appelle villes que celles qui sont entourées de remparts; les autres, fussent-elles plus peuplées que celles du premier ordre, n'ont que le nom de marché.

La température de la Chine est aussi variée que son sol. Il ne gèle pas à Kouâng-Tông; cependant le froid y est très-piquant. Par 30 et 31 degrés de latitude en hiver, l'on commence à avoir de la neige, mais qui ne tient pas dans les plaines. Quelques hivers, comme celui de 1833, y sont rudes. Au Chân-Sî, et dans tout le nord, ils sont si âpres, que le fleuve Jaune (1) est couvert d'une glace épaisse sur laquelle passent les porteurs avec leurs fardeaux, les bêtes de somme et les charrettes. Ce fleuve cependant coule au sud de Pékin (Pé-Kin), qui est par 40 degrés de latitude nord. Le froid qu'on éprouve en Chine semble beaucoup plus pénétrant qu'en Europe: l'on ne peut guère en attribuer la cause qu'à la quantité de nitre dont la terre est

(1) Ainsi appelé à cause de la grande quantité de limon qu'il roule à la mer.

Digitized by Google

chargée. En été, lorsque la chaleur est forte et qu'elle fait monter les vapeurs terrestres, on aperçoit les colonnes et les murailles des maisons toutes mouillées, et le lendemain matin, elles sont comme couvertes d'un givre blanc qui n'est autre que du nitre. Les transitions subites de la température sont fréquentes; en été les chaleurs très-fortes, l'atmosphère est très-humide. Une chose digne de remarque, c'est que la gelée passe sur les pois et les fèves sans que ces légumes en souffrent, à moins que cette gelée ne soit incontinent suivie d'un beau soleil.

V. AGRICULTURE DES CHINOIS.

Les Chinois ont poussé l'agriculture au plus haut point de perfection (1), avec des instruments aratoires très-imparfaits. Aucun laboureur européen ne pourrait se servir de leur charrue; elle est sans coutre, sans oreilles et sans roue; c'est un soc emmanché à un morceau de bois recourbé très-simple; je la crois aussi ancienne que leur empire, cependant elle leur suffit. Ils ne laissent pas en friche le plus petit morceau de terre; les bords mêmes des chemins sont cultivés.

Ils savent avoir égard aux variations de l'atmosphère, et ranimer un terrain trop froid avec la cendre d'ossements d'animaux; enfin ils ne négligent aucun moyen d'engrais. On voit des Chinois, revêtus de beaux habits de soie et un panier à la main, suivre des buffles ou des porcs pour recueillir leur fumier. Ils cultivent avec tant de soins, que quelquefois une colline sera toute composée de rizières les unes au-dessus des autres; comme des degrés, et toutes remplies d'eau (2). Le sommet même de la hauteur est souvent une rizière. S'il n'y a pas de rivières aux environs, ils creusent des réservoirs pour les temps de sécheresse. S'il faut faire monter l'eau d'un ruisseau, ils se serviront pour cela d'une espèce de chapelet adapté sur deux cylindres. Les chapelets sont d'un grand usage dans les endroits montagneux; mais dans les plaines, ce sont des canaux qui servent à l'irrigation des terres. Les Chinois n'ont guère de buffles ou de bœufs que ceux indispensables pour l'agriculture: ils ne nourrissent pas de vaches, ayant leur lait presque en horreur, mais ils engraissent beaucoup de volailles.

VI. ARCHITECTURE DES CHINOIS.

L'architecture chinoise est tout à fait différente de la nôtre; nous n'avons rien en France qui lui ressemble. Les maisons sont ordinairement adossées à un monticule, s'il y en a; elles sont plus longues que profondes,

(1) On sait que chaque année l'empereur ouvre un sillon de sa propre main; c'est en Chine une cérémonie religieuse à laquelle le prince se prépare par trois jours de jeûne.

(2) Dans ces rizières on trouve beaucoup de poisson, ainsi que dans les étangs et les rivières; la pêche est plus fructueuse en Chine que la chasse.

Digitized by Google

Où le bois abonde, elles en sont bâties, supportées par des colonnes entre lesquelles se trouve une espèce de natte grossièrement tissue, et couverte de terre blanchie ensuite avec de la chaux. Les pièces de la charpente sont parfaitement liées et s'aperçoivent, de sorte qu'on dirait un cadre qui se démonte et qu'on peut transporter où l'on veut. Où il y a peu de bois, les murs sont en briques ou en terre, la couverture en tuiles creuses ou en paille. Dans la province de Kouâng-Tông, les maisons sont presque toutes en briques; elles n'ont guère qu'un rez-de-chaussée. Dans les villes, plusieurs ont un premier étage, ou, pour mieux dire, un grenier. Elles ne doivent pas égaler en hauteur les temples d'idoles (1); celui qui serait assez hardi pour le tenter serait exposé à avoir un procès et à démolir. A l'intérieur, les appartements sont mal distribués, mal aérés, les vitres remplacées par une espèce de treillis en bois assez bien sculpté et recouvert d'un papier de soie. La première pièce que l'on rencontre est la salle où l'on reçoit les étrangers, c'est aussi la salle à manger; cette salle est de toute la profondeur de la maison ou du corps de logis, s'il y a plusieurs bâtiments. De cette pièce l'on passe dans les autres appartements, où personne, pas même un parent, ne peut pénétrer, à moins qu'il ne soit très-proche. Point de plancher que dans les maisons des riches, point de plafond s'il n'y a un premier étage : ordinairement on aperçoit les tuiles; chez quelques particuliers, le dessous des combles est recouvert de nattes sous lesquelles l'on a appliqué quelques feuilles de papier. A voir de loin de belles maisons chinoises, elles offrent un joli coup d'œil; mais l'intérieur ne répond pas au dehors : comme elles n'ont qu'un seul étage, un particulier en occupe quelquefois jusqu'à trois contiguës; il n'est pas étonnant, d'après cela, que les villes s'étendent sur une surface très-considérable. Devant la façade est toujours une belle cour qui sert à sécher le riz, à battre les autres grains, et à divers usages. Le derrière de la maison et les côtés sont environnés d'une forêt de bambous ou d'autres arbres. Lorsqu'il y a plusieurs corps de logis, ils sont séparés par des cours intérieures. Les temples d'idoles, beaucoup plus élevés que les maisons, comme je l'ai déjà dit, ont ordinairement une belle façade, supportant une galerie destinée pour des acteurs qui y jouent la comédie. Les coins du toit, qui est plus en pente que celui des édifices privés, sont relevés en manière de corne. Devant la façade, à droite et à gauche de l'entrée, sont placés des lions en pierre d'une grosseur énorme, mais assez mal sculptés. Après avoir franchi le portail, on trouve une vaste cour, entourée par de longues galeries soutenues par des colonnes; au fond est le temple proprement dit : c'est là que sont les statues en bois ou en pierre de différentes couleurs, hideuses pour la plupart, bien que vernies ou dorées. Devant les statues, des réchauds ou de grands vases portent les lumières et les parfums que l'on brûle en l'honneur des dieux; à côté une ou deux cloches en fer, avec une énorme caisse ou tambour. Outre cet édifice

(1) Leur hauteur commune, du sol jusqu'au toit, est ordinairement de 10 à 15 pieds, et celle du faîte de 20 à 30.

Digitized by Google

principal, qui est proprement le sanctuaire, il y a encore des bâtiments latéraux où habitent les bonzes. Quand les temples d'idoles se trouvent adossés à un rocher ou sur une colline, au milieu d'une forêt, ils présentent à l'œil une perspective très-pittoresque. Les Chinois ont soin de placer sur les hauteurs des tours de plusieurs étages qui sont beaucoup plus élevées que les temples; leur forme est hexagone ou octogone. Chaque étage supporte un avant-toit qui ne sert pas tant à abriter la galerie qui s'y trouve qu'à contribuer à la beauté de l'édifice. Ces tours sont bâties aux environs des villes, non point pour leur défense, mais pour attirer la prospérité sur les habitants, et pour éloigner d'eux certaines calamités. Bâties quelquefois à une demi-lieue de la ville, celle-ci doit se ressentir de leur heureuse influence.

VII. VOYAGES, ROUTES ET AUBERGES.

Lorsqu'il y a des rivières, quelque rapides qu'elles soient, c'est par eau que l'on voyage; les matelots marchent toujours à peu de distance crainte des voleurs, et s'arrêtent ensemble. Dans les endroits dangereux, ils se réunissent pour les faire franchir successivement à leurs bateaux; on conçoit que de cette manière on fait très-peu de trajet chaque jour. Les rivières sont constamment couvertes de barques qui vont et viennent, sans parler des gondoles qui sont stationnaires dans les villes, et qui servent de boutiques, d'auberges flottantes ou de transports pour les courses intérieures dans la cité. Le soir, en voyant les lumières qui brillent de toutes parts, on dirait un bourg considérable; le lendemain matin, on est tout étonné de ne plus apercevoir que quelques bateaux en retard. Les routes par terre mériteraient bien mieux le nom de sentiers. J'ai voyagé sur le grand chemin de la capitale du Sé-Tchuân, qu'on m'avait annoncé comme un des plus beaux de la province et qui l'est en effet: il n'a guère plus de cinq pieds de largeur. Lorsque sur ces sentiers on rencontre un buffle ou un bœuf, il faut lui céder le pas et se ranger, si on ne veut pas tomber dans une rizière remplie d'eau. Je n'ai vu ni char ni charrette dans les pays que j'ai parcourus; il n'y que des brouettes, comme dans le Kiâng-Sî, le Hoû-Kouâng et la partie ouest du Sé-Tchuân. On dit cependant que dans les provinces du Hô-Nân, du Chen-Sî, du Pé-Sché-Ly, il y a des chariots et des voitures publiques (1). La circulation des denrées et des marchandises a lieu par eau; à défaut, ce sont des porteurs qui y suppléent; ils divisent leurs fardeaux en deux parties égales qu'ils mettent aux extrémités d'un gros bâton ou levier, dont ils chargent ensuite leurs épaules. Dans les endroits qui fournissent le sel ou du charbon de terre, s'il n'y a pas de rivières, les routes sont encombrées de ces porteurs; de temps à autre on rencontre aussi de petits bœufs ou de mauvais chevaux chargés de charbon, peu d'ânes et de mulets, excepté sur

(1) Les routes sur lesquelles se trouvent ces voitures sont, d'après les relations des anciens missionnaires, beaucoup plus larges que celles dont il vient d'être parlé.

Digitized by Google

la frontière du Hoû-Kouâng, limitrophe de la province de Kouâng-Tông. La cause en est que les deux rivières qui servent à transporter les marchandises des deux provinces étant interrompues par une chaîne de montagnes, et la quantité de marchandises qui passent d'une province à l'autre étant très-considérable, les porteurs ne sauraient suffire aux transports.

Sur toutes les routes sont des auberges, mais assez mal pourvues. Quand on arrive, il n'y a jamais de prêt que le riz et le thé, quelquefois rien du tout, à moins que ce ne soit un très-grand hôtel. Pour la viande, si vous désirez en manger, il faut aller en personne à la boucherie pour s'en procurer. Il en est de même du vin, qui ne se boit jamais que chaud; on n'en trouve que dans certaines auberges et boutiques. Les lits sont ordinairement très-malpropres, ce qui oblige à porter toujours avec soi au moins une couverture. Celles des auberges qui sont sur la route, hors des bourgs, logent rarement les passants; la plupart du temps on ne peut s'y procurer que du riz et quelques mauvaises herbes mêlées de piment.

VIII. COMMERCE DES CHINOIS.

Il n'y a peut-être pas de nation qui ait l'esprit mercantile comme le peuple chinois; aussi les bourgs et marchés sont-ils très-rapprochés les uns des autres, et les jours de foire très-fréquents. Dans les villes ordinaires, l'on trouve toutes les espèces d'animaux que produit le pays, tous les genres de comestibles, tous les instruments d'agriculture, toutes les sortes de toiles, etc. Les acheteurs payent ordinairement par terme; si le vendeur ne connaît pas l'acheteur, celui-ci est obligé de chercher un homme de la connaissance des deux contractants, qui lui servira de caution. Les Chinois ne font pas de vente ou d'achat sans médiateur; sans lui ils ne pourraient jamais s'accorder. Cet entremetteur vit aux dépens des acheteurs, et souvent à celui de deux contractants. Quand il s'agit de l'achat d'un territoire, ces médiateurs sont en certain nombre, mais jamais moins de deux; ils servent de témoins, et si, après la transaction, il survient un procès, ils doivent comparaître devant le mandarin. Pour les médiateurs dans les achats d'immeubles, on convient avant tout du salaire qu'on leur donnera; chaque espèce de marchandise a son médiateur particulier. Les affaires, pour peu qu'elles aient de l'importance, se traitent pendant la nuit; le jour, les Chinois se sépareraient de suite s'ils ne s'accordaient pas au premier abord, au lieu que pendant la nuit ils ont le temps, en buvant le thé et fumant la pipe, de s'accommoder et de conclure les marchés. Il convient d'ajouter à ce que je viens de dire que les fraudes sont très-communes, et qu'il faut être toujours sur ses gardes si l'on ne veut être trompé dans tous les genres de commerce.

IX. VOLS ET ESCROQUERIES.

Une espèce de commerce très-commun en Chine, c'est l'escroquerie. Ceux qui en font métier ne lui donnent pas d'autre nom que celui de com-

Digitized by Google

merce; ainsi, voler et enlever par adresse le bien d'autrui, c'est trafiquer.

Il y a deux espèces de voleurs, les filous et les voleurs proprement dits. Les premiers passent sans cesse d'une foire dans une autre. En arrivant au marché au nombre de sept ou huit, ils vont saluer les chefs du bourg, et leur demander la permission de faire le commerce; faculté qui leur est rarement refusée s'il n'y a rien à craindre du mandarin. On a soin cependant de leur recommander de ne pas faire trop d'éclat, de peur de compromettre le kê-tchâng (c'est ainsi que l'on appelle le chef d'un bourg). Forts de cette permission, les filous entrent dans le marché, se placent dans les endroits où la foule est plus pressée, et enlèvent tout ce qu'ils peuvent, en se le faisant passer de mains en mains. Si on les surprend en flagrant délit et qu'on leur applique quelques soufflets, ils n'ont garde de riposter, crainte de se faire trop remarquer.

Ces filous ont des lois entre eux qu'ils observent à merveille. Si l'un d'eux, par maladresse, manque son coup ou compromet ses associés, il est sûr, le marché fini, d'être jugé et puni selon que sa maladresse a été plus ou moins grossière. Si une bande de filous en rencontre une autre, il faut se battre, ou bien qu'une des deux cède à l'autre, pour ce jour-là, le privilége du métier. Ces filous ont tous des entrepôts où ils vont déposer les effets volés qu'ils vendent ensuite. Il n'y a pas de tours de passe-passe qu'ils n'emploient pour dépouiller un voyageur, s'il est seul, surtout dans les grandes villes. Au nombre de leurs ruses on peut citer la suivante; ils feindront d'avoir perdu quelque chose, et prétendront que les passants l'ont trouvé; ce prétexte leur suffira pour les dévaliser.

Voilà pour le premier genre de vol. La seconde classe de voleurs se compose de ceux qui dérobent la nuit, en employant même l'effraction. Pour se mettre à couvert de ces voleurs, il y a peu de familles chinoises qui n'entretiennent des chiens, plusieurs en ont jusqu'à dix; un bon chien est précieux et très-cher. Mais ce ne sont pas seulement les maisons qui doivent être gardées: si les fruits de la terre, lorsqu'ils sont parvenus à une certaine maturité, ne l'étaient également, un propriétaire pourrait être bien sûr de n'avoir pas la peine de faire sa récolte.

Les mandarins, pour la plupart, punissent bien le vol de quelques centaines de coups de bambou; ils retiennent les auteurs des délits en prison pendant quelque temps; mais ceux-ci, une fois relâchés, leurs plaies à peine guéries, ils recommencent. Si le mandarin dans le district duquel ils se trouvaient fait trop bien observer la loi, ils en sont quittes pour passer dans le district d'un autre plus accommodant; c'est la seule modification qu'ils apportent à leur genre de vie.

Ces compagnons de rapines ont aussi leurs chefs. Un chef a quelquefois mille hommes sous ses ordres; malgré cela, les assassinats sont rares. Les meurtres qui ont lieu assez fréquemment proviennent d'autres causes que de ces brigandages.

Digitized by Google

X. FUNÉRAILLES DES CHINOIS.

Les repas funèbres qui s'observent lors de la mort d'un Chinois, surtout s'il est père de famille, méritent que nous en disions quelques mots.

Lorsque le malade est à l'agonie, on lui met une pièce d'argent à la bouche, et l'on a soin de lui boucher le nez et les oreilles, superstition propre à aggraver son mal et hâter le moment du trépas. A peine est-il mort qu'on fait pratiquer un trou au haut de la maison, afin de donner aux esprits qui se sont échappés de son corps une plus grande facilité de sortir; puis on se hâte de faire venir les bonzes pour commencer des prières. Ceux-ci une fois arrivés, l'on érige d'abord la tablette de l'âme à côté du cercueil (1), au pied duquel est une table toute chargée de mets, de lumières et de parfums. Tous ceux qui viennent faire des compliments de condoléance et assister aux funérailles entrent dans la salle où est le cadavre, et se prosternent devant la table sur laquelle ils déposent ordinairement des lumières et des parfums; car ils ont toujours avec eux leurs petits cadeaux, à moins que l'héritier très-riche ne veuille rien accepter. Au dehors de la maison voltigent, suspendues à des bambous, plusieurs flammes de papier sur lesquelles sont tracées plusieurs figures.

Pendant que les bonzes récitent leurs prières en battant la mesure, ce qui dure plusieurs jours, l'on ne mange pas de viande; cependant on reçoit les hôtes qui arrivent, les traitant du mieux que l'on peut. Les bonzes de temps à autre appellent tout le monde à pleurer; à cet ordre, parents et étrangers s'approchent du cadavre, et l'on n'entend plus que sanglots.

Pendant qu'on est occupé à faire les préparatifs du repas funèbre (ces sortes de repas sont les plus dispendieux après ceux des noces), s'il arrive un nouveau venu et qu'il aille pleurer auprès du cadavre, tout le monde doit accourir avec lui. On riait il n'y a qu'une minute; le moment de pleurer est venu, il faut quitter les amusements et savoir grimacer comme les autres.

Cependant les bonzes, par la force de leurs prières, *font une brèche à l'enfer* pour en faire sortir l'âme du défunt; c'est toujours là qu'elle va en quittant son corps, et les bonzes savent dans quel appartement infernal elle est détenue et ce qu'elle y souffre. Cette âme, une fois hors de l'enfer, doit passer sur un pont bâti sur un fleuve de sang, rempli de serpents et d'autres bêtes venimeuses; ce passage est dangereux parce que sur ce pont il y a des diables qui l'attendent pour la jeter dans ce fleuve maudit; mais enfin elle passe, et les bonzes lui donnent une lettre de recommandation pour un des ministres de Foû, qui la fera recevoir dans le ciel placé à l'ouest.

---

(1) Le cercueil est souvent préparé depuis bien longtemps. Les Chinois, lorsqu'ils parviennent à l'âge de cinquante à soixante ans, l'achètent eux-mêmes; il doit être bien fait et de bon bois.

Digitized by Google

D'après la doctrine des bonzes, chaque homme a trois âmes : l'une va animer un corps, l'autre va en enfer, enfin la troisième réside dans la tablette qui lui a été préparée.

Pendant que les bonzes font ces ridicules cérémonies, l'on brûle une grande quantité de papier-monnaie, afin que le défunt ne manque pas d'argent dans l'autre monde ; puis, au jour choisi, on procède à la sépulture. Le mort est revêtu de ses plus beaux habits, quelquefois de quatre ou cinq couleurs différentes. Le cercueil est porté par quatre hommes, souvent par huit, à raison de sa pesanteur. Les personnes qui accompagnent doivent toutes avoir des marques de deuil ; sa couleur est le blanc. En grand deuil, au lieu de bonnet, on place un simple linge autour de la tête ; la robe, les bas, les souliers, la ceinture qui est de chanvre, tout doit être blanc. Ceux qui n'ont pas l'habillement complet ont au moins un linge blanc à la tête ou sur leur chapeau. En avant du convoi se trouvent un ou deux hommes qui jettent sur la route des sapées (1) de papier pour acheter le passage, de crainte que les esprits n'arrêtent le cadavre. Arrivé au lieu où doit se faire la sépulture, et qui a été inspecté et reconnu bon, l'on ensevelit le mort en tirant quelques boîtes ou pétards ; on revient ensuite à la maison faire un grand repas en mémoire et en l'honneur du défunt. Ce repas s'appelle *kâi-tièn-tsiou*, parce qu'avant le festin l'on fait des libations de vin aux mânes du mort ; l'on a fait rôtir quelques porcs, on les lui offre, puis on les mange. Tout le monde est admis à cette espèce de repas. Si les parents du défunt sont à leur aise, c'est une bonne aubaine pour les pauvres des environs qui accourent tous au festin.

Il faut noter que les tao-tchâng ou prières des bonzes, le jour de la sépulture, et le kâi-tièn-tsioû, sont des actions tout à fait distinctes et que l'on sépare très-souvent parce que le jour qui est favorable pour la sépulture ne l'est pas pour le kâi-tièn-tsioû. Il arrive aussi que le lieu où doit être enseveli le cadavre n'est pas encore propice, d'après les observations des astrologues, et qu'il faut attendre quelques mois et même quelques années pour qu'il porte bonheur à la famille du défunt ; en attendant le moment déterminé par les devins, on l'enterre dans un autre endroit, quitte à l'exhumer ensuite pour le transporter, au jour choisi, dans l'endroit désigné.

Le deuil doit durer trois ans, c'est-à-dire vingt-sept lunes, pour les enfants et les petits-fils. On ne le porte que quelques jours pour un égal.

Il n'y a pas de musique dans les repas funèbres. Lorsque le malade a expiré, tandis que les bonzes font leurs prières et pendant la sépulture, l'on entend de temps à autre le son du tam-tam (2).

L'abbé VOISIN.

---

(1) Monnaie qui équivaut à un demi-centime environ.
(2) Espèce de tambour.

Digitized by Google

ACTES DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE.

RAPPORT SUR LA ROMANIE,

OUVRAGE OFFERT A LA SOCIÉTÉ ORIENTALE PAR UN DE SES MEMBRES,

M. VAILLANT.

Après quinze années de voyage et de séjour dans la vallée inférieure du Danube, M. Vaillant vient de publier le fruit de ses observations et de ses études sur des contrées beaucoup trop négligées par la science et la politique modernes. Il a écrit l'histoire complète des pays habités par les Romans de la langue d'Or: la Transylvanie, le Banat, la Bessarabie et la Moldo-Vallaquie. Ce vaste sujet n'a jamais été traité en France que par fragments ou d'une manière abrégée et superficielle. Les étrangers n'ont pas été beaucoup plus féconds; et encore devons-nous craindre que les Allemands, les Hongrois, les Polonais, les Grecs et les Russes, rivaux jaloux, voisins intéressés ou dominateurs illégitimes des Romans, n'aient pas toujours été parfaitement justes et impartiaux dans leurs écrits sur un peuple malheureux, foulé par leurs armées, morcelé, opprimé par la politique de leurs gouvernements.

La France est loin, elle ne s'est jamais trouvée directement intéressée aux affaires des Romans; à elle surtout appartient le droit de les juger selon l'équité, à elle peut-être un jour la mission de leur tendre une main amie. Pourtant la France aussi doit se tenir en garde contre une source d'erreur. Dans sa noble symphatie pour tous ceux qui souffrent, il lui semble rarement possible que le faible ait tort. Dans notre besoin d'encourager les opprimés à se relever et à vivre, nous sommes souvent bien plus patriotes pour les étrangers que les nationaux eux-mêmes. Nous répétons avec enthousiasme le mot de Shakspeare: *Cet esclave mérite sa liberté!* avant de savoir si véritablement l'esclave aspire à briser sa chaîne. Que d'autres nations se gardent des excès d'un patriotisme étroit et égoïste; nous, défions-nous de notre généreux entraînement. Heureux défaut national qui fait aimer partout le nom français, et nous rend presque citoyens du monde.

M. Vaillant aime les Romans, et l'affection qu'il a vouée à un peuple auquel il a rendu de vrais services, jusqu'ici assez mal récompensés, l'honore; mais cette affection n'est jamais aveugle, jamais partiale, et n'altère en rien la sévérité de l'historien. Si les Romans ont en lui un ami sincèrement dévoué, il est d'autant plus précieux qu'il est aussi dépouillé de passion qu'exempt de faiblesse. Il pense que le plus grand service qu'on puisse rendre aux hommes, c'est de leur dire la vérité, fût-elle pénible à

Digitized by Google

entendre; mais les peuples la supportent souvent encore moins bien que les rois.

M. Vaillant commence son ouvrage par étudier les origines des habitants de la moderne Dacie. Pour lui les Romans sont bien des Romains; ils descendent de ces citoyens et de ces légionnaires que Trajan y envoya de toutes les parties de l'empire par multitudes innombrables, *infinitas copias*, selon l'expression d'Eutrope. Il prouve, par les recherches patientes d'une habile érudition, que malgré les ordres des faibles héritiers du conquérant, jamais les colons romains n'abandonnèrent la Dacie; et que se faisant un rempart des accidents naturels de leur nouvelle patrie, ils surent tantôt la défendre seuls, tantôt plier assez devant les barbares pour n'être pas écrasés par l'invasion. Jamais ceux-ci ne pénétrèrent dans les étroites vallées des Carpathes et ne s'établirent sur leurs plateaux élevés. Les Romains en restèrent maîtres, et quand le flot fut écoulé, ils en descendirent pour cultiver la plaine. Mais là voguaient encore les traînards de l'invasion, des peuplades de différentes races, avec lesquels les colons romains eurent de sanglantes querelles. Fatigué de lutter sans pouvoir s'exterminer, on fit alliance, et il faut bien en convenir, là comme partout ailleurs, le sang barbare dut souvent se mêler au sang romain.

Puis les Avars viennent établir leurs repaires sur les bords de la Theiss, et les colons sont encore obligés de se retirer derrière les forêts de leurs montagnes; ils en sortent quand les armées du grand empereur des Francs ont brisé l'orgueil de ce peuple déprédateur, et achèvent de l'exterminer. Délivrés des Avars, ils retombent sous le joug des Hongrois d'Arpad. Bientôt ils reprennent courage et relèvent la tête. Alliés aux peuplades voisines, opprimés comme eux, les colons romains battent les Maghyars et les repoussent dans les plaines de la Pannonie. Mais les Hongrois, devenus chrétiens catholiques, obtiennent la protection des empereurs germains, et de nombreuses colonies allemandes viennent s'établir au pied occidental des Carpathes, au milieu des Romans qu'elles inquiètent et affaiblissent. Les Romans attachés à l'Eglise orthodoxe soutiennent, comme schismatiques, de longues luttes contre les Latins.

Pourtant les Romans ne vivent pas en meilleure intelligence avec les Grecs. Unis aux Bulgares, ils battent souvent les empereurs de Byzance, et portent le ravage jusqu'aux environs de cette capitale. Lorsqu'elle tombe au pouvoir des croisés français, les Vallaquo-Bulgares luttent contre ces derniers, massacrent l'empereur Baudouin, et préparent la destruction du nouvel empire latin d'Orient.

Nous sommes arrivés au XIVe siècle; trois puissances ont grandi autour de la Dacie : la Pologne au nord, la Hongrie à l'ouest, l'empire turc au sud. Il est facile de prévoir que les Romans, divisés et obéissant à plusieurs princes souvent rivaux, ne pourront résister aux redoutables voisins qui les pressent de trois côtés. Malgré leurs valeureux efforts, il leur faudra tôt ou tard plier devant la force, et accepter comme sujets ou vasseaux une domination étrangère. En effet, les Romans occidentaux, *Ardyaliens*,

Digitized by Google

obéissent à la Hongrie, les Septentrionaux, *Moldaves*, sont tributaires de la Pologne, et les Méridionaux, *Vallaques*, des sultans osmanlis.

Vainement ils s'agitent dans ce cercle de fer qui les étreint; vainement ils tentent la fortune des armes ou recourent à la ruse, ressource des faibles, ils ne peuvent s'affranchir; chaque nouvel effort rend leur joug plus pesant.

C'était une triste époque. Les historiens ont accusé les Moldo-Vallaques de perfidie envers leurs alliés, de trahison envers la cause de la grande famille chrétienne, luttant contre l'invasion musulmane. A Dieu ne plaise que la mauvaise foi et l'infidélité puissent jamais trouver d'excuses! Périsse une nation plutôt que son honneur! Mais il faut pourtant comprendre la position des Romans. Avant-garde chrétienne de la Hongrie et de la Pologne, ils se trouvent les premiers en ligne devant les Osmanlis, ils en supportent le premier choc; et quand ils traitent avec eux, quand ils sont assez heureux pour en obtenir la paix à la condition d'une vassalité légère, les chrétiens du Nord, à l'abri derrière la Romanie, crient à la trahison. Si encore ces chrétiens offraient à leurs frères un généreux secours; mais non, ils y mettent pour condition un joug plus pesant que celui des Turcs; sont-ils donc en droit de crier à la perfidie, quand les Romans préfèrent la suzeraineté musulmane?

C'est avec bonheur que M. Vaillant prouve qu'à cette époque désastreuse les Romans ont noblement payé leur dette à l'Europe chrétienne; ce ne furent pas eux qui lâchèrent pied à Nicopolis et à Varna; et le héros de cette grande lutte, le soldat du Christ, le chevalier blanc de Vallaquie, Hunyade enfin, était Roman! La reconnaissance des Hongrois posa la couronne sur le front de son fils.

Sous la domination turque, les Moldo-Vallaques conservèrent d'abord le droit d'être gouvernés par des princes de leur race. Mais le vainqueur ne garda pas longtemps la foi des traités; il envoya des Grecs du Phanar gougouverner les provinces danubiennes. Tout en condamnant l'administration trop souvent vénale des Phanariotes, M. Vaillant les traite avec équité, il ne les rend pas responsables, comme l'ont voulu d'autres écrivains, de tout le mal qui s'est fait sur le Danube ou en Grèce. A chacun sa juste part dans les faiblesses comme dans les grandeurs de l'humanité!

Les victoires de la Russie ont brisé la force de l'empire othoman, et ont rendu à la Vallaquie et à la Moldavie des princes nationaux. Mais à l'avis de M. Vaillant et de la plupart des voyageurs en état de juger la question, cette puissance fait payer bien cher ses services aux Romans. Sa protection pèse sur eux à peu près comme un joug, et son influence les démoralise. Elle domine les uns par l'intérêt immédiat, les autres par l'espérance des places et des honneurs, tous par la crainte qu'elle sait inspirer. La Russie a enveloppé comme d'un mystérieux réseau les hommes politiques de ces contrées; ils ne peuvent le rompre: elle les fait mouvoir, souvent à leur insu, mais toujours ils obéissent ou succombent. Nulle part on ne voit son action, mais on la sent partout. Par modestie, sans doute, l'auteur ne s'explique pas suffisamment sur ce sujet délicat; mais malgré sa réserve, on

Digitized by Google

devine que personnellement il a eu à lutter contre l'influence russe, et que c'est à elle qu'il doit d'être éloigné de Bucharest. Fondateur dans cette ville de grands établissements d'instruction publique, lié d'intimité avec un grand nombre de fils de familles nobles dont il a fait l'éducation, on comprend qu'il devait représenter l'Occident libéral, et propager les idées françaises avec une vigueur qui aura pu déplaire au consul russe. Nous ne savons jusqu'à quel point les Vallaques ont bien fait de suivre l'impulsion de ce véritable régulateur des principautés; nous ne savons jusqu'à quel point M. Vaillant aurait à se plaindre du peu d'énergie des agents de la France, ou de l'ingratitude des Vallaques; mais en tous cas, si ces derniers eurent des torts envers lui, il s'en est noblement vengé en écrivant son livre, il leur a rendu un service de plus.

Au reste, éloigné si longtemps de sa patrie, M. Vaillant n'a pas oublié la France; homme d'étude, homme grave, mais cœur ardent et généreux, son patriotisme éclate avec enthousiasme quand il parle des grandeurs de la France et des exploits de ses vieux héros, allant mourir dans les champs du Danube pour la cause chrétienne, pour la liberté. Il rappelle que le sang roman et le sang français se sont mêlés dans les mêmes rangs sur plus d'un champ de bataille; il voudrait que la France, dans son intérêt même, comme dans celui de la justice, protégeât la Romanie, sa sœur de race et de langue.

L'auteur a consacré le troisième volume de son ouvrage à la statistique, à la littérature de la Romanie. Avec une patience et une conscience vraiment dignes d'éloges, il s'est procuré des chiffres et des renseignements aussi neufs que curieux sur l'histoire naturelle, l'industrie, le commerce, les formes judiciaires, administratives et gouvernementales, sur l'état social des différentes classes d'habitants de cette contrée encore toute féodale, sur les droits respectifs du paysan et du seigneur en Autriche et en Moldo-Vallaquie.

Après dix-sept siècles de vicissitudes, la langue que parlent aujourd'hui les fils des colons romains de Trajan est encore latine, autant et peut-être plus que l'italien; M. Vaillant le prouve par un travail complet et précieux pour la linguistique. La langue d'Or est peu connue en Europe, et pourtant sept millons de ses habitants la parlent. La connaissance profonde et intime qu'en possède l'auteur lui a permis de reconstruire la géographie comparée de la Dacie ancienne et de la Romanie moderne, et l'a probablement beaucoup aidé dans ses recherches sur l'histoire à demi perdue d'un pays où les monuments antiques sont effacés, où les sources écrites et originales manquent, et où il faut aller chercher des renseignements souvent contradictoires dans des écrivains de cinq ou six langues diverses.

Viennnt ensuite une esquise de la littérature romane, et quelques traductions fort agréables des plus gracieuses poésies des Carpathes. M. Vaillant termine son ouvrage par un voyage pittoresque dans ces Alpes orientales, moins élevées que les nôtres, mais encore imposantes. Il y a mêlé quelques scènes de mœurs fortement empreintes de la couleur de l'Orient. Il

Digitized by Google

faut bien le dire, les mœurs de la haute société Moldo-Vallaque ont en France la réputation d'être peu sévères. Nous ne savons jusqu'à quel point elle est méritée, mais nous rappellerons aux Romans l'exemple de Rome leur mère, et nous leur dirons que la sévérité des mœurs est ordinairement chez les peuples la compagne de la force et de la liberté.

Nous proposons à la Société orientale de voter des remercîments à M. Vaillant pour son livre, œuvre à la fois savante et patriotique.

LOUIS STÉPHANE LECLERC,
professeur d'histoire à l'École primaire supérieure de Paris.

(Les remercîments furent votés à l'unanimité, voir page 186.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

M. RANG.

MEMBRE CORRESPONDANT MORT LE 16 JUIN 1844.

Paul-Charles-Sander-Léonard Rang, né le 28 juin 1793, descendait d'une famille suédoise depuis longtemps fixée en France. Son père, ministre de la religion réformée et établi à La Rochelle, le laissa libre d'embrasser une carrière pour laquelle il manifestait une vocation dès l'enfance; et à peine sa première éducation fut-elle terminée, que le jeune Rang s'embarqua comme pilotin sur un bâtiment de l'État. Nommé aspirant de première classe en 1813, il devait, trois ans plus tard, assister à un des plus terribles drames de nos annales maritimes. Le naufrage de *la Méduse* fut, pour ainsi dire, son apprentissage de marin; et malgré sa jeunesse, il montra une énergie et un sang-froid qui malheureusement ne furent pas imités de tous. Lors de l'abandon du navire, l'aspirant prêt à monter sur le radeau fut réclamé par le malheureux capitaine, qui ne voulut confier qu'à lui seul le soin de commander son canot: heureuse circonstance qui le sauva; et après trois jours de souffrances, on pourrait dire d'agonie, il eut le bonheur de toucher la terre. Cette catastrophe, qui avait marqué ses premiers pas dans la carrière, lui laissa toujours une apparence de tristesse, et même dans ses moments les plus gais, dans ses épanchements intimes où il montrait tant de douceur et de bonhomie, son sourire semblait encore un défi à la mort.

Rang ne tarda pas à être nommé enseigne de vaisseau, et fit plusieurs voyages de long cours jusqu'en 1826, où il obtint le grade de lieutenant. C'est pendant cette période que se développa en lui un goût prononcé pour l'histoire naturelle, et principalement la conchyliologie. Admis dans l'intimité de Cuvier dont il était l'élève, ses progrès dans cette science devinrent rapides, et le nom de l'officier de marine vint se joindre à ceux des plus habiles naturalistes. Deux ouvrages importants le révélèrent au monde savant: une *Histoire naturelle des Aphysiens* (1); et le *Manuel de l'Histoire*

(1) Paris, 1828, grand in-4°, contenant 24 planches.

Digitized by Google

naturelle des mollusques et de leurs coquilles (1). Il contribua à la rédaction des mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris, et du *Magasin de Zoologie*, ouvrage publié par M. Guérin de Menneville. Enfin, il donna un grand nombre de mémoires, dont les principaux sont : l'établissement de la famille des béroïdes, la connaissance d'espèces nouvelles de pleuro-branches, firoles, atlantes, mélanies, buccins, vénus, ascidies, cléodores, hélices ;—des documents pour servir à l'histoire naturelle des céphalopodes cryptodibranchès ;—l'histoire du poulpe de l'argonaute, et les descriptions de plusieurs espèces nouvelles.

Appelé au commandement de *la Champenoise* en 1830, et envoyé au Sénégal, Rang put revoir le fameux banc d'Arguin, où, quatorze ans auparavant, avait eu lieu le plus triste épisode de sa vie. A son retour en France, il prit le commandement de *la Lilloise*, avec mission d'aller protéger le commerce français dans les ports du Brésil. Le Jardin des plantes de Paris eut à s'en féliciter, car le marin naturaliste lui adressa un grand nombre d'échantillons et plusieurs animaux vivants.

C'est en 1834 que le ministre lui confia la direction du port d'Alger. La nouvelle colonie intéressait trop la France pour que le génie investigateur de Rang ne cherchât pas tous les moyens d'assurer notre conquête. Le coup de vent du 11 février 1835, que quelques personnes eurent l'inconcevable idée d'exploiter en faveur de l'abandon de la colonie, sous prétexte que les tempêtes la ravageaient sans cesse, fournit à Rang l'occasion de rendre un nouveau service. Décidé à combattre une idée aussi funeste, il prouva que si plusieurs navires s'étaient brisés à la côte, c'est qu'ayant devancé la saison, leur nombre se trouvait déjà hors de proportion avec celui que pouvait contenir le port, et que les derniers arrivés s'étaient vus obligés de mouiller en dehors. Battus par une mer très-grosse, brisés par le froissement qu'ils éprouvaient entre eux pendant leurs mouvements d'embardée, coulant bas d'eau, trop promptement abandonnés par leurs équipages (du moins quelques-uns), ils ne purent tenir sur leurs amarres, et firent naufrage sous les murs de la ville. Ainsi donc, si le port plus vaste eût pu recevoir tous ces bâtiments, les malheurs de cette journée eussent été réduits à un nombre minime. De ce moment, Rang conçut l'idée de rendre le port d'Alger capable de recevoir non-seulement un grand nombre de navires de commerce, mais toute espèce de vaisseaux de l'État. Plusieurs projets surgirent en même temps, et celui de Rang se trouva en partie compris dans le plan du port adopté par le gouvernement.

En 1836, il fut obligé de demander son rappel en France, où de graves intérêts de famille réclamaient sa présence. C'est à cette époque qu'il publia, avec M. Ferdinand Denis, l'ouvrage intitulé *Fondation de la régence d'Alger* (2). Cet ouvrage se compose de deux parties bien distinctes. La pre-

(1) Paris, 1829, in-12.

(2) Paris, 1837, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

mière est une chronique arabe dont le bibliophile avait su apprécier une traduction incorrecte présumée de Venture de Paradis. C'est un service que M. Ferdinand Denis a rendu à la France, en restituant la seule chronique où les premiers événements de la régence d'Alger soient consignés d'une manière à peu près authentique. Dans la seconde partie, l'archéologue unit encore ses travaux à ceux du marin, et celui-ci circonscrivant sa narration au port d'Alger, décrit l'histoire de son commerce et de sa piraterie, et termine en proposant son agrandissement sur un plan qu'il a conçu. Cette histoire de la régence d'Alger est sans contredit la meilleure qui ait été publiée jusqu'à ce jour, et il serait à désirer que le gouvernement se chargeât de la faire réimprimer sous la direction de celui des deux auteurs qui a survécu.

Pendant que Rang s'occupait de doter notre colonie d'Afrique d'un port que la nature lui a refusé, le gouvernement songea à lui donner une mission toute de confiance. Il s'agissait d'aller tenir la station de Barcelone, et de couvrir de la protection française les infortunés que les déchirements politiques de l'Espagne forçaient à chercher un abri sous notre pavillon. Marin, naturaliste, ingénieur, Rang devait encore se montrer diplomate; mais sa diplomatie à lui n'était que de la douceur, qu'une énergie sans bornes rendait toujours suffisante pour la réussite. «Ce temps, disait-il, est le plus beau de ma vie, puisqu'il m'a permis, à moi soldat, de sauver des hommes.» Rang arrive à Barcelone; chaque mois, chaque semaine étaient marqués par une nouvelle catastrophe, et la ville était au pouvoir d'une bande de forcenés. Un jour le peuple se rue sur les couvents et les met au pillage. Rang ne pouvant protéger tout le monde, se fait conduire à un monastère de femmes, place les religieuses entre deux haies de marins, oppose le mépris à la fureur populaire qui menace protégées et protecteurs, et embarque à son bord les saintes filles, heureuses d'échapper ainsi au massacre ou au déshonneur. Agenouillées sur le pont, elles cherchent leur bienfaiteur, mais il est déjà loin, car d'autres victimes réclament son appui; et ce jour-là Rang faisait bénir à l'étranger le nom de la France très-chrétienne, lui Rang, l'officier protestant!

Un poste bien envié devait être la récompense de ses travaux et de sa belle conduite. Ce poste lui échut; mais, hélas! la mort l'y attendait.

On sait que la colonie de Bourbon ne possède pas un port où les navires puissent venir se ravitailler. Depuis longtemps le gouvernement pensait à remédier à cet obstacle. La baie de Diégo-Suarez, située à la pointe nord-ouest de Madagascar, et que tous les navigateurs regardent comme la plus belle du monde, frappa d'abord l'attention. C'était, certes, le point le plus avantageux, celui qui pouvait le mieux remplir le but qu'on se proposait; mais des considérations graves le firent rejeter. En effet, le pays dans lequel se trouve la baie de Diégo-Suarez est un des plus sains et des plus fertiles de Madagascar; ce qui n'eût été d'abord qu'un point de ravitaillement et un poste militaire fût bientôt devenu une colonie florissante, et Bourbon eût été frappée à mort. A cette considération venait s'en joindre une autre plus forte peut-être aux yeux du gouvernement : c'est que l'Angleterre au-

Digitized by Google

rait pu voir dans l'établissement de Diégo-Suarez une menace incessante ou tout au moins une concurrence redoutable pour l'île Maurice, qui regrette encore son ancien nom d'Ile-de-France. C'est donc à la côte de l'est qu'on résolut de s'établir. Nossi-Bé fut achetée, et en 1840 la prise de possession opérée par quelques troupes qu'on y déposa. Les résultats n'étaient pas satisfaisants lorsque l'île de Mayotte, une des Comores, vint à être signalée comme bien plus propre à remplir toutes les conditions désirées. Le gouvernement reçut des rapports favorables à ce nouveau point; un traité fut conclu avec le sultan qui en était possesseur, et la cession de l'île se fit à la France.

Les travaux de Rang, ses conceptions ingénieuses et hardies pour le port d'Alger, le signalaient comme très-capable de fonder le nouvel établissement. Sainte-Marie, Nossi-Bé et Mayotte furent réunis en un seul commandement, qu'on lui donna avec le titre de commandant supérieur de Nossi-Bé et dépendances.

On résolut que le nouveau gouverneur correspondrait directement avec le ministre, et ne serait soumis à l'autorité de celui de Bourbon que dans certains cas très-restreints. D'après ces instructions, il devait conduire un renfort de troupes et des approvisionnements, achever l'hydrographie de l'île de Mayotte, se poster de la manière la plus avantageuse pour la protection provisoire du meilleur mouillage, et s'occuper sans relâche du projet d'établissement définitif, établir des relations avec les habitants des îles et des côtes voisines, notamment avec ceux de Madagascar, et même traiter au besoin avec les chefs. On lui adjoignit un officier d'artillerie, un du génie et un employé de la marine faisant fonction de secrétaire.

C'est le 21 septembre 1843 que Rang quitta Paris pour la dernière fois. Il semblait pressentir l'issue fatale de cette mission, et en se rendant à Bordeaux il passa par La Rochelle pour embrasser sa mère. Il avait ordre de prendre passage sur un bâtiment marchand, alors en partance pour Bourbon, et le 4 octobre il s'embarquait à Pauliac avec ses compagnons de voyage.

Une forte tempête signala le départ; pendant quinze jours le navire fut en danger, et la traversée fut presque une suite continuelle d'accidents. Enfin, le 31 décembre on mouillait dans le port de Maurice, et le 1er janvier 1844 Rang débarquait avec son secrétaire. Quatre jours après, un coup de vent terrible suivi d'un raz de marée jetait le navire à la côte. L'équipage fut sauvé, mais la majeure partie de la cargaison endommagée, notamment beaucoup d'objets que le commandant de Mayotte avait apportés de Paris, et qui étaient de première nécessité. Le bâtiment, relevé au bout de plusieurs jours seulement, exigea encore du temps pour réparer ses nombreuses avaries. Pendant son séjour à Maurice, Rang fut rejoint par un jeune enseigne de vaisseau qu'il avait lui-même demandé au ministère, et qui s'était embarqué à Nantes à bord d'un autre navire.

Le 13 janvier on arrivait à Bourbon, et le lendemain Rang descendait à l'hôtel du gouvernement. Jusqu'alors il avait lutté contre la fureur des élé-

Digitized by Google

ments, et le jour était arrivé où il aurait à combattre la froideur des hommes.

Une cordiale hospitalité de la part des autorités coloniales, et d'anciens amis qu'il retrouvait à Bourbon, lui semblèrent d'abord un garant des facilités qu'il devait espérer pour le succès de sa mission. Mais au bout de quelques jours, quand on en vint à parler d'affaires, une froideur étudiée, des réponses évasives, lui laissèrent voir qu'on ne ferait pour lui que le strict nécessaire, et qu'il ne devait pas compter sur une coopération franche et désintéressée. Une lettre qu'il m'écrivait à cette époque témoignait du regret qu'il éprouvait d'avoir accepté cette mission.

«Enfin, me disait-il, les choses vont ici à peu près comme nous l'avions «prévu : on m'accueille bien parce que le contraire serait impoli ; on four-«nit aux besoins de l'expédition de Mayotte parce que s'y refuser serait «impolitique ; mais quand j'aurai tourné le dos, on me souhaitera à tous «les diables. Dans quelques jours je ne devrai plus compter que sur moi «seul, et le peu d'aide que j'aurai à espérer me viendra de Dieu et du mi-«nistre...»

Plus loin il ajoutait :

«On semble me faire un crime d'avoir accepté cette mission, car on doit «la possession de Mayotte à M. P....t, officier distingué qui est bien consi-«déré à Bourbon, et qu'on espérait voir chargé de ce commandement. On «ne peut, en effet, se faire à l'idée que ce nouveau gouvernement est entiè-«rement séparé de celui de Bourbon, et que, par cette raison, il était né-«cessaire d'y mettre un homme neuf.»

Néanmoins les préparatifs de l'expédition se firent promptement, et le 4 février, le commandant Rang, accompagné des officiers dont se composait la commission, de son secrétaire, et du personnel de l'établissement, remit à la voile pour sa destination.

Le 24 on débarqua à Nossi-Bé, et le premier acte du commandant fut d'adresser une proclamation aux chefs sakalaves accourus pour lui présenter le fils de la jeune reine, morte depuis peu de temps, et dont nous avons acquis le territoire de l'île.

On n'était plus qu'à 54 lieues de Mayotte, et le 11 mars à midi, on jeta l'ancre dans la rade de Dzaouadzé, tout près de l'îlot de ce nom. La journée du lendemain fut employée à débarquer les renforts, passer les troupes en revue, et visiter les baraques servant de casernes qui sont établies sous la protection de quelques batteries.

La commission reconnut unanimement que tous les rapports des officiers qui avaient examiné les lieux n'avaient pas exagéré les avantages qu'on pouvait retirer de la possession de Mayotte, et que la localité offrait toutes les conditions désirables pour la création d'un établissement de relâche spacieux, commode, offrant une mer toujours calme et un abri sûr contre tous les vents. L'établissement reçut le nom de port Mackau, en l'honneur du ministre de la marine, à qui l'on doit la prise de possession. Après être resté quelques jours à bord d'un ponton, faute de logement com-

Digitized by Google

venable à terre, M. Rang et son état-major vinrent habiter des baraques de bambou construites à la hâte par les naturels; et avant même de penser au logement du gouverneur, on s'occupa de pourvoir à celui des troupes. En peu de jours des plans furent levés, des sondages opérés. Des liaisons avec les indigènes procurèrent des renseignements certains sur la topographie et les productions de Mayotte. Enfin le rapport de la commission fut prêt dès le mois d'avril et expédié au ministre par la voie d'Aden, plus courte que celle du cap de Bonne-Espérance.

On devait attendre, pour agir, de nouvelles instructions, et M. Rang résolut d'aller lui-même explorer l'île de Mayotte, et y faire couper des bois de construction, accompagné seulement d'un officier de marine et d'un chirurgien. C'est pendant cette exploration qu'il fut frappé d'une attaque subite de paralysie déterminée par la fatigue et l'ardeur d'un soleil brûlant. Ses deux compagnons le ramenèrent à Dzaouadzé, où il expira le 16 juin, au bout de deux heures d'agonie.

Telle fut, messieurs, la fin de notre confrère, dont les dernières paroles furent un regret de mourir avant d'avoir réalisé ses projets pour la colonie de Mayotte.

Plein de zèle pour la mission qui lui était confiée, homme de fermeté et d'expérience, marin consommé, diplomate au besoin, studieux et savant naturaliste, il ne pouvait que répondre dignement à la confiance du gouvernement, et il eût été appelé à jouer un grand rôle dans nos relations avec Madagascar. Son esprit chevaleresque, caché sous une froideur apparente, lui eût fait faire de grandes choses dans la carrière qui lui était ouverte; et s'il m'est permis de vous dire un de ses rêves dont je fus le confident, il espérait voir le jour où la plus belle île du monde serait une colonie française.

Qu'il me soit aussi permis, messieurs, à moi qui fus son ami, de déplorer devant vous les attaques dont sa mémoire vient d'être l'objet. Un journal mal informé s'est fait l'écho de plaintes intéressées, et, dans sa trop hâtive ardeur de donner des nouvelles à ses lecteurs, a accueilli des renseignements dont il répugne à la Société orientale de rechercher la source. L'occupation de Mayotte peut léser quelques intérêts privés, et le poste qu'occupait Rang a pu blesser quelques susceptibilités jalouses; les relations actuelles de la France avec les populations de Mayotte n'ont peut-être pas répondu à ce qu'on s'en promettait; mais pour tout cela il ne faut pas accuser un homme du mal qu'il n'a pas fait et qu'il n'a pu faire, et répandre le venin de la calomnie sur la tombe d'un officier français.

JOUFFROY D'ESCHAVANNES.

Digitized by Google

BUREAU. — NOMINATION.

Dans sa séance du 28 février, la Société orientale, sur la proposition de M. Hamont, et conformément aux conclusions du rapport de M. Corraud sur cette proposition, a décidé :

«Qu'il serait adjoint à son bureau un *secrétaire général* chargé des affaires «extérieurés, ainsi que de la correspondance, avec les membres de la Société «qui habitent hors Paris.»

M. AUDIFFRED a été nommé au scrutin secrétaire général pour l'extérieur.

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS.

Membres honoraires :

MM. BAUDICHON (F. de Paule), évêque de Basilinopolis, vicaire apostolique des îles Noukahiva, Mangareva et Taïti.

DUBOIZE, évêque d'Arathie, vicaire apostolique des îles Hawaii (Sandwich).

Membre titulaire :

DECOURCHANT DES SABLONS (Ernest), voyageur en Algérie et en Égypte.

Membres correspondants :

PICHON (Jules), voyageur en Perse, officier à la légion étrangère, à Mostaganem.
TRIPIER (F.-M.), chef de la pharmacie centr. des hôp. d'Afrique, à Alger.

MEMBRES DÉCÉDÉS

DEPUIS LE MOIS D'AVRIL 1844.

Membres honoraires :

MM. le marquis DE FAUDOAS, lieutenant général, ayant commandé en Morée.
DE FORBIN JANSON, évêque de Nancy, voyageur en Orient.
Le R. P. GARNIER, orientaliste, supér. général de la congrégation de Saint-Sulpice.
Le vice-amiral LALANDE, député, voyageur en Orient.
ROUCHOUZE, évêque de Nilopolis, vicaire apostolique de l'Océanie orientale.

Membre titulaire :

M. SAINTE-CROIX-PAJOT, voyageur en Orient.

Membres correspondants :

MM. Remy DE PUYDT, colonel du génie, à Anvers.
NAVARRETE, directeur du dépôt hydragraphique, à Madrid.
Le docteur BERNARD, directeur de l'École de médecine, à Constantinople.
JACQUEMONT, consul à Panama.
RANG, capitaine de corvette, commandant à Mayotte.

Paris. — RIGNOUX, Imprimeur de la Société orientale, rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

Digitized by Google

DE LA THÉORIE ETHNOGRAPHIQUE

APPELÉE

MONDE GRÆCO-SLAVE.

Troisième article (1).

Comment le système de M. Robert est-il directement opposé aux intérêts sociaux de la France? Troisième question que nous allons essayer de résoudre au moyen de certaines considérations préalablement nécessaires. Le sujet est complexe, et il convient de l'envisager sous ses différentes faces D'abord, pour les hommes dont la courte vue s'arrête aux frontières de la patrie, ou qui par un dur égoïsme restent insensibles à l'état de bien-être ou de malheur des autres nations tant que la leur n'en est pas directement affectée, une pareille préoccupation semble pour le moins oiseuse. Pourquoi, demande leur ignorance étonnée, s'inquiéter si vivement du sort de l'Orient? Qu'une révolution nouvelle lui impose un dominateur nouveau, avons-nous sujet d'en être émus? Le peuple ici n'en payera-t-il pas moins l'impôt! et notre commerce, aujourd'hui si restreint de ces côtés-là, quel dommage sensible supporterait-il? Près de tels gens, pour qui un événement social s'estime en raison du gain ou d'une perte d'argent, comment faire valoir les principes sacrés et impérissables de la fraternité humaine? Par quel moyen les conduire à l'intelligence de cette solidarité universelle liant toutes les sociétés entre elles pour maintenir ou défendre les droits de chacun? Ne serait-ce point s'exposer au reproche et au ridicule d'avoir une politique cosmopolite et chevaleresque?

Heureusement les faits et les raisons ne manquent pas pour cette classe d'esprits qui s'accordent exclusivement la qualité de positifs et de pratiques; il ne sera point difficile de leur prouver que la substitution d'un pouvoir græco-slave ou russe au pouvoir ottoman serait un coup fatal pour la France, et qu'elle est grandement intéressée à le prévenir ou à le parer. Mais quelques réflexions sur l'état actuel des gouvernements de l'Europe élèveront ces preuves à un plus haut degré d'évidence. Depuis le XVIe siècle la nature de leurs rapports a été fondamentalement changée. L'unité religieuse sur laquelle on avait espéré établir, à diverses reprises, l'unitié sociale de l'Europe, ayant été rompue, chaque société s'isola, et à l'harmonie des pouvoirs succéda leur pondération. Le corps politique, séparé de sa pensée une et motrice, fut assimilé à un mécanisme ingénieux dont l'habileté

(1) Voir *Revue de l'Orient*, t. VI, p. 23 et 97.

Digitized by Google

des gouvernants s'étudia à régler et à entretenir le jeu, en conservant dans chacune des parties un juste équilibre. Le génie des Machiavel, des Charles-Quint et des Richelieu fit de l'art de ces combinaisons une science vaste et profonde qui trop souvent mit à nu le revers de la nature humaine. Le traité de Westphalie fut une nouvelle application de ce principe, qui recevait déjà d'importantes modifications à Nimègue. On reprit en sous-œuvre l'édifice à Utrecht, et le soin de sa défense entraîna particulièrement la France, durant le XVIIIe siècle, à des guerres sanglantes et ruineuses. A chaque instant l'apparition soudaine d'une force prépondérante changeait la marche d'un système dont la loi première est de n'en pas avoir. Tantôt c'était la création de l'empire russe ou l'entrée de la Prusse sur la scène politique, tantôt l'accroissement démesuré de la marine anglaise ou bien les conquêtes inouïes de Napoléon sur le continent, qui tour à tour pesant avec trop de force sur l'un des ressorts, le brisaient et jetaient le désordre dans toute la machine. Le congrès de Vienne, au lieu de réparer le mal en réprimant les ambitions excessives et en substituant le règne de la justice à celui de la force, se fit par malheur l'instrument et l'interprète de toutes les rancunes des puissances de l'Europe, humiliées par les armes de la France. Dans la délimitation nouvelle des États, les faibles furent sacrifiés aux forts, et certains peuples livrés à d'autres comme une proie, tandis que telle société était disjointe de celle à laquelle l'unissaient ses intérêts, ses sympathies et sa langue. Deux États recueillirent surtout les bénéfices de ce partage arbitraire, la Russie et l'Angleterre. A celle-ci fut assurée la suprématie des mers, et l'autre revendiqua celle du continent.

Le cabinet de Pétersbourg songea donc à reprendre en Orient le cours de ses conquêtes momentanément suspendues. Ses armées passèrent le Balkan et le Caucase; sa flotte pénétra un peu plus tard dans le Bosphore. Si la guerre avait alors occupé et divisé les autres grandes puissances de l'Europe, ou seulement la France et l'Angleterre, nul doute que la Russie n'eût essayé de consommer le plan conçu par Pierre Ier, et à la réalisation duquel tous ses successeurs marchent avec une infatigable persévérance. Mais le moment ne fut pas jugé favorable. Les blessures glorieuses qui avaient épuisé la patrie dans sa lutte inégale de 1815 étaient fermées; les grands désastres avaient été effacés par une prospérité non moins grande, et la révolution de 1830, en réveillant l'énergie populaire, menaçait l'Europe des chances d'une agression ou d'une défense faites sous l'étendard de la liberté. Nul n'osa donner le signal de l'attaque, et l'Angleterre contracta une alliance plus étroite avec la France. Cette paix fut le rempart qui protégea Constantinople en 1833.

En effet, la Russie a conscience de sa propre impuissance à conquérir la Turquie, tant qu'elle voit derrière elle comme auxiliaires la France et l'Angleterre. Aussi que d'efforts et de sacrifices ne fera-t-elle point pour les amener à une rupture! C'est là toute sa politique depuis trente ans. Au traité du 15 juillet 1840, elle a failli y réussir; et qui sait jusqu'à quel point son souffle de discorde n'irrite pas sans cesse les petites susceptibilités des deux

Digitized by Google

nations dont le repos fait celui du monde! Il peut donc fort bien arriver d'un moment à l'autre que cette harmonie soit détruite, attendu d'ailleurs que l'intérêt en est le support fragile, et que pour un peuple âpre au gain et jaloux de son commerce, toute autre considération se tait devant celle-ci. La France ne doit donc pas attendre exclusivement de cette alliance précaire le salut de la Turquie, bien qu'elle en soit présentement la cause et le gage. Ainsi, raisonnons un peu dans l'hypothèse où la guerre venant à éclater entre la France et l'Angleterre, la Russie profiterait de l'embarras et de la division de ses rivales pour emporter Constantinople. Mais, dira-t-on l'Angleterre ne permettrait jamais ainsi sans coup férir l'occupation des Dardanelles par une puissance qui la menace déjà du côté de la Perse. Comment supposer qu'elle renonçât bénévolement à tous les avantages de son commerce ayant un débouché par Trébisonde? Et ne serait-ce pas abdiquer l'empire de la Méditerranée que d'abandonner aux Russes les mers Noire et de Marmara comme les deux rades réservées aux évolutions de leurs escadres? Qui ne sait que la politique est féconde en expédients, et que quelques concessions ou certains dédommagements pourraient résoudre la difficulté de prime abord insoluble? Le passage des détroits est fermé aujourd'hui par les traités aux vaisseaux de guerre de l'Angleterre comme à ceux des autres puissances occidentales, tout en restant ouvert aux navires de leur marine marchande. Or, la Russie ne pourrait-elle pas continuer cette faveur à celle qu'elle aurait si fort intérêt de ménager? Ensuite, pourquoi ne pas lui jeter sous la dent un gros lambeau de l'empire; moyen assez bon de fermer la bouche aux réclamations? On sait que l'Égypte est fort dans la convenance de l'Angleterre, surtout depuis qu'elle songe sérieusement à en faire le vaste entrepôt de son commerce oriental par l'ouverture du canal qui relierait directement Londres, Calcutta et Canton. Ce serait une manière amicale et profitable aussi de se partager le monde.

Mais la France, demandera-t-on encore, souffrirait-elle paisiblement la consommation de cette iniquité? Certes, vous ne manqueriez pas de conseillers assez complaisants pour la flatter en disant que sa grandeur interne lui suffit, et qu'elle ne doit point se troubler des révolutions du dehors. Vous avez même des académiciens diserts prêts à lui prouver en *deux points* (1) que l'abandon de l'empire ottoman au czar serait un acte utile à la cause de l'humanité en général, et particulièrement à la France. Mais il est vrai que l'âme de tels sophistes était vide de foi; comment aurait-elle compris les intérêts réels de la civilisation et de la patrie?

D'autres encore s'imaginent avoir trouvé l'accommodement propre à contenter le pays, et, qui plus est, à les faire tremper dans le complot. Ce serait la cession des provinces rhénanes et belges. Voilà l'os à ronger que la Russie promettait aux ministres de la restauration pour obtenir leur connivence. Le Rhin eût été repris pour limite, et elle se serait posée triomphante entre

(1) Volney, *Considérations sur la guerre des Turcs et des Russes*, tome III, page 390.

Digitized by Google

le Bosphore et les Dardanelles, nous laissant tout le péril de braver les colères de la Grande-Bretagne et de la confédération germanique. La folie de cette combinaison, qui a leurré plusieurs politiques habiles, vaut la peine d'être remarquée en passant. De temps à autre l'on réveille à ce sujet de belliqueux souvenirs pour gagner de la popularité, et l'on ne voit pas que cette menace de conquête, suspendue sur la tête de l'Allemagne, suffit pour y entretenir contre nous les dispositions les plus hostiles. Comment, dans un siècle où est érigée en principe la libre individualité des peuples, membres de la famille humaine, songer encore à soumettre quelqu'un contre son gré et sans la justice? Grâce à Dieu, nous ne sommes plus au temps où les peuples, forcés d'épouser les querelles de leurs chefs, se ruaient l'un sur l'autre et s'entr'égorgeaient pour soutenir les droits contestés d'un héritage dynastique. Les relations établies par une longue paix et par un commerce toujours croissant ont créé des intérêts tellement multipliés et une solidarité si étroite entre les nations, qu'avant de mettre en jeu tant de fortunes, on essaye tous les moyens de conciliation. Le faux point d'honneur national, l'aveugle vengeance ou une ambition capricieuse ne sauraient, comme autrefois, allumer dans l'Europe l'incendie d'une guerre universelle; par conséquent la France ne commettrait point la sottise de s'adjuger de par le droit du sabre des populations qu'elle a profit d'avoir pour alliées. Son unité nationale, si compacte et si forte, gagnerait-elle à la juxtaportion violente de quelques provinces dont chaque citoyen deviendrait un ennemi prêt à courir aux armes dès que paraîtrait un libérateur! L'Allemagne, qu'indignerait cet attentat contre sa propre unité sociale, se lèverait tout entière pour en demander raison. Or, alors le but de l'Angleterre et de la Russie serait atteint. La première, encouragée par la diversion faite aux frontières, attaquerait avec plus d'avantage nos flottes; et supposé que nous demeurassions vainqueurs sur terre, au lieu de s'inquiéter d'un triomphe qui ne lui causerait aucun détriment, elle aurait plutôt sujet de se réjouir de désastres inévitables qui anéantiraient, ou du moins interrompraient une industrie rivale. C'est ce qui arriva sous l'empire. A présent les marchands de Liverpool et de Manchester, effrayés du progrès des fabriques françaises, belges et allemandes, trouveraient encore très-profitable une guerre qui les délivrerait d'une concurrence chaque jour plus inquiétante. La Russie, pesant déjà si fortement sur l'Allemagne et exerçant sur sa confédération une véritable suzeraineté, verrait avec non moins de satisfaction une lutte où les deux champions se consumeraient en efforts stériles. Dans le cas où elle jugerait à propos de rester spectatrice neutre, elle ne manquerait pas toutefois d'accomplir en Orient quelqu'un de ses projets et d'avancer, à la faveur de ces troubles, vers son but unique, l'occupation de Constantinople.

Que la France, au contraire, déclare avec sincérité renoncer à la conquête des provinces rhénanes et belges, qu'elle rejette comme une pensée mauvaise toute velléité d'extension de ce côté, et que, pleine de respect pour la nationalité germanique, elle s'appuie sur elle comme sur l'alliée véritable que lui donne l'intérêt réciproque du commerce, de l'industrie et de la

Digitized by Google

nature de leur position, et alors tout change à l'avantage des deux pays. Ils n'ont plus à redouter le monopole industriel de l'Angleterre ou le despotisme militaire de la Russie. Leur union solide trouverait assez de ressources pour faire face aux deux autres puissances, même liguées contre elles. En effet, la France, en ayant la ligne de ses frontières orientales couvertes, se présente à l'Angleterre avec des armes plus égales, c'est-à-dire qu'elle devient aussi comme *insulaire*, et qu'elle peut tenter les chances de la lutte sur mer. La prospérité progressive de sa marine militaire, secondée de toutes les découvertes de la vapeur, qui ont diminué l'importance de la supériorité numérique des vaisseaux à voiles anglais, permettrait pour le moins de résister, et la prolongation de la résistance serait un coup fatal porté à un empire dont toute la grandeur repose sur le commerce ou la libre navigation des mers. Notre alliance avec l'Allemagne, qui suppose aussi celle de l'Italie, renouvellerait le blocus continental, maintenu cette fois avec la vigilance que provoque le sentiment de sa propre conservation. Tandis que les produits anglais seraient écartés, les nôtres trouveraient sur le continent leurs débouchés ordinaires, et même y jouiraient plus sûrement des avantages de la supériorité. L'excédent des forces militaires, autrefois occupées à la garde des frontières ou des contrées envahies, devenant alors superflu, pourrait être employé à la défense des côtes ou comme milice des bateaux à vapeur; et l'Angleterre apprendrait pour la première fois ce que peut contre elle la France, libre des attaques du reste de l'Europe. Car en supposant sa ligue avec la Russie, le large corps de l'Allemagne interposé entre celle-ci et la France serait pour la patrie un rempart inexpugnable contre les coups du Nord. La paix aura donc des garanties d'autant plus solides que les liens de l'alliance germanique se resserreront davantage. Quant à ceux qu'émeut l'humeur guerrière de nos pères, et qui regardent la conquête comme l'aliment propre à occuper l'activité nationale et la surabondance de la population, nous leur montrons l'Algérie et le champ illimité qui s'étend par derrière elle dans les profondeurs de l'Afrique. Les envahissements, là, sont légitimes, attendu qu'ils sont la victoire de la civilisation sur la barbarie, et la substitution de l'ordre au désordre. En Europe, au contraire, toute guerre étant aujourd'hui fatale à la civilisation, serait un retour vers la barbarie et le triomphe de l'anarchie sur l'ordre social. La France, en s'unissant à l'Allemagne, n'est plus obligée d'entretenir une armée de terre aussi considérable, et tous les millions qu'elle dépense à cela pourraient être employés plus utilement à fortifier ses ports, garnir ses arsenaux, et accroître le nombre de ses frégates et de ses marins. En augmentant ainsi sa force maritime, elle se tient mieux préparée aux éventualités de l'avenir, et semble répondre plus exactement aux obligations de sa mission dans le monde.

En effet, depuis la formation des sociétés chrétiennes de l'Occident, la France n'a point cessé de prendre une part (et ce n'est pas la moindre) au mouvement civilisateur qui les élabore et les perfectionne. La première, elle fut le plus régulièrement constituée; son chef, l'immortel Charlema-

Digitized by Google

gue, ouvrit majestueusement l'ère du moyen âge; et si plus tard elle n'eut pas toujours la prépondérance politique, elle ne parut guère abdiquer du moins ses prétentions à une sorte de prépondérance intellectuelle. Le génie littéraire du siècle de Louis XIV, en rendant universel le reste de sa langue, l'a faite comme l'organe commun ou l'interprète de l'humanité. Cette remarque est surtout sensible par rapport à l'Orient, où nous serons ramenés tout à l'heure. Là, les peuples musulmans ont subi eux-mêmes l'influence de cette domination spirituelle en dehors de toute influence de race, et malgré la barrière élevée par les préjugés religieux. L'acceptation de la langue française comme moyen de communication avec le monde civilisé est l'effet d'une attraction instinctive et irrésistible qui a ses raisons dans des lois supérieures que l'avenir se chargera de révéler. Quoi qu'il en soit, la France est manifestement appelée à exercer sur cette partie du monde une action directe et décisive par ses idées, qui arriveront d'abord, pour la Turquie comme pour la Perse, seulement aux sommités de la classe aristocratique et gouvernante, mais qui peu à peu s'infiltreront dans les autres parties du corps social, et y porteront avec la lumière les améliorations que réclament le temps et les besoins particuliers de la nation. Or, entre les deux grandes forces de l'Angleterre et de la Russie qui se disputent la domination politique du globe, il est bon que la France se place comme une médiatrice pouvant, avec le poids de sa propre influence, tenir en équilibre la balance des deux pouvoirs, et empêcher que l'un n'absorbe tous les autres. Elle a les peuples à préserver des excès du despotisme militaire ou commercial. Pour cela il ne suffit pas de l'autorité intellectuelle que nous lui avons reconnue; l'idée que n'appuie point, au besoin, la force, sera toujours méprisée et foulée aux pieds des forts. La France seule, à la fois puissante sur terre et sur mer, a la vertu de s'interposer entre les deux autres extrêmes, et de se présenter au milieu comme gardienne de la loi de justice. Et cette cause n'est-elle pas celle de la civilisation?

L'on conçoit maintenant que si elle-même commençait à violer cette loi suprême par l'envahissement des provinces allemandes ou belges, un tel acte de violence, outre qu'il insurgerait ses plus sûrs alliés, aurait encore le préjudice irréparable de perdre le rôle providentiel vers lequel un secret attrait la pousse. Les revers de l'empire ont été utiles à tous, en la détournant des voies d'une prospérité abusive et en donnant à son énergie la direction morale et intellectuelle qui lui convient. Désormais l'œuvre de la France est de favoriser, principalement en Europe, le réveil ou le raffermissement de toutes les nationalités injustement asservies ou menacées par d'autres; elle doit se montrer l'avocat de leurs droits, leur protectrice contre l'oppresseur, la patronne de leurs libertés, et, en un mot, obtenir, au nom de l'éternelle justice, les réparations politiques qu'elle-même a d'abord accordées qu'à la force. Dès que les peuples seront convaincus qu'elle borne à cette tâche désintéressée son ambition, ceux qui redoutaient son patronage ou son intervention comme le piége d'une plus rude servitude prendront confiance en elle, lui voueront leurs ardentes sympathies,

Digitized by Google

et la proclameront la conservatrice de l'ordre et de la civilisation. Elle est appelée encore à doter du bienfait de ses institutions les sociétés qui en sont privées, tout en leur épargnant les rudes épreuves auxquelles l'a exposée sa témérité fougueuse.

Il nous plaît de retrouver les mêmes idées dans un écrit remarquable qui vient de paraître *sur la Serbie*, et qui est à lui seul une réfutation de la *Théorie du monde graeco-slave*. « Chaque grande puissance, dit l'auteur, a une tendance dominante, une pensée grande et invariable, une ligne de conduite tellement absolue, qu'en la quittant, elle entre dans une voie fausse. Seule, entre tous les États de l'Europe, la France étant une nationalité complète, la tendance de sa politique, sa véritable mission, est d'appuyer toute nationalité. Mais comme le principe même de la nationalité est contraire à celui de la conquête, l'appui de la France ne peut être basé que sur le droit et la force morale, et non sur la force physique..... La France n'est faible que lorsqu'elle oublie son principe, la nationalité, soit en rêvant la conquête, soit en s'humiliant devant elle. Lorsque, en 1840, la question d'Orient apparut sur le Rhin, la France fut obligée de céder, car ses ennemis eurent l'adresse de faire envisager l'appui qu'elle donnerait à l'opprimé comme un désir d'envahissement. C'est pourquoi la nationalité allemande se croyant menacée vint prêter un appui moral aux signataires du traité de Londres. Elle croyait par là repousser une invasion. » (Pag. 134-136.)

Ces observations s'appliquent avec justesse à l'Orient et en particulier à la Turquie. L'empire ottoman, suscité pour la ruine de l'empire grec, coupable d'avoir le premier rompu l'unité sociale de l'Europe, doit être soutenu et conservé dès lors qu'il cherche à entrer lui-même dans le concert européen. Les dominateurs, qui n'avaient déployé de puissance et de génie que pour détruire, éprouvent aujourd'hui le besoin d'édifier et d'introduire parmi eux les éléments de cette même civilisation qu'ils repoussaient dédaigneusement. Lorsqu'il est si facile de les initier à ce nouvel ordre social et de leur tendre une main libératrice, irait-on lâchement les sacrifier à l'ennemi qui a déjà recueilli en espérance leurs dépouilles? Non, et, outre la honte de manquer à un devoir, nous nuirions à nos plus chers intérêts. Avec son agrandissement démesuré, la Russie a déjà atteint un degré de puissance effrayant pour le reste de l'Europe. Ses côtes, que protégent des mers fermées d'un côté par des traités, et de l'autre par des glaces, pendant plusieurs mois de l'année; ses plaines et ses steppes immenses que la neige et l'incendie convertissent en déserts infranchissables; la multitude de hordes guerrières et pillardes qu'elle contient et qui peuvent être lâchées par elle comme les auxiliaires de ses masses armées, tout cela favorise ses moyens d'attaque et les ôte à ses ennemis. Elle est comme retranchée dans une forteresse inaccessible, d'où elle peut à chaque instant tomber sur les autres nations et les asservir. Ces craintes ne sont point chimériques, lorsque son maître l'habitue à une obéissance passive, et que par-dessus les lois divines et humaines il leur impose sa volonté absolue comme la loi unique

Digitized by Google

et suprême. Ne peut-il pas advenir alors qu'un caprice ou un appétit ambitieux entraînent son empire à des actes qui compromettraient la paix du monde? Telle serait l'usurpation de Constantinople, qui est une pensée fixe des czars, et à l'accomplissement de laquelle ils marchent avec accord depuis plus d'un siècle. Cesse-t-on la guerre extérieure après la cession de quelque province, on poursuit à l'intérieur une guerre sourde et non moins active, qui se résume dans la désorganisation de l'empire ottoman. On pose en principe que la race musulmane est incapable de monter, par une transformation quelconque, à l'état civilisé; qu'elle perpétuera indéfiniment la barbarie partout où elle domine, et que c'est un service à rendre à l'humanité que de lui prendre les peuples et les royaumes qu'elle ne peut administrer. Fort bien; mais avant de se proposer comme le réparateur par excellence, il conviendrait assez de justifier ses prétentions par sa propre capacité, et justement elle est contestable dans la Russie. Pour être civilisateur, il faut être soi-même complétement civilisé : or, nous ne sachions pas que la classe des serfs par exemple, sans parler de toutes les tribus barbares accumulées dans cet empire, soit déjà un pédagogue émérite de civilisation. Quant aux classes supérieures qui en ont reçu la première couche, elles ont malheureusement retenu au-dessous un fond de servilisme qui n'est point un attribut bon à être propagé. La nation qui laisse un seul homme disposer arbitrairement des consciences et torturer une portion d'elle-même pour la convertir à sa religion impériale est peu apte à frayer aux autres la route du progrès.

D'ailleurs peut-on dénier aux Ottomans, sans injustice, les améliorations positives tentées depuis le sultan Mahmoud? La destruction des janissaires n'a-t-elle pas délivré le pouvoir des exigences par lesquelles cette autre garde prétorienne, entravant sa marche, l'empêchait de mettre une main ferme à l'œuvre de la régénération? A partir de ce moment, n'a-t-il pas lutté avec constance contre la partie rétrograde ou stationnaire pour l'introduire dans une nouvelle voie? N'était-ce rien de changer chez tout un peuple le costume consacré par la tradition religieuse et presque rangée parmi ses prescriptions? L'administration supérieure a successivement adopté les règlements des États civilisés, le sultan a composé ses ministères; et à l'avénement du souverain actuel, l'on a pu convoquer une assemblée tenant du caractère des états généraux. Cette réunion importante, connue sous le nom de Gul-Hané, a posé dans son *hatti-cherif* les bases d'une charte destinée à renouveler la société ottomane. Si chacun de ses articles eût reçu sur-le-champ une entière exécution, trop brusque aurait été la transition, et quelque secousse violente pouvait ébranler le gouvernement. Quelques-uns eurent ensuite la velléité de revenir sur leurs pas, mais les abîmes qui s'ouvraient devant eux les arrêtèrent, et après la halte, le pouvoir reprit sa marche. L'armée attira principalement l'attention et les soins de l'homme que sa capacité et la faveur avaient élevé à la tête des affaires. Les changements apportés à la discipline et au régime du soldat, le service temporaire substitué à un enrôlement indéfini, la construction de nouvelles casernes et

Digitized by Google

la direction meilleure des écoles établies, telles sont les heureuses innovations qui méritent le nom de réforme militaire. L'administration secondaire recevait en même temps plus de régularité; et jusque dans le pachalik de Bagdad, qui naguère était une satrapie indépendante, un simple écrivain de bureau ne peut être nommé ou destitué sans l'ordre du divan de Constantinople. La monnaie, précédemment incommode, altérée et soumise à des fluctuations continuelles, a été refondue sur un système décimal, et les machines à vapeur qui la frappent donnent au coin la pureté qu'il aurait à Londres. On sent le besoin d'encourager l'agriculture, cette source première de la richesse publique, appelée par les économistes la mamelle des États. Une ordonnance a récemment mis les fermiers et les laboureurs à couvert des exactions de l'autorité locale : les instruments aratoires et les bêtes de labour ne pourront plus leur être enlevés, et un conseil des notables du pays, élus à la majorité des voix, parmi les chrétiens et les musulmans, en dehors de toute acception religieuse, est chargé de veiller au développement des exploitations agricoles. La création projetée d'une banque qui fournirait aux agriculteurs les avances de fonds nécessaires aura, de plus, l'inappréciable avantage de donner naissance au crédit public, de détruire les abus de l'usure, et de consolider l'empire en intéressant à sa conservation les banques de l'Europe. Déjà les environs de la capitale ont pris un aspect moins attristant, les collines désertes de la côte asiatique sont défrichées; et à mesure que la sécurité croîtra pour les propriétaires, le mouvement agricole rayonnera du centre à toute la circonférence. Le droit de propriété, que certains préjugés empêchent de conférer aux Francs, serait néanmoins une concession aussi légitime qu'utile à l'empire, puisqu'il l'enrichirait de toutes les découvertes et expériences de l'agriculture et de l'industrie européennes; la Turquie y gagnerait de nouveaux sujets, qui ne seraient pas les moins dévoués, et dont les lumières avanceraient la culture sociale. La pierre d'achoppement pour le progrès est toujours celle-ci : la différence du culte. Mais quand l'esprit croissant de tolérance aura convaincu le pouvoir de la convenance à séparer le fait religieux du fait politique, la foi du sentiment national, et à ne compter en dehors de l'église, de la synagogue et de la mosquée, qu'une classe de sujets égale devant la loi et également intéressée à la prospérité de la patrie, alors les distinctions injurieuses de croyances, de costumes, de fonctions et de races, cesseront, et un nouveau peuple, fort de la force que communique l'unité, s'avancerait vers des destinées nouvelles. Ce changement est d'autant plus facile, une fois la loi civile existante, que la société turque ne renferme point, à proprement parler, de classe aristocratique. Le mérite ou la faveur portent graduellement ou par des élévations subites aux premiers emplois. Le porteur d'eau est souvent devenu pacha ou vizir; mais la décadence de ces familles est ordinairement aussi rapide que leur fortune, car tous les rangs, à part la dynastie impériale, sont exposés à des fluctuations continuelles.

Au commencement de l'année présente, 1261 de l'hégire, le sultan Abd'-ul-Medjid a publié une ordonnance qui témoigne de la supériorité de ses

Digitized by Google

vues et de sa volonté ferme d'avancer. Il avoue avec une expression de mélancolie, honorable indice de la sensibilité de sa nature et de son éloignement pour la flatterie, que de toutes ses tentatives pour l'amélioration de la société, une seule a obtenu un commencement de succès, la réforme militaire; mais qu'étant subordonnée au bien-être général du peuple, c'est à ce soin premier que doivent tendre ses efforts. Or, quel est le premier besoin social? l'instruction, mais complète et vraie, c'est-à-dire de manière à éclairer chacun sur ses devoirs religieux et à lui fournir les autres connaissances relatives à son état; c'est, à proprement parler, une éducation régénérant le cœur et l'esprit. On ne peut mieux en saisir les obligations, qui pour quelques-uns se bornent faussement aux spéculations intellectuelles. A cet effet, il ordonne que, dans tous les lieux de l'empire où il sera jugé convenable, on institue des écoles, afin que l'enseignement soit organisé sur une échelle plus vaste et conformément aux exigences de l'époque.

La bienfaisance, qualité qu'on peut dire naturelle aux Turcs, puisqu'elle est souvent une forme de leur amour de l'hospitalité, va s'élever à un degré qui la rapprochera de la charité chrétienne. Dans le même *hatti-chérif* le sultan a ordonné qu'un vaste hôpital soit construit dans sa capitale pour les malades et les *étrangers* (1). Si, sous ce terme général d'étrangers sont compris même les Francs de passage dans l'empire et dénués de ressources, c'est une noble victoire remportée sur l'esprit de secte, encore si vivace dans le peuple.

L'administration financière des provinces a reçu aussi des améliorations. Autrefois la perception des impôts était une ferme publique, et l'on conçoit quelles exactions devaient peser sur les habitants, le collecteur prélevant bien au delà de la somme versée dans le trésor. On avait pensé à créer des *receveurs généraux* relevant du ministre des finances; ce projet n'avait pas été adopté généralement. La Porte, qui en comprend les avantages, vient de nommer trois *defterdars* ou receveurs pour les grands pachaliks de Janina, de Diarbékir et d'Erzéroum. Les chrétiens gagneront surtout à la répartition et au payement de l'impôt selon le tarif fixé par le gouvernement central. Nous devons donc savoir gré au ministère actuel d'avoir adopté une mesure profitable à cette classe de sujets.

Il résulte de ces observations que le gouvernement turc suit une marche progressive, et que les principes de la réforme y sont graduellement appliqués. A la faveur de la paix, qui semble devoir prolonger indéfiniment dans le monde les douceurs de son règne, la Turquie peut, en sortant de l'état d'immobilité dans lequel elle était engourdie, s'élever au niveau des États

(1) Déjà le local de cette fondation a été fixé. Elle occupera l'emplacement du palais de Bélisaire, comme si le gouvernement avait voulu élever ce monument de charité publique sous les auspices d'un nom glorieux et chrétien. La sultane mère aura les honneurs de cette œuvre pie; déférence toute filiale du souverain, laquelle a l'avantage de prouver que la femme peut avoir désormais son action dans la société ottomane.

Digitized by Google

civilisés. Pour cela il lui suffirait d'écouter les conseils des puissances qui veulent sa conservation et son accroissement. Qu'elle les prenne pour modèles en cherchant à introduire dans son sein leurs règlements bien ordonnés et ces institutions fruits d'une expérience de plusieurs siècles et le prix de tant de larmes et de sang. De la sorte elle inspirerait à ses alliées un intérêt si fort et si direct, que sa cause serait promptement identifiée à la leur. Qu'elle s'appuie avec sécurité sur la France ; nulle part elle ne saurait trouver les mêmes motifs à sa confiance. D'un côté, la Russie la convoite comme un héritage futur ; de l'autre, l'Autriche, habile à profiter de toutes les occasions pour étendre ses frontières, trouverait très à sa convenance la Bosnie, la Serbie et tout le littoral du Danube, dont elle veut faire la grande voie commerciale de l'Allemagne vers l'Orient. Il se pourrait aussi qu'un jour venant l'Angleterre, à qui l'Égypte et la Syrie conviennent pour les mêmes raisons, sans parler de Candie et de quelques autres points, cédât à la tentation de prendre ce lot du partage, dont les deux autres puissances s'adjugeraient le reste. Il est bien certain que la France serait écartée dans ce nouveau traité, comme elle l'a été le 15 juillet 1840. L'incompatibilité de ses institutions libérales avec le régime absolu russe ou autrichien, la frayeur que son contact inspirerait à ces deux gouvernements, et la jalousie qu'excite le sentiment désagréable de la supériorité, font que la France, eût-elle la bassesse d'y consentir, ne sera jamais associée à leurs complots de trahison. L'Angleterre, qui connaît sa vieille rivale, ne se soucierait pas davantage d'une combinaison propre à accroître dans la Méditerranée notre force maritime. Donc la Turquie peut être assurée du désintéressement en quelque sorte nécessaire de la France dans la question d'Orient.

D'un autre côté, la France, grandement intéressée, pour la conservation de sa liberté intérieure et de son rang parmi les nations, à ce que des puissances déjà redoutables ne prennent pas sur elle une prépondérance humiliante, doit tenir essentiellement au maintien, et mieux, au développement prospère de l'empire ottoman. C'est lui qui est sa barrière naturelle entre deux ambitions menaçantes, et chaque élément d'ordre ou de force qu'il reçoit est un gain pour elle. Voilà pourquoi la théorie du monde græco-slave est antinationale : elle livre, comme nous l'avons dit, les États du sultan à la Russie ; ou bien, si M. Robert suppose que l'empire du Nord, déjà affaibli par son excès de grandeur, se subdivisât en un autre empire d'Orient, représenté par les Grecs et non par les Slaves, comme les Grecs de la Turquie ont pour l'Occident la fanatique intolérance des Russes avec un intolérable orgueil de plus, il importe également à la patrie, pour ne pas dire à la civilisation, que la race ottomane reste en possession de ses conquêtes. D'ailleurs elle ne pourrait en être chassée que par d'autres conquérants, ce qui suppose la rupture de cette paix bienfaisante et d'effroyables collisions ; car, qu'on ne s'y trompe pas, les Turcs ne déposeraient point lâchement les armes, et, pour mieux résister à l'iniquité de l'attaque, ils feraient un appel à l'esprit musulman, accru de toute l'énergie du désespoir ; et aussitôt se perdrait le fruit des modifications heureuses que cette société doit à l'ag-

Digitized by Google

tion pacifique de la civilisation. Nous aurions donc de nouveau le *djihad* ou la guerre sacrée, premier fléau dont les premières victimes seraient les populations chrétiennes mêlées aux mahométans, soit en Europe, soit en Asie.

M. Robert pense sans doute que les Grecs, soutenus par les baïonnettes russes, comprimeraient aisément la résistance musulmane, et qu'alors il s'opérerait une révolution avantageuse pour les races chrétiennes, objet des sympathies générales de l'Europe, et peut-être de la nôtre comme de la sienne. Eh bien! admettons pour un moment qu'une semblable intervention assure la victoire aux chrétiens; alors, ou ces mêmes chrétiens tomberont sous la domination russe, laquelle, avec son despotisme et ses persécutions religieuses, ne nous semble pas assurément être un avantage, ou bien on les laisserait organiser eux-mêmes leur nouvelle société. Mais c'est ici que nous crierons plus fort à l'utopie. Les races chrétiennes de l'empire, généralement énervées par la longueur d'une sujétion devenue une habitude, ne sont point préparées à l'émancipation qui les rendrait demain maîtresses souveraines d'elles-mêmes, et qui, en excitant des rivalités et des discordes, les précipiterait dans un série d'infortunes. La disposition des Grecs à dominer ne leur en confère pas la capacité; et de plus, cette capacité existât-elle, elle ne serait pas acceptée sans conteste par les autres races, comme M. Robert le suppose. Bien loin de là, il existe en chacune d'elles, comme nous le disions, une répugnance prononcée, qui s'élève même chez quelques-unes jusqu'à l'aversion. Telles sont précisément les races slaves, serbes, bulgare et bosniaque, qu'on représente comme disposées à fraterniser avec les Grecs, et même prêtes à leur remettre le sceptre de la prééminence et du gouvernement, tandis que les unes ont rompu les quelques liens de dépendance spirituelle qui les attachaient au siége de Constantinople, et que les autres aspirent ardemment à secouer le même joug. L'Église grecque pressure ces populations en administrant comme autant de fiefs leurs églises particulières, sur lesquelles sont prélevés les deniers qui nourrissent l'oisiveté superbe des évêques et payent les entremetteurs avides de leurs intrigues près du gouvernement abusé. Ainsi chaque année il n'est pas rare de voir un prélat, sous un prétexte ou sous un autre, faire sa tournée diocésaine et revenir comme un proconsul chargé de déshonneur et de rapines. L'impudence excessive de ces spoliateurs consiste surtout à redire à leurs ouailles ignorantes que cet impôt additionnel est le tribut exigé par la Porte pour la conservation de leur culte chrétien. Elle répugne donc autant au bon sens qu'à la justice, la supposition d'une absorption sociale de ces races par la race grecque.

Au contraire, leur salut religieux et politique peut s'opérer par un mouvement calme et naturel sous le sceptre ottoman. La Porte n'est pas éloignée de comprendre les vices du patriarcat grec, qui, cumulant deux autorités, l'une civile et l'autre religieuse, et abusant de la première pour soutenir les abus simoniaques de la seconde, constitue comme un petit État dans l'État, augmente la misère par ses tributs ou ses amendes, et aliène ainsi les affec-

Digitized by Google

tions d'une partie de son peuple. A mesure qu'elle complétera ses améliorations sociales, elle veillera à retirer aux patriarches, quels qu'ils soient, leur autorité civile, et à les restreindre aux pouvoirs ecclésiastiques exercés sans contrainte aucune des consciences. Il est vrai, cela suppose la concession d'une loi civile, une pour tous les sujets de l'empire, et qui les soumette avec égalité à l'action du gouvernement. Mais précisément, comme sous l'union homogène de toutes les parties de l'État dans un même corps, il y aurait toujours souffrance et tiraillement en quelqu'un des membres, la Porte, qui veut avoir la santé des États bien constitués, tend par la nature même de sa direction vers ce complément de ses réformes. Une loi civile, nous n'en doutons pas, sera un jour donnée à la Turquie. Toutes les races chrétiennes prospéreront sous cette tutelle équitable, pareilles à ces plantes courbées par la violence d'un long orage et qui relèvent leur tête fortifiées aux rayons d'un soleil bienfaisant. La Turquie n'a point besoin de changer de maîtres, il suffit à ses maîtres de suivre les changements que leur indiquent la justice et les besoins mêmes de leur position, ou mieux, d'associer au bien-être de la société renouvelée et affermie tous les membres qui la composent. La simplicité et le bon sens du caractère turc sauraient éviter ensuite le luxe et tous les raffinements de la fausse civilisation qui corrompt. La société orientale n'aurait plus rien alors à envier à l'Occident. Voyez plutôt la Serbie : pupille digne d'intérêt et pleine d'avenir, elle grandit et se développe sous le regard paternel du sultan, objet d'envie pour la Russie et pour l'Autriche, qui sentent que cette petite société, sortie hier de l'obscurité et de la confusion, a reçu avec les bienfaits de son organisation dernière une séve de jeunesse et de prospérité qui en font un modèle pour leurs propres sociétés. Aussi l'Autriche a beau encourager Milosch à se ressaisir du pouvoir, les Serbes se défient d'un prince qui pourrait les rallier à une puissance moins libérale que ne l'est pour eux la Porte. La Russie, d'un autre côté, cherche vainement à les capter par de séduisantes promesses : les Serbes ne donneront pas dans le panneau. Iraient-ils se perdre avec leur liberté, achetée par tant de sacrifices, au sein d'un amas de nations assujetties au régime le plus absolu et le plus arbitraire? Ce parti n'est pas supposable, et le trait aujourd'hui le plus caractérisé de la nation est la réaction violente qu'y subit l'influence russe. Resterait la combinaison de M. Robert, qui veut fondre les Serbes et les Grecs dans l'unité de son monde græco-slave. Mais un publiciste distingué, qui a aussi visité l'Orient, en constate toute l'impossibilité en disant : «A Belgrade, on rêve l'empire serbe comme à Athènes l'empire grec, et d'aucun des deux côtés on ne paraît disposé à faire bon marché de la prépondérance. A entendre des personnes bien informées, il y a même dans cette rivalité plus qu'une question de puissance; il y a une question de nationalité très-ancienne, très-vivace, et dont il faut tenir grand compte, sous peine de repousser les Slaves vers la Russie, qui leur tend les bras» (1). Cette répulsion des Serbes pour les Grecs éclate dans

(1) *Revue des deux mondes*, 15 octobre 1844; *De la situation actuelle de la*

Digitized by Google

les lignes suivantes, écrites par un des principaux de Belgrade, consulté sur la théorie de M. Robert : «Il est faux, dit-il, que les Serbes aient un «penchant à faire cause commune avec les Grecs : le Grec est si méprisé par «la masse de la nation et par la plupart des Serbes éclairés, qu'il est mis «au-dessous du juif. Si dans certains cas les Serbes ont apprécié les services «courageux de quelques Hellènes, jamais néanmoins les Slaves n'ont été ni «ne seront les instruments de leur politique. Ils se rappellent fort bien que «les Grecs les ont laissés se battre huit années sans leur porter secours. En «1821, les Grecs voulaient seulement mettre les Serbes en avant, afin d'a«voir ainsi une diversion utile pour eux-mêmes dans leur guerre contre «les Turcs.» Sans partager ni approuver le sentiment d'antipathie méprisante qui perce ici et qu'interdit la charité chrétienne à l'égard de tous les hommes, nos frères au même titre, il ne laisse pas d'être une preuve concluante contre le système que nous combattons.

En somme, une fédération des races chrétiennes de la Turquie sous l'étendard de la double nationalité grecque et slave est une conception qui n'a d'autre fondement qu'une imagination poétique et hardie, si l'on veut, mais contraire aux faits de l'histoire et de l'ethnographie, hostile à l'Église, sacrifiant l'unité religieuse au schisme, et se faisant l'avocate, par mégarde sans doute, des intérêts russes contre ceux de la patrie. Rien dans l'instinct ou dans les tendances des populations slaves de l'empire ottoman ne confirme de semblables inductions, qui, très-propres à égarer l'opinion de l'Occident, auraient encore l'inconvénient de précipiter la société à laquelle elles s'appliquent dans des révolutions désastreuses. *L'amélioration douce et progressive de l'état des chrétiens sujets de la Porte, et par la Porte elle-même*, tel est le conseil d'une politique toute naturelle et plus sage. Les dernières années ont fourni les preuves de la sincérité des intentions du gouvernement. Le système de la *réforme*, franchement avouée désormais sous le nom de *tanzimatie khairie* (1), sera, nous l'espérons, loyalement continué; le bien-être croissant de l'État et les approbations encourageantes de l'Europe en seront la récompense. On peut tout espérer du jeune sultan qui a rédigé le dernier *hatti-chérif* décrétant l'organisation de l'enseignement public et des fondations de charité. La capacité des hommes qui l'entourent et le secondent est une autre garantie consolante. Quelle est la part des puissances amies de la Porte et particulièrement de la France dans cette tâche capitale? Une coopération active et dévouée par ses conseils, lesquels, pour être profitables, doivent être résolument exécutés. Que la Turquie puise au foyer de ses lumières, à l'aide de sa langue adoptée dans l'enseignement supérieur, les connaissances utiles au peuple, à l'armée, à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, et en un mot à toute l'économie sociale. La mul-

---

Grèce, par M. Duvergier de Hauranne, p. 240. Les considérations nouvellement publiées *sur la Serbie* mettent en évidence la justesse de cette dernière remarque.

(1) Depuis la retraite du ministère *Réchid*, ces mots, désignant l'acte important de Gulhané, avaient été supprimés, et ils viennent de reparaître tout récemment.

Digitized by Google

tiplication d'écoles instituées sur le plan de nos colléges ou de nos universités serait un des moyens les plus efficaces pour obtenir des résultats décisifs et immédiats.

En assignant à la France une part aussi large dans les services à rendre à la Turquie, nous ne cédons point à la vaniteuse suffisance de l'amour-propre; ce vice n'est pas plus permis à l'égard de sa nation que de sa personne. Non, et qu'un autre peuple me soit montré réunissant mieux les conditions assignées à mon pays et à sa politique, et je lui céderai avec joie la place. Mais pour réponse il suffit de comparer la partie de l'Orient qui, telle que l'Égypte et Constantinople, a été soumise quelque peu à l'action du génie français, et un autre pays plus intérieur, tel que la Perse, où cette influence a été systématiquement repoussée par deux autres puissances qui nous la disputent. Quelle différence dans leur état social, tout en étant régis l'un et l'autre par des lois musulmanes! Là il n'y a plus d'armée; ici elle augmente et s'améliore. Le royaume si florissant des Abbas et des Nadir est épuisé d'hommes, d'argent, et converti presque partout en désert. Si l'empire des Soleiman a dissipé les richesses accumulées en son sein avec les dépouilles de l'empire grec, cependant il n'est pas livré, comme alors, à tous les caprices du pouvoir, et les corrections faites à son régime administratif sont les principes d'une rénovation d'autant plus sûrs qu'on en tirera plus promptement les conséquences. Les splendides palais d'Ispahan sont en ruines, tandis qu'il s'en élève de nouveaux en marbre sur les rives du Bosphore; aucune voie de communication n'a été ouverte au commerce dans l'Iran; au contraire, les mers Noire, de Marmara et de l'Archipel sont sillonnées par les paquebots de tous les peuples commerçants, et une grande route est tracée de Trébizonde à Erzéroum; le peuple persan, si apte à être instruit et civilisé, est maintenant dans une sorte d'ignorance barbare, pendant que la nation turque s'éclaire et se police. En un mot, on n'a laissé au premier que la gloire stérile de son passé, au lieu qu'il reste au second l'espoir d'un avenir meilleur (1).

****

(1) Le gage de cet espoir paraît déjà dans la convocation prochaine d'une espèce d'états généraux qui vient d'être décidée par une ordonnance du conseil supérieur de justice.

Digitized by Google

MER BLEUE.

ARCHIPEL DE LIOU-TCHOU.

VISITE A NAPA-KIANG.

Cet archipel, situé entre l'île Formose et la plus méridionale des îles japonaises, se compose d'un groupe de trente-six îles formant un État particulier, dont le roi paye un tribut à l'empire chinois. Il a été visité en 1844 par la corvette *l'Alcmène*, qui avait pour mission d'explorer les ports de la côte nord de la Chine, encore presque inconnus aux Anglais eux-mêmes, quoique ouverts, depuis le traité de 1843, au commerce de toutes les nations. *L'Alcmène* devait aussi déposer à Napa-Kiang, dans la plus grande des îles de l'archipel, un prêtre de la congrégation des missions étrangères, le R. P. Forcade, appelé à y répandre les lumières du christianisme, et chargé de tenter l'établissement de relations avec le Japon, relations qui peuvent devenir aussi utiles à la propagation de la foi catholique que favorables à l'extension du commerce français.

Nous empruntons les détails suivants, sur cette intéressante expédition, au journal d'un jeune élève de marine qui a observé avec beaucoup de soin et d'intelligence tout ce qui, dans ce pays si peu fréquenté, lui a paru digne de remarque.

L'Alcmène, parti de Macao le 4 avril, arriva, après une navigation difficile, dans la baie de Napa-Kiang, centre du commerce de l'archipel, et y jeta l'ancre le 28.

Une demi-heure après notre mouillage, dit le jeune marin, nous vîmes se diriger vers la corvette un bateau du pays, portant deux personnages, que leurs bonnets de paille à haute forme et leurs vêtements soignés, quoique simples, nous signalèrent pour des mandarins de rang inférieur. Après avoir demandé et obtenu la permission de monter à bord, et avoir fait au haut de l'échelle quantité de révérences et de *chin-chin* à la chinoise, ils engagèrent la conversation par l'intermédiaire de notre interprète chinois.

Ils dirent qu'ils venaient de la part du grand mandarin de la ville de *Napa* pour s'informer des motifs de notre venue dans leur île, de nos besoins en vivres frais, et de plus, pour prendre note tant du nombre d'hommes et de canons que de la cargaison, etc. Ils poussèrent le rigorisme de leurs évaluations jusqu'à prendre la longueur et la largeur du bâtiment.

On leur répondit que nous venions en amis à *Liou-Tchou*, pour y chercher quelques vivres frais, y faire de l'eau, réparer le navire, et en même temps

Digitized by Google

pour voir le grand mandarin de la ville, lui présenter nos salutations et discourir plus amplement avec Sa Grandeur.

Deux heures après le départ de ces honnêtes fonctionnaires, arrivèrent quatre bateaux du pays portant de l'eau et une grande variété de vivres (cochons, œufs, volailles, patates douces, etc.). Les Liou-tchouéens paraissaient assez accoutumés à voir des navires européens. Peu de choses excitaient leur étonnement, les longues-vues seules paraissaient les charmer au plus haut degré. On fit goûter à quelques-uns d'entre eux du vin et de l'eau-de-vie qu'ils parurent beaucoup priser; les mandarins seuls s'en abstinrent. Leur costume consistait en une robe très-longue et de larges caleçons d'étoffe bleue assez semblable à celle que porte la classe commune en Chine. Leurs cheveux se relevaient en chignon sur le derrière de la tête; ce chignon était traversé de deux ou trois grosses épingles en cuivre jaune et rouge, terminées sur le devant par des étoiles argentées. Leur physionomie était, en général, beaucoup plus noble que celle des Chinois; presque tous portaientla *barbe de bouc* et les moustaches, qui ne contribuaient pas peu à relever leur apparence, du reste assez timide.

Nous apprîmes par quelques papiers anglais qui leur avaient été laissés comme souvenir et témoignage de leurs bons officices, la relâche de la corvette anglaise le *Nemrod* en 1840, et le naufrage en 1841, du transport de la Compagnie des Indes, l'*Indian Oak*, perdu sur les récifs de coraux qui ferment la baie. L'équipage n'eut qu'à se louer, pendant quarante jours qu'il passa à terre, de la conduite des insulaires : ils sauvèrent tout ce qu'ils purent de la cargaison et des débris du navire pour les remettre aux naufragés, qu'ils aidèrent à construire une chaloupe nommée *la Folie*, en considération de l'entreprise désespérée que tentait son équipage. Après une vingtaine de jours de mer, la fortune favorisa l'audace des Anglais, des vents favorables leur permirent d'atteindre l'établissement anglais de Chusan.

Le 29 au matin, les deux mandarins de la ville revinrent à bord pour s'informer si l'on avait été satisfait des rafraîchissements expédiés dans la soirée précédente, et en même temps pour convenir du lieu et de l'heure de l'entrevue avec le grand mandarin. Il fut convenu qu'à une heure de l'après-midi une députation des principaux habitants attendrait sur le rivage le commandant et son état-major pour les conduire au lieu en question.

Nous partîmes à l'heure indiquée dans deux canots portant le commandant, le missionnaire et son interprète, et sept personnes de l'état-major; nous nous dirigeâmes vers le ruisseau de Poutsoung, situé à un mille et demi de l'entrée de la rivière qui mène à Napa. Après avoir remonté difficilement un quart de mille du ruisseau dans un passage étroit et obstrué de têtes de coraux, nous arrivâmes à l'abord d'un chemin sablé, où nous attendait la députation avec une foule de peuple, que de grands gaillards, armés de bambous, faisaient ranger très-lestement sur notre passage. Du reste, l'attitude de cette population était on ne peut plus respectueuse et craintive; une sorte de curiosité inquiète les attirait seule sur nos pas.

Après un quart d'heure de marche, nous arrivâmes devant une enceinte

Digitized by Google

entourée de blocs de corail, dans laquelle se trouvaient une maison de plaisance et un jardin potager très-bien entretenu. Cette maison consistait en un grand couvent, renfermant deux ou trois autels garnis d'idoles de toute forme consacrées au dieu Fo, et un carré de nattes fort propres sur lesquelles tout le monde se coucha sans la moindre cérémonie. Du thé, des pipes et des crachoirs furent immédiatement apportés, et l'on ouvrit la séance en s'examinant curieusement de part et d'autre pendant assez longtemps.

Le grand mandarin, gouverneur de la ville, arriva accompagné d'un nombreux cortége qui resta en dehors; et suivi de trois conseillers, il pénétra dans l'enceinte, et vint s'asseoir en face de nous en nous saluant à la japonaise. Ce haut fonctionnaire était coiffé d'un bonnet de mandarin en paille violette, et revêtu d'un habillement en soie bleue très-simple; du reste, muet et impassible comme une statue, il ne parut prendre aucune part à la conversation qui s'engagea aussitôt. Il semblait avoir remis ses pouvoirs à un jeune homme de sa suite, lequel paraissait fort spirituel, et s'exprimait en chinois avec beaucoup d'aisance. Nous sûmes depuis qu'il avait été porteur du tribut annuel que ces îles, quoique indépendantes, ont depuis de longues années la coutume d'envoyer à l'empereur de la Chine.

Voici quelques-unes des phrases les plus curieuses du dialogue qui s'engagea après l'échange mutuel d'une foule de compliments.

Le commandant. — «Est-ce au grand madarin de Napa que nous avons «l'honneur de parler.

Réponse. — «Oui.

«*Le commandant.* — Pourquoi le gouverneur s'est-il déplacé pour nous? «Nous pouvions aller le trouver dans sa maison de la ville de Napa.

Réponse. — «Vous y êtes, dans la ville Napa et dans la maison du gou«verneur.

Le commandant. — «Ce n'est certainement pas la maison du gouver«neur; je demande pourquoi il s'est donné la peine de se déplacer.

Réponse. — «C'est pour vous faire plus d'honneur.

Le commandant, peu convaincu. — «Vous êtes trop bon. (Il continue.) «Depuis 200 ans la plus grande amitié ayant constamment régné entre les «empereurs de France et de Chine, notre empereur a souvent envoyé des «bâtiments de guerre dans ces pays; mais dans ces derniers temps les rela«tions s'étant beaucoup accrues, il a donné aux commandants de ses nom«breux navires l'ordre de visiter les contrées voisines pour voir si leurs rois «ne voudraient pas recevoir son alliance et entamer avec son empire des «relations commerciales. Soyez persuadé, du reste, qu'il n'entre aucune«ment dans ses intentions de contraindre les États étrangers à former ces «relations; que de plus, il observera toujours les lois d'équité, et qu'au besoin «il prêtera secours au faible contre le fort, si la justice le voulait ainsi. «C'est pourquoi moi, Fornier-Duplan, capitaine de vaisseau, j'ai relâché «dans cette île.

«*Réponse.* — Nous sommes déjà les amis de votre empereur; vous voyez

Digitized by Google

«que nous vous recevons bien, et que nous ne demandons pas mieux que de «pourvoir à tous vos besoins. Quant au commerce, notre pays est pauvre, «il n'a rien à échanger contre vos objets européens, qui sont comme autant «de pierres précieuses.»

Ici la conversation fut interrompue par l'arrivée de plusieurs domestiques de la suite du grand mandarin, portant une collation fort artistement disposée sur de petites tables en laque rouge. On remarquait parmi les mets placés dans de petites soucoupes de la viande de cerf, du porc frais, des tranches d'omelette, du poisson, des boulettes de cacao et de la pâtisserie d'un goût exquis. Nous fîmes beaucoup d'honneur à tous ces mets, en nous escrimant de notre mieux avec les baguettes chinoises qui tenaient lieu de couverts; le *samchon* seul (espèce d'eau-de-vie de riz) ne trouva pas de consommateurs.

La conversation reprit.

Le commandant. — «Devant revenir dans votre île dans quelques mois, «je dois vous laisser ici, pour attendre mon retour, le révérend Père For«cade, interprète royal, et un autre interprète chinois, de rang inférieur. Je «vous prie d'en avoir le plus grand soin et de leur fournir toutes les choses «nécessaires à la vie; ils vous indemniseront de toutes leurs dépenses, et se «montreront obéissants aux lois du royaume.

(Sensation profonde parmi les mandarins; l'émotion est sur toutes les figures; le gouverneur paraît bouleversé.)

Réponse. — «Ne dites pas de pareilles choses publiquement.

Le commandant. — «Mon état-major est informé de mes projets; si vous «avez autour de vous des gens qui vous gênent, faites-les éloigner.

(A un signe du grand mandarin, les hommes armés de bambous font reculer la populace à une grande distance.)

Réponse. — «Nous désirons que vous nous donniez cette demande par «écrit; nous la transmettrons à notre roi, qui décidera du fait.

(L'agitation continue toujours à être grande dans l'assemblée; les Liou-tchouens semblent tous effrayés à l'idée de l'introduction d'un Européen dans leur pays.)

Le commandant. — «Selon vos désirs, on vous remettra nos demandes «par écrit et traduites en chinois; vous répondrez ensuite à loisir. Je rends «grâce au gouverneur pour ses générosités d'hier à l'égard de mon équipage; «mais comme il me faudra une bien plus grande quantité de vivres frais, «je le prie de nous désigner un honnête fournisseur qui puisse se charger de «nous fournir de l'eau, des bœufs, des moutons et autres choses sembla«bles. Notre intention est de payer tout ce que l'on nous donnera: c'est «l'usage des Français d'en user ainsi avec toutes les nations étrangères.

Réponse. — «On vous donnera tout ce dont vous avez besoin; mais ce que «vous demandez est de trop peu de valeur pour que cela vaille la peine de «recevoir de l'argent: notre royaume, quoique pauvre, peut vous en faire «le don.

Le commandant. — «J'ai 240 hommes d'équipage; un bœuf par jour suffi-

Digitized by Google

«rait à peine; nous ne pouvons vous imposer une charge aussi lourde que «celle de nous nourrir, et si nous ne payons pas, nous serons très-embar-«rassés, car nous n'oserons, par délicatesse, demander les choses qui nous se-«ront nécessaires.

Réponse.—«Ne craignez pas de demander; ces choses sont de peu de valeur.

Le commandant.—«Je veux absolument payer; encore une fois, nos usages «l'exigent.

Réponse.—«Et nos usages, à nous, nous défendent de recevoir de l'argent. «Au reste, écrivez; nous verrons plus tard.

Le commandant. — «Je demande pour mes officiers seulement la per-«mission d'aller se promener dans la campagne et dans la ville de Napa.

Réponse. — «Ils pourront se promener de ce côté, sur le rivage, dans «cette partie où nous sommes; mais ils ne devront pas aller à la ville.

Le commandant. — «Pourquoi n'iraient-ils pas à la ville?

Réponse. — «C'est plus agréable de se promener dans la campagne.

(Quelque mauvaise que soit la raison, le commandant ne juge pas à propos d'insister.)

Le commandant. — «C'est après-demain la fête de notre empereur, et «nous devons, ce jour-là, pour célébrer cet anniversaire, pavoiser le na-«vire et tirer vingt et un coups de canon à poudre seulement. Je préviens le «gouverneur de cet usage pour le rassurer. S'il craignait cependant que le «salut n'effrayât les habitants, nous nous abstiendrions de tirer. Je l'invite «aussi ce jour-là à venir dîner avec moi en compagnie d'un de ses conseillers.

Réponse. — «On peut tirer du canon; nous désirons tous l'entendre. Le «gouverneur accepte l'invitation du commandant avec reconnaissance.

Le commandant. — «Je désirerais que mes officiers pussent chasser à terre.

Réponse. — «Oui, pourvu qu'ils n'apportent pas de fusils.

(Rire universel de notre côté. Les bons insulaires paraissent étonnés.)

Le commandant. — «Avec quoi voulez-vous qu'ils *chassent?*

Réponse. — «Le bruit des fusils effrayerait le peuple; on pourrait aussi «tuer quelqu'un.

Le commandant. — «Le bruit du canon vous fait plaisir, et vous avez «peur de celui des fusils! Soyez tranquille, on ne tuera personne.»

A ce moment, nous nous levons, fatigués d'une aussi longue séance, où nous n'avions d'abord que très-peu saisi le fil de la conversation. Nous faisons, avant de quitter cette espèce de *bonzerie*, une assez courte promenade dans le jardin, et nous sortons de cette enceinte nous dirigeant vers le village Pout-Soung, assez peu éloigné; mais dès que les Liou-tchouéens se furent aperçus de nos intentions, ils commencèrent, par une foule de raisonnements très-beaux que nous ne comprîmes pas, à nous engager à retourner à nos canots. Voyant cependant que nous faisions assez peu de cas de leurs jérémiades, et que nous continuions tranquillement notre excursion, ils se jetèrent au-devant de nous, en continuant à nous supplier de la manière la plus vive de ne pas avancer plus loin. Le grand mandarin lui-même alla comme un désespéré trouver le commandant, qui, ne voulant

Digitized by Google

pas les contrarier trop ouvertement, nous donna l'ordre de revenir à bord.

Le lendemain 30, nous nous occupâmes, malgré un temps peu favorable, à lever le plan de la baie, lequel ne put être terminé, par suite des pluies continuelles qui nous assaillirent; et, après avoir accosté la plage avec beaucoup de difficulté, la mer brisant sur les coraux dans beaucoup d'endroits, nous nous établîmes avec nos instruments sur une pointe, dans une espèce d'enclos formé par un grand nombre de blocs de corail. A peine installés, nous vîmes accourir une foule d'insulaires, parmi lesquels quelques petits mandarins, qui vinrent nous saluer et défendre au peuple de pénétrer dans l'enceinte où nous nous trouvions. Cinq minutes après arrivèrent du thé, des pipes et des parasols, que des insulaires tinrent constamment ensuite au-dessus de nos têtes, et, à notre invitation, tous s'assirent en rond à une certaine distance en nous examinant avec cette curiosité respectueuse qui leur est habituelle.

De plus, ils allèrent chercher nos yoliers, restés à l'embarcation, les emmenèrent au milieu d'eux, et leur prodiguèrent les plus grandes attentions: on leur apporta de très-loin, peu de temps après, des œufs qu'on fit cuire sur le lieu même, des légumes, des pommes de terre, et même une foule de gâteaux et de pâtisseries auxquels ces insulaires s'entendent parfaitement. Tout cela leur fut offert avec ce merveilleux respect dont ils ne se départissent jamais à l'égard des Européens. Ce respect vient-il de la crainte ou de sentiments naturellement affectueux? J'opinerais pour le premier motif. Nous remarquâmes parmi les 3 ou 400 spectateurs de cette scène un vieux Liou-tchouéen recueillant avec le plus grand soin, et écrivant en lettres du pays, d'après leur prononciation, quelques mots français dont en anglais il connaissait les équivalents; il eut grand soin de nous supplier, en baragouinant quelque peu d'anglais, de ne pas aller à Napa, où notre vue ferait mourir de peur les femmes et les enfants.

Craignant peu ce malheur, nous ne nous en déterminâmes pas moins à remonter la rivière qui conduit à la ville, ayant des sondes à faire dans le chenal. Après avoir reconnu un banc de corail qui barre une partie de l'entrée de la rivière, nous passâmes bientôt entre deux mauvais fortins en ruine qui se trouvent au bout de deux jetées passablement construites. Ces deux vieux édifices servaient dans ce moment de *pointe aux blagueurs*, aux nombreux habitants accourus de la ville pour assister à notre arrivée. Ce fut en vain que cette multitude nous engagea, par des gestes et des cris, à retourner sur nos pas, nous continuâmes à défiler tranquillement, sondant toujours entre deux rangées de belles jonques japonaises et liou-tchouéennes échouées le long des quais. Dans ce moment un grand mouvement régnait dans le port, les jonques du Japon venaient d'arriver avec la fin de la mousson de nord-est, pour repartir au commencement de celle de sud-ouest.

Arrivés en face de la ville, après avoir remonté la rivière l'espace d'un mille, nous vîmes dans un canot notre linguiste qui accourut vers nous à force de pagaies, en imitant par sa pantomime le plus profond désespoir. Peu après, nous échouâmes dans la vase, et nous reconnûmes qu'il était

Digitized by Google

impossible de remonter plus haut. Nous prîmes le parti de descendre à terre et de voir la ville, en dépit de la peine que cela causait à quelques petits mandarins; car le peuple paraissait curieux de nous voir de près, et, seuls, les agents de l'autorité se donnaient beaucoup de mouvement pour nous arrêter. A peine avions-nous mis le pied sur le bord du quai, que nous nous trouvâmes escortés par 2 ou 3,000 Liou-tchouéens de tout rang, sans préjudice de notre linguiste et d'un petit mandarin, qui nous prirent sous le bras et nous conduisirent d'eux-mêmes vers la ville, ayant l'air de se rendre tout à coup à nos désirs. Nous nous aperçûmes néanmoins que, voulant à la fois nous soustraire à la vue de leur ville et nous soustraire à la curiosité de leurs concitoyens, ils nous conduisaient vers une maison assez isolée et entourée d'un enclos. Ne voulant pas les contrarier trop, nous nous laissâmes mener et asseoir dans la case, dont aussitôt on ferma toutes les issues, pour dérouter l'immense attroupement qui nous avait fait une conduite fidèle jusque-là.

Après nous être pendant quelque temps amusés de leur bavardage moitié chinois, moitié anglais, et avoir fait honneur aux rafraîchissements ordinaires, ennuyés de ce séquestre, nous nous levâmes, et prenant un air résolu, nous fîmes ouvrir les portes, et nous nous lançâmes à travers la foule en marchant à grand pas, malgré le concert peu harmonieux de supplications et de récriminations qui nous venaient de nos braves *cicerones* que nous avions plantés là un peu brusquement.

En parcourant les rues de la ville, nous vîmes toutes les maisons soigneusement fermées et les femmes toutes renfermées avec tant de soin, que la curiosité seule d'une d'elles nous fit l'apercevoir au moment où elle nous regardait par-dessus un mur. Les maisons, toutes bâties en bois, étaient généralement construites avec plus de goût qu'en Chine; mais le défaut de plâtrage et de blanchissage à la chaux leur donnait à toutes un air de vétusté. Après avoir traversé une dizaine de rues, toujours brillamment escortés de très-près par les braves insulaires, nous nous rendîmes aux désirs de notre linguiste, qui nous fit comprendre qu'on l'avait rendu responsable de notre conduite; que, si nous continuions à mettre ainsi le désordre dans la ville, le grand mandarin lui ferait couper la tête sans plus de délai.

En retournant au canot, nous trouvâmes une quantité de friandises que les agents de l'autorité avaient apportées aux canotiers pour les engager à ne pas s'avancer dans la ville. En redescendant la rivière, nous choisîmes, parmi une vingtaine de très-grandes jonques japonaises, l'une d'elles, à bord de laquelle nous montâmes aussitôt, toujours suivis du linguiste et de son camarade, qui se firent un vrai plaisir de nous faire les honneurs du navire, tout en stimulant singulièrement l'hospitalité des braves Japonais, un peu étourdis de voir des étrangers monter à leur bord avec aussi peu de façon. Ils se distinguaient, du reste, parfaitement des habitants de ces îles, par la hardiesse de leur physionomie, jointe à un teint plus blanc et à la mode qu'ils ont de se raser la tête, à l'exception de deux touffes sur

Digitized by Google

chaque oreille. Leurs jonques se distinguaient aussi de celles de l'île à leur unique bas mât cerclé en fer, et à leur gouvernail à l'européenne. On reconnaissait le concours d'une intelligence supérieure unie à l'habileté chinoise. La circonférence de leur mât était de 12 pieds au pont, et un seul était garni de noix et ridant sur l'avant dans une moque, paraissait suffire à leur consolidation. Le pont de la dunette et le gaillard d'avant étaient en plan incliné pour l'écoulement des eaux, remplis de toutes les divinités protectrices des marins. Les grappins à quatre branches qui servaient d'ancres à ces immenses masses étaient remarquables par leur force et leur poids; il y en avait sur l'avant quatre ou cinq auxquels étaient étalingués des câbles de bastin de la grosseur au moins de ceux de notre corvette; les fonds de ces jonques étaient prismatiques, et leur quille tellement large qu'elle leur servait de savate, et qu'elles restaient complétement à sec sur les coraux sans le secours de la moindre accore.

A notre arrivée à bord, nous apprîmes que le grand canot avait été chargé de sable par les Liou-thouéens, qui avaient emmené pendant ce temps là les canotiers se promener, sans vouloir souffrir qu'ils travaillassent en leur présence.

Le 1er mai, la fête du roi a été célébrée malgré un temps très-mauvais. Le navire pavoisé, et faisant un salut de vingt et un coups de canon, a attiré dans la journée un grand nombre de visiteurs qui en ont fait plusieurs fois le tour, attendant la permission de monter à bord. A une heure et demie le gouverneur et sa suite sont arrivés, et on a commencé la visite de la corvette. A peine descendus dans la batterie, un salut de huit coups de canon à charge de combat, brusquement envoyé à côté d'eux, leur a déchiré le tympan, tout en les faisant filer en désordre vers la chambre du commandant, en se bouchant les oreilles de leur mieux : ce n'a plus été qu'en tremblant qu'ils ont achevé de parcourir le navire. Peu après, cependant, la vue d'une collation chez le commandant les déride singulièrement; ils ne voient pas que cette fois on en veut à leur raison, et ils commencent à absorber du madère, du champagne, comme des buveurs de profession. On les renvoie ensuite enchantés de leur condition présente et en bonne veine de gaieté.

Les jours suivants, la réponse aux demandes du commandant se faisant beaucoup atendre, on a stimulé l'ardeur des petits mandarins intermédiaires de toutes les façons possibles, et on leur a déclaré que, dans le cas où M. Forcade demeurerait parmi eux, on les rendait responsables des bons ou des mauvais traitements qu'il subirait, et que, en le maltraitant, ils encourraient la colère du grand chef des Français, qui enverrait ses navires en tirer une éclatante vengeance.

Le 5 mai, arriva la réponse du roi de ces îles, dont le titre ne peut se traduire en français que par celui de *grand mandarin des montagnes*. Ne trouvant pas d'excuse convenable pour un refus, il acquiesçait à la demande du séjour du Père Forcade dans l'île, mais seulement jusqu'à l'arrivée du navire qui devait venir le prendre. Outre cela, il représentait les reproches qu'on pourrait lui faire si l'interprète mourait avant notre retour, et de-

Digitized by Google

mandait qu'en tout cas, s'il venait à tomber malade, il leur donnât une attestation des bons soins qui lui auraient été prodigués. La missive était accompagnée d'une quantité de curiosités du pays, telles que lanternes, parapluies, vêtements, étoffes de coton fabriquées dans l'île, de garde-manger portatifs qui les accompagnent toujours, et autres curiosités que le grand mandarin des montagnes priait les étrangers de recevoir en souvenir de leur visite dans l'île.

Le 6 mai au matin, devant appareiller de Napa le jour même, nous conduisîmes le révérend Père Forcade et son catéchiste chinois à la bonzerie de notre première entrevue, où les adieux commencèrent avec toute la solennité nécessaire. Nous voulûmes, mais en vain, leur faire accepter de l'argent ou des articles européens qu'ils parurent estimer; ils refusèrent l'épée que leur offrit le chirurgien du bord, et ils n'acceptèrent qu'à grand'peine une longue-vue pour leur roi, et pour les gens inférieurs quelques écus de 5 francs à l'effigie du roi. Ils ne les prirent, du reste, que comme souvenir de notre passage, et pas autrement. Nous nous séparâmes du digne missionnaire en faisant des vœux pour qu'il réussît dans ses nombreux travaux, quoique doutant fort, d'après le caractère de ce peuple, que les chefs le laissent jamais écouter les discours et les conseils d'un Européen. Nous emportions, du reste, la certitude qu'on n'oserait en aucune manière le troubler dans sa retraite, mais qu'on lui interdirait probablement toute communication avec la classe commune.

Pendant notre séjour, nous remarquâmes dans l'île une grande abondance de bœufs, dont les habitants ne mangent à peu près point; nous voyions aussi beaucoup de cochons et de cabris, mais peu de volailles, et nous apprîmes que dans l'intérieur on trouve beaucoup de cerfs, de lièvres et d'autre gibier courant. L'île n'est pas totalement dépourvue de bois de construction; nous vîmes de très-beaux arbres, et nous nous procurâmes plusieurs plançons de chêne vert pour radouber nos embarcations, en même temps qu'une pièce courbe pour faire un minot.

Nous sûmes que l'île, n'ayant de relations avec la Chine que pour le tribut annuel, qui est de leur part une affaire de complaisance, avait d'ailleurs beaucoup de commerce avec le Japon, dont les jonques apportent ici toutes sortes d'objets manufacturés, en rapportant des cargaisons de sucre, très-abondant dans le pays. Le cabotage entre les différentes îles de l'archipel est assez actif: beaucoup d'entre elles n'étant que des rochers, n'ont cependant point d'habitants. Plus heureux que nos prédécesseurs anglais, qui ont écrit sur ces îles, tels que le capitaine Hall, de la *Lyra*, en 1816, Beecheey, du *Sulphur*, en 1827, nous avons pu visiter la ville de Napa, qui contient 10,000 habitants au moins; nous nous sommes avancés à 3 lieues sur la route pavée qui conduit à *Shaoudy*, capitale de l'île; enfin nous aurions certainement atteint ce point, si des ordres supérieurs ne nous eussent empêchés de nous écarter aussi loin du navire.

Nous avons vu également dans l'île plusieurs petits chevaux à l'air très-fringant montés par des mandarins, et des courriers venant du centre de

Digitized by Google

l'île. Le harnachement singulier de ces animaux, les grands étuis recourbés à la turque qui pendaient à leur selle, tout contribuait à en faire des montures très-bizarres.

La grande île, de 20 lieues de long sur 5 de largeur moyenne, déjà parfaitement cultivée et ensemencée, habitée par une population douce et craintive, serait une proie aisée pour quelque nation que ce fût, qui, occupant déjà des positions intermédiaires, voudrait surveiller à la fois la côte de Chine, les Philippines et le Japon, pays dont cet archipel se trouve à peu près éloigné de la même distance.

Les relations que cette île entretient avec les jonques de *Nangasaki* et des îles *Bouin-Sinca* seraient aussi un acheminement aux relations avec les Japonais, devenus si insociables à notre époque.

CHINE.

FIANÇAILLES ET MARIAGES DANS LE FO-KIEN.

Un des vénérables et dignes apôtres qui, au péril de leur vie, cherchent à répandre en Chine les lumières et les bienfaits de notre religion, a adressé de King-Hoa-Fou, dans le Fo-Kien, à un de MM. les directeurs des missions étrangères à Paris, la lettre suivante. Cette lettre contient des détails fort intéressants sur ce qui se pratique de plus remarquable dans le céleste empire lors des mariages.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer à nos lecteurs que, dans tout ce qui a rapport aux mœurs des Chinois, le témoignage d'un missionnaire habitant volontaire et visiteur désintéressé des provinces intérieures a une tout autre valeur que les impressions de voyage de ces touristes plus ou moins attachés à une ambassade et dont les excursions en Chine se bornent à une promenade sur quelque fleuve, à une participation à quelque festin ou à une admission officielle à quelque fête. A. H.

Il arrive souvent en Chine qu'on contracte des alliances pour des enfants qui ne sont pas encore nés : ainsi deux femmes enceintes se promettront mutuellement de marier les enfants qu'elles portent dans leur sein, s'ils naissent de différent sexe ; et pour rendre la promesse plus obligatoire, on dépose des arrhes, une bague et un bracelet destinés à celle qui mettra au monde une fille, et deux évantails de la même forme et couleur qui seront pour celle qui accouchera d'un garçon. Cette convention une fois faite, il est presque impossible de se rétracter. On écrit ensuite la promesse mutuelle de mariage dans un livre doré sur tranche, et qui ne contient qu'une seule

Digitized by Google

feuille. Après la naissance de la fille, on écrit sur ce livre son nom, ceux de ses père et mère, et le lieu de sa naissance. On envoie en cérémonie ce livre aux parents du garçon, qui le reçoivent, et qui, de leur côté, en envoient un semblable aux parents de la fille. Ces formalités remplies, on ne peut plus reculer, et il faut que le mariage ait lieu, excepté dans le seul cas où l'un des futurs époux serait lépreux.

Ainsi dans le mariage, en Chine, il n'est pas question du consentement des parties contractantes, puisqu'il est conclu par les parents bien longtemps avant qu'elles soient en âge de le donner : c'est pourquoi on voit tant d'unions mal assorties et tant de femmes mariées qui ne trouvent de fin à leurs malheurs domestiques que dans le suicide, en se pendant ou se noyant.

Ordinairement ce ne sont pas les parents qui font les premières démarches pour conclure un mariage ; il y a dans le pays des négociateurs d'office, hommes et femmes, chargés de procurer des filles aux garçons et des garçons aux filles à marier : ces gens-là font métier de cela, et c'est pour eux une profession qui les fait vivre ; le plus souvent ils n'en exercent pas d'autre. L'affaire du mariage est une espèce de trafic dont ces entremetteurs ont le monopole.

Il en est de même pour les autres genres de commerce, et comme il n'y a pas dans le pays de marchés publics où l'on expose le bétail, ceux qui ont une vache, un buffle, un porc, etc., à vendre, s'adressent à des gens chargés d'office de cette sorte de commerce, qui en disposent moyennant un droit de commission ; il faut cependant faire observer que les agents pour la vente et l'achat du bétail ne peuvent pas l'être pour l'affaire du mariage.

C'est un déshonneur pour les filles de n'être pas déjà fiancées à l'âge de dix ans ; lorsque cela arrive, on dit tout bonnement que *le commerce va mal...* Parvenue à l'âge de quatorze ou quinze ans, une fille ne peut plus sortir de la maison ; on lui pardonne cependant si la curiosité la pousse à mettre de temps en temps le nez à la porte : mais quand des étrangers entrent dans la maison, les filles doivent avoir soin de se tenir bien cachées dans l'appartement le plus retiré.

Lorsqu'on se dispose à faire les fiançailles, les parents du garçon avertissent ceux de la fille de fixer le jour ; et lorsqu'il est arrivé, l'entremetteur du mariage, accompagné de deux hommes et de deux femmes (ces dernières sont le plus souvent des personnes de la lie du peuple, désignées sous le nom vil de *femmes aux longs pieds*, parce qu'on leur a laissé croître les pieds selon leur dimension naturelle), se présente à la maison de la future épouse avec les présents d'usage renfermés dans différents paniers, dans l'un desquels se trouvent les deux livres dorés sur tranche mentionnés plus haut ; autour des livres sont placées diverses espèces de fruits, selon l'étiquette ; aux quatre coins du panier sont des piastres rangées en piles. Un autre panier contient un jambon frais du poids d'environ douze livres. Le pied du jambon doit être renvoyé au beau-père de la future. Un troisième panier renferme du vermicelle.

Digitized by Google

A l'arrivée des porteurs de corbeilles, on tire des pétards pour annoncer la nouvelle aux voisins et aux environs, et on allume deux cierges de couleur rouge, que l'on met dans le premier appartement en entrant. Après cela, la fiancée distribue le jambon aux personnes présentes; mais le nombre en est souvent si grand, qu'il y en a à peine une petite bouchée pour chacun. De son côté, elle a soin d'envoyer à son futur époux le petit livre qui contient la promesse du mariage, et ses parents sont attentifs à lui envoyer autant de corbeilles qu'ils en ont reçu, et contenant des présents égalant la valeur de ceux qu'on leur a offerts. Ces présents sont cependant d'un genre différent, et consistent principalement en fruits divers répartis en seize paquets; chaque paquet doit avoir sur les quatre angles une certaine fleur posée sur du papier rouge. Le fiancé reçoit aussi de sa belle-mère de petits cadeaux de peu de valeur, qu'il distribue à l'instant par égales portions aux personnes présentes. Parmi ces cadeaux figure la graine de courge séchée au soleil.

Après les fiançailles, le jeune homme ne peut, sous aucun prétexte, approcher de la maison où vit sa fiancée; il ne l'a pas encore vue, et il ne la verra que le jour des noces. Le père de la fille ne tarde pas, s'il ne l'a déjà fait, à demander de l'argent; la somme la plus modique pour prix d'une femme est d'environ 40 piastres. Le prix le plus ordinaire est de 70 à 80 taëls (de 525 à 600 fr.).

Dans tous les cas, le futur époux n'obtient sa femme que lorsqu'il a payé le prix convenu jusqu'à la dernière obole, et il est en outre obligé de payer les dépenses accessoires qu'il faut faire quand son épouse quitte le toit paternel pour habiter avec lui.

Enfin, le prix de la femme payé, l'époque du mariage arrive, et l'on se rend à la maison du futur pour le célébrer. Le courrier qui conduit les porteurs de palanquin, accompagné d'une commère destinée à diriger la nouvelle mariée, prend les devants; cependant, avant de se mettre en route, on a soin de consulter un astrologue pour savoir si le jour est heureux ou néfaste : dans le dernier cas, on se munit d'un gros morceau de viande crue de porc, afin que le démon qui, sous la forme d'un tigre, penserait à contrarier les voyageurs, tout occupé à dévorer ce morceau de chair les laisse tranquilles et ne fasse rien survenir de fâcheux.

Cependant la demoiselle, levée avant l'aurore, a soin de faire sa toilette dans le plus haut ton d'élégance, se parant de tous ses joyaux et de ses plus riches vêtements; les plus précieux des vêtements sont toujours par-dessous, cachés par d'autres beaucoup moins beaux placés par-dessus : le tout est couvert d'un habit de noces, qui n'est autre chose qu'une espèce de grande mantille enveloppant la mariée tout entière. On l'affuble d'un énorme chapeau en forme de corbeille, qui lui descend jusqu'aux épaules et lui couvre toute la figure. Ainsi parée, elle monte dans un palanquin de couleur rouge, porté par quatre hommes. Sur la route, tous les passants doivent lui céder le pas, fût-ce le vice-roi de la province lui-même s'il venait à passer. Le palanquin est entièrement fermé, en sorte qu'elle ne

Digitized by Google

peut voir ni être vue. A quelque distance sont portés avec cérémonie un ou plusieurs coffres, de la même couleur que le palanquin, contenant les hardes de la nouvelle mariée. Le plus souvent ils ne renferment que de vieilles jupes et des chiffons, sur lesquels on voit fréquemment pulluler toute sorte de vermine. Il s'y trouve toujours un rideau de lit, article indispensable, et qui, selon sa valeur, lui procure une réception plus ou moins favorable dans la maison de son mari.

La coutume du pays exige que, durant la marche, toutes les personnes qui forment le cortége pleurent ensemble; et jusqu'à leur arrivée à la maison du mari, on n'entend pas d'autre musique que les sanglots : si cependant le distance était trop grande, on ferait une pause, et on reprendrait les pleurs lorsqu'on serait près d'arriver. Il y a des larmes de joie et des larmes de douleur : les Chinois ont les unes et les autres quand ils veulent.

Enfin un courrier qui devance le cortége de quelques minutes arrive tout essoufflé, frappe rudement à la porte de la maison du mari, et s'écrie d'un air empressé : *La voilà ! la voilà !* Aussitôt un grand nombre de pétards, au bruit desquels se joignent les sons discordants de plusieurs instruments de musique, annoncent au voisinage l'arrivée de l'épouse. Celle-ci, dans son palanquin, s'arrête à l'entrée de la maison, couverte de son énorme chapeau ; le mari va vite se cacher dans l'endroit le plus retiré de la maison, et s'y renferme, mettant cependant de temps en temps l'œil au trou de la serrure pour voir ce qui se passe.

L'entremetteuse qui a accompagné l'épouse prend un petit enfant, s'il y en a un dans la maison, et lui fait saluer la jeune dame qui vient d'arriver; après quoi elle entre dans la chambre du mari pour lui annoncer l'arrivée de l'épouse. Le premier affecte un air indifférent à tout ce qui se passe, et paraît occupé d'autres affaires; cependant il sort accompagné de l'entremetteuse, s'avance d'un pas grave, s'approche du palanquin, en ouvre la portière d'un air ému et tremblant; l'épouse en sort, et ils s'acheminent tous d'eux ensemble vers la tablette des ancêtres, qu'ils saluent par trois génuflexions; ils se mettent ensuite à table l'un vis-à-vis de l'autre, l'entremetteuse les sert; le mari boit et mange, mais l'épouse ne fait que semblant, car son énorme chapeau, qu'elle garde toujours et qui lui couvre toute la figure, l'empêche de rien porter à sa bouche. Le repas fini, les époux entrent dans leur chambre.

Tous les assistants sont dans une vive anxiété pour connaître le résultat de cette première entrevue; car c'est alors seulement que le mari ôte le masque que sa femme avait sur toute la tête et voit sa figure pour la première fois de sa vie. Qu'elle soit jolie ou laide, qu'elle soit borgne, chassieuse, difforme, etc., il faut qu'il prenne son parti et se résigne à l'avoir pour femme légitime; et quel que puisse être son désappointement dans cette circonstance, il doit le dissimuler et paraître à l'extérieur content de son lot.

Après que le mari a considéré quelque temps sa femme, les conviés, parents et amis, hommes et femmes, entrent dans l'appartement pour en

Digitized by Google

faire autant et la contempler à loisir : chacun a droit de dire tout haut sur son compte le petit mot; mais c'est surtout la critique des femmes qui est la plus sévère : elles ont soin de bien examiner la nouvelle mariée, et elles n'observent pas de petits défauts naturels qu'elles ne les fassent aussitôt remarquer en les aggravant malicieusement. Elles sont d'autant plus sévères dans leurs censures, qu'elles se rappellent qu'elles ont été plus maltraitées elles-mêmes en pareille circonstance, et elles éprouvent un singulier plaisir d'avoir trouvé l'occasion de prendre leur revanche. Cet examen cruel, durant lequel celle qui en est l'objet doit garder le silence et ne peut se plaindre en aucune manière, étant fini, elle est introduite auprès de son beau-père et de sa belle-mère, qu'elle salue respectueusement selon l'étiquette, et ensuite auprès des parents.

Il est à remarquer qu'aucun des parents de l'épouse ne paraît aux noces, aucun d'eux ne peut y être invité; cette affaire regarde entièrement le mari, qui invite ses parents et amis une quinzaine de jours d'avance. Les cartes d'invitation sont d'une forme particulière : elles consistent en une grande feuille rouge pliée en douze petites feuilles et en forme de lettre, mais sur laquelle il n'y a rien d'écrit. Il n'y a que les personnes qui ont reçu ces cartes avec les formes prescrites qui puissent assister à la fête du mariage. C'est toujours le mari qui est porteur de ces cartes d'invitation, et en les remettant aux conviés, il fait en même temps présent à chacun d'eux de deux petits pains faits de farine de riz, cuits dans l'eau et colorés en rouge. Les personnes invitées doivent, deux ou trois jours avant la fête, envoyer une somme égale et même supérieure aux dépenses qu'elles seront censées occasionner. La moindre somme est de 80 sapèques (2 francs) pour les enfants, et 140 et au-dessus pour les adultes (1). Cette contribution sert à couvrir non-seulement les dépenses du repas de noces, mais encore les autres dépenses accessoires...

Le second jour de noces, le marié porte aux mêmes convives une autre carte d'invitation, avec les mêmes formalités que la première fois, et tout se passe comme le jour précédent. Ce jour-là la nouvelle mariée va présenter ses respects aux femmes qui ont honoré la fête de leur présence, et fait à chacune d'elles la génuflexion; elles, de leur côté, lui font présent chacune d'un anneau ou de quelque autre objet de plus ou moins de valeur : le moins qu'elles puissent donner doit valoir au moins 40 sapèques. Les jeunes gens invités aux noces se réunissent après le repas, et font présent au nouveau marié de deux lanternes chinoises. Durant la nuit, tous les convives font une espèce de charivari aux époux; au milieu du tumulte et lorsque ces derniers sont censés endormis, les premiers tentent de pénétrer dans l'appartement où ils sont couchés, soit en essayant de forcer la porte d'entrée, soit en pratiquant une ouverture dans le mur, pour tâcher d'enlever les vêtements des époux ou d'autres objets. S'ils réussissent dans leur projet, le mari sera obligé de racheter à prix d'argent les objets volés...

(1) Une *sapèque* vaut 2 centimes et demi.

Digitized by Google

Dans les cérémonies qui accompagnent la fête du mariage, la gravité des mœurs chinoises ne permet aucun de ces témoignages bruyants et animés de gaieté qu'on voit souvent en Europe dans les mêmes circonstances; mais, d'un autre côté, les Chinois se permettent sans scrupule des propos licencieux et des actes indécents que les mœurs européennes réprouvent, au moins dans la bonne société. Les instruments de musique ne cessent de jouer tout le temps que dure la fête, qui finit ordinairement par une comédie exécutée par des bateleurs de profession, dont les pièces de théâtre ne sont pas de meilleur goût que celles de ces bouffons qui, dans notre pays, parcourent les campagnes pour amuser le peuple par leurs farces.

Avant de se retirer, on fait avec du papier ou autre matière un mannequin représentant un petit enfant qu'on porte au lit des époux dans l'espérance que cette cérémonie aura la vertu de procurer aux nouveaux mariés l'avantage d'avoir pour premier-né un garçon. On le donne ensuite aux comédiens avec une poignée de sapèques pour salaire.

Si le père ou la mère d'un des époux venait à mourir, il faudrait différer la fête du mariage pendant les deux ans que dure le deuil. La même interdiction des mariages, dans tout l'empire, a lieu à la mort de l'empereur.

Les mariages des pauvres se font plus simplement: ces derniers achètent souvent à bas prix une petite fille qu'ils élèvent pour en faire leur bru lorsqu'elle sera en âge d'être mariée, et dans ce cas les dépenses sont beaucoup moins considérables. D'un autre côté, des parents pauvres qui ont une fille déjà fiancée qu'ils ont de la peine à entretenir, l'envoient sans façon aux parents de son futur, qui sont obligés de la recevoir et de l'entretenir.

Les douzième, treizième et quatorzième jours de la lune chinoise sont des jours de fêtes consacrés au culte des génies ou esprits auxquels le peuple s'adresse pour demander santé et richesses, seuls biens, hélas! que ces pauvres peuples idolâtres connaissent et désirent. A cette époque, dans les villages où il y a des personnes mariées durant le cours de l'année, tous les habitants, hommes et femmes, se réunissent et vont l'un de ces jours, durant la nuit, rendre visite à la nouvelle mariée, qui, recluse dans la maison d'où elle ne peut sortir, n'est encore connue de personne dans le lieu de sa demeure.

La jeune femme reçoit ces visites debout devant son lit, ayant son mari à côté d'elle. Les hommes entrent les premiers, et chacun d'eux la considère attentivement des yeux; aucun ne peut lui adresser la parole: elle garde aussi le silence; mais son mari prend la parole, et fait un pompeux éloge de sa femme, surtout de ses perfections extérieures; il leur fait remarquer ses petits pieds mignons, ses belles mains, etc. Les allants et les venants ne discontinuent pas, et à leur air empressé on les prendrait pour des gens qui vont voir des bêtes curieuses renfermées dans une ménagerie. A mesure que les visiteurs se retirent, on les régale d'une tasse de thé et d'une pipe de tabac.

Après que les hommes ont satisfait leur curiosité, vient le tour des femmes: alors le mari se retire et leur laisse le champ libre auprès de sa

Digitized by Google

jeune épouse. Elles la considèrent d'un œil scrutateur depuis la tête jusqu'aux pieds, et examinent ensuite minutieusement chaque article de sa parure. On peut penser qu'un pareil examen est toujours pour celle qui en est l'objet une épreuve cruelle : elle doit bien prendre garde de ne pas perdre contenance, et être très-discrète dans ses paroles; car sa personne, son discours, son maintien, tout en elle est observé, retenu, et bientôt divulgué et exagéré avec malignité; tout ce qu'on a pu remarquer en elle de défectueux devient le sujet général de la conversation pendant longtemps parmi les personnes de son sexe : aussi on peut dire que dans cette circonstance il y va de sa réputation pour toute la vie; et d'ailleurs, quelque grave et réservée que puisse être sa tenue, quelque sages que puissent être ses paroles, quelque accomplie que puisse être sa personne, les mauvaises langues parmi les femmes jalouses y trouveront toujours matière à leurs censures. La nouvelle mariée connaissant bien qu'on ne peut plaire à tout le monde, prendra quelquefois le parti de ne rien dire, et de rester immobile comme une colonne, avec un visage allongé, des yeux à demi fermés et fixés sur la terre, ne répondant à aucune interpellation, et se laissant examiner sans mot dire.

La fête du mariage finie, le gendre n'entrerait plus dans la maison de son beau-père, et *vice versa*, s'ils ne se prévenaient mutuellement par un repas d'étiquette dont rien ne peut dispenser. Cette obligation remplie, ils peuvent se voir quand bon leur semble. Comme le père du mari est censé avoir acheté sa belle-fille à prix d'argent, il s'ensuit naturellement que si cette dernière devient veuve, elle lui appartient, et il a droit d'en disposer : c'est aussi ce que plusieurs font en vendant leur bru veuve quelquefois à vil prix à d'autres personnes. Si la veuve a eu des enfants du premier mariage, ils appartiennent de droit à son beau-père, et elle ne peut les emmener avec elle : désormais ces enfants ne lui seront plus rien, et ne la regarderont plus comme leur mère.

En Chine, on ne compte pour rien la parenté qui vient du côté des femmes : voilà pourquoi les enfants des sœurs peuvent licitement se marier entre eux; mais la parenté qui vient du côté des hommes ou des frères n'a point de fin; et des parents de la ligne masculine, fussent-ils à la centième génération de leur souche commune, ne peuvent s'entre-marier dans aucun cas; les lois du pays le défendent sévèrement, et le mariage serait nul.

Une femme nouvellement mariée ne peut visiter ses parents qu'un an au moins après son mariage, à moins que des circonstances très-graves, telle que la mort du père ou de la mère, ne l'obligent de le faire avant ce temps. Avant qu'elle leur rende visite, son beau-père et sa belle-mère doivent les en prévenir. Elle part accompagnée de son mari, porte avec elle quelques présents, et se rend chez ses parents en grande cérémonie, avec palanquin, musique, etc. etc. Elle ne retourne chez son beau-père que lorsque ce dernier la rappelle en cérémonie, et après avoir fait de nouveaux présents.

BOHET, *miss. apost.*

Digitized by Google

SUPERSTITION CHINOISE.

LES SOIXANTE ET DOUZE AMULETTES.

Un membre de la Société orientale, récemment arrivé de Canton, a fait hommage à la Société d'un tableau imprimé où sont tracées des figures et lettres cabalistiques servant d'amulettes, auxquelles les Chinois accordent une grande confiance, et qu'ils supposent favorables à toutes les classes de la société (1).

Des tableaux pareils se trouvent en Chine dans toutes les boutiques et dans les vestibules de chaque maison. Nous allons donner la description détaillée de celui qui appartient à la Société orientale.

En tête figure d'abord une

ANECDOTE TIRÉE DU XAM-JUÈH-KIM.

L'empereur *Hiao-Wen* demanda un jour à un de ses secrétaires : «Quels «sont les renseignements que vous pouvez me donner sur la demeure des «trois *Iii* (hommes simples)?»

Le secrétaire répondit : «La maison du premier des trois *Iii* est haute sur «le devant et basse sur le derrière; celle du second a un cours d'eau au «nord; celle du troisième est haute vers l'orient et le sud, et plate vers «l'ouest et le nord.»

Étant allé un jour se promener tout seul jusqu'aux confins du district de *Hum-Num*, l'empereur vit une habitation qui présentait précisément les irrégularités dont il vient d'être question. Le propriétaire possédait d'immenses richesses, et sa maison se composait de plus de cinquante personnes. L'empereur revint fort étonné de voir que les circonstances qu'il venait d'observer coïncidaient précisément avec la réponse de son secrétaire.

Le jour suivant, s'étant fait suivre des deux mandarins *In* et *Iam* déguisés, il retourna à cette habitation, afin de satisfaire le désir qu'il avait de connaître l'histoire de son propriétaire.

Cet homme, lorsque l'empereur et les deux mandarins arrivèrent, vint à leur rencontre, et leur fit de très-profondes salutations.

Hiao-Wen lui ayant demandé son nom de famille, il lui répondit qu'il se nommait *Lien*, et que son prénom était *Tsim-Pim*.

«— Combien d'années y a-t-il que vous demeurez dans cet endroit,» reprit l'empereur.

«— Il y a plus de trente ans,» répondit *Lien*.

(1) Voir *Revue de l'Orient*, t. v, p. 90.

Digitized by Google

L'empereur ajouta : «Assurément cet endroit-ci présente réellement les «circonstances de la demeure des trois Iii. Le terrain en est tellement mau«vais, qu'il paraît impossible d'y demeurer. Comment pouvez-vous y sé«journer tranquillement et sans tristesse? Je désirerais recevoir à cet égard «quelques explications.

«— Lorsque je suis venu demeurer ici, lui dit Lien, la mortalité pesait «sur les hommes; les objets matériels étaient soumis à une action délétère, «et les animaux y dépérissaient : aussi la pauvreté augmentait de jour en «jour. Un certain jour, vers le coucher du soleil, deux étudiants arrivè«rent ici dans l'intention d'y passer la nuit. Quoique me trouvant dans ce «moment abattu et sans force, je m'empressai de leur préparer à souper, «ce qui inspira à ces deux jeunes gens une grande reconnaissance pour le «bienfaitqu'ils recevaient de moi.

«Alors ils me dirent : *Cet endroit-ci est très-mauvais : comment pouvez-«vous y demeurer?* Je leur répondis : *Nous sommes si pauvres qu'il nous «serait impossible de nous transférer ailleurs. — Nous avons un moyen*, repri«rent-ils, *d'améliorer votre position sans qu'il soit nécessaire de changer d'en«droit.*

«Alors je leur fis de nouvelles salutations et de vives instances, en les priant «de m'indiquer quels étaient les moyens à employer. Les deux étudiants «me donnèrent soixante et douze amulettes (papiers jaunes portant des ca«ractères magiques que l'on affiche à la porte des maisons), et me dirent :

«*Dans dix ans d'ici, vous serez bien certainement très-riche.*

«*Dans vingt ans d'ici, vous aurez une grande quantité de descendants.*

«*Dans trente ans, l'empereur entrera chez vous en costume ordinaire* (vête«ment blanc).»

«Tout ce qu'ils m'ont annoncé s'est vérifié, à l'exception de ce que l'em«pereur en costume ordinaire n'est pas encore venu chez moi.»

L'empereur se mit alors à rire, et lui demanda où étaient les deux jeunes gens.

Lien lui répondit : «Après qu'ils m'eurent donné les amulettes, ils sorti«rent de la maison, et ils n'avaient pas encore fait une cinquantaine de pas «que tout à coup ils disparurent; seulement, il y avait à leur place une «traînée de lumière blanche qui s'élevait jusqu'au ciel.

«— Faites moi donc le plaisir, reprit l'empereur, de me montrer ces «amulettes.»

Lien les lui montra volontiers, et alors l'empereur enjoignit à In et à Iam de faire des copies exactes de ces papiers, et lorsqu'il fut de retour au palais, il ordonna de les distribuer dans tout l'empire.

Depuis lors, toutes les maisons dans lesquelles sont affichées ces amulettes sont heureuses, et tout le monde a soin de se servir du même moyen.

Au-dessous de cette anecdote se trouvent placées cinq figures, dont voici les noms, en allant (suivant la coutume chinoise) de droite à gauche.

Digitized by Google

1re *Chao-Kum-Mim* (à droite),
2e *Tum-Kien-Wam* (à droite),
3e *Pan-Kn-Wam* (au centre),
4e *Kiam-Tai-Kum* (à gauche),
5e *No-Cha* (à gauche).

Le nom du milieu, c'est-à-dire *Pam-Kn-Wam*, est supposé devoir être le dieu *Fô*, et les autres des individus qui lui font la cour pour lui témoigner leur reconnaissance des bienfaits qu'ils ont reçus de lui.

Immédiatement au-dessous est la constellation chinoise de la *grande Ourse*, formée par dix étoiles, dont les noms suivent : 1. *Hum*, 2. *Mim*, 3. *Cha*, 4. *Hüü*, 5. *Huan*, 6. *Hem*, 7. *Pi*, 8. *Ché*, 9. *Piao*, 10. *Tem*.

Au centre est le sceau du libraire-éditeur, dont on n'a pu déchiffrer tous les caractères, attendu que la forme de cette espèce de lettres étant entièrement arbitraire, on n'a aucune règle pour se diriger. D'ailleurs, ce sceau n'indique pas le nom du marchand, mais celui de la boutique, qui, en général, est un lieu commun, comme *grand commerce, haute vertu, fortune immense, nombreuses richesses*, etc.

Il est à remarquer que les cinq personnages susnommés et la constellation de la grande Ourse n'ont aucune espèce de relation, apparente du moins, avec ce qui précède ni avec ce qui suit; tandis qu'il existe une relation évidente entre l'histoire du commencement et les six rangs de caractères placés sous la constellation, qui présentent précisément les soixante et douze amulettes données à Lien par les deux étudiants : cette collection fait partie de l'astrologie judiciaire des Chinois. De petits anneaux reliés les uns aux autres par des traits semblent indiquer des positions d'étoiles au moyen desquelles on peut tirer l'horoscope des individus nés sous l'influence de cette combinaison.

Quelques-unes des amulettes présentent des caractères susceptibles d'être lus ; mais la plupart des autres sont des figures magiques inexplicables.

De petites phrases placées au-dessus de chaque amulette sont purement explicatives. Nous allons en donner la traduction.

Les amulettes sont disposées douze par douze, sur six rangs en colonnes verticales.

EXPLICATION DES SOIXANTE ET DOUZE AMULETTES.

Premier rang.

1. — Cette amulette, introduite dans la maison, en éloigne les calamités.
2. — Elle fait monter les fonctionnaires publics graduellement en dignité.
3. — Elle défend les fonctionnaires publics (mandarins) contre toutes les infortunes.
4. — Réussite de tous nos désirs et protection contre les voleurs.
5. — Dans tous leurs projets les marchands atteignent le but qu'ils se sont proposé.

Digitized by Google

6. — Éternelles richesses : or, soie, argent en abondance.
7. — Tranquillité et félicité des habitants de la maison.
8. — Abondance de produits agricoles, de vers à soie et d'animaux.
9. — Les descendants seront riches, vivront en bonne harmonie et de longues années.
10. — Éloignement des génies malfaisants et retour du repos.
11. — Elle assure la protection des dieux contre les maladies.
12. — Elle neutralise les effets de l'air qui vient de l'Orient et qui *obscurcit l'esprit* (1).

Deuxième rang.

1. — Elle prévient la mortalité causée par l'air du sud.
2. — Elle protége contre les influences pernicieuses de l'air de l'ouest.
3. — Elle repousse l'air diabolique du nord.
4. — Elle chasse l'influence mortelle qui vient du centre de la terre.
5. — Elle prémunit contre l'influence du mouvement en sens opposé des deux principes, la et lam.
6. — Elle protége contre la calamité de la guerre.
7. — Elle protége contre une mort violente et imprévue.
8. — Elle protége contre les grandes calamités envoyées par les dieux.
9. — Elle protége contre les malheurs causés par les feux du diable (feux folets).
10. — Elle protége contre les inondations et incendies.
11. — Longévité pour les hommes et les femmes.
12. — Elle prémunit contre les influences nuisibles du désaccord entre l'état de l'atmosphère et la saison.

Troisième rang.

1. — Contre les calamités dont les dieux frappent les richesses.
2. — Contre les infortunes provenant d'obstacles difficiles à surmonter.
3. — Contre toutes les influences diaboliques.
4. — Contre le retour fréquent de mauvais rêves.
5. — Contre les maladies de la bouche et de la langue.
6. — Contre les calamités envoyées par les immortels (c'est-à-dire par les génies de la troisième classe), par le dieu Fô et par le Dragon.
7. — Contre les apparitions des démons.
8. — Contre les mauvaises influences des comètes.
9. — Contre les pernicieuses influences du diable sur les femmes enceintes.
10. — Contre les obstructions du canal digestif causés par les diables.
11. — Contre la mortalité des chevaux et des chiens.

---

(1) L'opinion que l'influence du vent d'est est nuisible existe à Macao parmi les Portugais dans l'esprit d'un grand nombre de vieilles gens, et elle tire sans doute son origine de cette sentence.

Digitized by Google

12. — Contre les malheurs causés dans le ménage par la désunion entre les époux (mot à mot, quand le mari et la femme ne sont pas d'accord, les rats et les serpents mangent le riz).

Quatrième rang.

1. — Contre les mauvaises naissances des vaches et des chevaux.
2. — Contre les malheurs qui résultent du renversement de l'ordre public.
3. — Contre les calamités de la foudre causées par les trois *Iuenne*.
4. — Elle préserve de la mauvaise influence causée par la trop grande abondance des végétaux.
5. — Elle garantit contre les maladies produites par l'influence des cadavres.
6. — Contre les maladies incurables qui épuisent les richesses et abrégent la vie.
7. — Contre les suites de l'épouvante causée par les diables.
8. — Contre les dommages causés par la continuité d'un état maladif.
9. — Contre les maladies dont il est impossible de se débarrasser.
10. — Contre l'indélibilité des taches de sang des femmes en couches.
11. — Contre les rêves diaboliques qui nuisent à l'homme.
12. — Contre les vexations du démon.

Cinquième rang.

1. — Contre les voleurs et les gens sans foi ni loi.
2. — Elle empêche les chiens de venir dormir dans les lits.
3. — Elle empêche les chiens et les chats de manger leurs petits.
4. — Contre la mortalité continuelle des animaux domestiques.
5. — Contre les maux qui résultent du penchant de l'homme à parler à tort et à travers.
6. — Contre les malheurs causées aux hommes par les démons.
7. — Contre les monstres qui font cuire les poules pendant la nuit.
8. — Contre les bêtes féroces.
9. — Contre les monstres qui crient après les hommes.
10. — Contre l'épouvante causée par les voleurs au maître de la maison.
11. — Contre la frayeur causée par le concours d'un grand nombre de diables.
12. — Contre les revenants.

Sixième rang.

1. — Contre l'influence diabolique qui nuit aux récoltes des grains et des vers à soie.
2. — Contre les monstres et les diables à figures humaines.
3. — Contre le danger de se trouver impliqué dans de mauvaises affaires auxquelles on n'a pas pris part.

Digitized by Google

4. — Contre les malheurs dans l'éducation des vers à soie.
5. — Contre les cadavres volants qui attaquent les hommes.
6. — Contre les cadavres couchés qui nuisent aux hommes.
7. — Contre les diables des maisons.
8. — Contre les monstres qui font crier les poules, les chiens et les renards.
9. — Contre les morsures des insectes et des serpents.
10. — Contre les objets qui font tomber en démence.
11. — Contre les mauvais mandarins qui infligent des supplices injustes.
12. — Contre les extorsions de tout genre des satellites de la justice.

EMPIRE DES BARMANS.

Quatrième article (1).

X. Peuples qui habitent l'empire des Barmans. — XI. De l'origine des Barmans. — XII. Despotisme des empereurs barmans. — Leur gouvernement. — XIII. Magistrature et formes judiciaires. — XIV. Revenus royaux, impositions et taxes. — Exactions des gouverneurs, mandarins et feudataires barmans. — XV. Armée barmane. — Force militaire et milice. — Manière de faire la guerre.

X. PEUPLES QUI HABITENT L'EMPIRE DES BARMANS.

La vaste étendue de pays qui constituait naguère l'empire des Barmans n'est pas habitée par un même peuple; il en existe plusieurs qui diffèrent par les mœurs et le langage; le principal forme la nation barmane, qui habite la contrée connue sous le nom de *royaume d'Ava*, et qui s'étend depuis la ville de *Prié* ou de *Proum*, située par le 19e degré de latitude septentrionale jusqu'au 24e degré, et du 94e degré de longitude orientale du méridien de Paris jusqu'au 98e.

La nation la plus considérable après la barmane est celle des Pégouins, qui fut longtemps sa rivale et dont les rois furent à diverses reprises, et pendant de longues années maîtres du royaume d'Ava. Elle habita le Pégou, qui s'étend de l'ouest à l'est, depuis le cap Négrais jusqu'au royaume de Siam, et du nord au sud, depuis la ville de Proum jusqu'à Martaban, aujourd'hui établissement anglais qui devient florissant sous le nom de *Moulmain*. La langue qu'on parle dans le Pégou diffère complétement de la langue barmane.

---

(1) Voir *Revue de l'Orient*, tome VI, page 227.

Digitized by Google

Ensuite vient le royaume d'Aracan, qui formait encore, vers le milieu du siècle dernier, un État distinct et indépendant, et dont le langage diffère de celui des Barmans et des Pégouins.

Depuis le cap Nigrais jusqu'au delà d'Azen s'étend une chaîne de montagnes dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage, et que les habitants appellent *Anaputoumou*, et qui sépare l'Aracan et le Cassé du royaume des Barmans. Ces montagnes sont habitées par une nation appelée *Chien*, dont une partie est pour ainsi dire indépendante du roi des Barmans; l'autre lui est soumise. Cette nation, indépendamment de son langage et de son costume, qui diffère essentiellement de celui des Barmans, a une coutume bizarre qui mérite d'être rapportée, et qui consiste à tatouer le visage des femmes. L'origine de cette habitude remonte, dit-on, à l'époque où les rois barmans habitaient la ville de Pagan; ils envoyaient de temps en temps leurs satellites dans le pays des Chiens pour enlever les plus belles femmes, et c'est pour se soustraire à cette honteuse contribution que ce peuple eut l'idée de les défigurer ainsi.

A l'est de la montagne des Chiens, entre le 20e et 21e degré de latitude, existe une autre peuplade appelée *Yo*, on croit qu'elle faisait jadis partie de la nation des Chiens; avec le temps elle a pris les coutumes des Barmans et adopté leur langue; qu'elle parle avec une pureté remarquable. Les Yos passent pour être sorciers et magiciens; les Barmans les ménagent dans la crainte qu'ils ne viennent à se venger, s'ils usaient de mauvais traitements à leur égard.

Toute l'étendue du pays qui s'étend du 20e au 25e degré de latitude nord, entre la province chinoise du Yunan, le Siam et le royaume d'Ava, est habitée par une grande nation appelée *Sciam;* elle était divisée en districts, gouvernés par des chefs nommés *laboas*, ou petits rois. Sous le règne d'Alompra, chef de la dynastie actuelle, et jusqu'au commencement de celui de son troisième fils Badonsachen, ces laboas étaient sujets et tributaires des Barmans; mais le despotisme, l'oppression et les vexations incessantes auxquels ils étaient soumis en a porté plusieurs à la révolte, et ils se sont réfugiés dans le royaume de Siam, ainsi qu'on le verra dans la suite. Ils se rapprochent plutôt des Siamois que des Barmans par leurs mœurs, leurs coutumes et leur langage.

Il existe encore d'autres Sciams, qui vivent dans les bois qui sont au nord de la ville de Miédou, et qui portent aussi le nom de *Konjen;* bien qu'ils habitent dans l'Ava, ils ont conservé leurs habitudes et leur langage.

Indépendamment des peuples que je viens de décrire, le royaume barman contient encore les *Cadoüs*, les *Salaouns*, les *Koès* et les *Cochiens* (ces derniers proviennent des Chiens); tous parlent une langue particulière, et ont conservé quelques habitudes étrangères aux Barmans.

Il y a aussi la peuplade des *Carians*, race douce et pacifique qui vit dispersée dans les bois du Pégou et d'une partie de l'Ava, et qui n'habite que dans des villages ou hameaux de quatre ou cinq maisons perdus dans les forêts. Ces

Digitized by Google

villages sont détruits lorsque quelqu'un de ses habitants vient à mourir, parce que les Carians s'imaginent qu'un mauvais esprit vient alors en prendre possession. Cette peuplade a son langage particulier, et non-seulement ses mœurs et coutumes à part, mais ne pratique pas le culte de *Godama;* sa religion consiste dans l'adoration ou plutôt la crainte d'un être invisible et malfaisant que les Carians croient habitant de leurs forêts, et auquel ils offrent du riz et d'autres aliments, lorsqu'ils sont malades ou craignent quelque malheur. Ils dépendent entièrement du gouvernement des Barmans.

Il y a d'autres Carians qui habitent dans le voisinage de *Taunou* (cette ville est à 40 lieues dans le nord-est de Rangoun, et que l'on désigne sous le nom de *Carians rouges*, pour les distinguer des précédents. Ils vivent dans les montagnes et dans des forêts inaccessibles, et ils y ont souvent tenu tête aux Barmans, au joug desquels ils n'ont jamais voulu se soumettre. Les Carians rouges qui habitent à l'est de Canton, vers le 24e degré de latitude, se croient descendants de ces Carians, parce qu'ils prétendent que lors de l'occupation du royaume de Taunou par les Barmans, un grand nombre de Carians qui l'habitaient ont pris la fuite dans cette direction.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce qui concerne ces divers peuples; il paraît même qu'il est impossible, faute d'écritures et de bonnes traditions, de rechercher leur origine, ce qui d'ailleurs est sans importance, et n'entre point dans le but de cet ouvrage, où il ne sera question que des Barmans, qui, dominant dans ces contrées qu'ils ont conquises, y ont introduit en partie leur religion, leurs lois et leurs mœurs.

XI. DE L'ORIGINE DES BARMANS (1).

Si l'on demande aux Barmans d'où ils proviennent, ils répondent: «Notre «nom seul montre l'ancienneté de notre race et la noblesse de notre origine «surnaturelle.» C'est ici le lieu de dire que ces peuples, que nous appelons *Barmans* à l'exemple des Portugais, ne se nomment pas ainsi dans leur langue; leur vrai nom est BIAMMA, et comme on a dû le remarquer dans leur cosmogonie, ils descendent, selon eux, de ces êtres surnaturels qui, avant de venir dans l'île méridionale Zabudiba, habitaient le royaume bienheureux des Rupas.

Les traditions et les livres sacrés sont conformes sur cette origine. Toutes les recherches qui ont été faites n'ont donné aucun éclaircissement satis-

(1) D'après le plan de l'auteur de ce consciencieux travail sur l'*empire des Barmans*, ce chapitre devait être suivi de détails étendus sur l'*histoire du peuple et des empereurs barmans* qui nous a paru mériter de former un article spécial. Nous avons donc, pour satisfaire au vœu de la plupart de nos lecteurs, cru devoir donner immédiatement tout ce qui se rapporte au *gouvernement* et aux *mœurs des Barmans*.

Digitized by Google

faisant à ce sujet ; mais si l'on réfléchit à certains usages des Barmans (que nous continuerons, selon l'habitude, d'appeler ainsi), en observant chez eux cette fierté que n'ont pas les autres populations indiennes, on est porté à penser qu'ils descendent des Tartares qui ont envahi toutes les parties de l'Asie du temps de *Gengis-Kan*. J'ai trouvé de plus à quelques Barmans une ressemblance, pour la coupe et l'expression de la figure, avec les Baskirs et les Kalmouks; ils ont aussi du Chinois et du Malais, ce qui provient probablement du mélange des races.

XII. DESPOTISME DES EMPEREURS BARMANS. — LEUR GOUVERNEMENT.

Le chef des Barmans exerce un pouvoir très-absolu. Les Européens qui sont dans le pays l'appellent *roi;* en Europe, on le qualifie généralement du titre d'*empereur;* le mot *autocrate*, vu son acception, conviendrait mieux. Dans les Indes, celui de *roi* a prévalu, et voilà pourquoi je l'ai adopté.

Le roi se regarde et on le considère comme le maître souverain non-seulement de la vie et de la mort de ses sujets, mais aussi de leurs actions et de leurs propriétés; il abaisse ou élève ceux qui lui déplaisent et ceux qui lui sont agréables; il confère ou enlève les dignités à son bon plaisir. Sans aucune forme de procès, il condamne à mort non-seulement ceux qui se sont rendus coupables de fautes capitales, mais encore ceux qui ont le malheur de lui déplaire. Il est dangereux dans ce pays d'amasser de trop grandes richesses et d'avoir des possessions trop bien connues, parce qu'il peut facilement arriver dans ce cas que l'on se trouve impliqué dans une affaire qui conduit à la mort, afin que tous les biens soient confisqués au bénéfice du roi.

Tout sujet est regardé comme l'esclave-né du roi, qui croit honorer une personne en l'appelant son esclave; et pour cette raison il a le droit d'employer tous les habitants à quelque ouvrage que ce soit, sans aucun salaire; et quand il les récompense, il croit faire non pas un acte de justice, mais tout simplement une grâce et une faveur. Il se croit même en droit non-seulement de s'approprier toutes les fortunes, mais encore de prendre pour concubines les femmes et les filles qui lui plaisent le plus; cependant on assure qu'il n'y a pas d'exemple qu'un roi ait pris pour concubine la femme d'un Barman : aussi les habitants ne connaissent d'autre expédient pour soustraire leurs filles aux perquisitions des ministres du roi que de leur donner un mari véritable ou supposé. On raconte à ce sujet que le roi Badonsachen ayant appris un jour qu'un de ses fils avait violé une femme mariée, le fit prendre et voulut le condamner à mort, et que ce prince n'échappa à cette sentence que par les prières du prince héréditaire et par l'influence des larmes de la reine-mère.

Personne ne se présente devant le roi sans se prosterner et en tenant toujours les mains jointes et élevées jusqu'au sommet de la tête.

Les biens de ceux qui meurent sans héritiers appartiennent au roi.

Les étrangers qui viennent à mourir dans le royaume sans y être ma-

Digitized by Google

riés ne peuvent pas disposer de leurs biens, même pour un fils naturel.

Si quelque vaisseau fait naufrage sur les côtes du Pégou, tous les objets et toutes les personnes qui en proviennent sont regardés comme des présents que la mer fait au roi. Ce dernier usage a été modifié par Badonsachen, sur des remontrances que lui adressèrent les négociants européens domiciliés à Rangoun.

Le roi fait à volonté la paix ou la guerre; il peut de même mettre en mouvement la totalité des habitants, les enrôler comme soldats, ou, comme il a été déjà dit, les employer à quelque ouvrage que ce soit.

L'autorité absolue du souverain s'exerce en général par des ministres et des tribunaux qui suivent aveuglément ses ordres.

Le premier et le plus respectable de ces tribunaux est celui appelé *lutto*, qui est composé de quatre grands présidents dits *muinghi*, que le roi choisit ordinairement parmi les plus vieux et les plus expérimentés des mandarins, de quatre adjoints et d'un grand juge, espèce de chancelier, qui est le cinquième muinghi. Ce tribunal se rassemble dans une grande salle ou portique placé dans l'enceinte même du palais. Tous les ordres du roi, toutes les grâces, les sentences, même celles de mort, doivent passer devant le lutto; non qu'il ait le pouvoir d'y porter aucune modification, mais pour qu'il les fasse enregistrer et exécuter promptement. Les ordres que l'on donne à un particulier, les concessions, etc., s'inscrivent ordinairement sur des feuilles de palmier disposées à cet effet, et cela dans le style le plus bref; les ordres, d'après les Barmans, ont d'autant plus de force et de vigueur que le style en est plus concis; ces feuilles sont taillées à leurs deux extrémités de telle sorte qu'elles offrent la forme d'un sabre, et cela probablement pour symboliser le respect et la terreur que ces ordres doivent imprimer.

Après les cinq muinghi du lutto viennent les quatre *attouwoun* (grands du dedans), qui sont les surintendants du palais et les conseillers intimes de Sa Majesté; ceux-ci quoique moins élevés en grade, sont ceux qui les premiers avancent le plus promptement en autorité et en pouvoir, parce qu'ils sont les plus près de la personne du roi. Viennent ensuite les quatre gouverneurs généraux des quatre parties du royaume, c'est-à-dire la septentrionale, la méridionale, etc. (Le roi actuel Saraoudy a fait quelques modifications en ce qui concerne le gouvernement méridional.) Le gouverneur d'Ummérapoura équivaut à peu près au préfet de police; c'est lui que regarde le maintien du bon ordre dans la ville, notamment pendant la sécheresse, qui est la saison des fortes brises, à cause du feu, car les incendies sont fréquents dans les villes du royaume, dont généralement les maisons sont construites en bambous et couvertes en feuilles sèches ou en paille. C'est lui aussi qui doit s'enquérir des vols, des rixes et des autres délits qui se commettent non-seulement dans la ville, mais encore dans les environs. Il doit en adresser un rapport au roi, qui immédiatement prononce une sentence, ou ordonne seulement que le lutto juge selon la coutume ou détermine le châtiment que méritent les délinquants.

Le nombre de charges, d'emplois inférieurs, petits gouvernements, sur-

Digitized by Google

veillances de toutes sortes, est prodigieux : ceux qui les possèdent sont revêtus et décorés des titres de *voun* (président), de *men* (mandarin, mot d'origine portugaise). Il y a le trésorier et le président des bois royaux, celui des canons, celui des concubines, etc. Tous ceux qui sont placés au service personnel du roi, ceux qui l'accompagnent quand il sort du palais, portant le vase d'eau, ou la boîte de bétel, ou le parasol, ou le sabre, etc., enfin celui qui dirige la cuisine, tous sont *men*.

Outre tous ces *mandarins* et *voun* destinés au gouvernement du royaume ou au service du palais, chaque fils du roi, chaque reine, a sa cour particulière. Parmi le très-grand nombre de femmes et de concubines que possède le roi, quatre sont élevées ordinairement au rang de reine : la première s'appelle reine de l'orient, la seconde reine de l'occident, etc., suivant l'appartement qu'elles occupent dans le palais. Ces quatre reines et leurs fils, étant les personnes les plus considérées par le roi, surtout le fils aîné, affectent d'avoir chez elles le même train de vie que celui du roi dans son intérieur; elles ont un majordome, des mandarins qui les assistent, et des conseillers; et le roi assigne à chacune de ces personnes des revenus sur les villes, les bourgs et les étangs.

XIII. MAGISTRATURE. — FORMES JUDICIAIRES.

Chaque ville considérable a un tribunal qui s'appelle *Yon*, et que les hommes d'origine portugaise et les Européens nomment *rondal*.

Ce tribunal est composé du gouverneur, d'un président des taxes royales, d'un ou de deux juges auditeurs et d'autant de secrétaires. Outre ceux-là, la ville de Rangoun a un *Yeun* ou président des eaux, qui est la première personne après le gouverneur; un *zicché*, qui est un officier militaire, et un *sciabandar*, qui préside aux navires et perçoit les droits d'entrée, etc. Bassein a aussi un sciabandar.

Le roi a coutume de donner aux gouverneurs des villes un droit qui s'appelle *du sabre*, ce qui signifie droit du sang, par lequel celui qui le possède peut donner la mort; il a le pouvoir de l'exercer à son gré non-seulement contre les délinquants, mais encore contre les personnes auxquelles il peut en vouloir.

Les villes moins considérables, les bourgs et villages, ont tous un chef: celui d'une ville s'appelle *miodighi* (grand de ville), celui d'un bourg ou village *Yaodighi* (grand de village); et comme tous ces lieux sont donnés *à manger* par le roi à ses fils et aux autres mandarins (*donner à manger* exprime une espèce de fief amovible), ces feudataires des villes et villages ont coutume d'y maintenir un juge.

Quant à ce qui concerne l'administration de la justice, excepté les crimes capitaux qui sont ordinairement examinés et punis par les gouverneurs des villes, dans toutes les causes civiles, chacun a la liberté de choisir le juge qu'il veut, quoique, suivant le vieil usage rappelé de temps en temps par de nouvelles ordonnances royales, toutes les causes doivent être

Digitized by Google

jugées dans le lutto s'il s'agit de la ville royale, ou dans le yon ou rondai dans les autres ; cependant, pour des raisons qui seront données un peu plus loin, l'usage contraire prévaut toujours, c'est-à-dire que chaque mandarin peut se constituer juge dans quelque cause que ce soit : ainsi quand un particulier a un procès avec un autre, soit qu'il veuille réclamer un bien perdu ou demander satisfaction de quelque injure, de quelque dommage, il va trouver un mandarin qu'il sait ou qu'il croit lui être favorable, et fait citer devant lui son adversaire ; on comprend facilement que cet abus peut être, comme il l'est réellement, la cause d'une infinité de désordres et d'injustices.

Les principaux délits, ou crimes capitaux, sont le vol, le viol, l'assassinat, l'homicide, incendier la maison d'autrui, boire du vin, fumer de l'opium, tuer un bœuf, un buffle ou tout autre gros animal. Quand un homme a commis un de ces crimes, s'il réside dans la ville royale ou dans le voisinage, le gouverneur le fait prendre, l'interroge, et dresse un rapport au roi, qui, comme il a été dit, fait expédier la condamnation par l'entremise du lutto. Si le délit a été commis dans les autres villes ou dans les lieux qui en dépendent, ce sont les gouverneurs qui les jugent au nom du roi. Bien souvent, au moyen de promesses, de quelques présents, on se fait absoudre pour un des délits capitaux, surtout quand c'est la première fois qu'on l'a commis ; alors la peine se réduit à un temps plus ou moins long de prison. Quant à l'assassinat et à l'homicide, ils ne restent jamais impunis. Très-souvent la peine de mort se convertit en une infamie perpétuelle : alors on marque les condamnés avec un fer rouge, et on leur grave en même temps sur la poitrine, en caractères ineffaçables, la mention du crime qu'ils ont commis, et on les contraint ensuite à faire comme esclaves le service des prisons et des pagodes : chaque ville en est fournie, et ce sont eux qui remplissent les fonctions de bourreau.

Les crimes de lèse-majesté et ceux les plus communs sont punis par des supplices atroces, tels que brûler vif, crucifier, etc. Cependant le châtiment infligé le plus habituellement est la décapitation ; et si l'on ne se trouve point dans le temps des grands jeûnes, la cause du coupable est expédiée en peu de jours : tiré de prison, les mains liées derrière le dos, il est conduit au lieu du supplice, qui est le même que celui où l'on a l'habitude de brûler les morts ; là on le fait agenouiller et ensuite baisser la tête, qui d'un seul coup de sabre est séparée du corps. Après l'exécution, on laisse le cadavre exposé aux regards du public pendant trois jours, ensuite on l'ensevelit, et on le jette dans le fleuve ou la rivière.

Les personnes accusées d'un crime capital ne sont jamais condamnées qu'après avoir fait l'aveu de ce crime : aussi les tortures auxquelles on les soumet sont-elles cruelles et atroces, et arrachent souvent des aveux aux prévenus les plus innocents. On lie d'abord fortement les bras et les mains de l'accusé derrière son dos avec des cordes tellement fines qu'elles pénètrent dans les chairs, on lui applique sur les diverses parties du corps une barre de fer rouge, ou bien on lui frappe les jambes et la poitrine à coups

Digitized by Google

de marteau, et on lui fait mettre un doigt, l'index, dans de l'étain ou du plomb fondu.

Quant à ceux qui contrefont les ordonnances royales et à quelques voleurs, on leur coupe la main qui a commis le délit : un grand vase rempli d'huile bouillante est disposé, et aussitôt que la main est coupée, on fait plonger le bout du bras dans cette huile, qui en un instant cicatrise la plaie et la sèche.

L'adultère, les petits vols, la désobéissance aux ordres donnés par la police publique, en un mot tous les délits qui ne sont pas capitaux, se punissent ordinairement par de grosses peines pécuniaires : quelquefois on garrotte les coupables, on les étend au milieu du jour et pendant des heures aux rayons cuisants du soleil, ou on les fait promener tout enchaînés dans la ville (c'est le châtiment le plus fréquent pour ceux qui sont pauvres), et à chaque coin de rue on leur donne cinq ou six coups de canne, pendant qu'un des gardes de police lit à haute voix le délit qui fait ainsi punir le coupable.

Dans les causes civiles, quand les parties ne sont pas riches, la justice a une marche très-expéditive; mais s'il en est autrement, les causes sont tellement traînées en longueur, qu'elles ne se terminent pour ainsi dire jamais, car les plaideurs sont ruinés avant l'issue du procès.

Dans le royaume des Barmans, tout homme peut être avocat, pourvu qu'il sache bien parler, bien raisonner, et qu'il ait une légère teinture des lois du pays : chacune des parties adverses en choisit un, et se rend avec lui près du mandarin ou du *chon* de ce dignitaire (le *chon* est une espèce de juge entendant les lois qui assiste un mandarin). Ordinairement le procès est jugé dans la journée, si les deux parties adhèrent à la sentence prononcée par le chon ou le mandarin, et alors on leur présente une espèce de thé à grosses feuilles et fermenté, appelé *lapech*, dont ils doivent prendre une pincée et le mâcher; tant que le lapech n'est pas pris et mâché, le procès n'est point jugé; les plaideurs peuvent refuser de le prendre, et peuvent recourir d'un mandarin à un autre : aussi très-souvent les juges contraignent les adversaires à mâcher contre leur gré le lapech qui leur est présenté.

Toutes les causes et tous les procès devraient être jugés suivant le *Dammasat* (code des lois), mais le plus souvent l'or et l'argent en décident autrement.

Dans les causes où il s'agit spécialement de dommage causé à la réputation d'autrui, on fait beaucoup usage des témoins et du serment.

Tout le monde n'est pas admis au témoignage; il faut remplir les conditions exigées par le *Dammasat*.

Ces témoins sont entendus après avoir prêté serment. Les étrangers le prêtent d'après leurs coutumes et leur religion : ainsi les chrétiens sont conduits dans leur église et jurent sur l'Évangile, les mahométans sur le Coran dans leurs mosquées.

Le serment ordinaire des Barmans consiste à se placer sur la tête un

Digitized by Google

petit livre appelé *du jurement*, écrit sur des feuilles de palmier, qui renferme toutes les imprécations et toutes les malédictions que celui qui témoigne fait contre lui-même s'il est trompeur ou menteur.

Voici la traduction du livre *du jurement* :

«Tous ceux qui, guidés par la passion et non par la vertu, affirment «quelque chose; ceux qui exagèrent ou diminuent une chose contre la vé«rité; ceux qui affirment avoir entendu ou vu ce que réellement ils n'ont «ni entendu ni vu, sont tous de faux témoins : qu'ils soient sévèrement pu«nis de la peine de mort par ce dieu qui, dans la série de quatre cent mil«lions cent mille mondes, a fait toute espèce de bonnes œuvres et exercé «toutes les vertus : aumône, chasteté, charité, bonté, diligence, équité, «magnanimité, patience, amour, modération, ces dix vertus radicales, avec «les vingt autres qui en dérivent, et qui en tout font trente vertus; que ce «dieu qui, après avoir acquis toute science et toute justice, parvint à la «divinité appuyé sur l'arbre de Gondan; que ce dieu, avec les Nats qui lui «servent de gardes jour et nuit, et qui sont les Nats *Assura*, ainsi que les «géants, tuent ces faux témoins.

«Que les Nats qui gardent les sept parties de l'écriture du dieu de toute «science et ceux qui conservent le dépôt sacré de tous les livres et écritures, «qui sont au nombre de 84,000, tuent les faux témoins.

«Que les Nats qui gardent les restes du très-grand dieu, vainqueur de «cinq ennemis, restes qui se composent des quarante dents et des quatre mo«laires, de huit cents poils du crâne, du front, des os des joues, de ceux de «la poitrine, avec les autres parties du dieu, tuent les faux témoins.

«Que les Nats gardiens des 84,000 pagodes, toutes dorées et renfermant «quelques reliques de dieu, tuent les faux témoins.

«Que les Nats qui président aux 5,000 années que doit durer la loi de «Godama, que les Nats qui gardent le divin dépôt des statues et des figures «de dieu, tuent, etc.

«Que les naga (dragons) et les géants, que les quatre plus grands Nats «des quatre plus grandes îles, dont chacune est environnée de cinq cents plus «petites; que les Nats gardiens des sept célèbres montagnes, du grand bois «*Neimmavounto* et du grand mont Miemmo, tuent, etc.

«Que les Nats qui gardent toutes les forêts et tous les arbres de la terre, «que les Nats des nuages et des vents, tuent, etc.

«Que les Nats du soleil, de la lune, des étoiles et de toutes les demeures «fortunées, et de plus, que les 80,400 géants tuent et dévorent morceau à «morceau tous les faux témoins.

«Que tous ceux qui, recevant des présents, ne disent pas la vérité, tom«bent dans huit périls et encourent dix châtiments; qu'on leur enlève le «bout des doigts des mains et des pieds, qu'ils aient tous les nerfs coupés, «et qu'ils éprouvent toutes les sortes de maladies les plus honteuses, telles «que la lèpre et les dartres; de plus, que ces faux témoins soient affectés de «maladies qui donnent la putréfaction et de celles qui rendent le corps dif«forme; qu'ils deviennent aveugles et fous; qu'ils encourent toutes les sortes

Digitized by Google

«de périls et de maladies les plus graves; qu'ils exhalent de la bouche de la «fumée et du feu comme ceux qui sont dans les demeures infernales; qu'ils «soient tourmentés par toute espèce de maladies sales et abominables, les «chancres, les dartres, la lèpre, les écrouelles, la peau tachée de blanc ou «de rouge; qu'ils aient de la peine à uriner, la goutte, l'hématurie, la diar-«rhée, la dysenterie, le ténesme, l'asthme, la surdité, la cécité, et toutes «les autres misères du corps.

«Que toutes les espèces d'éléphants mâles et femelles tuent en un instant «les faux témoins; qu'ils soient mordus et tués par les serpents Céraste, «Capel, etc.; que les mauvais esprits et les géants, les tigres et tous les «autres animaux féroces des bois les tuent et les dévorent; que la terre «s'ouvre sous les pieds de celui qui affirme une fausseté et l'engloutisse; «qu'il périsse de mort imprévue; que la foudre, qui est une arme des Nats «*Deva*, tombe du ciel et l'écrase.

«Que les faux témoins meurent de maladies inflammatoires, de douleurs «d'estomac, de vomissements de sang; que, s'ils voyagent par eau dans des «navires ou sur des barques, ils soient submergés, mordus et dévorés par «des crocodiles; qu'ils aient le corps déchiré en lambeaux; qu'ils perdent «leurs biens; qu'ils aient le corps rempli de pus; qu'ils deviennent maigres, «consumés, impotents, phthisiques; qu'ils aient des pustules et des bubons; «qu'ils encourent la haine et le châtiment du roi et des mandarins; que des «ennemis les calomnient; qu'ils soient séparés de leurs aïeux, de leurs pères, «de leurs enfants, de leurs neveux; qu'ils deviennent misérables; que le «feu consume leurs maisons; et que, s'ils échappent aux dix peines, le «roi, les mandarins et tout individu les maltraitent, leur suscitent des «procès; qu'ils soient tués par la lance, l'épée et par toute espèce d'armes, «et qu'après leur mort ils soient précipités la tête la première dans les huit «grands enfers et dans les cent vingt-huit petits, et qu'ils y soient tourmen-«tés pendant fort longtemps; qu'après avoir souffert dans tous ces enfers «toute espèce de tourments, ils deviennent de nouveau *preitta-assuriché*, «ensuite animaux, porcs, chiens, etc.; enfin que, s'ils redeviennent hommes, «ils soient mille et dix mille fois esclaves; que toutes leurs entreprises, leurs «volontés et leurs pensées soient vaines comme un amas de coton consumé «par le feu.»

Dans les causes où il s'agit de dommages et de déshonneur, comme par exemple quand un homme a violé la femme ou la fille d'autrui, s'il n'y a pas de témoins, on est dans l'usage d'obliger les deux parties adverses à l'épreuve de l'eau. Voici en quoi consiste cette épreuve:

Les deux parties, accompagnées des juges, se rendent hors de la ville, près d'un étang situé dans le voisinage du lieu où se font les exécutions, et dans lequel les bourreaux, après avoir fait une décapitation, lavent leurs sabres. Cet étang a d'ordinaire de quatre à cinq pieds de profondeur. On plante deux bambous au milieu et voisins l'un de l'autre; les deux plaideurs vont dans l'étang prendre chacun une de ces perches, et la tiennent à deux mains ayant l'eau au cou. Un garde de justice entre dans l'étang muni d'un long

Digitized by Google

bambou qu'il place sur les épaules des deux patients, et monte sur le milieu pour les faire plonger en même temps; alors ils se laissent glisser le long des perches de manière que l'eau leur couvre la tête. Les juges sont munis d'une horloge de sable de la durée d'environ une minute: si une des parties relève la tête hors de l'eau avant que ce temps soit écoulé, elle est condamnée; si toutes deux la relèvent en même temps, elles sont renvoyées dos à dos, et elles entrent en commun dans les frais de justice; si toutes d'eux restent sous l'eau plus de temps que la durée du sablier, elles sont renvoyées, mais l'accusateur peut demander un autre genre d'épreuve: ainsi il suffit qu'un des adversaires soit plus habile à rester longtemps sous l'eau pour qu'il soit assuré de la victoire, et cela d'autant plus qu'il est quelquefois permis de mettre un autre homme à sa place. Il est bon de dire que chez le mandarin ou le juge, avant d'aller à l'épreuve, on cherche à inspirer de la frayeur aux parties en disant que le coupable ne pourra rester longtemps sous l'eau sans qu'il lui arrive quelque funeste accident, et qu'il sera probablement dévoré par un crocodile ou quelque autre monstre aquatique. On conçoit qu'il arrive souvent que le coupable soit déclaré innocent. On a coutume d'aller à cette épreuve en grande solennité, et celui qui remporte la victoire la fait retentir par de grandes acclamations, et rentre chez lui en triomphe avec une couronne de fleurs sur la tête, et entouré de tous ses amis et de tous les curieux, au son de la musique et des tambourins.

Dans les affaires criminelles, il y a une autre espèce d'épreuve: elle consiste à plonger dans de l'étain fondu l'index recouvert à l'extrémité d'une mince feuille de palmier; et si le doigt et la feuille restent intacts, la personne est déclarée innocente; dans le cas contraire, elle est condamnée.

En général, les Barmans sont processifs et de mauvaise foi; aussi dans toutes les transactions, même les moins importantes, ils écrivent avec grand soin toutes les clauses du marché; et il y a tant d'abus dans le témoignage, qu'ils ne le considèrent que comme un moyen accessoire.

XIV. REVENUS ROYAUX, IMPOSITIONS ET TAXES. — EXACTIONS DES GOUVERNEURS, MANDARINS ET FEUDATAIRES BARMANS.

Le roi perçoit dix pour cent sur toutes les marchandises que les étrangers portent à Rangoun et dans les autres ports du royaume; il a un droit considérable sur les mines d'or, d'argent, d'ambre et de rubis. Quelques villes sont tenues de lui envoyer une quantité considérable de riz pour l'usage de sa maison; enfin il reçoit des présents que les mandarins doivent donner dans certains jours de l'année, indépendamment des cadeaux qu'ils ont coutume de faire quand ils vont demander quelque grâce, car le roi n'accorde et ne concède habituellement rien sans avoir reçu un présent: ce sont là les revenus les plus certains et les plus réguliers; mais en outre, son pouvoir lui permet de prélever tout ce qu'il veut sur ses sujets, qui souvent ne travaillent et n'accumulent de richesses que pour les voir entrer ensuite dans les greniers ou dans le trésor royal.

Digitized by Google

Les exigences, les oppressions, les vexations du roi et des gouverneurs envers le peuple sont exorbitantes, car il faut non-seulement enrichir le trésor royal, mais aussi satisfaire à toutes les fantaisies du souverain et aux dépenses qu'entraînent des entreprises souvent insensées.

S'il vient à la pensée du roi de faire élever un baos au *zarado* (grand talapoin), une loge publique, un pont, une pagode, il faut taxer tous les habitants de la capitale, et chaque famille ou chaque maison est tenue de fournir une somme d'argent, non pas seulement ce qui est suffisant pour la construction de l'œuvre entreprise, mais encore pour satisfaire l'avarice des ministres et des agents subalternes préposés au recouvrement de cet argent; car ordinairement les percepteurs demandent et exigent le double et même le triple de ce dont ils ont besoin. Tout ce qu'il y a de beau à Ummérapoura, l'entretien des murailles, les palais, les baos, les pagodes, etc., a été construit et entretenu de cette manière par Badonsachen et ses successeurs. Quelques riches négociants de la capitale sont encore tenus de fournir à la cour tout ce dont elle peut avoir besoin par extraordinaire.

Ce que le roi fait dans la capitale, les gouverneurs le font dans leurs villes, mais beaucoup moins pour les édifices publics qui servent à la défense et à l'embellissement que pour ce qui leur est personnel, comme leurs maisons, leurs barques dorées et autres objets de luxe. Rangoun est plus que toute autre ville sujette à de telles vexations; car, indépendamment des dépenses ordinaires qu'entraînent les réparations des murailles, etc., quand il y arrive un ambassadeur ou un étranger de marque, ou si l'on a pris un éléphant blanc, tous les habitants sont taxés et doivent contribuer aux dépenses nécessaires à la réception de l'étranger et au voyage de l'ambassadeur à Ummérapoura, ou à l'entretien de l'éléphant blanc dans Rangoun, de l'équipage et de la suite qui doivent l'accompagner jusqu'à la ville royale.

Les taxes et les impositions ne sont point exigées à proportion des biens qu'on possède ou du nombre des personnes qui composent la famille; mais elles sont égales pour tous; c'est ainsi qu'un riche marchand possesseur de nombreuses propriétés paye la même chose qu'un pauvre artisan; qu'une grande maison construite en bois, et où habitent non-seulement le maître et sa famille, mais encore ses esclaves avec leurs femmes et leurs enfants, paye la même imposition que la maison en bambou recouverte en feuillage, qui quelquefois ne vaut pas la somme qu'on exige du pauvre propriétaire.

Ce que font les gouverneurs et les principaux mandarins dans les grandes villes du royaume, les *mangeurs* (feudataires) le font aussi dans leurs villes et villages.

Le mangeur fait payer aux habitants la dixième partie des productions de la terre; il perçoit la moitié des profits que le chef de la ville ou du village et le juge qu'il y a établis gagnent dans le jugement des procès; mais il ne se contente pas de ce gain, et toutes les fois qu'il veut construire une nouvelle maison ou réparer la vieille, ou élever quelque pagode, ou un baos, il fait demander à ses sujets ou en extorque tout ce qu'il lui plaît.

Ceux des mangeurs qui exercent le plus de rapines appartiennent pres-

Digitized by Google

que tous à la famille royale et aux descendants illégitimes des rois, car ils sont plus que les autres à l'abri de l'impunité.

Les mangeurs dont les fiefs sont sur le bord du fleuve ou de ses principaux embranchements, en outre des autres profits, se font payer un droit arbitraire sur toutes les barques qui passent; et le nombre en est prodigieux, puisque les Barmans n'ont pas d'autres moyens de communication, soit pour leurs voyages soit pour leur commerce.

Sur le bord de la rivière, dans un endroit un peu élevé, le mangeur fait construire une maison ou loge ouverte appelée *chiocchi;* le plus souvent elle est en bambou recouverte de paille ou de feuillages, il y place une garde de huit à douze hommes, qui est chargée de veiller jour et nuit, et d'épier les bateaux qui passent : on leur ordonne à tous de s'arrêter, et l'on procède aussitôt à la visite, qui a pour but d'exiger du maître de la barque une somme d'argent qui est évaluée d'après sa grandeur et la qualité de son chargement, et on transporte dans le chiocchi cette somme ou sa valeur en marchandises.

Le roi a aussi plusieurs chiocchi sur les bords du fleuve, pour empêcher la contrebande et surtout l'émigration des habitants d'un lieu dans un autre; mais les mangeurs en ont plus de vingt-cinq de *Rangoun* à *Ummerapoura* sur un cours de rivière d'environ 150 lieues. Aussi il est arrivé bien souvent que des barques chargées de marchandises n'ont pas osé remonter le fleuve et se rendre dans la capitale, parce que tout le gain que le propriétaire eût pu espérer aurait été, avant d'arriver, absorbé par les chiocchi. Le pillage des mangeurs s'applique plus particulièrement aux marchandises de la côte de Coromandel et de l'Europe; car, en outre du droit de passage, il faut faire un cadeau de beaucoup d'objets, et de plus, on en vole tant, qu'il y a eu des bateaux qui sont retournés sur leurs pas à Rangoun, afin de ne pas arriver vides à Proum ou à Ummerapoura.

Depuis quelques années, des spéculateurs barmans ont organisé à Rangoun, de concert probablement avec quelques étrangers, des sociétés d'assurances contre le pillage des mangeurs, avec lesquels ils se sont entendus; et, moyennant une somme d'argent payée d'avance au point de départ, soit pour monter ou descendre le fleuve, on est dispensé de tout péage aux chiocchi, en présentant sa police.

Toutes les extorsions et les vexations dont il vient d'être parlé sont peu de chose, si on les compare à celles que les mandarins font supporter au peuple dans quelques villes, et spécialement à Rangoun, qui est la plus exposée à leur rapacité à cause de son éloignement de la capitale, et parce que c'est un port de mer où arrivent beaucoup d'étrangers qui donnent aux habitants la facilité d'avoir une aisance qui n'existe pas dans les autres villes du royaume. Comme le roi n'assigne aucun salaire aux mandarins, qui, pour obtenir cette dignité, ont dû faire des dépenses, et qu'ils ont encore à faire chaque année, pour la conserver, des présents considérables au roi, à la reine et aux principaux du palais; qu'ensuite ils doivent conserver un certain décorum plus grand qu'ailleurs dans leur costume, dans celui de

Digitized by Google

leur suite et de leurs esclaves, on comprend facilement que les sommes nécessaires à toutes ces dépenses se perçoivent sur le peuple ou lui sont extorquées.

La coutume et les ordonnances royales prescrivent de juger toutes les causes dans le Yon ou Rondaï, où tous les jours, excepté ceux de fêtes, les mandarins se rassemblent; mais ces fonctionnaires les éludent en donnant audience à leur domicile, où ils ont leurs espions, qui prennent des informations sur tout ce que l'on fait ou l'on dit.

Dans toutes les causes et les procès d'intérêt qu'ils jugent, les mandarins prennent dix pour cent de l'une et de l'autre partie, outre ce qui est exigé pour le compte du chon, de l'écrivain, de celui qui présente le *lapéch* ou thé fermenté. Quand les deux adversaires sont riches, après avoir fait des présents considérables, ils ne voient presque jamais décider leur procès. Quand on a une somme d'argent à recouvrer, et qu'on va chez un mandarin pour lui en demander la restitution; si le débiteur appelé en justice la restitue, le mandarin exige alors dix pour cent du créancier.

Le plus souvent, les causes entre créanciers et débiteurs se terminent de la manière suivante: le mandarin se fait en sous-main donner dix pour cent par le débiteur, et ensuite il allègue son impuissance au créancier; il a soin, quelque temps après, de faire en sorte que le débiteur soit de nouveau cité en justice, et il recommence ce qu'il a déjà fait une fois, et il continue ainsi pendant un temps considérable, de manière qu'il n'est pas rare de voir des débiteurs avoir payé tant de sommes d'argent que, si elles avaient été réunies, elles auraient été plus que suffisantes pour payer la dette.

Les mandarins entretiennent des espions qui courent partout épiant les plus légères fautes, les plus petites contraventions aux ordres royaux; et qui, aussitôt qu'ils trouvent une personne en faute, la dénoncent à leur maître; celui-ci fait appeler la personne en justice, et la condamne à une amende considérable suivant sa fortune présumée. Ces émissaires vont aussi exciter les particuliers à recourir à leurs mandarins pour avoir satisfaction de quelque dommage ou de quelque injure; et pour les mandarins, non-seulement les coups, les chocs involontaires, etc., mais aussi les paroles injurieuses, sont des délits suffisants pour qu'ils fassent comparaître devant eux, afin de condamner à de fortes peines pécuniaires.

Pendant un temps, les voleurs s'étaient tellement multipliés à Rangoun, qu'il ne se passait pas une nuit sans qu'il se commît quelque vol. Le gouvernement, de concert avec les principaux mandarins, ordonna que chaque habitant eût à surveiller sa maison, et que si un voleur venait à y pénétrer, il fût tenu d'arrêter le coupable et d'en faire la remise à la justice. Il résulta d'une pareille mesure un abus épouvantable: les espions, dès qu'ils apprenaient qu'un vol avait été commis, quoique le volé n'eût pas porté de plainte, allaient le dénoncer au mandarin, qui lui imposait une forte amende pour n'avoir pas arrêté le voleur; aussi les pauvres Barmans cachaient-ils avec le plus grand soin les vols dont ils étaient victimes.

Au moyen de ces extorsions et de ces injustices, la majeure partie des man-

Digitized by Google

darins amassent des sommes considérables d'argent; mais la plupart du temps, leurs richesses vont au trésor royal; car, tôt ou tard, le roi sait se faire informer de leur conduite, et, soit par justice ou calcul, il leur retire les fonctions qu'ils occupent, les condamne quelquefois à mort, et séquestre leurs biens. Souvent aussi ils se mettent à l'abri en faisant des présents à la reine, aux enfants du roi, et surtout aux principaux ministres, qui absorbent aussi de leur côté tant qu'ils peuvent de ces fortunes mal acquises. Il arrive quelquefois que le roi, après avoir destitué et dépouillé un mandarin, lui rende ses fonctions dans le lieu même où il avait commis des exactions et provoqué sa sévérité.

XV. ARMÉE BARMANE. — FORCES MILITAIRES ET MILICE. — MANIÈRE DE FAIRE LA GUERRE.

Le roi des Barmans n'a pas de troupes régulières; mais, comme tous ses sujets sont ses esclaves, ils sont obligés de prendre les armes quand ils en reçoivent l'ordre.

Quoique tous les hommes soient tenus au service militaire, ils ne le sont pas tous de la même manière.

La population, qui, comme il a été dit, n'excède pas, quoiqu'elle s'accroisse beaucoup, 5,000,000 d'âmes, est divisée en une multitude de petits corps, dont chacun a son chef, qui s'appelle *sésaucchi*. Quelques habitants sont employés au service des armes à feu, d'autres à celui des sabres, des lances, des bambous appointis, d'autres à celui de l'arc. Ils ont quelques cavaliers qui combattent avec la lance et le sabre. Les chrétiens et les Arabes d'*Ummérapoura* et de *Rangoun* sont exclusivement employés au service de l'artillerie.

Du temps d'*Anaundopra* et de *Zempiuscien*, le corps des arquebusiers chrétiens était en honneur; il se composait tout au plus de 3 à 400 hommes; ils étaient presque tous de race portugaise, et avaient été amenés esclaves à Ava, lors de la prise de Syriam par les Barmans. Comme l'usage des armes à feu est plus commun aujourd'hui qu'à l'époque dont nous parlons, ce corps jouit de moins de réputation.

Indépendamment des petits corps dont il a été question, dans les grandes villes, notamment à Ummérapoura et Rangoun, il y a un corps de marchands dans lequel il entre plus d'étrangers que de Barmans; ce corps est exempt du service militaire; mais en compensation, ceux qui le composent sont les plus chargés de taxes et d'impositions nécessitées par les dépenses de la guerre. Chacun de ces différents corps a dans la capitale un mandarin pour protecteur.

Quand le roi ordonne quelque expédition militaire, soit pour des pays étrangers, soit contre des rebelles, il prescrit en même temps le nombre de soldats qui doivent marcher, et nomme de suite un général. Alors le lutto dans la capitale, et le yon ou rondai dans les villes de province, exigent des chefs ou *sésaucchi* qui leur sont soumis, non-seulement le nombre de personnes

Digitized by Google

fixé par le roi, mais généralement un plus grand. Ceux qui ne sont point aptes à la guerre, ou qui possèdent de grands biens, au lieu du service personnel donnent une somme d'argent, qui ordinairement est de 100 roupies, et c'est avec cette taxe sur les riches que l'on pourvoit aux choses nécessaires au soldat; car le roi ne fournit que les armes, qui doivent être religieusement gardées, et malheur à celui qui perd la sienne, puisque toujours il est puni avec une très-grande sévérité! L'argent prélevé sur les riches et les impotents sert aussi à satisfaire l'avidité des mandarins, dont un grand nombre pour s'enrichir désire la guerre. Les généraux et les officiers subalternes ont coutume de s'approprier une partie de l'argent recueilli pour les frais de l'expédition; en outre il arrive bien souvent qu'ils donnent des congés pour de l'argent, et qu'ils déclarent les absents morts ou malades. Toutes ces rapines s'exercent à l'insu du roi, qui punit de la peine de mort tous ceux qu'il découvre s'en être rendus coupables.

Tous les hommes, depuis dix-sept jusqu'à soixante ans, sont admis dans la milice active; mais on préfère ceux qui sont mariés et pères de famille, pour avoir dans leurs femmes et leurs enfants autant d'otages qui puissent répondre de la désertion ou de la rébellion du soldat.

Aussitôt que l'ordre de marcher est arrivé, tous les soldats abandonnent leurs semences, leurs récoltes, et quelque occupation que ce soit, se réunissent, se mettent en ordre en plaçant leur arme sur l'épaule gauche; ils suspendent d'un côté une natte, une couverture pour se couvrir pendant la nuit, un petit pot pour faire la cuisine, et la provision de poudre pour ceux qui ont des armes à feu; de l'autre côté, ils ont la provision de riz, de sel et de *napi* (le napi est du poisson salé moitié séché et moitié corrompu, dont les Barmans font un usage général). Ils n'ont ni charriot de transport ni tentes; ils portent leurs vêtements ordinaires, seulement ils ont de plus un morceau de drap rouge sur la tête, qui est l'unique distinction du soldat barman.

L'étendard ou le drapeau barman est blanc, au milieu il y a un coq rouge, vu de profil et au repos; il est entouré d'une bande circulaire de même couleur.

Le matin, trois heures avant midi, l'armée se met en marche, après avoir pris un court repas qui se compose de *carri*, qu'ils mangent avec du riz; le carri des soldats et celui des voyageurs est un amalgame de quelques espèces d'herbes et de feuilles d'arbres épicées cuites avec de l'eau et un peu de napi. Au soir, quel que soit le lieu où ils arrivent, ils se retranchent et s'entourent d'une barricade faite avec des branches d'arbres et des ronces, et ils se couchent sur leurs nattes, exposés au serein, à la rosée, et même à la pluie.

Il arrive quelquefois que l'armée étant arrivée sur la frontière, l'expédition est remise à l'année suivante; alors le camp est entouré de palissades, et les soldats établissent et ensemencent des rizières pour subvenir à leur nourriture.

Les Barmans ne se battent jamais en rase campagne, toute leur tactique se réduit à faire des siéges et à défendre des places.

Digitized by Google

Une ville ou une armée qui est sur la défensive est toujours entourée d'un terrassement et d'une barricade. L'entourage permanent des cités se forme avec des palissades de 2 à 3 mètres de hauteur. Les pièces sont en bois de tech, d'un équarissage qui va quelquefois jusqu'à 0m,50. Elles sont rapprochées presque à se toucher, et enfoncées profondément dans la terre.

Quand deux armées sont en présence, elles se défendent chacune de l'approche de l'ennemi par une terrasse que les soldats forment en creusant la terre, et qu'il font avancer peu à peu; il arrive un moment où les deux armées sont à se toucher : alors elles en viennent aux mains sans ordre et avec confusion; tout le génie des généraux s'emploie à chercher à circonvenir l'armée ennemie et la contraindre à la fuite.

Si parmi les habitants du pays envahi ils trouvent quelque résistance, ils brûlent les moissons, les maisons, les pagodes, arrachent les arbres fruitiers, massacrent sans pitié les femmes, les vieillards et les enfants.

Les troupes barmanes sont assez braves, si elles avaient une bonne organisation, on ponrrait en tirer un grand parti, et un parti tel que l'Europe pourrait s'en trouver par contre-coup ébranlée.

Les grands succès obtenus par Alompra et Zempiuscien, ils les durent à la grande sévérité qu'à défaut de discipline régulière ils établirent dans leurs armées, et qui est encore celle actuelle. Dans les expéditions des Barmans, non-seulement le général, mais encore les chefs des divers corps, quand ils voient un homme quitter son poste, ont sur lui le droit du *sabre,* et sans aucune forme de procès peuvent lui faire trancher la tête. Les chefs ont toujours le sabre levé sur la tête de leurs soldats, les menaçant de les décapiter au moindre mouvement de fuite, ou s'ils refusaient d'avancer. Ce qui retient surtout les soldats dans la mêlée, ce sont les horribles exécutions que l'on fait subir aux femmes et aux enfants des fuyards : on leur garrotte les pieds et les mains comme aux *animaux immondes,* ensuite on les met dans une espèce de case entièrement close, faite avec des bambous, de la paille et des feuillages secs ; on renferme aussi dedans une certaine quantité de poudre à canon et on y met le feu au moyen d'une traînée, et il font sauter le tout en l'air au milieu de tourbillons de flammes. On raconte que le roi Badonsachen fit périr un jour de cette manière près de mille personnes.

Les mauvais traitements que les généraux et les chefs font subir aux soldats, ils les éprouvent de la part du roi, car malheur au général qui n'a pas triomphé, la moindre peine qui l'attend, c'est de perdre ses grades et ses dignités; et s'il est reconnu qu'il y a de sa faute, on lui ôte la vie, et ses biens sont confisqués.

Depuis les campagnes faites par Alompra, Zempiuscien, et celles d'Aracan au commencement du règne de Badonsachen, les Barmans n'ont pas mis de grande armée sur pied ; il paraît que dans les petites guerres de ce dernier contre les Laboas rebelles, il a péri une grande foule de soldats par suite de maladies causées non-seulement par le mauvais air qui règne dans

Digitized by Google

le pays des Sciams, mais aussi par la mauvaise nourriture et les mauvais traitements.

Aujourd'hui le roi des Barmans, craignant que l'influence du bien-être dont les Anglais font jouir les peuples de l'Aracan ne porte les habitants des contrées voisines à se réfugier de ce côté, fait exercer la plus grande surveillance sur les émigrations, et en même temps paraît disposé à marcher dans une voie de civilisation plus appropriée aux exigences du moment.

F. LECONTE.

INDE ANGLAISE.

LES PARSIS (GUÈBRES) DE BOMBAY.

Bombay renferme environ 20,000 Parsis : ce sont les habitants empressés de toute station anglaise où se font des affaires commerciales de quelque importance. En effet, leur religion, moins intolérante que celle des Indous, leur permet de se mêler de tout, et grâce à l'appui mutuel qu'ils se prêtent, tout devient entre leurs mains un monopole. A Bombay, dans la ville, ils sont les principaux marchands, banquiers, constructeurs de navires, courtiers, boutiquiers, agents d'affaires, domestiques et ouvriers; à la campagne, ils s'adonnent à l'agriculture et à la fabrication du vin de palmier.

Les principaux livres de religion des disciples de Zoroastre sont écrits dans les langues savantes et mortes, le *zend* et le *pelovi*, que peu de leurs prêtres comprennent. On les nomme le *Vendidad*, le *Izachné*, le *Visparad* et le *Bandihech;* on les a traduits en langue vulgaire, le *gujrati*.

Les prêtres des Parsis se distinguent de leurs compatriotes par une coiffure blanche; ils se réunissent en une assemblée à laquelle se joignent les principaux habitants, et qui, sous le nom de *punchaiet*, régit les affaires de la communauté.

Dans les chapitres ou livres sacrés possédés par le docteur Wilson, il est dit que « les beaux, les intrépides, vaillants et robustes Parsis adorent le «soleil et les cinq éléments, ainsi qu'*Ormuz*, le chef des anges; — qu'ils «gardent le silence en sept circonstances : lorsqu'ils se baignent, contemplent «la divinité, font des offrandes au feu, mangent et remplissent d'autres «besoins naturels; — qu'ils emploient des fleurs, des parfums et de l'encens «dans leurs cérémonies religieuses; — qu'ils adorent la vache; — qu'ils se «revêtent d'habits consacrés; — qu'ils aiment le chant, les instruments de «musique pour leurs mariages; — qu'ils ornent et parfument leurs épouses; «— qu'ils font de grandes charités et surtout creusent des puits et des ré«servoirs. — Ils ont, hommes et femmes, les sentiments communs de l'hu«manité; — ils font des ablutions avec les excréments des vaches; — ils

Digitized by Google

«portent la ceinture sacrée pour prier et manger; — ils entretiennent la «flamme sacrée avec du bois odoriférant; — ils prient cinq fois par jour; — «ils observent scrupuleusement la fidélité conjugale; — font annuellement «des cérémonies en l'honneur de leurs ancêtres; — s'éloignent de leurs «femmes après leur accouchement; — enfin ils estiment beaucoup la prati«que de leur religion.»

Si les Parsis qui vinrent les premiers dans l'Inde avaient l'orgueil et la bravoure que leur attribuent ces livres sacrés, on en trouverait difficilement des traces parmi leurs descendants. Ceux-ci ne sont ni superbes ni courageux; ils ont le caractère des races persécutées.

Malgré la liberté et la sécurité que leur offre le gouvernement anglais, les Parsis de Bombay n'ont pas encore perdu les défauts contractés pendant des siècles d'oppression, et ressemblent assez aux juifs pour les habitudes; s'ils n'en ont pas l'avarice proverbiale, du moins ils les égalent pour l'industrie et la persévérance; ils sont divisés en castes d'après leurs professions, et les rangs sont minutieusement marqués entre eux. Une des plus nobles professions est celle de constructeur, puis viennent celles de marchands et de boutiquiers; ils m'ont paru très-désireux de titres, et ce n'est pas sans une grande satisfaction qu'ils ajoutent à leur nom l'appellation anglaise d'*esquire*. Le gouvernement britannique paraît lui-même favoriser cette bouffonnerie; car un jour j'entendis à la cour suprême de Bombay un huissier lire la liste des jurés, parmi lesquels étaient des Parsis, au nom desquels il ajoutait cette grotesque épithète.

Comme j'ai assisté à des réunions et à des fêtes chez ces fils de Zoroastre, je puis dire en quoi elles consistent. L'un d'eux, Framji-Conaji, m'invita un jour à un souper qu'il donnait pour célébrer une réconciliation avec son frère, et pour fêter l'arrivée d'un nouveau membre du conseil (M. Anderson).

La compagnie se réunit dans une magnifique maison de campagne qu'il possédait à Mazegan, le jardin était illuminé et la porte ornée d'un transparent en l'honneur de la reine Victoria, et de là on montait dans une vaste salle ouverte de toutes parts et éclairée par une quantité de lampes à laquelle nous sommes, en Europe, peu accoutumés. Le maître de la maison avait, pour cette cérémonie, couvert ses épaules d'un châle de cachemire jaune qu'il portait comme font les dames européennes, et comme il était vêtu d'une robe blanche, on aurait pu le prendre pour une vieille femme, si de longues moustaches n'eussent empêché toute erreur. Il se tenait debout pour recevoir ses convives, et aussitôt après qu'il les avait salués, ses parents s'avançaient portant un plateau rempli de fleurs qu'ils présentaient aux étrangers, sur les habits desquels ils répandaient de l'eau de rose; ils leur offraient aussi à chacun une feuille de bétel couverte d'une couche d'or. Puis on allait voir danser et écouter ces filles que nous nommons des bayadères, et ce que dans l'Inde on nomme *nautchis*. Celles qui viennent ainsi jouer devant les personnes qui ne sont pas de religion indoue sont le plus souvent mahométanes; on dit que ces courtisanes sont, pour l'intelli-

Digitized by Google

gence et l'éducation, de beaucoup supérieures aux autres femmes de l'Inde; elles sont aussi généralement plus belles, et les personnes qui ont vu celles qui ont figuré à Paris en seront étonnées; c'est qu'en effet ces dernières étaient de la plus misérable espèce.

Toutes ces danseuses, excepté celles qui sont Indiennes et attachées à certaines pagodes, sont considérées comme de basse caste. Elles chantent en mauvais persan ou en indoustani des chansons lascives que les dames qui vont quelquefois les voir n'écouteraient certainement pas si elles les comprenaient. Leurs gestes ne sont cependant pas aussi impudiques que ceux des almées de l'Égypte. Elles chantent en tierce et sont accompagnées par un orchestre de deux ou trois instruments, dont le tam-tam est le principal. Ce divertissement, malgré le plaisir que paraissent y prendre les habitants et quelques Européens résidant depuis longtemps dans l'Inde, m'a paru d'une insupportable monotonie; l'immobilité dans la figure qu'affectent les actrices, la roideur de leurs mouvements, qui se bornent à agiter leur longue tunique brodée, sont fort ennuyeux, et la musique n'est propre qu'à causer des maux de tête aux moins délicats. Du reste, il est évidemment au fond le même par toute l'Asie: dans l'Inde, comme ailleurs, le maître de la maison ne donne souvent rien pour se le procurer, car les auditeurs jettent aux danseuses des pièces de monnaies, suivant qu'ils sont satisfaits et veulent montrer de la considération pour leur hôte; si une société nombreuse est réunie et qu'on puisse prévoir une belle recette, les domestiques ne laissent pénétrer les danseuses qu'après les avoir rançonnées. Ce sont d'ailleurs des filles publiques qui observent avec beaucoup de soin les gestes des spectateurs; abaisser le pouce est la demande d'un rendez-vous, et quand elles ont répondu, elles n'oseraient pas promettre ailleurs. Toute leur honnêteté ne va guère au delà de cette fidélité à leurs engagements.

Je fus très-satisfait quand nous quittâmes ces dames pour le souper, qu'il n'est point nécessaire de décrire, car il était servi comme en Europe, et avec beaucoup de luxe. Sa religion défendait au maître de la maison d'y assister, et il ne parut qu'après que les Européens eurent fini, pour entendre un de ces *speechs* si chers aux Anglais. J'avoue que cette partie de la soirée m'intéressa plus que le reste; on aime assez voir un orateur bénévole chercher ses mots, se perdre dans des phrases incohérentes, exprimer précisément le contraire de ce qu'il voulait dire, suppléer par le geste à la parole. Le plaisir n'est pas moins vif quand les choses les plus vulgaires sont dites et répétées avec cette emphase, ce ton décidé, cet air important qui, en pareille circonstance, semblent convenables aux discoureurs britaniques. Celui que nous écoutâmes voulait tout simplement porter la santé de Framji-Conaji, et le féliciter sur sa réconciliation avec son frère; c'était chose facile à dire, mais l'orateur fit une manière de long sermon que le héros de la fête, debout près de lui, écoutait d'un air piteux et soumis, et dans lequel figurèrent, autant qu'il m'en souvient, les bêtes féroces de l'Inde.

J'eus un autre jour l'occasion d'assister à un grand dîner où j'étais seul Européen, et que Jehanghir-Nasservangi-Wadia donnait à ses amis dans sa

Digitized by Google

belle maison de campagne à Parell. Il avait fait dresser une petite table séparée, car ses hôtes ne pouvaient manger avec moi, et si elle était assez éloignée pour qu'ils ne fussent pas pollués par ma personne, du moins j'étais assez près pour les voir. On avait placé une vingtaine d'assiettes pour les convives, mais on ne leur avait donné ni fourchettes ni cuillers, et devant chacun on avait mis un vase en cuivre à la place de verres; rien n'était d'une plus grande simplicité; puis on leur offrait du pain de riz, le seul que mangent les Parsis, et on leur apporta des plats accommodés d'une étrange manière, dont le riz était encore la base; je ne leur vis point manger de la viande, mais aussi je remarquai que pendant le dîner ils ne gardaient pas ce silence que leur impose la religion; leur conversation était au contraire fort vive, quoiqu'ils ne bussent que de l'eau. J'observai, d'un autre côté, qu'avant de se mettre à table ils avaient tous ôté une espèce de robe blanche qu'ils portent par-dessus leurs vêtements, et avaient gardé la chemise, qui est un vêtement consacré et retenu par un cordon que, comme les Indous, ils ne quittent jamais, et qu'ils nomment *kusty*. Plusieurs d'entre eux demandèrent à leur tour un verre de vin pour me porter une santé, et dérogèrent, je crois, dans cette circonstance, à leur frugalité habituelle.

Ainsi Jehanghir, en traitant magnifiquement ses compatriotes, n'avait probablement pas dépensé pour eux tous le quart de ce que lui coûtait mon dîner solitaire, car il avait fait garnir ma table de vins, de liqueurs et de mets de toute espèce. Je considérai cette invitation comme une grande politesse, et ne pense pas que beaucoup d'Européens aient vu un pareil spectacle : il avait en effet fallu préparer mon dîner à part, pratiquer une division dans la cuisine ; puis, quand je demandai du feu pour fumer, je ne pus en obtenir qu'après de grandes précautions. Il n'en eût pas été de même si, comme les Parsis le font volontiers, mon hôte m'eût prêté sa maison sans l'habiter; alors un de ses coreligionnaires n'y aurait pas fait cuire son repas, et n'aurait pas dû le préserver, ainsi que son feu, de tout contact impur. Il n'aurait pas dû non plus défendre son eau des regards d'infidèles, et se priver pour cela de vase de verre; quant à la manière de boire, elle n'aurait probablement pas changé; les Parsis, aussi bien que les Indous, n'appuient pas leurs lèvres sur le pot qui contient la boisson, mais la font tomber d'un pot en cuivre et d'assez haut dans leur bouche; ils sont assez adroits pour la recevoir sans en répandre une goutte.

Les Parsis étant de race caucasienne, leurs femmes ont une autre physionomie et sont plus gracieuses que celles des Indous; quoiqu'elles ne soient pas mises avec élégance, elles se distinguent par des pantalons comme les mahométanes, et portent un voile souvent de couleur verte ou rouge et parsemé d'étoiles; presque toutes vont, quel que soit leur rang, et conformément aux usages de l'Orient, chercher l'eau du ménage, et aucun des devoirs domestiques ne semble au-dessous d'elles. L'ignorance est la même chez toutes, et leurs maris ne les traitent pas avec une grande considération. Pendant leur temps critique, on les chasse des appartements, et on les envoie le plus souvent à l'écurie; elles ne peuvent toucher ni aux

Digitized by Google

meubles ni aux ustensiles de cuisine, et on leur jette leur nourriture. Ces usages, comme on voit, rendent toute société impossible entre elles et les Européennes. Elles sont aussi l'objet d'une grande jalousie, et on soupçonne que plusieurs actes d'empoisonnement ont eu lieu par ce motif.

On dit que si une femme est convaincue d'infidélité, on lui fait perdre sa caste, puisque, sous prétexte de la purifier, on l'engage à faire un pèlerinage, d'où il est rare qu'elle revienne; je n'oserais affirmer que cette accusation soit fondée, mais le fût-elle, je ne pense pas, en considérant le peu d'action de la police ou du gouvernement de l'Inde sur les diverses nations, qu'il leur fût très-facile d'être instruits et d'empêcher de telles vengeances.

Il est des actes des Parsis dont on est témoin à toute heure : ainsi on les verra se tourner vers le soleil quand il se lève ou se couche; ils feront descendre de toute sa longueur la manche gauche de leur robe; à l'aide de plis nombreux, ces manches ne dépassent pas le poignet, mais étendues, elles touchent presque à terre. Puis en murmurant leurs prières, ils font peu à peu remonter à sa place celle qu'ils ont allongée; parfois on verra des hommes et des femmes se rendre sur le bord de la mer et la saluer; ils lui jetteront en offrandes du riz, du sucre et des fleurs; chaque soir, quand un boutiquier allumera les nombreuses lampes de son échoppe, il les saluera respectueusement.

Les infidèles ne sont pas admis à voir une des principales cérémonies des Parsis, leurs funérailles. Sur une colline solitaire, non loin de Bridge-Candy, on a cherché à cacher un édifice nommé Dokmah, autour duquel s'élèvent de longs palmiers : là on entend le cri incessant des corbeaux, et on voit les vautours se rassembler : c'est le lieu de sépulture des disciples de Zoroastre; il est, dit-on, circulaire, pavé avec soin de larges dalles. Quand un Parsis est mort, on l'enveloppe d'un linceul blanc, on le couvre de fleurs, puis on le dépose sur la pierre afin que son corps rende, par la décomposition, ce qu'il doit à chacun des éléments; pour hâter la dissolution, on fend le linceul vers le visage, et quand on l'a abandonné dans sa demeure suprême, on voit des milliers d'oiseaux de proie se précipiter vers le cadavre. D'abord ils lui arrachent les yeux et les entrailles, puis dévorent la chair, et il n'est pas rare d'en observer qui enlèvent d'affreux débris dans les airs.

V. Fontanier.

Digitized by Google

AFRIQUE FRANÇAISE.

DES DIVERSES RACES QUI PEUPLENT L'ALGÉRIE.

LES ARABES ET LES KABAYLES.

Constitution de la race arabe. — Les cultivateurs et les pasteurs. — Tribu arabe et ses divisions. — Répartition du territoire. — Des KETAA. — Des différentes classes de la société chez les Arabes et de la noblesse, CHÉRIF, DJOUAD, MARABOUT. — Des différences qui existent entre les Arabes cultivateurs et les Arabes pasteurs. — De la race KABAYLE.

Les détails qu'on va lire sont extraits d'un *Exposé de l'état actuel de la société arabe, du gouvernement et de la législation qui la régit*, rédigé à la direction des affaires arabes par ordre de M. le gouverneur général de l'Algérie, qui, après avoir revu avec soin cet exposé, l'a approuvé et a apposé sa signature, le 10 novembre 1844, sur le manuscrit original.

Le travail dont M. le maréchal, duc d'Isly accepte ainsi la responsabilité, a été distribué à tous les commandants supérieurs et aux officiers chargés des affaires arabes; il est déposé dans leurs archives et destiné à leur servir de guide dans la pratique du gouvernement.

Nous pensons qu'il nous sera possible d'en donner d'autres extraits à nos lecteurs.

En attendant, et pour mieux faire apprécier toute la valeur de cet ouvrage important, nous dirons qu'il est divisé en six *chapitres*, précédés d'un *avant-propos* où sont nettement exprimées les vues qui l'ont fait entreprendre, et l'analogie que dans l'ensemble, sinon dans les détails, la *tribu* arabe présente avec la *commune* du moyen âge. «C'est dans la constitution du *douar*, dit l'illustre rédacteur, ce premier élément de la tribu, qu'il faut étudier la société arabe. Là se retrouve la plus fidèle image de la vie intérieure, de la vie de famille, constituée d'une façon si puissante par Mohammed...

«L'autorité excessive accordée au père de famille par le Koran, tend, comme les faits le prouvent, à créer dans l'État un grand nombre de petites nations presque indépendantes, et engendre sans doute beaucoup d'autres inconvénients... Mais les Arabes sont profondément attachés à la constitution de leur société, et cette constitution même a résisté presque sans altération à l'action du temps. C'est en adoptant une organisation parfaitement en harmonie avec le caractère des Arabes et en respectant les traditions populaires, qu'Abd-el-Kader était parvenu à se créer une puissance, tout en faisant chérir son gouvernement des tribus...

«Le Koran, qui renferme à la fois les lois religieuses et les lois civiles les plus importantes, a lié d'une façon si intime les intérêts de la religion à ceux

Digitized by Google

de l'État, qu'il sera toujours fort difficile de substituer un système d'administration entièrement français à celui que les habitudes, les mœurs et les croyances ont développé en Afrique, sans froisser profondément la population.»

Après avoir reproduit ces idées, passons à l'examen sommaire de l'ouvrage.

Le premier chapitre est consacré aux *diverses races qui peuplent l'Algérie;* c'est celui que nous publions.

Le deuxième, qui a pour titre *Des bases de l'organisation d'Abd-el-Kader,* expose les principes sur lesquels reposait le gouvernement de l'émir, la hiérarchie qu'il avait établie pour les chefs indigènes, son organisation judiciaire, son système financier relativement à l'assiette et à la perception des impôts, à l'administration des biens du beylik, etc.

Le troisième chapitre, en traitant des *bases de l'organisation française,* détermine les principes qui doivent guider les agents de l'autorité dans leurs fonctions, compare notre gouvernement en Algérie avec celui de l'émir, et montre quels sont le caractère de l'autorité française, le but de l'organisation adoptée et de la hiérarchie établie parmi les divers fonctionnaires employés.

Le quatrième chapitre est plus particulièrement consacré à l'exposé des *attributions des autorités* indigènes établies par nous, et qui relèvent des commandants des subdivisions, sous la surveillance spéciale des officiers chargés des affaires arabes.

La *justice* est l'objet du cinquième chapitre, qui traite des tribunaux arabes et de leur compétence, ainsi que des cas réservés aux conseils de guerre, des formes de la procédure, de la nature des peines, de la police des marchés et des routes, etc.

Enfin le sixième chapitre, relatif aux *impôts*, en fixe la nature, les bases et le mode de perception.

Ces divers chapitres sont suivis de circulaires administratives et de règlements relatifs soit à l'organisation de la force armée arabe (makhsen, khiela et askar), soit à la responsabilité des tribus pour les vols et crimes commis sur le territoire; règlements où l'on trouve, avec la connaissance profonde de ce qui convient aux Arabes, les prescriptions les plus efficaces pour obtenir d'eux, autant que possible, ce qu'une administration intelligente et régulière exige des populations européennes dans l'intérêt de la société et de la civilisation. A. H.

Constitution de la race arabe. — Les cultivateurs et les pasteurs.

Les habitants de l'Algérie se divisent en deux races distinctes : la *race arabe* et la *race kabayle*. L'une et l'autre suivent le culte mahométan ; mais leurs mœurs, la constitution de leur société, aussi bien que leur origine et leur

Digitized by Google

langue, en forment deux grandes divisions distinctes que nous nous proposons d'examiner.

La race arabe doit d'abord attirer notre attention comme étant à la fois la plus nombreuse et celle que des relations plus fréquentes nous ont permis de mieux suivre dans ses détails.

Il n'existe point de document historique qui nous permette d'apprécier les transformations de la société arabe avant d'être arrivée à son état actuel. Tout nous porte à croire que tel que nous l'observons aujourd'hui, cet état est voisin de sa forme primitive. Ce sont donc les faits actuels que nous nous bornerons à constater.

Une faible partie de la population arabe s'est fixée dans les villes. Ces musulmans, auxquels nous donnons le nom de *Maures*, sont compris sous la dénomination générique de *hadar*. Nous ne nous occupons point de cette faible minorité qui vit aujourd'hui dans un milieu qui n'est pas exclusivement le sien, et qui n'y a point formé de société à part ayant droit à une administration particulière.

Les Arabes dont nous parlerons ici sont ceux qui vivent sous la tente ou sous le chaume, et que l'on désigne sous le nom générique de *Ehel-el-Badia*. Ils habitent une étendue de pays immense, que la nature a divisé en deux zones très-distinctes. La première comprend un pays fertile en grains et d'une culture facile, qui s'étend entre les hautes chaînes de montagnes et la mer. Les hauts plateaux forment la seconde, qui est pauvre en céréales. Nous disons dès à présent que la première de ces zones est occupée par les Arabes cultivateurs, et la seconde par les Arabes pasteurs, *Rehhala*. Nous aurons bientôt l'occasion de nous occuper séparément de chacune de ces divisions, et de constater les différences, pour la plupart locales, par lesquelles elles se distinguent. On peut déjà, d'après ce qui vient d'être dit, se rendre compte d'une façon générale de la division que nous venons de rappeler, et dont la nature du sol a été la cause principale. Il est nécessaire d'examiner maintenant, avant d'aller plus loin, la nature des divisions intérieures dues à des influences morales, d'examiner, en un mot, la société que le caractère arabe et la religion musulmane ont développée en Algérie.

De la tribu arabe et de ses divisions.

La société arabe repose sur trois caractères généraux qui se retrouvent jusque dans ses plus petites divisions; ce sont :

1° L'influence de la consanguinité;

2° La forme aristocratique du gouvernement;

3° L'instabilité des centres de population, ou, si l'on veut, la répugnance des Arabes à se fixer d'une façon permanente sur un point donné du sol.

Le premier de ces principes dérive de l'interprétation que les Arabes ont adoptée de la loi de Mohammed; le second résulte à la fois des préceptes religieux et des habitudes nationales; le troisième de ces principes enfin est étranger à la religion, et ne tient absolument qu'au caractère du peuple

Digitized by Google

arabe : raisons tirées de la culture et de la nature du pays que ce peuple habite.

Quelle que soit du reste, dans ces bases de la société, la part qui revient à la croyance ou aux habitudes, leur existence une fois admise, et on ne saurait la nier, l'explication des phénomènes de la vie arabe devient aisée.

C'est ce que nous allons essayer de démontrer en exposant à la fois la naissance, la formation de la tribu arabe et ses divisions actuelles.

Un coup d'œil jeté sur le *Koran* suffit pour faire comprendre que son esprit est éminemment favorable à l'autorité du père de famille, et qu'il a dû, sinon établir, au moins consacrer les habitudes de la vie patriarcale chez les Arabes. Non-seulement la parenté est plus étendue chez les musulmans que chez nous, puisqu'elle comprend, par exemple, les sœurs et frères de lait, mais elle est encore établie sur des bases plus solides. On comprend, en remontant vers le passé, que par ces liens de la consanguinité tous les descendants d'une même famille se trouvaient étroitement unis et soumis à l'autorité d'un seul par droit naturel. Quelquefois, par l'action seule du temps, cette réunion grandissait, se multipliait et formait une petite nation à part. D'autres fois, quand une pareille famille était puissante par ses richesses ou illustre par ses faits d'armes, la protection qu'elle était en mesure d'accorder à ceux qui voulaient en partager le sort attirait à elle d'autres familles d'une parenté plus éloignée, ou même étrangères, mais qui bientôt par des alliances venaient se rattacher à la famille principale. Ce sont de pareilles agglomérations de familles ou d'individus, formées à des époques reculées sous le nom d'un chef commun, qui, après avoir traversé des siècles, ont formé la tribu arabe. Il ne faut donc point être surpris de trouver chez elle ce qu'ailleurs on ne rencontre que dans les grands États : une histoire nationale vivante dans les traditions, des alliances fixes, des antipathies incessantes, enfin une ligne de politique tracée et une grande intelligence des intérêts généraux.

C'est, comme nous l'avons dit, la réunion de familles qui se croient généralement issues d'une souche commune qui forme la tribu arabe. Ce qui distingue cette petite société, c'est l'esprit de solidarité et d'union contre les voisins qui de son berceau a passé à ses derniers descendants, et que la tradition et l'orgueil aussi bien que le souvenir des périls éprouvés en commun tendent encore à fortifier. Comme on le voit, le principe de l'influence de la consanguinité a non-seulement contribué puissamment à former la tribu, mais c'est encore lui qui l'empêche principalement de se dissoudre.

Ceci paraît encore plus vrai si on considère la forme du gouvernement de ces tribus, que nous examinerons bientôt, et où la noblesse joue un si grand rôle. Ainsi toutes les familles nobles d'une tribu se regardent comme unies plus particulièrement par les liens du sang, alors même qu'à des époques très-reculées elles auraient eu des souches distinctes. Nous aurons bientôt l'occasion de parler en détail de la noblesse chez les Arabes.

Le sort des tribus a été extrêmement variable : quelques-unes sont entièrement éteintes, d'autres sont extrêmement réduites, d'autres encore

Digitized by Google

sont restées puissantes et nombreuses. On peut dire que le nombre des individus formant une tribu varie de 500 à 40,000; il est en tout cas fort inférieur au chiffre de la population que les terres occupées par la tribu pourraient nourrir. Il n'est point difficile de se rendre compte de cette inégalité de population dans les tribus; leur genre de vie les soumet à mille vicissitudes, et nous avons vu nous-même en peu d'années plusieurs exemples de tribus qui naguère puissantes et nombreuses, sont presque éteintes aujourd'hui.

Quel que soit, du reste, le chiffre de la population d'une tribu et son état de fortune, nous la regarderons toujours comme une unité politique et administrative. Ce principe entraînera pour nous deux conséquences, dont l'une est relative aux hommes et l'autre au territoire, savoir : la tribu sera administrée par des hommes tirés de son sein, et elle aura en second lieu un droit exclusif sur son territoire, sauf les réserves dont il sera question plus tard. C'est cette dernière conséquence, admise déjà par le fait, qui constitue aujourd'hui la garantie la plus précieuse de l'ordre public, puisqu'elle nous permet en tout droit de rendre la tribu responsable des actes commis sur son territoire en temps de paix, et lorsque les coupables ne se trouvent pas entre les mains de la justice.

Les tribus sont divisées en un plus ou moins grand nombre de fractions, selon leur importance. Les noms donnés à ces différentes fractions sont très-variables en arabe; on les appelle ordinairement, *Kasma*, *Farka* ou *Roubaa*; *Fekhad* ou *Khoms*, etc. Nous allons examiner ces différentes divisions. A cet effet, nous reconstituerons la tribu en prenant pour point de départ sa division la plus restreinte, ou, si l'on veut, son premier élément. Nous croyons utile de dire en même temps un mot des chefs de ces fractions (sur les attributions desquels nous reviendrons plus tard), afin de nous rendre compte de la limite à laquelle l'État intervient pour imposer un agent qui veille aux intérêts généraux.

De même que la tribu est un élément politique et administratif dans le gouvernement, de même le *douar* est l'élément de famille dans la tribu. Tout chef de famille, propriétaire de terres qui réunit autour de sa tente celle de ses enfants, de ses proches parents ou alliés, de ses fermiers, forme ainsi un *douar* (rond de tentes) dont il est le chef naturel, dont il est le représentant ou *cheikh* dans la tribu, et qui porte son nom. L'autorité de ce cheikh, comme on le comprend déjà, est indépendante de toute délégation extérieure; ni l'État ni la tribu ne peuvent intervenir dans sa nomination, si on peut appeler ainsi l'acte qui d'un consentement tacite, mais unanime, confère l'autorité à un seul. Les besoins de la vie nomade, aussi bien que les préceptes religieux, expliquent, du reste, la formation du douar et sa constitution. Le besoin de sécurité pour les individus, la garde des richesses et des troupeaux, ont porté les hommes d'une même souche à se réunir, à voyager ensemble, et à se soumettre à une autorité non contestée. L'histoire de tous les peuples nomades nous offre des faits analogues.

Divers *douars* réunis forment un centre de population qui reçoit le nom

Digitized by Google

de *farka*, etc. Cette réunion a principalement lieu lorsque les chefs de douars reconnaissent une parenté entre eux; elle prend souvent un nom propre sous lequel sont désignés tous les individus qui la composent, et agit ordinairement de concert. Le territoire occupé par un pareil groupe de douars constitue ordinairement une circonscription distincte dans la tribu, tandis que dans une même *farka*, les propriétés des douars sont mêlées. La *farka* constitue encore, comme on le voit, une famille assez unie dont les terres sont partagées comme au hasard entre les douars. Ces derniers ne restent guère sur leur terrain qu'à l'époque où les travaux des champs les y retiennent; pendant le reste de l'année, ils campent à proximité les uns des autres et se déplacent simultanément. Les chefs des douars se réunissent en assemblée (*djemâa*) pour discuter les mesures communes et veiller aux intérêts de leur famille; ils forment une sorte d'aristocratie qui a ses chefs (*El-Kebar*). Bientôt encore l'homme le plus influent ou le plus illustre parmi ces grands devient d'un commun accord le chef de la *farka*. En général, l'État n'intervient ordinairement pas encore dans la nomination du chef d'une *farka*, qui ne doit son élévation qu'à la confiance générale qu'il inspire.

C'est la réunion de plusieurs *farka* en nombre très-variable qui forme les grandes tribus; les petites tribus, au contraire, ne sont souvent constituées que par la réunion des douars.

La nomination du chef d'une tribu, si faible qu'elle soit, ou du chef d'une *farka* dans une tribu puissante, n'est plus abandonnée au choix seul des membres de la réunion. L'État intervient ici, nomme ce chef, qui reçoit le nom de *kaïd*, et en fait le représentant de ses intérêts,

Hors des cas tout à fait extraordinaires, le kaïd doit être choisi dans la tribu même, sous peine de n'avoir qu'une influence factice. Du reste, les familles que leur influence autorise à aspirer à l'emploi de kaïd pour l'un de leurs membres sont parfaitement connues dans les tribus : c'est parmi elles que la bonne politique prescrit en général de le choisir. Nous ajouterons encore que souvent le nombre des individus propres aux fonctions de kaïd est très-restreint, parce que les tribus regarderaient comme une humiliation d'être gouvernées par un homme dont la famille ne serait pas illustre. Ce trait peut donner une idée du caractère essentiellement aristocratique des Arabes.

Après avoir examiné la formation d'une tribu et ses divisions intérieures, il convient d'étudier la manière dont la propriété territoriale y est répartie. Les détails relatifs à la distribution du sol dont nous allons nous occuper ne sont pas, en général, applicables aux hauts plateaux habités par les Arabes pasteurs. Nous ferons, dans un paragraphe particulier, ressortir les différences qui existent sous ce rapport entre eux et les Arabes cultivateurs.

Le territoire occupé par une tribu est nettement délimité et exclusivement partagé entre ses enfants. Nous avons déjà insisté sur ce point important du droit exclusif d'une tribu sur son territoire; la suite nous apprendra la na-

Digitized by Google

ture des exceptions que souffre ce principe. Contrairement à ce qui a lieu dans la province de Constantine, la tribu est propriétaire du sol qu'elle cultive, au moins en très-grande partie. On peut établir trois catégories parmi les terres qui sont la propriété réelle de la tribu :

1° Une partie des terres appartient à quelques grandes familles, et ne passe jamais à l'état de propriété commune;

2° Les bois et les terres laissés en friche sont à l'état de propriété commune, et utilisés comme telle par les membres de la *farka* ou de la division de la tribu à laquelle ils appartiennent;

3° Les terres ensemencées d'une *farka* sont considérées jusqu'après la récolte comme sa propriété particulière.

Nous avons dit qu'entre les terres appartenant en toute propriété à la tribu, son territoire en renfermait souvent d'autres sur lesquelles elle n'avait aucun droit. Ces dernières sont de deux espèces différentes; elles appartiennent ou au gouvernement, ou à des corporations religieuses appelées *zaouya*.

Les terres du gouvernement sont en général bien connues des tribus; elles comprennent la plus grande partie des forêts et une grande quantité de terres labourables; elles se sont accrues des biens de la Mecque et Médine, qui, par suite de nouvelles dispositions, sont rentrées dans le domaine de l'État. Il n'entre pas dans notre sujet d'examiner en détail les causes qui ont rendu l'État propriétaire d'immeubles aussi considérables; nous dirons seulement que les plus importantes sont les donations, les confiscations et les successions tombées en deshérence. Nous aurons l'occasion de parler du mode d'exploitation de ces terres du gouvernement.

Enfin une partie du sol appartient à des congrégations religieuses, dont la constitution sera exposée quand nous parlerons de la noblesse militaire et religieuse. Nous nous bornerons à faire remarquer ici que le territoire de ces *zaouya* forme une circonscription distincte dans la tribu qui pendant longtemps n'a point été soumise au payement des impôts.

Bien que l'étendue du pays occupé par une tribu soit en général hors de rapport avec le nombre de ses habitants, on rencontre cependant des douars qui ne possèdent aucune partie du sol en propre. Les douars désignés sous le nom de *ketâa* (pièce, morceau) ne comptent pas d'une façon fixe dans telle ou telle division de la tribu. Chaque année ils passent un marché avec une *farka*, louent sur son territoire la quantité de terre nécessaire à leur subsistance, et se considèrent pour ce temps comme membres de la fraction de tribu avec laquelle ils ont traité. Ces douars, dont la composition est moins fixe que celle des douars de propriétaires, se recrutent dans la classe des fermiers qui, ayant acquis quelque fortune, désirent mener une vie plus indépendante. Ces fermiers mêmes se désignent ordinairement sous le nom de *khammès* (de khoms, cinquième), parce qu'ils ont droit au cinquième de la récolte, semences prélevées.

Les renseignements que nous venons de donner sur la constitution d'une tribu seraient fort incomplets si nous n'y ajoutions point des détails sur

Digitized by Google

les hommes qui la composent, et surtout sur ceux qui la commandent et la dirigent. C'est ce que nous allons faire en parlant des différentes classes de la société et de la noblesse chez les Arabes.

Des différentes classes de la société chez les Arabes et de la noblesse : *chérif, djouad, marabout.*

Il est bien rare qu'une société puisse subsister bien longtemps sans faire naître dans son sein des classes distinctes jouissant de priviléges, soit matériels, soit moraux. Au premier abord, on pourrait être tenté de supposer que chez un peuple d'un caractère indépendant, ces divisions seraient moins tranchées; mais les faits prouvent que, rapportée aux Arabes, cette supposition serait très-inexacte. Chez eux, en effet, cette distinction des classes est profondément gravée dans les esprits, bien que nous ne nous en rendions pas toujours exactement compte. Accoutumés comme nous le sommes à discerner le plus souvent à des signes extérieurs les classes de notre société les unes des autres, nous sommes portés à regarder comme égaux entre eux des hommes dont le costume est assez uniforme, et dont les relations réciproques nous offrent le spectacle d'une familiarité étrangère à nos mœurs. Les habitudes de la vie de famille et les circonstances où se trouve le pays, expliquent cette apparence d'égalité. Quant au fond, ici comme ailleurs, le serviteur n'est point l'égal du maître; l'homme ne pèse pas dans la balance autant que l'homme que sa position ou sa famille appelle à jouer un rôle principal.

Le peuple arabe a non-seulement ses chefs militaires, mais il a encore ses chefs religieux. Chacun peut juger à sa manière le degré de fidélité et de soumission que les Arabes ont montré pour les hommes influents de l'ordre spirituel ou temporel; mais nul ne saurait révoquer en doute que ce sont ces chefs qui tiennent le fil de la politique dans les tribus. C'est donc de l'aristocratie militaire et religieuse que nous croyons devoir nous occuper en premier lieu.

Il existe chez eux trois sortes de noblesse :

1° La noblesse d'origine;

2° La noblesse temporelle ou militaire;

3° La noblesse religieuse.

Examinons en quelques lignes ces différents ordres.

1° On appelle noble d'origine (*chérif*) tout musulman qui peut, au moyen de titres en règle, prouver qu'il descend de *Fâthma-Zohra*, fille du prophète, et de *Sidi-Alï-ben-Ebi-Thaleb*, oncle de ce dernier. On peut dire que c'est Mohammed lui-même qui a fondé cette sorte de noblesse, très-considérée chez les Arabes. Il prescrit en effet, dans plusieurs passages du Koran, aux peuples qui ont embrassé sa foi, de témoigner les plus profonds égards aux hommes issus de son sang, en annonçant qu'ils seront les plus fermes soutiens et les purificateurs futurs de la loi musulmane. Les Arabes montrent en général une grande déférence pour les *cheurfa* (pluriel de chérif),

Digitized by Google

e leur donnent le titre de *Sidi* (monseigneur). Toutefois, comme leur nombre est très-considérable, au point de former des *farka* particuliers dans certaines tribus, les marques extérieures de respect qu'on leur témoigne varient avec les lieux. Le chérif est sujet aux lois, mais il a dans le pays musulman le droit d'invoquer un jugement rendu par ses pairs. C'est ainsi qu'Abd-el-Kader s'était réservé le droit de les juger lui-même.

Les *cheurfa* jouissent de prérogatives plutôt morales que matérielles, et leur influence ne doit pas se mesurer sur les honneurs qu'on leur rend.

Un grand nombre de *cheurfa* ont été *marabouts*, terme que nous définirons plus tard; mais cette réunion de deux caractères distincts n'est qu'accidentelle.

2° Les membres de la noblesse militaire chez les Arabes portent le nom de *djouad*. Ce sont les descendants des familles anciennes et illustres dans le pays, ou bien encore les rejetons d'une tribu célèbre, les *Koraïches*, dont Mohammed et sa famille faisaient partie. Dans ce dernier cas, ils se désignent par le nom de *dhouaouda*, et représentent une noblesse supérieure aux djouad ordinaires.

La plus grande partie des djouad tire son origine des *mehhal*, conquérants venus de l'Est à la suite des compagnons du prophète.

Quoi qu'il en soit, les djouad constituent l'élément militaire dans la société arabe. Ce sont eux qui, accompagnés de leur clientèle, mènent les Arabes au combat. Par le fait, ces derniers sont presque leurs sujets.

L'homme du peuple a beaucoup à souffrir des injustices et des spoliations des djouad; ceux-ci cherchent à faire oublier ces mauvais traitements et à maintenir leur influence en accordant généreusement l'hospitalité et leur protection à ceux qui la réclament. Du reste, l'habitude, qui fait endurer les plus grands maux, a fortement rivé la chaîne qui unit aux djouad l'homme du peuple. Ces chéikhs, car c'est le nom que les Arabes leur donnent, quels que soient leur âge et leur position, réunissent deux traits saillants du caractère national: l'avidité du gain et un certain amour du faste, quoique au premier abord ces deux penchants semblent opposés.

3° La noblesse religieuse mérite plus encore que la noblesse militaire d'être étudiée avec soin, car son influence sur les peuples est encore plus puissante, quoiqu'elle ne soit pas basée sur les mêmes fondements. Le *marabout*, en effet, est l'homme spécialement voué à l'observation des préceptes du Koran; c'est lui qui, aux yeux des Arabes, conserve intacte la foi musulmane; il est l'homme que les prières ont le plus rapproché de la Divinité. Ainsi ses paroles deviennent des oracles auxquels la superstition ordonne d'obéir, et qui règlent à la fois les discussions privées et les questions d'un intérêt général. C'est ainsi que les marabouts ont souvent empêché l'effusion du sang en réconciliant des tribus ennemies; c'est ainsi que leur protection (*aânnaya*) a souvent suffi pour garantir de toute atteinte les voyageurs ou les caravanes. Bien des fois encore ils ont, le Koran en main, prêché la guerre contre les infidèles. Ces exemples suffisent pour démontrer que leur influence s'étend sur les questions religieuses et politiques; elle est d'ailleurs

Digitized by Google

d'autant mieux assurée, que l'exercice du culte, l'explication des livres saints, la consécration de toutes choses, mettent les marabouts en relation continuelle et intime avec les musulmans. Il faut remonter très-haut dans notre histoire pour retrouver le temps où nos évêques jouaient le rôle de marabouts, et où leur influence spirituelle et temporelle était assez grande pour allumer aussi une guerre sainte en entraînant les croisés vers la Palestine.

Un des caractères principaux de la noblesse religieuse est qu'elle est héréditaire comme les précédentes. Les premiers marabouts étaient en général des hommes, rigoureux observateurs du Koran, qui passaient pour avoir donné des preuves de leur nature supérieure en produisant des miracles. Tels sont Mouley-Thayeb, Mohammed-ben-Aaïssa, Hhasnaouy, Abd-el-Kader, mort à Baghdad, etc., en l'honneur desquels on trouve en Algérie une foule de chapelles. C'est ordinairement autour de ces *zaouya* (chapelles), que les marabouts réunissent une sorte de douar qui prend le nom de *zaouya*, précédé du mot *sidi*. Une partie des terres voisines, provenant en général de donations pieuses, est cultivée par les hommes de la zaouya, et sert à les nourrir. De larges offrandes, des provisions de toute espèce, sont offertes au marabout et à ceux qui, vivant près de lui, étudient la loi; quelquefois même, par suite d'anciennes obligations que la religion prescrit d'observer, les voisins de la zaouya lui payent l'*aâchour* ou la dîme; toutefois ce tribut n'a jamais eu de caractère obligatoire devant la justice.

Les zaouya sont commandées par l'homme le plus influent de la famille des marabouts; l'exercice de l'hospitalité envers tous les voyageurs et les étrangers musulmans est un des premiers devoirs de sa position, les criminels mêmes doivent trouver un abri chez lui; c'est ainsi que quelques chapelles (que nous appelons vulgairement marabouts) sont un asile inviolable aux yeux des Arabes.

Du reste, ces congrégations religieuses sont tellement nombreuses dans quelques tribus, telles que les *Hachem* par exemple, qu'elles y forment des divisions ou farka particuliers.

Les marabouts ne se livrent ordinairement à aucun travail manuel; ils se vouent, dans l'intérieur des zaouya, à l'instruction d'un certain nombre d'hommes ou d'enfants qui leur ont été confiés par les tribus. Ces disciples ou desservants de marabouts prennent le nom de *tolba* (de *taleb*, lettré). Ces tolba étudient la religion dans le Koran, et les diverses branches de connaissances exigées pour leur état. Ils ont le droit de consacrer les mariages, de prononcer les divorces, etc. etc., et à ce titre, ils jouissent d'une certaine considération. Toutefois, il arrive rarement de nos jours qu'à l'extinction d'une famille de marabouts, un de ces tolba monte d'un degré et devienne marabout à sa place dans la zaouya; le plus souvent ils aspirent à devenir soit maîtres d'école dans les villes, soit assesseurs du *kady*, soit même *kady*; d'autres fois encore, ils ne suivent aucune de ces carrières, et vivent du produit des terres affectées à l'entretien du marabout de leur ordre.

Digitized by Google

On commettrait une grande erreur en tirant de ce qui précède la conséquence que tous les *cheurfa*, *djouad* ou *marabouts* occupent une position élevée dans la société arabe; on en voit, au contraire, journellement occupés à tous les métiers. Mais si tous les membres de ces classes ne jouissent point d'une part égale de considération et d'influence, on peut affirmer au moins que la puissance et l'autorité ne se trouvent que chez elles.

Les classes inférieures, celles qui constituent la masse du peuple, n'offrent pas à beaucoup près chez les Arabes la même variété que chez nous. On ne trouve en effet, au-dessous de l'aristocratie, que les propriétaires fonciers, les fermiers et domestiques ou manœuvres. Chez les tribus des Arables pasteurs où, à de très-rares exceptions près, la propriété ne consiste qu'en troupeaux, cette uniformitié est plus grande encore. (Nous devons encore répéter ici que nous faisons abstraction entière des habitants musulmans des villes.)

Peut-être serait-il convenable de dire quel est l'état de l'esclavage chez les Arabes, mais il serait trop long de donner à cet égard des renseignements suffisants. Nous nous bornerons à dire que l'esprit du Koran autorise l'esclavage, mais en établissant des dispositions qui paraissent avoir rendu très-tolérable la position des esclaves. Les lois relatives aux relations entre le maître et l'esclave sont conçues dans un but tout paternel, et elles ont pour résultat de faire de l'esclave une partie intégrante de la famille.

La lacune qui frappe le plus dans la société arabe tient à l'absence complète des marchands et des ouvriers proprement dits. On peut dire que l'industrie est presque nulle dans les tribus chez les hommes, et celle des femmes ne s'étend guère au delà de la confection des objets nécessaires à l'habillement. Autant les Arabes aiment à se livrer au petit commerce, autant ils éprouvent de répugnance à s'attacher aux grands travaux de l'industrie, et ce n'est que grâce à bien des efforts et à une grande tenacité qu'Abd-el-Kader était parvenu à fonder quelques usines, qui depuis longtemps sont tombées en notre pouvoir. Les habitants des villes suppléent à cette insuffisance de l'industrie chez les tribus, ce qui donne naissance au principal commerce qui a lieu aujourd'hui : l'échange des produits manufacturés contre ceux du sol et des troupeaux.

Des différences qui existent entre les Arabes cultivateurs et les Arabes pasteurs.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire que l'Algérie pouvait être regardée comme formée de deux zones distinctes et renfermant des hommes dont la manière de vivre n'était point la même : la première de ces zones porte le nom de *Tell*, et comprend le terrain en général fertile que la nature a borné au nord par la mer, et au sud par les hautes montagnes et les plateaux. Les tribus qui habitent cette contrée se désignent sous l'appellation générique de *Tellia;* sa population consiste soit en Arabes cultivateurs, soit en Kabayles, dont nous parlerons plus tard.

Digitized by Google

Les Arabes du Tell, selon qu'ils sont plus ou moins fixes sur le sol, c'est-à-dire selon qu'ils habitent des villages de gourbis, des fermes, ou qu'ils vivent seulement sous la tente, sont désignés par les appellations de *Ehel-el-graba* (pluriel de *gourbi*) *Ehel-el-haouach* (pl. de *haouch*) et *Ehel-bit-el-chaar*. Les tribus de cette région sont propriétaires d'un sol fertile en céréales, plus propre à la culture qu'à l'entretien de troupeaux nombreux. Aussi les terres sont-elles divisées d'une façon assez régulière et y forment-elles une grande partie de la richesse des tribus. Dans le Tell, les troupeaux consistent en bœufs et en moutons : ils forment la fortune mobilière.

La position de ces tribus et leurs habitudes de culture permettent de les atteindre dans leurs propriétés et leurs intérêts; aussi ont-elles déjà été soumises par les Turcs et rendues tributaires. Il n'en a pas été de même pour les Arabes *Rehhala*, ou pasteurs qui occupent la zone des plateaux, laquelle forme la transition entre le Tell et le désert. Cette région d'une étendue immense n'offre, à l'exception de rares oasis, que des parcelles de terrain propre à la culture. La propriété de la terre cesse pour ainsi dire de former la richesse foncière, qui consiste plutôt dans la possession des sources et des ruisseaux; aussi les terres, presque sans valeur, ne sont-elles plus partagées chez les Arabes pasteurs: la fortune tout entière de la tribu consiste en grands troupeaux de moutons ou de chameaux, qui sont conduits de ruisseau en ruisseau à des époques où ceux-ci sont connus pour fournir encore la quantité d'eau nécessaire aux hommes et aux animaux. On comprend déjà que chez les Arabes pasteurs, les limites des tribus ne sont plus nettement marquées comme dans le Tell, et leur fixation d'ailleurs n'a plus le même intérêt; mais la possession des cours d'eau et des sources y est bien déterminée, et les tribus connaissent parfaitement leurs droits à cet égard.

Dans les vastes espaces que ces nomades parcourent en poussant devant eux leurs troupeaux, se trouvent quelques centres de populations, quelques villes ou villages dont les habitants sont leurs alliés naturels. C'est chez ses amis que la tribu dépose le superflu de ses provisions, soit pour être plus légère dans la marche, soit pour parer à une éventualité de guerre. Ces amis eux-mêmes sont pauvres, et ne vivent que du commerce qu'ils font avec des Arabes pasteurs, *Ehel-el-keçour*, auxquels ils vendent les produits d'une industrie peu avancée. Les *Laghouat*, les *Beni-Mezab*, etc. etc., sont au nombre de ces alliés que les tribus des plateaux trouvent dans le désert.

On s'explique aisément que les tribus de la région dont nous parlons aient presque toujours échappé au joug étranger. Leur mobilité est en effet extrême, et elles n'ont pas à regretter le sol d'où on les pourrait chasser; d'ailleurs, la difficulté de se procurer des subsistances sur leur territoire a longtemps été une autre garantie puissante de leur indépendance. Cette indépendance toutefois n'a jamais pu être absolue pour elle, car leur pays ne produisant que très-peu de grains et ne produisant pas encore de dattes, ces tribus ont été de tout temps obligées de venir s'approvisionner chez les Arabes du Tell, et de faire acte de soumission en payant un certain droit pour leurs achats.

Digitized by Google

Les Arabes cultivateurs et les Arabes pasteurs ont du reste la même origine; ils parlent le même langage, et les divisions intérieures des tribus, farka, etc., leur sont communes. Nous ferons de plus remarquer que la transition des tribus du Tell à celle des Arabes pasteurs ne se fait pas brusquement, et que souvent les populations cultivent la terre tout en conduisant une partie de l'année leurs troupeaux dans des territoires semblables, quant à leur aspect et leurs limites, à ceux des nomades. La fertilité plus ou moins grande du sol, le chiffre des troupeaux, et des causes analogues expliquent chez ces populations des habitudes dont il faut tenir compte, et qui participent des mœurs des habitants des hauts plateaux et du désert autant que de celles des tribus du Tell.

De la race *kabayle*.

La conquête du nord de l'Afrique par les Arabes, et plus tard par les Turcs, n'a jamais été complète; de temps immémorial une partie du territoire est restée presque indépendante de la domination étrangère. On comprend sous le nom de *Kabayles* des populations d'une origine très-différente de celle des Arabes et des Turcs, et qui, pour la plupart, habitent des pays de montagnes d'un accès très-difficile, et où l'invasion arabe paraît n'avoir point pénétré.

Depuis longtemps on cherche en vain à retrouver dans les documents historiques des données positives sur l'origine de ces montagnards, et on a émis sur leur compte les opinions les plus diverses. Ces dissertations sur un point de l'histoire qui peut-être ne sera jamais éclairci ont assez peu d'intérêt pour nous en ce moment. Il nous importe assez peu que les Kabayles soient aborigènes ou qu'ils descendent des Numides, des Berbères ou des Vandales; l'opinion la plus probable, la plus sage à nos yeux, est que cette race singulière est le résultat du mélange des différents peuples vaincus, qui sont venus chercher dans les montagnes un asile contre des ennemis implacables.

Quelle que soit la vérité à cet égard, il est constaté que les contrées habitées par les Kabayles n'offrent point le même aspect que celles occupées par les Arabes, qu'elles sont beaucoup mieux cultivées, et qu'elles renferment un assez grand nombre de villes ou de villages importants et solidement bâtis. C'est assez dire qu'ils n'ont pas, comme les Arabes, le goût de la vie errante. Mais la différence extérieure la plus remarquable qui sépare ces deux peuples consiste dans leur langage, qui n'offre aucune espèce de ressemblance, et qui probablement a constitué un des plus grands obstacles à la fusion des deux races.

Les Kabayles paraissent avoir embrassé l'islamisme à l'époque de l'invasion arabe; mais les dogmes de la loi musulmane ne sont pas conservés parmi eux dans le même état de pureté que chez leurs voisins de la plaine; ils passent au contraire pour vivre dans une ignorance très-grande des pré-

Digitized by Google

ceptes de la religion, et pour ne se souvenir que de ceux qui leur commandent la haine des infidèles.

Le Kabayle est en général fanatique, bien qu'il soit ignorant en matière de religion; il est robuste de corps, brave dans le combat et laborieux. Il fabrique dans ses montagnes une partie des armes et de la poudre dont il se sert, et en fait même quelquefois un objet de commerce avec les Arabes. Son industrie s'étend encore à d'autres branches. Quand le travail lui manque dans ses foyers, le Kabayle quitte son pays natal pour travailler dans les villes, y faire tous les métiers et s'y amasser quelque argent; car chez lui comme chez l'Arabe, la soif de l'or l'emporte sur toute autre considération; mais bientôt il retourne dans ses foyers, car sa haine de l'étranger, qu'il soit Français ou Arabe, est profonde.

Cette aversion, du reste, a toujours été réciproque, et les habitants des plaines n'ont jamais pardonné à ceux des montagnes d'avoir su conserver leur indépendance. C'est ainsi que, du temps des Turcs, il était défendu, sous les peines les plus sévères, aux Kabayles d'entrer en condition dans les villes; ils ne pouvaient être admis ni dans les établissements publics ni dans les maisons consulaires, et ils ne pouvaient être autorisés à passer la nuit sous le même toit que leur maître. Ces dispositions, qui ont été abrogées par les deys d'Alger il y a à peine cinquante ans, prouvent suffisamment que les Kabayles étaient peu soumis du temps des Turcs, et profondément détestés par eux. Tout porte à croire que le témoignage de l'obéissance des tribus kabayles, même les plus rapprochées d'Alger, se bornait au payement de faibles tributs en argent; quant aux autres tribus plus éloignées, non-seulement elles ne payaient rien aux Turcs, mais encore elles exigeaient d'eux des indemnités quand ils voulaient traverser leur territoire.

Comme les Arabes, les Kabayles se divisent en tribus ou *ârach* (pluriel d'*arch*), dont les chefs portent le nom d'*aminn;* les fractions de ces *ârach* sont désignées d'une façon variable, selon les localités. La réunion de plusieurs tribus forme chez les Kabayles des confédérations auxquelles ils donnent le nom de *kabila*. La forme du gouvernement de ces tribus paraît être entièrement démocratique; elles forment autant de petites républiques, dont les chefs fréquemment renouvelés n'ont que peu d'autorité; elles vivent entre elles dans un état d'hostilité continuelle. Il paraît que l'aristocratie, si puissante chez les Arabes, est moins considérée dans les montagnes des Kabayles; mais les marabouts y jouissent d'une influence presque illimitée. Ce sont eux qui dirigent la politique de toutes les tribus, et qui, seuls, parviennent de temps à autre à rétablir une paix peu durable parmi elles.

Jusqu'à présent les Kabayles ne sont pas tous également connus de nous. Les renseignements que l'on possède sur leur compte sont très-incomplets, et la connaissance de leur langue, qui pourrait guider dans ces recherches, offre de grandes difficultés (1).

(1) Voir, *Revue de l'Orient*, t. v, p. 177, l'article intitulé *les Kabyles de l'Est*.

Digitized by Google

La transition entre les deux grandes races arabe et kabayle, qui se partagent le sol de l'Algérie, a lieu dans quelques localités où les deux langues sont en usage; mais les caractères généraux qui les distinguent suffisent pour reconnaître chacune de ces races au premier abord.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE.

SÉANCES. — EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX.

Séance du 28 février 1845. — La séance est ouverte à huit heures et demie, sous la présidence de M. A. Hugo, vice-président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu par M. Aubert-Roche et adopté.

On procède à l'admission et à la présentation de nouveaux membres.

Avant de passer à l'ordre du jour, M. le président rappelle à la Société les pertes douloureuses qu'elle a faites de plusieurs de ses membres dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, les titres des défunts à son estime et à ses regrets tout particuliers, et lui annonce une notice de M. d'Eschavannes sur l'un d'eux, M. Rang, capitaine de corvette et commandant de l'établissement de Mayotte. (Voir page 282.)

L'ordre du jour appelant les rapports des diverses commissions, M. le président demande où elles en sont de leurs travaux.

M. Aubert-Roche répond, pour la commission du hâschisch, que cette commission ne s'est point réunie, attendu qu'aucun de ses membres ne s'est cru en droit de convoquer les autres; il rappelle à la Société une proposition par lui déjà faite à ce sujet, savoir : que le premier membre élu de toute commission soit chargé à l'avenir de la convocation. — Cette proposition étant mise aux voix et appuyée, il est arrêté que, «à l'avenir, le premier membre «élu de toute commission sera chargé de la convocation.»

M. Hommaire de Hell, répondant ensuite au nom de la commission de l'isthme de Suez, dit que la commission dont il est membre s'occupe activement des travaux qui lui ont été confiés, mais qu'elle a besoin de quelque temps encore.

M. de Saint-Céran annonce à la Société, de la part de la commission d'examen, des mémoires destinés à être lus dans la prochaine séance publique, qu'il n'a encore été remis aucun travail pour cette séance solennelle.

M. Corraud, rapporteur de la commission chargée d'examiner s'il y a lieu à nommer un deuxième secrétaire général, est prêt à faire part à la Société du travail de cette commission.

La parole est à M. d'Eschavannes pour la lecture de sa notice sur M. Rang. Cette notice est écoutée avec une religieuse attention, et M. Horeau en demande l'insertion dans les Actes de la Société.

Digitized by Google

M. Poujade annonce à la Société que M. Gardou, rédacteur du journal français *l'Observateur*, à Athènes, a cessé ses publications, et réclame les éloges de la Société pour ce jeune Français, propagateur des saines doctrines dans le Levant.

M. le président regrette la cessation des travaux de ce jeune publiciste, et pense que si la Société ne peut lui voter des éloges, il lui est permis du moins d'espérer qu'il n'est pas perdu pour la cause française.

M. Mac Carthy donne lecture d'un passage d'une lettre de M. Borelie de la Sapie qui indique sommairement les progrès agricoles obtenus dans la Mitidja.

M. le comte de La Roche-Pouchin porte l'attention de la Société sur l'arrivée à Paris par Londres de deux fonctionnaires du gouvernement, et saisit cette occasion pour rappeler l'indispensabilité d'une réforme des quarantaines.

M. de Kerveguen désirerait que l'on signalât de nouveau le tort fait à la France par l'état actuel des choses, et demande si l'on ne pourrait diminuer la quarantaine de six ou sept jours.

M. Aubert-Roche élève cette perte à 70 millions.

M. le vicomte De la Noue s'étonne que l'on s'occupe tant des quarantaines quand les corporations des villes maritimes gardent le silence.

M. de La Roche-Pouchin dit que si les quarantaines sont une nécessité, il n'est pas juste que nos agents les éludent et risquent ainsi de nous apporter la peste quatre jours plus tôt.

M. de Lagasquie, tout en n'adoptant pas les vues de M. Aubert-Roche, reconnaît néanmoins la nécessité impérieuse de reviser la loi des quarantaines. Il désire une enquête préalable; il la sollicite de tous ses vœux, convaincu qu'il est qu'elle ne peut qu'avoir de bons résultats pour le pays.

M. le président rappelle que cette question a été vidée, et invite la Société à passer à l'ordre du jour.

En conséquence, la parole est à M. Corraud pour la lecture du rapport de la commission dont il est membre. La commission ayant conclu à la nécessité d'un second secrétaire général pour l'extérieur, cette conclusion est mise aux voix et adoptée. On procède ensuite à l'élection, et le dépouillement du scrutin ayant produit 19 voix à M. Audiffred sur 21, M. Audiffred est nommé secrétaire général pour l'extérieur.

La séance est levée à onze heures du soir.

Séance du 14 mars. — La séance est ouverte à huit heures, sous la présidence de M. A. Hugo, vice-président.

Le procès-verbal de la séance du 28 février est lu et adopté.

Avant de passer à l'ordre du jour, M. le président donne à la Société des nouvelles de M. A. Denis, son président, et fait espérer son prochain retour à Paris. Passant ensuite à l'ordre du jour, il dépouille la correspondance, et annonce à la Société quelques détails sur l'Égypte et l'Algérie qui lui seront donnés par MM. Aubert-Roche et Horeau.

Digitized by Google

M. Aubert-Roche lit à la Société quelques passages d'une lettre d'où il résulte que les Fellahs, par suite du fâcheux état où ils se trouvent en Égypte, émigrent en Syrie. «Autrefois, fait observer M. Aubert-Roche, Méhémet «payait les Bedouins pour retenir les Fellahs; aujourd'hui ce sont les Fellahs «qui payent les Bedouins pour les emmener hors du pays.»

M. Audiffred demande l'insertion de cette lettre dans l'un des journaux de la capitale.

M. le président fait observer qu'il s'y trouve des expressions blessantes dont il conviendrait peu à la Société de prendre la responsabilité.

De là naît un incident qui fait suspendre la séance. A neuf heures, M. de Lagasquie, vice-président, s'assied au fauteuil, et demande les travaux à l'ordre du jour.

La parole est à M. Horeau pour la lecture d'une lettre d'Algérie, qui l'informe de bals et de fêtes entre chrétiens et musulmans, et d'où il lui plaît à tirer la conséquence d'une tendance de ces derniers à notre civilisation.

M. Hamont fait observer qu'il en a été ainsi plus d'une fois en Égypte, que l'on avait aussi pensé pouvoir en tirer cette conséquence, mais que le temps a prouvé ce qu'elle avait de juste.

M. Bonnafond confirme les paroles de M. Hamont pour ce qui a lieu en Algérie. Il fait remarquer toutefois qu'il en est autrement à Constantine; «et, «dit-il, si la civilisation vient jamais s'établir en Algérie, c'est par Constan«tine qu'elle y entrera.»

M. Horeau. «Il ne faut pas entendre par civilisation ce qui fait la fleur de «la nôtre, mais ce qui en est le fond; il ne faut pas croire non plus que la ci«vilisation soit réduite à une forme unique : tous les peuples ont eu la leur.»

M. Vaillant. «Sans doute, si les Français veulent imposer leur civilisation «comme un joug, ils sont près d'échouer; mais s'ils se contentent de s'empa«rer du fond arabe, qui est assez bon, et de l'entourer de ce qui lui manque, «ils ne doivent pas perdre l'espoir de réussir.»

M. Bonnafond prétendant que ces peuples et ces contrées se sont continuellement refusés à toute civilisation et désespérant que les Français puissent en obtenir plus que les Romains, M. Fortin trouve que c'est à tort que l'on suppose les Arabes privés du germe de la civilisation : ils ont eu leur époque, et les ruines parlent pour eux.

M. d'Eschavannes, revenant sur la question de M. Bonnafond, pense que si les Romains n'ont pu civiliser les Africains, c'est qu'ils n'avaient pas notre arme, la religion chrétienne.

M. Vaillant pense le contraire, la religion sensuelle des Romains convenant plus aux pays chauds de l'Afrique.

«D'ailleurs, répond M. Bonnafond, pour agir sur ces peuples par la religion, «il nous faudrait à nous-mêmes une foi plus vive.»

M. Leclerc fait observer que les Romains n'avaient pas à agir sur les Arabes, mais sur les Numides.

M. de Saint-Géran pense que le meilleur parti à prendre, c'est de coloniser, que la culture, la paix, l'ordre, le travail, la tolérance de notre ré-

Digitized by Google

gime, la bienveillance de notre système, sont seuls capables de refaire de ce peuple un peuple civilisé.

On passe à l'ordre du jour. On vote sur l'admission de nouveaux membres; et la parole étant à M. Aubert, rapporteur de la commission du *hâschisch*, M. Aubert-Roche donne des détails sur la fabrication de cette pâte, ses effets, et le danger qu'il y aurait à en abuser.

M. Hamont ne pense pas que l'on puisse en espérer de bons résultats contre la folie. Au Caire, où il existe un hôpital, à la porte de cet hôpital sont des marchands de hâschisch, et ce sont des *hâschâch*, c'est-à-dire des hommes hébêtés par l'abus de cette substance, qui gardent les fous. Il arrive souvent que les fous demandent à fumer; les hâschâch leur donnent du hâschisch, et pourtant il n'a jamais été constaté aucune amélioration dans leur état par suite de l'emploi de cette plante.

M. Aubert-Roche en convient; «mais les agents sur le système nerveux «sont trop rares, dit-il, pour ne pas essayer d'en augmenter le nombre.»

M. Mac Carthy. «Il faut croire, messieurs, que l'abus de cette substance «porte à la frénésie, puisque c'est à cet abus que certaines tribus de Syrie «durent au temps des croisades le surnom de *hâschaschin*, d'où nous avons «fait *assassin*.»

M. Hugo demande si l'on a fait l'essai de cette plante sur les animaux, et quel en a été l'effet.

M. Hamont répond qu'il en a présenté à des chevaux, que ces animaux l'ont refusé; qu'en somme, l'emploi du hâschisch est une question qu'il faut laisser à la médecine.

La séance est levée à onze heures du soir.

VAILLANT, *secrétaire des procès-verbaux.*

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS.

Membres correspondants :

MM. BRAHAUT (Henri), capitaine au 2e régiment de chasseurs d'Afrique.
GREFF, chef d'escadron, instruct. général de la cavaler. du bey, à Tunis.
GRELLOIS (Eugène), médecin en chef de l'hôpital de Ghelma (Algérie).

OUVRAGES OFFERTS

A LA SOCIÉTÉ ORIENTALE

Par M. Horeau.

146. — *Panorama d'Égypte et de Nubie*. Paris, in-folio; 1845 (avec planches), 7e livraison.

Digitized by Google

Par M. Fortin d'Ivry.

147. — *Résumé du système de M. le général De l'Étang sur l'Algérie.* In-12; Paris, 1845.

148. — *Nouvel aperçu sur l'Algérie. Trois nécessités en Afrique : conserver, pacifier, coloniser,* par M. Léon Blondel. In-8°; Paris, 1838.

149. — *Colonisation de l'Algérie,* par M. Amaury. In-8°; Paris, 1842.

150. — *Esquisses rapides et historiques sur l'administration de l'Algérie depuis* 1830, *et sur la direction qu'y donne le général Bugeaud,* par A.-C. Rozey. In-8°; Marseille, 1842.

151. — *Études morales, économiques et politiques sur l'Algérie,* par T.-M. Barthélemy. In-8°; Paris, 1840.

152. — *État de la question d'Afrique, réponse à la brochure de M. le maréchal Bugeaud,* par Gustave de Beaumont, membre de la Chambre des députés. In-8°; Paris, 1843.

Par M. Élisée Poujade.

153. — Περὶ τῆς γνησιας προφορας τῆς ελληνικης γλωσσης BIBΛION, etc. *Livre sur les origines primitives de la langue grecque,* etc. In-8°; Saint-Pétersbourg, 1843.

FIN DU TOME SIXIÈME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Revue.

Marche des caravanes de l'Afrique centrale.— Moyens à employer pour les faire arriver en Algérie. (E. Subtil.) 3

De la théorie ethnographique appelée monde græco-slave. — 1er article. (****.) 23

Algérie. — Les ksars du Sahara. — Expédition. — Observations générales sur le pays parcouru.— Description et historique des ksars.— Organisation. — Question des chameaux. — *Méharis* (chameaux de course). — Résumé. (Général Marey.) 33

Prédictions faites il y a cent trente ans par le marabout de Laghouat El-Hadj-Aissa. 66

Océanie. — I. Archipel de Tonga ou des Amis : île Tonga-Tabou. — II. Iles Foutouna et Allofa. — III. Nouvelle-Zélande : île Tawaï-Pounamou. (Reignier, miss. apost.) 68

Empire des Barmans. — I. Départ de Bourbon. — Arrivée au Pégou. — Audience du gouverneur de la province. — Séjour à Rangoun. — II. Étendue du royaume. — Ses limites avant la guerre avec la Compagnie anglaise de Calcutta, et ses limites actuelles. — III. Du temps et de l'étendue, de leurs divisions d'après les livres sacrés barmans. — IV. Du monde et de ses parties. — V. Astronomie des Barmans. — VI. Des êtres qui vivent dans le monde, de la durée de la vie, etc. — 1er article. (F. Leconte.) 77

De l'Orient, au sujet de la symphonie de M. Félicien David. (O. Mac Carthy.) 90

De la théorie ethnographique appelée monde græco-slave.—2e article. (****.) 97

Le prince Raden-Saleh. (Le Bron de Vexela.) 109

De l'armée régulière en Perse (1842). — Organisation.— Infanterie.— Cavalerie. — Artillerie.— Administration. — Tenue. — Armement. — Instruction. — Subordination.— Recrutement. — Avancement. — Récompenses et honneurs militaires. — Peines. — Arsenal. (E. Mesmer.) 110

Le théâtre en Perse. — I. Temacha. Farce-comédie. — II. Téazié. Mystère. (Alexandre Chodzko.) 119

Russie asiatique. — Les Yakoutes de la Sibérie septentrionale. (F. B.) — Les hordes et les steppes des Kirghiz-Kazacks. (P. C.) 136

Révolutions politiques et commerciales de la Tauride. — 1re partie. — Colonies milésiennes et héracléennes. — Fondation de Théodosie, de Panticapée et de Kherson. — Royaume de Bosphore. — Commerce d'exportation et d'importation de la Tauride au temps des républiques de la Grèce. — Mithridate. — État du royaume du Bosphore sous les Romains.— Invasions des Alains et des Goths. — Décadence de la prospérité de la Tauride. — Si-

Digitized by Google

tuation de la république de Kherson. — Invasion des Huns. — Destruction du royaume du Bosphore. — Les Khersonites se mettent sous la protection de l'empire d'Orient. — Invasion et puissance des Khasares. — Apparition des Petchenègues et des Comans. — Les Tatars mongols se rendent maîtres de la Tauride et y fondent le royaume de la petite Tatarie. — Établissement des colonies génoises. — Prospérité commerciale de la mer Noire. — Prise de Constantinople par Mahomet II. — Destruction des colonies génoises. — État de la Crimée sous les Tatars. — Nouveau développement agricole et industriel de la presqu'île. — Invasion des Russes et destruction du royaume des Tatars. (Hommaire de Hell.) 145

Tougourt et son oasis. — Oasis de Tougourt. — Rivière de Palmiers. — Puits artésiens. — Habitants de Tougourt. — Ville de Tougourt. — Le sultan et sa famille. — Droit du seigneur. — Administration. — Forces militaires. — Temasin. — Marché de Tougourt. — Commerce du désert. — Moutons-lévriers. — Palmiers-dattiers. — Deux Européens à Tougourt. (Ausone de Chancel.) 154

Sahara algérien. — La mer souterraine. — Hauteur de l'Atlas. — Température des plateaux et du désert. (X.) 165

Empire des Barmans. — 2e article. — VI (suite). Des êtres qui vivent dans le monde, de la durée de la vie, etc. — VII. Des États malheureux ou des demeures infernales. (F. Leconte.) 168

L'Abyssinie en 1843. (Extrait d'un rapport adressé à M. le ministre de la marine.) — Ancien empire abyssinien. — Le Négousse. — Division politique de l'Abyssinie actuelle. — Oubié, chef du Tigré. — Ras-Ali, chef de l'Amarah. — Séhallé-Sallassé, chef du Choa. — Limites de l'Abyssinie. — Description géologique. — Population. — Ses caractères distinctifs. — Richesses minérales : fer, or, soufre, sel, etc. — Productions végétales. — Agriculture. — Animaux domestiques et sauvages. — Routes commerciales. — Composition et marche d'une caravane. — Le Regaddé-Ras. (C.-T. Lefebvre.) 193

Les Ratas en Turquie et en Perse. (E. Boré.) 208

Océanie espagnole. — Archipel des îles Philippines. — Mœurs et usages des habitants indigènes. — Population des Philippines. — Nègres ou Aétas. — Indiens idolâtres : Tinguianes, Igorrotes de l'archipel, Igorrotes de l'île de Luçon. — Indiens catholiques : Filipinos. (L. Dubeux.) 214

Empire des Barmans. (3e article.) — VIII. Cosmogonie. De la destruction et de la reproduction des mondes. — IX. Théogonie. (F. Leconte.) 227

Théâtre persan. — La tête de l'imam Hussein. — Téazié (mystère). (A. Chodzko.) 239

Une armée siamoise. (J.-B. Grandjean.) 258

Inde anglaise. — La famine et le district de Guntour. (E. de W.) 260

Empire chinois. — I. Antiquité du peuple chinois. — Population. — II. Caractère du peuple chinois, ses usages, ses vertus et ses vices. — III. Nourriture des Chinois et produits de leurs terres. — IV. Nature du sol chinois et sa température. — V. Agriculture des Chinois. — VI. Architecture des Chinois. — VII. Voyages, routes et auberges. — VIII. Commerce des Chinois. — IX. Vols et escroqueries. — X. Funérailles des Chinois. (L'abbé Voisin.) 263

De la théorie ethnographique appelée monde græco-slave. — 3e article. (****.) 289

Digitized by Google

Mer bleue. — Archipel de Liou-Tchou. — Visite à Napa-Kiang. 304

Chine. — Fiançailles et mariages dans le Fo-Kien. (Bobet, miss. apost.) 313

Superstitions chinoises. — Les soixante et douze amulettes. 320

Empire des Barmans. (4e article.) — X. Peuples qui habitent l'empire des Barmans. — XI. De l'origine des Barmans. — XII. Despotisme des empereurs barmans. — Leur gouvernement. — XIII. Magistrature et formes judiciaires. — XIV. Revenus royaux, impositions et taxes. — Exactions des gouverneurs, mandarins et feudataires barmans. — XV. Armée barmane. Force militaire et milice. — Manière de faire la guerre. (F. Leconte.) 325

Inde anglaise. — Les Parsis (Guèbres) de Bombay. (V. Fontanier.) 342

Afrique française. — Des diverses races qui peuplent l'Algérie. — Les Arabes et les Kabayles. — Constitution de la race arabe. — Les cultivateurs et les pasteurs. — Tribu arabe et ses divisions. — Répartition du territoire. — Des Ketâa. — Des différentes classes de la société chez les Arabes et de la noblesse : Chérif, Djouad, Marabout. — Des différences qui existent entre les Arabes cultivateurs et les Arabes pasteurs. — De la race kabayle. (Extrait d'un travail signé par M. le maréchal duc d'Isly.) 347

Actes de la Société orientale.

Séances. — Extraits des procès-verbaux. (Aubert-Roche.) 93

Nouveaux membres admis. 95

Ouvrages offerts à la Société orientale. 96

Avis à MM. les membres de la Société. *ib.*

Séances. — Extraits des procès-verbaux. (Aubert-Roche.) 182

Composition du bureau pour 1845. 186

Nouveaux membres admis. 187

Rapport sur le projet de fondation d'une nouvelle colonie dans la Guyane française. (Le Bron de Vexela.) *ib.*

Note sur la salubrité de la Guyane. (Aubert-Roche.) 191

Rapport sur la *Romanie.* (Louis-Stéphane Leclerc.) 278

Notice biographique. — M. Rang. (Jouffroy d'Eschavannes.) 282

Bureau. — Nomination. 288

Nouveaux membres admis. *ib.*

Membres décédés. *ib.*

Séances. — Extraits des procès-verbaux. (Vaillant.) 361

Nouveaux membres admis. 364

Ouvrages offerts à la Société orientale. *ib.*

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

Paris. — Rignoux, Imprimeur de la Société orientale, rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis.*

Digitized by Google

Tremblements de terre. — Maladies. — Population étrangère. — Attachement des Hawaïens à leur souverain, à leurs habitudes, etc. — Navires, pavillon et marins hawaïens. — Décroissement de la population. — Accueil du peuple aux nouveaux changements. — Manière de mesurer le temps, et connaissance des astres. — Langage. (*Timoteo* HAALILIO, *William* RICHARDS. *Traduit de l'anglais par* F. FÉRY.) 321

Histoire des Zenakras. (Le général MAREY.) 368

Défense de Varna par les Turcs. (V. FONTANIER.) 373

Actes de la Société orientale.

Séances. — Extraits des procès-verbaux. (O. MAC CARTHY.) 85

Nouveaux membres admis. 91

Le mouvement du 15 septembre et la charte grecque. (ÉLISÉE POUJADE.) 92

Correspondance. — *Imprimerie tamoule.* — Lettre de M. l'abbé DUPUIS, missionnaire apostolique. 184

Ouvrages offerts à la Société orientale. 186

Séances. — Extraits des procès-verbaux. (AUBERT-ROCHE.) 271

Séances. — Extraits des procès-verbaux. (AUBERT-ROCHE.) 376

Nouveaux membres admis. 380

Ouvrages offerts à la Société orientale. 381

Chronique des États orientaux.

Taïti. — Maroc. — Iles Gambier. — Égypte. — Perse. — Chine (A. H.) 96

Turquie. — Perse. — Indes. — Arabie. — Tripoli. — Grèce (A. H.) 189

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

Paris. — RIGNOUX, Imprimeur de la Société orientale, rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

Digitized by Google

Fragment d'un voyage en Crimée.— Départ d'Odessa. — M. Taitbout de Marigny.— Arrivée à Balaclava : coup d'œil pittoresque sur cette colonie grecque. — Le monastère Saint-Georges. — Singulière hospitalité des moines. — Le cap Parthénique. — Sévastopol. — La flotte de la mer Noire. — Baghtche-Seraï, capitale de la Crimée. — Ancien palais des khans. — Excursion à Tchoufout-Kalé, la ville des Karaïtes. (Adèle HOMMAIRE DE HELL.) 222

Culture du raisin de Corinthe. 236

Nouvelle-Zélande. — Les Maoris d'Ika-na-Mawi. — Religion. — Théogonie. — Création de la Nouvelle-Zélande. — La trinité maorie. — Sacerdoce maori. — Idées religieuses. — Vie future. — Idées superstitieuses.— Songes et revenants.— Frayeurs.— Tapous.— Constitution et législation.— Guerres. — Caractère des Néo-Zélandais. — Naissance. — Mariage. — Mort. — Funérailles. — Cimetière. — Divertissements. — Beaux-arts. — Musique. — Peinture. — Sculpture. — Maladies. — Médecine. — Habitations. — Nourriture. — Racines, fruits, etc. — Vêtements. — Armes. — Ornements. — Tatouage. — Pirogues. — Pêche. — Droit de propriété. — Agriculture. (SERVANT, *miss. apost.*) 238

Le chameau des caravanes et le dromadaire de course. (A. H.) 255

Inauguration de la statue de Berthollet à Annecy. (J. D'ESCHAVANNES.) 268

Mémoire sur la Corée. — Origine des Coréens issus de race mongole. — Division par castes. — Agriculture. — Industrie. — *Ginseng.* — Cornes de cerf. — Fourrures. — Commerce avec la Chine et avec le Japon. — Despotisme et faiblesse du gouvernement. — Costume des Coréens. — Leurs maisons. — Leur nourriture. — Forêts. — Animaux. — Médecine. — Mœurs. — Langue. — Écriture. — Imprimerie. — Religion. (J.-M CALLERY.) 273

Des Chinois émigrés dans les établissements anglais et Hollandais. (CRAWFURD.) 293

Agriculture et horticulture en Chine. (L'abbé VOISIN.) 297

Souvenirs de Chine. — Une excursion de Canton à Whampoa. (C. A. DE CHALLAYE.) 303

Teinture de Ssu-Léong. (C. A. DE CHALLAYE.) 314

Les Ziban. — Oasis du Sahhara algérien. (Ismaël URBAIN.) 316

Océanie. — Iles Marquises. — Essais de culture potagère. (F. PETIT.) 319

Archipel des îles Hawaii. — Iles Sandwich, de Cook. — Questions adressées aux envoyés du roi Kamehameha. — Leurs réponses.—Détails sur l'archipel des îles Hawaii. — Ancienne religion des îles. — Origine des habitants. — Époque depuis laquelle les îles ont été peuplées.— Point de preuves de différence des races. — Famille royale. — Rois chrétiens. — Hiérarchie sociale. — Gouvernement des îles. — Marine et commerce. — Industrie — Monnaie et trafic. — Poids et mesures. — Instruction publique. — Imprimerie. — Religion actuelle des îles. — Réputation des Français chez les Hawaïens. — Habillement des Hawaïens. — Nourriture des Hawaïens. — Usage du tabac. - Punition des crimes. — Organisation religieuse.—Naissances, mariages et morts. — Pouvoirs du père sur ses enfants, et du mari sur sa femme. — Mode de propriété et partage des terres. — Productions naturelles, animaux, minéraux, etc. — Climat et température. —

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FEB 16 1961

Digitized by Google

Digitized by Google